

GOVERNMENT OF INDIA

ARCHAEOLOGICAL SURVEY OF INDIA

CENTRAL
ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY

ACCESSION NO. 34202

CALL No. 705/Sip

D.G.A. 79

A . N
9220





34202 SYRIA - v. 13

LES FOUILLES DE MINET-EL-BEIDA ET DE RAS-SHAMRA

TROISIÈME CAMPAGNE (PRINTEMPS 1931)

RAPPORT SOMMAIRE ⁽¹⁾

PAR

34202

F.-A. CLAUDE SCHAEFFER

La troisième campagne de fouilles à Minet-el-Beida et à Ras-Shamra a duré du 26 mars au 16 juillet 1931. Mon ami, M. Georges Chenet, du Claon, m'a prêté cette année encore son très dévoué concours. Je tiens à l'en remercier ici. Je fais de même pour les autorités qui, sur place, ont facilité l'accomplissement de ma mission: à Beyrouth notamment le directeur du Service des antiquités, M. Seyrig, ainsi que le général de Bigault du Granrut, commandant supérieur des troupes du Levant, puis à Lattaquié le gouverneur, M. Schœffler, M. Cahour, directeur des affaires intérieures de l'État, M. Badih el Khazen, directeur des travaux publics, le commandant de Cadoudal, commandant d'armes, les officiers du Service des renseignements, commandant Delattre et capitaine May.

Grâce aux subventions accordées par l'Académie des Inscriptions, le Conseil des Musées Nationaux, le Ministère de l'Instruction publique et le gouvernement de Lattaquié, la main-d'œuvre a pu être portée cette année à 250 hommes. Le mouvement de terre a été considérable, les observations archéologiques et les trouvailles nombreuses.

A Minet-el-Beida, au bord de la baie qui constitue l'ancien port, les fouilles proprement dites débutèrent dans les premiers jours d'avril. Gênées au commencement par des tempêtes et les pluies d'un hiver se prolongeant outre

⁽¹⁾ Ce rapport a été lu, le 9 octobre 1931, devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Il fait suite aux rapports sur les deux premières campagnes de fouilles; cf. *Syria*, X, 1929, p. 285-297 et XII, 1931, p. 1-14. Sa publica-

tion ne veut être qu'une prise de date. La description détaillée des fouilles et l'étude des trouvailles sont réservées pour un travail ultérieur que je prépare en collaboration avec M. G. Chenet.

705
Syr

Ref 913.005
Syr



mesure, elles progressèrent rapidement malgré cela. Nous avons exploré le terrain situé immédiatement à l'ouest des grandes tombes et des constructions adjacentes trouvées en 1929 et l'an dernier. Le terrain fut ouvert par des tranchées parallèles larges de 6 à 8 m. et descendant jusqu'au sol vierge de craie sénonienne ⁽¹⁾ que nous atteignions suivant les endroits entre 2 m. 50 et 4 m. (fig. 1).

Toutes les couches du sol archéologique superposées à la craie à partir de



FIG. 1. — Dégagement des constructions à Minet-el-Beida par tranchées parallèles.

0 m. 60 et jusqu'à 4 m. de profondeur étaient littéralement farcies de dépôts intentionnels comme ceux rencontrés les années précédentes autour des grandes tombes. Mais ils étaient cette fois bien plus variés. Les plus simples consistaient en quelques culots de jarres renversés et enterrés accompagnés d'un mortier de basalte, de poids en pierre, de grains de collier, de lourdes scories cupriques ou de larges lingots lenticulaires de plomb. D'autres se

composaient de vases intacts de fabrication indigène ou de fort beaux spécimens de céramique peinte importée : nombreux rhytons zoomorphes (poisson, tête de cheval, identiques aux rhytons d'Enkomi ⁽²⁾) ou en forme de cornet avec décor au poulpe, élégantes coupes rhodiennes, curieux entonnoir à surprise et hydries mycéniennes (pl. II, 4-3 et fig. 3-5). Nombreux aussi étaient les dépôts qui contenaient des armes ou des outils en bronze, notamment des

⁽¹⁾ Elle est de la même formation que les falaises qui bordent l'ancien port d'où son nom Minet-el-Beida (Lencos Limen), le port blanc. Cf. René Bussacq, *Topographie histo-*

rique de la Syrie antique, p. 417.

⁽²⁾ René Bussacq, *Les Civilisations préhelléniques*, 2^e éd., p. 349, fig. 178 (ici en faïence).

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY, NEW DELHI.

Acc. No. 3.42.02

Date 10.6.58

Vol. No. 705/Sy 20



1. Dépôt votif avec pelle de bronze
et vases incomplets.



2. Dépôt céramique entouré de pierres
et recouvrant un puits.



3. Dépôts entourés de murs et recouverts
d'une couche de béton.



4. Partie supérieure d'une grande jarre et,
à côté d'elle un poignard de bronze.

poignards dérivés du poignard chypriote à soie, des haches du type sumérien, des haches égyptiennes, des faucilles en paquet, une grande pelle à feu et des pincettes rappelant l'outillage de l'atelier de fondeur d'Enkomi en Chypre ⁽¹⁾ (pl. I, 1). Parmi les plus belles trouvailles étaient des bagues en argent à grand cartouche gravé de sphinx ou de génies ailés (pl. IX, 3 et XI, 3) et des cylindres en hématite, pierre dure ou pâte bleue, avec des scènes figurées très variées (pl. XI, 1, sauf le cylindre n° 2 registres du milieu, et 3). À part quelques exemplaires originaux et importés, la plupart sont exécutés dans le curieux style composite qui distingue les œuvres indigènes.

Ces dépôts étaient en rapport direct avec des dispositifs rituels assez compliqués, notamment des *cellae* isolées ou accolées les unes aux autres d'une façon peu régulière (fig. 2).



FIG. 2. — *Cellae* accolées dégagées à Minet-el-Beida.

La plupart de ces chambrettes, généralement démunies d'entrée, étaient recouvertes d'une couche de béton encore intacte dans plusieurs cas (pl. I, 3). Après l'avoir défoncée nous trouvions au-dessous de grandes jarres dont on n'avait enfoui parfois que la moitié supérieure ou des vases de taille courante accompagnés de quelques flèches, d'un poignard ou de quelques outils en bronze (pl. I, 3-4). L'un de ces dépôts a fourni plusieurs cruches ordinaires ainsi qu'un superbe vase en albâtre (pl. IV, 3); un autre contenait 80 jarres posées en lignes serrées dans un rectangle de murs avec petite entrée en pierre de taille (pl. III, 3).

À côté des *cellae* étaient aménagés de nombreux puits ou faux puits en par-

(1) *Ibid.*, p. 250, fig. 180.

lie murés à joints vifs, en partie taillés dans la craie. Sur l'orifice était parfois posée la moitié supérieure d'une grande jarre ou tout simplement une dalle plate en pierre percée d'un ou de trois trous (pl. III, 1). Souvent une conduite en pierre ou en tuyaux de terre éuite aboutissait à ces puits ⁽¹⁾. Nous devons signaler également ici plusieurs curieux murs à banquette vide ou couverte d'offrandes céramiques et une vaste citerne creusée dans la craie et revêtue d'argile imperméable. Elle contenait de nombreux fragments de poterie commune et les fragiles squelettes de plusieurs enfants nouveau-nés, uniques



FIG. 3. — Partie inférieure d'un rhyton pointu au poulpe, en place. Minet-el-Beida.

restes humains trouvés dans cette partie de la nécropole. On est évidemment tenté de les interpréter comme provenant de sacrifices, d'autant plus qu'à côté de cette citerne se dressait une pierre tronconique, sorte de bétyle ou d'autel avec, à son pied, de nombreuses lampes à bec encore noirci. Non loin de là se trouvait un petit sanctuaire entouré de tout un ensemble de constructions en belle pierre de taille. Partout, à l'intérieur et à l'extérieur des murs et dans les angles avaient été enfouis des dépôts céramiques. L'autel, du type dit à cornes, était resté debout dans la *cella* (pl. III, 2). A sa base reposaient des galets et un poids et, un peu plus loin, plusieurs beaux rhytons dont l'un point montre un poulpe très naturaliste du meilleur style crétois, encore d'autres ornés de godrons et d'une tête de taureau en ronde bosse parfois surmontée d'un oiseau (colombe) (pl. IV, 1-2). Un autel analogue a été trouvé à côté d'un puits et d'une vasque en pierre (pl. III, 1).

Une vaste construction également très soignée et qui faisait partie de tout un ensemble de chambres, d'autels à escalier et de puits avec couvercle monolithique chargé d'offrandes céramiques ou formant autel à libation avec rigoles (pl. I, 2 et fig. 6) a été trouvée au nord du dépôt aux 80 jarres. Elle avait subi

(1) Voir à ce sujet nos observations de l'an dernier, *Syria*, XII, 1934, pl. XIV.



1. Rhyton en terre cuite peint en forme de poisson (env. 1/2 grand. nat.).



2. Vase mycénien peint en rouge sur fond chamais (env. 1/2 grand. nat.).



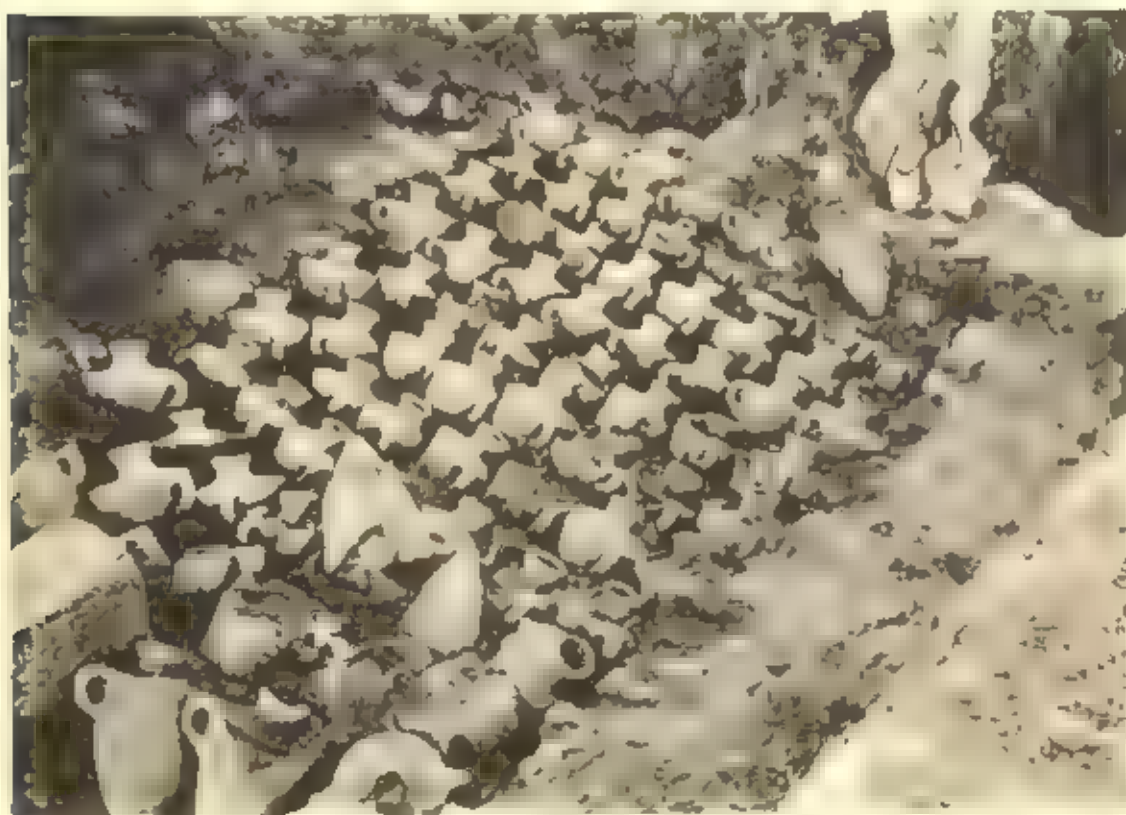
3. Gourde en t. c. rose à pied gravé (env. 1/3 grand. nat.).



1. A person standing in a shallow pit or trench, possibly a grave or a well.



2. A person standing in a shallow pit or trench, possibly a grave or a well.



3. A large, shallow pit or trench, possibly a grave or a well, filled with small, light-colored objects.



1 Le socle aux caves en pierres et à côté
voisine à la fin des caves vue d'en haut



2 Le socle aux caves en pierres et à côté
voisine à la fin des caves vue d'en haut



3 Le socle aux caves en pierres et à côté
voisine à la fin des caves vue d'en haut



4 Le socle aux caves en pierres et à côté
voisine à la fin des caves vue d'en haut



5 Le socle aux caves en pierres et à côté
voisine à la fin des caves vue d'en haut

une première destruction par le feu a été assés le fait que le dépôt dut être volé ou saqué comme le prouvaient les nombreuses perles en pâte de verre multicolore (pl. IX, 2 et 3) et les autres objets précieux disséminés dans la terre. Puis elle a été restituée, somble-t-il, et, à cette occasion, on creusa une profonde tranchée souterraine en brique crue, à laquelle on a ajouté alors deux grandes cuves en forme d'entonnoir non percées. Elles flankaient comme l'ont fait servir les angles de cette singulière construction (pl. V, 1, 2 et 3).

À l'intérieur de cette enceinte, sous la couche d'incendie et dans la chababrette immédiatement en contact avec laquelle elle communiquait par une porte, nous retrouvions une partie du dépôt encore en place. Il donne un aperçu des masses autrefois enfouies ici. Il y avait là plusieurs centaines de vases de formes diverses — en grande partie

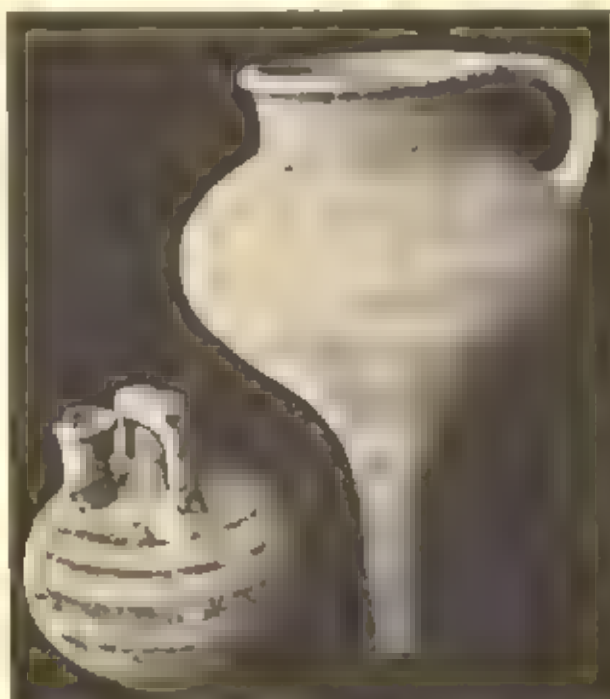
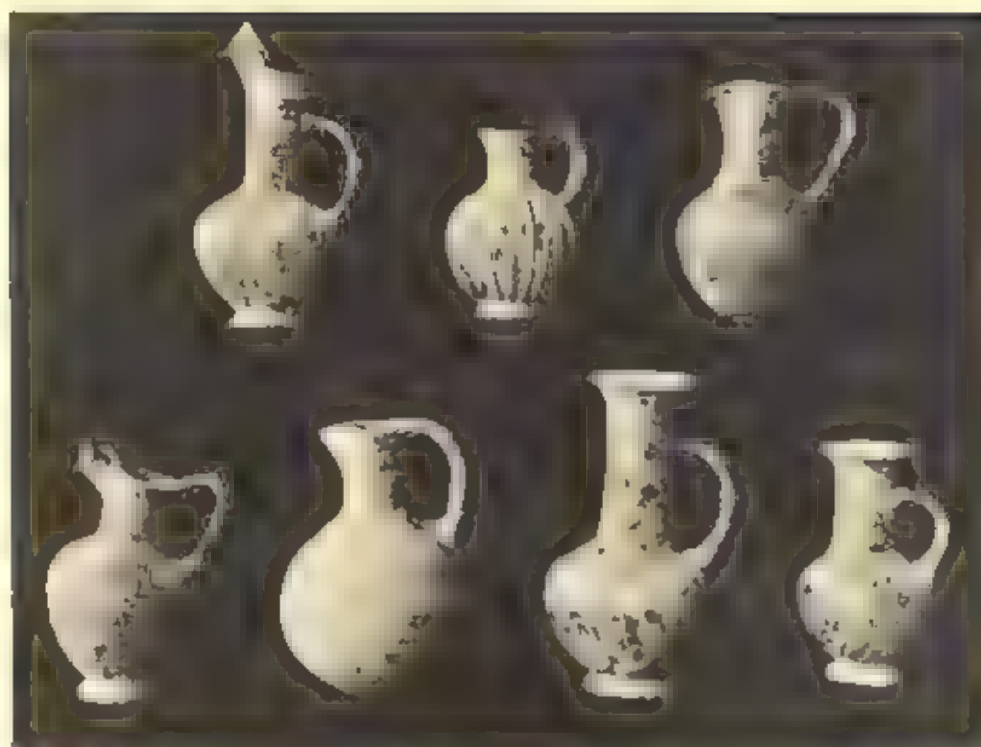


Fig. 1. — Vase en terre cuite, à deux anses, du dépôt de Minet-el-Blida.

du type connu par les trouvailles d'El-Amarna en face de l'île de Chypre (pl. VI, 2) notamment un grand nombre de bidons pointus à grès (pl. VI, 1) ainsi que des vases de fabrication locale ou du moins régionale (pl. X, 2). Je signale en particulier dans cet ensemble une grande jarre puriforme en terre cuite rougeâtre avec une anse à l'extrémité desquelles se trouvent les supports pointus comme d'

¹ Sur l'une des anses est gravé après cuisson un aigle en forme de L. Écrasée sur place, la jarre étant réduite en une centaine de morceaux. Sa reconstitution a été faite dans

l'atelier du Musée par M. G. G. et garni d'un grand nombre de fragments. Quant à quelques autres vases de la même époque, je remercie M. Robert Forrer, directeur du



1. Vases et jugs en blanc. H. 10 cm. 10 cm. 10 cm. 10 cm. 10 cm. 10 cm. 10 cm.



2. Bibbia (1) - 10 cm. 10 cm. 10 cm. 10 cm. 10 cm. 10 cm. 10 cm.

MINI ET BETA

me semble vraisemblable pour les deux belles olives plan convexe en pale bleue perlée s dans le sens de la longueur, qui gisaient parmi les vases du même dépôt (pl. V, 3-45). L'une figure en relief une divinité masculine dont l'ont confect d'une haute tiare ornée par devant de l'uraeus qui rappelle la couronne blanche de la Haute Égypte. De cette tiare semble pendre presque jusqu'à terre un ruban ou finon. De sa main gauche la divinité avance un bouclier, son bras

droit est levé dans un geste menaçant. Dans l'échappée à gauche de la divinité le signe égyptien de la vie, ou avant l'uraeus et en dessous le signe hiéroglyphique du collier symbolisant le dieu Seth⁴. Il s'agit donc ici sans doute de la même divinité dont nous avons trouvé en 1929, à Minet-el-Beida, la statuette en bronze recouverte d'or et d'argent, aujourd'hui au Louvre, et que je suis tenté d'appeler Reshef⁵. La divinité féminine, figurée debout entre deux grands uraeus⁶ sur la deuxième olive, est



Fig. 1. — La divinité masculine (type d'Osiris) figurée sur la deuxième olive (Minet-el-Beida).

sous de la par dre du dieu. Son front est orné de l'uraeus, elle porte une

et D. P. ARNOLD, *The Hittite Mythological Texts*, p. 207 et H. R. HALL, *The Hittite Texts*, p. 224, fig. 288.

⁴ La présence de ces signes sur cette représentation du dieu Reshef peut être assimilée au Southeq ou Seth des Égyptiens, cf. L. H. VYATTER, *The Hittite Texts and the Hittite Language*, 1928, p. 42. Ici il s'agit d'un argu-

mentaire, vu en l'air de sa signification, cf. H. R. HALL, *The Hittite Texts*, p. 224, fig. 288. Brugsch, Sethe, NM. Morot et Montet et moi-même, cf. Brugsch, *Egyptian Grammar*, p. 73.

⁵ Syria, X, 1929, p. 284 et XI, 1930, p. 13.

⁶ L'uraeus à gauche porte la couronne de la Haute Égypte.

l'unique robe qui passe la portière et et non de sa gauche le signe de la vie. En dessous le même hiéroglyphe.

Dans la partie supérieure du spot 25, qui présente les traces d'une lecture non violente, on voit un petit masque humain (cf. fig. 10, pl. VIII, 2). Par suite de la mutilation du nez et à cause de ses lèvres charnues on pourrait croire qu'il représente un nègre. À l'examiner de près on constate que ces caractères se retrouvent identiques sur les têtes féminines d'Assyrie en faïence d'Enkomé. Ce sont les mêmes grosses lèvres, les mêmes yeux exorbités et la même manière de traiter les sourcils et les cheveux en bourellet stylisé en arête de poisson. Ces traits ne sont ni retrouvés dans le masque de Mousé et dans aucun autre de la collection d'Assyrie. On ne le retrouve visiblement qu'une fois par le docteur André Lussan, d'Assyrie en Assyrie, dans une coupe qui date des XVIII^e et XIX^e siècles et dont le régime chypriote a été reconnu par H. Hall¹⁹. Il est vraisemblable que ce produit de Sidon a été transporté à Ras-Shamra et de là emporté à Alep et en Assyrie²⁰, dit M. René Dussaud dans sa note additionnelle à notre rapport de 1929²¹. Pour ces relations commerciales entre Chypre et l'Assyrie via Ras-Shamra reconnues par le savant syrien on peut en demander confirmation plus heureuse par celle qu'apporte par le masque d'Assyrie cette coupe de Mousé et Benda²².

Tout au bout de la porte on a une construction qui a la splendeur du temple, mais reflète les plus vives pendules d'or de diverses tentes, au lieu d'être de la suspension. Ils ont une forme de sautoir la plus surprenante, se présentant au regardiste (pl. IV, 1). Sur l'un d'eux on est agréablement surpris et étonné par l'effet des poils forment une sorte de rosace ou étoile. Ce même signe se trouve aussi et souvent enroulé sur le bord d'une coupe d'Assyrie d'Assyrie. Thoulmès III et à l'art hittite²³. Il se rencontre bien plus tard encore dans l'art assyrien, voir sur les têtes d'Assyrie (Assyrie) d'Assyrie.

¹⁹ René Dussaud, *Traditions préhistoriques*, 2^e éd., fig. 177, et H. H. Hall, *Excavation of Greece in Bronze Age*, p. 224, fig. 217.

²⁰ H. H. Hall, *ibid.*, p. 228, fig. 200. Les mesures de la coupe d'Assyrie ont été officiellement confirmées par M. Hall, pour-

voir sur H. H. Hall, *Museum of the British Museum*, p. 224, fig. 217.

²¹ Syria, I, 1929, p. 204.

²² Dr. G. GUTHRIE, *Manuel d'Archéologie orientale II*, p. 164.

²³ GUTHRIE, *Manuel*, III, p. 1219. Il faut rapprocher ici sans doute aussi les têtes de



Fig. 1. The large stone block with the spiral carving.

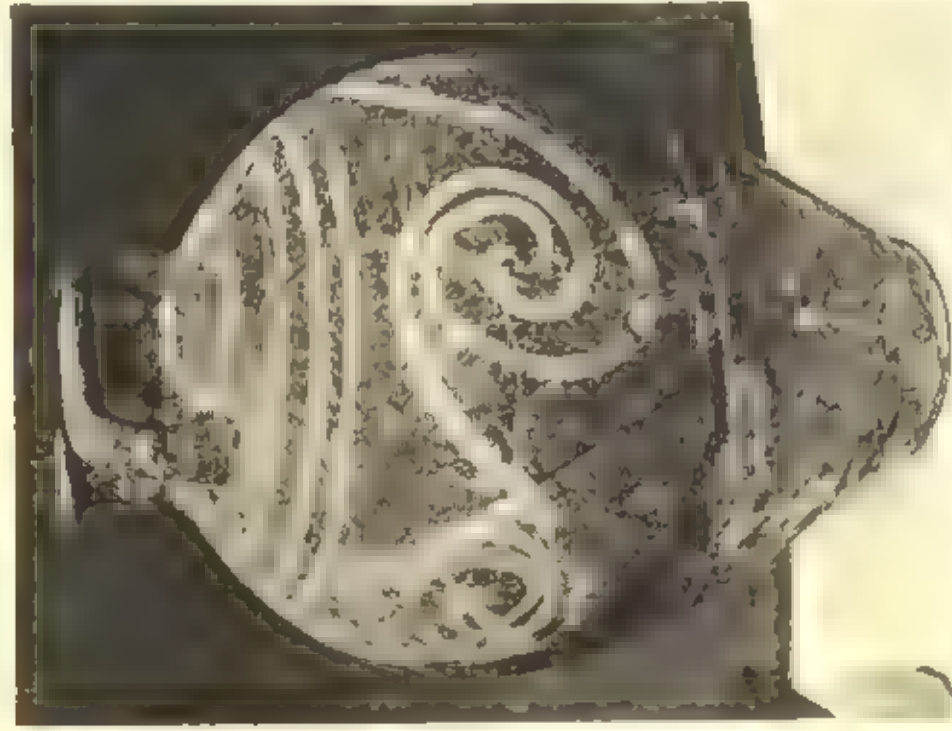


Fig. 2. The large stone block with the spiral carving.



Fig. 3. The large stone block with the spiral carving.

J. MAROUZEAU

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

LEXIQUE

DE LA

TERMINOLOGIE GRAMMATICALE ET LINGUISTIQUE

Un volume de IV-182 pages, petit in-8, 1932

PRIX DE SOUSCRIPTION: 40 FRANCS.

PARIS

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER

13, RUE JACOB (VI^e)

1932

R. L. Setna 246.231 B.

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL CLUTHIER

La prose du XVIII^e siècle est le fruit du désir de purifier
la langue, d'en faire un instrument utile à tous, aux poètes, aux phi-
logues et des grammairiens.

La linguistique s'enrichit continuellement, se transforme, et sa terminologie ad hoc doit être renouvelée et des adaptations, qu'on ne peut pas attendre d'un grand dictionnaire, ce qui nous a empêché les profanes de comprendre les spécialistes et les spécialistes de comprendre les profanes. Il s'agit donc exactement de ce cas.

Cela conduit à suggérer au fait que souvent les mêmes termes sont employés sans les nuances d'illusions conceptuelles. Les principes régissant les sens divers ou même opposés.

Le résultat par deux faces s'ajoute à un 1 obtenu avec précision le sous les bornes supérieures, l'autre par le x + les estimations les plus élevées d'une unification.

Des films indiens ont été réalisés avec des techniques
très modernes, avec les moyens techniques les plus
modernes, et ils sont très intéressants, surtout avec
leurs costumes, les décors et les accessoires de
groupement.

Ces efforts ne peuvent aboutir qu'une fois et d'une seule fois par jour : matière de l'heure non soumise à la loi de la répétition, de la persistance, de l'obstination présente à l'exécution.

Ce 1.8. Supplément comprend cinq rubriques et, les
 termes figurés les plus courants sont imprimés, avec
 les indications essentielles relatives à leur origine et
 leur utilisation. Ces diverses occupations en leur sein
 groupées à chaque terme est accompagnée de sa notice et
 d'un tableau conjugué de cas et de verbes, les mots demandés
 sont repris dans un index alphabétique à la fin de
 volume.

Abréviation [Äbürzung]

On a dit d'habitude que l'abrégé est "une réduction de la phrase" ou "une phrase abrégée". Mais, "une phrase abrégée" n'est que "une phrase qui est une réduction réelle".

Absolu [Absolut]

Quand on dit que "l'absolu" est "ce qui est sans restriction", on se réfère à la grammaire, à la syntaxe, à la morphologie.

La **construction absolue** est celle qui n'est soumise à aucune restriction. Elle est dite "absolue" parce qu'elle est "absolue" (sans restriction).
 Le **général absolu** est celui qui est "absolue" (sans restriction).
 Le **général absolu** est celui qui est "absolue" (sans restriction).
 Le **nominatif absolu** est celui qui est "absolue" (sans restriction).
 Le **finale absolue** est celle qui est "absolue" (sans restriction).

On dit aussi que "l'absolu" est "ce qui est sans restriction".

La **flexion absolue** est celle qui est "absolue" (sans restriction).
 Les **absolus** sont ceux qui sont "absolus" (sans restriction).

Le **verbe absolu** est celui qui est "absolue" (sans restriction).
 Les **absolus** sont ceux qui sont "absolus" (sans restriction).

Absolutif [Absolutiv]

Le **absolutif** est celui qui est "absolue" (sans restriction).
 Le **absolutif** est celui qui est "absolue" (sans restriction).

Le **adverbe absolu** est celui qui est "absolue" (sans restriction).
 Le **absolutif** est celui qui est "absolue" (sans restriction).

Le **mode absolutif** est celui qui est "absolue" (sans restriction).

Absorption [Absorption]

Le **absorption** est celui qui est "absolue" (sans restriction).
 Le **absorption** est celui qui est "absolue" (sans restriction).

Abstrait [Abstrakt]

Le **abstrait** est celui qui est "absolue" (sans restriction).
 Le **abstrait** est celui qui est "absolue" (sans restriction).

Le **abstrait** est celui qui est "absolue" (sans restriction).

Acatalecte ou Acatalectique [Akatalektisch]

Le **acatalecte** est celui qui est "absolue" (sans restriction).
 Le **acatalecte** est celui qui est "absolue" (sans restriction).

DU MÊME AUTEUR

MAROUZEAU J. La linguistique ou science du langage.
109 pp., 2 fr. et un tableau. 1922. 9.
fr 12 50

Les sous-phonétique — Les sons — Les lettres — Leur rôle
morphologique — Leur sens — Sonnet — La composition de
la phrase — Syntaxe — L'expression de la pensée — Stylistique

Grammaire descriptive — Grammaire historique — Gram-
maire comparative — Grammaire générale — Les grandes lois
du développement du langage — Sources des langues

Phonétique ou étude des textes — Histoire de la linguistique
MAROUZEAU J. La phrase à verbe « être » en latin, VIII,
334 pp., gr. in-8, 1910. fr 60

Constitution de la phrase attributive — Verbe et ad-
jectifs — Être « verbe d'existence » — Êtres « noms

Formes nominales du copulatif — La phrase nominale
pure — Dérivés du verbe être — L'accusatif du verbe « être »
dans les vers — Préfixe du verbe « être » dans la phrase
Appendice historique. — Index.

Couronné par l'Institut. Prix Volney.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je soussigné,

adresse

à

déclare souscrire

exemplaire

du LEXIQUE

DE LA TERMINOLOGIE GRAMMATICALE ET LIN-
GUISTIQUE de J. MAROUZEAU, au prix spec. de sous-
cription de 40 fr. l'exemplaire.

Date .

SIGNATURE :



1. Vases en albâtre ou pot à l'encense (env. 1 grand nat.)



2. Hattes à bord en sautoir et rasgûn en nârn vase en taçne au tepnâ lenceste
(env. 1 2 grand nat.)

me debout et la courbe de son corps se penche vers l'arrière, et cela donne des raisons de parler. Il me semble de plus en plus que la nécropole de Minet-el-Beida était en même temps un lieu de culte. Ce n'est en tout cas pas une nécropole ordinaire. La construction très soignée et la richesse des tombeaux qu'elle contient, desquels nous avons déjà rapproché les tombes royales de Zafer Papoura en Crète, permettent de croire que des personnages très importants, des princes ou des rois de Ras-Shamra y avaient été enterrés. Or nous savons que



Fig. 7. — Partie supérieure d'un grand vase pédal de Minet-el-Beida (trouvaille inédite).

celle époque les rois crétaiens qui exerçaient au même temps le pouvoir temporel et spirituel, étaient à la fois rois et grand-prêtres. Après leur mort ils furent divinisés, si même ils n'étaient pas considérés comme dieux de leur vivant déjà. Rien d'étonnant à ce que leur tombe fût devenue le centre d'un lieu de culte et que leur caveau funéraire eût été surmonté d'un sanctuaire¹⁾ et entouré de toute une série de constructions votives. C'était ce que devaient avoir lieu les cérémonies aux âmes des morts, « aux rephaim », dont parlent justement les tablettes de Ras-Shamra, reconnues de fait sous les palmiers

¹⁾ À ce sujet je rappelle le récent dégagement près du palais de Crète d'une tombe royale avec sanctuaire (temple-tombe) qui,

d'après Sir Arthur Evans, servait au culte posthume du roi et s'appelait *Rephaim*. *The Palestine News*, 26 septembre 1931.

jours et se renouvelait à intervalles réguliers¹. Nous comprendrons mieux dorénavant les nombreux et parfois très riches dépôts qui ont été confiés à la terre tout autour des tombes et les constructions adjacentes. Dans la dernière campagne, nous en avons trouvé plus de 400. Qu'une partie de ces dépôts,



Fig. 8. — Grand dépôt de la zone du 1^{er} p^{er} à l'extrémité.

souvent confondus avec des vases utilitaires ou même, et parfois, représentant exactement le processus technique pour faire pousser ces plantes dont nous les tablettes de Ras-Shamra nous donne la formule. M. Virolleaud la traduit comme suit :

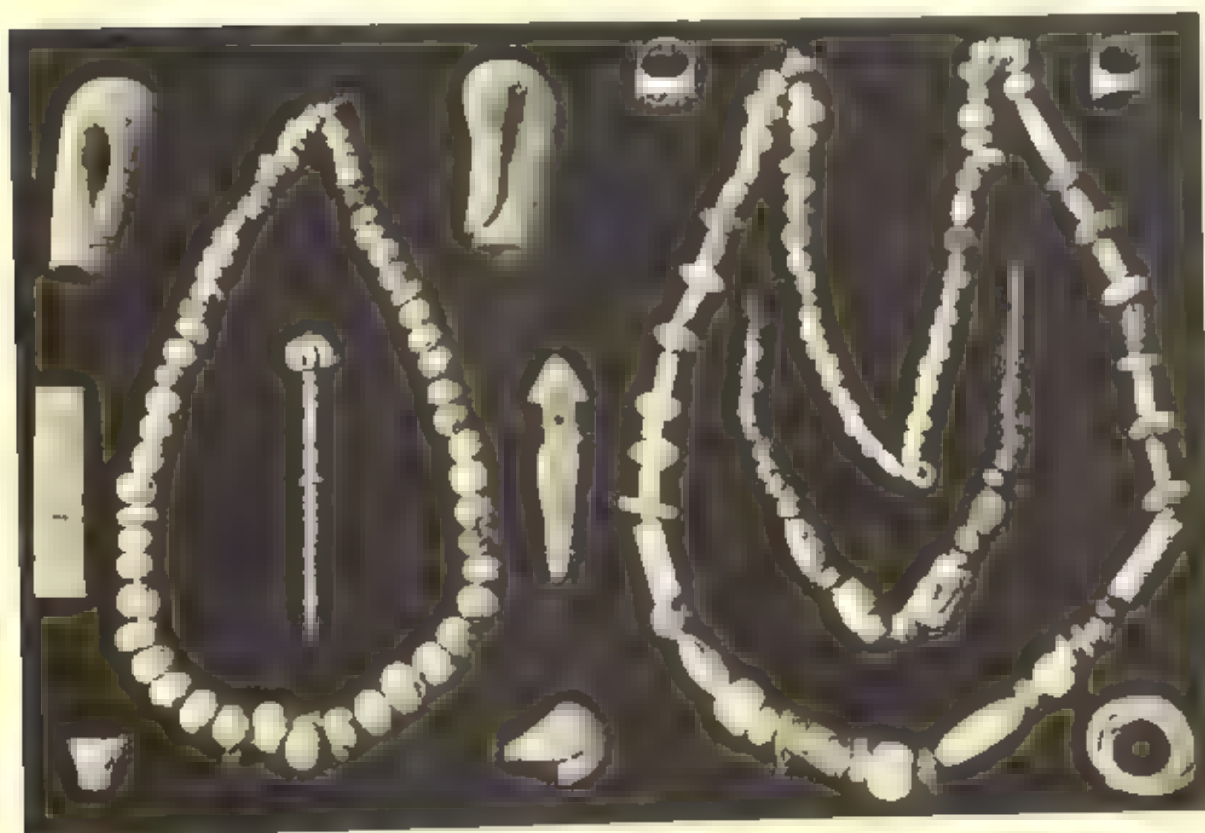
« Mets dans la terre des pots d'huile. Verse jusque par le cou. Et finalement jusque la force de la terre les sème en la terre. *shetum* sorte d'offrande aux dieux. »

¹ Gauthier (V. 1900-1901), *Le dieu Baal et les dieux alphabétiques de Ras-Shamra*, Syria 1901, p. 22.

notamment ceux qui avaient été enfouis assez loin des tombes dans ou près des petits sanctuaires dégagés cette année, se rattachaient peut-être moins aux cultes des princes défunts qu'à d'autres idées religieuses, c'est parfaitement possible. J'ai l'espoir que nos fouilles futures nous fourniront des éclaircissements à ce sujet. Dès maintenant, cependant, il convient d'envisager la possibilité d'un rapport à Minet-el-Beda entre le culte des morts et celui de la fertilité. En effet, un grand nombre des dépôts dégagés, notamment ceux avec conduits en pierre ou en terre cuite aboutissant parfois à un puits ou à un faux puits, lequel très



5 Vases en or d'après la technique (à grand nat)



2 Colliers d'après la technique et les bijoux de parenté
de M. et el-Huda de Ras Shamra et les bijoux de parenté

MINI ET BLIDA ET RAS SHAMRA

jusqu'à et qui doit être une offrande liquide, étant donné l'exercice employé
verser, *lituro*. Verse jusqu'au cœur de ces temps *Libido* = mot nouveau,
l'organe se sentira pressé et digne et les sangs, vus en puritisme au *estuo*
une autre offrande liquide).



quelques pièces peuvent être plus modernes encore : dix, xv, xvi siècles avant notre ère. Mais n'est-il pas possible d'arriver à une plus grande précision chronologique ? Nous ne répondons pas par l'affirmative, mais nous pouvons nous en occuper. Les éléments pour la discussion du problème. Nous avons, en effet, pu établir cette année avec certitude, que la nécropole de Minet-el-Berda avait subi une première destruction et qu'elle avait continué par la suite à être utilisée un certain temps après destruction d'une nécropole précédente à son culte. Nos constatations, et ces constatations franches, toutes les constructions qui jadis devaient dépasser le sol présentent les traces d'un fort incendie et d'une destruction systématique, les caveaux avaient été rasés et dévalisés, les assises mises à nu, les fondations dans le plus grand désordre. L'enceinte dégagée cette année avait été détruite aussi ; les pierres sont rougies et en partie même calcinées par le feu ; une épaisse couche de cendres dans lesquelles gisaient des restes de bijoux en or et argent déformés par la violence du feu, couvre l'intérieur de l'enceinte ayant heureusement préservé la partie de son riche contenu gisant en-dessous. Puis l'enceinte a été rebâtie exactement sur le plan de l'ancienne, mais à un mètre plus haut et sur une assise plus élevée que la précédente. On se demande si elle ne passait peut-être jadis le sol pour recevoir les libations. Le jour où nous pourrions savoir par événement et l'histoire de cette nécropole nous indique la première destruction de sa nécropole royale, il sera possible de préciser la date des trouvailles de Minet-el-Berda en distinguant lesquelles sont antérieures et lesquelles postérieures à cet événement. Ce qui est certain, dès maintenant, c'est que la nécropole a été abandonnée dès le xii^e siècle ; aucun vestige de l'âge du fer n'y a été recueilli¹⁾.

2.

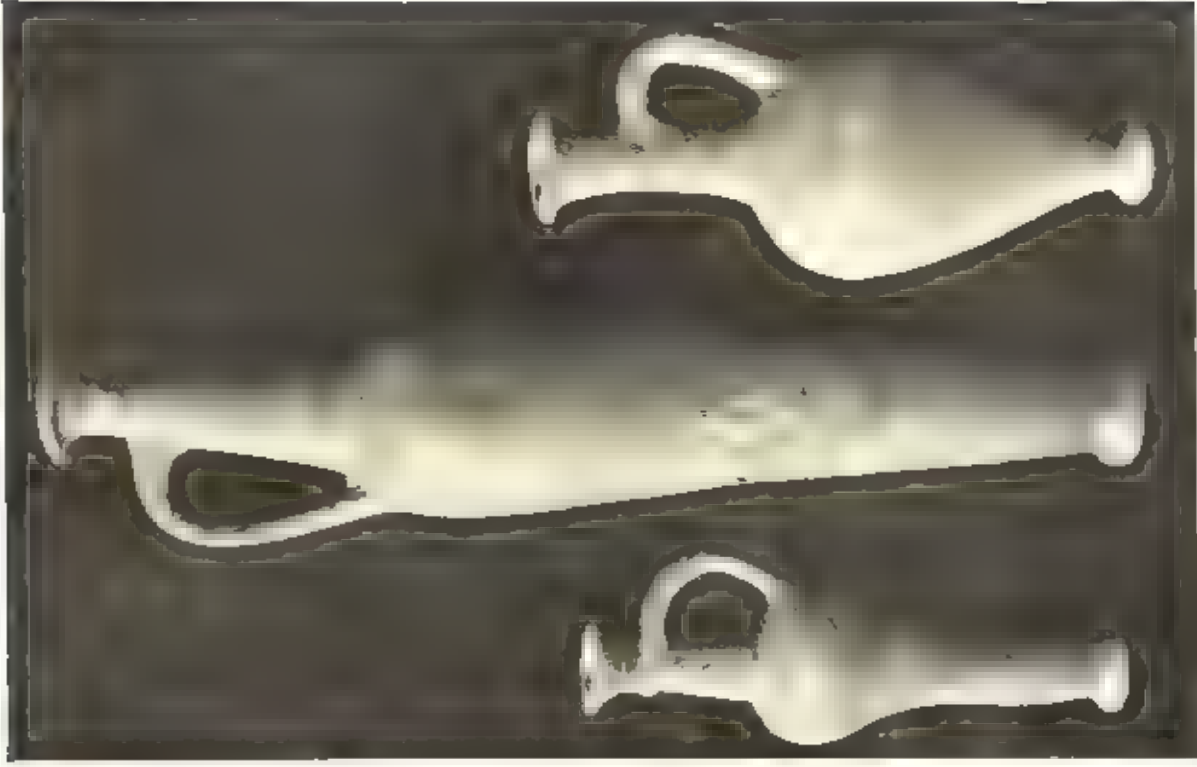
Le principal effort de la mission, cette année encore, a porté sur le tell de Ras-Shamra. La fouille ayant pu s'effectuer dans un excellent aspect, elle

¹⁾ Quelques-uns des vases les plus récents de Minet-el-Berda semblent annoncer le style géométrique, voir par exemple, fig. 7, à rapprocher du vase de Tarnak publié dans R. Dussaud, *Cronica prehistorique*, 2^e éd. fig. 249 et celui de Nézet, cf. M. ALAMIR, t. II,

p. 163. Le décor au poisson dans une zone encadrée par des traits droits et ondulés est caractéristique de Susa II, comme M. E. Pottier a bien voulu me le faire remarquer (cf. *Corp. Ins. Ant. Louvre*, t. I, pl. 4, 2 et 3, ainsi que COSTESAU, *Monnet*, I, fig. 233).



1. Cross-section of bone, showing the internal structure of the bone.



2. Cross-section of bone, showing the internal structure of the bone.

établir par un géomètre expérimenté un levé précis de l'enceinte et de ses environs immédiats, travail qui a été achevé avec succès par M. Spassoff, attaché temporaire à la mission⁽¹⁾. Nous donnons (fig. 1) une photographie très lumineuse de la plus grande partie du tell actuellement fouillé jusqu'à la rive la plus éloignée de la mer. La distance S.-N. du tell est de 600 m., son front de



FIG. 10. — Le développement d'un tell de la zone de Ras Shamra. (Le tell est à l'extrémité N. de la nécropole du 2^e niveau de Ras Shamra.)

l'enclos, de 150 m., sa superficie de 360.000 mq. ou de 16 ha. environ. Sa forme générale se rapproche d'un trapèze. Les remparts renforcés aux angles et ouvrages importants se distinguent encore nettement sur le terrain à la périphérie Nord. Nos fouilles ont attaqué l'extrémité N.-E. du tell, vers l'endroit où il atteint une altitude de 10 m. au-dessus de la mer et de 22 m. au-dessus du niveau du terrain environnant.

Je tiens de lui tout particulièrement M. Hadith el Khazen, directeur des Travaux publics pour son aimable concours.

M. Dussart¹ ayant insisté sur l'opportunité d'explorer tout spécialement cette année le 2^e niveau dont l'étude est décisive, on a fait, pour étaler la chronologie des couches supérieures du tell, un suspense provisoirement la suite du logement du temple — pour installer un vaste chantier hors le terrain où l'an dernier nous avions recueilli les premiers documents antérieurs au xiv^e siècle (pl. XV, 3). Sur toute l'étendue de notre excavation longue de 100 m., large de 60, la stratigraphie reconnue en 1930 a pu être vérifiée et continuée. Dans la couche supérieure, jusqu'à 4 m. — 0 de profondeur maxima, nous trouvons des débris analogues à ceux de Minet el-Boudi, c'est-à-dire des vases, etc., cependant moins riches et moins variés, de mortiers et de poids en pierre ou de quelques bronzes (pl. V, 1, la pièce du milieu). Dans la même couche se rencontrent des installations rituelles, vases, cuves, tables, le pierrier qui se peut être excavation avec le temple voisin (xv^e siècle fig. 13). Plus bas la terre devient grasse, l'espace est presque stérile. Cette strate sépare la couche supérieure du tell, ou 1^{er} niveau, du 2^e niveau. Le 2^e niveau, à l'extrémité de nos fouilles actuelles est occupé par une antique nécropole où des sépultures s'alignent à l'effacement, la largeur d'un puits 2 m. jusqu'à 4 m. de profondeur et davantage, indice d'une longue utilisation (pl. XVII). Dans les couches supérieures gisent les sépultures individuelles ou les inhumations de 2 à 3 corps avec un mobilier réduit (fig. 11). Plus bas apparaissent de véritables charniers, fosses profondes à orifice bordé de grosses dalles et remplies d'une terre à l'aspect de boue grasse ou noirâtre (pl. XV, 4). Les corps, accompagnés de leur mobilier funéraire, y étaient entassés, tantôt sans ordre apparent, tantôt par lits superposés séparés par des couches stériles. L'un d'eux est creusé contenant plus d'une dizaine — nous l'avons fouillé jusqu'à 10 m. de profondeur sans atteindre encore le fond.

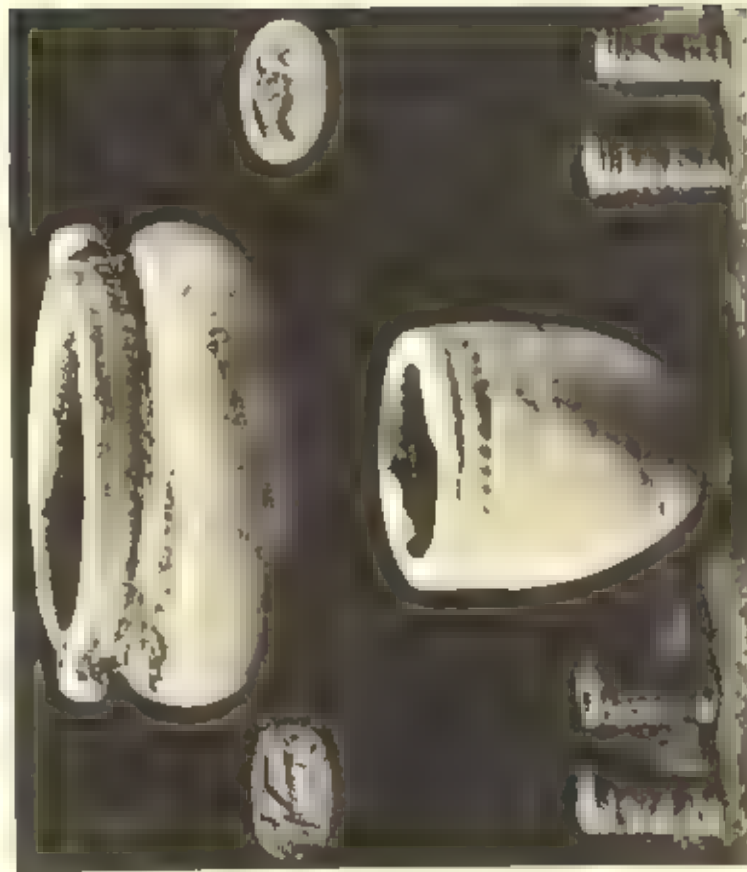
L'échec, devantant du mobilier funéraire est la céramique, cependant, le bol chypriote lisse qui caractérise le premier niveau de Ras-Shamra fait ici complètement défaut. Les types appartiennent à la céramique dite cananéenne de la première moitié du II^e millénaire dont l'aire de dispersion passait jusqu'ici pour embrasser la Palestine et la région libanaise — mais peut-être nous s'étendre maintenant jusqu'à la Syrie du N. A eux se joignent quelques vases

¹ Cf. notre rapport de 1930, *Syria*, XII, 1931, p. 8 et suiv.



2. Six petits objets en terre cuite de Ras Shamra

(Musée de Beyrouth)



3. Vases en terre cuite de Ras Shamra
et de Ras Shamra (Musée de Beyrouth)

(Musée de Beyrouth)



4. Fragment de stèle en pierre de Ras Shamra
et de Ras Shamra (Musée de Beyrouth)

MUSEE DE BEIRUT ET RAS SHAMRA

impur et de Chypre au Moyen Bronze (pl. XI, 2). Je renvoie sur la figure 12 quelques types de ces poteries d'après des dessins de M. Trézegat (1) et d'autres sont donnés sur la planche VII. On les attribuera aux XX-XXI siècles avant J.-C., par rapprochement avec les poteries analogues ou fort semblables trouvées à El-Amarna (2) et à Byblos (3) et les belles et les belles poteries royales contemporaines de la XVIII^e dynastie (4).

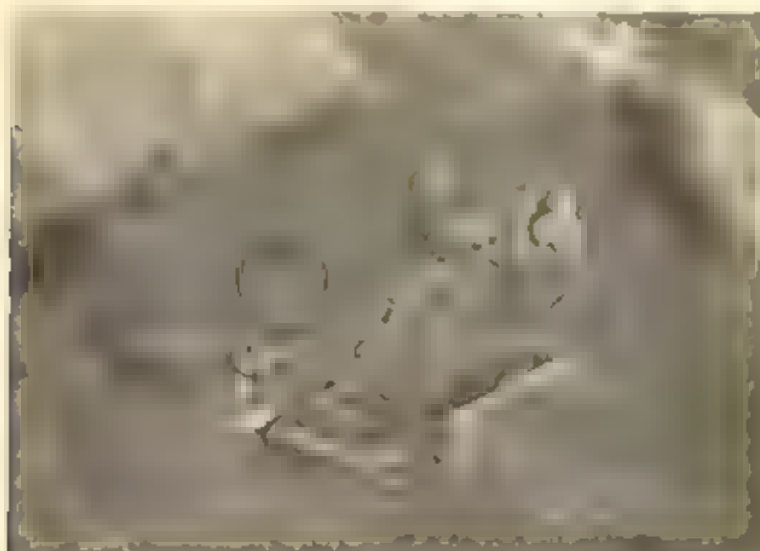





FIG. 11. — Stèle-type d'une tombe supérieure du cratère du 2^e niveau de Ras-Shamra

P. Teste (5) dans Saqqarah (6) et dans le cratère de Mycenae (7) ainsi qu'à Gizeh (8).

Pour les fouilles de Mine El-Bleda, le fragment indique, par ses signes la tombe 83 du cratère qui n'était qu'à 2 m. 40 de profondeur. Nous en retirons un sarcophage du type hyksos (pl. XI, 2), qui porte au couvercle le nom de  'Ankh', répété aussi deux fois en dehors du couvercle. On y voit sur le mont du faucon au-dessus du faucon d'Ossiris à côté duquel est le  ex les hiéroglyphes  N... en... et... Le nom du personnage ainsi désigné comme roi est mentionné sur le nom de ex

(1) Au musée de Beyrouth, nous en avons pu observer quelques originaux.

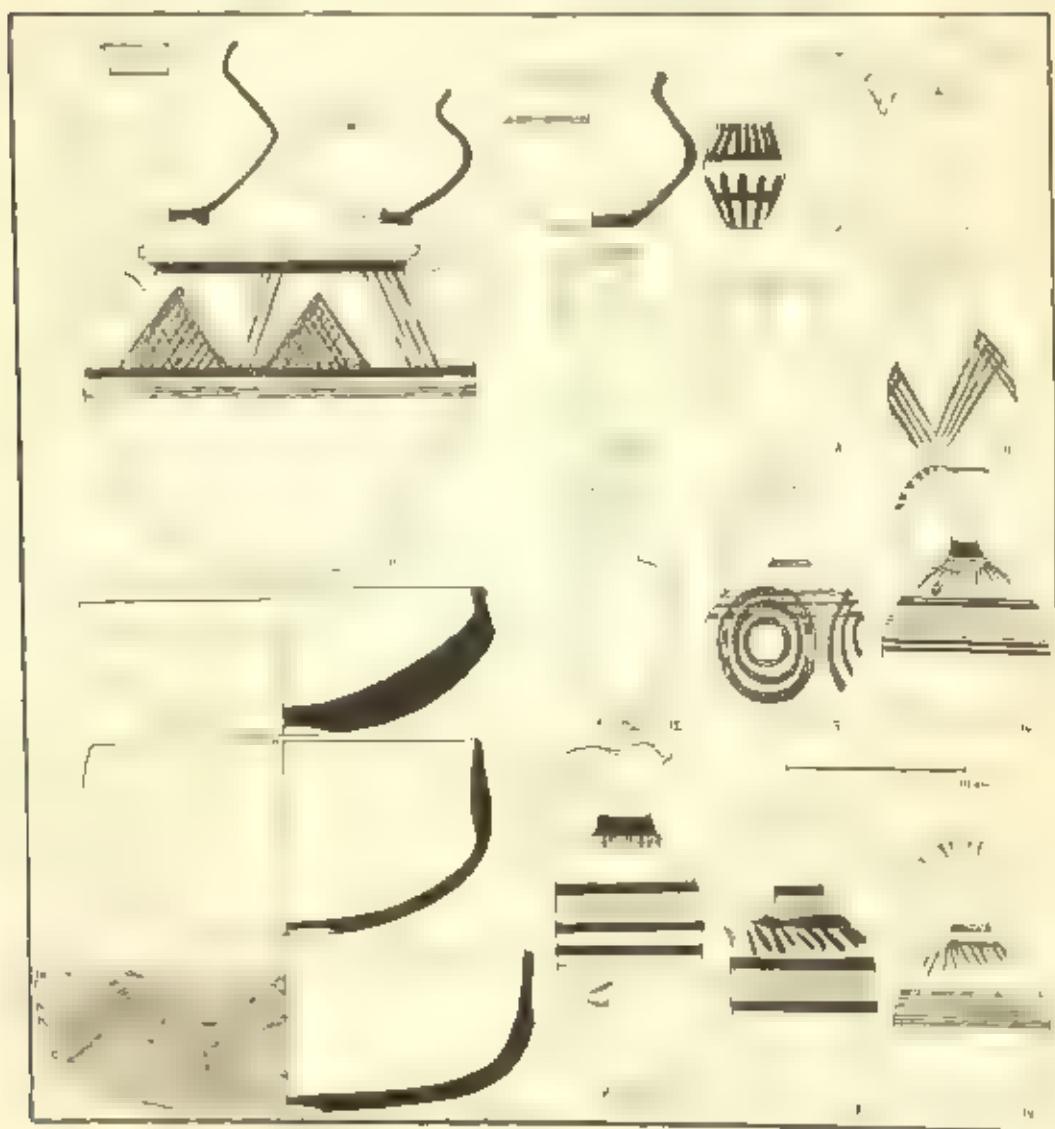
(2) MONTET, *Bell. et l'Égypte*, pl. LXVIII, 800, LXXIV, CMI-VI, 2 et 3.

(3) *ibid.* — XLII.

(4) F. A. GRANT, *Bell. Shemsh*, 1929, p. 1 et 2.

(5) MICALISTER, *Ozer*, III, pl. LX-LXIII.

scarabées de l'époque hyksos trouvés en Basée-Egypte — En Palestine, essentiellement en a égale : à Gezer, à Jérusalem, à Megiddo, à Jericho et ailleurs. C'est



Pl. 19 — Types de scarabées trouvés en Palestine, Basée-Egypte.

¹ Newberry, *New Egyptian Scarabs*, vol. 1, *The Scarabs of the Middle Kingdom*, p. 100, pl. XL — *The Scarabs of the Middle Kingdom*, pl. XL, fig. 100.

² H. W. L. G. *The Scarabs of the Middle Kingdom*, p. 100, pl. XL, fig. 100.



Fig. 1. A large rounded vessel with a long neck and a single handle, from the collection of the Museum of the University of the Basque Country.



Fig. 2. A large rounded vessel with a long neck and a single handle, decorated with a pattern of vertical lines, from the collection of the Museum of the University of the Basque Country.



Fig. 3. A collection of small rounded vessels with long necks and handles, from the collection of the Museum of the University of the Basque Country.

dans ce groupe par ses ornements et ses formes. L'Ankh, l'os en croix de l'Égypte (les signes a, n et r sont très déformés) que je classerai volontiers le scarabée de Ras-Shamra. Chronologiquement il doit appartenir à l'époque du 1^{er} ou 2^e âge du fer, au 1^{er} ou 2^e siècle sans doute. Peut-être devons-nous attribuer une date plus récente encore à la poterie de la tombe 99 qui ne mesure qu'à 2 m. 20 de profondeur et qui, parmi d'autres vases, contenait la cruche peinte pl. XII, 1, si semblable aux cruches de la tombe I de Qatna⁽¹⁾ que M. Dussaud attribue au 5^e siècle.

Quant aux objets en fer, on se trouve en face des éléments du 2^e âge du fer. Ras-Shamra se distingue surtout nettement des 1^{ers} âges du fer, en 1^{er} lieu, par ses armes : lances et épées de type syrien ou phénicien, pl. XIII, 1. Des poignards à rivets, pl. XII, 5 et 6, des lances à double, pl. XIII, 1 et 2 des épingles à tête cônelée ou renflée et à col percé ou muni d'une coll. recte, pl. IV, 2 et XIII, 3 des traces de faucilles à dents en fer. Dans la plupart des tombes nous retrouvons encore les grandes lames de silex et plusieurs éléments de faucilles en silex denté qui s'engageaient jadis dans une monture de bois⁽²⁾, outil primitif à côté des faucilles de bronze si nombreuses dans le 1^{er} niveau de Ras-Shamra. On voit qu'au 2^e niveau le bronze ne servait qu'à la fabrication des armes et les parties d'outillage étaient encore fait des matériaux primitifs qu'on utilisait depuis l'époque néolithique⁽³⁾.

Les couches inférieures du 2^e niveau de Ras-Shamra seraient donc contemporaines des XII^e et XIII^e dynasties égyptiennes, soixante-huites, les XV^e, XIV^e, XIII^e et XII^e siècles avant J.-C. Les couches supérieures de l'époque des Hyksos et des débuts de la XVIII^e dynastie. N'oublions pas que nous possédons au moins deux ou trois pièces de fer, la cruche et le vase installés dans le 2^e niveau dans le 1^{er} plan et le 1^{er} étage. Lorsque on a construit sur cet emplacement le

(1) Du Mesnil du Buisson, *Les ruines d'el-Mahrife, Syria*, 1927, fig. 47 et pl. VII, XL.

(2) Voir Dussaud, *Le fer en Syrie*, *Revue archéologique*, 1928, p. 133.

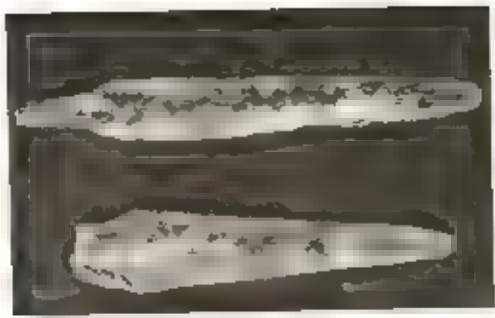
(3) Pour la forme de ces montures voir les trouvailles égyptiennes, cf. Fl. Périer, *Nature, Garab et Hawara*. Voir à ce sujet aussi les articles de M. G. Chenev, dans le *Bulletin de*

la Société préhistorique française, 1931, n^{os} 1 et 4.

(4) On ne pouvait évidemment pas remplacer le bois par du fer, car le fer n'est pas aéré dans ces pays d'Orient jusqu'à nos jours par exemple les traveaux de bois maïs de lames de silex pour battre le blé ou lacher la paille, utilisés encore couramment en Syrie et dans tout l'Orient.



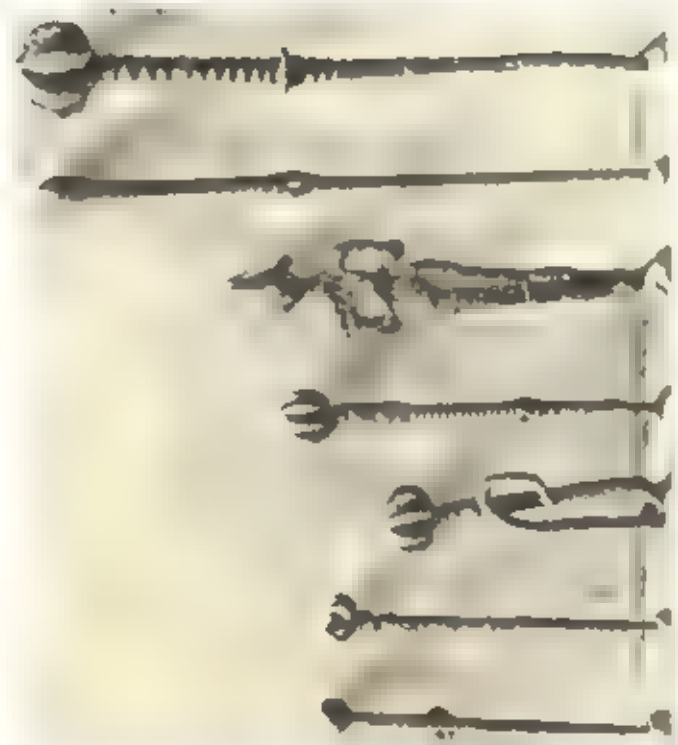
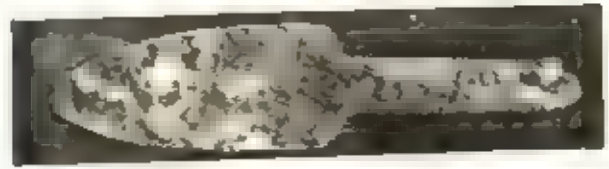
Tablet from the collection of the British Museum



Tablets from the collection of the British Museum



Tablet from the collection of the British Museum



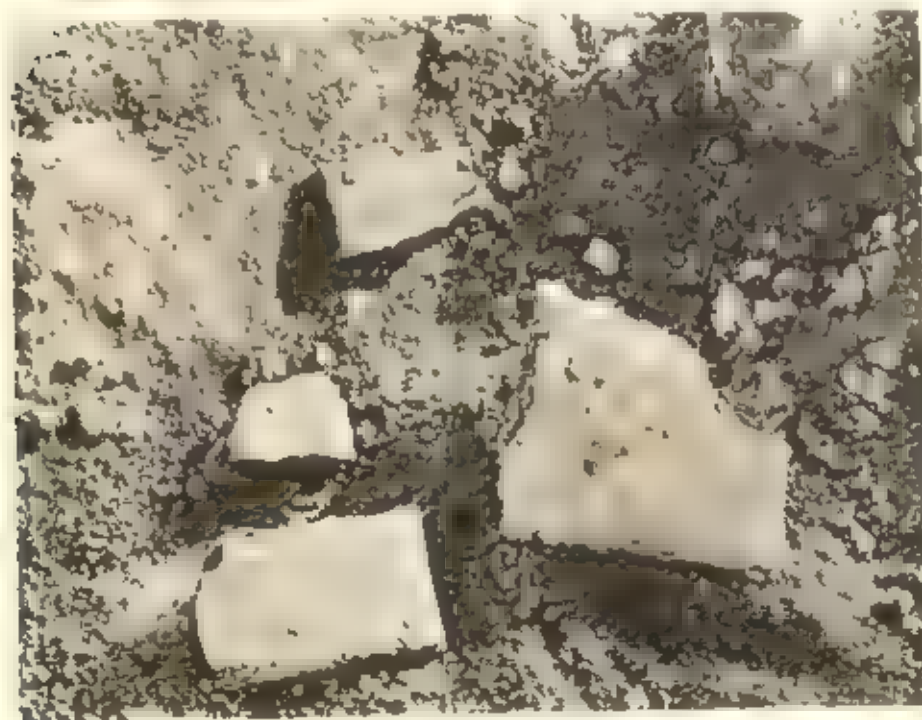
Objects from the collection of the British Museum



1. Statuette mortuée de la princesse
Néfer Hedj (XII^e dyn.)



2. Stèle votive avec représentation du signe
solaire sur un autel (Env. 1/4 grand nat.)



3. Plusieurs fragments d'une tablette à canéiformes alphabétiques faisant partie
des poésies épiques, en place (env. 1/4 grand. nat.)

preuve à quelle estime ce lieu saint était tenu par la cour pharaonique de la XII^e dynastie et permet, d'autre part, d'admettre que Ras-Shamra était une ville importante en relations directes avec l'Égypte dès le début du II^e millénaire.

L'importance de l'Égypte de Ras-Shamra aux époques un peu plus récentes apparaît d'une façon évidente par le fait qu'il était connu au XVI^e siècle et peut-être encore au VIII^e d'une importante bibliothèque et d'une école de scribes où l'on enseignait les grands sacrifices rituels. Les tablettes retrouvées par nous en 1928, les plus nombreuses, revêtent une nouvelle écriture cunéiforme alphabétique déjà,

ainsi que plusieurs langues jusqu'alors inconnues¹. Les textes découverts cette année dans le chantier spécialement organisé dans la région de la bibliothèque et pourvu des meilleures



Fig. 14. — Hache en bronze à Colonne de Ras-Shamra (trouvaille isolée). Rouleau 100 gr. net.

équipes de chercheurs étroitement surveillés, appartiennent, à part quelques fragments de syllabaires et de langues, à la série des poèmes épiques à texte serré disposé en plusieurs colonnes jusqu'à huit sur de grandes tablettes (pl. XXV). Ils comprennent d'une façon très intéressante les épisodes de ces étonnantes poésies dont quelques extraits publiés déjà par M. Charles Virolleaud, leur traducteur, ont permis d'entrevoir toute l'importance pour la philologie sémitique et l'histoire des religions. On pourra se en convaincre de nouveau en lisant l'étude que M. Virolleaud donnera à la suite de ce rapport.

¹ CHARLES VIROLLEAUD, *Les inscriptions runiformes de Ras-Shamra*, Syria, X, 1929.

² E. T. BURNETT, *The Tablets from Ras-Shamra*, *Journal of the American Oriental Society*, Vol. LV, p. 1-3. — *Les poèmes de Ras-Shamra*, Syria, XII, 1931, p. 1-33. — H. RECH, *Die Aufführung der Keilschrifttafel von Ras-Shamra*

Halle, 1930. — DUONG, *Première traduction des poèmes phéniciens de Ras-Shamra*, *Revue de la Bible*, 1931, p. 32. — RENO DUSSEUIL, *Recherches sur les tablettes de Ras-Shamra*, Syria, XI, 1931, p. 67. — P. TUBIANA, *Les poèmes de Ras-Shamra*, Syria, XII, 1931, p. 225.

Plus rares des tablettes trouvées, cette mine étaient prises dans de petits blocs de béton provenant d'une construction démolie; il paraît que ces tablettes ont été utilisées avec d'autres matériaux de remploi dans des constructions élevées postérieurement à l'existence même de la bûle (pl. I).

Aux alentours de la bûle ne peut être observée que deux autres constructions (pl. XV, 2) dont la construction peu soignée contraste avec le bel appareil de la partie centrale logeant l'autel (pl. I). Il apparaît nettement que ces agrandissements de la construction primitive ont été faits sans aucun ordre de plan. La disposition est une compacité et particulière. Le long des murs on trouve, au-dessous des chambres reposaient plusieurs piroches à damille en bronze comme celles du grand dépôt trouvé en 1929⁽¹⁾, mais usées et mal conservées. D'une autre chambre nous retirons une petite stèle votive au type d'un *mn* agité, le signe solitaire à quatre rayures pose sur une sorte d'autel (pl. XIV, 2). Le travail assez grossier et l'usage dans le même caractère est la même que celui de la stèle du cratère local à couronne égyptienne et les autres ne les trouve en 1930⁽²⁾. Je suppose qu'elle est tout simplement cette dernière. Dans un autre chambre encore nous trouvons un vase le *mn* en bronze pose contre le mur de fondation et rempli jusqu'au col d'objets en argent et en or pour la plupart fondus, plus ou moins en vue de la *mn* par suite l'autel rituel (pl. IX, 3 en bas à droite, XVI, 1). Le contenu pesant près de 2 kilos était enveloppé dans un morceau de toile partiellement conservé grâce à l'oxydation. Ce trésor se composait d'objets en argent : d'un lingot en forme de barre repliée sur elle-même, de plusieurs bracelets, boucles d'oreilles et annelets, de quelques morceaux informes qui avaient été délaçés au ciseau et de deux coupes. En dépliant l'une de ces coupes (celle visible en haut à droite sur la planche XVI, 1), est apparue, gravée à l'extérieur contre le bord, une inscription reproduite ici figure 15. Pour les curieux signes de cette inscription encore *mn* originale on trouvera, d'après M. René Dussaud, quelques termes de comparaison dans les courts textes chypriotes du Héracléon *mn* groupés par lui dans ses *Chypriotes* *mn* (pl. I, 3²⁴). Le cratère, la stèle, le pot sous forme de petits piroches, les *mn* et

(1) Cf. Syria, XII, 1931, pl. XII.

(2) Cf. Syria, XII, 1931, pl. VIII.

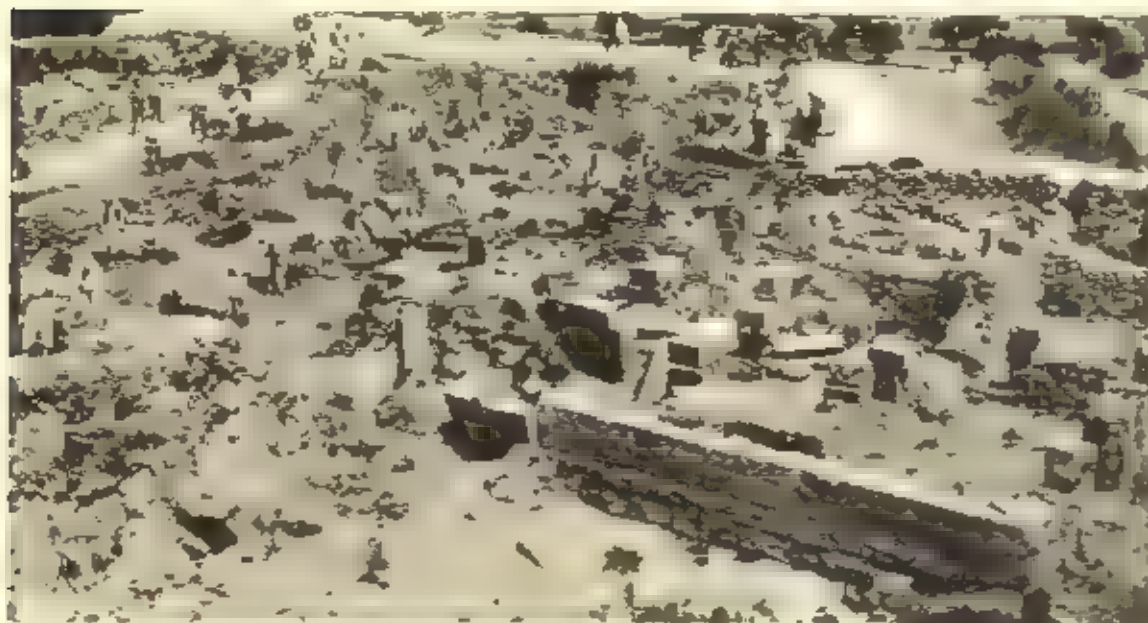
(3) Cf. Syria, X, 1929, pl. LX.



Le socle d'un des bas-reliefs
dans la salle du trésor.



Le socle d'un des bas-reliefs
dans la salle du trésor.



Vue d'une partie des fouilles de Ras Shamra à droite le restant de la fouille
au fond à gauche, la partie nord de la fouille.



1. Particules d'été en argent l'épave d'un vase en cuivre et d'un vase d'argent
En haut à droite recueillie par le port de la description



2. Pendentifs en argent et en cuivre, quelques-uns en or, trouvés à Ras Shamra
de la pureté précieuse cov. 2 à grand no.

RAS SHAMRA

ont été plusieurs autres, mais aucun d'eux n'ayant, présentement, de ce fait un relief pour la suspension (pl. XVI, 2). Les objets les plus intéressants du vase-magasin sont trois plaques de bronze vaguement figurées, deux en argent et une en or, toutes trois portant une même figure à la longue robe plissée; la troisième en or offre la silhouette d'une déesse nue avec une ceinture du triangle quel (pl. XVI, 2). Ces trois représentations comparées aux plaques d'Am-el-Beyra sont du même type, mais figurent sans doute la même divinité. L'ensemble de cette trouvaille rappelle la grande coupe en argent et le vase rempli d'objets du même métal également pliés et coupés, découverts l'an dernier déjà dans d'autres chambres à la périphérie de la bibliothèque d'. Ces deux ensembles constituaient des offrandes et complétaient les offrandes déposées aux temps troubles qui marquèrent la fin de Ras-Shamra. Ils permettent de supposer que les bâtiments peu soignés élevés à la périphérie de la bibliothèque sont

ceux-ci et postérieurs à cette dernière. Nous reconnaissons donc ici deux époques de construction peut-être peu di-

stinctes l'une de l'autre et dont la seconde est caractérisée par une architecture et une sculpture décadentes. Nous pourrions faire exactement la même observation, l'un dernier en ce qui concerne le grand temple d'. Ce par Nélisme sera

d'un secours utile pour la chronologie des édifices de la dernière époque de Ras-Shamra. Si nous renouons à la traduction déjà par ces chiffres précis, du moins pouvons-nous résumer ci-dessous quelques-uns des faits essentiels de l'histoire de Ras-Shamra qui paraissent acquis dès maintenant.

Ras-Shamra d'abord fut le centre d'une ville important qui possédait un sanctuaire célèbre, en relations avec l'Égypte de la XII^e dynastie. Sans doute pendant la destruction les sépultures qui s'échelonnent chronologiquement du XIX^e au VII^e siècle jusqu'à l'XX^e siècle savaient encore aux

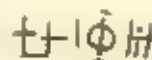


Fig. 1. — Plaque en bronze ou en argent, en dépôt d'objets en argent et or de Ras-Shamra.

¹ Cf. en part dans Syria, XII, 1931, p. 7. On le rapprochera également du dépôt d'objets en or et argent, sans doute d'origine égyptienne, trouvé par J. D. S. Pendlebury dans les débris de la maison d'un « marabout » à Ras-Shamra.

XVIII^e dyn. à Tell el-Amarna en 1930. Cf. *Excavations at Tell el-Amarna*, p. 11-14. *The Journal of Egyptian Archaeology*, vol. XXV, 1931, p. 236 et pl. LXXIII.

² *Idem*, p. 41.

xv^e et xiv^e siècles la ville et son temple ont continué à prospérer, et la cité de qui s'atteste l'existence dans l'incorporation de ses prêtres à Mu't et-Baida, mais qui au courant du xiv^e siècle semble avoir subi une éclipse passagère, sous doute après la prise de possession du pays par les Mameluks. Toutes les constructions (temple, bibliothèque et dépendances) jusqu'à étudiées sur l'acropole, ont montré les traces évidentes d'une construction violente. Le déclin final de la ville ne semble être intervenu qu'à l'occasion d'une invasion arabe du fer, au xii^e siècle avant J.-C.

I. A. CLAUDE SCHAEFFER.

Strasbourg, 5 décembre 1931

NOTE ADDITIONNELLE

A PROPOS DU NOM ANCIEN DE LA VILLE DE RAS-SHAMRA

À la suite de la découverte du colosse n° 2^e à l'angle du temple Ras-Shamra (1930), de la stèle offerte au Seth ou Baal Djapouna en faveur de l'égyptien Mami, j'avais supposé dans mon 2^e rapport *Syria*, XII, 1931 p. 10) que Djapouna était le nom ancien de la ville et s'écrivait jusqu'ici par le phonétisme arabe moderne de Ras-Shamra (butte du fenouil).

J'avais bien remarqué dans l'inscription en question dont je donne, à titre d'une première transcription, le texte de Djapouna etait suivi des déterminatifs de région ou district étranger et non pas de celui de ville. Cependant mes scrupules s'étaient effacés devant une communication verbale de M. Allan Rowe lors de sa visite à Mu't et-Baida. En effet, le savant égyptologue avait trouvé une stèle semblable à la nôtre, où le nom de la localité se trouve une fois avec le déterminatif de ville et l'autre avec celui de région⁽¹⁾. Cependant depuis j'ai eu des doutes au sujet de cette identification.

M. Henri Tureau a bien voulu me dire que dans les textes hiéroglyphiques et cunéiformes il n'y avait aucune mention d'une ville syrienne du nom de Djapouna.

(1) Voir *Syria*, XII, 1931, p. 40 et note 2

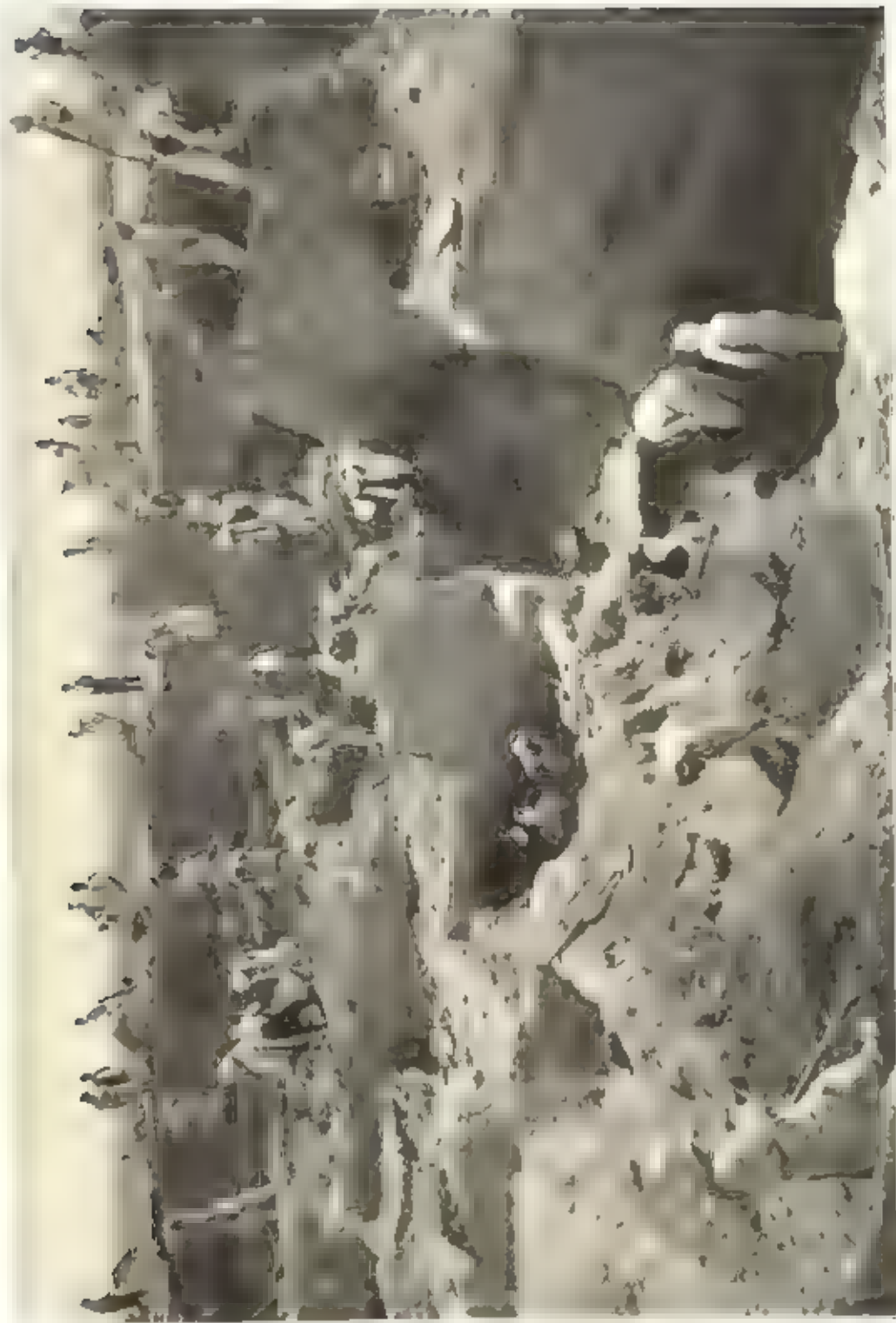


FIG. 1. A large, dark, irregularly shaped object, possibly a fossil or a piece of rock, resting on a light-colored, textured surface.

Par contre il y a de nombreux textes d'origines diverses qui mentionnent Baal ou le Baal du Djapouna. Je rappelle ici que le papyrus Sadeh JV¹, (Fol. XIV, 2^e), est une dévotion à Ashtartel, avec le nom de Baal Sapher est compté parmi les lieux sacrés — le texte duquel (l. 15-16) fait mention de la montagne Balisapouna⁽⁴⁾.

Il ne paraît qu'aucun de ces textes ne permet de conclure que cette Baal Djapouna est le nom d'un dieu. Au contraire il ressort au contraire de l'un d'eux celui de l'égéphonisme III que Djapouna est sans aucun doute une montagne⁽⁵⁾.

D'autre part, la parenté entre Djapouna et le *saphon*, de l'étranger signifiant

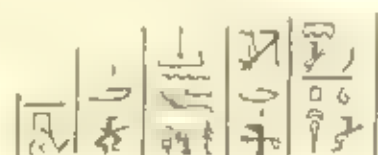


Fig. 16. — Transcription de la « Baal Saphon » sur la stèle de Ras-Shamra.

« Nord » pourrait suggérer l'existence d'un Baal Saphon désignant tout simplement le Baal du Nord.

Quant aux passages portant mention de Baal Saphon dans les textes cunéiformes alphabétiques conservés par M. Chehrouh sur le « *Tablet des Shama* » nous semble qu'il n'y a eu aucune erreur qui permette de le traduire nettement laques en. On verra, *Il s'agit d'un dieu qui permet et le traduit* en effet laques en. On verra, *Il s'agit d'un dieu qui permet et le traduit* en effet laques en. On verra, *Il s'agit d'un dieu qui permet et le traduit* en effet laques en.

(4) Verso I, ligne 6. Voir aussi BUCHANAN, *Die alkananischen Fremdwörter*, n° 33.

(5) Déjà relevé par Budge, *The Gods of the Egyptians*, vol. II, p. 281.

(6) Communication de M. René Dussaud et Édouard Dhorme et relevé aussi par Budge, l. c., p. 281 (d'après Kuyonjik, fragment n° 3500, col. IV, ligne 10). Dans cette même inscription sont cités plusieurs autres Baal Baal Samou et Baal Malagi.

(7) R. Dussaud, *La Mythologie phénicienne d'après les tablettes de Ras-Shamra*, dans *Rev. de l'Histoire des Religions*, 1931, II, p. 761 et

suivantes. *Textes du Ancien Testament* 2^e éd., p. 345. Voir aussi la mention de Saphon dans Josué XIII, 27.

(8) On pourrait songer ici au fameux « *Libanus* » (Jebel Akra) qui domine la région de Ras-Shamra.

(9) M. Dussaud, dans son article sur la mythologie phénicienne déjà cité, mentionne cette interprétation sans s'y rallier. Cf. aussi Dussaud, *Die Keilschriften u. das Alte Testament* 3^e éd., p. 479.

(10) Note complémentaire sur le poème de Mol et Akra, *Syria*, XII, 1931, 4^e fasc.

un « territoire », mais en aucun cas « ville ». Il y a aussi : *B't d' mirim spu*, ce que M. Virolleaud traduit par « Baal qui poars d'les gens qui se sont évolués (contre) Spu » ; ici l'on pourrait croire que Spu est bien un terme géographique. Cependant M. Virolleaud fait remarquer que la scène en question se passe dans le ciel et dans dieu X¹ que les expressions géographiques sont extrêmement rares sur ces tablettes. Dans un fragment trouvé en 1931 on lit : *elab b spu* « est le lieu des dieux dans spu » ; Spu pourrait donc être une expression purement mythologique. A ce propos M. Virolleaud rappelle que dans la Bible (Isaïe, XIV, 13) Saphon désigne le pays où habitent les dieux.

Il ressort de tout cela que l'identification Djapouna = Ras-Shamra est sinon incertaine, du moins prématurée.

Du reste à cette identification s'en oppose une autre qui voit dans notre Ras-Shamra la ville d'Ugarit connue par les lettres d'El-Amarna² et le poème du 1^{er} livre du 2^e acte qui fait part à la coalition hitite contre Ramsès II³. M. Emile Forrer, le premier, m'avait suggéré ce rapprochement il y a tantôt deux ans. Je dois avouer que je n'y avais pas attaché l'importance que méritait son indication. Ce n'est que tout récemment, lorsque M. François Thureau-Dangin eut lu, sur le fragment d'une tablette bilingue trouvé pendant la 3^e campagne, un colophon heureusement complet se terminant par la mention d'Ugarit, que la proposition de M. Forrer me revint à l'esprit.

M. François Thureau-Dangin a ainsi que M. René Dussaud avec lesquels j'ai beaucoup et profondément correspondu à ce sujet, soutenu et déclaré de l'avis que Djapouna et Ugarit peuvent être deux villes distinctes, mais très voisines⁴, situées sur la côte dans la Syrie du Nord et dont l'une serait notre Ras-Shamra⁵. Selon une communication toute récente, M. Fr. Thureau-Dangin pense que ces petites Shamra sont jadis la royaume d'Ugarit, puisqu'on y datait du règne d'un roi d'Ugarit.

M. Virolleaud de son côté a relevé sur l'une des tablettes alphabétiques

¹ Excursion, *Die El-Amarna Tafeln*, p. 101b.

² W. Max Müller, *Asia and Europe*.

³ *Ugarit*, p. 101b.

⁴ H. L. SAUVAGE, *Deuxième des points de vue sur les textes cunéiformes glyptiques*, t. I, p. 110.

⁵ Il complète la grande bilingue trouvée pendant la 2^e campagne et publiée par M. Fr. Thureau-Dangin dans *Syria*, XI, 1931, p. 225.

⁶ Comme Ras-Shamra et Lattaquié.

⁷ Lettres de M. Fr. Thureau-Dangin du 10 février et mars 1932 c de M. R. Dussaud du 14 février.

découvertes pendant notre campagne 1931-1932. La première est une tablette elle aussi, qui porte la mention suivante : *... nqm, mlk Egypt*, ce qu'il traduit par... Nqm roi d'Égypte⁽¹⁾. Il ajoute que l'on peut tirer de ce passage un argument en faveur de l'identification de Ras-Shamra avec la ville d'Ugarit⁽²⁾. Le nom d'Égypte se rencontre aussi, d'après M. Virolleaud, sur plusieurs tablettes du lot découvert en 1929. On y notera, en particulier, les locutions *ba Egypt* « le royaume d'Égypte » et *bt Egypt* « la maison (ou la terre) d'Égypte ». Cette dernière mention par rapprochement avec le *city of the king* de El-Amarna (nos 145 et 148) semble constituer une preuve formelle que l'Égypte des tablettes est l'Égypte de la ville d'Ugarit.

Cependant, avant d'aller plus loin dans la discussion, ayons la patience d'attendre que la suite de nos fouilles nous permette de tirer de Ras-Shamra de nouveaux et décisifs documents pour fixer définitivement le nom ancien de notre ville.

F. A. CLAUDE-SOULIER

Strasbourg, le 25 février 1932.

(1) Voir sa *Note complémentaire sur le Poème de Môt et d'Aieîn*, dans *Syria*, XII, 1931, p. 351.

(2) Dans sa lettre du 10 février 1932 M. François Thureau-Dangin a bien voulu me répondre

que M. Albright dans un article paru dans le dernier numéro de l'*Archiv für Orientforschung*, VII, p. 165 suggère de son côté l'identification du Ras-Shamra avec Ugarit et se propose de reprendre la question.

LES PEUPLES ISSUS DE JAPHET D'APRÈS LE CHAPITRE X DE LA GÉNÈSE

CVI

E. DIEZEL

Exégètes et historiens ont souvent insisté sur l'importance du chapitre X de la Genèse pour la géographie et l'éthnographie de l'Asie Orientale. Le cadre de la narration religieuse est dépassé. Il ne s'agit plus seulement des agissements de Noé et de ses fils, mais du repoplement de la terre arbaboude « après le Déluge ». Cette leçon « après le Déluge » qui correspond à *akha-mu* des Babyloniens et des Assyriens, est le point de départ de l'énumération des peuples et des pays qui sont rattachés à la descendance de Noé.

« Voici les générations des fils de Noé : Sem, Cham et Japhet : il leur naquit des fils après le Déluge » (*Genèse*, x, 1).

Elles sont les familles des fils de Noé, savoir leurs générations, d'après leurs nations, et c'est d'elles que se sont disséminées les nations sur la terre après le Déluge » (*Genèse*, x, 32).

Le chapitre est ainsi partagé en deux grandes parties : celle qui précède et celle qui suit le Déluge. Chez les Accadiens on distingue aussi les termes « avant le Déluge » *am-ut-aba* et « après le Déluge » *u-ka-gaba-ti-ist* « avant le Déluge » « *u-hem-et* les sept sages de Shur-pak¹ » nous e'est « après le Déluge » que la royauté redescend du ciel².

De la liste d'un certain nombre de peuples par trois mots-clés : Sem, Cham, Japhet dont les noms servent encore à établir une classification valable que vaille : Semites, Chammes, Japhétiques. Tantôt le géographe, tantôt l'éthnologue, parfois simplement la politique ou l'histoire, fournissent les éléments de la répartition. On commence par les descendants de Japhet et c'est à eux que nous consacrerons cette étude.

¹ *Revue biblique*, 1920, p. 493 (voir également les abréviations H. B.).

² *Ibid.*, 1920, p. 80.

Ce ne fut pas tout. Les nombreuses surprises du défillement des cuneiformes par la lecture nous les sources primaires d'un certain nombre de noms qu'il est difficile d'identifier dans la Genèse ont été réservées plus ou moins déguisées. Ceux qui ont utilisé l'admirable volume, *He lag dos Paradies* ? que Fried. Delitzsch faisait paraître il y a cinquante ans (1884), savent combien de renseignements précieux les Assyriologues de la première moitié avaient déjà puisés aux sources accadiennes. Depuis lors le butin n'a fait que s'accroître. Nous nous contenterons de synthétiser les résultats certains, sans prévisions sans parti pris, dans l'espoir que le lecteur trouvera dans la documentation la plus objective sur les populations qu'on appelle généralement Japhétiques. Le mieux est de suivre le texte biblique et l'accompagner chapitre par chapitre des recherches que nous donnent la littérature cunéiforme ou, à son défaut, les autres textes profanes.

« Fils de Japhet : Gomer et Magog et Maday et Yawan et Tubal et Meshék et Tiras »

« Et les fils de Gomer : Ashkenaz et Riphath et Togarmah.

« Et les fils de Yawan : Elishab et Tarshish, Kittim et Rodanim.

« D'eux se disséminèrent les îles des nations en leurs terres, chacun selon sa langue, d'après leurs familles [réparties] en leurs nations » (*Genèse*, x, 2-5).

1. Gomer. — Le prophète d'Ézechiel centre tout tout en scène les auxiliaires qui doivent soutenir ce « prince qui est à la tête de Mésheé et de Tubal » et qui vitute « en terre de Magog » (*Ezech.*, xxxvii, 1-2). Parmi ces auxiliaires se trouvent « Gomer et tous ses régiments... la maison de Targumad, les extrémités du Nord et tous ses régiments » qui sont « des peuples nombreux » (*Ezech.*, xxxvii, 6). Targumad du prophète est le même que celui de la Genèse.

Nous retrouvons ici Gomer, Magog, Tubal, Mésheé, Togarmah. Il s'agit de peuples qui viennent du Nord.

Mais pour les Septante lisez d'abord et le Syriaque *Gomer*, la Vulgate *Gomer* reproduit fidèlement la vocalisation massorétique. On voit que la façon

¹ La Vulgate utilise *magog* et *magog* pour le mot *magog* correspondant à l'arabe *maghrib* « aile, flanc ».

² Il est inutile d'insister sur les leçons *magog* et *magog* (voir les Septante de Cambridge, in loc.).

de poursuivre ses vœux. Il s'en faut pas lixer par une tradition unique. En fait le concept en est très subtil (*gumr*, car il est «*o*» l'état) que *Gumr* correspond à *Gumiri* des textes cunéiformes que les Grecs ont rendu par *Kimmeri*, les Kimériens.

Les *Gumiri* représentent un peuple dont les incursions sont surtout signalées au temps des Sargoures. Avant l'an 713 ils ont vaincu le roi Elamite Aradad en Asie Mineure⁽¹⁾. Dans les prières au dieu Shamash on voit souvent agiter les *Gu-mir-assa* avec les *Mu-ur-ur-ur* et les *Mu-da-ur* parmi les ennemis qui menacent l'Assyrie durant les règnes d'Assuradon et d'Assurbani-pal. Les *Mu-ur* sont les peuples qui habitent autour des lacs le *Uru* et l'*Umda*. Les *Mu-ur* sont les Mèdes. Le texte très important d'Assuradon nous en dit sur les *Gumiri*. Le roi se vante d'avoir triomphé par les armes «*Jeus-pa*» du pays le *Gu-mir-ur*. *Mu-da-ur* et l'*Umda* est louché⁽²⁾. Le nom le *Jeus-ur-ur* des autres que *Jeus-ur*. On le retrouve comme nom du second des Achéménides sous les formes *Gôpâ* (perse), *Sôpâ* (babylonien), *Sôpâ* celatique dans ses inscriptions trilingues⁽³⁾. Darius Hystaspes.

Les *Gumiri* appartiennent donc, comme les Perses, au groupe Aryen. Ce qui confirme cette relation ethnique, c'est le qualificatif de *Manda* qui est accordé à Teispès. Il n'est pas douteux que les *Manda* désignent parfois les Mèdes⁽⁴⁾. Les *Gumiri*, apparentés aux Perses et aux Mèdes, ont aussi des affinités avec les Scythes, comme on le voit par la confrontation des textes assyriens avec les données de la littérature classique⁽⁵⁾. D'ailleurs, dans les inscriptions les Achéménides ont le pays ou *Gumiri* ou *Gumir* en babylonien — *gumir* en perse *Sakr* et l'élamite *Sakr* — et Hérodote les désigne bien tout que les Perses appellent tous les Scythes *Σόαι*⁽⁶⁾.

⁽¹⁾ THUREAU-DANGON, Une expédition de la 8^e campagne de Sargou, p. xiv ss.

⁽²⁾ Les *gumiri* Assyriens. *Géographie des Sonnengötter*, no 4, fasc. 4-5, rev. 9-10 et *passim*.

⁽³⁾ Voir notre conférence sur Les Aryens avant Cyrus, p. 83 ss. et p. 79 ss. (donc Conf. de Saint-Étienne, 1910-1911), Les pays bibliques et l'Assyrie, p. 92 ss. et p. 112 THUREAU-DANGON, op. cit., p. 111 ss.

⁽⁴⁾ Ptolémée A, II, I, 6 ss.

⁽⁵⁾ WILHELM, Die Keilschriften der Achä-

meniden, p. 155, n. 5. Teispes.

⁽⁶⁾ H.B., 1927, p. 152, cf. Z. WAREL, Zeitschrift für Assyriologie, XXXVI, p. 316 ss. Et al. d'ailleurs.

⁽⁷⁾ Conf. de Saint-Étienne, 1910-1911, p. 86 ss.

⁽⁸⁾ WILHELM, op. cit., p. 153.

⁽⁹⁾ Le signe *ga* de *ga-ah-qu* prend la valeur *ka* (cf. THUREAU-DANGON, Le syllabaire achéménien, p. 5, n. 1).

⁽¹⁰⁾ H.B., 4, 15.

La poussée des Gimirri, les méné de l'Assyrie sur les efforts d'Asar, l'idol
s'exerça sur l'Asie en temps l'Assyrie. La quel Le roi les Lybiens, Gygès,
que les Lybiens en l'Assyrie appellent *houppa, houppa* donna du secours aux
Assyriens. D'abord vainqueur des Gimirri, il mourut sans avoir fini la
lutte. D'après Herodote (I, 15), c'est sous le règne du fils de Gygès que les
Cimmériens, c'est-à-dire nos Gimirri, s'emparèrent de la ville de Sardes, à
l'exception de l'Asie. La tradition désigne les Gygès, les Cimmériens
des Scythes, qui sont pourtant les mêmes. Le pays d'origine des Cimmer-
riens est situé au nord de la Mer Noire, c'est-à-dire au nord du Bosphore Cimmerien,
qui joint le Pont-Euxin et le Pelus Marotis avec l'Azov. Chassés de là
par les Scythes, ils dévalent en Asie Mineure et en Arménie, cependant que
les Scythes s'installent en leur pays qui deviennent les Scythes. Hérodote (I, 15 ;
IV, 12 ; VII, 20)

Les constatactions qui précèdent suffisent à justifier la présence des Modes *Water* et des Scythes *Schwarz* dans la bande d'entre-géologique où nous trouvons la moitié des canariens. *Crucians* sous le nom de *Canari*.

2 Magog. — Le nom a été bien rendu par les versions. Nous avons signalé la prophétie d'Ezéchiél dans laquelle est mentionné Gog, le prince qui habite la terre de Magog (*Ezech.*, xxxviii, 1-2). Nous avons insisté sur la relation qui existe entre Gog et les peuplades d'Asie Mineure (Gom. — 1 Logarithm, 1604 et 1614). Si le nom de Magog n'a pas été retrouvé dans toutes les langues ou en forme de prototype d'origine, il se rencontre en plusieurs lectures. Les uns ont voulu voir dans Gog une transcription de *Gugu* (Gygis) — rois des Lydiens². Mais ce personnage est le descendant d'Osiris (Gom.), comme nous l'avons vu ci-dessus. — On l'a fait dériver d'une forme lydienne représentée par les Lydiens qui apparaissent sous ce vocable — *Lud* — dans l'écrit. x, 12. L'autre opinion cherche à établir que Gog a été l'avis le *Go-gu* figuré dans les lettres d'El-Amarna. Le passage vient d'être cité et nous le trouvons dans une lettre d'Aménophis III à Khesia, le fils du roi de Babylone vers 1500-1450. Le Porteur d'anneau nous envoie de son côté pendant la guerre le célèbre rapport qu'on a pu connaître ses succès et à l'autre personne qui se

148.

We lag das Paradies? (1881), p. 247.

Le nom araméen des Médés et des textes assyriens est *Mad* (𐎢𐎠𐎧𐎺) et *Mada* (𐎢𐎠𐎧𐎺𐎠) tantôt *Mad-a-a* ⁽¹⁾. Ils sont mentionnés d'abord par Sardanapal III (858-824 av. J.-C.) sous la forme *A-ma-du-a-a* ⁽²⁾ en relation avec le pays de *Parsa-a-a* qui pourrait aujourd'hui représenter l'Iran. Les Égyptiens l'appellent *Medes* (𓆎𓅓𓏏𓏏) et les Grecs *Medes* (Μέδαι) et *Medoi* (Μέδοι) ⁽³⁾. Ils sont confirmés par les vestiges de la langue mède et par l'étroite relation ethnique entre Mèdes et Perses ⁽⁴⁾. Ces Aréens sont une menace permanente pour l'Assyrie durant toute la période des Sages. Ils sont vaincus par Sargon qui déporte en Mède les Israélites (le Sennar). Ils paient le tribut à Sennacherib qui les appelle les « *Madi* lointains dont aucun des rois, mes pères, n'avait ouï le nom de leur pays ⁽⁵⁾ » ou encore « les *Madi* lointains dont aucun des rois, mes pères, n'avait reçu le tribut ⁽⁶⁾ ». Nous avons vu à propos de l'économie mède les *Mada* et leurs colonies (les *Gimrri* et les *Mumri*) contre l'Assyrie durant les règnes d'Assaraddon et d'Assurbanipal.

C'est l'union des Mèdes et des Babyloniens qui détermine l'histoire de l'empire assyrien ⁽⁹⁾. Le roi des Mèdes, Cyaxare, s'empare de la ville d'Assur, l'an 614 avant J. C. Avec Nabopolassar, roi de Babylone, il prend Ninive de l'année 612. Les Mèdes s'installent ensuite à Hérakleopolis en ayant expulsé *Astur-abattal*, le dernier d'Assur.

A côté du nom de *Mmbi*, les Modos en portent un autre, qui leur est surtout appliqué lorsqu'ils sont loin de leur patrie, c'est celui de troupe de *Munda*. Nous avons mentionné ci-dessus cette appellation. Déjà Streck, dans son ouvrage sur Assurbampal, avait reconnu que l'expression *ummbi Munda* devait parfois désigner les Modos ⁹⁾. Les documents relatifs à la prise de Nuiya

1) Le signe initial est un m. mo temps l'indiquant de suite a pays n, ce qui a permis par conséquent la lecture erronée a pays d'a-a = DUTIZEN, op. cit., p. 247)

¹ *Deutsche Literatur*, 1, 123.

On trouve les textes des Achéménides, la Perse est appelée *Paras* aujourd'hui *Pars* en persan. *Paras* en babylonien. *Paras* *Paras* en flamme (Weissenbach, op. cit. p. 112). Le pays des Parthes dans ces mêmes textes, on dit *Parthos* en persan. *Partu* en babylonien.

$$54111 \rightarrow 5111$$

Partenza en planete

Voir notre catalogue des livres de
cette, p. 77 an. (Café de Saint Etienne,
[illegible])

⁽²⁾ Les pays belgiques et l'Asérie, p. 46

⁴ LUGGARD, *The people of Senegambia*
p. 20, 23-25, p. 60-53 p. 64, 1.

Hend, p. 133, 87-88.

¹ Voir *La Fin de l'Empire mexicain* dans
H., 1923, p. 229 et

Լեւոնեանքով, 1 1916 թ լեւոնեանքով

ce n'est pas à qui on le reconnaît dans les inscriptions de Darius Hystaspes. Le Pharaon est un Moabite qui se révolte en Moab et cherche à se faire passer pour un descendant de Gyaxare ⁽⁶⁾.

4 Yawan — Le nom de *Yawan* est rencontré par *Isaïe* dans les Septante. *Jaane* dans la Vulgate. Mais dans les autres passages où figure *Jaane* les Septante interprètent par *Helios* ou *Hellènes*. La Vulgate par la Grèce. Les Grecs (*Is.*, lxxvi, 10; *Ezech.*, xxvii, 13, 19; *Dan.*, viii, 21; x, 20; xi, 2; *Joel.*, iv, 6; *Zach.*, xi, 13). Ainsi la tradition reconnaissait que les consonnes *qan* du texte hébreu correspondaient au grec *kan* « Cane ». La relation de l'homme avec les pays de Tubal et de Mesheer se retrouve dans *Is.*, lxxvi, 19 — où le *kan* *hah* *pes* *th* « l'homme d'ici » qui possède Tubal et Yawan, se traduit par *kan* *hah* *mes* *her* « l'homme d'ici » — On trouve Yawan et Mesheer dans *Ezech.*, xxvii, 13.

Les inscriptions de Darius Hystaspes connaissent le pays *Elam* — sous les formes *Elam* persan et *Elam* ou *Elam* babylonien. On les trouve entre les bords de terre et les bords d'eau. Or, on ne trouve ceux qui portent le préfixe *El* que se trouve à terre, entre Sardes et la Médie — entre Sardes et les pays de l'Est ⁽⁷⁾, entre Sardes et les Saces —

Le nom de *Limannu* par lequel les Babyloniens désignent l'Arménie ou les montagnes apparaît déjà dans les textes de Sargon d'Assyrie. Le grand empereur se vantait d'avoir vaincu les « *Limannu* » qui sont « à l'ouest de la mer du couchant du sud » — Le pays lui-même s'appelle *Elam* et l'empereur qu'il est « au nord de la mer » — « à l'est du couchant du sud » — Sargon a vaincu sept rois du pays d'« *El* », territoire le *Limannu* « qui est situé au nord de la mer, le septième au sud de la mer

⁽¹⁾ Weissbach, *op. cit.*, p. 133.

⁽²⁾ *Ibid.*, p. 29 § 24, p. 38.

⁽³⁾ Les Septante ont bien compris et ont rendu simplement par *Wazag*.

Weissbach, *op. cit.*, p. 146.

⁽⁴⁾ *Ibid.*, p. 83, e, § 2.

Yawan est le *kan* (p. 888) n. 1.

Böckmann, *Orient. Literatur-Zeitung*, 1920, col. 57 ad.

⁽⁵⁾ Weissbach, *op. cit.*, p. 41 § 6.

⁽⁶⁾ *Ibid.*, p. 82-83, e.

⁽⁷⁾ *Ibid.*, p. 89, § 3.

⁽⁸⁾ Inscription de la salle XIV 1-15 et inscription du paré des portes, IV, 31 s.

Salle XIV, 22 — Paré des portes, I.

Paré des portes, II, l. 1, 101-5 s., IV,

V, 1.

5 Tubal — Les Septante ajoutent — (Hébr. qui d'après les Septantes) — La Vulgate *Tubal* est fautive, à l'encontre de Nuis xxv. 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 447, 448, 449, 450, 451, 452, 453, 454, 455, 456, 457, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 471, 472, 473, 474, 475, 476, 477, 478, 479, 480, 481, 482, 483, 484, 485, 486, 487, 488, 489, 490, 491, 492, 493, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 500, 501, 502, 503, 504, 505, 506, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 531, 532, 533, 534, 535, 536, 537, 538, 539, 540, 541, 542, 543, 544, 545, 546, 547, 548, 549, 550, 551, 552, 553, 554, 555, 556, 557, 558, 559, 560, 561, 562, 563, 564, 565, 566, 567, 568, 569, 570, 571, 572, 573, 574, 575, 576, 577, 578, 579, 580, 581, 582, 583, 584, 585, 586, 587, 588, 589, 590, 591, 592, 593, 594, 595, 596, 597, 598, 599, 600, 601, 602, 603, 604, 605, 606, 607, 608, 609, 610, 611, 612, 613, 614, 615, 616, 617, 618, 619, 620, 621, 622, 623, 624, 625, 626, 627, 628, 629, 630, 631, 632, 633, 634, 635, 636, 637, 638, 639, 640, 641, 642, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 652, 653, 654, 655, 656, 657, 658, 659, 660, 661, 662, 663, 664, 665, 666, 667, 668, 669, 670, 671, 672, 673, 674, 675, 676, 677, 678, 679, 680, 681, 682, 683, 684, 685, 686, 687, 688, 689, 690, 691, 692, 693, 694, 695, 696, 697, 698, 699, 700, 701, 702, 703, 704, 705, 706, 707, 708, 709, 710, 711, 712, 713, 714, 715, 716, 717, 718, 719, 720, 721, 722, 723, 724, 725, 726, 727, 728, 729, 730, 731, 732, 733, 734, 735, 736, 737, 738, 739, 740, 741, 742, 743, 744, 745, 746, 747, 748, 749, 750, 751, 752, 753, 754, 755, 756, 757, 758, 759, 760, 761, 762, 763, 764, 765, 766, 767, 768, 769, 770, 771, 772, 773, 774, 775, 776, 777, 778, 779, 780, 781, 782, 783, 784, 785, 786, 787, 788, 789, 790, 791, 792, 793, 794, 795, 796, 797, 798, 799, 800, 801, 802, 803, 804, 805, 806, 807, 808, 809, 810, 811, 812, 813, 814, 815, 816, 817, 818, 819, 820, 821, 822, 823, 824, 825, 826, 827, 828, 829, 830, 831,

[illegible]

Sul-ti-issar III (882-874 av. J. C.) a le 22^e mois le sonneton passé l'Éphrate et se rendit dans le pays de Tabal. Il revint le 10^e mois de l'année de *Ta-ba-ti*. La région principale est le territoire de *Ma-ti-ki*, c'est-à-dire de la Mésopotamie⁽⁴⁾. Dans l'inscription des statues du même monarque nous trouvons la juxtaposition des pays de *Qu-a-er* et de *Ta-ba-ti*⁽⁵⁾. On sait que *Que ou Gue* représente une des parties de la Colchide⁽⁶⁾. Or, dans les textes de Sargon nous aurons à côté l'un de l'autre les pays de *Ta-ba-ti* et de *Hilakku* (Charran). Assujettis par Sul-ti-issar III nous voyons les rois de l'Asie Mineure, le Teglath-phalasar III (874-727)⁽⁷⁾. Un essai de révolte, au temps de Sargon (720-705) se produisit. Le roi d'Assyrie en donne l'inscription des Fastes (l. 30 s.) en ces termes : « Valant le pays de *Ta-ba-ti* que j'avais fait asservir, le trône

type XXVIII, p. 114. See also De Meule-
textes hiéroglyphiques, et Barthelemy, An-
cient records of Egypt, IV, nos 84 et 103.
II. *Colossal statue of Amenhotep III*, p. 115.

(1) THURGOOD-DARWIN, *Rev. d'Anatomie*,
VIII, p. 199 s.

(4) *H.H.*, 1973, p. 483.

¹⁷ *Ibid.*, p. 173.

Chilodactylidae. 1 101 as

¹⁰⁰ Ibid., II, 408-410.

Histor. Intells, I, n° 30, rev. d
 (1) Les pays bibliques et l'Égypte, p. 12.
 (2) Pavé des portes, IV, 28.
 (3) Les pays bibliques... I

de *Hal-lu-lu*, son père, à qui j'avais donné ma fille, avec le pays de *Hi-luk-ki* (Calicie) qui n'était pas du territoire de ses pères, et dont j'avais ainsi agrandi le pays. Un message vint au point du jour au roi assyrien, et le roi assyrien envoya un message à *Tabal* et à *Meshe* au pays de *Ma-na-ki*. » Suit le récit du combat et la défaite des ennemis de Sargon. Nous avons dans ce passage un nouvel indice de la proximité de *Tabal* et de la Calicie. On voit, en outre, que les pays de *Tabal* et de *Muski* marchent de pair, exactement et comme *Tabal* et *Meshe* dans la Bible. Sargon se vante en d'autres lieux d'avoir conquis le pays de *Tabal* jusqu'au pays de *Ma-na-ki*¹⁰. Dans la relation de sa huitième campagne, il compte dans le butin qu'il ramène de la ville de *Muṣasir* « des coupes du pays de *Tabal* et aux oreilles d'or¹¹ ».

Un autre pays voisin de *Tabal* est *Til-tarimmu* : on le voit par les expressions de Sennachérib (705-681) : « *Til-tarimmu*, qui est à la lisière de *Tabal* »¹². Nous aurons l'occasion de parler de *Til-tarimmu* à propos de Togarmah. Les inscriptions d'Assaraddon (680-669) mentionnent après le pays de *Hi-luk-ki* (Calicie) les *Du-lu* qui habitent les montagnes à proximité du pays de *Tabal*¹³.

Assarhaddon envahit le pays de *Tabal*, dont le roi *Muqattu*, a sonné le joug de l'Assyrie. Frappé de crainte, *Muqattu* ne tarda pas à se soumettre. Le monarque d'Assur met en parallèle la soumission de *Muqattu* et celle de *Iakulu*, roi d'Arwad : « *Muqat-tu*, roi du pays de *Tabal*, qui, contre les rois mes pères, avait profané les menaces, amena à Ninive la fille issue de son emur, avec une dot considérable, pour devenir concubine et il laissa mes jards. Sur *Muqat-tu* j'imposai un tribut annuel de grands chevaux. » La Calicie est mentionnée aussitôt après. On sait que ce pays était célèbre pour ses chevaux¹⁴. *Tabal* jouit de la même réputation.

Il est clair que les *Tarimmites* *Tarim* et les *Mosléens* *Meshe*, qui sont mentionnés ci-dessus, c'est-à-dire III, 94-95, VII, 78, représentent les habitants de *Tabal* et de *Muski*, *Tabal* et *Méshe*. C'est sur la rive méridio-

¹⁰ *Isaïes*, I, 9.

¹¹ *TURKAL-DAGGER, Une relation de la 8^e campagne de Sargon*, p. 31-33, I, 358.

¹² *LE KLINGEL, Die annalen von Sennacherib*, p. 63, V, 3, 11, 35; 86, 19.

¹³ *Prismes A et C*, II, 10 ss.; *Prisme B*, III, 1-3 ss.

¹⁴ *STRICK, Assarhannipal*, p. 368-369, I, 22 s.

¹⁵ *Le voyage de Rassam*, I, II, 3-6 et 69-73.

¹⁶ *BLKOPF, III, 99.*

nale du Pont-Euxin, dans une partie de la future province du Pont, que les auteurs classiques ont reconnus les Tauriniens qui ne sont pas signalés dans les inscriptions des Perses Achéménides. Il semble donc qu'ils aient été recoués par la peur des frontières effrayantes vers la Mer Noire.

6. **Meshêc** — Nous avons signalé en parlant le Tabal la raison qui existe entre l'ind et Meshêc dans l'Armée Lescanide. *Tabal* et *Meshêc* ou *Mashu* dans les textes assyriens, *Tabar* ou *Mazja* dans Hérodote (1), qu'on trouve l'ind, Tabal-Lar dans les inscriptions du Mesopotamisme (Mashu-Maschu).

Dès l'époque de Téglati-pléhasar (vers 1116-1090), les Mouskon inquiétaient déjà l'Assyrie. Les annales de ce roi les signalent dans le passage suivant (2) : « Au commencement de mon règne, 20 000 hommes du pays de Mouskon (*Muš-ku-a-ut*), et leurs cinq rois qui, pendant 50 ans, avaient pris le pays de l'ind et le pays de *Bu-ra-kur-zi* qui apportait le tribut et le présent du dieu Asur, mon seigneur, sans qu'aucun roi dans le combat, ait pu immobiliser leur poitrine, ils se fièrent à leur force et devablèrent, ils prirent le pays de *Kat-mu-ur*. » Pour les rejeter au pays de *Katmah* l'ind l'Assyrie doit traverser le mont *Kasurra* (3). C'est dans le pays de *Katmah* qu'il leur inflige une sanglante défaite.

On a cru parfois que le pays de *Katmah* était le même que celui de *Kat-mu-ur* qui désigne la *Caennac* (4). Mais cette opinion s'écroule par les textes (5). Le mont *Kasurra* représente le massif du *Taurus Taurus* (6). On voit par *Katmah* l'ind signe la région au delà de ce massif par rapport à l'Assyrie ce qui ne se trouve dans les inscriptions que le bord à l'est et au nord-est, le cours supérieur du Tigre. D'autre part, le pays d'*Atzi* ou *Atse* correspond à la province d'Arzané au sud de l'Armée (Arzanke ou se trouve le canton d'Arzan) et avait comme frontière occidentale et meridionale le cours supérieur du Tigre (7).

(1) BASTIEN, *Lex. de géogr. ancienne*, t. 4 Titareni.

(2) Gyllberg, I, 62 ss.

(3) *Ibid.*, I, 70 ss.

(4) WILKINSON, *Die Inschriften der altassyrischen Könige*, p. 61, n. 14.

(5) FANKA, *Die Provinzenteilung des assyr.*

Hachan, p. 17, MEYER, *Geschichte des Altertums*, II, 1 (2^e éd., 1928), p. 475 n. 1.

(6) MEYER, op. cit., II, 1, p. 471 n., WILKINSON op. cit., p. 1^{re} n. 1.

(7) Voir l'article AÏD du FOUQUET et LÉON, *Revue de Assyriologie*, I, 2 (1929), p. 83 ss.

Le roi Tukulti-Ninurta II 890-884 av. J. C. mène la guerre les *Madu* après avoir dépassé *Assurim* (*Assi-pi-mi*), et une série d'étapes l'amènent, par des chemins montagneux et escarpés, en plein pays de *Musku*⁽¹⁾.

C'est au pays de *Kutunshi* que Assur-iscuapl II 883-879 recueille des présents des pays de *Kutunshi* et de *Musku* : ~~sa~~ les vases, le bœuf, les bœufs, des brebis, des vins⁽²⁾.

Les inscriptions de Sargon 721-705 sont triomphales. Les actes de rébellion qu'il seigneurie *Ma-lu* (roi de *Musku*) ne sont que l'œuvre d'un *Wad* (l'assassin) *Mu-lu-lu* le fils du *Phygu*. Il est l'ennemi avec *Pisou* et de *Ma-pi-mu* et envahit le pays de *Qas* en *Qas*. Battu dans son propre pays, il fera cause commune avec les rois d'*Enu*, *Aras* et de *Tu*. *Tu* lui envoie comme tribut des vases et du vin. En suite de l'insulte de *Tu* et *Sargon* sera forcé d'édifier des villes de garde sur la limite du pays de *Musku*⁽³⁾.

Pas plus que *Tu* et *Musku* n'apparaissent dans les listes des *Armen* les *Mu-lu-lu* et *Moschians* sont bien connus des classes. L'habitat des *Moschians* est le nord-ouest de l'Arménie jusqu'à la limite orientale du *Par* en remontant vers la *Colchide* au Nord⁽⁴⁾. Ils sont les voisins orientaux des *Tu* et *Armen*. Dans l'histoire proprement dite dans l'histoire la guerre les destins de *Tu* et de *Mosch* restent étroitement associées.

7 Tiras. — Les Septante sont d'accord avec la Massoré pour la lecture *Thyras* (*Thyras*, *Thyras* : cf. *Fulg. Thyras*).

Ni la Bible ni les textes cunéiformes ne nous renseignent sur ce peuple. Mais les inscriptions hiéroglyphiques, au temps de Méneptah (vers 1225-1215), mentionnent les *Tro-rw*⁽⁵⁾, qui deviendront les Tyriens (*Tyriani*, *Tyriani*), les Étrusques. Ce sont les parents de la mer Égée près de l'Asie

⁽¹⁾ *Annates*, *Annates de Tukulti-Ninurta II* 24-25 et 31 a.

⁽²⁾ *Annates*, I, 74.

⁽³⁾ *Alt. Forschungen*, II, p. 136 a, Cf. *Les pays bibliques et l'Assyrie*, p. 53.

⁽⁴⁾ *Annates* éd. Lit., I, 72 a., 120, 126.

⁽⁵⁾ *Ibid.*, I, 125.

⁽⁶⁾ Et dessus. Le récit se trouve dans les *Annates* (éd. Lit., I, 120 a. et l'inscription des

Fastes éd. Wiesbaden, I, 20 a.)

Annates éd. Lit., I, 115 a.

⁽⁷⁾ *Brasch*, *Leipzig de géographie ancienne* p. 300.

⁽⁸⁾ *Monastir*, *Ann. rec. of Egypt*, III, n° 374, 370, 388-89.

⁽⁹⁾ H. Gauthier, *Dict. géographique*, VI, p. 50 a., *Monastir*, *Geschichte*, II, 1 (2^e éd.), p. 550, n. 2.

aux peuples le long et hors de la grande rivière entre l'Égypte et l'Arabie. Parmi les sept caractéristiques dont BARS-THAS (1198-1167) a fait représenter les physionomies sur les toiles adhésives du pavillon de Medinet-Habou, on remarque le « *Ty-gu-s* » de la mer⁽¹⁾ ; Malheureusement la tête du personnage est en assez mauvais état. On reconnaît pourtant la coiffure des peuples d'Asie Mineure⁽²⁾.

8. **Ashkenaz** — Le nom est *Iskenaz*. Selon le *Septuaginta* (Vulgate, *Ismael*), repris par les *LXX* et le Jérémie contre Babel (qui conviendrait mieux à l'époque des rois d'Assyrie) : *Michas* : *Askenaz* (Jer. ii, 27). Nous avons vu ci-dessus, en étudiant les *Amoréens*, que les *Amoréens* avaient des *Amoréens* qui est *Amoré* et *Amoré* et que les *Amoréens* sont *Amoréens* — ne sont pas que les *Amoré* et les *Madd*. Les *Amoré* (autour des lacs de Van et d'Urmie) sont les *Amoré* du passage de Jérémie. Les *Madd* sont les *Modes*, comme nous l'avons reconnu, et nous trouvons précisément les *Modes* *Madd* convoqués dans le verset suivant (Jer. ii, 28). Dans les textes assyriens d'Assaraddon nous rencontrons en parallélisme, par les *Amoréens* *Amoré* pour le roi, les habitants de *Man-na* et d'*As-gu-za*⁽³⁾. Le pays d'*As-gu-za* est appelé *Iskenaz* dans les prières d'Assaraddon, au lieu soleil. Il est évident qu'il s'agit d'un nom pour *Iskenaz*, et, comme le prouve Winckler, que *Syria* les *Seythies*. D'après une consultation d'Assaraddon, on voit que les *Iskenaz* ont occupé le territoire des *Amoré*, qui correspond bien à la juxtaposition de *Man* et d'*Iskenaz* dans le passage de Jérémie que nous avons cité. Un autre texte d'Assaraddon nous fait connaître que *Ba-ri-za-za*, roi du pays d'*Iskenaz*, avait envoyé un messageur pour demander à Assaraddon pour une des tables royales. Avec beaucoup de sagacité, Winckler avait reconnu dans ce *Ba-ri-za-za* le même personnage que *Harzor*, qui, d'après Hérodote (I, 101) était le père d'un des *Seythies*, *Madyes*. Ce fut *Madyes* qui, en poursuivant les *Commaciens* (*Comarri*, *Gomér*), envahit la Médie et retarda l'action de Cyaxare contre Ninive⁽⁴⁾. Mais

(1) Maspero, *Histoire ancienne*, II, figure de la page 471; Buxarrov, *op. cit.*, IV, n° 120.

(2) W. MAX MILLER, *Asia and Europe*, p. 380 s.

(3) Prismes A et G, II, 27-31.

(4) Voir la table de KNUSTON, *Asyr. Gebete*

an den Sonnenwelt, p. 327.

(5) Voir « Les *Argens* avant Cyrus », dans *Congrès de Saint-Étienne*, 1910-1911, p. 80 s.

(6) KNUSTON, *op. cit.*, n° 35.

(7) *Ibid.*, n° 29.

(8) Hérodote, I, 103-106.

Cyaxare et les Medes, grâce à un guet-apens, triomphèrent des Scythes⁽¹⁾ et put et eût s'allier aux Babyoniens le Niloparissar pour la ruine de l'empire assyrien⁽²⁾. Nous avons signalé, à propos le Gomer, comment les inscriptions des Acheménides ont rendu par *Gomari* « Cimmériens » le perse *Saka* et l'aramite *Sakka* dont la signification propre était « Scythe » d'après Hérodote I, 1, 103, que l'histoire des Scythes et des Cimmériens finissant par se confondre. L'ancien pays des Cimmériens, entre l'isthme et le Tanais, était devenu la Scythie⁽³⁾. On comprend que la Bible ait marqué la relation étroite entre Cimmériens et Scythes en faisant d'Ashkenaz le fils de Gomer. Le nom d'*Israhel*, mis à la suite d'Ashkenaz, a été attribué aux Juifs allemands et polonais, par opposition à *Septentrion* qui désigne les Juifs espagnols et portugais. Il est surtout depuis le xix^e siècle de notre ère qu'a prévalu cette curieuse dénomination⁽⁴⁾.

1° **Ripbath** — Dans l'*Chron.* I, 6, le nom a été lu *Dipbath*, mais les Septuag. ont gardé *Paxé* la Vulgate *Ripbath*. On a comparé ce nom à *Paxé*, fleuve de Bulgarie, à *Paxézer* montagnes de l'Europe du Nord ou à *Tripas* des textes de Baghaz-kéti⁽⁵⁾. Aucun de ces rapprochements ne nous paraît satisfaisant. Josephé considère les descendants de Ripbath, *Ῥιπαθῖναι*, comme des Paphlagoniens et il faut avouer que la Paphlagonie, entre la Mer Noire, la Bulgarie et le Pont, conviendrait bien à l'habitat d'une race apparente aux Cimmériens et aux Scythes.

Les invasions de ces peuples ont souvent longe le littoral du Pont-Euxin. Ainsi, Ripbath, aurait été dans le voisinage de Tubal et de Meshech.

1° **Togarmah** — Le troisième fils de Gomer est *Togarmah* (תוגרמא *Togarmah* Septuag. *Θογ, xax*, *Θογ, xax*). Nous avons cité en traitant de Gomer le passage où Ezéchiel met en un même groupe la maison de Togarmah et Gomer, ainsi que Magog, Tubal, Meshech (*Ezech.* xxxviii, 1-6). Togarmah fait

⁽¹⁾ *Ibid.*, I, 106.

⁽²⁾ *R. B.*, 1914, p. 229 s. Rectifier ce qui est dit des Scythes, en notant que les *Manes* sont des Medes *R. B.*, 1927, p. 153.

⁽³⁾ Hérodote, I, 11-12.

⁽⁴⁾ Th. REINACH, *Hist. des Israélites* (3^e éd.),

p. 202 ss.

⁽⁵⁾ Citations dans *Phaleg, Canaan de Beaumont* (éd. 1713) col. 174 s.

⁽⁶⁾ Voir Fr. SCHMIDTKE, *Die Japhetiden der bibl. Völkerliste*, p. 47 s.

⁽⁷⁾ *Antiquités*, I, 126 (= 6,4).

partie de ces peuples du nord qui font leur cour et tog (cheval) Magog. Il n'est
un autre endroit où la maison de Togarmah figure à la suite d'Israhel.
Tubal et Mésheé (*Ezech.*, xxvii, 13-14), on voit que le trafic de Togarmah con-
siste surtout en chevaux, en coursiers, en mulets.

Frederick Delitzsch n'avait découvert le *Logothab* avec *Tiptumana* les sept lions assyriens. Au temps de Sargon, la ville de *Tiptumana* se trouvait à *Tiptumana* sur le *Helat* Mithra. Le roi d'Assyrie s'empare de cette cité. Dans tout le pays de *Kosmanan* et de *Tiptumana* etc. il y a de il installe des *Satrapes*, nomades « archers », qu'il a capturés dans ses expéditions précédentes (2).

À propos des lunes, le Tatal nous avoue qu'il n'y a que les passages du Semachord par le « *Ta-quimou* » qui est « la lisière de *Ta-que* » — c'est-à-dire Togarouah rentre dans le cercle de Tatal.

Les textes de Boghuz-keui nous ont fait connaître l'ancien nom de *Tegaram*, qui se rapporte au pays et à la ville d'aujourd'hui. On y trouve en effet, comme tout le pays et la ville d'aujourd'hui, les noms *Tegaram*. Dans les annales du roi hittite *Mursilis II* vers le milieu du XVIII^e siècle avant notre ère, on voit que ce monarque se rend au pays de *Tegaram*, sitôt après avoir quitté le pays de *Kar-gumir*⁽⁹⁾. Après un certain temps passé à *Tegaram*, il revient avec son armée à *Harran*. Le site de Carkemish (*Carchemish*) est dit *Hart de Issa Harran* est mentionné. Un troussage joint à *Egare* est donné par le pays d'*Saggar-pur* est limitrophe du pays de *Tegaram*. Ce pays se trouve dans la bouche de l'Euphrate à l'ouest de la ville de Harpoul⁽¹⁰⁾. C'est donc au nord de la grande route Carkemish-Harran et en remontant vers Harpoul qu'on rencontre le pays de *Tegaram*.

1) *Die fünf Paradiese* 2 p. 216.

Avance le Sargento Lee 1 201 1.
Faster, II 78-82. Sur les Sold, et R.R., 1928,
pp. 403-409-504 Sargento apollite qu'na soul
adh, *igu* *posi* = soldats d'ave. (Faster, I, 82

11 LACREVELLE, *The annals of Seangoeheri*.
D. 62, V, 8 ; 77 23 ; 86, 10.

(4) On rencontre ces variantes d'orthographe dans l'essai entre S. 160r. 1. 1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 61. 62. 63. 64. 65. 66. 67. 68. 69. 70. 71. 72. 73. 74. 75. 76. 77. 78. 79. 80. 81. 82. 83. 84. 85. 86. 87. 88. 89. 90. 91. 92. 93. 94. 95. 96. 97. 98. 99. 100. 101. 102. 103. 104. 105. 106. 107. 108. 109. 110. 111. 112. 113. 114. 115. 116. 117. 118. 119. 120. 121. 122. 123. 124. 125. 126. 127. 128. 129. 130. 131. 132. 133. 134. 135. 136. 137. 138. 139. 140. 141. 142. 143. 144. 145. 146. 147. 148. 149. 150. 151. 152. 153. 154. 155. 156. 157. 158. 159. 160. 161. 162. 163. 164. 165. 166. 167. 168. 169. 170. 171. 172. 173. 174. 175. 176. 177. 178. 179. 180. 181. 182. 183. 184. 185. 186. 187. 188. 189. 190. 191. 192. 193. 194. 195. 196. 197. 198. 199. 200. 201. 202. 203. 204. 205. 206. 207. 208. 209. 210. 211. 212. 213. 214. 215. 216. 217. 218. 219. 220. 221. 222. 223. 224. 225. 226. 227. 228. 229. 230. 231. 232. 233. 234. 235. 236. 237. 238. 239. 240. 241. 242. 243. 244. 245. 246. 247. 248. 249. 250. 251. 252. 253. 254. 255. 256. 257. 258. 259. 260. 261. 262. 263. 264. 265. 266. 267. 268. 269. 270. 271. 272. 273. 274. 275. 276. 277. 278. 279. 280. 281. 282. 283. 284. 285. 286. 287. 288. 289. 290. 291. 292. 293. 294. 295. 296. 297. 298. 299. 300. 301. 302. 303. 304. 305. 306. 307. 308. 309. 310. 311. 312. 313. 314. 315. 316. 317. 318. 319. 320. 321. 322. 323. 324. 325. 326. 327. 328. 329. 330. 331. 332. 333. 334. 335. 336. 337. 338. 339. 340. 341. 342. 343. 344. 345. 346. 347. 348. 349. 350. 351. 352. 353. 354. 355. 356. 357. 358. 359. 360. 361. 362. 363. 364. 365. 366. 367. 368. 369. 370. 371. 372. 373. 374. 375. 376. 377. 378. 379. 380. 381. 382. 383. 384. 385. 386. 387. 388. 389. 390. 391. 392. 393. 394. 395. 396. 397. 398. 399. 400. 401. 402. 403. 404. 405. 406. 407. 408. 409. 410. 411. 412. 413. 414. 415. 416. 417. 418. 419. 420. 421. 422. 423. 424. 425. 426. 427. 428. 429. 430. 431. 432. 433. 434. 435. 436. 437. 438. 439. 440. 441. 442. 443. 444. 445. 446. 447. 448. 449. 450. 451. 452. 453. 454. 455. 456. 457. 458. 459. 460. 461. 462. 463. 464. 465. 466. 467. 468. 469. 470. 471. 472. 473. 474. 475. 476. 477. 478. 479. 480. 481. 482. 483. 484. 485. 486. 487. 488. 489. 490. 491. 492. 493. 494. 495. 496. 497. 498. 499. 500. 501. 502. 503. 504. 505. 506. 507. 508. 509. 510. 511. 512. 513. 514. 515. 516. 517. 518. 519. 520. 521. 522. 523. 524. 525. 526. 527. 528. 529. 530. 531. 532. 533. 534. 535. 536. 537. 538. 539. 540. 541. 542. 543. 544. 545. 546. 547. 548. 549. 550. 551. 552. 553. 554. 555. 556. 557. 558. 559. 560. 561. 562. 563. 564. 565. 566. 567. 568. 569. 570. 571. 572. 573. 574. 575. 576. 577. 578. 579. 580. 581. 582. 583. 584. 585. 586. 587. 588. 589. 590. 591. 592. 593. 594. 595. 596. 597. 598. 599. 600. 601. 602. 603. 604. 605. 606. 607. 608. 609. 610. 611. 612. 613. 614. 615. 616. 617. 618. 619. 620. 621. 622. 623. 624. 625. 626. 627. 628. 629. 630. 631. 632. 633. 634. 635. 636. 637. 638. 639. 640. 641. 642. 643. 644. 645. 646. 647. 648. 649. 650. 651. 652. 653. 654. 655. 656. 657. 658. 659. 660. 661. 662. 663. 664. 665. 666. 667. 668. 669. 670. 671. 672. 673. 674. 675. 676. 677. 678. 679. 680. 681. 682. 683. 684. 685. 686. 687. 688. 689. 690. 691. 692. 693. 694. 695. 696. 697. 698. 699. 700. 701. 702. 703. 704. 705. 706. 707. 708. 709. 710. 711. 712. 713. 714. 715. 716. 717. 718. 719. 720. 721. 722. 723. 724. 725. 726. 727. 728. 729. 730. 731. 732. 733. 734. 735. 736. 737. 738. 739. 740. 741. 742. 743. 744. 745. 746. 747. 748. 749. 750. 751. 752. 753. 754. 755. 756. 757. 758. 759. 760. 761. 762. 763. 764. 765. 766. 767. 768. 769. 770. 771. 772. 773. 774. 775. 776. 777. 778. 779. 780. 781. 782. 783. 784. 785. 786. 787. 788. 789. 790. 791. 792. 793. 794. 795. 796. 797. 798. 799. 800. 801. 802. 803. 804. 805. 806. 807. 808. 809. 810. 811. 812. 813. 814. 815. 816. 817. 818. 819. 820. 821. 822. 823. 824. 825. 826. 827. 828. 829. 830. 831. 832. 833. 834. 835.

p. 4, l. 12 ; p. 5, ll 20 et 21

IV, n° 4, col. 13, 41 ss. Cf. JORDANES PRÆ-
NIDI, *Der alte Orient*, XXIV, 8 (1925) p. 4.
S. 1901-1902, p. 171 n. 24.

¹¹ Cf. R.H., 1821, p. 380 ff.

(*) 1404 D. 384 *

В. И. Погодин, *Каталографический текст из Восточной библиотеки*
V. I. Pogodin, *Catalogue text from the Eastern library*
p. 50

⁽¹⁾ WILKINSON, *op. cit.*, p. 4, n. 5.

Tigartum-Logartum, qui debent l'Éuphrate vers l'ouest et se rapprochant aussi des pays de Tabal et de Melid ⁽¹⁾.

14 **Élishah** — Le premier des îles du Yawan est *Elishah* que les Septade transcrivent *Ezaz*, la Vulgate *Ezaz*. Dans l'oracle contre Tyr, Ézéchiel mentionne « la pourpre violette (*techebth*, accadien *taketh*) et la pourpre rouge (*techebth* et *techebth*) des îles d'Elishah » (*Ezéch.*, XXX, 7). On se trouve aussi dans les passages de la Phénicie, car aussitôt après venant à « les habitants de Sidon et d'Arwad », les « sages de Gebal Bydos » (*Ph.*, XVII, 8-9). Aussi ne peut-on hésiter à reconnaître dans Elishah le pays d'*Alasia* des lettres d'el-Amarna, qui n'est autre que l'île de Chypre ⁽²⁾. L'identité d'Al-Mashua avec Chypre s'impose d'autant plus que ce pays est par excellence la terre du cuivre, *ku-ru-um*, *ku-ru*, des anciens ⁽³⁾, comme on le constate par les présents du roi d'Mashua au roi d'Égypte : « D'ailleurs, à l'époque grecque on trouve sur une bulle de Françissa la mention de l'Apollon *Al-Mashua* » c'est-à-dire l'*Alasia* Chypre. Le nom d'*Alasia* apparaît dans les textes de Boghaz-keui comme désignant l'enfant où ont été bannis, après le meurtre de Tudhahash III, les frères du roi hittite ⁽⁴⁾. C'est la cause que Tudhahash III (vers 1284-1274 av. J.-C.) le porte l'un de ses adversaires et prisonniers. Au temps de Tudhahash IV (vers 1264-1236 av. J.-C.) il existe une compétition entre le roi des Hittites et son vassal, Madduwattas, au sujet d'*Alasia* qui a été saccagée par les Achéens que commandait Attarisias ⁽⁵⁾. Les textes égyptiens connaissent le nom de *'r'-s'* comme équivalent d'*Alasia-Elishah* ⁽⁶⁾. Ce pays est l'une des étapes du célèbre voyageur *Hou-Amun*, à l'époque de Ramsès XII (1118-1090). Il s'y rend de

⁽¹⁾ E. Meyer place Togartum dans l'Asie Mineure Orientale ou plus précisément dans la Cappadoce Orientale (*Geschichte des Alterthums*, t. 64, II, 1, p. 24, II, 2, p. 120).

⁽²⁾ H. B., 1900, p. 34, n. 7, KONTZEK-WERNER, *Al-Mashua*, p. 173-174.

⁽³⁾ H. B., *Al-Mashua*, p. 173-174.

⁽⁴⁾ H. B., *Al-Mashua*, p. 173-174.

⁽⁵⁾ Voir l'article *Alasia* de ROXBOROUGH et

FORNBERG, *Reallexicon der Assyriologie*, I, p. 67-68.

⁽⁶⁾ H. B., p. 173.

⁽⁷⁾ GÖTTKE, *Mitteil. der Vorderen. ägypt. Gesellschaft*, 1914, 2, pp. 24-25 ; XXXIV, 1930, pp. 10-19, FORNBERG, *art. Alasia*, p. 68.

⁽⁸⁾ GÖTTKE, *loc. cit.*, XXXII, 1927, 1, p. 30-31, FORNBERG, *loc. cit.* et *art. Alasia*, *ibid.*, I, 1914.

⁽⁹⁾ ROXBOROUGH, *Die altkanan. Fremdwörter*, I, n° 111.

Bellos et y salue la reine de la cite. — A noter que sur l'une des lettres El-Amarna on trouve en hiéroglyphe la note *st n wr st n wr-s*, « lettre du grand, prince d'Alashia »¹.

Il faut vraiment du parti pris pour prétendre que le pays d'Alashia ne peut équivaloir à Elishah parce qu'au temps où apparaissent les autres peuples-groupes sous Japhet le nom d'Alashia pour Chypre est déjà oublié². Comme si l'on devait juger d'un pays ou d'une race uniquement d'après la documentation, on nous dit par exemple et que le plus souvent l'opinion du hasard des découvertes. Valons que l'un ou des textes récemment exhumés de *Ras-Shamra* (3) figurent simultanément *ym'u* et *eg*, c'est-à-dire *Yawan* (Yawan) et *Alashet* (Elshah). Nous avons vu que précisément *Alashet* désignait les habitants de l'île de Chypre. Et n'oublions pas ce que l'on fasse de Yawan le père d'Elshah pour marquer l'étroite union entre *Yawan* et *Alashet*.

12 Tarsish. L'hebreu *Tarshis* a été rendu par Θαρσις (Septante), *Tharais* (Vulgate). Nous garderons la prononciation Tarsis qui, comme nous le verrons, est la plus ancienne. L'Ancien Testament fait souvent allusion à Tarsis. C'est une ville maritime, comme on le voit par l'expression « les vaisseaux de Tarsis » qui signifie tout une flotte au long cours (1 *Rois*, x, 22; *xxii*, 10; *II Chron.*, ix, 21; *xx*, 36 s.; *Is.*, ii, 16; *xxiii*, 1, 14; *lx*, 9; *Psa.*, *xxviii*, 8). C'est un entrepôt de commerce et toute la Méditerranée connaît « les trafiquants de Tarsis » (*Ezech.*, *xxxviii*, 13). Son principal négoce est le métal, surtout l'argent (*Jer.*, x, 9; *Ezech.*, *xxvii*, 12) auquel s'ajoutent l'étain et le plomb (*Ezech.*, *xxvii*, 12). C'est un pays lointain où Jonas songe à s'enfuir (*Jon.*, i, 3; iv, 2). Il va de pair avec les îles les plus éloignées (*Is.*, *lxvi*, 10; *Psa.*, *lxxii*, 10). Dans *Is.*, *xxiii*, 1 c'est par le pays de Kittim qu'arrive à Tarsis la nouvelle du désastre de Tyr. Le passage d'Isaïe qui parle des îles lointaines (*Is.*, *lxvi*, 19) place côte à côte Tarsis, Pul, Lud, « les tireurs d'arc », Tubal et Yawan. Nous avons vu, en parlant de Yawan, que « les arcs d'arc », *ar-shaq qeseth* représentaient les *Mushu*, ce qui nous donne, pour la fin de l'émigration, *Mushu*, *Eshu*, *Yawan*, trois peuples

(1) BUKASTED, *Anc. records of Egypt*, IV, n° 590-591; EMMAN, *Les lettres de El-Amarna*, p. 167, p. 236 s.

(2) KUCHTER, *op. cit.*, I, n° 39, à la fin. Son ouvrage *Die Japhetiden*, p. 66.

(3) B.E., 1931, p. 27, n° 2, 12, 19, 21.

pylônettes auxquelles est rattaché Tarsis « uls » de Yawan. L'un des traits caractéristiques de Tarsis est l'étroite relation qu'elle a l'Égypte dont elle semble une filiale. Aussi les vaisseaux de Tarsis sont-ils invités à pleurer sur le désastre de la grande métropole de Phénicie (Is. xxiii, 1-6, 10, 13). Nous savons, par *L'Éch.* xxxv, 12, que Tyr et Tarsis échangeaient constamment leurs produits.

Que l'Espagne — mais plus spécialement la région de l'actuelle sur la côte sud-occidentale, soit désignée par le nom de Tarsis, c'est ce qui ressort de l'acmévalent des textes des classiques colligés par Bochart¹¹. La colonisation de la Bétique par les Phéniciens est un fait avéré¹². Mais il ne faut pas oublier que, suivant Hérodote (I, 163), les Phéniciens n'ont pas eu la forteresse de Tartessos, ce qui peut expliquer la relation entre Tarsis et Yawan. Le commerce se faisait tout le long du littoral de Tarsis ou Tartessos et de sa voisine Gades ou Galla¹³. Le nom même de Tartessos — qui s'est appliqué primitivement au fleuve *Boris* (le Guadalquivir), puis à la région qu'il arrose et enfin à la ville fondée par les Ioniens — n'est qu'une dissimilation de Tarsis (Tartis, Tartessos). Les anciens se sont fourvoyés, à la suite des Septante et de Joseph, en plaçant Tarsis à Carthage ou aux Indes¹⁴.

Nous avons cité, à propos de Yawan, le texte d'Assurbanou le vainqueur de Tarsis, jusqu'ici lu *Au-a-a*, dont être rétabli : « Les rois d'au milieu de la mer, eux tous, depuis *lu-du-mu-ur*, pays de *Iu-man*, jusqu'au pays de *Tur-a-a*, se sont soumis à mes pieds... » De voir que Tarsis — qui s'oppose à l'Égypte — *Iu-man* et *Iu-man*, Yawan — se cherche au fin fond de la Méditerranée occidentale, ce qui convient merveilleusement à Tartessos au delà des colonnes d'Hercule.

11 *Kittim* = l'Égypte ne plaçant sensiblement au genre *Kittim* ou *Kittim* (Is., xlii, 12; *L'Éch.*, xxvii, 16). Les Septante ont écrit l'Égypte *Kittim* ou *Kittim*, mais la Vulgate transcrit *Cethim*, tandis que Symmaque lisait *N-ur*.

¹¹ *Op. cit.*, col. 155 ss. Sur l'ancienne histoire de Tartessos, voir Schalten, art. *Hapana*, dans *PARRY-WISHOWA*, VII, 2010.

¹² BOCHART, loc. cit., *RESEAUX*, *Lazique de géographie ancienne*, s. v. *Boris*.

¹³ V. BÉNAUD, *Les Phéniciens et l'Odyssée*, I, p. 382-391, 394 ss.

¹⁴ Voir *RE*, 1022, p. 426.

MESSENGER, *Recherches sur les Assyriens*, *Inhalt*, I (1914), n° 73, 10 s. C'est Weidner qui a rectifié la leçon *au-a-a* qu'on interprétait par *Cnosse* en *tar-a-a*. La ressemblance entre les signes *au* et *tar* en assyrien a entraîné l'erreur de la première copie.

D'après Is. xxii, 1 : « Vasseux de Tarsis, gemissez car Tyr a été sac-
cagée — plus de maison, plus d'acres ! C'est par le pays de Kittim qu'on leur a
annoncé ! », on voit que Kittim est comme un relais entre Tyr et sa filiale
Tartessos. Dans Is. xxiii, 12, la vierge, fille de Sidon, est invitée à passer à
Kittim. Les îles des *kittim* sont mentionnées dans J. r. i. 10 et P. m. xxv, 6.
Il s'agit d'un pays au voisinage de la Phénicie et en pleine mer. L'île de Chypre
est représentée par *Kittim*, les Chypriotes par *kittimim*, car on a depuis longtemps
reconnu sous la forme *kittim* le nom de *Ki-tim* ou *Ki-tim* : ville qui occupait
l'emplacement de Larnaca. Comme Tarsis, cette ville avait été colonisée par les
Phéniciens mais l'élément autochtone n'avait pas disparu. Le phénicien et le
grec voisineront longtemps dans les inscriptions retrouvées en Chypre⁽²⁾. La
faute est à modifier ainsi par l'existence d'une *—* ordure syllabique spéciale, la
chypriote, pour comprendre comment les noms d'Alashia, de Iawan, de Kittim
ont pu s'appliquer à l'île de Chypre suivant qu'on envisageait tel établissement
des Phéniciens, des Grecs, des Chypriotes. Les Ioniens (Iaman, Iawan) et les
Tariens fondateurs de Kittim-Kithion s'ajoutent peut-être aux indigènes d'
l'île d'Alashia. Avec ces noms d'Elshad et de Kittim sont-ils tout naturelle-
ment affilés à Yawan. Dans les textes phéniciens provenant de Kition, Lar-
naca le nom de la ville est écrit *ktim ktim*. Cette brève forme est la plus
employée : correspond donc à l'hébreu *kithi*. Pour les pluriels *ktimim* et *kittimim*
(gentilices), sur les monnaies sidoniennes du milieu du second siècle avant
notre ère le pays de *ktim* (*kittim*) est écrit *ktim* comme une simple variante de
Sidon⁽³⁾.

Par suite l'extension dont les progrès nous échappent le nom de Kittim
fut porté à diverses îles et villes de la Méditerranée. Dans l'*Itin.* i. 1 on
voit que l'île d'Alexandrie est de la terre de *Arzaga* (voir ci-dessus Arzaga de Sym-
maque pour *kittim*), et dans l'*Itin.* viii on mentionne cette île de Philippi
et Persos, nom de *ktim* ou *Kittim*. Les Macedoniens sont donc considérés comme
représentant les anciens Kithiens ou Kittim. Dans l'oracle de Balaam les navires

(2) Voir GERTHNER-BOHL, *Handwörterbuch*,
1re éd., p. 308 s. v.

(3) *Linguist. et archéol. orient.*, p. 151-152.

COOPER, *North Semitic Inscriptions*, I, 15
n., 57 n., 59 n., 60, 75. Voir aussi LIEBOWITZ,

Handbuch, I, p. 299 s.

(4) Texte phénicien sur les monnaies auto-
chtones de Sidon. BARTON, *The Phoenician In-
scriptions*, I, 270 n. 161 et I, 271 n. 1620
p. cxxxviii.

de la cote de *Kuttu* sont rendus dans la Vulgate par *Tuerbas le Itale* (Noum. XIV, 24) tandis que la version arabe interprète par *peccos* « l'Égypte ». Nous retrouvons *tuères* et *tuat* dans la Vulgate pour traduire « les vaisseaux de Kuttu » de *Dan* v. 30. Et la Trésolution avait le *Péccos* « c'est bien ». Toutefois, la Bible ramenne qui est visée par le texte de *Dan* vi. 30. Richard insiste sur un rapprochement entre l'etymologie de *tuères* par *tu* « cacher » et le sens de la racine semitique *ktb* « cacher ». Cela proviendrait d'une explication populaire de *kettim* ¹.

14 Rodanum — La lecture *Rodanum* au lieu de *Hadanum*, est confirmée par le Samaritan et par les Septante ² *Pédai*. Dans l'*Chron.* I, 7, le texte massorétique a aussi *Hadinim* et les Septante *Pédai* ³. C'est un pluriel qui est suggéré par *Hadinim* comme par *Kuttu*. Voici les Septante où ils se trouvent dans l'*Isaïe* comme dans l'*Isaïe* un nom de peuple. Et de même que *Kuttu* représente les colonies, ce sont des insulaires, à savoir les Rhodiens, qui sont désignés par les *Hadinim*. Dans *Isaïe* xxxv, 10, la suite de Yawan, Tadar et Meshe, la transmutation *Togarnah*, sont mentionnés « les fils de Dehan » par les Septante. Ils sont au *Pédai*. Le contexte prouve clairement qu'il s'agit, ici encore, d'insulaires, d'*ins* et d'*insulaires*. Ce sont les Rhodiens, fils de Yawan, qui sont visés. Ils représentent, dans le monde grec l'expansion de la civilisation dorienne combinée avec celle des Caréens venus d'Asie Mineure. Bien que les historiens originaires du Rhodes ⁴, les Phrygiens auraient occupé la très importante île de *Exerios Exerios*, dont le nom originaire en grec peut, après Fick ⁵, pourrir évoquer Alashia-Elishah.

La lecture *Rodanum* et l'identification du nom avec les Rhodiens ne nous paraissent pas douteuses. Nous ne pouvons qu'ajouter d'autres hypothèses qui se découlent des mêmes les autres. Richard l'a fait *Rodanum* mais proposant

¹ *Op. cit.*, col. 159 v.

² La Bible du rabbinat français transcrit *Hadanum* dans *Gen.* x. 4 et *Rodanum* dans l'*Chron.* I, 7. La confusion de *rei* et du *toleth* est fréquente (voir l'appendice *Itinéraire*).

³ Stade et Cornill disent ce *Rodanum* ne rien de *Dehan*. C'est au v. 30 d'*Isaïe* xxxv qu'apparaît le vrai *Dehan* d'Arabie, et ici les

Septante ont bien *Δαδης*.

⁴ Voir l'article très enrichi de H. LUGG *Yavanisches Rhodion* dans *Pauly-Wissowa, Supplementum* I V (1934), col. 730 ss.

⁵ E. MEYER, *Geschichte des Altertums*, 2^e ed. II, 2 (1934), p. 110, n° 6.

⁶ Article *Exerios* de B. H. MEYER dans *Pauly-Wissowa*, IX (1934), col. 1100.

⁽¹⁾ LALONDE, *De Jan Syr*, 32. Ex. de vi nat.,...

10. *Jérusalem*. — Monnaies figurant la déesse Julie Domnae (1).
11. *Syrie de Palmyre*. — Monnaies figurant la déesse Trébonienne (2).
12. *Syrie de Séleucie*. — Monnaies figurant la déesse Vénus de Séleucie.
13. *Palmyre*. — Divers monuments publiés ci-après (3).
14. *Ptolémaïs*. — Monnaie figurant la déesse Vénus (4).
15. *Sébeste*. — Monnaies figurant la déesse (Aquila Severa) (5).

Nous n'examinons pas en détail tous ces monuments, dont la plupart sont bandés. Leur tableau permettrait seulement de constater que tous remontent à l'époque romaine, et qu'à l'exception du témoignage de Lanière, tous ceux qui peuvent être datés avec quelque précision, se situent exclusivement au III^e siècle. C'est à cette époque notamment que les monnaies attestent un culte officiel de Némésis.

On en peut dire aussi que l'aspect iconographique du culte de la déesse est attesté à Antioche. Il fut peut-être agité par l'extension du christianisme, la conversion progressive de la population, et par ailleurs l'antiquité des observations faites, il semble que seuls les monuments trouvés à Palmyre et Douai permettent de préciser que ce culte persistait particulièrement à Némésis, les fidèles dont elle a reçu les hommages en Syrie.

a. — *Némésis sur un fût-relief de Palmyre.*

Le musée de Bruxelles possède un fût-relief palmyrène (pl. VIII, n. 3) sur lequel les chrétiens ont l'exploration en creux de la tête d'un dieu.

1. *British Museum Catalogue Palmyrae*, p. 93, n. 65. Némésis tenant de la main droite sa lunette à ses pieds la roue.

(2) *Ibid.*, p. 74, n. 150. Némésis tenant de la main gauche sa lunette et posant sa main droite sur un griffon, qui est placé sur une colonne.

(3) *Ibid.*, *Catalogue*, etc., p. 255, n. 2. Némésis tenant de la main droite sa lunette, à ses pieds, le griffon à la roue.

(4) *Revue*, *Numismatique des villes de la Phénicie*, n. 1067 : Némésis allée, posant la main gauche sur une roue qui porte un aigle, à ses pieds le griffon. — *Revue* a aussi re-

çu Némésis sur l'autel montante de la main gauche de son dieu et l'autel reste brisé. — *Numismatique* : *Paras Achaemenides*, n. 1550.

(5) *Savary*, *Numismatique de la Terre Sainte*, p. 281. « Figure debout sur un sphinx allé à gauche et posant la main droite sur une roue ».

(6) *Leuven*, *Musee belge*, 1901, p. 213 ; *Rose*, *Revue archéologique*, 40, 1902, p. 387 n. ; *Dussaud*, *Notes de mythologie syrienne*, p. 105 ; *Les Arabes en Syrie*, p. 130. *Goussier*, *Catal. des sculptures des musées royaux du Cinquantenaire*, n. 65, *Fouilles de Douai*, p. 132. *Février*, *Religion des Palmy-*



MONUMENTS RELATIFS A NEMESIS

comme les autres le son voisin *elle* de la *taubas* il n'est pas certain qu'elle soit contemporaine de la dédicace inscrite sur le plinthe. Celle-ci pouvait fort bien ne pas mentionner tous les deux ligues sur le bas-relief, et s'adresser seulement à la grande triade qui composaient Bel, l'arabbel et Aglibel. Or l'examen des photographies ne paraît pas montrer que le nom de *hera* n'ait été gravé après la taubas, ou à l'angle supérieur droit du bas-relief, le sort de *Arbana* et *herunos* n'ont peut-être été reconnus, ou que par une exegèse tardive, dont l'autorité serait discutable. À quoi l'on ajoutera qu'une dédicace au datil n'est pas nécessairement destinée à identifier les images des dieux auxquels elle est faite.

Si graves que paraissent ces doutes, on ne saurait exclure absolument la possibilité que le nom d'*Arbana* ait été donné à une image de *Nemesis* à Palmyre. *Albana*, dans son étymologie fort douteuse, est influencée par *albas*, comme l'était Palmyre, représente *Albâth*, la grande déesse guerrière de ce peuple¹. Or un passage de Lucien montre que certaines personnes trouvaient à cette grande déesse syrienne *Margatis* de Bantyre, quelque chose de *grec* ou *syriaque*². Il ne faut remarquer, sans doute, qu'une spéculation théologique, dont nous essayerons plus loin de préciser la nature. Mais il n'est pas impossible qu'à Palmyre aussi, certains théologiens aient fait un rapprochement de ce genre entre *Nemesis* et la grande déesse locale. Je ne mentionne cette hypothèse qu'en passant, et sans me dissimuler tout ce qu'elle a d'incertain et de douteux.

b. — La *Nemesis* de Douara.

Les fouilles de l'université de Yale ont rendu au jour, à Douara sur l'Euphrate, un bas-relief dédié à *Nemesis* en l'an 228 par un Palmyrénien nommé *Mabnehas*³. Ce bas-relief (VII, n° 1) le lot d'art occupe et se termine l'encens, devant la déesse, dont l'aspect rappelle l'autre, près de la

¹ Sur *Albâth-Albana*, voir Doussard, *Les Arabes en Syrie*, p. 112. Cf. description de Cordani (Cusani, *Syria* 5, 1921, p. 345) : [A]βεβά 'Αλλὰθ; et le nom de *Wabba la-h*, *Albânodore*, également Cusani, *Faibles de Douara*, p. 131; Féveaux, *Religion des Palmy-*

réniens, p. 10 s. où l'on devra n'utiliser la *grecque* que ce qu'il y a de *grec* dans la *déesse*.

² Plus haut, p. 50, note 9.

³ Plus haut, p. 50, note 8.

Nemesis le Palmyrène ne peut s'expliquer pas uniquement par la nationalité de Malchus, mais aussi par les rapports étroits qui unissaient les deux cités. Le texte de la dédicace ne compte tout l'énoncé d'un seul tenant, on se trouve porté dès l'abord à induire ce motif d'un détail très particulier que présente la scène. Entre la déesse et le donateur, au niveau de leurs têtes, est sculpté avec grand soin dans le champ du bas-relief un buste du Soleil, vêtu de la cuirasse et du paludament romain, et du visage rache — est exactement l'aspect qu'offrait sur de nombreux ex-votos pour le dieu l'archaïque M. C. Gagnant a pensé que le relief de Doura devait être voué à Nemesis vengeresse, dont le culte aurait été précisé par l'adjonction d'un buste du Soleil, dieu fréquemment invoqué comme vengeur du crime. Appuyé notamment sur la comparaison avec une célèbre épigramme alexandrine, où la déesse de l'ore lever les yeux vers le Soleil et vers les Nemesis pour obtenir vengeance d'un criminel qui a terminé ses jours, cette explication est parfaitement plausible en soi. On en peut cependant concevoir une autre, que je me hasarde à exposer ici.

L'explication que je propose est d'abord plus vraisemblable qu'elle l'est appelée des conceptions plus hautes, et elle le notre relief aura d'autant plus de chances d'être juste, qu'elle proposera Nemesis et le Soleil sous un seul et même aspect. Or, à ce siècle et très bien auparavant, la déesse Nemesis vengeresse est synonyme de la Vierge, donc bon d'expliquer par elle le relief de Doura que si elle parvient seule à justifier l'association de la déesse avec le Soleil. Nous ne pensons pas que tel soit le cas.

Au delà de l'empire, Nemesis ne personnifie plus essentiellement la vengeance, mais la juste mesure. Elle prend alors les attributs de la Justice, la Paix et l'Estime, souvent confus. La syncretisme le plus en train d'unifier les notions d'Équilibre, de Victoire que les vainqueurs regardent volontiers comme l'expression de la Justice, d'autre avec la Fortune, comme les vicissitudes de la vie à ceux qui sont déçus l'espoir d'une juste revanche¹⁾. L'identification de Nemesis avec la Fortune marque certainement l'étape la plus importante de son histoire et valut à sa déesse une diffusion qu'il n'avait jamais connue.

¹⁾ Sur les transformations de Nemesis, voir les articles récents de CAROLINA (Bulletin de correspondance hellénique, 48, 1924, p. 287 à 312, et de V. KRAMER, Archiv für Religions-

wissenschaft, 26, 1928, p. 296 à 321) où l'on trouvera la bibliographie des recherches antérieures.

Elle se présente, en elle-même, au monde et à l'homme, recevant une place éminente dans un système théologique généralement admis, qui ne laissait au hasard ni le mouvement de l'univers, et que connaissait dans le Destin, dans la Fortune, la volonté du Dieu suprême, le tout qui se voyait dans le cours des planètes¹⁶. Dans cette doctrine, Nécessité et la Fortune sont sœurs jumelles, on semble parler indifféremment de l'une ou de l'autre¹⁷, et elles reçoivent les mêmes attributs poétiques. Des textes qui proviennent de parties les plus diverses de l'épopée, remontent à Némésis les epithètes de reine du monde, d'égale, d'indivisible, d'impuisable, de libre, d'inextinguible. Les monuments figurés la montrent, comme la Sphère et de la Lune, impatente

J. MARS, *Pnygagochter*, p. 378 n., Gomont, *Religions orientales*, p. 160. Cette doctrine a trouvé son expression dans les textes et les monuments qui font de la fortune un attribut des divinités supérieures. Le grand dieu de Suse Gaeuchaga a au fortan (*Gur*) pour épithète (CIL, II, 1913), et l'on place volontiers sur l'image de Jupiter Héliopolitain une petite figure de Tyche telactia de la collection Sieesock. BASSANO, *Syria*, I, 1920, p. 8 n., Gomont, *Ibid.*, I, 1921, p. 14 n.; — statuette du Louvre : BASSANO, *Musée de Paris*, III, 1930, planche 7). de même sur une base que je crois être celle d'un statue du Mercur Héliopolitain : *Syria*, I, 1920, p. 10 fig. 2, 10, 1920, p. 247. — Cf. enfin l'inscription de Jérusalem. Dr. OLYMPIOS sur le Tyche (Auct., *Revue biblique*, 36, 1927, p. 261).

J. Ponnasch, *Namibia und Argentinien*, p. 32.

¹⁰ *Ελλ.*, 6, 532 : μεγάλη δύναμις ἡ βασιλευμένη τοῦ ποταμοῦ ; *ibid.*, 9, 537, *dom. regnans, etc.*

^a 10, 3, 389, apud Opatow, ad Aqueductum
(Athens, apud Hadriam).

¹⁰ Plus bas, p. 55, note 1.

¹⁰ DELACHAMPE, *Revue de Philologie*, 18, 1894, p. 210 s. : *αἰὲς ἵσμεν πρὶος*.

⁷¹ Bas-relief païen dédié à Némésis à Hagia, cité par Roussier, *Némésis* Boissier, p. 169. Némésis dans un édifice, sur les piliers duquel sont figurés les bustes de Sol et

de Lomé. — L'orbite du monde de Belli.
 (Hirwaenon, Gracchione Stone in Anti-
 quarian, n° 1333, : Némésis accompagnée
 d'un croissant et d'une étoile. — La représen-
 tation de ces deux symboles, que l'on ren-
 contre sur une multitude de gemmes et de
 monnaies, ne me paraît pas nouvelle, les
 deux qui accompagnent le croissant et l'étoile
 sont toujours de grands dieux cosmiques,
 comme Astarté et Baal. — *Journal of the Asiatic
 Society*, p. 87. — *Journal of the Asiatic
 Society*, etc., p. 256, le grand Zeus de Tarse
 (ibid., *Lyonnais*, etc., p. 184), le mont Gar-
 zou (ibid., *Palatine*, p. 71, Zeus Cas ou
 ibid., *Asiatia*, etc., p. 217, Artémis de Bergé-
 dous, *Lyon*, etc., p. 121), Artémis d'Éphèse
 (ibid., *Thronische Museum, Catal. of
 Antique Gems*, n° 1708), Jupiter Heliopolite
 (ibid., *Etudes syriennes*, p. 188 n.), Tyché
 (Wadding, *Engraved Gems in the Brit. Mu-
 seum*, n° 1353), etc. Certains savants pro-
 posent de reconnaître dans l'étoile la planète
 Vénus (Lumont, loc. cit. ; Lomé, Zeus, t.
 p. 235, note 2), mais cette hypothèse ne con-
 vient pas, en tout état de cause, qu'à un très
 petit nombre de cas. — Sur les monnaies de
 Ptolémaïs et sur d'autres, la figure de Néron est
 accompagnée du croissant et de l'étoile, sans
 doute parce que l'empereur s'est regardé
 comme associé à ces deux symboles. — *Brit. Mus. Catal. Phoeni-
 cia*, p. 131.

que les étrangers réservent aux divinités supérieures ou à celles qui passent pour les plus hypostases divines. *Nemesis tue mortelle, les cruautés, arbitraire et modératrice des mortels. Nemesis combat les destructeurs dans l'air*. C'est pour diverses raisons, mais surtout qu'il lui ait pu assimiler la déesse à l'ivresse desesses seigneuriales, comme Hera, Junon, Isis.² Et c'est encore lui qui rend compte des cultes de Nemesis et d'Atar et d'Atar polades. Dès le 1^{er} siècle, Dion Chrysostome peut par ailleurs regarder Nemesis comme un aspect de la Fortune, reconnaissant le même culte avec celui de quelques autres divinités à la ville de Nicée³, et la numismatique des provinces du 1^{er} et 2^e siècles nous en offre une preuve en Orient.

Pour en revenir aux monuments syriens, on s'explique donc que Nemesis ait pu être comparée parfois à une déesse numismatique comme le Génie d'Antioche et peut-être la grande Atar, qui lui ait pu servir même de déesse patronne comme l'éclair et la Fortune, et c'est en quoi chaque ville syrienne reconnaissant la personnalité ou de sa destruction le seul monarque qui à Baalbek Nemesis et la Fortune soient associées dans une représentation figurée⁴, que Doura enfin, le bas-relief que nous étudions se soit trouvé exposé dans le sanctuaire que la garnison avait dédié à la Fortune de Doura dans la porte principale de l'enceinte fortifiée⁵. L'aspect cosmique de Nemesis était donc très généralement connu en Syrie, et il y a même quelque apparence que ce soit celui sous lequel Malchus le Palmyrénien s'est représenté la déesse quand il l'a faite le 1^{er} siècle de Doura. Or cette explication rend compte de l'

¹ ANTONIN, MARCELLI, 14, 25, *regna amantem, et arbitra parum de diacopatris, armam aortam temperat*.

² Cf. MULLER, *Die griechischen Götter*, I, 1, 114 (MULLER); *Classical antiquities*, p. 65 Bonn. Bérus, roi d'Assyrie, serait le fils de Zeus-Pikon et de Hera-Nemesis. — Sur Isis-Nemesis. PÉRISSON, *Bull. de correspondance hellénique* 31 (1912), p. 256 s.; RABASA, *Cultes égyptiens à Doura*, p. 158 s.

³ DION CHRYSOSTE, *Orat.*, 84, p. 430 R. *ἡ δὲ θεὸς ἡ Νέμεσις καὶ τὸν ἑαυτῆς καὶ τῶν ἄλλων πόλεως Νέμεσις*.

⁴ *Id.*, *Orat.*, 39, p. 158 R.

⁵ Plus haut, p. 5, note 1.

⁶ Sur les Fortunes polades en Syrie. GUMONT, *Études syriennes*, p. 265. — Voir dans REINHOLD, *Doctrina Numorum*, 3, p. 284, la liste des signes zodiacaux qui sont adjoints à ces divinités pour rappeler, dans chaque cas particulier, l'horoscope de la ville. Ajouter le Scorpion pour Apamée (Journ. de l'Égypte, 1913, p. 104, n° 292 a) et le Cancer pour Carthage (SERRAULT, *Études générales*, p. 156, cité dans *Revue Mus. Catal. Arab.*, p. LXXIX, et une pièce inédite de la collection Bachellier, à Alep).

⁷ Plus haut, p. 50, note 5.

⁸ *Excavations at Dura Europos, Season 1928*, p. 181 (REINHOLD) et dans REINHOLD.

pression du Soud sur la sol en position. La cosmogonie est l'œuvre d'Anciens Égyptiens avec l'œuvre d'un conte *en un acte* en six actes. Le Soud le corrompte. Vingt des stries d'un tout l'actes physiques déformant leurs mouvements. Anciens étant l'expression du Soud tel qu'un mouvement de la terre et son association au Soud est un acte des mouvements qui font d'un tout association entre eux mais ils ne font pas défaut et l'on peut enlever un ou deux parallèles à la table de Douen.

[illegible]

¹ Eusèbe, *Théologie antique du premier siècle* rudolphi.

⁹ *Macrum. Soliman, l. 22. I. Veremus, quae contra aupertitiam solitur, quod admodum est quoniam. Solis potestas, cuius tam notum est, ut fulgentia obducit et conspectum auferat quereque sunt in obscuris intumescit offeruntque conspectui?*

¹²⁾ *Papire maysic Lugdan, Balne, Einnab, Egyptus*, 6, 1925, p. 111 a., col. VII, 1 - 2.

1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19. 20. 21. 22. 23. 24. 25. 26. 27. 28. 29. 30. 31. 32. 33. 34. 35. 36. 37. 38. 39. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46. 47. 48. 49. 50. 51. 52. 53. 54. 55. 56. 57. 58. 59. 60. 61. 62. 63. 64. 65. 66. 67. 68. 69. 70. 71. 72. 73. 74. 75. 76. 77. 78. 79. 80. 81. 82. 83. 84. 85. 86. 87. 88. 89. 90. 91. 92. 93. 94. 95. 96. 97. 98. 99. 100. 101. 102. 103. 104. 105. 106. 107. 108. 109. 110. 111. 112. 113. 114. 115. 116. 117. 118. 119. 120. 121. 122. 123. 124. 125. 126. 127. 128. 129. 130. 131. 132. 133. 134. 135. 136. 137. 138. 139. 140. 141. 142. 143. 144. 145. 146. 147. 148. 149. 150. 151. 152. 153. 154. 155. 156. 157. 158. 159. 160. 161. 162. 163. 164. 165. 166. 167. 168. 169. 170. 171. 172. 173. 174. 175. 176. 177. 178. 179. 180. 181. 182. 183. 184. 185. 186. 187. 188. 189. 190. 191. 192. 193. 194. 195. 196. 197. 198. 199. 200. 201. 202. 203. 204. 205. 206. 207. 208. 209. 210. 211. 212. 213. 214. 215. 216. 217. 218. 219. 220. 221. 222. 223. 224. 225. 226. 227. 228. 229. 230. 231. 232. 233. 234. 235. 236. 237. 238. 239. 240. 241. 242. 243. 244. 245. 246. 247. 248. 249. 250. 251. 252. 253. 254. 255. 256. 257. 258. 259. 260. 261. 262. 263. 264. 265. 266. 267. 268. 269. 270. 271. 272. 273. 274. 275. 276. 277. 278. 279. 280. 281. 282. 283. 284. 285. 286. 287. 288. 289. 290. 291. 292. 293. 294. 295. 296. 297. 298. 299. 300. 301. 302. 303. 304. 305. 306. 307. 308. 309. 310. 311. 312. 313. 314. 315. 316. 317. 318. 319. 320. 321. 322. 323. 324. 325. 326. 327. 328. 329. 330. 331. 332. 333. 334. 335. 336. 337. 338. 339. 340. 341. 342. 343. 344. 345. 346. 347. 348. 349. 350. 351. 352. 353. 354. 355. 356. 357. 358. 359. 360. 361. 362. 363. 364. 365. 366. 367. 368. 369. 370. 371. 372. 373. 374. 375. 376. 377. 378. 379. 380. 381. 382. 383. 384. 385. 386. 387. 388. 389. 390. 391. 392. 393. 394. 395. 396. 397. 398. 399. 400. 401. 402. 403. 404. 405. 406. 407. 408. 409. 410. 411. 412. 413. 414. 415. 416. 417. 418. 419. 420. 421. 422. 423. 424. 425. 426. 427. 428. 429. 430. 431. 432. 433. 434. 435. 436. 437. 438. 439. 440. 441. 442. 443. 444. 445. 446. 447. 448. 449. 450. 451. 452. 453. 454. 455. 456. 457. 458. 459. 460. 461. 462. 463. 464. 465. 466. 467. 468. 469. 470. 471. 472. 473. 474. 475. 476. 477. 478. 479. 480. 481. 482. 483. 484. 485. 486. 487. 488. 489. 490. 491. 492. 493. 494. 495. 496. 497. 498. 499. 500. 501. 502. 503. 504. 505. 506. 507. 508. 509. 510. 511. 512. 513. 514. 515. 516. 517. 518. 519. 520. 521. 522. 523. 524. 525. 526. 527. 528. 529. 530. 531. 532. 533. 534. 535. 536. 537. 538. 539. 540. 541. 542. 543. 544. 545. 546. 547. 548. 549. 550. 551. 552. 553. 554. 555. 556. 557. 558. 559. 560. 561. 562. 563. 564. 565. 566. 567. 568. 569. 570. 571. 572. 573. 574. 575. 576. 577. 578. 579. 580. 581. 582. 583. 584. 585. 586. 587. 588. 589. 590. 591. 592. 593. 594. 595. 596. 597. 598. 599. 600. 601. 602. 603. 604. 605. 606. 607. 608. 609. 610. 611. 612. 613. 614. 615. 616. 617. 618. 619. 620. 621. 622. 623. 624. 625. 626. 627. 628. 629. 630. 631. 632. 633. 634. 635. 636. 637. 638. 639. 640. 641. 642. 643. 644. 645. 646. 647. 648. 649. 650. 651. 652. 653. 654. 655. 656. 657. 658. 659. 660. 661. 662. 663. 664. 665. 666. 667. 668. 669. 670. 671. 672. 673. 674. 675. 676. 677. 678. 679. 680. 681. 682. 683. 684. 685. 686. 687. 688. 689. 690. 691. 692. 693. 694. 695. 696. 697. 698. 699. 700. 701. 702. 703. 704. 705. 706. 707. 708. 709. 710. 711. 712. 713. 714. 715. 716. 717. 718. 719. 720. 721. 722. 723. 724. 725. 726. 727. 728. 729. 730. 731. 732. 733. 734. 735. 736. 737. 738. 739. 740. 741. 742. 743. 744. 745. 746. 747. 748. 749. 750. 751. 752. 753. 754. 755. 756. 757. 758. 759. 760. 761. 762. 763. 764. 765. 766. 767. 768. 769. 770. 771. 772. 773. 774. 775. 776. 777. 778. 779. 780. 781. 782. 783. 784. 785. 786. 787. 788. 789. 790. 791. 792. 793. 794. 795. 796. 797. 798. 799. 800. 801. 802. 803. 804. 805. 806. 807. 808. 809. 810. 811. 812. 813. 814. 815. 816. 817. 818. 819. 820. 821. 822. 823. 824. 825. 826. 827. 828. 829. 830. 831. 832. 833. 834. 835. 836. 837. 838. 839. 840.

238 — 2115

[illegible]

Plusieurs monnaies dévotionnelles d'Égypte, d'Assyrie et d'Antiochie Peux¹, ainsi qu'une terracotte sévère de marbre en pierre d'Égypte, ont pu être attribuées raisonnablement au même siècle figurant le sphinx non seulement sur le dos d'un sphinx, mais sur la tête d'un sphinx, et de se reconnaître comme s'il était consacré à la Vierge, ou à l'ordre de son espèce, face à l'homme et à l'âne, et de ne pas être le sphinx qui sert de sa poitrine, un peu brisée par un coup, et ne pas être celui, en outre, dans la grande trigone, les cas d'Égypte, d'Assyrie et d'Antiochie, sous ses pas, et qui se dressent en l'air, en avant de lui, comme pour le pousser. L'urée et le nimbe radial sont des attributs solaires, et l'on peut en dire autant de la tête de crocodile, qui est celle du dieu Sobek, associé à Ra depuis le moyen-empire. Quant au serpent, je propose à d'y reconnaître celui dont M. Delattre a expliqué naguère, sur d'autres monuments, la symbolique astrale⁽²⁾; ce reptile figure le mouvement annuel, à partir de la solstice la voie sur laquelle l'astre se déplace⁽³⁾. C'est pourquoi il se trouve sur les pas du sphinx, qui s'en sert comme d'une route et qui, d'autre part, avec tous ses attributs solaires, que le Soleil lui-même,

sur le dos du sphinx heliopolite, comme sur la main d'Horus et du léopard.

1) Brit. Museum Catal., Alexandria, p. 99.
n° 852 Voat, Alexandrinische Kaisern en
183 g

3) MALLON, *Revue archéologique*, 1905, I, p. 162-179 (reliefs du musée du Caire) — MONT, *Catal. des sculptures des musées du Cinquantiénaire*, n° 51; PÉABIZET, *Terres cuites grecques d'Égypte* (coll. Fouquet), p. 79-80. — Le monstre que figurent ces monuments ressemble singulièrement à certains monstres hitites (DORTCH, *Syria*, I, 1920, p. 280, 2, 1921, p. 33, DIWANE et VINCENT, *Stones biblique*, 35, 1926, p. 356 n.; HARTUNG, *Archaeologische Mitteil. aus Iran*, 2, 1930, p. 193 n.), et il serait curieux de connaître le rapport de deux classes de représentations que l'on peut à peine regarder comme indépendantes l'une de l'autre, malgré tous les détails qui les séparent).

¹ DULATRE, *Bull. de corresp. hellénique*, 37 1913, p. 280, *Musée belge*, 18, 1916, p. 89.

et CUMORT, *Testes et monuments relatifs aux mystères de Mithra*, I, p. 79, 161, note B.

9) L'inclinaison de l'axe terrestre sur l'écliptique a ce résultat de modifier chaque jour pour une heure donnée et un point donné de l'écorce terrestre la hauteur du soleil au-dessus de l'horizon. Il en résulte que le mouvement annuel apparent de cet astre décrit une courbe sinuéeuse, dont les hauteurs se produiraient au solstice d'été, les basses au solstice d'hiver. Cette observation avait amené les anciens, dès une époque reculée, à comparer la course du soleil à un serpent (Euménos, *fronq.* 937 Naxos, Macaron., *Saturnal*, t. 17, p. 114). L'usage de *Drachon* à la *Papir* Paris 1839 peut-être la Lune avait-elle son serpent aussi pour la même raison. C'est ainsi qu'un serpent s'enroule autour de

Muñoz, 4, p. 81. Mais l'explication de ce mouvement reste douteuse.

à la roue est un attribut du Soleil. Comme il ne figure jamais parmi les attributs d'Elchos, et que d'autre part, rien ne peut l'identifier à un monarque qui en fasse l'attribut d'une autre divinité que Nemesis, c'est plutôt de l'erreur que d'être au syncretisme. Il est également évident, et que les monnaies et bas-reliefs que nous venons de citer montrent simplement Nemesis sous le même pur caractère que sur la stèle de Doura, que le crocodile, le Serpent ou le serpent.

C'est peut-être de l'abus de langage, mais on peut dire sans crainte malgré l'origine égyptienne de nos exemples, au fond de spéculation qui s'élaborait en commun sous l'Empire dans les pays de la Méditerranée orientale, montre que Nemesis était souvent associée au Soleil par les liens d'une dépendance réciproque qui paraît avoir été très réelle, le plus souvent d'une hypostase. Cette conclusion si facile est justifiée si on la lie avec ce que l'on sait de Nemesis, l'ame et la sèbe, le regard comme grands dieux cosmiques, et explique admirablement l'association des deux divinités sur la stèle de Doura. Pour achever de rendre plausible cette exégèse, je voudrais maintenant citer un bon exemple parallèle des iconographies à ce monument.

Les monnaies d'Aurélien frappées à Rome avec la légende *Concordia* ou *Concordia militum* représentent l'alliance d'Aurélien avec la Concordie (pl. XVIII, 1-2). Il s'agit de la Concordie militaire, l'espérance d'un succès divers éléments de l'armée pour conserver l'unité et le pouvoir impérial. L'Aurélien en question est figuré par une poignée de mains qui chuchote et l'entend, pendant que la déesse se dessine au-dessous d'un buste du Soleil, qui paraît être exactement comme il faut entre Nemesis et son donateur sur la stèle de Doura. Or que peut signifier ici ce buste ? Le Soleil invincible, auquel s'adressait la déesse, après que Aurélien l'avait vaincu et l'avait capturé, fréquemment sur ses monnaies le compare avec certaines qualités personnelles, comme *Virtus* ou *Fortis* ou *Invictus*. Mais invictus, c'est peut-être la force victorieuse de l'armée. Dans tous ces cas, le type monétaire fut clair et sans équivoque que ces paroles sont, en grec ou en latin, dans l'usage tout passé. C'est aussi pour la légende *Concordia* l'accomplissement l'image

¹ Martini and Sponer 10, *Roman Imperial Coinage*, 5, 1, p. 274 s.

² *Ibid.*, p. 299.

³ *Ibid.*, p. 294, 297, 316.

⁴ *Ibid.*, p. 303.

d'Hercule recevant de Sol le globe; *Mars urictus* est représenté le même sur des monnaies portant la légende *Proidentia Divum*, l'image de Sol accompagne celle de Fides, c'est-à-dire l'invocation de l'armée, tenant deux enseignes militaires. Ce groupe de monuments, où le rôle de Sol est manifeste, invite à expliquer tout ces monuments qui figurent la Concorde, et où le Soleil est simplement représenté par son buste plaçant dans les airs. Si l'alliance de l'empereur avec la Concorde se voit lui sous cette image rayonnante, c'est que Concorchia, comme Virtus, comme Fides, personnifie un don que le vainqueur attend du ciel — qui vient du regard — est au Soleil mynécide son dernier essor, que le dieu laisse l'acte de foi exprimer par l'ex-voto.

Nous serions porté à croire que le relief de Douza s'explique de la même façon que la monnaie d'Antheon, et que Nechsis personnifie le destin astral que l'empereur Antheon du Soleil voit s'égayer comme une incarnation de cet astre. Mais en faisant ajouter au buste d'Hercule son image de Nemesis, a probablement bien à marquer qu'il n'est pas le dresseur de la puissance sublime que représentait le Soleil, et son ex-voto, loin de s'adresser à une protectrice ou astre, le porte le relief de toute sa contenance.

(*) On pourrait citer d'autres monuments d'une composition analogue, notamment le bas-relief de Sogdiana (Dionysiadé ou Balance), où se livre un combat entre un cavalier dont l'identité reste mystérieuse et un monstre anguipède, au-dessus des combattants plane un buste du Soleil tenant entre ses mains une grande rosace : CHAMPONT-LAURIER, *Études d'archéologie orientale*, 1, p. 178 s.; MULLER, *Antiquaire et profane*, p. 104; FLATWASSER, *Abhandlungen der bayr. Akad.*, 1904, p. 111. Quelle que soit l'identité du cavalier vainqueur, il est manifeste que le Soleil est le maître de la situation, et que c'est à lui qu'il va l'hommage du bas-relief.

(*) Au moment où je corrige mes épreuves, j'apprends connaissance du compte rendu donné par mon ami LAMPROUDIN à la *Revue des études anciennes* (XXIV, 1912, p. 15-16), et où il est question de notre bas-relief Cîteauxien.

Je récite lui aussi l'idée de Nemesis vengeresse mais insiste sur le caractère commun à cette déesse et au Soleil qui consiste à tout voir l'une et l'autre sont l'œil de la Justice. Sans vouloir contester que de telles associations d'idées aient pu se pendre dans l'esprit de Malochas — je le croisais même volontiers — il ne me semble pas qu'elles expriment l'intention profonde du dedrant. L'ex-voto de Malochas est un ex-voto au destin à la Justice fatale, et je crois que Malochas, étant donné les idées de son temps, ne peut concevoir ce destin que comme l'expression du mouvement astral, commandé par le Soleil. Et c'est cette conception générale que je crois essentielle pour la compréhension du bas-relief — L'article de M. FLATWASSER dans le *Journal des archéologiques Institute* 1931 ne m'est pas encore venu.

c. — *Tessères palmyréniennes à types némesiaques.*

1. Le musée de Danas possède la tessère suivante (pl. XVIII, 2).

Face a : empreinte ovale. À gauche, le buste nu à droite, la statue assise. Ce buste est certainement tenant. À droite, Victoire nue, coiffée du *petasos* accourant vers la gauche et posant la main droite sur une roue.

Face b : buste de face, coiffe de la ture cylindrique, et flancue de deux astres. Au dessous, une inscription palmyréenne, qui a été publiée par M. Cantinneau ⁽¹⁾ : c'est le nom d'un particulier *Mallo Hagagô*.

La première face de cette tessère est déjà connue par la publication qu'en a faite jadis M. Spier et qu'ont reproduite Lidzbarski et Chassignet-Garnier ⁽²⁾. Il est vrai que la description du sujet y est fort inexacte, mais une bonne reproduction établit sans le moindre doute l'identité des deux empreintes. Seulement le revers est différent : on y voit, comme sur nombre de tessères, un personnage nu, coiffe de la ture cylindrique, et banquetant sous une vigne. Une inscription forme aussi le nom d'un particulier, qui paraît bien être *Barla*.

Cette Victoire courant avec une roue est évidemment Nemésis-Nike. Quant au buste qui l'accompagne, ce doit être celui de Séleuc.

2. M. Cantinneau a pu découvrir une autre tessère du musée de Danas.

Face a : griffon posant la patte sur une roue : devant lui un croissant *Face b*, symbole de Bel et l'attribut leornit. Inscription *Mallo Hagagô*.

Voilà le griffon némesiaque, associé au nom d'un particulier. Nous serions très porté à reconnaître en lui le griffon luimême, sculpté sur tout de sarcophages ⁽³⁾ et à penser que la tessère ci-dessus et celle au banquet funéraire de *Mallo Hagagô*.

(1) CANTINNEAU, *Inscriptiones palmyreniennes* (t. 30), p. 40, n° 26.

(2) Spier, *Monnaies de l'Asie mineure et de la Syrie* (2e éd.), p. 111, n° 5. Avec les notes de LIDZBARSKI, *Ephemeris phil. et arch. Epigraphik.* 4, p. 324 B ; CHASSIGNET-GARNIER, *Revue d'archéol. orientale*, 7 p. 300.

(3) CANTINNEAU, *Inscriptiones palmyreniennes*

(1930), p. 45, n° 27.

(4) Je citerai seulement quelques exemples syriens. Sarcophages de Sûlou (MARIY, *Revue bulgare*, 1, 1904, pl. II) et de Sûs (SARIN, 4, 1923, p. 278 n. 3, 1924, p. 120. Sarcophages de Hama *ibid.*, p. 120. Caveau funéraire de Hama : VIGALLERON, *ibid.*, pl. 27, n° 1.

1. Une troisième tessère se trouve dans la collection de M. de Vogüé qui veut bien me permettre de la publier (n. pl. XVIII, 1). C'est un petit pain de terre, qui n'a jamais reçu qu'une seule empreinte. On y voit un griffon femelle à droite, posant la patte sur une roue. Au-dessus, un astre.

De ce que deux de ces tessères associent Nemesis à la lune, on pourrait être tenté de conclure l'interprétation des deux divinités. Justement Aurélien Marcellin nous a conservé l'histoire d'une divinité selon laquelle Nemesis est *preposita ad regenda Luna*¹ : c'est-à-dire qu'elle avait gouverné le pays bas des sept cercles planétaires. Mais n'oublions pas qu'il faut l'interpréter les symboles astraux par les accents philologiques du champ de leur signification de leurs initiales, de leurs tessères. Le caractère cosmique d'une divinité était souvent exprimé comme nous l'avons dit plus haut par l'adjonction du croissant lunaire et de l'étoile qui figure le Soleil. Mais souvent aussi l'on se bornait à graver un seul de ces deux symboles. Il est assurément plus fréquent, dans ce cas, de rencontrer l'étoile que le croissant. Je citerai cependant l'exemple d'une monnaie d'Aradys², dont certains exemplaires associent à leur type l'étoile et d'autres le croissant. Sur les monnaies de Zeugma qui figurent presque certainement l'image de Zeus dans son temple³, cet astre est par ailleurs surmonté d'un croissant. Sur les monnaies de Hierapolis Bambyce on le trouve en compagnie des deux qui Hadad⁴ et en mal est accompagné d'un croissant. Sur les monnaies d'El-Hiss, un croissant orne le fronton du temple de la pierre noire⁵ qui avait rendu l'innocence. Enfin le relief de Laptolème, trouvé par Roman à Byblos, porte lui aussi un croissant dans son champ⁶. Selon toute probabilité, il ne faut donc se hâter de conclure de trop précis du croissant qui accompagne Nemesis sur notre deuxième tessère. Il ne signifie sans doute rien de plus que l'étoile qui le remplace sur la troisième. Ce que l'on peut dire, c'est que nos tessères 1 et 2 donnent à Nemesis ce caractère cosmique que nous lui avons trouvé sur d'autres monuments.

¹ Aurélien MARCELLIN (4. 11, 25. *ius quo et dictum sublimis numina effluencia, humanarum mentium opacitate unari circulo superpositum*). L'interprétation de ce texte par M. VOGÜÉ ne paraît reposer sur un contresens.

² *British Museum Catal., Phoenicia*, p. 49.

³ *Ibid.*, p. 48.

⁴ *Ibid.*, *Galatia, etc.*, p. 125, n. 1.

⁵ *Ibid.*, p. 136, n. 1.

⁶ *Ibid.*, p. 239 s., n. 16, 21.

⁷ Roman, *Mission de Phénicie*, p. 220 s.

Quant à la tesselle 68, il n'est pas nécessaire de supposer une rature spéciale à la juxtaposition des deux divinités, celle représentée par la valeur particulière d'une individualité expliquant peut-être les richesses d'un tel exemplaire. Les parures sur lesquelles figurent cette valeur de χ devaient sans lien apparent.

H. S. S. 10

Bejrout, février 1932

LEXPOSITION D'ART PERSONA A LONDRES

1436

CASTON MET

« Ces Persans sont pour moi un objet d'étonnement. Ils ont regagné un million d'années sans avoir besoin de nous, alors que, durant la centaine d'années pendant laquelle nous avons exercé le pouvoir, nous n'avons pas été capables de nous passer d'eux un seul instant ! »

[illegible]

L'art de la Perse musulmane évoque ainsi dans notre esprit quelque chose de raffiné, d'élégant, d'harmonieux, d'admirable, mais franchement étranger à l'Europe, à l'Égypte, à l'Inde, ou même d'une certaine façon, à l'art persan, sous sa forme d'origine, si l'on se réfère, en effet, à des manifestations qui se sont produites sur le territoire national. Les fresques, les reliefs, les peintures sur faïence, sur bois, sur papier de l'Islam, c'est l'art propre d'un monde, d'un monde d'événements de la première importance, d'un monde profondément naturel, d'un monde d'œuvres d'art profondément rationnelles, d'un monde d'œuvres d'art profondément humaines.

Denkmaier, p. 3. Ditz. Kunst, p. 58.

antique, offre des rivalités ethniques bien caractérisées. Mais l'univers islamique procure l'impression d'un bloc chaotique, où la complexité frise la confusion, où sur tout le sentiment de l'unité s'élève de toute aspiration paternelle.

Voilà donc une première raison pour nous rendre les artistes persans sympathiques, et même au dire de l'adversaire même, à les comparer aux Italiens. Cette attraction par leur légende est d'autant plus rattachée au fait même de la Perse, si, entre deux presque tous les autres artistes musulmans. Pour ne retenir que des faits géographiquement très éloignés, les ivoires et noyades d'Espagne ne s'expliquent que par des réminiscences mesopotamiennes, et c'est pourquoi les Persans revêtaient l'un des types de l'art mesopotamien, Bagdad, l'école d'Irak, arrivait à une cornue, et c'est de là qu'elle ne regrettait pas d'être si dans l'Égypte, ou les artistes sassanides avaient marqué une si durable impression s'inspireront de l'art persan, dans l'architecture comme dans la décoration. En résumé, il est impossible de suivre une ligne rationnelle du développement artistique des autres pays musulmans, si l'on ne l'admet au préalable celui de la Perse. Les islamisants n'en sont pas autrement étonnés, sachant le rôle de premier plan que les Persans jouèrent dans la littérature en langue arabe, comme grammairiens, exégètes, historiens, conteurs. Cette maîtrise générale de la Perse, comme l'assessait son génie, ne peut produire que ce qu'on retourne. L'Occident musulman, sauf en des cas bien déterminés ; par exemple, la dispersion des artisans de Mossoul, après la prise de la ville par les Mongols, amena certainement quelques arts étrangers en Perse, et on perdit leurs traditions dans les œuvres persans du xiv^e siècle. Par contre, la Perse, qui a de tout temps admiré la Chine, surtout du fait des invasions mongoles, a une sérieuse empreinte de l'Extrême-Orient, qu'on retrouvera notamment dans les tapis et les miniatures.

De toute évidence, l'art persan, branche très originale, très passionnante, et l'un des pays musulmans, a chaque pays ses caractéristiques, se manifeste à toutes les écoles. L'idéal de beauté sera, dans ses grandes lignes, le même qu'en Égypte ou en Afrique du Nord, en ce sens que l'esthétique dominante subordonnera souvent l'architecture à la décoration. En un mot, les monuments sont les arts de la grande ligne, des objets d'art et d'édifices sont remplis de motifs étonnants. L'art musulman est par essence un art décoratif. Comme, d'autre part, la représentation des êtres vivants n'est, la plu-

part du temps, prohibée, que, par voie de conséquence, pour ne pas imiter le geste du Créateur, les ornements floraux sont fortement stylisés et que les combinaisons géométriques sont très fréquentes. L'art musulman dégage une certaine impression d'austerité et de mélancolie. Tel n'est pourtant pas le cas de l'art persan, qui nous incite à la joie par le chatonnement de ses couleurs. Il est, en outre, plus particulièrement humain, parce que les Persans n'ont jamais tenu compte de la prosopopée des images : dans leurs miniatures, leurs tissus et leurs faïences, des êtres gracieux, vêtus de robes lumineuses éclatantes et somptueuses se déhanchent ou se reposent dans un décor fleuri.

De même, en attendant que les écrivains persans nous soient mieux connus, les textes épiques de Ferdousi, les romans de persans, seules œuvres de l'art littéraire persan, les moralités de Sa'adi, nous conviennent plus que les versifications arabes, aux pensées concises et tortueuses, au lyrisme purement verbal. La supériorité des poètes persans sur leurs confrères de l'Orient arabe se fait par conséquent plus supportable à la traduction. Ils tentent d'ailleurs parfois, comme général de la culture, et il ne faut pas en sous-estimer la portée, d'acquiescer à ce que ne nie que le *Dram* de Goethe.

Si nous comparons les grands écrivains persans à ceux des autres pays musulmans, nous nous rendons compte plus aisément de l'originalité persane. Ce qui nous frappe, dans l'histoire de la culture islamique en général, c'est que les écrivains se contentent pour la plupart de leurs contemporains : ce sont presque toujours, en fait, des versificateurs ou des coupletistes. On pourrait, à la rigueur, écrire l'histoire de l'Orient musulman sans s'occuper de l'histoire littéraire. Les écrivains sont surtout des satellites du pouvoir politique, comme chargés d'en coordonner et d'en commenter après coup les tendances. Il nous paraît surprenant, en conséquence, que l'Europe du Nord et du Nord-Ouest, qui se piquent de l'avoir vu d'un œil critique, n'aient pas tout d'abord constaté que son œuvre passa inaperçue. On dit : ce sont bien les orientalistes qui l'ont découvert et estimé à sa valeur.

Il n'en fut pas de même en Perse, où des hommes de génie surent s'imposer. On connaît le trio célèbre formé par Nizâm el-Mulk, le grand homme d'État des Seldjoukides, théoricien rigoureux du pouvoir politique, l'élève de l'école madrasa, ce sera sans doute aussi l'élève de l'école des philosophes. Basim Sab'ani, ce fameux individualiste par la forme, l'élève de l'école des Assa-

isme : 'Umar Khayyâm, célèbre poète et mathématicien notoire⁶⁰. Mais pour nous en tenir au domaine littéraire, aucune époque de l'Islam n'a produit un genre aussi capital que l'épique. Son œuvre la plus remarquable que le Mu'allaqat et jadis, etc., le *Shâh-nâmâ* le « Livre des Rois » rendit aux Perses leur conscience que le conquérant de l'Islam avait eu l'idée d'élargir devant sauver l'esprit national, en recueillant sous une forme légendaire les promesses des patriarches de la Perse antique : aucun autre peuple soumis à l'Islam ne fut ainsi amené à se retourner vers ses ancêtres.

Si, de nos jours, en Syrie et en Égypte, l'élite intellectuelle a tendance à se proclamer l'héritière des contemporains des Pharaons ou des Pharaïques, le mouvement est bien artificiel et prend ses sources dans les travaux les archéologues européens. Mais, aux premiers siècles de l'hégire, alors que partout les Musulmans ignoraient ou méprisaient leurs prédécesseurs, qui avaient eu la noblesse de vivre l'un de la période des « gentilités », le *Shâh-nâmâ* Les Persans eurent l'audace inouïe de se proclamer descendants de héros. Ainsi, la religion musulmane n'avait pas réussi à extirper les glorieux vestiges d'un passé glorieux et s'était contenté d'attacher à la terre les principes de l'antiquité perse. L'épique littéraire eut des succès retentissants, tout en encourageant les industries de la céramique, des tapisseries et des tissus. Pendant qu'en Égypte, à la suite des textes bibliques et musulmans, le Pharaon devenait le symbole de l'éternité, la Perse perdit son caractère. Balmanouch et Rustum devinrent aussi populaires que Mahomet et Moïse, et furent célébrés par des poètes et des artistes qui illustrèrent leurs œuvres.

En résumé, le mouvement d'islamisation menaçait de se perdre et de populariser partout de se généraliser les coutumes païennes et de se transformer en de même pour les principaux lieux saints géographiques. Il est intéressant par exemple, pour le sujet qui nous occupe, de voir Balmanouch chassé à l'ouest, dans une région où il avait été vaincu par le héros Azad, le héros de la Perse. On le trouve sur un plan d'épique sassanide. C'est cette représentation stéréotypée qui se reflète dans l'art islamique. C'est cette représentation stéréotypée qui se reflète dans l'art islamique. C'est cette représentation stéréotypée qui se reflète dans l'art islamique.

⁶⁰ Mais voir Herrmann, *op. cit.* p. 108, et D. Ross, *The Persians*, p. 117.

⁶¹ Mais voir Herrmann, *op. cit.* p. 108, et D. Ross, *The Persians*, p. 117.

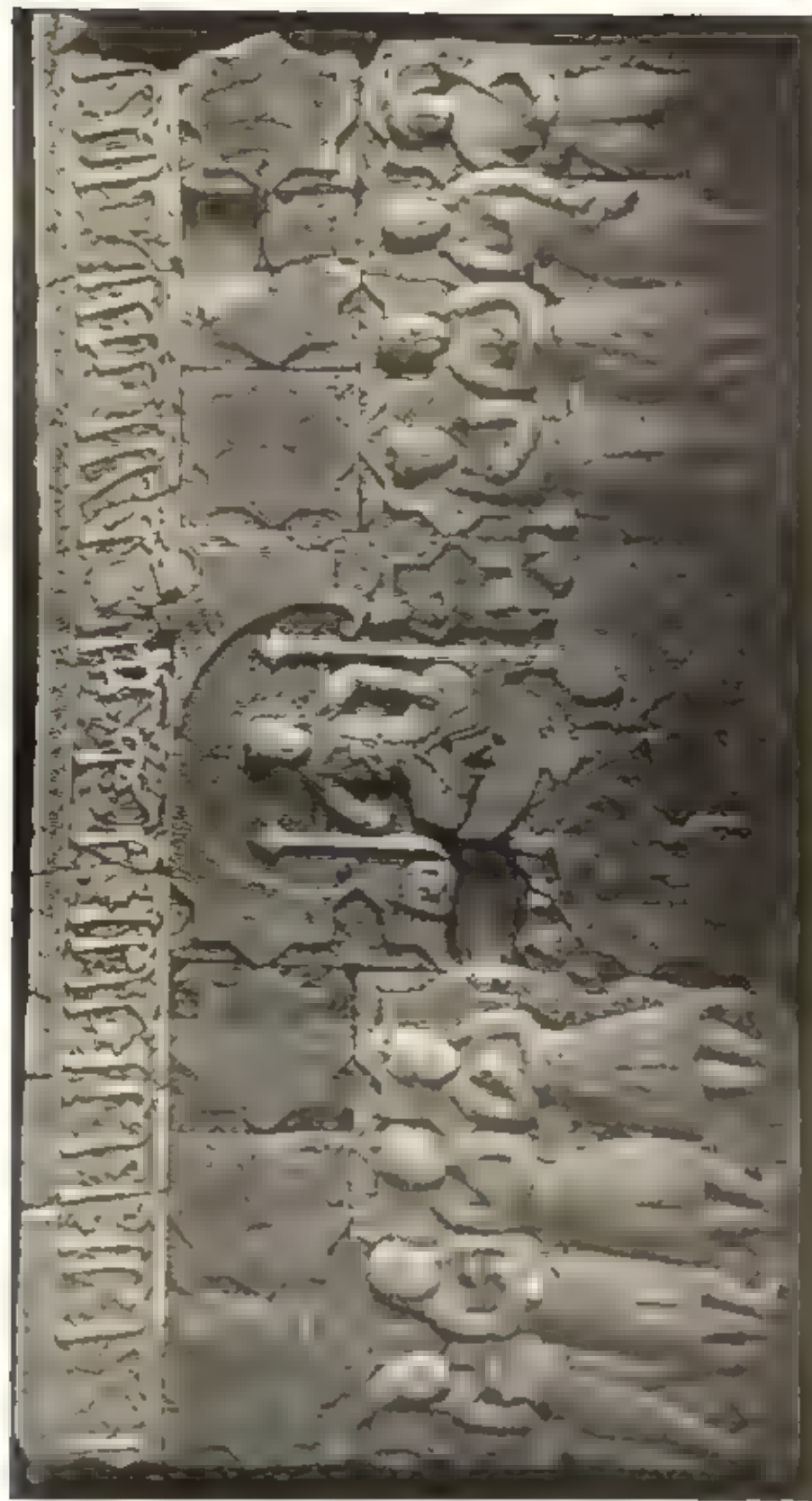


Figure 1. The Great Temple

Figure 1. The Great Temple

miniatures¹³. Une autre série, dont nous ne connaissons pas un précédent analogue, conserve dans l'ensemble le même caractère d'unité et de séduction. La collection se compose de sept cartons à l'aquarelle :

L'Exposition d'art persan qui vient de se tenir à Londres est attendue avec le plus vif intérêt, d'autant plus que chaque nation exposante,

1 Carreau de faïence de la coll. Engel-Gros, puis Paraviéni (Londres, n° 186 Q, *Illustr. Souvenir*, pl. 8 p. 52, *Gaz. L'œuvre d'un amateur d'art*, p. 53 et pl. 58. *Connaissance*, janv. 1931, p. 10.

Carreau de faïence du Metropolitan Museum (Glasgow, *The Book*, fig. 67).

Carreau de faïence de la coll. Goshub, puis du Victoria and Albert Museum (Wageningen, *De Persische Kunst*, pl. XXIV, *Evans. L'œuvre d'art*, pl. IV, *Musée, Pers. L'œuvre d'art*, fig. 4).

Bol de la coll. Isakhan (Meylan, *Céramique*, pl. 52, D. Rosa, *The Persians*, pl. 4 p. 82, *Kennet. Islam Kunst*, pl. 18).

Bol de la coll. Mortimer Schiff (Londres, n° 401).

Bol de la coll. Engel-Gros (Meylan, *Manuel*, II, fig. 344. *Meylan, Les Arts neufs*, pl. 131).

Bol de la coll. Demotte, puis Talbot (Londres, *Catalogue*, 1^{re} éd., n° 104 II. *Meylan, Les Arts neufs*, pl. 131).

Bol de la coll. Goshub (Paris, *Manuel*, janv. 1931, p. XIX). Bol du Goshubmuseum de la Haye (*Tentoonstelling Islam Kunst*, n° 184).

Médaillon de bronze d'argent de la coll. Demotte (Londres, 220 Z, *Cat. of a Loan Exhibit of such objects*, Arts, n° 116 et p. 62. *Pers. Introduction*, p. 177 et fig. 81).

Miniature du British Museum (D. Rosa, *The Persians*, pl. 4 p. 150, *Demotte, Peinture*, pl. XIX).

Miniature de la Royal Asiatic Society (Wageningen, *Persian Kings*, pl. XX. *Evans. Peinture*,

fig. p. 44).

Voir encore *Pers. Introduction*, p. 82.

Au dernier moment, M. Maass (de Vienne) nous signale que cette question a été traitée par Arnold, dans deux articles que je n'ai pu consulter.

Excels of Sassanid and Sassanid (Londres, A. Wilson, *Excels of Persia* p. 1).

1 Plafond de la coll. Isakhan, puis Kumburkhan (Londres, n° 180 Q, *Revue Céramique*, pl. 35, *Illustr. Souvenir*, p. 60, *Spalla*, janv. 1927, p. 10, *Kennet et M. Maass, Cent planches*, pl. XX, *Evans. L'œuvre d'art*, pl. VII, *Spalla*, janv. 1931, p. 7).

Tissu du Victoria and Albert Museum (Londres, n° 308. *Illustr. Souvenir*, p. 60, *Kennet, Pers. Stoffe*, *Illustr. Souvenir* 1930 II, pl. 1, *Meylan, Pers. Prachtstoffe*, fig. 2).

Valours de la coll. Isakhan (Londres, n° 184. *Illustr. Souvenir*, p. 75).

Miniature de la Bibliothèque du Munich (Kumburkhan, *Islam Kunst*, fig. 20).

Miniature du Metropolitan Museum (Glasgow, *The Book*, fig. 67, *Evans. L'œuvre d'art*, pl. IV, *Meylan, Les Arts neufs*, pl. 131).

Miniature du British Museum (D. Rosa, *The Persians*, fig. 228. *Evans. Miniature*, fig. 167, *Meylan, Min. painting*, I, fig. 25 (I, pl. 1). *Takemura, Monographie, Heide et K. Isakhan*, pl. 88).

Miniature de la Bibliothèque Nationale (Glasgow, *Introduction*, I fig. 275).

Miniature de la coll. Arnold (Kumburkhan, *Illustr. Souvenir*, pl. 68, *Meylan, Les Arts neufs*, pl. 131).

on le savait, s'était préoccupée d'envoyer à Burlington House les pièces les plus représentatives de chaque série. Nous devons, avant tout, souligner les envois du gouvernement persan, parce qu'il s'agit pour nous de pièces inédites — il ne s'agit particulièrement précieux. L'étude des objets provenant des célèbres sanctuaires d'Ardatul, de Mehed et de Kouru.

Les objets avaient été classés dans l'ordre chronologique — mais tout est sans une rigueur absolue, car ils étaient hétérogènes et répartis en masses de la décoration générale, les somptueux tapis des XVII^e et XVIII^e siècles formant des foules très dignes des belles céramiques du XIII^e siècle, qu'ils mettaient au relief. Car cette exposition ne s'est pas tenue uniquement pour le but de considérer le seul point de vue documentaire : ce fut, en premier lieu, une manifestation artistique d'une parfaite réussite. Nous voudrions ici en souligner certains résultats — pour autant qu'ils contribuent à classer des séries d'objets. La teneur et la forme plus précise des produits divers de la civilisation persane, sans songer le moins du monde à en donner un aperçu esthétique.

..

Le public fut préparé à visiter avec fruit cette exposition grâce à une profusion d'ouvrages et d'articles que nous signalerons en traitant de chaque série d'objets. Nous nous arrêterons surtout sur deux travaux plus généraux, qui envisagent l'ensemble de l'histoire et de l'art persans. L'exposition elle-même est décrite dans un catalogue sommaire¹ qui accompagnait un album de 193 reproductions de photographies². La préface de cet album, *Persian Art*, résume les principaux aspects de ces questions et contient, notamment, une introduction historique de Sir Denison Ross, un aperçu général sur l'art persan de M. Roger Fry, une notice sur l'architecture de M. Creswell. D'autre part, le savant qui fut l'âme de l'exposition — qui s'est consacré depuis dix ans,

¹ *Catalogue of the International Exhibition of Persian Art*. Nous nous référons, sauf avis contraire, à la numérotation de la 2^e édition. Ce Catalogue donne parfois une bibliographie, ce qui peut causer une singulière méprise, un grand nombre de pièces ne sont pourtant point inédites. Les renvois cités au cours de

cet article ne feront pas double emploi avec ceux du Catalogue.

² *An Illustrated Summary of the Exhibition of Persian Art*.

³ *Persian Art*, 108 p., avec 30 planches, dont 3 en couleurs.

qui a passé l'hiver des journées de l'hiver de 1910, à classer et organiser. M. Upham Pope, a exposé tous les problèmes chronologiques, historiques et artistiques dans son *Introduction to Persian Art* et dans un *catalogue of art* les plus intéressants qui débordent d'un chaleureux et enthousiasme. De son côté, Sir Denison Ross a publié un petit volume sur les Persans¹⁾, où l'on retrouve, jointes aux faits historiques les plus utiles les observations utiles par l'auteur dans le pays même, le tout traité avec l'entrain cordial et la bonhomie souriante avec lesquels l'éminent Directeur de l'Ecole des Langues Orientales de Londres présida aux destinées du Congrès d'art persan. Enfin Sir Arnold Wilson, qui assumait avec énergie et cordialité la direction du Comité de l'exposition, sut nous rappeler que son activité ne s'exerce pas dans les domaines les plus ingrats, et nous lui devons un ouvrage précieux, une bibliographie de la Perse.

..

Stucs et marbres. MM. Stuart et Revue ont envoyé un premier de stucs et marbres traduits la main de l'art persan le 11125 avec un fort relief (n° 37). Cette décoration murale a fait son apparition en Europe au cours de ces derniers mois, et M. Sarre lui a consacré, dans le *Pantheon*, un article que je n'ai pas pu me procurer au Caire. Il résulte d'une conversation avec M. Sarre que ce panneau est un relief et pas une sculpture en ronde-bosse. M. Sarre lui a fait complètement mentir. C'est une œuvre d'art d'une importance capitale car il permet de donner une idée exacte de l'art persan. Il représente sur le fond d'une salle garnie d'un d cor et de stucs et marbres les motifs de la main de l'art persan le 11125 avec un fort relief (n° 37). Cette décoration murale a fait son apparition en Europe au cours de ces derniers mois, et M. Sarre lui a consacré, dans le *Pantheon*, un article que je n'ai pas pu me procurer au Caire. Il résulte d'une conversation avec M. Sarre que ce panneau est un relief et pas une sculpture en ronde-bosse. M. Sarre lui a fait complètement mentir. C'est une œuvre d'art d'une importance capitale car il permet de donner une idée exacte de l'art persan.

¹⁾ *Introduction to Persian Art*, xvi-250 pp. avec 104 planches.

²⁾ *Persian Art and Culture*, tir. à part d'Asiatic Review, 1928. A *Prelude to the Persian art exhibition*, Architecture, Illustr. Lond. News, août 1930, p. 359-371, *Persian architecture*, Country Life, janvier 1931, p. 12-19. *The spirit of persian art*, Studio, janvier 1931, p. 1-24, *Colour in persian architecture*, Apollo,

février 1931, p. 76-81.

³⁾ *The Persians*, 142 p. avec 16 planches.

⁴⁾ A *bibliography of Persia*, 253 p. Cf. encore, Binas, *The architectural history of Persia*, Magazine, janvier 1931, p. 3-6, Ashton, *Persian Art in Piccadilly*, Connoisseur, janvier 1931, p. 3-10. Lortus Hawk, *The royal Mosque at Isfahan*, Apollo, janvier 1931, p. 27-30.

florissant de la cour. On lit au bas du triangle, en arabe, sous les pieds du prince :

الملك المطهر العادل

Le roi victorieux et juste.

En fait, la muraille renferme une belle frise à caractères naskhi élégants, puis s'élève sur un fond de mosaïque d'un rouge plus altéré.

[1] سلطان الملك الأعظم الملك طغرل العالم العادل القادر .

le sultan, le roi très magnifique, — le roi Tughril, — le savant, le juste, le puissant...

Cette inscription ne cadre pas avec le protocole des autres inscriptions souveraines arabes, ni le nom propre du prince, ni ses titres, ni même l'ensemble de tous les titres. Mais il faut faire observer que les mots « le roi Tughril » sont mis à cette place exprès pour qu'ils se trouvent juste au-dessus du souverain. Les caractères naskhi nous amènent à penser qu'il s'agit du sultan Tughril II, dont le règne s'achève en 590 (1194).

Parmi les marbres, on remarquait trois splendides stèles funéraires, à décor central en forme de mihrâb, datées de 567/1174, 571/1178 et 571/1177; les deux dernières sont signées :

...

Tissus. On voyait à Londres un bon choix de tissus archaïques, parmi lesquels les célèbres pièces à inscriptions du Musée du Louvre, au nom de Tamer Bakhadim — du Trésor de Saint-Isidor de León (Espagne) — Bag-

¹ Pons, *Introduction*, p. 40.

² Nos 40, 54 et 55. Kousaki, *Islam. Kunst*, fig. 14.

³ Cf. H. Soumeiz, *Persian Silks of the early Middle Ages*, *Burl. Magazine*, déc. 1930, p. 284-294; Auzoux, *Textile Art*, in *Persian Art*, p. 86-93; Kousaki, *Textiles*, *Burl. Magazine*, janv. 1931, p. 4-21; Auzoux, *Textiles*, *Burl. Magazine*, janv. 1931, p. 22-27.

⁴ N° 53. Maron, *Un tissu de soie, Syria*, III, pl. IV; *L'Illustration*, 1921, I, p. 94; Guichet et Dria, p. 356; Maron, *Les Arts musulmans*, pl. LXII; Kousaki et Maron, *Cent planches*, pl. LIII; Kousaki, *Islam. Kunst*, fig. 382; *Persian Art*, p. 88; Pons, *Introduction*, p. 146; *Burl. Magazine*, déc. 1930, p. 298 et des 26. *Le Monde*, p. 43-44 (fig. 49); *Apollon*, févr. 1931, p. 88; *Connaisseur*,

collection Barri (n° 400), de la collection Figdor et du Musée des Tissus, représentant encore un porteur d'une aiguière et d'une coupe, au vêtement merveilleusement drapé¹. — Les soies de la collection Lawrence (n° 301 A), du Musée des Arts et des Arts et du Musée des Tissus, où l'on voit voguer de si curieux bataviaux². — Les velours de la collection Lawrence (182) et du Metropolitan Museum (19) et le vestement broché du Musée de Moscou, où Alexandre le Grand s'apprête à écraser un dragon avec un rocher³. — Des vêtements de la collection Berberner (n° 394) et du Musée de Prague, où les anges tracent dans un ciel d'or l'arc peuplé d'oiseaux⁴. — On pouvait enfin voir à Londres, presque toute la collection de deux fragments appartenant respectivement à l'Institut of Arts de Chicago et au Victoria and Albert Museum, représentant, à droite et à gauche d'un cyprès, deux jeunes gens au maintien doux et efféminé⁵.

Nous voudrions nous arrêter à des soies ou à des velours montrant un épisode du roman de Laila et Madjoun, illustré par de nombreux peintres⁶,

¹ Cf. *Illustr. Souvenir*, p. 72, *Meisterwerke*, III, pl. 192, D'HERGENELL, *Tissus d'art*, fig. 5, Lox, *Soieries d'art*, pl. 38, D'ALLEMAGNE, *Khorassan*, II, pl. à p. 450, KENNEDY, *Textiles*, *Art Magazine*, janv. 1931, pl. II.

² Cf. *Illustr. Souvenir*, p. 77, ASHTON, *Textiles*, *Art Magazine*, janv. 1931, pl. III, D'HERGENELL, *Tissus d'art*, fig. 57, *Collection du Musée de l'Union Centrale*, sér. 2^e 1^{re} p. 48-49.

³ Cf. *Illustr. Souvenir*, p. 78, DIMAND, *Handbook*, fig. 130, *Meisterwerke*, III, pl. 194-197, KENNEDY, *Islam Kunst*, pl. XI, DIEZ, *Kunst*, fig. 236, GROUPE-HASCHKE, *Orientalistik*, I, pl. VI, GLECK et DIEZ, p. 362 et pl. XVII, D'ALLEMAGNE, *Khorassan*, II, planche à p. 10.

⁴ *Illustr. Souvenir*, p. 71, *Meisterwerke*, III, pl. 190.

⁵ Nos 852 et 853 (*Illustr. Souvenir*, p. 80, D. ROSS, *The Persians*, pl. à p. 113, *Persian Art*, pl. à p. 90; *The Year Book of Oriental Art* 1924-1925, pl. 44).

Comparer aussi le n° 401 B avec d'autres fragments (*Illustr. Souvenir*, p. 83, GLECK et DIEZ, p. 378, D'ALLEMAGNE, *Khorassan*, II,

p. 140).

⁶ Voici les principales scènes qui ont fait l'objet des compositions des miniaturistes.

Naissance de Madjoun n° 478 b, MARTIN, *Min. Painting*, II, pl. 78; MARTIN, *Min. de Beh. ad.*, pl. 16).

Madjoun et Laila à l'école (DIMAND, *Del. Specimens*, *Metrop. Mus. Studies*, I, p. 221; DIMAND, *Handbook*, pl. I, *Metrop. Mus. Colorprints*, sér. VIII pl. IV);

Le combat de partisans (n° 478 j; SAKISIAN, *Miniature*, fig. 47, 76, 82, GRAY, *Painting*, fig. 8, NICOLO, *Manuel*, I, fig. 33; MARTIN, *Min. de Beh. ad.*, pl. 17).

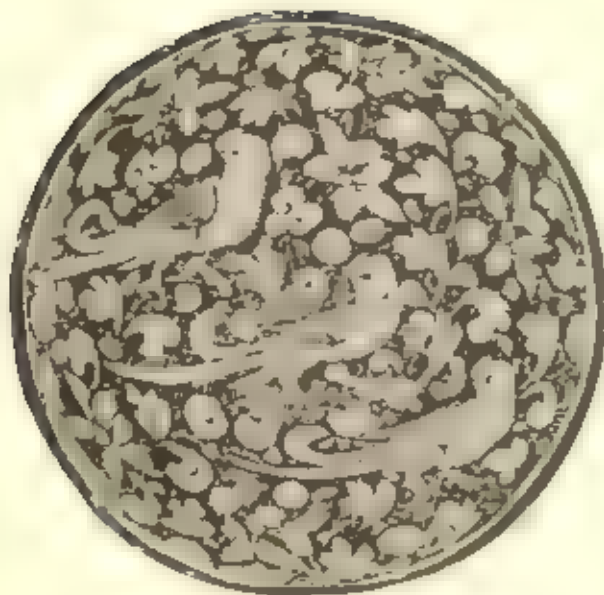
Madjoun au désert parmi les bêtes (n° 469 a, 683; SAKISIAN, *Miniature*, fig. 79, 83, 91, 111, 115; MARTIN, *Min. Painting*, II, pl. 79, HODNET, *Painting* pl. CLXV), et un vase, *Meisterwerke*, III, pl. 195.

Madjoun enchaîné amené à Laila (n° 466 SAKISIAN, *Miniature*, fig. 151, GLECK et DIEZ, p. 312; MARTIN, *Min. Painting*, II, pl. 139, BROCKE, *Painting*, pl. CLXIV).

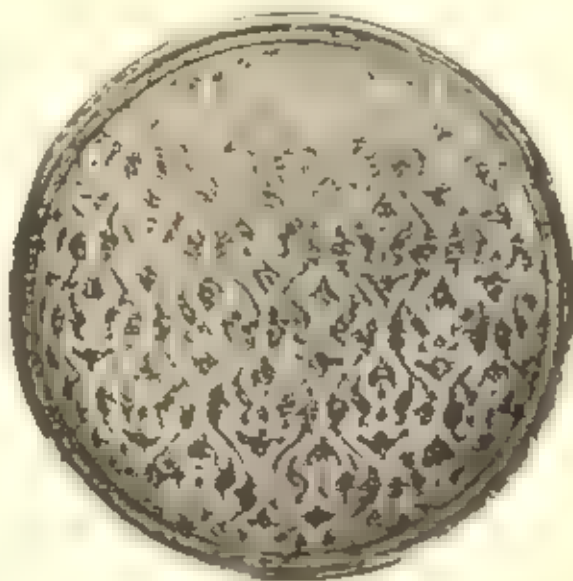
Laila visit au Madjoun au désert (n° 478 k DIMAND, *Del. Specimens*, *Metrop. Mus. Studies*, I, p. 215; KENNEDY, *Miniature*, p. 53; MARTIN,



1. Plateau de cuivre incrusté d'or et d'argent (XIV^e siècle)
(Musée de Téhéran).



2. Bol en faïence de Sultanabad (XIV^e siècle)
(Collection Oscar Raphael.)



3. Bol en faïence de Sultanabad (XIV^e siècle)
(Collection Oscar Raphael.)



FIGURE 1. STONE RELIEF CARVING, CHINA.



FIGURE 2. STONE RELIEF CARVING, CHINA.

..

Métaux. — La série des métaux ⁽¹⁾ met en évidence quelques renseignements archéologiques qui, pour être peu précis, ne sont pourtant pas moins importants à souligner.

Le Musée de Téhéran avait envoyé onze pièces en argent, trois et quatre accompagnées d'un plateau, aux lignes très simples, portant comme unique décoration une ou deux lignes circulaires en conflue sobrement fleuri ⁽²⁾. Sept de ces objets portent une inscription historique au nom d'un certain « *Abbas Walkin* fils de Harun... » *artar*... *de qumta dard... ad moud*... « *cheint de l'émir des croyants* ». Ce qualificatif va nous fournir une date *ante quem*, car il paraît établi qu'il disparut avant le milieu du vi^e siècle. Le Walkin semble être un des *hramygs* persans *hramygs* d'armens, un homonyme, lequel vivait dans l'Azerbaïdjan en 346 ⁽³⁾, et c'est en somme à la deuxième moitié du iv^e - v^e siècle que nous rattachons la forme des caractères.

Autrement luxueux sont les précieux objets en argent de la collection Harari : nous avons les couteaux, des flacons, des orfres, des miroirs, une petite cuiller dont l'inscription en arabe s'écrit « *notre appétit* ». Un objet particulièrement remarquable par son ornementation, le *hasir* en vau sur lequel sont perchés des oiseaux affrontés ou adossés, dans des champs triangulaires, donne, par une heureuse oxydation, l'impression d'une pièce d'ivoire émaillée. La décoration de ces objets — motifs empruntés à la faune et à la flore, est obtenue par le repoussé ou le nêllage.

Van Berchem a déjà fait observer que les plus anciens objets en bronze,

objets de nous de ce Savet Marouf Klerân], à Akshêlâr (Savet, *Selâchuk Klerânâni*, pl. XIV : le petit sarcophage à des d'âge, au premier plan).

⁽¹⁾ Cf. Asratov, *Metal-Work*, in *Persian Art*, p. 461-468. Asratov, *Early Metal-work*, *Burl. Magazine*, juiv. 1931, p. 34-35.

⁽²⁾ Nos 439 A-L. — Cf. n° 13 : *F. Illustr. Souvenir*, p. 40, *Connaissance*, juiv. 1931, p. 5).

⁽³⁾ Cf. Wiet, *CIA, Égypte*, II, p. 49-50 ;

Wiet, *Revue de l'Art et de l'Architecture*, 1931, XXX, p. 286.

⁽⁴⁾ Asratov et Mandolizova, *Éclipse*, II, pp. 166-167. M. Minorsky en a trouvé un autre.

⁽⁵⁾ Nos 434 A-T. Cf. Porc, *Treasures found in an earthenware jar - fine Seljuk silver* (*Illustr. Lond. News*, sept. 1930, p. 480-482. Porc, *Introduction*, fig. 83 : *Apollo*, déc. 1930, p. 391).

puissent se reconnaître l'œuvre d'artistes originaires de la Perse. Nous pouvons en faire un rapide examen, en signalant au passage les objets qui figuraient à l'Exposition : le seau du Musée de l'Ermitage, fabriqué à Herat, en 59 (1164) — l'écornure de la collection Siouffé, qui n'a jamais paru sur le marché datée de 69 (1174) et signée par Umar d'Espagne⁵⁹ — l'agnoré Potholabche, écornure d'écornure, fabriquée à l'Est en 1190 et signée par l'émir de Nakhichevan⁶⁰ — la coupe de la collection Pextel, signée par Abul-Hisraçen⁶¹ — 220 B — la bourse de filices des Masces de Berlin, signée par Abul-Razzaq de Nakhichevan⁶² — 221 A. Il faut maintenant ajouter à cette liste une pièce essentielle : le grand bol de la collection Martini dont les caractères coquilles, tresses et ligures ont fleuri, nous reportant au IV^e V^e siècle, et qui est signé par Abu-Nise Mahama et Abu-Muhammad originaire du Seistan⁶³ — n° 70 A. D'ailleurs, MM. Stora avaient envoyé un curieux coffret en bronze incrusté d'argent, daté, en naskhi, de 593 (1197).⁶⁴

L'Exposition devait, en outre, nous révéler un nouvel artiste de Mossoul — Abul-Hamud, qui a signé un vase du Musée du Bargello et deux pièces splendides envoyées par le Gouvernement persan⁶⁵, lequel y avait joint un chandelier et une base d'algues en cuivre, offrant la même perfection d'incrustation.

Il nous paraît intéressant de le mentionner à cette occasion : les objets en cuivre portant des noms d'artisans de Mossoul

617/1220. Bolle signée Isma'il (bn Ward) (*).

620/1223. Algore signée Abim'id bn el-Dhaki le graveur (**).

⁵⁹ Voir *Notes d'archéologie*, JA, 1904, I, p. 109.

⁶⁰ Cf. MACKAY, *Manual*, II, fig. 231, *Metals*, I, pl. 143; GUTHRIE et DICK, p. 112 et pl. XXXIV; DICK, *Annal*, fig. 239; GUTHRIE, *Hand-ferme*, p. 116; K. ARAI, *Islam*, *Kunst*, fig. 446; PARK, *Introduction*, p. 151, 170; *Persian Art*, p. 100; *Apollo*, déc. 1930, p. 304.

⁶¹ Cf. MACKAY, *Manual*, 1^{re} éd., p. 174, 2^e éd. II, p. 38; *Annal*, p. 125; VAN BERNHARDT, *Notes*, JA, 1904, I, p. 27.

⁶² Cf. MACKAY, *Or. monument*, *Armes*, pl. 28; MACKAY, *Manual*, 1^{re} éd., fig. 142, 2^e éd. II, fig. 232; ГАБРИЕЛОВА, *Khuzestan*, II, p. 31; *Persian Art*, p. 100.

⁶³ N° 71 B (*Illustr. Souvenir*, p. 30; PARK, *Introduction*, p. 180 et fig. 67; *Illustr. Louv.*, *Neus*, déc. 1930, p. 193; *The Listener*, déc. 1930 suppl., 111).

⁶⁴ WILK, *Un nouvel artiste de Mossoul*, *Syria*, XI, p. 166 (cf. *Apollo*, janv. 1931, pl. V).

⁶⁵ N° 221 A (*ASUROZ*, *Metal Work*, *Bart Magazine*, janv. 1931, pl. 116); 221 C (*ASUROZ*, *ibid.*; *Illustr. Souvenir*, p. 17; PARK, *Introduction*, fig. 85).

⁶⁶ Nous complétons ainsi le tableau dressé dans *Sammlung P. Sarre, Metall*, p. 84-82.

⁶⁷ MURÖN DORAKI (*Копия д'Александрии* 1925, pl. 10).

⁶⁸ Coll. Stora.

- | | |
|--------------|--|
| 623 1220 | Aiguère signée d'un artisan d' Mossoul, lequel n'est pas nommé. |
| 624 1227 | Aiguère signée d'Asad ibn Al-Cléved d'Ar-Ramādī ibn Mawwān, de Mossoul (*). |
| 629, 1233. | Aiguère signée Shudjā' ibn Manā'a, faite à Mossoul (*). |
| 637 1240-1 | Bassin signé Abū l-ibn l-īmar, du graveur (p) Bakr al-ḡawwāt (*). |
| 639, 1241-2. | Table astronomique signée Muḥammad ibn Khallīk (*). |
| 641 1248. | Chandelier signé Dāwūd ibn Salām (*). |
| 650 1252. | Bassin signé Dāwūd ibn Salām (*). |
| | Chandelier, non daté, portant l'inscription suivante : « Œuvre du peinte-l'art d'Al-Ḥayy, gravure de Muḥammad ibn Fatūḥ, de Mossoul, l'artisan salarié d'el-Shudjā', de Mossoul, le graveur (8) ». |
| 657 1259. | Aiguère signée Ḥassān ibn Muḥammad, faite à Damas, (*) |
| 657 1259. | Vase signé 'Alī ibn Ḥamūd (16) |
| 668, 1270. | Chandelier signé Muḥammad ibn Ḥassān, fait en Egypte (14) |
| 673 1274. | Aiguère signée 'Alī ibn Ḥamūd (11). |
| | Bassin, non daté, signé 'Alī ibn Ḥamūd (13). |
| 674 1275. | Aiguère signée 'Alī ibn Ḥusayn ibn Muḥammad, faite au Caire (17) |
| 681 1282 | Chandelier signé 'Alī ibn Ḥusayn, fait au Caire (15). |
| 684, 1285. | Bassin signé 'Alī ibn Ḥusayn, fait au Caire (18) |
| 717 1317. | Chandelier signé 'Alī ibn l-īmar ibn Ḥarūth (17) |
| | Plat, non daté, signé Ḥusayn ibn Aḥmed ibn Ḥusayn, fait au Caire (19) |

Metropolitan Museum, New York, *Two Specimens*. *Metrop. Mus. Studies*, 1, p. 106

^(b) Coll. Herminio de la Botzelli.

¹ British Museum *Miscell. Zoolog.*, *Manual*, 1st ed.
fig. 150, ♀ ad. U, fig. 238, *Miscell. Zoolog.*, *Chironomidae*, p. 13, *Miscell. Zoolog.*, *Chironomidae*,
pl. XLVIII.

J'ai parfois entendu dire que les artistes musulmans s'émancipent leur otanque l'organe des les l'adact l'art c'est étranger. Rien n'est plus faux et cet exemple le prouve : celle aigüere a été faite à Mossoul, par Shudhâ, de Mossoul.

1) Musée du Louvre (Expos. des arts musulmans de 1905) pl. 13). Il n'est pas spécifié que l'artiste soit du Mossoul, mais on peut le supposer, car il est le seul à être nommé dans la légende.

(2) British Museum, *Lance-Pouch, Sweden*,
pl. & p. 44).

¹⁴¹ Musée des Arts décoratifs. MICHON, *Manuel*, 1^{re} éd., fig. 148 bis, 2^e éd., II, fig. 238. *Meisterwerke*, II, pl. 116, IV, n° 3050.

(7) *Minde des Arts décoratifs*

(¹⁰) Coll. Harari.

¹⁰⁾ Musée du Louvre. Miron, Dr. Mounihan, Armes, pl. 31; *Wunderwerke*, IV, n° 3038).

(14) Musée du Hergellin (Londres, n° 233 &

(1) *Monde arabe du Caïro*, n° 1057.

[illegible]

Mosén de Tabera (Londres, n.º 233 C).

¹⁷⁰ Musée des Arts décoratifs (Van der Meer, *Yntes*, JA, 1301-14, p. 18; Meuwes, *Meuwes* 1^{re} éd., fig. 171, 2^e éd., 11, fig. 361).

143) Coll. Harari

(14) Musée de Louvre

de mon ami Etienne Combe la connaissance
de cette poësie.

(24) Metropolitan Museum.

Dans la même série des cuivres, le Mosson au puy de la Vierge, deux superbes chandeliers, celle de la collection Harari, sera de date très récente, et dont la base est en cuivre de deux fûts circulaires de diamètre différent, en tous points comparable au précédent. La base est en cuivre et le couvercle en persan, remarquablement incrusté d'ivoire géométrique, sur lequel se détachent des médaillons à personnages. Enfin nous pourrions voir deux autres pièces datées: un chandelier de dimensions inusitées, qu'une inscription persane classe à l'année 708 (1308), et un autre de la collection Harari, fabriqué en 761/1360 par un artisan de Sulrag. Nous aurons signalé à peu près toutes les pièces importantes en mentionnant une toute de cuivre incrusté d'ivoire, celle de la collection Harari, au nom du sultan Elphat.

Le plus grand des objets en cuivre est un puy de la Vierge, en cuivre et en fer, et dont la base est de deux fûts circulaires de diamètre différent, en tous points comparable au précédent. La base est en cuivre et le couvercle en persan, remarquablement incrusté d'ivoire géométrique, sur lequel se détachent des médaillons à personnages. Enfin nous pourrions voir deux autres pièces datées: un chandelier de dimensions inusitées, qu'une inscription persane classe à l'année 708 (1308), et un autre de la collection Harari, fabriqué en 761/1360 par un artisan de Sulrag. Nous aurons signalé à peu près toutes les pièces importantes en mentionnant une toute de cuivre incrusté d'ivoire, celle de la collection Harari, au nom du sultan Elphat.

Céramique. — Les pièces de terre en céramique ne étant très nombreuses et très variées, représentant admirablement toutes les séries dont la Perse peut s'enorgueillir. Par elles-mêmes, on ne le sait que trop, les céramiques de la Perse sont une œuvre d'art, et les études sur les pièces de terre ne peuvent être l'œuvre d'un amateur, mais d'un véritable artiste. Nous pourrions citer d'assez nombreux objets d'art, qui nous font connaître des récentes découvertes intéressantes, et l'Exposition de Londres a mis en évidence quelques

¹ N° 291 (*Illustr. Souvenir*, p. 10).

² *Illustr. Souvenir*, p. 10. N° 291 (*Illustr. Souvenir*, p. 10). N° 291 (*Illustr. Souvenir*, p. 10).

³ N° 291 (*Illustr. Souvenir*, p. 10). N° 291 (*Illustr. Souvenir*, p. 10).

⁴ N° 291 (*Illustr. Souvenir*, p. 10).

⁵ N° 291 (*Illustr. Souvenir*, p. 10).

Apollon, p. 1030, p. 1031; *Perse, Introduction*, p. 10 et p. 1031.

⁶ N° 291 K of *Perse, Introduction* p. 10.

⁷ *Illustr. Souvenir*, p. 10. N° 291 (*Illustr. Souvenir*, p. 10).

⁸ *Illustr. Souvenir*, p. 10. N° 291 (*Illustr. Souvenir*, p. 10).

⁹ *Illustr. Souvenir*, p. 10. N° 291 (*Illustr. Souvenir*, p. 10).

documents nous aux que nous signalons. En regard de l'écriture égyptienne les signatures d'artisans sont peu abondantes pour la Perse : elles consistent d'ailleurs, le plus souvent, en des noms propres isolés, sans ethniques d'origine. Lesquels, interprétés avec prudence, pourraient nous donner un renouveau d'notation.

Les vases en argent ou en or les moins précieux et les plus communs, les coupes d'argent, des lampes en verre émeraude ou à des souverains ou à d'importants fonctionnaires, les pièces d'or et d'argent, quelle qu'en soit la beauté, sont à d'infimes exceptions près, anonymes. Il faudrait en conclure que cette somptueuse vaisselle était moins appréciée des contemporains qu'elle ne l'est. Les collections persanes sans autre particularités communes que d'être gravées de l'Égypte mamlouke, certains vases portent des inscriptions qui renferment des noms d'hommes, le plus souvent des noms de famille. Et bien que certains fragments laissent lire le titre de *amir*, aucun n'a conservé le nom propre. Les souverains, eux, les fragments, mis au jour dans les fouilles de l'Égypte, se nomment tous *al-Mamlouk*. À une époque antérieure, nous ne connaissons qu'un seul échantillon historique, de la collection de lord Lorey, un fond de vase qui porte les initiales et le nom de Malik Mahjoud Shirkade, prince ayoubade de Homs (637-1210).

L'exposition de Londres devait nous procurer une pièce intéressante, mais aussi bien conservée que les autres, et qui, par son importance, elle est dédiée à disparu dans une cassure. C'est un plat en argent, l'œuvre d'un orfèvre d'Égypte de djumada II 607 (décembre 1210), signé d'un certain Shams el-Din el-Husseini. Il est au nom d'un prince, qu'on lit *afakshadr*, « *seigneur en chef* », et portant le titre de *husain amir el-mu'minin*, le « *glorieux de l'un des croyants* ». J'ai établi ailleurs¹ que dans la sorte des titres en *amir el-mu'minin*, *husain* était à un des derniers échelons et fut porté par les Bonshahs du Syrie, les Lualides et les Atabeks de Mossoul, en Mésopotamie, et par les Mongandjokides en Asie Mineure. On peut donc légitimement supposer que ce plat contenant le nom d'un prince d'une des dynasties persanes d'Atabeks, d'Artabek, de Shiraz ou de Yazd.

On s'est souvent exercé sur le style des céramiques persanes et la

¹ Voir ci-dessus, p. 69, n. 2.

² *Inscr. de Malik Zahir* (Bull. Inst. fr., XXX, p. 291).

profusion des pièces exposées à Londres ne fut pas faite pour arrondir coté et contour. L'Exposition fut principalement donnée pour mission de faire le bilan que les pièces infuses. Le résultat devait emporter toutes les félicitations. Des la première salle aux linéaires on était frappé de la diversité des décors, tous différents, et les pots les plus menus. On admirait le plus si émouvant de la collection Alphonse Kann⁽¹⁾, dont le marli est orné d'une inscription coulique, aux caractères élégants rappelant les plus belles calligraphies des Corans antiques; le bol de la collection Pottier, décoré d'un *nisâ* violet et vert⁽²⁾.

Une série d'objets peints à l'ocre était représentée par les pièces bien caractérisées par leur décor gravé sous couverte, vert et brun, sur fond jaune pâle. Le décor à longues oreilles a particulièrement tenté les artistes. On l'a vu sur des plats de la collection Oscar Raphael⁽³⁾ de la collection Larcade et sur une Miso du Louvre. Sur ce dernier on lit gravée à la pointe la signature Ba Talib, qui a également incisé sa griffe, exactement de la même manière, sur un plat de l'Institute of Arts de Chicago, l'ornementation géométrique et florale⁽⁴⁾.

Une vitrine tout entière était consacrée à cette poterie à décor lustré, jaune et oxydante à cette campagne primitive que les fouilles ont mises au jour, à Rhages, à Samarrâ et à Fustât, ce qui n'est pas pour simplifier le problème. Il parut tout fois possible d'y mettre un peu d'ordre. Fustât a été influencé par Samarra sous les fondements. Samarra fut une focalisation artificielle de ce qui dura l'ailleurs, ce focal fut absorbé au milieu des artisans de toutes les contrées. Nous avons donc le droit de penser que les potiers y vinrent de la Perse, et, si les pièces trouvées à Samarrâ y ont toutes été fabriquées, elles nous permettent d'envisager une date, mais ne sont pas un indice de

⁽¹⁾ N° 55 B MIGNON, *Musée*, II, fig. 126, PÉZARD, *Céramique*, pl. XL1.

⁽²⁾ KOENIGS et MIGNON, *Cent planches*, pl. 12.

⁽³⁾ N° 131 D BACANAM, *Pottery Bull Magazine*, janv. 1931, pl. 1).

⁽⁴⁾ N° 137 E PÉZARD, *Céramique*, pl. LXXVII.

⁽⁵⁾ MIGNON, *Or. musulman, Cristaux de roche*, pl. 11; GROSSIER, *Civilisations*, I, fig. 126, PÉZARD, *Céramique*, pl. LXXVIII.

⁽⁶⁾ N° 137 E PÉZARD, *Introduction*, fig. 17). — Je remercie mon ami R. Harari de m'avoir signalé cette signature, qui me permet aujourd'hui cette comparaison utile. Il a eu raison de mes hésitations, qui hantent devant la signature du Louvre. De son côté, M. Pape a fait l'identification (*Introduction*, p. 76).

⁽⁷⁾ KOENIGS et MIGNON, *Cent planches*, pl. 11, *Bull. Magazine*, déc. 1930, pl. VII; PÉZARD, *Céramique*, pl. LXXX, LXXXII.

fabrication générale de cette série, où les différences de style échelonnent cette production entre le ^{viii} et le ^x siècles : il ne semble pas que l'on puisse descendre plus bas, car les caractères de l'épigraphie sont toujours en tout ou presque en caractère archaïque ⁽¹⁾.

Les indications d'origine restent donc très variables et sujettes à caution. C'est ainsi qu'on attribue à Zénjjan, à Hama ou au ^{Yemen} ces vases à Hhagès, qui ont de plus en plus de faveur parmi les spécialistes, ces vases à décor grave sous couverte aux motifs inégalement vêtus ou bruns, communément dénommés *gubri*. Leur décoration est assez caractéristique : au milieu le rinceau floral, qui garnit et tend le fond du plat, sur un animal, plein de vie, dont les mouvements sont plus vifs et plus que ceux, à l'aspect barbare et au dessin aigu. L'Exposition a accueilli, parmi des pièces nouvelles, les plats les plus célèbres de cette série importante, que l'on trouve habituellement entre les ^x et ^{xii} siècles ⁽²⁾.

Une autre vitrine offrait à notre admiration les magnifiques plats à décor gravé, dont l'un au moins, le célèbre plat des musées de Berlin, a été l'œuvre d'Hhagès : nous avons tous présenté à la mémoire la physionomie de ce vaillant majestueux campé en une pose hiératique, aux torse et ventre d'un rouge brun ⁽³⁾. Au mur se trouve inscrite une décoration de très fins rinceaux et les minces lettres cunéiformes. Parmi les autres pièces de la même vitrine, toutes

⁽¹⁾ Notons les n° 110 D (Kocemlik et M. Kocemlik, *Cent planches*, pl. I, Pézard, *Céramique*, pl. CXVII); 110 L (*The Listener*, déc. 1930, suppl., IV); 110 A (*Illustr. Souvenir*, p. 53) il me semble que l'inscription du revers ne cache pas une signature, comme le suggère le *Catalogue*. On peut lui comparer un plat des Musées de Berlin Kocemlik, *Islam Museum*, fig. 36.

Comparer les chameaux dans un plat du Louvre (Mickon, *Manuel*, fig. 340; Kocemlik, *Islam. Kunst*, fig. 389; Mickon, *Les arts musulmans*, pl. LVI, Butler, *Islam. Pottery*, pl. XLIV) et un plat de la coll. Parib-Watson (*Cat. of a Loan Exhibit. of mos. decorat. Arts*, p. 58 n° 40).

⁽²⁾ N° 89 D (*Illustr. Souvenir*, p. 54, Kocemlik, *Pottery*, *Burl Magazine*, janv. 1931, I,

pl. I); 114 D (*Illustr. Lond. News*, janv. 1931, p. 63); 186 N (Kocemlik et Mickon, *Cent planches*, pl. X; Riviere, *Céramique*, pl. 28).

Cf. Kocemlik et Mickon, *Cent planches*, pl. XI; Mickon, *Manuel*, II, fig. 315, 316; Mickon, *Les arts musulmans*, pl. LVI, Kocemlik, *Islam. Kunst*, fig. 44; Perz, *Introduction*, fig. 23-24, Dumas, *Handbook*, fig. 89-90; Butler, *Islam. Pottery*, pl. XVII, XLIV; Mickon, *Or. musulman, Cristaux de roche*, pl. 14, *Illustr. Lond. News*, déc. 1930, p. 1024, Pézard, *Céramique*, pl. LII, LVI, LXV, LXVII, LXX.

⁽³⁾ N° 94 B (*Illustr. Souvenir*, p. 56, Kocemlik et Mickon, *Cent planches*, pl. XIV, Kocemlik et Durr, p. 401, Kocemlik, *Islam Kunst*, fig. 45; Riviere, *Céramique*, pl. 29; Pézard, *Céramique*, pl. LXXXIII).

Aucune pièce ne portant de date, et notre connaissance il n'en existe pas encore, car on attend toujours la pièce qu'on avait signalée à M. Kelekian comme datée de 1111-1121. Il y avait à Londres, en majorité, des coupes profondes, beaucoup d'autres elles décorées sur les deux faces, comportant, au final, un seul personnage, ou une scène à plusieurs, telle celle du médecin soignant une malade⁽¹⁾, ou encore des personnages dans des médaillons ou les compartiments. Un grand plat, appartenant à M. Kelekian, nous offre une bataille sanglante aux combattants nombreux et acharnés. Nous reproduisons ici une pièce l'une de oration plus rare, à léger relief, présentant, en rouge et or, des snobs d'oiseaux affrontés, dans les médaillons ouverts formés par des rinceaux sinueux⁽²⁾, elle s'apparente au bol aux oiseaux dorés sur fond bleu, de la collection Engel-tiros, puis Paravicini⁽³⁾.

De même que les thèmes iconographiques sont reproduits d'une façon presque constante, de même les artistes répéteront certaines formes heureuses. C'est ainsi que nous avons pu voir quelques vases, courts et passus, dont les anses sont composées de petits léopards, qui paraissent essayer de voir ce qui se passe à l'intérieur du vase — de même encore certains flacons sont terminés par des têtes de coq⁽⁴⁾.

L'Exposition avait rassemblé peu de pièces dites de Sultarahad qu'on attribue très justement aux ^{xiii}^e et ^{xiv}^e siècles, puisque nous possédons, de cette série à fond bleu, sur lequel se détachent en réserve des animaux, en général mouchetés, une pièce datée de 668-1270. Heureusement la qualité

⁽¹⁾ Kelekian Collection, p. 4 pl. 22.

⁽²⁾ N° 180 J (Illustr. Souvenir, p. 57).

⁽³⁾ N° 180 B (Illustr. Souvenir, p. 60, c'est à tort sans que) nous pensons ce n'est pas possible que l'oiseau d'écaille du d'écaille, par 1931, p. 128, ce plat est indiqué comme appartenant au Musée de Berlin.

⁽⁴⁾ Coll. Gutmann (Londres, n° 423 v).

⁽⁵⁾ Ganz, L'œuvre d'un amateur d'art, pl. 26.

Voici la liste des pièces qui ont été reproduites : N° 133 J (Koschulin et Mikson, Cent planches, pl. XXII; Rivière, Céramique, pl. 39), 133 P (Pons, Introduction, fig. 33); 180 Q (voir plus haut, p. 69, note 1), et dans Catalogue, 1^{re} éd., n° 104 L (Illustr. Souvenir,

p. 66), 104 N (Ganz, L'œuvre d'un amateur d'art, pl. 23).

⁽⁶⁾ Nos 101 E; 133 K; 133 N. Contantegre, par 1931 p. 7. Apollon par 1931 pl. IV. 150 h de la coll. Imbert par 1931 par 1931. Illustr. Lond. News, janv. 1931, p. 69. Ganz et Durr, p. 106, Kuchel, Islam. Kleinland, fig. 90, Meisterwerke, 11, pl. 106; 180 H.

⁽⁷⁾ N° 101 A. Cf. Kuchel, Islam. Kleinland, fig. 47; Rivière, Céramique, pl. 60, 61. Koschulin et Mikson, Cent planches, pl. XXVIII.

⁽⁸⁾ Kelekian Collection, pl. 34; Butler, Islam. Pottery pl. XLXL.

suppléait à la quantité, nous n'en montrerons comme preuve que l'exquis petit bol de la collection Oscar Raphael (n° 206 M) sur lequel trois oiseaux, parmi des feuillages, se détachent sur fond gris.

C'est à cette même période qu'on peut rattacher les grandes jarres à décoration humaine, au nœud floral en relief, monochrome cramoisi, comme celle du Musée de l'Ermitage ⁽¹⁾, ou bleu foncé, comme celles de la collection Rabenou (n° 102) et de la collection Havemeyer — cette dernière datée de 681-1282.

Ce n'est pas le lieu de considérer longuement l'influence qu'eurent les artisans persans de la céramique sur les motifs décoratifs chers aux ateliers égyptiens. On sait que parallèlement à l'art de Rhages la céramique lustrée, à reflets métalliques, fut en faveur sous les Fatimides, et que ce fait n'est probablement pas du au hasard. D'autre part, on n'ignore pas que la poterie de Saltanatad, à fond bleu, fut imitée en Égypte au xiv^e siècle. Nous voudrions soumettre une hypothèse au sujet de la technique nouvelle qui apparut en Égypte sous les Ayyoubides — la période en est éclairée par une pièce sur laquelle on lit en caractères naskh, *et Maah et-Sabbah* ⁽²⁾. Il s'agit d'une céramique à décor peint sous-couverte — due, nous croient Aly Bahgat et Massoud, à des motifs économiques ⁽³⁾. C'est possible, mais pourquoi n'envisagerait-on pas que certains peintres du nord de la Perse, fuyant l'invasion mongole, dans la première moitié du xiii^e siècle, aient pu s'employer en Égypte? Car, si nous laissons la technique de côté, ce n'est pas pour des raisons économiques que la décoration change brusquement, nous l'assurant l'impression d'un milieu artistique qui avait un sens agité de la vie et état urbain de « reminiscences de l'art de Rhages ».

Si nous passons à une période plus tardive, l'exposition nous présente quelques spécimens de la poterie dite de Kufalsbar, qui semblent avoir été

⁽¹⁾ Cf. MARIUS, *Pers. Lustre vase*, pl. 1; BÉLÉZAN et MICHON, *Les poteries* (I, XXV); MICHON, *Les arts musulmans*, pl. LVIII; MICHON, *Manuel*, II, fig. 349; RIVIÈRE, *Céramique*, pl. 66; KYASS, *Lustre pottery*, pl. II.

⁽²⁾ N° 105 (MICHON, *Manuel*, II, fig. 350); BÉLÉZAN, *Potteries of Persia*, fig. 17; RIVIÈRE, *Céramique*, fig. 67; FAY, *Introduction*, p. 80).

⁽³⁾ Cf. WILF, *Album*, pl. 67; ALY BAHGAT et MASSOUD, *Céramique musulmane*, pl. 7; BÉLÉZAN, *Islam, Pottery*, pl. XL.

⁽⁴⁾ Cf. *Céramique égyptienne*, pl. 91.

⁽⁵⁾ ALY BAHGAT et MASSOUD, *Céramique musulmane*, p. 71.

⁽⁶⁾ ALY BAHGAT et MASSOUD, *op. cit.*, p. 72.

⁽⁷⁾ Cf. BÉLÉZAN, *Islam pottery*, pl. XXXIX; WILF, *Album*, pl. 69.

choisis spécialement pour nous montrer les pièces fines d'autels et de vases, qui pouvaient être inspirés ultérieurement ⁽⁴⁾. Pour cette série, nous disposons de quelques dates précises : quatre plats de la collection Kelekian ⁽⁵⁾ se datent au moins 871-1168 et 900-1171.

Dans le domaine des carreaux de faïence, l'Exposition causa une immense déception, d'autant plus ressentie que la Perse est connue comme la région classique des carreaux émaillés et émaillés qui, dans les siècles récents, ont splendeur égale à nos autres contrées du monde musulman. On pouvait compter sur les doigts les pièces envoyées à Londres, d'ailleurs toutes les plus importantes. On eût dit fort bien qu'on n'ait pas transporté de grands ensembles de carreaux, par exemple le splendide mihrâb de Kashan, qui de la collection Prosen, a passé aux Musées de Berlin. Nous le comprenons d'autant mieux que nous avons assisté au laborieux assemblage du mihrâb du Pennsylvania Museum ⁽⁶⁾ : le résultat ne fut pas comparable aux longs efforts qu'il a fallu déployer et nous n'avons pas l'impression qu'on tentera un nouvel essai. Cette série du mihrâb de Kashan était représentée par trois splendides carreaux de la collection Baumbach ⁽⁷⁾, par ceux du Musée de Sévres et de la collection Indjoudjan ⁽⁸⁾. Le Gouvernement persan avait en outre envoyé deux échantillons d'un mihrâb du sanctuaire de Koum.

Un mihrâb d'un autre type se trouve aux Musées de Berlin, quoiqu'il nous échappe en ce moment. Il ne peut être plus récent que les autres que ceux petits mihrâbs du Musée arabe du Caire ne fissent le voyage de Londres : l'un, daté de 716-1316 ⁽⁹⁾, l'autre, qui appartient jadis à la collection Prosen, signé d'un certain Rashid, fils d'Abul-Ma'ali ⁽¹⁰⁾.

⁽⁴⁾ Nos 231 D (*Illustr. Souvenir*, p. 87, 231) H. KUMAR, *Pottery, Ind. Magazine*, juiv. 1931, pl. II; 231 L (*Apollon*, févr. 1931), pl. III.

⁽⁵⁾ *Kelekian Collection*, planche à p. 81; KUMAR, *The pottery of Persia*, fig. 28, 29; *Bureau Handbook*, p. 133; *Pers. Introduction*, p. 98.

⁽⁶⁾ Cf. KUMAR, *Islam. Kunst*, fig. 443; *Pers. Collection*, n° 1; RIVIERA, *Céramique*, pl. 77; EXNER, *Antiqu. Pottery*, pl. III; *Persian Art*, p. 58; GUTH-WIESEN, *Asia*, p. 110.

⁽⁷⁾ Nos 87 (*Illustr. Souvenir*, p. 51; *Apollon*,

févr. 1931, p. 78-81).

⁽⁸⁾ Nos 151 (*Metallwerke*, II, pl. 109).

⁽⁹⁾ Nos 160, *Museum, Monat*, II, fig. 348.

⁽¹⁰⁾ Nos 161. Cf. WARD, *Antiqu. Studies*, fig. 8, 39, pl. X, XI, XVI, XXV; *Museum*, IV, 1, 1901-1902, L. II, 2110, *Orientalist*, I, fig. 20; *Expos. des arts musulmans de 1905*, pl. 32; *Museum, Or. musulman*, *Céramique de roche*, pl. 27; KUMAR, *Céramique*, pl. 6; D'ALMEIDA, *Khorma*, II, pl. à p. 120.

⁽¹¹⁾ *Museo Arab. da Lucca*, n° 33-2.

⁽¹²⁾ *Museo Arab. da Lucca*, n° 33-3.

Une vitrine est consacrée à ces étioles de faience lustrée. L'un des bris, dont plusieurs sont venues en Europe de la mosquée de Veramin. La plus grande partie d'entre elles porte en légende une bordure épigraphique, souvent terminée par une date; nous constatons que ces cartreaux s'échelonnent entre 660-1263-1682-1283. La partie centrale est garnie d'anneaux qui s'accrochent dans les fentes¹; on peut représenter des personnages isolés ou groupés², ou encore offre une décoration florale, naturaliste ou stylisée³; il est indubitable rare que le décor central soit épigraphique⁴. L'Exposition iranienne nous montre des ustensiles tels que ceux de Lauen⁵ ou de la collection Sart. Dans la première section on a fait disparaître de la vitrine une étiole appartenant à Sir Denison Ross⁶; cette étiole, ou plutôt cet assemblage artificiel de deux fragments d'étioles n'étant sans doute pas

(Preese Collection, n° 62-63). — Cf. DODGINS, *Iran. Specimens*, *Metrop. Mus. Studies*, I, p. 103; *Meisterwerke*, II, pl. III.

² Cf. DODGINS, *Iran. Specimens*, *Metrop. Mus. Studies*, I, p. 100 n° 1.

³ N° 17, 18 (WALLIS, *Iran. Wall-tiles*, pl. XVIII-XIX; 174 G. (WALLIS, *op. cit.*, pl. XXXVII; BRUNN, *Iran. pottery*, pl. II; RAVENH, *Ceramique*, pl. 41, 174 D, 174 H) (WALLIS, *op. cit.*, fig. 32).

⁴ Cf. WALLIS, *op. cit.*, fig. 5, 8, 13, 16-18, 20-31, 40, pl. XIV, XV, XVII, XXIII-XV; BRUNN, *Iran. pottery*, pl. IX; DIXON, *Iran. Pottery*, *Ceramique*, pl. 9; RAVENH, *Ceramique*, pl. 72; BRUNN, *Denkmäler*, fig. 78, 82-83; *Catalogue de la Coll. Hackley-Bey*, n° 41, 378, 379, 381, 382, 344; DALLMAYR, *Kleinasiatische*, II, p. 128; *Meisterwerke*, IV, n° 1200; *Or. Archiv*, I, pl. A; *Expos. des arts musulmans de 1902*, pl. 35; *Preese Collection*, pl. III.

⁵ N° 174 P (*Illustr. Souvenir*, p. 51, 174 G, 174 H b, c, d, 174 M). — Cf. WALLIS, *Iran. wall-tiles*, fig. 8, 12, 14, 24, 25, pl. XV, XX-XXII; BRUNN, *Iran. Pottery*, pl. LXII; DIXON, *Kunst*, fig. 238; MURRAY, *Manual*, II, fig. 355; GLUCK et HORN, p. 403; BRUNN, *Denkmäler*, fig. 80-82; *Expos. des arts musulmans de 1902*, pl. 35.

⁶ N° 174 P.

¹ Cf. *Preese Collection*, pl. II-III; GEORGE-HAVARD, *Orientaleppich*, p. 145; *Expos. des arts musulmans de 1902*, pl. 35; WALLIS, *Iran. Wall-tiles*, fig. 1, 11, 10, 13, 15-21, 23, pl. XVII, XXXIII, XXX-XXXVI, XXXVIII-XLII; DODGINS, *Iran. Specimens*, *Metrop. Mus. Studies*, I, p. 100; DODGINS, *Handbook*, fig. 72; BRUNN, *Iran. pottery*, pl. I; RAVENH, *Ceramique*, pl. 4; DIXON, *Kunst*, fig. 248; MURRAY, *Manual*, II, fig. 356; BRUNN, *Islam. Kleinasiatische*, fig. 53; BRUNN, *Denkmäler*, fig. 83; *Catalogue de la Coll. Schefer*, n° 3, 4; *Catalogue de la Coll. Hackley-Bey*, n° 350, 351, 354, 355, 357, 363, 365, 368, 374, 375; DALLMAYR, *Kleinasiatische*, II, p. 128.

² Cf. BRUNN, *Iran. pottery*, pl. V; WALLIS, *Iran. Wall-tiles*, pl. XIV). — Cf. WALLIS, *op. cit.*, fig. 1; *Preese Collection*, pl. II.

³ Cf. MURRAY, *Manual*, II, fig. 360; PIRN, *Introduction*, fig. 30; MURRAY, *Or. musliman, cristian de roche*, pl. 27; DALLMAYR, *Kleinasiatische*, II, pl. 4, p. 128; BRUNN, *Ceramique*, I, fig. 174.

⁴ Cf. BRUNN, *Denkmäler*, fig. 76; BRUNN, *Kunstgeschichte*, fig. 115.

⁵ *Catalogue*, 4^e éd., n° 174 J.

d'un aspect remarquable : ces six fragments portent tous de la date de 718/1328 permettant d'identifier sûrement au XIV^e siècle cette série au I^{er} paragraphe. Le pictorial est en caractères plus épais et la décoration polychrome.

Les carreaux à fond émaille en bleu turquoise, sur lequel se détachent des personnages en relief, aux tons rouge brun et noir, œuvres charmantes conçues dans la manière des bols de Rhages étaient probablement au complet : deux appartiennent à la collection Paravienini, l'un représentant Bahram-Gür à la chasse⁽¹⁾ et l'autre deux rivaux⁽²⁾ ; nous en possédons le troisième, appartenant à M. Alexander (n° 186 K), qui représente une scène de chasse.

On connaît peu de carreaux à fond en plus grossier montrant de carreaux le revêtement du XIV^e siècle où les caractères épigraphiques se détachent, avec un fort relief, en bleu turquoise, sur un fond de délicats rinceaux mordorés. Ces carreaux sont toujours surmontés d'une bordure en enroulement ou la décoration se compose le plus souvent de larges fleurs⁽³⁾, d'entrelacs⁽⁴⁾, de frises d'arabesques ou d'inscriptions. Les pièces d'écusons ne sont pas nombreuses : 707, 1307, du Metropolitan Museum⁽⁵⁾ ; 700-1310, du British Mu-

⁽¹⁾ Cf. Sauer, *Denkmäler*, fig. 82, 83 ; Koculu, *Céramique*, pl. 9 ; Wallis, *Lustr. Wall-tiles*, fig. 10, 23-25, 31, pl. XV, XXII ; B. de la coll. Hakky-Bey, n° 335-34.

⁽²⁾ Cf. Une éponge de la Collection Preuss, datée 1339-1340. *Preuss Collection*, n° 37, Wallis, *Lustr. Wall-tiles*, pl. XXII.

⁽³⁾ N° 186 Q (voir ci-dessus, p. 59 note 1).

⁽⁴⁾ N° 193 DU (*The Graphic*, dec. 1930, p. 430). — Par contre, on ne vit aucun des carreaux, à décor humain ou animal, de la série dont nous allons parler au paragraphe suivant (cf. Evans, *Lustr. Pottery*, pl. IV ; Dinard, *Handbook*, fig. 87, 6.) ; Porc, *Introduction*, fig. 31 ; Koculu, *Céramique*, pl. 8 ; Wallis, *Lustr. Wall-tiles*, pl. XXVI ; Meuserwerke, II, pl. 110 ; D'Altenmayer, *Ahorasgan*, II, p. 121 ; *Expos. des arts musulmans de 1903*, pl. 31.

⁽⁵⁾ Cf. Wallis, *Lustr. Wall-tiles*, fig. 11, 22, pl. II, V, VI, VIII ; Koculu, *Céramique*,

pl. 6 ; Meuser, *Manual*, II, fig. 341 ; Porc, *Introduction*, fig. 31 ; Gibb et Dick, p. 403 ; Dick, *Annal*, fig. 239 ; Burton, *Islam. pottery*, pl. IV ; Dinard, *Handbook*, fig. 60, 76 ; Koculu, *Céramique*, pl. 76 ; *Illustr. Souvenir*, p. 63 ; *Catal. de la coll. Hakky-Bey*, n° 338, 370 ; D'Altenmayer, *Ahorasgan*, II, p. 121 ; *Expos. des arts musulmans de 1903*, pl. 32 ; *Preuss Collection*, pl. 1, III.

⁽⁶⁾ Wallis, *Lustr. Wall-tiles*, pl. I.

⁽⁷⁾ Cf. Wallis, *Lustr. Wall-tiles*, pl. VII, XXVI ; Dinard, *Dat. Specimens, Metrop. Mus. Studies*, I, p. 101 ; Dinard, *Handbook*, fig. 87 ; Evans, *Lustr. pottery*, pl. IV ; *Meisterwerke*, II, pl. 110 ; D'Altenmayer, *Ahorasgan*, II, p. 120 ; *Catalogue de la Coll. Schefer*, n° 3 ; *Expos. des arts musulmans de 1903*, pl. 41.

⁽⁸⁾ Cf. Wallis, *Lustr. Wall-tiles*, pl. IV ; Koculu, *Céramique*, pl. 8 ; Evans, *Lustr. pottery*, pl. IV.

⁽⁹⁾ Dinard, *Dat. Specimens, Metrop. Mus. Studies*, I, p. 101.

M. Riefstahl, concernant l'influence de la Perse sur la céramique murale d'Asie Mineure : cette causerie, très documentée et illustrée en vues concluantes, se tenait d'ailleurs à la Syrie et à l'Égypte. Nous voudrions pointer ici une remarque faite à l'occasion même de cette conférence, au sujet des rapports qui existaient entre la Perse et l'Égypte. Certaines mosquées du Caire, fondées au milieu du ^{vi}^e au ^{xiv}^e siècle, possèdent une décoration à revêtement de carreaux de céramique : elles sont peu nombreuses, et leurs dates de construction se relaient sur quinze années : est d'abord la mosquée du sultan Muhammad ibn Qalawun à la Citadelle, bâtie en 718-1318, mais presque entièrement remaniée en 730-1330, ce nous sommes en droit de retenir ce dernier chiffre ; d'ailleurs il faut citer aussi le mausolée de Tashkumar le la même année, mais terminé quelques mois plus tard¹. Puis, ce sont la mosquée de Masdum 740-1340, une fontaine du sultan Muhammad ibn Qalawun à une date qui n'a pas pu être précisée, la mosquée d'Aslam 740-1340, et le mausolée d'Al-Julay 749-1340. La technique de ces revêtements est très spéciale et ne se retrouvera plus en Égypte : les divers fragments sont tous monochromes, découpés suivant le décor, fond ou inscriptions, puis assemblés au moyen de plâtre et de baguettes de bois ; c'est, en somme, de la mosaïque laquée². Ce procédé est connu comme venant de Perse, et pour citer un exemple, c'est sans des faïences agencées de cette façon, qu'un architecte du Khorassan signa, en 630-1232, la Sultshah Madrisa, à Herat³. Or, nous savons par Maqrizi qu'un architecte de Téhéran vint au Caire en 730-1330 pour diriger la construction de la mosquée de 'Alî Shâh, de Téhéran⁴. Retenons en outre que des plaques de faïence se retrouvent au mur de la mosquée de la Citadelle. Le sanctuaire de 'Alî Shâh a existé plus, mais le mausolée de Ghazan, fondé à Téhéran vers 700-1300, comprenait bien, dans sa décoration, ce que Chardin appelle le *laï* : *perspécative* à la Mosquée⁵. Cet architecte persan aurait donc créé une mode au Caire, qui

¹ Cf. MIGON et SAKISIAN, *Céramique d'Asie Mineure*, p. 9-10 ; PROUT, *Revêtements céramiques*, p. 4-7.

² Cf. MIGON et SAKISIAN, *op. cit.*, p. 6. D'ALLEMANN, *Khorassan*, III, p. 43.

³ Cf. SARRÉ, *Heute la Kleinasiens*, p. 54. MIGON et SAKISIAN, *op. cit.*, p. 8. PROUT,

op. cit., p. 9. LÖFFLER, *Konin*, n° 24. MIGON, *Manuel*, 1^{re} éd., p. 263 ; 2^e éd., II, p. 316. SARRÉ, *Denkmäler*, p. 127. SARRÉ, *ibid.*, p. 11. DIEZ, *Kunst*, p. 147.

⁴ Maqrizi II, p. 307.

⁵ SARRÉ, *Denkmäler*, p. 26-27.

dura peut être aussi que son séjour en Egypte. Car, il faut insister, on ne connaît aucune faïence murale en Egypte, entre 749 (348 et 901 349) en outre, et celle du *xv^e siècle* le technique est tout à fait différent. Ce sont alors des plaques de céramique polychrome, et il est encore symptomatique qu'en Egypte on les appelle *kashia* ⁽¹⁾ ou la ville de Kashan, en Perse septentrionale. Le mot se trouve chez le voyageur Ibn Baṭṭūṭa qui l'emploie pour les luxueux revêtements céramiques du mausolée du calife Al-ḥafṣid le Marocain les trouve plus brillants et d'un plus beau dessin que les *zethols* de son pays ⁽²⁾. L'influence persane est suffisamment démontrée par le vocabulaire d'appellation, mais déjà le géographe Yāqūt mentionnait au *xiii^e siècle*, que la ville de Kāshān exportait des faïences ⁽³⁾.

GASTON WIET.

(A suivre.)

(1) Cf. POPE, *Introduction*, p. 89. — De même le turc *kashī* (MURON et SARTAN, *op. cit.*, p. 8).

(2) Ibn Baṭṭūṭa, I, p. 415.

(3) Yāqūt, IV, p. 45.

BIBLIOGRAPHIE

Fouquet Potrier. — L'Art hittite. Second fascicule. In-8° de 100 pages, avec 51 figures. Paris, Librairie orientaliste Paul Geuthner, 1924.

L'auteur, qui a rencontré le premier fascicule de l'Art hittite¹⁾, tirage à part d'articles parus dans *Syria*, a engagé M. Potrier à lui donner une suite consacrée cette fois, non plus à la sculpture, mais à la céramique hittite.

Les premiers travaux de ce genre ont été publiés par M. de Ceule, tout récemment l'éminent maître qui a tenu à les examiner avec le soin et la pénétration qu'il apporte en toute chose. Il prend texte de la publication de M. de Ceule sur la *Céramique cappadoçienne*, catalogue de la collection de Louvre pour présenter la céramique de Cappadoce, des *Studies in Early Pottery II* de M. H. Frankfort pour discuter des rapports entre l'Asie et l'Europe, enfin des *Untersuchungen* V de M. V. Christian pour situer les Indo-Européens et marquer le rôle des Hittites.

M. de Ceuninck ne s'est pas fait illusion sur sa tentative de classement

et il s'attend encore à ce que les fondles poursuivies avec succès à Mishar par la mission von der Osten, de l'Oriental Institute de Chicago, puis à Has Ruyuk par M. Delaporte, ainsi que la reprise récente des fondles de Boghar-keni, apportent des modifications à son classement. Mais son mérite est grand d'avoir le premier essayé de grouper chronologiquement des vases sur lesquels on n'avait aucun renseignement stratigraphique. Au moment où il travaillait (les 2 volumes de la *Céramique cappadoçienne* ont paru en 1926), il ne pouvait même pas, comme nous l'avons essayé dans la *Tyrie et ses voisins aux hautes époques*, relier le développement céramique à l'histoire locale, car celle-ci n'était pas encore nettement fixée. L'éclipse que subit, du xvi^e au xiv^e siècle, l'empire hittite, nous a, en effet, incité à repêcher hors de cette période les développements céramiques hittites les plus brillants.

M. Potrier s'attache, avec une singulière maîtrise, à détailler le décor géométrique et tire des éléments pris sur les vases de la Susiane et sur ceux de la Cappadoce des tableaux comparatifs impressionnants. A vrai dire un décor géométrique, quel qu'il soit, utilise fatalement des éléments simples comme les droites formant des angles, le triangle,

¹⁾ In-8° de 100 pages. 1925, extrait de *Syria*, I, p. 109 et 261-11, p. 6 et 96, V, p. 1.

le losange, la croix, le chevron, le damier, le treillis, ou la ligne ondulée, le cercle et la spirale. Pour nous inciter à la prudence, M. Pottier reproduit (fig. 16 et 17) des vases de l'Amérique du Nord et de la République Argentine et groupe (fig. 18, des déors de poteries peintes du Mexique : tout le répertoire géométrique d'Europe et d'Asie s'y retrouve jusqu'à la ligne oblique « en escalier » « trait parallèle » de la fabrique la plus ancienne (Suse I) », jusqu'à la double spirale et à la croix cassée et jusqu'à la grecque la plus parfaite. Pour résister à ce polygonisme évident non plus de simples les uns d'éléments complexes, il faudrait

pendant, il est certaines déviations qu'on ne peut nier, par exemple celle de la céramique d'imitation mycénienne qui apparaît en Palestine et en Syrie vers la fin de l'âge du bronze. Mais souvent, quand l'analogie est certaine, nous sommes incapables de déterminer à quel pays revient la priorité, ainsi pour l'ibéol qui est aussi abondant à Chypre qu'en Canaan, ou pour les séries de vases dits du Tell el-Yahoudiyé qui se concentrent depuis la Nubie jusqu'à Chypre.

La tendance aujourd'hui est à la hardiesse. On franchit allègrement les plus larges limites de temps et d'espace pour construire de vastes synthèses à base de céramique comparée, à peine arrêtée-on devant les océans. C'est ce qu'ont tenté non sans mérite MM. Frankfort et Christol. Si l'on note que ces théories ne se présentent que comme des « ressemblances et des possibilités » (p. 89) et qu'elles témoignent de connaissances étendues, on ne pourra pas

leur refuser d'être instructives et la discussion à laquelle les soumet M. Pottier ajoute beaucoup à leur intérêt.

L. D.

LOUANES-F. JEAN. — La Religion sumérienne d'après les documents sumériens antérieurs à la dynastie d'Isin (= 2184). Un vol. in-8° de xvi et 257 pages avec 32 planches. Paris, Paul Geuthner, 1931.

Ce répertoire méthodique et précis rendra les plus grands services la discipline, que ce soit en matière de documents proto-sumériens et de documents mesopotamiens est intéressante, sinon toujours décisive. Il est certain qu'anciennement le monde divin sumérien donna quel que peu l'impression du chaos. Il ne s'est hiérarchisé qu'à la longue. Nous nous contenterons ici de montrer de quel genre peut être l'ouvrage de M. Clavelle. M. Jean pour l'étude de la mythologie phénicienne et cela, non pas en recherchant simplement les emprunts, mais aussi par application de la méthode comparative, qui admet les analogies de pensée sans imposer la ressemblance.

Les textes du Bas-Sumer font apparaître la même méthode d'être qu'on trouve à haute époque en Sumer. De bonne heure, dans cette dernière région, on établit des filiations, puis au temps de Gudea nous voyons Ningirsu, le dieu de Lagash, posséder une cour à l'image de celle du patet ou bag. Le dieu se voit affecter deux lieux-divins, un Anet divin chargé de « briller (de l'éclat) des étoiles du ciel le char par », de maintenir en bon état l'Anu appelé ag-kaš, un divin chevrier, un

divin musicien et un divin chante, aussi un divin garde-pêche qui doit « mettre des poissons dans les étangs, des roseaux dans les belles cannières », un divin intendant chargé de parer la plume, de veiller sur les oiseaux et les bêtes, un divin architecte chargé de bâtir la ville et une forteresse.

Nous avons lu, dans les textes de Ras-Shamra, à reconnaître dans Aleyn, par qui se manifestent les nappes d'eau souterraines, le « Ba'al de la Terre (1) ». Tout doute est levé par comparaison avec les conceptions sumériennes : En-ki ou « Seigneur de la terre » est aussi le Seigneur des eaux souterraines qu'on voyait sourdre en certains lieux. Nous avons vu que *zbl*, probablement *zabou* « demeure », apparaît comme un équivalent d'Aleyn. Précisément En-ki portera encore le nom de Ê-s « maison de l'eau ». Nous pouvons donc comprendre que le *zbl* est la « maison de l'eau ».

Il est peu douteux que Dagan, le Dagon biblique, est une divinité sémitique ce dieu n'apparaît chez les Sumériens qu'au temps de la troisième dynastie d'Ur.

R. D.

GEORGES RAUZY. — *Alexandre le Grand.*

Un vol. in-8° de 447 pages avec une carte. Paris, L'Artisan du Livre, 1931.

Dans son ouvrage sur les *Mœurs et Coutumes des Musulmans*, M. Gautier observe : « Alexandre lui-même n'a pas eu à proprement parler d'historien : sa figure morale reste à dégager, à recon-

struire. » L'ouvrage que nous annonçons a pu le faire de telle façon au desideratum exprimé que, dans sa prochaine édition, M. Gautier devra rectifier son texte.

M. G. Badet a publié, dans la *Revue des Études Anciennes*, des *Notes critiques sur l'histoire d'Alexandre* qui l'ont mis en à présenter, sans appareil critique (2), au public lettré les résultats auxquels il a abouti au cours de longs travaux et de méditations prolongées. L'œuvre est fortement pensée et supérieure ment écrite, signe du génie d'Alexandre dont elle découvre les ressorts profonds.

Alexandre a, certes, été un grand capitaine, le plus grand peut-être ; cependant, on n'a pas manqué d'observer qu'il accaparait toute la gloire des Macédoniens et on a même insinué qu'il n'eut à combattre que des femmes. Mais il lui appartient bien en propre, d'avoir poursuivi la conquête morale de l'Asie et de s'être immédiatement rendu compte qu'il n'y parviendrait que par la justice et le culte.

Dès 1925, le savant professeur à l'Université de Bordeaux soutenait qu'Alexandre, en allant consulter l'oracle libyen voulait se faire reconnaître comme fils de Zeus Ammon et justifiait ainsi ses prétentions à la souveraineté universelle. Une seconde étape, plus difficile à franchir, consistait à absorber la Grande-Royaume achéménide tout en conservant son ascendant sur ses compagnons grecs. Alexandre y prélude par l'union avec Roxane : « Pour l'affermissement de l'empire, pour unifier l'Europe que les Macédoniens et les Perses se mêlent

(1) La Mythologie phénicienne d'après les tablettes de Ras-Shamra, dans *Revue de l'Histoire des Religions*, 1931, II, p. 384-395.

(2) On trouvera à la fin de l'ouvrage une bibliographie et un index.

par des mariages. » L'identification avec le Grand-Roi ne s'obtiendra cependant que par la proskynèse à la mode perse dans laquelle on s'agenouille et se prosterne jusqu'à toucher le sol avec le front. Il éprouve une forte résistance à imposer ce geste aux Grecs.

Alexandre ne fut pas emporté par la seule passion de la conquête, la curiosité de la découverte joua chez lui un rôle non moindre : « Il est le prototype, nous dit M. Hadet, des grands pionniers explorateurs de mondes nouveaux, l'ancêtre de toute la noble et audacieuse lignée dont la tâche historique fut de supprimer les barrières que les continents et les mers établissent entre les hommes ». Il n'a pas tenu à lui qu'il n'atteignît le Gange, mais grâce à Nearchus, le conquérant « substitua aux succès de l'impérialisme continental les belles réussites de l'impérialisme maritime ».

De retour à Suse, après tant d'ardues fatigues et de combats, le quartier général redevient une véritable cour où « l'Occident et l'Orient se mêlent en valisant d'éclat ». Alexandre crut réannexer l'union étroite de l'Europe et de l'Asie par la célébration des noces mixtes où les héros macédoniens épousèrent les filles de l'aristocratie orientale. Mais pour arriver à détruire l'antagonisme entre les Macédoniens et les Perses, il eût fallu qu'Alexandre vécut longtemps ; or, il disparut presque aussitôt. Le partage de Babylone minua les effets de la fête nuptiale de Suse.

L'empire hellénistique s'implanta pour longtemps en Asie antérieure au point que la science musulmane en sera tout imprégnée. On conçoit qu'un tel sujet ait occupé un historien autre que

M. Hadet par les grands problèmes asiatiques.

R. D.

GASTON WERT. — *Matériaux pour un Corpus Inscriptionum Arabicarum*. Première partie. Égypte. Tome II, 2^e fasc. gr. in-4^e, p. 129-283, avec 4 pl. Le Caire, l'imprimerie de l'Institut français, 1930.

L'auteur éclaire les textes qu'il édite au moyen d'un large commentaire, il fait revivre dans ce fascicule quelques événements typiques de la domination fatimite, notamment sous le vizir de Badr Djumali et de son fils Afdal. Durant cinquante ans (406, 1074-545, 1121) ces deux personnages présidèrent aux destinées de l'Égypte. Esclave arménien, « Badr devint, par une politique vigoureuse, sauveur sa nouvelle patrie de la ruine et retarder d'un siècle la débâcle du régime fatimite ». Selon l'expression de Muqrixi, Badr fit de sa fonction « au vizir de sabre » et ses titres montrent bien qu'il occupa toutes les charges. « Il obtint en somme un pouvoir de délégation générale. Il eut vite fait, par des exécutions sommaires, de rétablir l'ordre en Égypte. Du coup le commerce prit un remarquable essor et aussi l'agriculture après qu'il eut fait remise aux paysans de trois années d'impôt ».

Son fils, Afdal, bénéficia de l'aurore de son père et de la prospérité que celui-ci avait apportée à l'Égypte. « Pendant son ministère, Afdal continua la manière instaurée par son père : tenir le calife (Mustansir) en tutelle étroite. » Par contre, « cumulant d'immenses richesses, il sut satisfaire le goût du calife pour les fêtes et les banquets ».

Sous le vizir Ma'mun, le mouvement s'accroît et fit naître les succès que les Croisés remportaient en Syrie et en Palestine. On trouvera, p. 177 et suiv., une description de toutes ces fêtes, jusqu'aux fêtes chrétiennes. Le budget en perdit l'équilibre et, en 517 de l'hégire, le président de la Cour des Comptes éleva une véhémence protestation contre l'exagération des dépenses. Son attitude courageuse lui valut d'être exécuté un an après.

Cet aperçu du contenu de ce fascicule indiquera l'importance que le commentateur de M. Wiet présente pour l'histoire du temps.

R. D.

ALY BEY BAHGAT et FÉLIX MASSOULÉ. —

La Céramique musulmane de l'Égypte

(Publication du Musée arabe de Caïre)

Le Caïre, Imprimerie de l'Institut français d'archéologie orientale, 1930

Il y a dix ans que le regretté Aly Bey Bahgat, dont l'enthousiasme pour l'art du son pays a enrichi le musée arabe du Caïre par des fouilles heureuses, avait conçu le plan de publier les trésors de son musée en collaboration avec des savants européens⁽¹⁾. Il fut enlevé par une maladie subite au moment où il était occupé à rédiger le texte du beau volume de planches intitulé : *la Céramique égyptienne de l'époque musulmane* (cités C. E.)⁽²⁾.

Voilà qu'après bientôt dix ans, l'ouvrage si longtemps attendu par ceux qui présidaient la C. E., a paru sous une forme

quelque peu déconcertante. La céramique musulmane de l'Égypte (cités C. M.) a lieu de se contenter des planches déjà publiées au nombre de 142 dans C. E. on fournit 04 qui reproduisent un grand nombre d'objets de la C. E. sans y ajouter les références nécessaires. On n'y trouve, en effet, que des notes qui se rapportent d'une manière générale aux planches de la C. E. En écrivant un compte rendu de la C. M. on ne peut que répéter les termes mêmes de la préface de M. G. Wiet : « Je suis mal à l'aise pour présenter au lecteur cette contribution à l'étude de la céramique musulmane... Il est très douloureux, en effet, de publier l'œuvre d'un disparu... dans le cas présent il est indubitable qu'Aly bey Bahgat aurait remanié son manuscrit pour donner certaines références, pour pousser plus à fond certaines questions. » L'ouvrage n'ayant pas sa forme définitive, on est justifié et même obligé de discuter quelques problèmes qui importent pour l'histoire de la céramique.

En parcourant les planches de la C. M. on est frappé par la précision des dates proposées : milieu du 12^e siècle, fin du 12^e siècle, 13^e siècle, fin du 13^e siècle, etc. On se demande si les auteurs ont trouvé des faits tout à fait nouveaux qui justifient une datation aussi précise qu'aucun spécialiste n'aurait osé donner auparavant. En vain les cherchera-t-on, ces indications, dans le texte. Les auteurs font grand cas de l'étude technique de la céramique sans mentionner, du reste, les travaux de M. L. Frobenius qui renferment les meilleurs renseignements sur les problèmes techniques⁽³⁾. Personne ne s'ou-

⁽¹⁾ Voir Syria, 1923, p. 59-61.

⁽²⁾ Publié sous les auspices du comité de conservation des monuments de l'art arabe, Frobenius S. A. Hild., 1924.

⁽³⁾ Voir : *Étude sur les débris céramiques*

dra mettre en doute la valeur d'une analyse technique quand il s'agit de trouver des indices chronologiques, à condition qu'elle fournisse des faits précis et qu'elle soit accompagnée d'une analyse détaillée du décor. Si ce n'est pas le cas, elle ne sera qu'une cause de trouble. Le premier chapitre sur la série pré-toulousaine nous en donne une preuve éclatante. Les propos du problème épineux de la céramique à reflets métalliques. Les premières phrases de ce chapitre sont bien caractéristiques de la manière dont on tranche les questions de chronologie : « Ici encore, lit-on, la technique va être pour nous d'un grand secours. Tous les céramistes qui débataient dans la fabrication des reflets métalliques produisaient, tout d'abord, des pièces dont le lustre est incertain et peu accusé. La fabrication de la série pré-toulousaine, qui a été pratiquée en Égypte vers le milieu du ix^e siècle, présente les caractéristiques » (p. 41). Dans le chapitre précédent on trouve la même affirmation sous une autre forme : la poterie à reflets métalliques accuse « un véritable balbutiement » vers le milieu du ix^e siècle (p. 39). Aucune raison n'est donnée pour prouver cette date de première importance. Il serait bien plus logique de citer l'exemple de M. H.-J. Bullier qui attribue les potiers de l'Égypte au cours du x^e ou du viii^e siècle, s'agit-il d'un essai de correction ? Les poteries trouvées à Samarra, à Rhagus et à Sossan sont des produits de l'Égypte (p. 36). On

sur les émaux et sur les verrres, dans l'histoire de chimie et de physique, 8^e série, t. IX (1906). La céramique primitive, introduction à l'étude de la céramologie, par L. FROST, Paris (1911).

rappellera que Samarra fut déjà fondée en 836 après J.-C.

Parmi les 7 fragments attribués au milieu du ix^e siècle, il y en a deux à décor épigraphique, voir pl. I, 2 et 7. Ils sont reproduits sur notre figure 1, A



D'APRÈS LA CÉRAMIQUE MUSULMANE DE L'ÉGYPTE
PL. I, 7

A



PL. I, 2

B

PL. I, 1

et B. Sur l'un B on voit clairement la formule *salama*, écrite en *ushku* : c'est-à-dire que cette espèce d'écriture est étrangère à la céramique lustrée du ix^e siècle et n'apparaît qu'à l'époque fatimide. Sur l'autre (fig. I, A, il y a le mot *bech* écrit en caractères courants. Le seul *ad* avec sa forme évoluée est un indice sûr contre l'attribution à l'époque pré-toulousaine.

Les *haraka* de la céramique lustrée et

Égypte, Mésopotamie et Perse présentent un caractère bien plus simple au ix^e siècle ; voir *Syria*, 1924, pl. XXI, XXII, figures 1, 2, et la C. M., pl. III, 1 bis et pl. IV, 2 bis. Après avoir constaté que la céramique dite pré-toulounide doit être attribuée au x^e siècle ou se mettre, dorénavant, en garde contre toutes les hypothèses chronologiques des chapitres suivants. Une des plus étonnantes se rapporte aux falènes à émail stannifère décorées sur cru de la planche XLVIII, que les auteurs aimeraient attribuer au xviii^e siècle (sic) ⁽¹⁾ ; « Leurs décors, faits de points et de figures d'animaux, ont un caractère archaïque très accusé qui militerait en faveur d'une ancienneté assez grande, si l'aspect même des tessons ne nous donnait l'impression d'une fabrication tardive. » Ce vague aspect technique est bien trompeur. Non seulement les motifs ornementaux, mais aussi les faits paléographiques propres aux fragments de ce genre céramique militent en faveur de l'époque avant l'an mil ⁽²⁾.

Quant à la céramique lustrée de l'époque toulounide la C. M. distingue deux groupes : celui à reflets olivâtres est réclamé pour l'Égypte, tandis que l'autre, marqué par « l'aristocratie » du dessin

et des couleurs, est attribué à Samarra. Encore reste-t-il à prouver que les nombreux objets à reflets olivâtres, trouvés à Rhagès et ailleurs, sont d'origine égyptienne. Les arguments en faveur de l'Égypte sont bien faibles.

Les décors en forme de palmes et de feuilles lancéolées se trouvent partout à l'Est du Caire, ils appartiennent au répertoire classique. Il en est de même des trois cercles concentriques que la C. M. considère comme « une marque d'atelier toulounide ». Ce sont de simples motifs ornementaux, très répandus dans la céramique lustrée du ix^e-x^e siècle. Même si l'on avait trouvé de véritables déchets de four au Caire, ce ne serait pas une preuve que toutes les pièces à lustre olivâtre, découvertes en Perse, Mésopotamie et Espagne, furent exportées de l'Égypte.

A bon droit l'art fatimide est traité plus en détail que les autres époques de l'art musulman. La C. M. lui a consacré 27 planches dont un bon nombre, du reste, renferment des pièces publiées plus soigneusement dans la C. E. ; qu'on compare par exemple C. M. pl. IX, 1 ; XVI, 5 ; XXV, 1 et 1 bis avec C. E., pl. 28 ; 25, 1 ; 16, 1 et 2. On saura gré aux auteurs de la C. M. d'avoir essayé de grouper les matériaux d'après les signatures de potiers ou d'ateliers qui se trouvent sur bien des fragments céramiques. Mais quand ils disent que « grâce au caractère des décors que nous comparerons à ceux des monuments de l'art arabe, nous pourrions fixer les dates avec quelque certitude », on regrettera qu'ils n'aient pas poussé leur analyse plus à fond. Le premier exemple qu'ils donnent de leur méthode de comparaison

⁽¹⁾ On aime à croire que le regretté Aly bey Bahgat n'a pas proposé cette date. Son erudition remarquable se rapportait aux auteurs arabes. En dehors de son domaine spécial il se fiait volontiers au jugement de ses amis spécialistes.

Le même décor fait de points se rencontre déjà à Samarra, qu'on compare à ce sujet, C. M. pl. XLVIII et F. SARRA, *die Keramik von Samarra*, pl. XXVI, 2. D'autres matériaux de comparaison se trouvent parmi les fragments céramiques provenant de Samarra au Victoria and Albert Museum.

la rendra suspecte à ceux qui connaissent les monuments épigraphiques de près. Le dessin particulier de la lettre *'ain* dans le nom de Saïd, comparé à celui de la même lettre tracée sur la stère n° 61 du musée arabe du Caire, datée de 414 de l'Hégire (1020 apr. J.-C.), nous fait supposer que l'atelier de ce céramiste était en pleine activité dans la première moitié du xi^e siècle. Or on trouvera le *'ain* fermé de Saïd, dont la graphie du reste, varie considérablement (voir fig. 2, B), dans les inscriptions du x^e siècle aussi bien que dans celles du xi^e siècle. D'autre part, le plus important encore, le décor épigraphique de Saïd ne cadre nullement avec ce qui des monuments du Caire du xi^e siècle (voir fig. 2, A). Le *alif-lam* tressé de « *ayyounine* » une des formules favorites des pouvoirs de l'époque fatimide — et les petits arcs souvent placés dans les hampes verticales n'apparaissent au Caire que vers la fin de l'époque fatimide, tandis que dans les provinces et les oases de l'Est on les trouve déjà dans la première moitié du xi^e siècle. Voilà pourquoi, en déterminant la date des fragments céramiques trouvés en Égypte, il faut toujours tenir compte de la possibilité de l'importation ou de la présence d'ouvriers et d'artisans dans la capitale fatimide (*). Ainsi, le musée arabe possède

(*) Voir Syria, 1924, Une formule épigraphique de la céramique archaïque de l'Islam, p. 63.

un tessalon *saïd* par un artiste originaire d'Amul, voir C. E., pl. 23, 1 et C. M., pl. XVII, 2.

En reste, il est naturel que la splendeur de la capitale fatimide ait attiré un grand nombre d'artistes et d'artisans étrangers à l'Égypte. Dès avant l'époque



FIG. 2

fatimide, il y avait au Caire de fortes colonies d'immigrants venus de l'Est (*). Des milliers d'étrangers, grands seigneurs et compagnes de valetsaille, soldats, artisans et commerçants, ont apporté leur vaisselle avec eux et en ont laissé les de-

(*) Voir R. GUYOT, Relations between Persia and Egypt under Islam up to the Fatimid Period, Oriental studies presented to Professor E. G. Browne, Cambridge, University Press, 1912, p. 42.

bris au Caire. En présence d'un petit groupe céramique on doit penser à l'importation plutôt qu'à un atelier « peu fécond ». Un tel groupe importé est peut-être représenté par les planches XXVI et XXVII. La C. M. attribue ces fragments à un artiste dont la signature *sa'd* était complétée par le mot *sauf* « fabricant » (voir p. 63 et pl. XXVI, 3 bis) et dont l'atelier était en activité à la fin de l'époque fatimide, ainsi que l'attestent, « d'une façon générale, le caractère de son décor et la qualité de son émail ». On notera la même argumentation vague qui nous a frappé dans l'analyse de la céramique dite proto-fatimide. Le seul *'aïn ouvert de sa'd* rend impossible l'attribution au XII^e siècle. La forme spéciale de cet *'aïn* disparaît des monuments du Caire dans le courant du XII^e siècle. C'est ainsi que s'explique tout naturellement l'absence de ce décor de cette céramique, en particulier le soi-disant fait curieux « que cette marque du XII^e siècle est la même que celle qui était employée au IX^e siècle par les céramistes qui ont fait les faïences dites de Samarra » (p. 63 en bas). En réalité, cette céramique attribuée à la fin de l'époque fatimide est antérieure à l'an mil.

On voit que les nouvelles dates précises, proposées pour les faïences à lustre métallique, sont loin d'être fondées sur des données concluantes. Les petits faits significatifs qui pourraient servir à établir une chronologie nouvelle sont souvent sacrifiés à des impressions générales telles que : « Les figures sont reconnaissables à leur style particulier et à leur fond d'arabesques traitées avec la virtuosité qui lui est propre. » « Les figures de Sa'd sont d'un sentiment artistique

très féminin : il est par excellence le peintre de la grâce et de la jeunesse » « Quand, aux décors, ils pourraient passer pour ceux de Sa'd, tant ils montrent de fougue et de fièvre. » « Aussi ses œuvres ont-elles un style d'une élégante aristocratie qui révèle un maître. » Les nombreuses détails du décor épigraphique, géométrique, etc., rhéglent l'ordre chronologique de la C. M. en bien des endroits, tout en évitant la précision arbitraire mentionnée plus haut. Elle trouverait peut-être des raisons pour placer l'œuvre de M. al au avant celle de Sa'd.

Les céramiques à décor gravé sous cuverte, qui, par leur qualité artistique et la quantité des objets trouvés, ont dû jouer un rôle considérable dans la production des ateliers fatimides du Caire, ne sont guère qu'esquissées dans la C. M. Elle n'a reproduit que quelques lessons de ce qui est une idée très incomplète de la richesse des documents de ce genre. Si ses auteurs de la C. M. nous disent que « Sa'd, le premier, au commencement du XI^e siècle, avait orné de décors gravés des pièces de toutes couleurs, par imitation des céramiques chinoises de la dynastie Song, auxquels il avait ajouté des reflets métalliques » (p. 69), on est justifié à mettre en doute l'exactitude de ces assertions.

Il n'est ni prouvé que l'atelier de Sa'd a existé au commencement du XI^e siècle, ni que Sa'd a été le premier à imiter le décor Song. Le seul fait certain est l'existence de quelques pièces signées de Sa'd combinant le décor gravé avec des reflets métalliques. Notons, en passant, que le beau spécimen de ce genre, que M. O. Raphael a donné au British Museum

voir fig. 2, A) (*), ainsi que celui du musée arabe, reproduit dans la C. E., pl. 89, portent de simples bordures gravées. Des ornements plus compliqués feraient tort à l'effet du décor à reliefs métalliques.

Bien que les derniers chapitres de la C. M. soient traités d'un manière assez sommaire, ils contribueront pour leur part à l'étude de la céramique musulmane grâce aux nombreuses reproductions photographiques qui les accompagnent. Et l'ensemble de cet ouvrage achevé restera un monument témoignant du zèle et de l'enthousiasme pour l'art arabe qui ont animé toute la vie du regretté Aly bey Buhārī.

S. FLEURY

ALFRED M. RIEFSTAHL. — *Turkish architecture in southwestern Anatolia, a preliminary account of an expedition to Smyrna, Manisa, Hageh, Tireh, Aidin, Antolia and Alaya*. In-4°; xiv, 118 pages, 228 figures hors texte en photographie. Cambridge, Harvard University Press, 1911.

Le livre comprend deux parties : dans la première (p. 1-73), M. Riefstahl étudie les monuments ; dans la seconde (p. 77-116), M. P. Willek publie et commente des inscriptions recueillies et photographées par M. Riefstahl.

Les documents qui constituent l'ouvrage consistent avant tout en photographies pour la plupart excellentes, qui reproduisent les clichés de l'auteur. Quelques levés

de plans (fig. 3, 21, 52, etc.) fournissent sur les édifices des précisions suffisantes mais certains « sketch diagrams », surtout ceux sur lesquels ne figure aucune échelle, sont d'une valeur documentaire plus réduite. D'une manière générale, on regrettera l'absence de coupes qui, même présentées de façon schématique, sont le complément indispensable de toute étude architecturale.

Le commentaire descriptif des planches témoigne d'un examen attentif des monuments et permet, dans la plupart des cas, de s'en faire une idée exacte.

Parmi les monuments les plus intéressants on peut citer Ulu Djami de Manisa qui remonte à l'époque seldjoukide. L'eût-il été pourrait-on se demander si le mur de séparation entre la cour et la salle de prière (fig. 3) n'est point une adjonction postérieure. Certains indices le laisseraient croire et la question, en tout cas, aurait dû être posée et résolue. A Hageh, Ulu Djami possède un superbe minbar de bois sculpté et un oratoire de stuc fort bien conservé. Dans la même ville, subsiste une vieille maison turque que M. R. date du début du XVIII^e siècle, mais qui sera plus récente. Les villes de Tireh et d'Antalya fournissent des exemples divers de mosquées, de medressés, de bedestens, et, à Alaya, l'auteur a relevé, entre autres, la curieuse disposition de l'arsenal. Enfin il a étudié une série de khans : Sharafko khan, près d'Alaya, Evdir khan et Kirk Göz khan, l'un et l'autre près d'Antalya. De Susuz khan près de Burdur, déjà publié par Lanckoronski et par Rott, M. R. donne de nouveaux détails : le porche de ce monument (fig. 125) offre un exemple fort curieux de figures arabes que M. R. appelle

* Voir *Transactions of the Ceramic Oriental Society*, 1911, « Fragments from Fustat », by Mr O. HANSEN.

des « angelots » (p. 87). Mais ces reliefs ne reproduisent-ils pas plutôt, de manière singulièrement précise, les harpyes du célèbre tombeau de Xanthos ? Le sculpteur semble bien s'être inspiré d'un bas-relief antique.

Le Corpus des inscriptions, dû à M. P. Wittek, renferme les textes épigraphiques traduits en allemand et en anglais, accompagnés de commentaires. Tous ces documents ainsi que les brèves notices consacrées aux différentes villes enrichissent de manière appréciable nos connaissances historiques sur la région étudiée.

Dans le texte dû à M. Kiehlstahl, on pourrait relever quelques défauts : il est singulier que les arcs de la mosquée de Birge puissent être à la fois *demi-circulaires* et *légèrement ovoïdes* (p. 26) et que, sur des carreaux de faïence, des pampres réussissent à former des *ogives asymétriques* (p. 19).

D'autre part, était-il nécessaire, à propos de la structure du plan ou même des détails insignifiants d'un édifice, de multiplier les rapprochements et les digressions, ce qui ne laisse pas de donner au texte une allure quelque peu désordonnée. Les comparaisons proposées se rapportent d'ailleurs à des monuments anatoliens inédits dont les noms n'évoqueraient aucune image dans l'esprit de la plupart des lecteurs. Quant à ceux qui connaissent ces monuments, ils seront amenés à constater que les souvenirs de voyage de l'auteur sont un peu flous. C'est ainsi que, comme exemple de mosquée à coupole devant la mihrab, dispose son lecteur, M. R. cette grande mosquée de Sivas (p. 14) : or, elle est une des rares qui soit couverte d'un plafond continu

(cf. Van Berchem et Halil Edhem, *Corp. Ins. arab.*, III, 1, Pl. X.) En outre, l'auteur déclare qu'il ne connaît qu'une seule mosquée couverte de barreaux (*barrel vault*), la mosquée de Hadji Kulu à Kayseri, et il range la mosquée de Kluand, dans la même ville parmi les mosquées plafonnées (p. 14, répété p. 30) : en fait la mosquée de Kluand est un des exemples les plus complets d'une mosquée couverte de barreaux et un autre exemple de ce type est fourni par Kulu Djami, également à Kayseri.

On passerait condamnation sur ces confusions que peuvent excuser les difficultés du voyage en Anatolie et la rapidité d'examen qu'imposent souvent les circonstances. Mais, par ailleurs, M. R. en arrive à comparer entre eux des édifices qui n'ont aucun trait commun, par exemple Khatuniye Djami de Manissa et Atik Ali Pasha Djami d'Istanbul (p. 23), Ulu Djami de Manissa et Ulu Shereshi d'Andrinople (p. 16). Comment, d'autre part, peut-on ranger dans un même groupe monumental (p. 12, la mosquée d'Ahmedin à Konya, dont le plafond est supporté par un quinconce de colonnes réunies par des arcs et la mosquée de Divrik à 3 nefs parallèles, aux voûtes savantes et complexes appuyées en pierre ? Et quel rapport peut-il exister entre une construction aussi simple et aussi peu expressive que le Tekke des Mevlevi d'Antalya (fig. 86) et la mosquée de Tekkeirge, à Brousse : dans l'un et l'autre de ces édifices, dit M. R. (p. 49), on relève l'emploi simultané de la coupole sur pendentifs et du barreaux brisé. Soit : mais ce n'est point là un trait caractéristique puisqu'on pourrait constater la

même fait dans des centaines de monuments.

Je crois que le texte de M. Riefstahl eût gagné à être débarrassé de tous ces hors-d'œuvre qui nuisent à la clarté de l'exposition sans jamais apporter des conclusions bien fermes. Quant à certaines interprétations d'ordre esthétique, elles me paraissent plutôt aventureuses : pour ce qui est de la gradation ascendante du décor à Gök Medressé de Tokat (p. 28), M. Riefstahl me permettra de lui dire que ce n'est là qu'une aimable fantaisie, contredite par les faits. Et d'ailleurs, il me semble bien difficile qu'on puisse si fréquemment noter le désir d'accentuer — le mot *emphasized* revient presque à chaque page — tel ou tel élément de la composition. C'est prêter gratuitement à de modestes constructeurs des intentions bien subtiles.

Toutes les réserves que je viens de formuler ne s'adressent, on le voit, qu'à des détails accessoires, à la forme plutôt qu'au fond même de l'ouvrage. La documentation qu'il nous apporte sur des faits nouveaux, et en grande majorité inédits, sont d'un intérêt et d'une valeur indiscutables. Le livre est le fruit d'un effort des plus méritoires, d'une enquête minutieuse et sincère et ceux qui ont vécu dans la campagne anatolienne pourront imaginer la somme de difficultés vaincues que représente un tel livre. Avec ses excellentes photographies, ses croquis de plan, le corpus épigraphique dressé par M. Wittek, il fournit un sérieux appoint à notre documentation. L'auteur, avec une modestie sans doute excessive, a donné comme sous-titre à son livre : *A preliminary account*. — Ce n'est là, je pense, qu'une formule lit-

téraire. Nul ne songera à reprendre le travail que M. Riefstahl a mené à bonne fin : il restera une contribution définitive à l'histoire de l'art en Turquie et devra être soigneusement utilisé dans tous les essais de synthèse futurs.

ALEX. LE GARNIER

Les Jésuites en Syrie, 1831-1834. Université Saint-Joseph Douze plaquettes in-8°, Paris. Les éditions Delion, Durassé et Cie.

Le contenu des Jésuites en Syrie (1831-1834) nous vaut une publication ample et documentée concernant l'œuvre de cet ordre en Syrie⁽¹⁾. Douze fascicules d'une cinquantaine de pages en moyenne sont ornés de bois, de cartes et d'excellentes photographies. Tous ceux qui ont vécu quelque peu en Syrie y retrouveront des sites ou des scènes familières et des visages amis.

De tous les ordres d'activité de l'Université de Beyrouth (Faculté de Médecine, École de Droit, École d'Ingénieurs, Observatoire de Ksara, Missions), nous ne nous occuperons ici que de l'œuvre scientifique d'orientalisme et d'archéologie, objet du fascicule 9.

Le premier chapitre est consacré à la Bibliothèque orientale de Beyrouth et au regretté Père Louis Cheikho, qui assure son extension. C'est lui, en particulier, qui réunit la précieuse collection de plus de 2.000 manuscrits orientaux. On se souvient souvent de la des voir. Nous l'avons déjà vu à l'œuvre, découvrant, comme nos humanistes du xvi^e siècle,

(1) Cf. déjà en 1904, M. GOLLANDIER, Université Saint-Joseph, Faculté de Médecine.

les parchemins jaunis et enluminés au milieu de lots de ferraille offerts en plein vent. Un manuscrit valait alors quelques bagoutis, mais la bonne affaire, c'est la science qui la faisait. La bibliothèque renferme aujourd'hui 30.000 volumes et reçoit 250 périodiques.

Avec la revue de langue arabe *Al-Machrag*, l'Université publie les *Mélanges*. A propos de cette publication, nous aurions aimé que soient mis plus en valeur l'œuvre de direction, le rôle d'aumateleur que le Père Mousterde a assumé dans cette revue. La raison de cet oubli est probablement que le R. P. Mousterde est l'auteur de la plus grande partie de l'exposé.

Une histoire rétrospective de la Faculté orientale est utile. Le nom de Clément-Ganneau est associé à la fondation qu'il réclamait dès 1899. De 1902 à 1914, la Faculté a permis à de jeunes orientalistes des enquêtes sur place des plus utiles. L'institution a été, depuis, absorbée par l'Institut Biblique Pontifical de Rome. Nous le regrettons. Pour notre part, c'est à un des plus qualifiés professeurs de Beyrouth, le Père Rouzevalle, que nous devons nos premières données sur la site de M. Sirifé; les bronzes de Qafsa reproduits dans la pl. 4 le rappellent discrètement.

A propos de l'activité archéologique de l'Université, l'œuvre du Père M. Julien est évoquer; nous regrettons qu'on n'ait pas cité ses articles sur les souvenirs chrétiens de Beyrouth, dans les *Missions Catholiques*, 1896. Il y a là une enquête dans le vieux Beyrouth d'il y a 40 ans qu'il serait impossible de faire aujourd'hui dans la ville rénovée. Mais la valeur de l'œuvre archéologique de l'Université consiste dans la continuité de

l'effort. Le même travail est repris par des générations successives de maîtres et d'élèves. Ce caractère apparaît d'une façon toute particulière dans la *Revue des Inscriptions grecques et latines de Syrie* des Pères Jalabert et Mousterde, œuvre collective de longue haleine où nombre de chercheurs ont apporté « leur pierre ».

Les pages 37 à 41 et les dernières planches du fascicule 0 de l'*Université Saint-Joseph* sont consacrées à la « nouvelle méthode aérienne de recherches en géographie historique », œuvre du Père Poudebard. Il est intéressant de se demander ici quels renseignements peut apporter l'observation aérienne complétée par la photographie d'avion. Les clichés pris en avion nous apportent en réalité deux ordres d'information tout à fait différents. D'abord des plans que les méthodes mécaniques et optiques récentes permettent de rectifier parfaitement, leur donnant la valeur d'une carte ou d'un plan d'architecte : il est évident que ces plans peuvent être recueillis avec de très grands détails, en un instant et en des endroits inaccessibles, nul autre d'avantages. La photographie d'avion, en second lieu, fixe les indices des monuments entièrement disparus de la surface, mais qui, néanmoins, apparaissent soit par de très légères déclivités du sol, soit par des laches dans le terrain ou par un trouble dans la végétation. Certes, ces indices sont connus depuis longtemps des fouilleurs et j'en ai étudié en détail le mécanisme. Un fait est nouveau : les indices de surface peuvent n'apparaître que sur la photographie et demeurer invisibles au sol et même, semble-t-il, de l'avion en observation directe. Dans

beaucoup de cas, la nouvelle méthode a révélé des villes, des fermes, des forêts, tours de défense, murs, fossés, des voies et d'anciennes pistes, des sillons d'exploitations agricoles romaines, etc. Le procédé a été appliqué ailleurs par d'autres archéologues, mais dans la steppe les indices ont toute leur valeur et les résultats obtenus par le Père Perdebard pour le *limes* syrien constituent une œuvre toute nouvelle dont les résultats ont été publiés ici même (*Syria*, depuis 1927) ⁽¹⁾.

La nouvelle publication de l'Université de Beyrouth dégage en un raccourci saisissant les ordres d'activité fort divers d'un siècle de séjour en Syrie.

COMTE DE MERRIL DE BUISSON

Histoire des Colonies françaises et de l'expansion de la France dans le Monde sous la direction de Gabriel Hanotaux et d'Alfred Martineau. Tome III : *Le Maroc, la Tunisie*, par GEORGES HARDY ; *La Syrie*, par ROBERT DE CAIX ; *L'œuvre scientifique française en Syrie et en Perse*, par HENRI DEHÉRAIN. Un vol. in-4°, de 604 pages avec cartes, plans, planches et figures. Paris, Société de l'Histoire nationale (Librairie Plon), 1931.

Nul mieux que M. Robert de Caix ne pouvait fixer les rapports de la France et de la Syrie depuis les capitulations de 1536 jusqu'à l'application du mandat qu'il a surveillée. Mais c'est la partie traitée par M. Dehéraïn qui doit nous arrêter. Le savant conservateur de la Biblio-

⁽¹⁾ On ajoutera *L'illustration*, 25 mai 1929 et 19 déc. 1931.

thèque de l'Institut met très justement en évidence la continuité qui a caractérisé l'effort scientifique de la France en Orient : « Depuis trois siècles, le Levant n'a pas cessé de solliciter notre curiosité. Notre effort a varié d'intensité, mais il n'a jamais été interrompu » Aussi est-il juste de constater qu'« en confiant à la France un mandat sur la Syrie, le Conseil de la Société des Nations » donne aux études sur le Levant une impulsion nouvelle et un large essor ».

M. Dehéraïn expose avec la même précision les rapports entre la France et la Perse, notamment les travaux philologiques, artistiques et archéologiques des Français en ce pays.

R. D.

PÉRIODIQUES

S. ROMZEVALLE. — *Notes et Études d'archéologie orientale*. — Deuxième série. I, *Venus lugens et Adonis Byblus* *Mélanges Univ. Saint-Joseph*, XV, 4). — II, *Fragments d'inscriptions araméennes des environs d'Alep*. — *Iconographie du cylindre Tyszkiewicz*. *Rectifications* (*Ibid.*, XV, 7). Beyrouth, Imprimerie catholique, 1931.

Ce qui concerne la *Venus lugens* a déjà paru dans *Archéus*, 1929, comme nous l'avons signalé ici-même ⁽¹⁾, mais il s'y ajoute un complément notable. C'est ainsi que le savant archéologue reconnaît Jupiter héliopolitain sur certaines monnaies d'Arca et d'Orthosie. Nous avons abouti par une tout autre voie à une conclusion semblable à celle qu'il formule

⁽¹⁾ *Syria*, XI (1930), p. 458.

en ces termes : « Le syncrétisme syro-palmyrénien de l'époque reposait, en définitive, sur un fond de croyances commun à tout le pays. » Car nous pensons que les cultes d'Heliopolis (Ba'albeck) et même ceux d'Hierapolis (Maulidj) ont été sous la mouvance des cultes phéniciens au II^e millénaire avant notre ère.

Reprenant l'étude de la fameuse momie de Marcin, frappée à Byblos, le P. Rouzevalle écrit — définitivement, assure-t-il — l'écrit d'un temple et d'un betyle dédiés à Astarté et il y reconnaît un monument funéraire consacré à Adonis. Ce qu'on a pris pour un betyle serait la pyramide qu'on rencontre souvent dressée au-dessus des tombeaux syriens.

Dans le fascicule 7 du tome XV des *Mélanges*, le P. Rouzevalle présente une première étude des inscriptions arméniennes recueillies en 1930 au sud-est d'Alep, à Sôûrê, ou dans son voisinage immédiat. Les textes dont il a le mérite de donner de bonnes copies, sont difficiles non seulement à lire, mais aussi à interpréter. Nous avons proposé dans les *Comptes rendus de l'Académie*, 1931, séance du 16 octobre, une traduction sensiblement différente.

Les *Rectifications* qui terminent ce fascicule s'adressent aux pages que j'ai consacrées au cylindre Tysakiewicz dans *La Lydie et ses voisins aux hautes époques*. Mon intention était de comparer la scène figurée sur ce cylindre et aussi sur un cylindre semblable du Louvre provenant d'Aidin (1) avec une empreinte sur

tablette cappadoceenne que j'avais pu faire entrer au Louvre et qui me paraissait en fournir le prototype. Sur ces entrefaites paraissait dans les *Mélanges*, t. XII, p. 177, l'étude du P. Rouzevalle consacrée au même monument. Je me suis efforcé de présenter objectivement la thèse du savant orientaliste en face de l'interprétation à laquelle j'avais abouti. C'est au lecteur à choisir entre les deux théories.

Ces longues *Rectifications* n'apportent aucun élément nouveau, sinon que, loin d'ébranler notre thèse, elles paraissent plutôt la consolider. En effet, que le personnage couche sur le « gril » soit *bêfrons* cela ne nous gêne pas, car le mythe ici représenté et fondé, croyons-nous, sur le rite destiné à amener la pluie, retracerait alors la mise à mort d'une entité mythique et cela ne change rien à notre argumentation.

En interprétant le disque figuré dans le haut du registre comme un vase au lieu du soleil, le P. Rouzevalle facilite notre explication puisque de toute façon l'eau s'en épanche. Que les globules que nous avons indiqués comme symbolisant l'eau courante soient des représentations abrégées des vases sphériques rituels d'où l'eau s'épanche cela appuie ou ne peut mieux notre définition en écartant l'hypothèse de notre savant contradicteur qui y voyait des gouttes de sang. Nous ne pouvons donc que le remercier de cette contribution à notre démonstration.

R. D

(1) En passant, le P. Rouzevalle (p. 217 et p. 270) tient le cylindre similaire de Berlin pour un faux, ce que vient de démontrer M. Opitz, *Archiv für Orientforschung*, 1931,

p. 113. Le cylindre de Berlin a été copié sur l'image que Léon Heuzey avait donnée, dans ses *Origines orientales de l'art*, p. 144, du cylindre du Louvre.

GASTON WIER. Une inscription de Malik Zahar Gazi à Latakiah. Extrait de *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale*, t. XX, 1930, p. 273.

Il s'agit d'une inscription arabe datée de 607 de l'hégire, relatant la construction d'un minaret. C'est l'occasion pour le savant arabisant de rappeler l'histoire de Latakiah au moyen âge et surtout de préciser la valeur des différents termes du protocole de ce texte. Il montre notamment que Saladin ne porta pas officiellement le titre de *sultan* et que Malik Zahar fut le premier en date des princes ayyoubides qui se décerna ce titre et cela dès 598 de l'hégire. R. D.

The Quarterly of the Department of Antiquities in Palestine. In-8°, vol. 1, 1 et 2, Jérusalem et Londres, Humphrey Milford, 1931. Prix du fasc. 1.

La générosité de Mr J. D. Rockefeller, Jr., a permis au Département des Antiquités de Palestine que dirige M. E. T. Richmond, d'entreprendre la publication d'un périodique mettant le public au courant du mouvement archéologique dans cette région de mandat anglais.

Fasc. 1. E. T. R., *Church of the Holy Sepulchre*, le revers de la portion droite du linteau de droite à la porte du Saint-Sépulchre a été reconnu comme portant un décor sculpté de l'époque hittite (X-XI^e siècle). — D. G. B., *Note on a cemetery at Karm al-Shakh, Jerusalem*: matériel d'époque romaine. — G. L., *A hoard of Phoenician coins*: lot de 100 monnaies découvertes en août 1930 à Tall Abi Hawwar, près de Haïfa. Dans ce nombre on compte 14 statères phéniciens, le reste est de poids attique.

C. N. J., *Medieval 'Ajlun*, I, The Castle (Qal'at ar-Rabad): historique et description avec plan et photographies. — L. A. M., *A Fatimid coin-die*. — E. T. R., *« Loop pattern » decorating lead sarcophagi*: sarcophages de plomb trouvés l'un près d'Ascalon, l'autre à Ramallah. — L. A. M., *Soluna epigraphica Arabica* I publie des inscriptions arabes de Naplouse, Tibériade (le n° 3 inédit fournit quelques indications topographiques), 'Araq al-Manshiyyah. — L. A. M., *A medieval Arabic description of the Haram of Jerusalem*.

Fasc. 2. E. T. R., *A Rock-cut tomb at Nazareth*: située à 250 mètres S.-O. du couvent de Terre Sainte, cette tombe paraît remonter à l'époque hellénistique. L'auteur aurait dû noter l'importance de cette découverte pour la discussion historique autour de l'antiquité de l'agglomération de Nazareth. — G. L., *A hoard of Byzantine coins*: 325 folles découverts en 1928 sur le Cæmel dont 228 frappés à Constantinople, 67 à Antioche, le reste 16 à Nicomédie, indéterminé. — C. L., *Var on the obverse type of the tetradrachms of the second revolt of the Jews*. — G. L., *Coins in the Palestine Museum*. — L. A. M., *A medieval Arabic description of the Haram of Jerusalem* (suite). — L. A. M., *Concise bibliography of excavations in Palestine*. — L. A. M., *The name of Khin el Ahmar, Beisan*. — C. N. J., *Jerusalem, ancient street-levels in the Tyropoeon valley within the walls*.

Mélanges de l'Institut français de Damas (Section des Arabisants), T. I (1929). Un vol. in-8° de 180 pages et 21 planches. Beyrouth, Imprimerie catholique, 1929.

Ce volume contient les *Fouilles à Palmyre* de M. J. Lantier dont nous

avons déjà rendu compte (*). M. J. Guiraud donne des *Notes sur la pêche du safran dans la vallée du Gih* : nous avons signalé dans notre *Topographie historique de la Syrie antique et médiévale*, p. 197-198, l'importance de cette pêche. Il eût été particulièrement utile de delimitier la zone de pêche et de reconnaître le barrage dont parlent plusieurs auteurs. — M. J. Lacert étudie *Le mouvement géographique contemporain en Syrie et en Égypte*. — M. Khaled Mouz, sous le nom de *Uaisolâ d'Ibn al-Muqaddam* décrit le monument appelé actuellement Qabr Sayyidna Talha, qui se trouve dans le cimetière du Dahlah au nord de Damas, en dehors de l'ancienne porte d'al-Faradis (aujourd'hui, Bab al-'Amra) et qui date de la seconde moitié du xii^e siècle. — M. E. Sauvasy a collectonné *Les mots turcs dans le dialecte arabe de Damas*. — M. J. Sauvaget consacre un important mémoire à *L'enceinte primitive de la ville d'Alep* Son mérite tient à ce que le rempart actuel, étant

FAUTE DES AUTEURS et des MISE

louis, offre un piètre secours pour cette recherche. M. Sauvaget est obligé de recourir à une véritable reconstitution à l'aide des textes historiques et en particulier de la compilation d'Ibn Shuhra, dont il nous promet une traduction annotée. Cette étude montre que primitivement la citadelle d'Alep se dressait au bordure du rempart de la ville. Ce n'est qu'au xiii^e siècle, aidant le fossé creusé par les Byzantins lors de leur attaque de 962, le *Ahanduq ar-Roum*, que le tour de la ville fut reporté plus à l'est et que la citadelle apparut au milieu de l'agglomération

d'Alep, accrus par la ruine de Qinnasrin.

Le tome I des *Mélanges publiés par la Section des Arabisants* se termine par une enquête menée par M. R. Thoma sur *Le Culte de sainte Thecle dans le Jebel Qalamun*.

R. D.

Orientalistische Literaturzeitung, juillet 1931. — Comptes rendus de sir James Frazer, *Myths of the Origin of Fire* (C. Clemon); du Meaül du Buisson, *L'ancienne Qalna ou les ruines d'El-Muhriq au nord est de Hama* (Emèse), 2^e campagne de fouilles, extra de *Syria* VIII et IX (Peter Thomsen); H. H. von der Osten, *Explorations in Hittite Asia Minor 1929* (Valentin Moller); Blochet, *Mausoleum Painting Fifth-VIth Century E.* (Kühnel) avec des réserves.

Idem, août 1931. — Comptes rendus de G. Daménil, *Le Problème des Centaures* (J. von Negelein); L. Homburger, *Les dialectes roptes et mandés* (H. Jensen n'accepte pas les conclusions de cette étude et regrette que l'auteur se soit engagée dans une voie dangereuse au lieu de poursuivre les utiles travaux pour lesquels elle est si bien préparée); H. Bauer, *Entzifferung der Keilschrifttafeln von Ras Schamra* (J. Friedrich rend hommage à l'effort du savant sémitisant, mais avoue que, ne connaissant d'abord que son déchiffrement, il hésitait soit à l'accepter soit à admettre que la langue fût sémitique); H. C. Butler, *Early Churches in Syria*, complété par E. Baldwin Smith (E. Hougmann); cf. Camont, *Syria*, XII, p. 82); H. Grimme, *Texte und Untersuchungen zur assyrisch-arabischen*

* *Syria*, XII (1931), p. 490.

Religion (H. Bauer), J. Stchoukine, *La Peinture indienne à l'époque des grands-Moghols et Les Miniatures indiennes de l'époque des grands Moghols au Musée du Louvre* (L. Bachhofer estime que le premier de ces ouvrages est ce qu'on a écrit de mieux jusqu'ici sur le sujet, et qu'il donne beaucoup plus que ne le laisse entendre le titre).

Idem. septembre-octobre 1931. — Comptes rendus de M. Rostovtzeff, *The animal Style in South Russia and China* (C. Renze); Amalia Berta, *Die Kultur um den Persischen Golf und ihre Ausbreitung* (M. Przeworski et O. Neugebauer font d'expresses réserves).

Idem. novembre 1931. — M. Heinrich Schäfer relève que M. von Bissing et nous-même dans *Syria*, 1930, p. 112, nous sommes mépris sur son explication d'un passage de Wenamun. Nous nous en excusons. — Dans son c. r. de P. Kratchmer, *Das homerische dephn amphikypellon*, qui explique ce terme comme étant deux vases jumelés, E. Löwy remarque que les colombes posées sur les ailes ont une valeur apotropaïque. Autres comptes rendus de Loda, *Israel* (Max Lohr), du *Memorial Henri Basset* (F. Pröhler); de H. Wuthnow, *Die semitischen Menschen-namen in griechischen Inschriften und Papyri des vorderen Orients* (C. Brockelmann); de H. Grimme, *Die altägyptischen Buchstabeninschriften* (H. Bauer). Nous sommes tout à fait de l'avis de H. Bauer à avoir que la fameuse lecture *bu'gint*, base de tous les déchiffrements, n'est qu'une hypothèse que le matériel réduit dont on dispose ne permet pas de vérifier. C'est, cependant, uniquement sur une conjecture aussi fragile, constate H. Bauer, que ce soi-disant alphabet passe

pour le prototype de l'alphabet semitique bei den meisten der deutschen Orientalisten. Comptes rendus de Lamzone, *L'Arabie occidentale avant l'Islam* (W. Gunkel).

Idem. décembre 1931. — W. Wreszinski, *Ein neuer Hyksoskönig*, désigne ainsi Tuf'al, *malak gyyun*, de Genèse, XIV, 1 Comptes rendus: Otto Eissfeldt, *Die komposition der Samuelbücher* (K. Hudde H. Maass), *L'islam* (R. Strothmann) *Isma'ih ibn Mas'ud*, éd. par Ph. K. Hitti (W. Björkman fait l'éloge de ce travail d'un savant syrien qui s'est initié aux méthodes occidentales).

NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES

Les fouilles et recherches archéologiques en 1931 au Liban et en Syrie — Les chantiers de fouilles ont montré en 1931 la même activité que l'année précédente.

À Byblos. M. Maurice Dunand a poussé ses recherches en profondeur et a préparé une extension des travaux qui tendent à dégager systématiquement toute l'acropole.

Avant cette campagne de printemps, l'actif inspecteur du Service des Antiquités avait assisté M. Thureau-Dangin dans ses fouilles de Tell Ahmar (Til-Harish) sur la rive gauche de l'Euphrate. De nouvelles fresques ont été découvertes qu'a relevées M. Cayro. Un palais assyrien plus ancien a été reconnu sous celui de Téglatphalasar III et plus bas encore on a mis au jour des tombes contenant une abondante céramique et des armes de bronze.

À Ras-Shamra. au cours de leur trois-

sième campagne, MM. Schaeffer et Che-
net ont poursuivi leurs fructueuses re-
cherches tant à Miset el-Baida que sur
le tell de Ras-Shamra. M. F. A. Claude
Schaeffer expose lui-même dans ce fasci-
cule les résultats obtenus. Ils sont parti-
culièrement importants pour la datation
du second niveau. Signalons encore que
plusieurs fragments de tablettes rapportés
cette année ont été reconnus par M. Vi-
rolleaud comme se rattachant à des
fragments découverts en 1930.

A Palmyre, le Service des Antiquités a
poursuivi le dégagement de la grande
enceinte du temple de Bel. M. Amy a
consolidé l'arc triomphal.

Le P. Poidebard a presque achevé le re-
levé du limes de Syrie grâce à la colla-
boration de l'aviation militaire.

M. Cayro a repris les fouilles de Mes-
kené (Balis) et, en dehors des vestiges
d'époque musulmane, a découvert une
plaquette en coquille gravée d'époque
sumérienne archaïque.

Une mission danoise, ayant à sa tête
M. Harald Ingholt, bien connu de nos
lecteurs pour ses travaux à Palmyre, s'est
attaquée à la colline sur laquelle reposent
les ruines de la citadelle de Hama. La pre-

mière campagne a surtout fourni de la cé-
ramique musulmane. Toutefois quelques
vestiges plus anciens attestent que ce
site fut occupé à haute époque.

Une mission belge, composée de MM.
Mayence et Lacoste, s'est installée sur les
ruines d'Apamée (Qal'at el-Moudiq) au-
près de l'Oronte. D'importants vestiges
d'époque romaine et de l'époque antérieure
de la grande colonnade qui traversait la
ville de part en part. Une dédicace a
fourni comme date l'époque de Lucius
Verns.

La mission américaine, avec collabo-
ration française, de Doura-Europos sur
l'Euphrate a continué l'exploration de
cette ville sous la direction de M. Ma-
trice Pillet. M. Rostovtzeff, venu au prin-
temps en tournée d'inspection, s'est
efforcé de rechercher l'agora. En au-
tunno, c'est le professeur Ch. Hopkins
qui a pris la direction des travaux,
assisté de MM. Henry Pearson, Robert
Deigert et David Clark, et comme
membres français : MM. Naudy et Wal-
ter. Parmi les nouvelles découvertes
on signale celle d'un texte peint dans
la tour du temple palmyrénien donnant
la date de 25 av. J.-C. R. D.

Le Gérant : PAUL GELTHNER.

UN NOUVEAU CHANT DU POÈME D ALEIN-BAAL

PAB

CIL. VIROLLEAUD

Le texte qu'on trouvera reproduit pp. XXV-XXVIII et XXIX-XXX est le plus développé de tous les documents alphabétiques de Ras-Shamra. Il se compose de six fragments dont deux ont été découverts par MM. Schaeffer et Chapel en 1930 et les autres en 1931. Large de 22 cm., la tablette devait mesurer 26 cm. de hauteur. Elle comptait, à peu de chose près, 520 lignes; il en reste approximativement les trois quarts.

Le thème principal de ce nouveau chant⁽¹⁾ qui comprend deux parties, c'est la construction de divers temples et notamment de la « maison de Baal ». Cependant certains épisodes (voir, en particulier, col. IV-V) semblent n'avoir aucun rapport direct avec cet objet. D'autre part, Môt, l'adversaire d'Alein, n'apparaît guère ni qu'à la fin seulement⁽²⁾ et non pas, cette fois, pour combattre, mais pour recevoir des honneurs pareils à ceux qu'on réserve d'ordinaire à El, le dieu suprême.

La longueur même du commentaire, — et il est été nécessaire de le faire plus long, — suffit à souligner la difficulté du texte. Elle se revelera d'ailleurs, à chaque page, au lecteur attentif, et l'observation ne s'applique pas seulement à la présente tablette. Elle vaut aussi pour tous les morceaux, petits et grands, qui seront publiés par la suite.

⁽¹⁾ Il est désigné dans les pages suivantes par l'abréviation II AB, le chant qui a été publié pour la première fois par M. VIROLLEAUD (1931-1932) et qui est représenté par I AB. — II AB est la seule

tablette à huit colonnes qui ait été retrouvée à Ras-Shamra.

⁽²⁾ Voir cependant col. II, 1-4 ss., et col. II, 13-14.

PREMIÈRE PARTIE

Col. I (pl. XXV).

Lacune de 20 lignes environ.

1-3 simples traces.

4, [] h r 5 [] mltk (6 [] 7 [] h us 8 []
m(?)lt (9) [] h (10) [] (11) [] (12) []

(13) mšb El.

mšll (14) bnh

mšb, Rbt (15) Ašrt, im.

mšb (16) Klt, knut

(17) mšb, pdrt, b(t) ar

(18) mšll, lli, bt rb

(19) mšb, arši, bt, i bdr

(20) ap, mšn, rgmm (21) argmk.

ššknm (22) mgn, Rbt, Ašrt im (23) mšg, Qnit, Elm

(24) Han, 'li, l mplym

(25) bd, hšb, mšb(m

(26) išq, kšp, išt(27)h, hrt

išq, kšp (28)l alpm, hrt, išq (29)m, l rb bt.

(30) išq, htm, w tššh

(31) kt, El, dt, rbtm

(32) kt, El, nbt, b kšp

(33) smr h(t?), bdm, hrt (34) kšd, El

nht (35) bgr, hdm, ed

(36) dpr sa, b br

(37) n'l, El, dg(?) qbt bt (38) 'ln.

ihl hm hrt (39) šlhn, El, d m'a (40) mm, ddbm, d (41) mšdt, arš

(42) š(?)', El, dqt k umr (43) šlnt, k hwt

ima(?)n (44) dbh, rémm, l rb bt

COMMENTAIRE.

1-19. — Déclaration de l'Ashérat de la mer.

Les ll. 11 à 19 étant identiques à II AB IV-V 32-37, les ll. 1-10 et 4-12 doivent être, suivant toute probabilité, complétées d'après II AB IV-V 30 à 31.

Colonne 1

Coloured It

五

10

15

20

13

90

35

40

5

10

15

20

25

40

34

44

4

On lira donc, fin 4 ... *hš*] *h šr*; fin 5 ... *adh E*] *l mik*; fin 7-8 ... *h lš*] *h lš* [*rt w lnh*], cependant fin 8, il y a *m* et au lieu de *elt*; 9 *ur šbet w šh*.

Dans II AB. IV-V 40-57, c'est l'Ashérat de la mer qui parle, s'adressant à Līpu, qui prendra la parole l. 58, il en est sans doute de même ici.

Il résulte de ce qui précède que II 10-12 correspondent à II AB IV-V 50^b-51 : « Baal n'a pas de maison comme les dieux, ni de parvis (*hš* = heb. *חצר*) comme Ben-Ashérat ». Cette phrase qui se rencontre dans la suite, à plusieurs reprises¹, paraît exprimer l'idée dominante de tout II AB. Il faut comprendre sans doute : « Baal n'avait pas (encore) de maison etc... », et admettre que Baal ne jouissait pas, à l'origine, des mêmes privilèges que les autres dieux : il est d'une autre classe que les *Elas*, mais il tend à se rapprocher d'eux et « la grande » déesse Ashérat de la mer, paraît disposée à l'y aider. — Sur Ben-Ashérat, opposé à Baal, voir Syria, XII, p. 336.

Les II 13-19 contiennent l'énumération de sept déesses divines, dont cinq portent le nom de *mš* = *ה משה*, « résilience » et deux, le nom de *msh*. Il y a en effet :

1° II. 13-16, le *msh* de El — le *msh* de son fils (autrement *hš*, Ben-El) — le *msh* de l'Ashérat de la mer — c'est-à-dire de la déesse même qui parle, le *msh* d'une déesse nommée *klt-kul* (*klt* = *ה כול*, acd. *kallata* « fiancée »).

2° II. 17-19, le *mš* le « mon *pdr* » — le *msh* le « mon *fl* » — le *msh* le « ma terre », le pr. person. s'appliquant à Ashérat.

Ainsi Ashérat ne dispose pas seulement le son *mš* à elle — II 14x-15^b, trois choses lui appartenant possèdent également leur *mš* ou *msh* particulier.

En sujet le *pdr*, les passages les plus caractérisés sont les suivants :

(1) Je transcris par *š* le signe *𐤱* qu'il convient de distinguer expressément de *š* ou *𐤱*, lequel ne se rencontre guère que dans *ša* et *šm*, comme doublet de *pa* et *pam*. Cette lettre *𐤱* est, en effet, suivant toute probabilité, un deuxième *š*. Mais il y a lieu de noter que *š* et *𐤱* ne correspondent pas rigoureusement à *ש* et *שׁ*, comme *š* et *h* à *ח* et *חׁ*. Cf. Syria, XII, p. 16 ss.

Si *š* = *שׁ* dans *šd* « chasser » et *šh* « crier ».

par contre, il répond à *שׁ* dans *šm* « connu bétail », *šbe* « armée », *šmd* « aléier ». Pour *š*, cette lettre équivaut à *שׁ* dans *šar* « parvis » et dans *šhq* (à côté de *šhq*, « rire ». Quant à *𐤱* = *שׁ*, je ne puis guère citer que le nom propre *šr-šr* de I AB, I, 36, où *šr* = héb. *שׁרשׁ* « puissant ». On lira de même *š lš* « qu'il cours » (de rac. *שׁר*) dans I AB I, 22.

¹ Noter la var. de col. IV-V, 90-91 : *bt lk km alh, w šr km arik*.



24 — Le sens littéral est évidemment « Hin monta vers (dessous) l'7 vers les soufflets », *mphm* étant le pl. de *mph* = heb. מִפְּחַ, « soufflet ».

25 — Le verbe *hss* se rencontre plus loin, col. IV-V, 38-39, avec le sens probable de « saisir ». Voir aussi *hss* le div. *hss* col. IV-V, 40 :

msbm, parl. hith. pl. « signe sans doute les astractions au moyen desquelles on saisit » — 723 — peut-être « les tenailles » — Il résulte de ces rapprochements que *hst* voit aussi l. 31 *hlm* est une forme abrégée de *hst* « dans la main », pour « dans son aile » — *hth* — on comparera cette forme abrégée à la glose canan. *badu* d'El-Amarna 245, 35.

26-27* — Ces préposables terminaux, Hin fut foudre (*sq*, impf. de *pr*) l'argent et il « étend » l'or — *sth*, d. 727 — a le même sens technique, analogue à *qy*; on dit d'ailleurs aussi *qy* en parlant de l'or : l. 28.

27^b-29 — Il est question d'un nouveau de l'indre de l'argent et le l'or, mais on indique cette fois à quels intentions l'opération est faite. Hin « fond l'argent pour les boucs », c'est-à-dire dit-il, « à l'usage des statues ou figures de boucs en argent » et « il les fond aussi, en or, pour le maître de la maison », c'est-à-dire pour celui dont on va détruire la maison, et qui est Baal.

30 — Hin fut fondre — on outre — deux autres sortes le métal, le *him* et le *thh*, qui ne se rencontrent pas ailleurs.

31-38* — Hin poursuit sa tâche en invoquant le dieu El.

Il semble que Hin ayant achevé la première partie de sa tâche, fasse appel désormais à diverses reprises, et tout en continuant son travail, au Dieu suprême, El. C'est du moins ce que l'on peut le dire de l. 36 *tpi sa hbi*, ou *st* — si évidemment l'imp. de *nsa*, et qui signifie « élève le *dpi* sur le plat » (722). De

* *Kand rob* (l. 36) l. 34, mais il arrive fréquemment que les noms (ou sous-noms) ne soient pas séparés des noms des autres « objets » par un point, et forment un mot composé ou une expression d'usage courant. On sait, par ex. que le nom de l'Asi, roi de la mer, se traduit par *asur*, *asurim*, l'expression *asurim* se trouve dans un *serm*. XI 142 se présente, de même, sous la forme *dybau*.

On pourra se demander pourquoi *st* et les « objets » *rob* — respectant l. 31 l. 7222 — « mis à l'écart », mise à l'écart de *rem* — « et il s'élève » — *st* dans *rem* — *st* — a donné à penser que *st* — « et il s'élève » — par *rem* — *st* — n'y a rien de particulier. Ils ne l'ont pas, 28-29 et l. 44.

* Le mot est écrit de telle sorte qu'on peut lire *qya* aussi bien que *qum*.

même, aux ll 31-32 *lt* peut-être un imp, de la rac *ṭṭ* par exemple. Cependant le sens de cette rac. « frapper, marteler » ne s'accorde guère avec celui de *nbr* qui désigne comme on l'a vu précédemment (*Syria*, XII, 21) une substance liquide, qu'il s'agisse du suc des plantes ou que *nbr* soit à rapprocher d'heb. *net* « miel », acad. *nabtu* ar. *naṭy*. Un sens tel que celui de « verser » conviendrait mieux pour *lt* et, dans ce cas, *b ky* pourrait signifier « dans un vase d'argent » (cf. col VI 34-5). Mais il resterait à expliquer le *ter* ne compose *it btm* qui paraît parallèle à *nbr* et dont il n'y a pas d'autre exemple.

33-34* — *sm* peut être également l'imp. de *ṣṣ* « garder » mais les deux lettres qui suivent sont très indistinctes. *btm* peut, à la rigueur, s'expliquer par *ṣṭṭ* « dans leurs mains » d'après ce qui est dit ci-dessus (l. 21) concernant *bt*. Les *lts fl* « l'or du siège de El » est à comparer avec les *stn fl* ci-dessous ll 38-39. Le sens serait en conséquence « ces sont eux qui possèdent l'or dont est fait le siège de El », mais on ne saurait dire de qui il s'agit même indistinctement l. 18 *bt nm* « il le n apporte » Il est peu vraisemblable que *ltn* s'adresse n. à El la phrase *ntm, ft* constitue plutôt un aparté et il en est de même pour la phrase suivante.

34-35 — « latéralement » « le repos » *nbt* = heb. *nbt* se trouve sur le mur, quel que du « et » *br* paraît être une préposition composée de sens analogue à *sc* qui est beaucoup plus fréquente et qu'on rencontrera ci-dessous, col II 9 et col VII, 4. On peut rapprocher de cette locution le passage suivant (l. modif.) *nb l'ac nbt, nbt*, « il s'assied sur le trône royal pour se reposer » (l. l. « pour le repos »).

36 — L'imp. *st* voir déjà ci-dessus indique que *ltn* s'adresse le nouveau à El. Le mot *l'et* se rencontre, dans un texte modif., associé à *stn* « table ».

37-38* — *n l* = « nous nous rendons » (l. 1 23) « *ltn morda* » rare exemple de l' p. pl. impf. « précéder » *El* est au vocatif comme ll 31 et 32. *d'rt* se rencontre avec le sens de « poisson » dans la locution citée précédemment (*Syria*, XII, 212) *d'rt b nm*. Faut-il comprendre *El l'j* « dieu-poisson » ? Mais ce dirait-on pas plutôt *d'g-El*, comme on dit *sc-El* « dieu-taur au » (l. 13).

(*) Il y a *dpr t b n b q s b q t m l m*
« la table dans le » et *repel* « M. k. m »
Le mot *l'et* dans ces Ammonites figure aussi
dans la liste B², 1929, n° 11, l. 11

* Dieu-taureau et non pas taureau de
Dieu car on dit *l'et sc-rt b El* « taureau
au taureau, son père qui est El »

III-IV, 34 ; VI, 26-27) et aussi *Si-El-Dped* (ci-dessous, col. II, 10 et col. III, 31). Il est vrai, que dans *Si-El-Dped*, *El* est à la fois précédé et suivi d'un qualificatif, mais si l'on observe que son *qped*, le sens est très probablement « dieu-tarcent de Dped » comme on dit *Bl-Spe* et aussi *El-Spe* car *q* ne sert jamais de « déterminatif » aux noms divins, et c'est pourquoi on ne saurait s'arrêter à la lecture *El-Dgo*, qui d'ailleurs paraît peu et graphiquement inadmissible.

qbl si l'on faut lire ainsi, ne se rencontre pas ailleurs, *bl* est évidemment l'imp. de *bl* et l'AB III-IV 42 *bl* avec la prep. « comme un verbe qui se retrouve dès le début du paragraphe suivant (l. 38 §).

38^o-41. — Nouvelle démarche de Hin.

On peut traduire « *H* (Hin) leur apporte l'or de la table de *El*, qu'il a remplie de parts (héb. *חלקים*) provenant (litt. « coulant », *Com.* 7, 10) des (*d*, pr. relat., au lieu de prep. *ב*), dont il n'y a aucune trace à RS⁽¹⁾) fondements (héb. *בסדס*) de la terre ».

Ainsi, l'or que *H* a fondu, il n'est pas question au tenant de l'argent (*sp*) était, au moins en partie, destiné à confectionner la table du Dieu *El*. Au cours de son travail, et à diverses reprises, *Hin* s'est dû presser à *El* cependant ses appels ne contenaient aucune allusion à une table, mais bien à deux autres meubles du sanctuaire : le siège *hys* l. 34 et le marchepied *hdm* (l. 35).

D'autre part, il s'agissait au début, et il s'agira davantage encore par la suite, de construire un temple à *Baal*, et non pas de fonder différents objets de métal précieux au bénéfice du Dieu *El*.

42-43^o. — *Hin* invoque *El*, à nouveau

Le premier mot « ou mieux sans doute » de 273 « enlever » paraît être un imp. Il y a évidemment parallélisme entre les mots *lpt* et RS 1929, n° 1, l. 38 et *tant* l'une part, l'autre part entre *dar* « la parole » et *hst* « la vie ».

1. Voir *Syria*, XII, 204.

(1) *hst* signifie aussi « vivante », par exem-

ple dans le qualificatif *hst hst*, « la (plus) vivante des (déeses) amars », qui s'applique à

43^s-44. — Nouvelle démarche de Hin.

La locution *mm* (°) *n dbh* rappelle l'expression *mm dbbm* qui s'est rencontrée précédemment l. 40^s. Cependant *mm l rh bt* signifiant « des bœufs sauvages » (I AB, VI, 18 pour le maître de la maison » voir ci-dessus, l. 29, ¹) il se peut que *dbh* soit une inadvertance du scribe pour *abh*, il y a, en tout cas, un exemple très net de *h* employé pour *b* dans le mot *phr* (sur lequel, voir II AB, III, 14) — La racine *mm* se rencontre aussi dans la phrase *El mm mt ulh* (cf. *Loc.*, 25, 35) et dans la locution *mmmm* (parl. prol. misc. pl.) *mf ulk*.

Col II (pl. XXV).

Lacune de 18 lignes environ.

1) [] *d*(°)*b*[] (2) *l*(°)*abn*[] (3) *ahdt*, *ptkh*[] (4) *ptk*,
t' ul b im[] (5) *npnh mks bsrh* (6) *mt mdh l im sn* (7) *npnh*
b nhrm
 (8) *stt*, *hptr*, *l est* (9) *hbrs*, *l sr*, *phmm*
 (10) *t'pp*, *sr*, *El*, *Dped* (11) *thgi*, *Bni*, *bnwt*
 (12) *b nse*, *'nh*, *w iphn* (13) *hkk*, *B'l*, *Aštr*
 (14) *kt'n*, *hkk*, *Blt* (15) *'nt*[] *tdr*, *thmt* (16) [] *th*, *f'm* (17)
 [*lt* *l'* *dn* *hst* (18) [*tsbr* *ln* *p'nh* *t[d]* (19) *ts* *ths* [*pnt* *hsth*] (20) *ans*
dt, *gr[h]*
 (21) *tsé*, *gh*, *w tsh* [] *ek* (22) *mhi*, *Alein* [*B'l*] (23) *ek*, *mhit*, *B[t]*
 (24) *'nt*, *mhi*, *em[t]h* (25) *bni*, *kt*(°) [. . . *g*] *bri* (26) *ari*[] *ksp*,
 [*A* (°) *st*] *st* (27) *kt n* [*st* *ksp* *wn* []] (28) *hry*
smh, *ltot*, *A[štr]* (29) *em*, *gn*, *l hwnh* [] (30) *'n*, *mksr*, *apt[h]*
 (31) *dg*, *i*, *Rbt*, *Avr* [*t* *im*] (32) *gh*, *ts*, *hth* [] [] (33) *Rbt*, *'l*, *tdt*
 [] (34) *b ntl*, *El*, *t[m]* [] (35) *u im*, *El*, *D[ped]* [] (36) *hr*, *ht*
 [] (37) *Alein* [*B'l*] (38) *Blt*, [*'nt*] (39) *mh*, *k*[] (40) "

¹Anal. Voir aussi dans la *Tabella devotiana* de Carthage (Iuzharski, *Ephemeris*, I, 30) l'expression מלכת החיים que Clermont-Ganneau a traduite par « maîtresse des vivants » ou « grande vivante », et avec raison sans doute.

Il est à peine besoin d'ajouter que *hnt* n'a aucun rapport avec *hbt* qui se rencontre sou-

vement dans les documents non-sémitiques de RS (par ex. Syria, XII, 389 ss.) et qui correspond probablement, ainsi que M. HARMON l'a indiqué déjà, au nom de Heph, la grande déesse des Hittites.

(*) Alléluia, on offre un *rém* à Rkb-'rpi, en même temps qu'un *abr*, bék. אַבְרָא à Baal.

at[] (44) asr[] (42, bem[] (43) bl. ā[] (44) mlk(?) []
 (45) dt [] (46) bf [] (47) gm(?) [] (48) is(?) []

COMMENTAIRE

Le début de la col. II, contenant la fin de l'épisode de Huz et le commencement d'une scène toute différente dont les ll. 1-7 représentent la fin. Autant qu'on en puisse juger, il s'agit d'un combat entre la Vierge Anat, assistée de son frère (l'AB. II, 12) Alein (cf. ci-dessous ll. 21B-suitv. et 37-38), et un adversaire qui est probablement Môt, comme dans l'AB. II, 1-12 et 26-36.

3-4. — Fin du combat de 'Anat avec Môt (?)

andt pth signifie sans doute « elle » Anat saisit « p f sg du parfut de *and* héb. אֵלֶּה son *pth*, c'est-à-dire le *pth* le Môt. À la fin de l. 4, on peut restituer *b im[n h]* « à sa droite » ; ou mieux peut-être *b im* = « au jour ... », symétrique au *b im šn* de l. 6.

5-7 — Ordres donnés par Anat à Alein au sujet de Môt.

5. — On peut penser que la déesse s'adresse ici à Alein, son frère et allié ; *npu* serait l'imp. en. l. de *npu*, qui s'est rencontré déjà (RS 1929, n° 2, 4) et que Dummez (Rev. Bib. 1911, p. 108) a rapproché de ar. على « chasser » ; *mls* peut être l'imp. qal au piel, de rac. מלס « prélever » ; *lsh* correspond à héb. לֶשֶׁת « chair ».

6. *tut' mlh* — *tut* (la 2^e pers. nupl. alterne constamment avec l'imp.) d'une rac. *mt*, qui signifie en arabe, « emporter » ; *ml* peut être héb. מַלְאִכָּה « vétément » ; *b im šn* = « le jour su vend » ou « le badehman » (cf. col. VI, 24, *hn m m šn*, et ci-dessus, l. 4).

7. — Retour à l'imp. « classe ou pourchasse » la même forme que l. 5, c'est-à-dire « Tu, Alein — pourchasse Môt (ainsi) jusqu' dans les neiges », ou, peut-être, jusqu' dans le Naharaïm !

8-11. — Anat offre un sacrifice.

8-9. — « Elle plaça (su, 3^e p. f. s. parf. comme *ahdt*, I, 3) le *hpr* sur le feu et le *hbrš* au-dessus des charbons ».

hpr et *hbrš* sont sans doute deux sortes d'offrandes. Peut-être conviendrait-il de rapprocher *hbrš* la hitite *habrus-h*, qui désigne précisément un objet offert en sacrifice. — Pour *br* (parallèle à la prép. simple *š*) voir ci-dessus col. I, 35 *br*. On dit aussi *šbr mplt* « étoile au sommet de la tour » *phum* est évidemment le pl. de *mṣ*, ar. *مصر*.

10-11. — Parait contenir l'explication du geste que Anat veut de faire. Le verbe *hst* qu'on retrouvera col. III, 26 et 29 oppose *hst* au *ph*, est ici parallèle à *ph* qu'on ne rencontre pas ailleurs. Sur *hst* *hst*, sur l'om de Ltpn, voir I AB III-IV, 3. — *Šr Et-Dped*, « le Taureau, dieu de Dped » voir ci-dessus, p. 120, est une autre forme du nom du père de Ltpn qui s'écrit habituellement *Et-Dped* (I AB, I, 21).

12-13. — Anat appelle à l'aide Baal (fils ?) d') Ashtart.

La locution *hst ph*, litt. « en un clin de son œil et », paraît signifier « immédiatement, aussitôt après ». — *phn* = 2 p. f. sg. en. Il s'agit d'un verbe *ph* qui peut-être le subst. *ph* de I AB V, 12 ss., dont le sens général paraît être « accueillir », (voir ci-dessous, col. IV-V, 27), mais qui alterne parfois avec la locution *ph m* voir col. IV-V, 84-86, de telle sorte que *ph* est employé, pour le sens, avec acc. *karānu*.

On peut donc proposer de traduire ainsi :

« Aussitôt après, elle Anat provoque le départ pour la lutte contre Molé (le Baal - fils d') Ashtart ». — Le nom est écrit *āšrt*, non *šrt* par confusion sans doute avec *āšrt*. Sur une confusion du même genre dans les lettres d'El-Amarna, cf. KNUDSON, p. 1138 ss.

14-20. — Avec l'aide de Baal, Anat achève de massacrer Môt

14-16*. — « Quand la Vierge Anat aura répondu ou annoncé : « Il (Baal ?) est parti », (alors) elle répandra les *šmt* ».

drq, de *drq* = heb פֶּרַץ ar فُرْق ou فَرَق, se rencontre aussi dans cette phrase *drq dnt qbh*, d'où l'on peut conclure que *dnt* et *dnt* sont deux formes différentes d'un seul et même mot. Sur *dnt*, cf. ci-dessous, col VI, 36.

16^b-20. — Reconstituées d'après un passage parallèle. Il semble que 'Anat, aidée non seulement par Alou, mais aussi par Baal, reprenne avec un acharnement renouvelé le combat contre Môl. De toute façon, le *h* de *hh* (16), *pmh* (18), *kâh* (19), *srh* (20), désigne l'adversaire de la déesse.

(16^b) « Sur lui son visage litt. : les visages (17) elle . . . sur le 'du' acc., *ednu* « plaine » (18) le *hsl* (pour « son *hsl* », c'est-à-dire le *hsl*, heb מַסַּח, de Môl (18) elle brise la partie supérieure ('*n* de son visage (= son front'), elle . . . »

19-20 *ths*, 3^e p. l. sg. impf. d'un verbe *ths* qui se trouve dans la phrase *thhsn pmh*. Ici, il s'agit des *pm* (acc. מַסַּח), de son *hsl* et du *ans* de *dt* pr. relat. plur., d'où il résulte que *ans* est un collectif; son *sr*, sur ce mot *sr*, voir col. I, 35 et ci-dessus I, 9.

21-28^a. — Chant de victoire de 'Anat.

« Elle élève la voix et elle crie (cf. I AB, I, 14) :

« Certes sur *ak* (voir I AB VI, 24-26) Alou (fils de Baal) est venu, certes, la Vierge 'Anat est venue (cf. col III, 23-24) ». — Ainsi la déesse parle d'elle-même à la 3^e pers. — comme fera plus loin (col III, 27-29) l'Ashérat de la mer — Et elle ajoute (I, 24^b) « je frapperai mon coup », impf. et non parf., comme si elle envisageait de nouveaux conflits.

La fin (25-28) est trop mutilée pour qu'on puisse proposer quelque explication que ce soit. On notera seulement que la Vierge 'Anat nomme ou appelle son fils (1-2). Pour *ghrt ann* (cf. I AB, I, 12-13, L'argent est mentionné deux fois (26 et 27) et l'or, une fois (28). Pour *kt n*, voir ci-dessus, I, 14, sur *am*, cf. ci-dessous col IV-V, 50^b.

28^b fin. — L'Ashérat de la mer se réjouit et prend la parole.

Ashérat se réjouit de ce qui vient de se passer ou de ce que 'Anat vient de dire, — de toute façon — de la victoire de 'Anat et Alou sur Môl. Noter que

PAUL DFSCHAMPS

Les Châteaux des Croisés en Terre Sainte

★

LE CRAC DES CHEVALIERS

ETUDE HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

PRÉCÉDÉE D'UNE INTRODUCTION GÉNÉRALE

PRÉFACE PAR RENÉ DUSSAUD
Membre de l'Institut

PLANS, ESQUISSES ET CRUQUIS
PAR FRANÇOIS ANUS
ET DE LA PHOTOGRAPHIE A. N. P.



Un volume de texte d'environ 50 fig. 3 cartes en noir env. 400 pages grand in-4 broché
et un album de 6 plans en couleurs, 1 carte à dépliant, en couleurs,
170 planches en phototypie, gr. in-4°, sous cartonnage.

PRIX DE SOUSCRIPTION : 350 Francs

PARIS

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER
13, RUE JACOB, 13

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER

monuments de l'architecture militaire de notre pays

5.
 6.
 7.

Au Crac seul qui fut occupé par les Croisés pendant une longue période 140 ans dont

severe architecture guernère

Partout, en parcourant l'immense édifice, on retrouve la trace du travail d'artistes venus de tous les pays. Les inscriptions latines et françaises qui demeurent gravées sur les tours

gravures des XVII^e et XVIII^e siècles et accompagnée d'une carte générale des Etats des Français en Terre Sainte.

Dans la partie consacrée au Cric des Chevaliers, on trouvera des relevés et des croquis de M. Fr. Anst.

Un album est joint au volume. Il contient les plans en couleurs du Crac des Chevaliers, et une partie du texte consacrée à la description du monument.

Des tables terminent le volume, l'une d'elles est un index géographique indiquant les noms des lieux arabs ou français par les Croisés et les noms arabes qui leur correspondent au jour d'hui.

Un second volume sera consacré à l'étude d'autres grands édifices des Croisés tels que Saron, Margat, Suhebe, Kerak de Moab, etc.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Le sous-signe

ad esse

Déclare souscrire à _____ exemplaire du CRAC DES CHEVALIERS.

For Paris, the distance between the two cities is 350 km. The speed of the train is 100 km/h.

Significance:

Du

le verbe *smh*, précédant le sujet, se présente sous la forme du masculin d même ci-dessous col. IV-V, 82 et 87.

A la fin de l. 29, il faut lire peut-être *k tsh* d'après col. VII, 52^B-53. Pour *k*, *gm*, et parfois *gm*, *k* (ex. *qmt asth k ygh* « d » qu'il est appelé sa femme », cf. *Syria*, XII, 200, voir aussi ci-dessous col. IV-V, 27, *hlm* = *k*).

La déesse Asherat s'adresse à son *hlm*. Sur ce vocable très fréquent, voir déjà I AB, VI, 8 et aussi le passage cité dans *Syria*, XII, 496, où *hlm* est parallèle à *hmr*. Si *hmr* représente réellement le sanglier (ou attendant *hmr* = heb. מר), *hlm* désignerait aussi un animal. Mais comme le mot alterne parfois avec *mdk*, il s'agit d'un « envoyé », ou, d'une façon plus générale, d'un « serviteur ». Le pl. de *hlm* est *hlmm* (ci-dessous, col. IV-V, 105) la fém. sg. ou pl. *hlmt* se rencontre col. VII, 54.

30. — L'association du verbe *pth* « ouvrir » avec *h* « ouï », est, en soi, parfaitement acceptable. Mais, d'une part, la restitution *qpt[h]* est seulement conjecturale, et si, d'autre part, on lit *u Gpm te Fgt b hlmt*, dans le passage parallèle col. VII, 52^B ss., il n'y a rien, par contre, dans ce même passage, de comparable à *qpt[h]*.

Par analogie avec le passage précité, *mlsr* paraît être un n. pr., primitif pat.riel ou h.él. de rac. *lšr*, sur laquelle voir ci-dessous, col. IV-V, 103.

31. — Bien que la seconde lettre soit en partie effacée, la lecture *dp*, « mon poisson », apparaît très vraisemblable. Non seulement, en effet, le mot « filet » se rencontre à la ligne suivante, mais on lit ailleurs *susr* (imp. saf. d'une rac. *msr* : *dp* *lsrt*). Sur le poisson, symbole d'Asherat, cf. R. DUSSAUD, *Myth. phén.*, p. 17-18.

32. Sans doute « Prends (imp. de *šp*) le miel (heh, *šw*) dans la main (*bdk*, voir ci-dessus, col. I, 25) ».

33. *Hbt* est sans doute pour *Hbt Asrt tm*; voir aussi *Hbt hlm* (col. IV-V, 65) — *l dlt*, « sur les mains », cf. col. VIII, 5 — *l dlm* (ducl. au lieu de pl.)

34. — *mdt el [m]* paraît signifier « l'aine du dieu de la mer ». Sur *mdt*, le rac. *mt*, cf. col. VIII, 23-24. *mdt Elm Mt*, pour *Bn-Elm Mt*. Voir aussi

³⁰ « Serviteur » se dit *bd* (כֹּדֵם) ou *lm* (לֹמֵם), ar. *lmd* (لَمَد) mais il est fort possible que *hlm* est-à-dire *h* *lm* soit : *lrm* (en regardant il y a, d'ailleurs, plus d'un argument en

faveur de *h* *lm* : cependant nous continuerons de transcrire par *h*, tant que la question ne sera pas tranchée définitivement.

col. VI, 12 *mh* *El* *mh* et col. VII 3 [*mh* *th* *mh* *El* *mh*]. Cependant la prep *h* ou *ht* s'explique mal devant un *n* pr. de *h* *h* *h* *h* ou un quantitatif *h* *h* *h* peut-être *h* *mh* est-il parallèle au *h* *mh* de l. 13. N'aurait-on pas qu'or *mh* *h* *mh* col. VII 34 alors que *h* *mh* désigne certainement l'encre, comme, ci-dessus, l. 29.

36. *ht* *El* = la montagne 27 de *El* = ne se rencontre pas ailleurs. *ht* peut être, d'ailleurs, le fin d'un mot tel que *mh* = fleuve = l'expression *mh* *El* se trouvant une fois dans l'un des poèmes de RS.

37-38. — *Ale* *Baal* et *Belculat* *Anat* sont mentionnés dans l'ordre que précédemment, II, 22-24.

39 *mh* = « qu'on » , cf. I AB, II, 13.

40 *wt* = « et ton » 41. *ahr*, « sanctuaire », comme I AB, II, 9 et 30.

ou bien *hr* [r], cf. col. IV-V 2 *wt* = « et ton » 43 *ht* imp. de *ht* cf. ci-dessus, col. I, 37, et I AB III-IV, 1. *ht* *ht* = 46 *ht* peut-être de *mh*, cf. col. III, 24, *ht*.

Col. III (pl. XXVI).

Lacune de 12 lignes environ.

(2) [] *da* (3) [] *dd* (4) [] *n* . *kb* (5) [] . *al* . *ind* (6) []
zdk . (7) [] . *dr* . *dr* (8) [] *ik* . *w rh* *ad* (9) [] *elm* . *d mk*
 (10) *h* . *n* *le* *n* *Bt* 11 *h* . *ht* *Rt* *h* *rpt* (12) *h* . *l* *ad* *w* *rpt* *n*
 13) *igm* . *w* *wpan* . *b tk* (14) *p[h]r* . *Bn* . *Elm* .
stt (15) *p* (?) [] *b sthni* . *qti* (16) *b ks* . *estinh* .
 (17) *[h(?)m* . *sn* . *dhbm* . *sna* . *Bt* . *als* (18) *Rkb* . *'rpt* .
dtb 19 *est* *w* *th* *w* *th* 20 *dat* *w* *dh* *tdmm* 21 *qmnt*
kbb . *bst* . *lbt* (22) *wbh* . *tdmm* . *amht*

(23) *ahr* . *mhi* . *Alein* . *Bt* (24) *mhit* . *Blt* . *'nt*

(25) *imgn* . *Rbt* . *Asrt im* (26) *thgn* . *Qnt Elm*

(27) *wt'n* . *Rbt* . *Asrt im*

(28) *ch* . *imgn* . *Rbt* (29) *Asrt* . *im* . *thgn* (30) *Qnt* . *Elm*
ngntm (31) *sr* . *El* . *Dped* . *hm* . *hgtm* (32) *Bni* . *bnwt*

w t'n (33) *Blt* . *'nt* .

ngn (34) [] *m* . *Rbt* . *Asrt* . *im*

- (35) [] *g* . *Qnit* . *Elm*
 (36) [] . *nmgn* . *hwt*
 (37) [] *Alein* . *B'l*
 (38) [] *Rbt* . *Asrt* . *im*
 (39) [] *B* *tlt* . *'nt*
 (40) [*...tl*] *hm* . *tstt* (41) [*Elm* . *w pq*] , *mrhēm* (42) [*éd* ?]
 b hrb . *m*] *hlt* . *qš* (43) [*mre* .
 tstt . *k*] *xpam* *in* (44) [*w b kš* . *hrg* . *dm*] . *'šm*.

Lacune de 7 lignes environ et fin de 2 lignes :](?]*ln* . *ln*

COMMENTAIRE

2-9 — Instructions données par Baal (?) à Alein

Quelques fins de lignes seulement.

5. — *al ws* « qu'il ne s'achève pas » h. b. *ws* Il s'agit peut-être de Mot qui est désigné ci-dessous, l. 14, sous le qualificatif de *hā-Elm*.

6. — *šdk* = « ton fondement », h. b. *šw*.

7. — *dr dr*, peut-être « la génération en génération », h. b. *dr dr* et expressions semblables. La locution *hlt dr dr nk*, « la puissance qui s'étend à toutes les générations », se rencontre à côté de *mlk ank* « ton royaume d'éternité » sur *dr hlt* et *mlk* cf. l. AB, V, 5-6 sur *'lm* ci-dessous, p. 139.

9. — *elm*, part. qual. pl. de *šx?* sur *šx?* n. pr., dans une inscription de Mallo, cf. COOKE, *North-Sem. Inscr.*, p. 106.

10-22 Réponse (?) et démarches diverses d'Alein

10. — Sans doute *š* *ln*, bien qu'il y ait partout ailleurs *ws* « il y a du reste plusieurs exemples de phrases commençant par l'impf. » ainsi ci-dessous, col. IV-V, 8 *ism*, 13 *šhqq*, 14 *istn*.

11. — Sur *šdd*, cf. col. VII, 46.

Rbb *hpt*, « celui qui chevauche les nuées » (accl. *urpāl* de rac. l. *ṣṣ*) a été signalé l. c. *Syriac* VII, 196. L'expression désigne soit le serviteur ou messager d'Alein, soit l'un de ses serviteurs ou messagers. Il semble, en effet, qu'il

soit question, ci-dessous l. 17-18, de trois Rkb-rpt, et ailleurs, de huit (*smn*) Rkb-rpt.

12. — Pour *lhl*, al rûgé de ldl El Htr voir ci-dessous col. VII, 46-48, *qlšn*, én. I de *qlš*, ar. *قَصَصَ*, « s'en aller ».

13-14^a — « Il (Alein) se lève et il pénètre dans le *phr* du fâs des dieux » — Le sens de *upš* est déduit du contexte ; voir aussi ci-dessous col. VI, 13, sur *phr*, voir déjà RS 1929, n. 17, 7 *phr* *Elm* n° 21, 21 *phr* et n° 1-7 déjà cit. *Syria* VII, 198, 1 *J. El w p[h]r* B 1^a. Le sens est sans doute le même que celui de *nphrt* qui ne s'est rencontré que dans RS 1929, n° 2, 17 et 34^a (cf. *Ber bibl.*, 1931, p. 39). En acd., les vocalles équivalents, *pahrn* et *napharn*, ont seulement le sens abstrait de « rassemblement, totalité » et non pas, comme ici, la valeur de « lieu de rassemblement ».

Bn-Elm désigne évidemment Môt. Partout ailleurs il y a, soit *Bn-Elm Mt*, soit *Mt*.

14-22 — Une fois entre dans le *phr* de Môt, Alein prend la parole — comme on le voit au pronom suffixe *s* de *sthm* et à la forme verbale *estmh*, 1^{re} p. sg. en -l, de *st*, heb. *סָוּ* pour donner des ordres concernant diverses cérémonies rituelles *stb* « sacrifice » ou « sacrifier », cinq fois en six lignes.

14-16. — *stt* s'est rencontré précédemment col. II, 8, on ne saurait dire quel est ici le sujet de ce verbe¹ ni ce que représente le vocable *qht* (fin l. 1^a). On ne comprend, en somme, que les mots suivants « Elle a phr » sur ma table... , je le boirai dans un gobelet *ks* = héb. *כַּס* ».

17-18^a — Le premier mot est très incertain, mais il se termine par *m*. Peut-être représente-t-il un imp. comme *dhk* sans doute l. 18^a, 10 et 20 « offre (2) deux sacrifices » parce que², Baal a — les trois chevaucheurs des nuées ». Le verbe dont Baal est le sujet, *sh*, peut être comparé à heb. *שָׂא* « haur », voir aussi, ci-dessous, col. VII, 36 dans un tout autre contexte *shl*. Sur les Rkb-rpt, cf. ci-dessus, l. 11.

18-22 — Les mots qui suivent l'imp. *dhk* caractérisent sans doute la nature des sacrifices qu'il s'agit d'offrir. Mais tous ces termes sont d'un caractère

¹ A signaler aussi l'expression *phr m'd*, qu'on comparera à héb. *פָּרַח בְּדָם*.

² Et dans un fragment inédit de 1930.

³ *stt* peut représenter aussi un nom fémin.

pl. de rac. *st* « offrir » on dit par ex. *w tmm 'm sh[k?]*, *w stt 'm a[rk(?)]*, III. « et les pains seront avec ton frère (?) » et les boissons avec ton aîné (?) ».

Colonne III

Colonne IV

5

10

15

20

25

30

35

40

45

50

5

10

15

20

25

30

35

40

45

50

55

60

abstract : *st*, *to* = *tu*, au pl., l. 22. *Amot* des *st* est la préformante *t* sont très rares à RS. Le mot *amot* 21 et 22 reprend exactement à heb. *עמית* « servantes ». — *liby* peut s'expliquer par *u*, « examiner » ; voir ci-dessus col. II, 46 *by*, imp. du même verbe ».

23-26. — Intervention de l'Ashérat de la mer et de la Créatrice des dieux.

« 23. Après que Alcinbaal de Baal s'en fut allé 24. et que) la Vierge Anat s'en fut allée. Alcin et Anat, s'en par ex., col. II, 22 s. v. 25) la prêtresse Ashérat de la mer 26) et la Créatrice des dieux ».

Les deux verbes *myt* (en heb. *מצ* = « donner ») et *hst* sont nettement parallèles ; on a vu plus haut, c. c. II, 40-41, *hst* s'opposer à 'pp. Le rad. *myt* se retrouve ci-dessous l. 28, 30, 31, 36, et nulle part ailleurs.

Il paraît en l'espèce qu'il s'est écoulé un long espace de temps entre l'épisode qu'il précède et celui qui suit. Voir par ex. col. IV-V, 406.

27-32*. — Déclaration de l'Ashérat de la mer.

Rien n'indique que l'Ashérat reprenne une question — on traduira donc *et t'n* par « elle déclara », voir déjà *Syria*, XII, 204.

28-30*. Sa déclaration est d'ailleurs une simple reproduction, avec *ek*, au début, en plus) des ll. 25-26 ; ainsi la déesse parle d'elle-même à la 3^e pers., comme déjà ci-dessus, col. I, 44-45.

30^b-32*. *myptm* et *hst* au 3^e du sing. ou des plur. comme *hmtm*, l. AB, I, 6 sur les l. xv rad. *myt* et *hst* au 3^e du sing. ll. 25-26. — Pour *St Et-Dat* et *Bac-bnat* voir ci-dessus col. II, 40-41. — Sur *hnc*, autre forme de *hmt*, cf. *Syria*, XII, 214.

32^a-38. — Déclaration de la Vierge Anat.

Anat, qui fait partie *myht* au même temps q. Alcin cl. 23-24, apparaît à nouveau, et fait une déclaration dont le texte est fort corrompu. On notera la forme *st* de *tu* *mypt* l. 31-32 et 36 d. rad. *myt* cf. l. 25.

Il faut ajouter aux exemples ci-dessus concernant *hwt* (*Syria*, XII, 35 a) la locution *hwt libar* de 787 « faire concubine, revêler » : le sens le plus probable est « orner, embellir », au sens figuré au lieu de « plaie ». Voir, ci-après, col. VI, 2 et 15.

L'Ashérat de la mer et la Gaatré et des Deux sont associées ici, II, 34-35, comme précédemment II, 25-26 et 28-30. Mais, par contre, le nom d'Alein (I, 37) est suivi de celui de l'Ashérat de la mer (I, 38).

39-44. — Nouvelle déclaration de la Vierge Anat ou instructions données par Anat à Alein.

Au début de I, 39, il faut restituer sans doute [a t a]. Les lignes qui suivent sont complétées d'après col. VI, 55 ss.

On peut traduire ainsi :

40^b-41^a « Tu donneras à manger et à boire à « deux » : les verbes *thm* et *tsi* sont au prél avec sans facilité : on rencontre ailleurs le safel *thm*, associé au safel de *sqi* (𐤒𐤕𐤍), *ssq*.

41^b-42^a. *pq* imp. de *pq* (héb. *pr* II). Voir aussi col. VI, 57 ss., *spq* qui est sans doute l'imp. safel de ce même verbe. Si *h* = 𐤀 (Voir p. 125 n. 1), on rapproche le radical *rhē* du part. pl. *rhassu* de 𐤒𐤏𐤍 « teler ». Le mot qui suit *sd*, s'il est complet = 𐤎𐤍𐤕 « sein », ou II, p. 15 : *mq hth* 1307, *mq sd Bitt* 1317 : il se peut en effet l'Ashérat d'être la sein de la Vierge Anat.

42^b-43^a Puis « associe une paille *hwt* : *mh* coupe ou fends : *q* n. p. le *q* 𐤒𐤕𐤍 le (moulin) gras (cf. col. VI, 41-42 *qen ... mra*) » ; lire ainsi, d'après les nouveaux documents cités *Syria*, XII, 241 ; voir aussi, ci-dessous, col. VI, 57. Dans LAB, II, 31-32 Anat fend le corps d'Alein : au lieu du *hth* également, mais le verbe employé est *hq*.

43^b-44 « Tu buiras les pots sur *hpm* (cf. *Syria*, XII, 24) le vin, et (tu

* Il n'y a pas lieu de distinguer deux mots *hwt*. La locution *hwt qm hwt* 1307 *hwt* 1317 *Var-moth* (*Syria*, XII, 3) se traduira ainsi : « Que le message sorte de sa bouche, et l'écrit (var son ordre), de ses lèvres. » — *hwt* est, en somme, l'équivalent d'héb. 𐤒𐤕𐤍. Le mot est associé, d'ordinaire, au verbe *thm*

« teler » (*Syria*, XII, 247 ou plus généralement « donner ») ou est d'ailleurs employé parfois sans sens absolu. C'est ainsi qu'on dit *hwt rh* 1317 *hwt* 1317 *hwt* 1317. Mais on peut en le faire bien ordinaire : « Prends charge de voir pour moi le pain de l'or » (Cf. ci-dessous, p. 131).

haras), dans le gobelet (sh, voir ci-dessus) 1 lb 1 or, le sang des arbres » (voir *Syria*, XII, 215).

Col. IV-V (pl. XXVI et XXVII), ll. 4-104.

Lacune de 10 lignes environ.

1, sr[] 2, as rt 3) w at ' [Rbt] 4 Asrt im [mdt 'r]
 5 smd . phl [st . gpm at] 6 hsp dt w[q nqlhm] 7 'db gpn .
 atnt[h]
 8 sm' Qds, w Amr[r] 9 mll 'i smd phl 10 st gpm dt hsp
 (11) dt . irq , nqlhm (12) 'db . gpn . atnt
 13 thlq Qds w Amr 14 istn Asrt l bmt r 15 l ismsmt
 bmt . phl
 16 Qds w hlm sb r 17 Amr h kbb l pnm (18) asr Bllt 'nt
 (19) w B'l . lb' . mram . špn
 (20) edh ltn pnm 21 'm Fl mbb nhrm 22 jrl apq thntm
 (23) tgl sd El s tbe 24 jrs . Mh ab . xnm 25 l /n El thbr w tgl
 (26) tsthwt . w thbdh
 27 hlm El h sphnh 28 tpy lsb w shq 29 fnh l hdm expd
 w[]krkr (30) dšb' th . isd . gh . w i[sh]
 31 ek mht Rbt Asr[t t pnt 32 ek atwt Qnt F[tm] 33 rbb
 rbt w t pnt [] 34 hm hne hnet w s[] 35 thn tm stn
 th[m] 36, v slhns lhm . st [] 37, b krpam in b k s hcy 38 dm
 'gm . hm . id . El mlk (39) ihššk . ahbt . Šr . l'rk
 (40) w l'n Rbt Asrt im 41 thnk El hkm , hnt 42 m tm hit .
 hft 43 thnk . mthn A et[n] Bt 44 qtn a en . d'nh 45 alhn .
 q[st]h n[ln] 46 thlnn n[st] hsh 47 [an] [] lsh s El abh 48 El mlt l
 thnk lsh 49 [A]sr w lnh Elt w šbt 50 [aprk wa en bt l Bt
 51 km [] Elm w hsr h Bn Asrt 52, nsh El nsh onh 53 nsh lbt
 Asrt im 54 nsh ket knit 55 nsh pdr bt ar 56) mš[et] [] th bt rb
 (57) mšb [.] arš [.] bt šdr
 Tr . 58 a n l t p n El Dpe[d] 59 e 'thl in nu Asrt 60 e 'l l unh
 ahd els 61 hm Amt Asrt abn 62 lnt ibn bt l B'l col V .
 hm Elm . w hsr . k Bn . Asrt
 63 w l'n Rbt . Asrt im 64 Rbt El h l hnt 65 sbt d'ph l'rk 67,
 rht t d[] l'rk 68 wa ap . 'dn mth 69 l' l' l' d'n 'dn sb l'
 b gls 70) w l'n qh l'pt 71 sht l'rs l'qm 72 l' t arzm thlth
 (73) hm . bt . lnt . i'mnh (74) l'rgm . l Alein B'l

se dirige vers le marché et il fait craquer ses doigts et lev
la voix et il crie :

(39) Certes, la Maitresse Asherat de la mer est elle... (40) Certes
la Créatrice les dieux est venue... (41) Voici le
les... (42) Voici le... (43) Voici le... (44) Voici le...
Cela, le pain pose le... (45) dans les pots de vin dans le gobelet
d'or... (46) Le sang des crues... (47) Voici que la main... (48) Le...
saisira; l'amour (?) du Taureau le... era. »

(49) La Maitresse, Asherat de la mer répondit :

« (50) Le dieu s'agit... (51) Le dieu... (52) Le dieu...
... (53) Le dieu... (54) Le dieu... (55) Le dieu...
... (56) Le dieu... (57) Le dieu... (58) Le dieu...
le dieu Taureau s'agit... (59) Le dieu... (60) Le dieu...
... (61) Le dieu... (62) Le dieu... (63) Le dieu...
... (64) Le dieu... (65) Le dieu... (66) Le dieu...
... (67) Le dieu... (68) Le dieu... (69) Le dieu...
... (70) Le dieu... (71) Le dieu... (72) Le dieu...
... (73) Le dieu... (74) Le dieu... (75) Le dieu...
... (76) Le dieu... (77) Le dieu... (78) Le dieu...
... (79) Le dieu... (80) Le dieu... (81) Le dieu...
... (82) Le dieu... (83) Le dieu... (84) Le dieu...
... (85) Le dieu... (86) Le dieu... (87) Le dieu...
... (88) Le dieu... (89) Le dieu... (90) Le dieu...
... (91) Le dieu... (92) Le dieu... (93) Le dieu...
... (94) Le dieu... (95) Le dieu... (96) Le dieu...
... (97) Le dieu... (98) Le dieu... (99) Le dieu...
... (100) Le dieu... »

(58) Ltpu, (fils du) dieu de Dped, répondit :

(59) Le dieu... (60) Le dieu... (61) Le dieu...
travail... (62) Le dieu... (63) Le dieu...
d'Asherat... (64) Le dieu... (65) Le dieu...
Baal... (66) Le dieu... (67) Le dieu...
d'Asherat. »

(64) La Maitresse, Asherat de la mer, répondit :

(65) Le dieu... (66) Le dieu... (67) Le dieu...
... (68) Le dieu... (69) Le dieu... (70) Le dieu...
Baal... (71) Le dieu... (72) Le dieu...
... (73) Le dieu... (74) Le dieu... (75) Le dieu...
... (76) Le dieu... (77) Le dieu... (78) Le dieu...
... (79) Le dieu... (80) Le dieu... (81) Le dieu...
... (82) Le dieu... (83) Le dieu... (84) Le dieu...
... (85) Le dieu... (86) Le dieu... (87) Le dieu...
... (88) Le dieu... (89) Le dieu... (90) Le dieu...
... (91) Le dieu... (92) Le dieu... (93) Le dieu...
... (94) Le dieu... (95) Le dieu... (96) Le dieu...
... (97) Le dieu... (98) Le dieu... (99) Le dieu...
... (100) Le dieu... »

(74) Qu'il annonce à Alein (fils de) Baal (ceci) :

(75) Le dieu... (76) Le dieu... (77) Le dieu...
... (78) Le dieu... (79) Le dieu... (80) Le dieu...
... (81) Le dieu... (82) Le dieu... (83) Le dieu...
... (84) Le dieu... (85) Le dieu... (86) Le dieu...
... (87) Le dieu... (88) Le dieu... (89) Le dieu...
... (90) Le dieu... (91) Le dieu... (92) Le dieu...
... (93) Le dieu... (94) Le dieu... (95) Le dieu...
... (96) Le dieu... (97) Le dieu... (98) Le dieu...
... (99) Le dieu... (100) Le dieu... »

de ton temple. 77, Elle apportera des vases *h* de beaucoup d'argent. 78, et des coupes précieuses d'or. 79, il l'apportera. 80, Et construis un sanctuaire d'argent et d'or. 81, ce sera le sanctuaire des Pars, je veillerai (sur) eux. »

(82) La Vierge Arit se réjouit. Elle. (83) (son) visage et elle la terre (en disant)

(84) « Voici que tu tourneras. 85, vers le Baal, les *marou* de Tsaplou (86) en (lui offrant) un bœuf du champ de Rbt-kmn. »

87, La Vierge Arit dit. Elle elev. 88, la voix et elle crie pour annoncer la bonne nouvelle à Baal :

89, « Je t'ai apporté. Et d'un de bonnes nouvelles. (90) Tu auras une maison, comme ton frère et ton pèrvis. 91, comme ton *am*. »

« car le *hru* a crié. (92) dans ton sanctuaire et le *rou* les *sa* au milieu de (93) ton temple. Elle l'apportera des vases *h*. 94, le *oua*, oq d'argent et des coupes précieuses. 95 d'or, Et construis un sanctuaire d'argent. (96) et (97) ce sera le sanctuaire des Pars. 97, je veillerai sur eux. »

Il se réjouit, Aleim (98) (fils de) Baal,

car le *hru* a crié dans son sanctuaire. 99, et le *ou* les *sa* au milieu de son temple. (100) Il l'a apporté des vases *h* de beaucoup d'argent. 101, et des coupes précieuses d'or. 102, il l'a apporté. (103) Alors) *hâr-et-Hîs* mange.

(104) Et assieds-toi pour finir le compte, quand tu enverras. 105 les *hîn*.

COMMENTAIRE

1-7. Ashérat (?) donne ses instructions à Qds-et-Amrr concernant la culture de la vigne et des champs

1-4. — Lire *ixt* 1-2) comme plus haut, l. 14, ou *ixt* *h*, comme l. 13-4. C'est sans doute cette déesse qui s'adresse à Qds-et-Amrr (sa) comme voir ci-dessous, l. 8).

48-7. — restitué d'après 9-12. — *mlt* et *gnat* sont deux *hîn*, dont le second

appartient à une racine connue, heb. 722, *met* se rencontre ailleurs sous la forme énerg. I et avec le même sens qu'ici : *met*ba 'r; voir aussi le subst. *met* entre *rh* « vent » et *mr* « pluie » : *Syria*, XII, 196. Si *phl* = acd. *phdlu* « étalon », ar. فحل, 'r peut être heb. 722 « Anon » et cette interprétation paraît se trouver confirmée par la présence, l. 7, la mot *alpt* = heb. 72728 « anesses ». Voir cependant pour *r* ce qui est dit ci-dessous l. 14.

et 722) et une *th* et *ph* et il est souvent associé (voir déjà *Syria*, XII, 202) à un sens très large — on peut traduire ici par « planter » — plus loin, col. IV-V 107, dans *et alp* etc., le sens ne peut être que « amener ».

A noter que le qualificatif *dt l'ap* sont le subst. *qpm* heb. 7221, alors que *dt l'rq* (heb. 722) précède *apm*, la traduction de ce dernier terme par « creux » est purement provisoire, peut-être faut-il le rapprocher de ar. نبت « défricher un terrain ».

8-12. Qds-et Amrr exécute l'ordre qu'il a reçu

Pour l'impr. *am* au début de la phrase, voir ci-dessus col. III 10. Qds-et-Amrr est l'un de ces noms divins dont le panthéon phénicien a fourni déjà quelques exemples. Voir ci-dessus, l. 103, *ksr-w lls* et col. VII, col. *lqm-w Egr*. Les deux composants sont habituellement reliés par la *r* puis *m* ² mais ils sont parfois séparés l'un de l'autre — comme on le verra ci-dessous, l. 16-17.

Bien que ces noms doubles représentent, d'ordinaire, des divinités mâles, il paraît certain que Qls désigne ici une déesse — celle-là même que les Égyptiens nomment Qeshm sur laquelle voir en dernier lieu R. Dussan, *Myth. phénic.*, p. 18 ss. — et que c'est elle qui est étroitement associée à Amrr, dont le nom se trouve ici, sous la forme *Amr*. Étymologiquement, *Amr* paraît être la 1^{re} p. impr. pl. de *mr*, verbe qui est souvent employé, à RS, à côté de *brk* « bénir ».

Dans d'autres textes, Qls est associée à l'apn. *th* du par. ex., *spk l'apn th*

² *l'rq* se dit de *l'ap* ainsi que *l'ap* de *l'rq* (voir ci-dessus l. 133) et l. 1 à l'interpréter de *met*ba *brs* — la *q* le dit ar. de *qr*, col. IV V, 76, 95-96, 101.

A la fin de chaque vers nous soulignons les *q* et *l'ap* et les *l'rq* et *l'ap* qui sont les *l'rq* et *l'ap* du par. ex. A RS on ne en trouve que les *l'rq* et *l'ap*.

Le nom de Baal est accompagné du qualificatif *Elthamim Spt*, mais on dit également par exemple, l'esso, scilicet IV-V, *Scilicet Baal Spt*, est sans doute un part. qui signifie l'un de là qui se présente ci-dessus, p. 117. — 2. Pour *amr*, le mot peut s'expliquer de l'un des sens différents, savoir qu'on le rattache à *amr* 772 ou à l'un des *amr* 773. Si on rattache l'772, la locution signifierait « le Baal — scilicet le Maître — des hommes d'armes », plus précis, peut-être, des armées « de Tsaphan ». Il resterait à déterminer si ce Baal est un dieu local ou spécialisé, l'est-il de Baalimem, et si est identique ou non au *Bt Spt* de HS 1929, n° 1-10 et n° 9-11 ou au *Bt Spt* de I AB, VI, 12-13.

20-26 — Amr(?) est invité à se rendre auprès de El
pour lui rendre hommage.

On pourrait croire que ces mots font suite immédiatement à ce qui précède et que par conséquent c'est Qds qui parle s'adressant à Amr. Il ne vient cependant de remarquer que le texte de cette exhortation est aléatoire, sauf à la fin la variante *thbth* pour *thbth* et I AB I 4-10 et pour la rime, et dans deux autres poèmes, mais les contextes sont très différents. Il en résulte que la signification réelle de ces quelques lignes de notre manuscrit bien que grammaticalement le passage soit très clair.

21 — Il faut lire autre *mbk ad* Spt de XII 190, c'est une fausse lecture qui est sans doute le part. hif. de *bkt* « pleurer ».

24 — Le sens de « pavillon » pour *qst* est empreint chez 27, c'est-à-dire *qst* a un sens très particulier et technique. De toute façon, si *qst* = קֶשֶׁת, il s'agit d'un abjectif, c'est-à-dire les plaques. Comme le mot *qst* ne se trouve pas dans cette locution *Mtsamim*, il se pourrait bien que ce mot fut différent de *qst* « arcs », quoique *qst* en hébreu plaques ou arcs de heb. קֶשֶׁת soit קֶשֶׁת, la forme *qst* se rencontrant seulement en poésie.

27-30. — El (?) manifeste sa joie.

La locution *amr ad* = אֶל, הַ, אֲמַר — *h* « peut avoir le même sens que *qst* », *h*, ou *h*... *qst*, voir ci-dessus d. II 20, p. 12, *qst* = *qst*, *qst* est d'ailleurs

rare, est employée sans le corrélatif *h*, par ex. *hmt et ph ltm* « l'esprit Anat eut invoqué ² les dieux ». Le radical *ph* avait, comme *o*, la valeur larynx, col. II-12, un double sens, on peut hésiter sur la question de savoir si c'est El qui se réjouit de l'hyménée qu'il veut de recevoir ou si c'est l'indignant Amor ou tel autre qui manifeste son « illoquiasie » pour l'accueil de l'épouse l'objet. Le passage 28-29^a est à comparer à l'AB. III IV, la ss. *hlt* est évidemment une onomatopée.

31-38^a. — Déclaration de El (?)

31-32. — Les deux déesses Rbt-Ashérat-ism et Qnit l'm, comme précédemment, col. III 20-26, 28-30 et 31-33. — Sur *hmt* « venir » l. Sur *ph* AB. III 20.

33-34. — L'incantation de *b* qui figure cinq fois dans ces deux lignes, en trois mots différents, rend toute interprétation impossible. A noter un nouvel exemple de *b* = « dans *hmt hmet* (1). A la fin de 34, 'q] est peut-être « vin nouveau » ; cf. *in* « vin », l. 37 et *dm 'qm* « sang des arbres », l. 38.

35-38^a. — A comparer avec col. III, 40 ss. et col. VI 10 ss. Peut être *hmt*, *hmt* imp. piél + pr. suff. cas. pi. « donne leur ~~à manger~~ aux dieux ». Mais ordinairement le pr. suff. n'est pas séparé dans l'écriture du verbe auquel il se rattache ; on écrit d'ailleurs (même l. *hmt dm* « est-elle ~~elle~~ imp. piél + pr.

38^a-39. — Conséquences des cérémonies qui viennent d'être prescrites

El-mik « le dieu-Roi » réapparaîtra plus loin, l. 48 et Šr, sous la forme habituelle Šr-El, l. 47. Pour *hlt*, voir ci-dessus, col. I, 25. — *ahlt* est identique, quant à la forme, à héb. *raqq*, mais il serait nécessaire, pour juger du sens, de connaître la valeur et la nature de *ahlt*. Est-ce *hlt* « ~~il~~ pouiller » ?

40-57. — Déclaration faite à Ltpn par l'Ashérat de la mer

Ce passage doit être rapproché, du moins pour la seconde partie (col. I 47 à la fin), de col. I, 1-19.

41-44^a. — Le premier suffixe de *hmt* « a qui ~~peut~~ Ltpn » pour prendre la

(1) Autre cas de *b* e dans deux mots d'essence même prouvée en parlant d'un ~~cas~~ *hmt* « ~~elle~~ pouiller » ?

dans un autre texte, à côté de *Avant l'ord.* « la Servante de la Lune ».
 Sur la forme *ne en pte* l' pte l' ord, mais qu'il y a *me* l' ord, voir déjà
Syria, XII, 332.

l'pnt l' ord, le 2^e l' *l'pnt* l' ord est le pl. de *l'pnt*, l' l' ord *l'pnt* l' ord, VI, 3.
l'pnt l' ord, mais *ne en pte* l' ord. Voir aussi ci-dessous, I, 73.

64-74 Réplique de l'Ashérat de la Mer

L'expression « maîtresse l's deux » se rencontre pas ailleurs. Voir
 ci-dessus, col. II, 11 « la maîtresse ». Peut-être s'agit-il d'Ashera elle-même.
 De toute façon, Asherit exprime le voc. que la Rb. l' ord donne *l'pnt*
 « vers la sagesse » *l'pnt* l' ord, 34. *l'pnt* l' ord *l'pnt* l' ord. Pas plus, c'est Aleim qui a
 donné la sagesse à l'pnt l' ord *l'pnt* l' ord *l'pnt* l' ord. *l'pnt* l' ord *l'pnt* l' ord. *l'pnt* l' ord
 « celui dont on a coupé les cheveux » *l'pnt* l' ord *l'pnt* l' ord.

Si l'pnt a vraiment refusé d'offrir l' ord, c'est, ce faisant, ce qui le
 cette sagesse l' ord Aleim au avant, fait son. Asherit voudrait que Aleim ramène
 nât, de gré ou de force, dans la voie droite.

67. Le sens de *l'pnt* l' ord, AB III-IV, 19 est très incertain.

68-69. Pour *l'pnt* l' ord, voir ci-dessus, I, 30. *l'pnt* l' ord est le mot préce-
 dentement (col. II, 17) avec le sens possible « le plan » mais ici *l'pnt* l' ord
 subst. *l'pnt* l' ord est reg. par un voc. de l' ord *l'pnt* l' ord. *l'pnt* l' ord « sapientia », c'est-à-
 dire sans doute la plume que donne la Rb. l' ord, voir ci-dessus le l' ord *l'pnt* l' ord
 les images *l'pnt* l' ord et les *l'pnt* l' ord. Peut-être *l'pnt* l' ord *l'pnt* l' ord « souffler »
 s'oppose-t-il à *l'pnt* l' ord, *l'pnt* l' ord « bondir ».

70. « Devenir voir », en parlant de l' ord, est certainement un *l'pnt* l' ord
 pour « donner » voir l' AB VI, 213.22 *l'pnt* l' ord *l'pnt* l' ord *l'pnt* l' ord
l'pnt l' ord *l'pnt* l' ord le l' ord, c'est *l'pnt* l' ord, 147, l' ord *l'pnt* l' ord. Sur *l'pnt* l' ord,
 voir ci-dessus, col. III, 44.

71. *l'pnt* l' ord *l'pnt* l' ord *l'pnt* l' ord *l'pnt* l' ord *l'pnt* l' ord. Voir ci-dessus, sur
 l' ord *l'pnt* l' ord *l'pnt* l' ord, guère significatif que « les ordres » *l'pnt* l' ord, voir repen-
 dant ci-dessus, col. VI, 14.

72-74. On peut hésiter, pour la première lettre, entre *l'pnt* l' ord, mais *l'pnt* l' ord
 on n'aurait qu'il faut *l'pnt* l' ord *l'pnt* l' ord, qui correspond exactement au *l'pnt* l' ord
 de 2 Sam. 7, 2-7 et paraît se rapporter au *l'pnt* l' ord de l' ord pour *l'pnt* l' ord, cf. ci-dessus.

l. 82 Le sujet des verbes *šdt* et *šm* est l. 81 c'est Baal le pr. suff. *š* suppliant à Alein puisque c'est à Alein 740 p. ou VI communiqué le message contenu dans les ll. 7 et 81. *š* est sans doute 772 « achever » comme 772^{ca} RS *štr*, *mš* = 772 « porter » harper ». On peut lire, l. sans doute « édifier, construire ».

75-81 — Message adressé à Alein par Baal ? , sur l'ordre de l'Ashérat de la Mer.

75-76 — Le sup. t du verbe de *Syria*, VII 1990 est toujours un être animé voir plus loin col. VI 33-34 on est *šdt* et *šm* par exemple. On doit sans doute conclure que la ressemblance de *šdt* avec le plur. d' *šdt* 772 est purement fortuite. Les mots *štr* et *štr* ne se rencontrent pas ailleurs.

bht l. 76 plur. *bhtim* col. VI 38 22, 23 27 30 l. 76 d. ja RS 1920, r. l. 21 l. b'lt *bhtim*) est constamment associé à *šdt* = 772 : mais tandis que devant *bht*, c'est la prop. simpl. *b* qui est employée par contre devant *šdt*, c'est la prop. composée *b p't* excepté col. VI 33. Le *bht* était sans doute une partie ou une annexe du temple peut-être le trésor (cf. l. 80 *bht* *šp'rt* *štr*). Je le traduis provisoirement par « sanctuaire » comme pour *štr* l. AB II, 9 et 10, mais il est évident que chacun de ces mots représentant une chose distincte.

77-78 — Le sujet du verbe *šdt* est peut-être *šdt*, si en est ainsi le sujet de *šdt* l. 79, serait *štr*.

štr et *p'm*, plur. de *štr* et *p'm* termes fréquents et presque toujours associés; cf. l. AB, II, 16 et *Syria*, VII, 352 ss.

štr peut-être le part. *štr* l. 77 mais il paraît préférable d'y voir le sul. st. 772 on dit aussi le *štr* l. 78 et 79, et ailleurs col. VI, 10 et 24.

79 — *štr* peut-être *štr* 77x terme distinct désignant les objets précieux dont il va être question. On pourrait croire que *štr* de *štr* est connu dans *štr* l. 81, l. pr. suff. *š* pl., suppliant à ces mêmes objets mais comme *štr* se rencontre aussi l. 102 c'est-à-dire dans un passage qui constitue un récit et non pas un discours, *štr* ne peut pas représenter une forme verbale parallèle à *štr*.

(*) Le scribe a écrit par erreur *m* au lieu de *l*.

Ksr Etpu ef Alein-BI = Alein fils de Baal = *Syria*, XII 196. *Ksr* avait donc hérité la sagesse de son père, qui la tenait lui-même d'Alein. Voir aussi col. VII, 15 et 16.

104-105. Les deux lignes fort énigmatiques constituent de s la conclusion de l'épître qui précède ou le préambule de celui qui va commencer. Je ne saurais le dire.

L'expression « s'asseoir pour compter » est fréquente dans l'usage de *Ksr* ou *compurra Luc* xiv, 28. *mlakm comptat* = *Qy sat* (*Syria*, XII 196) qui y avait sept *hlm*.

tlakm appartient évidemment au rac. *lak*, heb. לָקַח. On dit aussi *w tlak mlakm lk* « et il t'enverra des messagers ».

DEUXIÈME PARTIE

Col. IV-V (Pl. XXVII), l. 106 à la fin

(106) *ahr*, *mhi*, *Ksr*, *w Hsš*

(107) *st*, *atp*, *qdmh*, *mra* (108) *w tk*, *pnh*, *t'db* *ase*

(109) *w isšb*, *t imn*, *Alein* (110) *tl't*, *'d*, *lhm*, *s[ti]* *Elnu*

(111) [*w]t'n*, *'teln*, *tl't*, 112

113 [*hs* *bhtn* *a*]

114 *hs* *rmn* *hh[tn]* 115 *hs* *bhtn* *tl'n n* 116 *hs* *tl'mn* *ch[tn]*

117 *b tk* *šrt* *špn* 118 *atp* *st'ahob* *Al* *tl't* *hmn* *hht*

120 [*w]t'n* *Ksr* *w Hsš* 121 *sa* *t Alein BI* 122 *ba* *t Hhb* *tp*

(123) *bl*, *ast*, *drbt*, *b bh[tn]* (124) *hln*, *b qrb*, *hktm*

125 *w'tn*, *Alein BI* 126 *at* *st* *chbt* *b bhtn*, (127) [*hln* *b qrb* *hktm*]

Lacune de 2 ou 3 lignes.

Col. VI (Pl. XXVII)

1) *w'tn* *Ks[r]* *w Hs[s]* 2) *st* *BI* *[hs]* 3) *sn* *rgn* *Ksr* *w Hs[s]*

4) *sm'* *m* *[t]* *n* *tl't* (5) *bl* *ast* *c'rt*, *b bhtn* *hln* *b qrb* *hktm*

7) *w'tn* *Ale[tn]* *tl't* *sa* *st* *c'rt*, *b bhtn* 9) *hln* *b qrb* *hktm*

10) *at* *td* *[]* *bl* *ur* 11) *[]* *tl't* *[]*, *bl* *rb* (12) *[]* *M*, *bl*

13) *[]* *q'sn* *a* *pm* 14) *[]*

w'tn *Ksr* 15) [*w* *Hs[s]* *tl't* *BI* *tl't* *hbt* 16) *[]* *b bhtn* *tl'n n*

Column VI

Colonne 4

5
 10
 15
 20
 25
 30
 35
 40
 45
 50
 55
 60

65
 70
 75
 80
 85
 90
 95
 100
 105
 110
 115
 120
 125

[illegible]

Lacune de 3 lignes environ

THE END OF THE WORLD

Col. IV V. — Le tableau des attitudes est très intéressant. 17
« Aucune attitude d'opposition n'est observée et les frappeurs se font
parer le tronc ».

(10) L'adulte s'assure aussi l'union de l'adulte hôte - Adulte.
veau, [fais manger et boire les dieux] ».

111. Et Alan Barlaamant 112. [] 113. Hæleto
 Les sae lures 114. Les lures 115. Hæleto Hæle des lures
 116. Hæleto Tu construis des succubus 117. Hæleto 118. Hæleto

des temples (117) dans l'encense le Tsaplou (118) Le veuf du champ,
(119) la Rabbat-kma du temple, »

(120) Et Ksr-et-Hss répondit (121) « Écoute, Alein-Ba' (122) Construis pour le Chevaucheur des nuées, (123) mais maintenant je construirai le arbo dans les sanctuaires (124) et une fenêtre au milieu des coupes. »

(125) Et Alein-Ba' répondit (126) « Ne mets pas de Lucarne dans les sanctuaires (127) ni de fenêtre au milieu des temples. »

Col. VI (1) Et Ksr-et-Hss répondit (2) « Tu t'assieras, » Ba' pour mon *hnt*, » Répète le message de Ksr et Hss (3) Et de la n, Alein-Ba', (4) Mais maintenant je metrai une lucarne dans les sanctuaires et une fenêtre au milieu des temples. »

(5) Et Alein-Ba' répondit (6) « Ne mets pas de lucarne dans les sanctuaires (7) ni de fenêtre au milieu des temples (8) ne mets pas la Maison de la Lumière (?); (9) ... la Maison du chef (12) ... l'Amé du Dieu de la mer; (13) cours et ... -les (14) »

Et Ksr-et-Hss répondit (15) « Tu t'assieras » Ba' pour mon *hnt*, (16) son sanctuaire, tu construiras; (17) ... tu élèveras son temple; (18) d'ira vers le Laban et son arbre, (19) ... la splendeur de son centre, (20) ... vers le Laban et son arbre, (21) ... la splendeur de son centre. »

(22) « Tu placeras (?) le (sacrifice) igné dans les sanctuaires; (23) les *nhnt* dans les temples, (24) ce jour-ci et le suivant.

« Tu mangeras (25) le sacrifice igné dans les sanctuaires, les *nhnt* dans les temples, (26) le troisième (et) le quatrième jour.

(27) « Tu mangeras le sacrifice igné dans les sanctuaires (28) les *nhnt* dans les temples, (29) le cinquième (et) le sixième jour.

« Tu mangeras (30) le sacrifice igné dans les sanctuaires les *nhnt* (31) au milieu (?) des temples; ainsi (32) pendant sept jours.

« Tu (33) le sacrifice igné (34) dans les sanctuaires, les *nhnt* dans les temples.

(34) « Entoure d'argent les aromates d'or (35) nous entourerons l'encens. »

Il se rejout, (36) Alein-Ba' (en disant) « ... les *nhnt* (37) d'argent de mon temple (et) ceux (38) (d')or; (ce sont là) les préparatifs du sanctuaire [et (?) du temple] (?) ».

(39) Il prépare ... le préparatif des préparatifs ... il se rejout le

Il sacrifiera des bœufs (et) aussi (41) des moutons *gyl-ym* [et g]ras, (42) des
bœufs, (43) des vaches, (44) l'année, des agneaux *qum* pour le peuple.

(44) Son frère cria dans son sanctuaire; son *ar* (45) (cria) dans son
temple. (46) et en renvoya les soixante-dix fils d'Ashôrd :

(47) « Abreuve de vi[a] les dieux *krm* ;

(48) « Abreuve de [vin] les déesses *hprt* ;

(49) « Abreuve de vi[n] les dieux *alpm* ;

(50) « Abreuve [de vin] les déesses *arbt* ;

(51) « Abreuve de vi[n] les dieux des sièges ;

(52) « Abreuve de [vin] les déesses des trônes ;

(53) « Abreuve de vin les dieux des places publiques ;

(54) « Abreuve [de vin] les déesses des routes (?)

(55) « Abreuve les fils du pays et nourris les dieux *cm* et les *arhsm* ;

(56) Avec l'épée *mht* fends le mouton gras (57) Tu feras des pats de
viande »

COMMENTAIRE

Col IV V, 106-110 — Ksr-et Hss donne des ordres à Alem Baal

107. — Le *qm* ou bœuf est sans doute le par-exterieur *qm* le bœuf
mal, sa poitrine *qm* se voit aussi *qm* ex *qm*, p. ex. col VI 33-32

108. — Frapper *qm* la face « paraît être une suite d'un *qm* de
« sacrifier » — Le trône que Alem est *qm* et *qm* est sans doute *qm* et
même sur lequel Ksr-et-Hss va le faire s'asseoir.

109. — Pour *lsh*, voir *Syrio*, XII, 224.

110. — *qm* *qm* *qm* ; la fin est complète *qm* *qm* col VI 33-32
ici l'imp. au lieu de l'impf.

111-127 — Discussion de Alem Baal avec Ksr-et-Hss concernant la
construction de divers édifices à élever dans l'enceinte de Tsaphôn.

111-119 — Alem ne reçoit pas sans résistance les ordres qu'on veut de
lui donner et rien n'indique d'ailleurs qu'il les mette à exécution. Il donne,
à son tour, les ordres et des ordres pressants *qm* imp. de *qm* *qm* *qm*

7 14^a. — Réponse d'Alein.

Alcin a reçu le message et il y répond, soit directement, soit par l'intermédiaire de Baal. Il prononce d'abord les paroles par lesquelles, plus précisément (col. IV-V, 126-127), puis d'autres paroles aux parties correspondantes de la partie du *ms.* Le thème du *ms.* col. IV-V.

Pour *h* et *h* 10-11 et 12 voir ci-dessus, col. I 17-18. Sur *h* et *h* 10 et ci-dessus col. II, 34. — Rapprocher l. 1 d. col. III 12-13.

14^a 21. Instructions adressées par Ksr et Hss à Baal, en vue de la construction du sanctuaire et du temple d'Alein.

14^a 17. Pour la seconde fois Ksr et Hss se tournent vers Baal. Il n'est plus question maintenant des *col.* Les *h* en général nous de « son *h* » (col. de « son *h* » (17) est Baal par est l'acte de construction des deux édifices. Le pron. suff. *h* ne peut s'appliquer qu'à Alein, plus loin, d'ailleurs, Alein dira « mon temple » l. 37.

18-21. — Le sujet du verbe (*alk* ou *ilk* ?), est soit Baal, soit Alein. L'arbre « (3 avec sens collectif) du Liban (*liban*) », c'est probablement le cedre, qui d'ailleurs, est nommé à l. 1 suiv. — *ahent* se rencontre ci-dessus, col. IV-V 78, 94-95, 101, à propos du *lib*. Ll 18-19 indiquent par l'action la sculpture, et l. 20 21 qu'il est fait le *lib* *h*, au début de l. 20 = *h* [la ?]

22 35. — Nouvelles instructions de Ksr et Hss.

Ces instructions s'adressent soit à Alein, soit à Baal pour qu'il les transmette à Alein (voir ci-dessus, col. VI, ll. 1 suiv.); ce dernier, en effet, les accueillera avec joie (l. 35^a ss.).

22-32^a. — *est* litt. « feu », cf. l. AB, II, 35 correspond peut-être ici, du moins pour le sens « feu » — et si l'on est avec l'explication le vers par *est* s'en trouverait renforcé. *ahent* est un mot de la même forme que *ahent* et il se peut bien que ce soit le même mot, quoiqu'il y ait peu d'exemples de *RS b* = *h* et *p* voir ci-dessus l. 119 *est* = *est*; par ailleurs, *p* alterne avec *b*, à RS même, dans le mot *sb, ph*.

Baal l'ordre d'offrir un sacrifice, non pas pour les lieux (*h'm*) comme d'ordinaire, mais pour le peuple (?)¹⁹.

Le texte est restitué d'après un decote d' *meht* ou il y a *me* au lieu de *mea* (cf. ci-dessus, col. IV-V, 107, p. 147) et *elm*, à la place de *el*, qui est sans doute une erreur de scribe.

qyl h'm, paraît être un adjectif composé : sur *h'm*, voir *Syria*, XII, p. 175.

elm = heb. עֵלִים. *qyl* et *emr* se sont rencontrés déjà : I AB, II, 7-8 et 28-29.

qm épithète qualifiant l'agneau : *emr*, comme *qyl h'm* (l. 44) qualifie *qm*.

44-54 — Manifestations diverses d'enthousiasme

44-45^a — Il s'agit sans doute la *re* et la *ae* d'Alen comme précédemment, col. IV-V, 90-93 de *re* et 1 du *ae* de Baal. Comparer aussi les locutions *ph h'm*, etc..., ci-dessus, col. IV-V, 75-76, 819-93^a et 983-99.

45^b-46 — On connaît Ben-Ashérat (I AB, V, 1 et ci-dessus, col. IV-V, 51) ; mais il n'est nulle autre part question des six autres fils d'Ashérat. Il ne manque sans doute rien après *sh*. Il n'y a d'ailleurs pas d'exemple, à RS., de la *ae* pers. pl. du parfait — on plus que de l'imparfait.

47-54 — Les six autres fils d'Ashérat s'adressant sans doute à Alen, prononcent huit exhortations, dont chacune commence par le mot *spq*, qui est probablement l'imp. safel de *pq* qu'on retrouvera plus loin, l. 56, sous la forme de l'imp. *qal*.

Le complément d'un *spq* « le vin », est clairement écrit *h'm* — on lit seulement *h*] aux ll. 47-49 et 51. Il est très vraisemblable qu'il faut restituer ce même mot à la fin de 48, 50, 52 et 54.

Les noms des dieux (*Elm*) et des déesses (*Elht*, pl. fém. de עֵלִים) sont suivis

(1) *tem* correspond, pour la forme, à heb. עַמִּי, pl. עַמִּים; et il paraît avoir le même sens, au plur. du moins; c'est ainsi qu'on dit *El lem* « au Dieu des nations », Mala, au sg., *tem* a un sens beaucoup plus restreint et paraît devoir être traduit par « compagnon » ou « associé »; en d'autres termes, le mot

désigne, non pas la communauté même, mais un membre d'une communauté ou d'une famille. Ex. : *Et mi*, mi *tem Ba-Dgn* « Baal est mort; Qui (désormais sera) le *tem* de Ba-Dagon? » Comme on le sait déjà (*Syria*, XII, 202 et 334), le nom du Fils du Dagon accompagne souvent celui de Baal.

chaque fois du sabst. ou peut être, certaines cas d'usage, en tenant la nature de telle ou telle famille de divinités.

Les expressions les plus marquées en ar. et colligant *s s n d n l h n* l. 1 et *elht asat d n* 7872 l. 27. Ici il faut se garder de tirer la conclusion que les deux seuls ayant le droit de s'asseoir sur des trônes (*ksa*, ou *ksa*, ou *ksa* von *Syr* II, 223) étaient exclusivement réservés aux déesses. L'étude des textes démontre, en effet, que les deux termes s'emploient indifféremment l'un pour l'autre.

elht l. 10 7873 l. 33 s'est l. 34 rencontré l. AB l. 38 mais dans un contexte tout différent. Au lieu de *der*[?] il faut lire sans doute *teqt*, sur lequel voir I AB, V, 6 : *hbt drkt* opposé à *hse mlk*, et ci-dessous, col. VII, 44 : *arg drkt*.

Pour *el n d p m* l. 40 et *elht arht* l. 46, il n'y a pas semblance de la même symétrie que dans les locutions précédentes. Ici du moins pour *el n d p m* l. 47 et *elht hpt* l. 48. Si comme il est probable *d p m* signifie ici « boeufs » ou « taureaux » on peut considérer *el n* comme l. 41 l. 52 « agneaux » bien qu'on dise *enr* habituellement. Il s'agit sans doute ces lieux du bétail du petit et du gros bétail. Pour *hpt arht* on peut avoir des quadrupèdes de deux groupes de déesses, bien qu'on attende, par analogie avec les formules qui précèdent et celles qui suivent, deux seuls anthr. Le second terme d'ailleurs *arht* correspond à *hbt*, *arht* plur. de *ar* « route ». L'idée serait donc semblable à celle qu'expriment les mots *elht drkt* de l. 54.

55 à fin. Suite des instructions données à Alein

Ces royaux les instructions sont identiques à celles qu'on a vues précédemment : col. III, 40 ss.

Col. VII (Pl. XXVIII).

1 [*q n c*] 2 [*te n R t*] 3 [] 4 *M t t L t* 5
6 *l t r q d d h* 7 *E t* 8 *h f b n* 9 *n n r* 10 *E t r* 11 *s p n*
12 *d r t* 13 *m* 14 *s l t h d n* 15 *p t r n* 16 *s* 17 *s n* 18 *u b d r*

(1. On rencontre, une fois, *Ast alp*.

Colosse 10 VIII

Colosse VII

5
10
15
20
25
30
35
40
45
50
55

5
10
15
20
25
30
35
40
45
50
55

Handwritten note at the bottom of the left column.

40
45

35
40
45
50
55

(10) *sb'm*, *sb' [ɔ]*, *plɔr* (11) *šunɔm*, *B't*, *m* [] (12) *ts'm* [], *B't*, *mr* []
(13) *h* [] *d* [ɔ], *B't* *b* *qr* [b] (14) *bt*.

w i'n, *Alein* (15) *B'l[.]astm*, *Kšr bn* (16) *im*, *kšr*, *bnm*, **di* (17)
iptn, *hln*, *b bhtn* (18) *erbt*, *b qrb[.]hkl* (19) *m*, *w[sp,th]*, *bdqt*, **rpt* (20).
l p[] *hšr* *h* *h*

! *h* *As* . *w* *lls* (22) *ise* [.] *gh* . *w* *lsh*

[illegible]

w 7n . Alcen (38) B'1 , ob , hdt(?) , lm , the (39) lm , the , nšq , durn
(40) 'n , B'1 , qdm , idh (41) k the , arz , b imah (42) bam ,

18b. *l'f*, *l' bath* (43) *emlk*, *ebmlk* (44) *ary*, *arkh iskh* (45) *dl*,
al, *elak*, *l' hn* (46) *Elm*, *Me*, 'dd *l' dd* (47) *kl*, *Hzi*

U. Elm. timré (51) *Elm. w nsm, d iab* (52) [*hmt. ary*

gm. t h 53) [lm]h, lrl. k 19h. 'n (54 Gpn.) w Égr. b hlmt (55)
mm t m bh srt t r do vnd p t b c nat 7 hbl pph

(58) [*that* . . .]*it* (59) [. . .]*m* (60) [. . .]*h*(?)

Lacune de 5 lignes environ

CONSTITUTION

114a.

1. *ppm* to run 82% of col IV V, 81 of 97 34% of col II V

4. a. Surveys suggest that 5% of all U.S. adults are "quadruple"

1977 5 *Phytolacca* [sp.] a ↑, alt. a common ↑ [see s] 21 Oct. *passim*.

sur sa droite et à gauche dans le vestibule. **6** « Les dieux dans l'asphén » **7**

Peut-être s'iron, comme ci-dessous, l. 36. — 8. A-steds-toi sur le ma[re]chepied *) d'spote. Sur *hede*, voir *Spætt*. All p. 102 sur *ed* ci-dessous, col. 1. 17.

[illegible]

10. — « Soixante-dix-sept pat. » ; voir déjà col. 1. 17.

11-12 On notera que « quatre-vingt » est écrit *šmnm*, c'est donc le plur. de *šm* non de *šm* mais en écrit *šm* « vingt » voir ci-dessus l. 9, alors que « dix » = *šh* RS 1929 ¹² l. 10. *šm* = heb. שבעים « quatre-vingt-dix ».

13-14^a Le début est illisible, mais le sens est « gros Baal » issu d'« dans (b *grh*) la maison » qu'on vient de lui construire.

14^b-20. — Réponse d'Aleïn.

l'nd (115) « Et Aleïn-Baal répondit : « Je les placerai (et *kšr*, le bas de 16) la mer, et c'est le *ksr* des fils de la loi » 17, ouvrira la fenêtre dans les sanctuaires, 18) la lucarne au milieu des temples 19) et il ouvrira le *blqt* des nuages et c'est au-dessus du (et *kšr* et *lss*) ».

Le suffixe *-m* de *ostm* désigne explicitement les *hlm* *l'nd* dont il est question ci-dessus (col. IV-V, 123-124) et *lss* et *l'nd* à l'ouverture par suite a ouvert. A noter qu'on dit *l'blq b hlm* et *l'nd b qm hlm* alors qu'il y avait précédemment écrit *b hlm* et *hlm b grh hlm*.

La locution *lm m* « fils de la mer » se rencontre ailleurs, mais c'est seulement ici qu'elle est appliquée à *kšr*. Les *lss hlm* et *l'nd* paraît être pris dans son sens correct (cf. col. IV-V, 193) « ce qui brise les fils de l'*nd* » (heb. שבר חוץ), toutes les fois que les noms se posent en *lm* et d'une manière se place habituellement après le second terme : on dit par ex. : *lm rymn* « messagers » et *lm grm* « citoyens ».

On trouve l'acronyme de la mission que Sabit et Gage plus haut entre Aleïn et *kšr* et *lss* (cf. ci-dessus) Aleïn qui va ouvrir et placer les fenêtres et les lucarnes. L'appareil est désormais à *kšr* à ouvrir les *hlm* et les *lss* des différents sanctuaires et il ouvrira du même coup les *blqt* (cf. col. *blqtu*, « rupteur de cage » des cages). Les ouvertures permettront aux eaux du ciel de se déverser sur ces « fils de *kšr* et *lss* » au même. La lacune d. l. 20 est particulièrement regrettable mais il est évident qu'il ne peut se passer de chose pressentie comme *kšr* l'avait dit et ne peut le pas. L'auteur s'en exprime sa satisfaction.

¹² *kšr* et *lss* voulait en effet poser lui-même les *hlm* et *lss* écrit (col. IV-V, 123-124, col. VI, 5-6).

21-37^z — Ksr-et Hss manifeste sa joie, mais il change les dispositions qui viennent d'être prises.

Text. 21, Il rit, Ksr-et Hss — 22) de la ve le voix et d'ira — 23) Pour le message, va vers Alein — 24) Baal l'a rassuré, o Baal — 25) pour il ou *but* — Il ouvrira la c29) fenêtre dans les sanctuaires et la locati^{on} — 27) attentes des temples Il ouvrira, 28) Baal se *bapt* des images — 29) Baal louera sa voix sainte — 30) Baal repètera son — et sa voix — la terre — 32) les vases de je — 33) — 34) devant et au r. les hauts lieux — 35) la cendras à la terre et enera — de Baal lu saisir — 36) Is — les bords (37) du (vase) *hr.* »

Lemm. 23-25^z — Il paraît difficile pour plus d'une raison, l'admettre que c'est à Baal qu'il s'adressent les paroles de Ksr — va pour le message *qpat*, forme abstraite de *qpm* vers Alein ».

Qu'il qu'il en soit, Baal est invité à s'asseoir pour entendre — le *but* est dessus, col. VI, 2 et 15) de Ksr.

25^z-27^z — Or précisément l'opposé. Alein avait dit « c'est Ksr qui ouvrira les fenêtres » et maintenant Ksr présente la parole, d'un seul tour « C'est Baal qui etc. » — Même si le sujet de *qph* l. 27 n'est pas Baal *qph* peut être d'ailleurs le sujet et ouvrira », c'est bien Baal qui ouvre les *bapt qpt*, l. 27^z-28) n'y a donc eu va pour le cer, même que Ksr, au dire d'Alein, remplissant ce rôle, venant d'être appelé à remplir.

29 — Sur *qpm* cf. col. IV V, 70 — 32) *ahsa* l'a rad *hs* qui se retrouvera et dessous l. 38-39) l'a s *mths* — 33) *qpt*, peut-être *qpt* comme RS 1929, n° 6, 24 = l. b. 2720^z — 34) *at* cf. ci-dessus col. IV V, 44 — 35) *qpm*, cf. col. II, 17) *ah* l. b. 2782^z — et en — n de Baal — si c'est l'a la le se s, pourrait désigner Mol — 36) *am* = l. b. 2720^z *am* nup *am* l. *sm*, col. III, 17) *at* verbal — cf. col. VI, 19) *qpt* et rattacher sans doute à 23) l'a RS *qpm* ou *qpthm*, paraît signifier « le bord de la mer ».

« adon de ces lieux — m — parait l'opposé
trier par exemple — et yun — et yun
et *pr qm qpt* — Nous aurons peut-être un
ar. (طعن) mon ennemi à la terre, et au sol,

celui qui s'en va et qui se va faire — Lemm.
« c'est bien qui parle et qui s'adresse — Avant
le le se ou *qpm* *qpt* — les se — s — pro du e
ment Mol.

37^b-42^a. — Réponse d'Aleïn.

La réponse d'Aleïn est à peu près complètement métaphorique. Le plus probable est qu'il se propose de traduire l'ar. *bal* « regarder le Baal est et avant de sa main », c'est-à-dire Baal regarde (ou examine) avant d'agir.

Le mot *ab* (I, 38) s'est rencontré déjà I, 11; sur *tha* (38 et 39) cf. I, 32 *absh*. 39 *asf* est peut-être la 1^{re} pers. imp. « n'as pas peur » ou *asf* « si le suzerain qui s'agit, *da* » peut s'expliquer par le *asf* « as-tu peur » ou « nous craignons » ou « nous craignons ». 41 *af* cf. col VI, 39 et 23 *af* « le redre à sa droite ».

42^a-47^a. — Baal partage le monde entre Aleïn et Môt.

Tout (42^b) Baal s'assied dans son sanctuaire. Et en l'honneur de ses vœux et des principes des *da* sont *af* 43 il lui dit et lui dit des *af* 44. Que je n'envoie pas le *da* au fils 45 des dieux Môt et le *af* 46. 47^a de Dieu, Hér.

Ainsi Baal s'assied dans son *bat* pour rendre et quelque sorte le justice ou tout au moins pour mettre fin au combat qui a cependant si longtemps divisé Môt et Aleïn.

Le discours de Baal comprend deux parties dont la seconde se divise en deux parties :

43 — Baal s'adresse d'abord, servant toute une phrase à Aleïn et lui donne *af* il lui donne les *af* les *af*. Sur le premier *af* (cf. sorte, voir déjà *Sym*, VII p. 34 l. 2). Pour *af* au sens de « servir », cf. I AB, V, 10 quant au second terme il se rencontre sous la forme féminine dans une lecture métaphorique de *af* *af* *af*.

44 — Le sujet d'*af* ne peut être que Môt qui sera tout nettement exprimé dans le pléonaste suivant. Pour la construction *af* *af* *af* cf. I AB, 47 *af* *af* et *af* 21. Et si les deux adversaires s'assiedent de se respecter le même enqar. *af* *af* *af* pose les deux termes sous une même propriété le domaine d'Aleïn étant caractérisé par un vocable de la rac. *af* et celui de Môt, par le terme *af*, deux mots qui se complètent ou s'opposent souvent, comme on l'a vu déjà : I AB, V, 5-6, VI, 34-35 et II AB, VI, 14.

que si Baal a partagé le monde entre les deux antagonistes (423-472), le partage ne paraît pas avoir été fait en toute équité, et que c'est Aera, le fils et le protégé de Baal, qui a reçu la meilleure part.

Le rad. *mr* s'est rencontré déjà col. IV-V, 107 et col. VI, 41-42. On rapprochera *ish' hmlt ar* de Job. 38, 37 *mr grtwt*; *hmlt* a sans doute un sens analogue à *mr* (à RS *iat*, I AB, II, 7 et 29); voir, d'ailleurs, *Syria*, VII 208, où *hmlt* est expliqué par ar. *ܐܠܡܠܬ*.

52⁸ à fin. — Intervention de Gpn-et-Égr.

Le texte est restitué partiellement d'après un fragment provenant des fouilles de 1931, et qui est reproduit ci-contre (fig. 1).

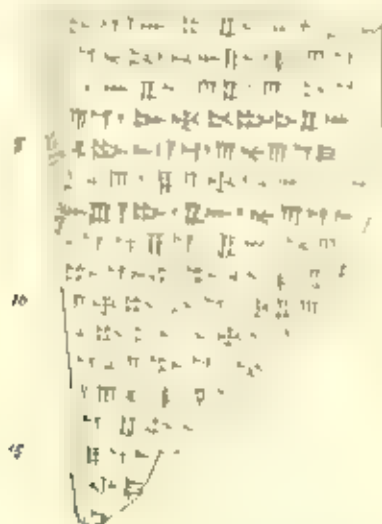


Fig. 1

Le fragment, qui mesure 6 x 4, représente la part supérieure de la col. II d'une tablette à six colonnes. Les II 1-2 = II AB, I 22-23 nous d'y a, en plus, la particule [*u*]h et dont, II 3-4, on lira *u[m] m l B l h m [L] m. w hr. k Bu [A] rt*, à rapprocher de II AB, IV-V, 508-51. — C'est à la l. 58 que le texte rejoint II AB, VII, 52⁸ ss.; il y a, en effet :

58 *gm l hmlt t B t ish n Gpn t a t gr hu hmlt s m m m hu*

(*) Il s'agit du prépos. *gr*, puisqu'il y a *h* dans II AB, à cette place.

stn[st] 9 ent pr't chr 10 šhrm hbl[] 11 'rpt tkt b []
 12 m'srm h[] 13 gls escl [] 14 m hrt [] 15 ent
 [] 16 se [] 17 m[]

52^a-53 — Cf. col. II, 29^a-30^a

54 — Gpn et Lgr est l'une de ces hymnes doubles dont il a été question ci-dessus, p. 135. Le même nom paraît se retrouver plus loin, col. VIII, 47, il se rencontre d'ailleurs dans d'autres chants de l'épopée. Gpn est sans doute l'exp. de signe cf. qpn et qnm col. IV-V [1-7] 10-12) hymne — qpn rappelle le nom de la ville d'Égypte et l'Égypte sur lequel voir Syriac III, 3 et ci-dessous, col. VIII, dern. l.

55. — 'nm sm = « les peuples de la mer »?

56. — pr't = hel. עֶרְבָּת pl. de עֶרֶב « plaines » — Sur du cf. ci-dessus p. 121 n. 4

Col. VIII (Pl. XXVIII).

1 edh al ttn pnm 2 m hr tchz 3 m hr smg 4 m ttn
 hsr , arš
 5 sa hr t al 6 hth lsr rhtn 7 wrd bt hqst 8 arš tpr
 bi (9) edm , arš
 10 edh al an 11 pnm th qrtk 12 hmt m tse 13 sbth
 hth() , arš (14) nhlth , w nhr (15) 't()n , Elm
 al (16) tgrb , l Bn , Elm (17) Mt ,
 al i tthm (18) h cor bpn 19 lhc bsrn 20 qnh
 thtan 21 Net Elm šps 22) šhrt la 23 smm b id Md 24
 d , Elm , Mt ,
 lhc 25 tp sl Rat h 26 mn l fn Mt 27 hl x pl 28)
 tsthw w h 29 ad hwt w rgn w l Bn ltn Mt 30 sn 31 id 32) l l H
 thm 33) Alrn l l 34) h w a w l 35) [edm] 36) th tthn[n]
 37) [] 38) [] 39) [] 40) [] 41) []
 42) [] 43) [] 44) [] 45) []
 46) [] 47) [] 48) [] 49) []
 50) [] 51) [] 52) [] 53) []

Lacune de 15 lignes environ.

En marge [

] '(x)i . Nqmd , mtk Égrt

TRANSLATION

(1) « Voici ! Ne le tourne pas (2) vers le (vase) *hr* de *trh* . (3) (ni) vers le (vase) *hr* de *irng*. (4) (ni) vers le *tin* du *har* de la terre.

« ~~Car~~ le ~~vase~~ *hosa* les deux mains (5) et la grosse *sar* les (6) et descends en si et les *le et hr* (7) sur la terre (8) lors les *sr* compte parmi ceux qui (9) sont descendus dans la terre.

« 10 » Voici ! Ne te (11) ~~tourne~~ pas vers ~~le~~ *sevil* (12) car c'est mon *hmr*, car le trône (13) où il s'assied (est) le (14) de la terre (14) qui lui appartient, et le *nhr* (15) du ... des Dieux.

« Ne (16) t'approche pas du Fils des dieux. (17) Môt.

« Qu'il ne vous ~~se~~ *comode* pas (18) comme l'agneau dans la bouche duquel (19) .. (20).

« Elle ... *ra*. (21) *Spa*, le Flambeau des Dieux (22) les plaines non (fécondées par l'eau du) (23) ciel dans la main de l'Aine (24) des Dieux. Môt.

« Avec un (25) *keuf* du champ de Rbt-K (26) ou, devant Môt (27) incline-toi et prosterne-toi (28) tu (l')adoreras et (29) honore le *hmr*. Et le passage *suva* (30) Môt le Fils des Dieux (31) *reche* le *et ausa* (32) l'Ami (32) de Dieu, *Hzr* :

« Il a *tax* (33) Aleu (Fils de Rbt) (34) [*le hmr*] en *hsmo* (35) brandis (?) la (35) *h[acho. . .]*; il construira (?) le *san* *hmr*.

En marge

A quel, ce, et est

COMMENTAIRE

19 — Instructions données par Baal (?) à Alein (?)

1-4. — La locution *an mm 'm* est habituellement suivie du nom d'une divinité (elle a qui l'on rend hommage) à dont on sollicite la protection ainsi, par ex., ci-dessus, col IV-V, 20 ss. Mais ici il s'est défendu à Alein (?) de s'approcher de deux objets appelés *hr* et ce mot, qui désigne certainement

15^a-24^a — Défense faite à Alein (?) de combattre désormais contre Môt

Pour tout ce passage, voir déjà *Syria*, XII, 354. Il semble qu'à la fin de l. 19 il y ait *šbrn*, le n étant écrit superficiellement.

Un dieu, Baal sans doute, interdit à Alein et à une autre personne au moins¹, — puisqu'il y a l. 17 —, de « s'approcher » le Môt. Le verbe *qrh* est pris évidemment ici, comme souvent en ar. et parfois aussi en héb., dans le sens d'« attaquer ». Ainsi, les dieux décident que Môt, qui jusqu'à présent avait été en butte aux persécutions d'Alein et d'Anal, vivra désormais en paix, voir déjà col. VII, 40-ss., et qu'il recevra, en outre, l'hommage de ses anciens adversaires. Il semble que Môt soit devenu le plus fort et que Alein et ses associés courraient de grands risques s'ils s'attaquaient de nouveau à lui, « *u'šdham h'om q'atš gaher* » « la peur qu'il ne vous traite comme un (simple) agneau, etc... »².

24^a-32^a — Alein est invité à rendre hommage à Môt et à lui envoyer un message.

Sur l'offrande d'un bœuf du champ de Rht-Kmn, voir déjà ci-dessus, col. IV-V 80 et aussi 118-119. Pour *hbr* et *qrh* « champ », cf. I AB, I, 9 et ci-dessus IV-V 27-28 où l'hommage rendu à El — on voit ra-qa il y a ici *šbt hwt* au lieu de *šbthn* — dans les deux passages précités.

Sur *rgm šm*, cf. ci-dessus, col. I, 20. — Ild El ppr s'est déjà rencontré ci-dessus, col. VII, 46-47. — L. 30, après *bn*, traces d'un signe effacé par le scribe.

32^a-fin. — Le message d'Alein

Si les mots *tšm Alein*, etc., représentent le message à transmettre à Môt, comme ils constituent, à ce qu'il semble, une sorte de *din* *Syria*, XII, 346 et bien qu'il n'y ait pas place ici pour la locution *qrh h'arš mthmt*, on peut penser

¹ Anal, très probablement.

² On dit aussi [h?]mšhna k sur l'arg.

« Il(?) (le)... (sur arš) cf. I AB, VI, 20, comme au agneau à terre ».



Tablette de Ras Shamra
Face



Tablette de Ras Shamra
Revers

que la paix a peine — au lieu des hostilités qui s'ouvrent à nouveau — l'état du texte (36-47) ne permet pas d'en juger.

Le 46 peut être *amr*, cf. ci-dessus — et VI le *luth luth* L. 47 [*lup*] de *Égr.* comme ci-dessus, col. VII, 51.

Au-dessous le L. 47 — on distingue les restes de deux vers parallèles qui paraissent séparer le long morceau d'épique des col. et qui occupent le fin de col. VIII et dont il ne reste rien.

Sur l'annotation marginale (voir ci-après *Syria*, XII, 345 ss.) l'écriture coiffée tend à restituer les traits qui précèdent Nqud d'après — le autre au — d'au — figure également en marge d'un — grue la tablette appartenant au cycle d'Art (*Syria*, XII, p. 356 et n. 2) :

špr Elm lk š

« (š) scribe des dieux ! Va (el) vois (šwš, l. 1,

et la para te construe au — exhortation adressée par le poète — scribe chargé de transcrire les légendes divines.

Le nom d'Nqud est évidemment pas semitique — car le *d* s'insinue d, dans les textes alphabétiques — mais non-phéniciens (cf. *RS*, et *Syria*, XII, 389 ss.).

C'est sans doute sous le règne de Nqud que le Poème d'Alein — au moins, ce hexamère chant — a été composé ou rédigé.

CH. VIOLLEAUX.







Erratum. — Les planches XXIX et XXX ont été interverties ; c'est, en conséquence, la pl. XXX qui représente la face de la tablette.

• Les tablettes épiques de Ras-Shamra ne valent pas à elles seules comme — par exemple, les tablettes de l'Épique de Gign-

mesh, la désignation de « deuxième partie » — la — ont été — qui est — valeur — pratique et prévisoire.

At Virofloues, on the same day, we
 donner ces six plaques aux vaches et

à *t*, *d*, *t* mais la quatrième **d* a subi des traitements divers : *q*, *g*, *g*, dont il serait trop long de préciser ici le détail.









Dans la langue des tablettes de Ras-Shamra, nous trouvons un traitement particulier des interdentaires, traitement qui ne coïncide exactement, ni avec le traitement araméen ni avec le traitement arabe. L'interdentale normale sonore **d* est confondue à Ras-Shamra avec **t*. M. Virolleaud en donne une série de bons exemples. *Syria* XII, p. 18 en note. La sonne **t* est notée à Ras-Shamra par un caractère spécial  qui se confond ni avec *x* , ni avec *t* . Quelle est la valeur de ce signe  ? Bien des hypothèses sont possibles : par exemple l'ancien son **t* peut avoir été conservé, ou bien  peut noter une *chantante*, ou encore — ce qui me paraît le plus probable, car il y a souvent parallélisme entre les traitements de **t* et de **d* — le signe  notant une occlusive dentale sourde *t*₀ dont le point d'articulation serait un peu différent de *t* (¹).

Il n'y a pas à ma connaissance d'exemple pour la spirante emphatique **t*^h mais pour le **d* M. Virolleaud en donne deux très bons : *as* « terre » *u-ha* « briser, écraser » auxquels il faut ajouter *baq* « rare » qui ne l'issent pas place au doute : le **d* se transformant devenu à Ras-Shamra un *x*.

On peut donc établir le tableau suivant :

| SOMÉRIEN | ARAMÉEN | ARABIQUE | RAS-SHAMRA |
|------------------------|-----------------------|-----------------------|---------------------------|
| <i>*t</i> | <i>t</i> | <i>t</i> | <i>t</i> ₀ (?) |
| <i>*t</i> ^h | <i>t</i> ^h | <i>t</i> ^h | <i>d</i> |
| <i>*d</i> | <i>d</i> | <i>d</i> | <i>x</i> |

Ce tableau montre d'une façon nette combien le traitement des interdentaires normales sépare la langue de Ras-Shamra du cananéen mais il serait faux l'en conclure que cette langue est plus près de l'araméen car le traitement du **d* sépare au contraire la langue de Ras-Shamra de l'araméen, et la rapproche du cananéen : le traitement *x* de l'ancien **d* est en araméen un



¹ M. Virolleaud note  par *x* et  par *t*. Les graphes sont rendus en cunéiforme et par *x*. M. Dhorme transcrit  par *x* et  par *t*. Les graphes sont rendus en cunéiforme et par *x*. M. Dhorme transcrit  par *x* et  par *t*. Les graphes sont rendus en cunéiforme et par *x*. M. Dhorme transcrit  par *x* et  par *t*. Les graphes sont rendus en cunéiforme et par *x*.

fait sporadique (Brockelmann, *Grundriss*, I, p. 115) et un mot tel que son, *'ard- ne peut devenir en araméen que 'arq ou 'ar a.

B. — Traitement des spirantes vélaires et laryngales.

L'araméique paraît avoir possédé deux spirantes vélaires : une sourde *q* et une sonore *g* et deux spirantes laryngales : une sourde *h* et une sonore *ʕ*. Les quatre phonèmes sont conservés distincts, voire intacts, en arabe classique et en sémitique. Dans tout le reste du domaine, au contraire, les vélaires ont tendance à se confondre plus ou moins avec les laryngales (voir Brockelmann, *Grundriss*, I, p. 120 et suiv.).

En cananéen et en araméen, les faits sont clairs : les deux vélaires se sont confondues avec les laryngales correspondantes, le *h* est passé à *h* et le *q* à *g*. L'écriture phénicienne confirme les deux sons et une série de faits viennent prouver que ce n'est pas là une simple confusion graphique. Il est vrai que des transcriptions grecques de noms propres, dues les septantes, tendraient à faire supposer que les vélaires se seraient maintenus assez tard en hébreu. Quoi qu'il en soit d'ailleurs, les deux spirantes vélaires ont en cananéen et araméen un traitement parallèle : la sourde ayant un sort semblable à celui de la sourde.

Dans la langue de Ras Shamra, les faits sont tout autres. M. Vrohléaud a démontré par quelques très bons exemples (*Syria*, XII, p. 49-50) qu'il existait un signe *h* écrit , distinct de *h* écrit  et qui apparaît dans les mots où l'étymologie fait prévoir son apparition.

Malheureusement on ne voit aucune trace d'une notation indépendante de **q*. M. Vrohléaud que j'interrogeais à ce sujet m'a répondu fort poliment qu'aucun des signes qui restent encore en place, dont aucun ne semblait pouvoir être un *q*. Et, d'autre part, nous aurons au moins un exemple du passage de **q* à *g* dans les textes de 1929, n° 9, 1-9, où M. Dhorme traduit avec vraisemblance *g* par « son » (*Revue Biblique*, 1931, p. 46). M. Vrohléaud veut bien me fournir un autre exemple, inédit : *ʕu* « jeune homme ».


Il paraît donc y avoir, à Ras-Shamra, dans le traitement des spirantes vélaires, une *dissymétrie de traitement* entre la sourde et la sonore, qui bronce

un mode d'articulation différent. Ce trait de structure phonétique n'est ni cananéen, ni araméen, mais il se retrouve dans d'autres langues sémitiques. En accadien par exemple, et en grec, le traitement de la sourde est différent de celui de la sonore. *h* est consécutive, mais *h* s'est confondu avec

C. — *Traitement des chuintantes*

À côté de la chuintante normale *s, un autre son chuintant, d'articulation mal définie, semble avoir existé en sémitique. On le transcrit d'ordinaire par *š (voir Brockelmann, *Grundriss*, I, p. 428 et 433).

L'écriture phénicienne ne possède qu'un seul caractère, le W, pour noter les deux sons, mais il paraît démontrer que c'est là une confusion purement graphique et que le cananéen a, depuis la plus haute antiquité, distingué s et š.

À Ras-Shamra comme en phénicien, il n'existe qu'un seul signe, le  pour noter *s et *š. Mais je ne crois pas que ce soit là une confusion graphique, l'alphabet de Ras-Shamra paraît un alphabet minutieux différenciant bien les sons, même voisins par ex. le *h* et le *h*, les deux *s*, les deux *p*. On est donc fondé à croire que la langue ne distinguait pas les deux sons *š et *s.

Cela est en opposition avec ce qu'on sait du cananéen et de l'araméen, mais il faut noter qu'une langue sémitique au moins, l'accadien, confond en toute position le *š et le *s.

D. — *Conclusion.*

Trois faits phonétiques importants distinguent donc la langue de Ras-Shamra du cananéen aussi bien d'ailleurs que de l'araméen : 1° le traitement des spirantes interdentales, 2° la dissymétrie du traitement des spirantes labiales, la sourde et la sonore d'un même radical indépendamment, 3° le fait que la sonore est confondue avec la sourde. 4° la confusion des chuintantes *s et *š. Il faut y ajouter 5° l'affaiblissement consécutif de l'occlusive gutturale, ce qui paraît résulter de son notation.

Les hiéroglyphes des tablettes de Ras-Shamra semblent avoir considéré comme une chose évidente et démontrée que la langue inscrite sur ces

tablettes est du phénicien. Bien qu'ils n'aient pas jusqu'ici exposé au long les raisons de leur opinion, on voit très bien comment celle opinion s'est formée et en même temps d'abord les traditions ont été données sur un point où l'on ne peut à la rigueur passer par phénicien. Mais, les affirmations du plus personnel font penser au phénicien et à l'hébreu, car il semble y avoir un lien entre le vocabulaire de vocabulaire frappées entre la langue de Ras-Shamra et l'hébreu.

Rien de tout cela n'est convaincant. le site de Ras-Shamra est trop au nord pour être nécessairement et a priori phénicien. la finale -m du pluriel est au nord elle ne note pas nécessairement -am, elle peut très bien noter -am, ou -em, ce qui rend le rattachement aux langues qui leur correspondent, le vocabulaire, elles ne prouvent quelque chose que par très grandes masses : on peut le dire, entre les langues cananiques, on trouve un certain nombre de correspondances de vocabulaire frappantes.

On voit que ces arguments sont trop faibles pour contre-balancer quelques faits phonétiques bien nets, tels que ceux qui ont été exposés ci-dessus : la langue de Ras-Shamra, selon toutes les probabilités, n'est pas du phénicien, elle n'est même sans doute pas du cananéen, ni de l'araméen.

En réalité, on n'a que trop tendance à raisonner comme si toutes les langues se situent sous trois formes : c'est le cananéen qui est, probablement, le plus très bien penser que nous ne connaissons qu'une partie, et pas nécessairement la plus grande, des langues sémitiques qui ont existé. L'extension de l'araméen, puis de l'arabe, puis du persan, puis de plusieurs langues rapportées sous ce nom, et parvenue jusqu'à nous. Le cananéen, par exemple, qui n'a pas survécu depuis le début de l'ère chrétienne, les deux langues sémitiques cananiques, le persan, le tokharien et le hittite, ont été mises au jour.

Puisque les faits phonétiques que je viens d'exposer se retrouvent ensemble dans aucune autre langue sémitique connue, je pense qu'on doit conclure la langue de Ras-Shamra comme une langue sémitique non attestée jusqu'à présent. On aurait pu en dire plus, mais on a vu la complexité de la question.

JEAN CASTINEAU.

NOTE. — En même temps que les épreuves de cet article, je reçois *Syria*, VII, 3, contenant, pp. 193-224, l'édition par M. Vroldland d'un fragment important des textes de 1900 sous le titre *Ein phœn. papyrus von Ras-Schamra*. J'y trouve, p. 211, un nouvel argument en faveur de la non-pondération dans tout le sémitique, sauf en araméen, la racine de « servir » s'exprime par une racine **z* avec un *z* ancien; en araméen judéo-palésinien, au contraire on a *d*en avec un *d* neuf explique (voir Brockelmann, *Gramm.*, I, p. 237). Or à Ras-Schamra, comme le montre M. Vroldland, on a *di* « servir » en araméen et non *zi* comme en phénicien. C'est la raison, de plus de septer la langue, le Ras-Schamra du phénicien et du cananéen tout entier.



Micropile

Photo d'as 10
près de la 1. Fougères

PL. XXXI

UNE CAMPAGNE DE FOUILLES A KIÂN SHEIKHOUN

— 221 —

Le Comte DU MESNIL DE BUISSON

Notre sixième campagne archéologique en Syrie avait pour principal objectif le sondage du tell de Khân Sheikhouân. Nous avons pu, en outre, fouiller un très ancien necropolis à Khân As-Suq et un établissement archaïque près de Sourân, à Tell Maïnâh.

Les fouilles ont duré le mois de juin 1930 avec un effectif de 150 ouvriers pendant la plus grande partie du camp. Nos collaborateurs étaient MM. Jean Louis Fougère, architecte diplômé par le Gouvernement, J. de Bodt, ingénieur, Mlle de Sempigny, dessinateur, Mmes de Bodt et L. Mesnil, du Buisson, toutes les trois élèves de l'École du Louvre. M. L. Zurek interprète M. Henri Sirey, directeur du Service des Antiquités de Syrie, nous a prodigé son aide et son accueil, de même que les services de l'Armée du Levant et du Haut-Commissariat. Que tous trouvent ici l'expression de notre gratitude.

I. — KIÂN SHEIKHOUN.

Le village de 2.000 habitants¹⁾ est situé sur la route de Hama. A part certainement ce qui se trouve à 10 km. environ de Hama et à 20 d'Alep (pl. XXXI et XXXIV). La plupart des maisons ont cette forme de terrasses spéciale à la région²⁾. Au milieu du xvi^e siècle Pietro della Valle est un des rares voyageurs qui ont traversé ce village³⁾. Richard Pococke, qui a passé une

¹⁾ Communication à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres le 7 novembre 1930, *Comptes rendus des séances*, 1930, p. 820.

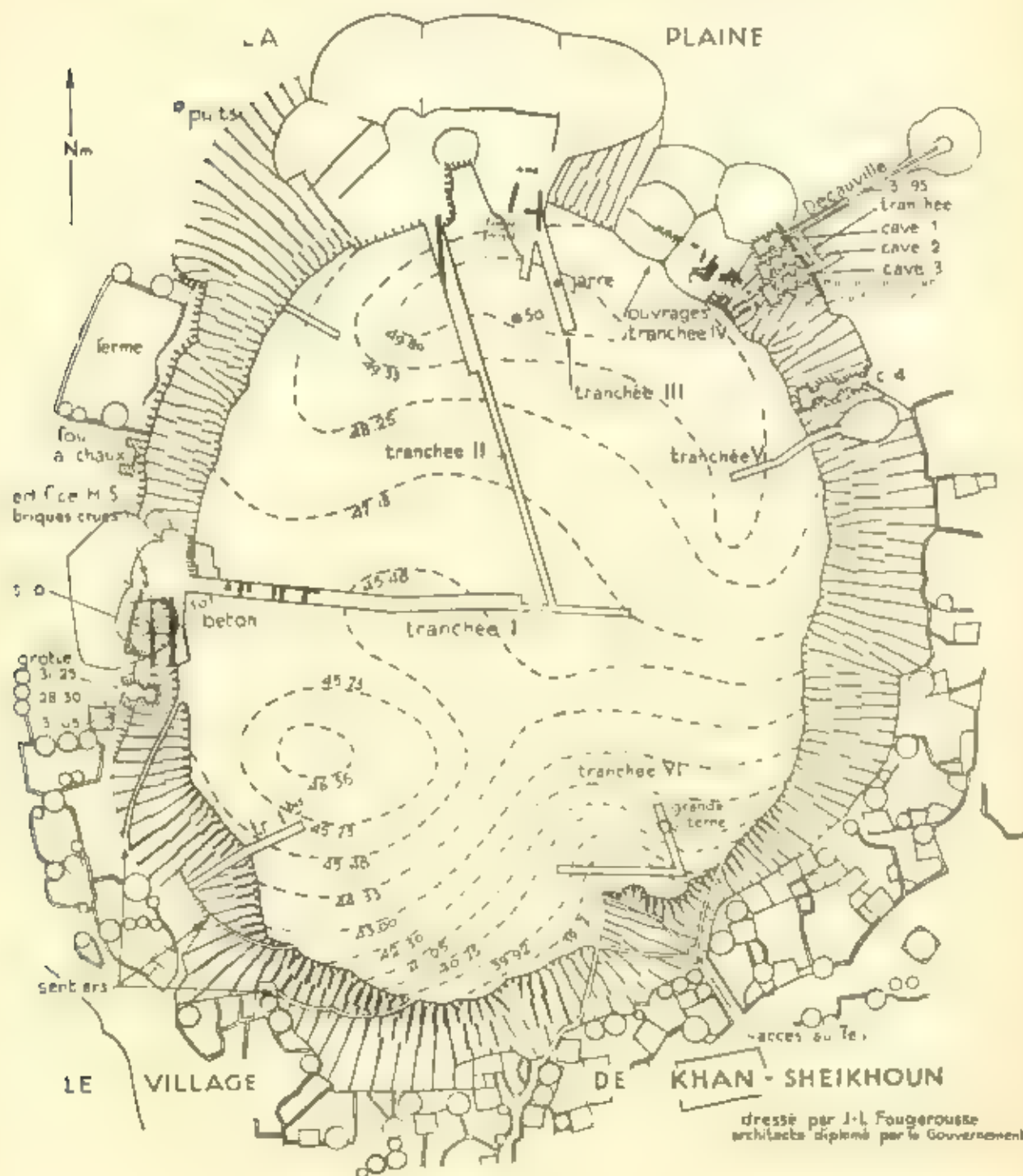
²⁾ En 1840, W. M. Thomson estimait la population à 2.000 ou 3.000 habitants. *The Land and the Book*, d'après R. Dussaud, *Topographie historique de la Syrie*, p. 210.

³⁾ Photographies de l'Institut des Bollandistes n. 889. L. SIREY, *Syrie*, 1927, p. XVI et p. 43, fig. 1.

⁴⁾ PIETRO DELLA VALLE, *Voyages dans la Turquie, l'Égypte, la Palestine, la Perse, les Indes orientales*, trad. fr., 1715, t. II, p. 436.

TELL DE KHAN SHEIKHOUN

échelle 0 50 100 mètres

dressé par J.-L. Fougerousse
architecte diplômé par le Gouvernement

Nous n'avons pu y faire que les sondages. On verra par nos plans et photographies d'archives l'orientation de nos tranchées de surface (pl. XXXI-XXXII).

A l'Est le tell porte, un grand puits, fort bien construit, nous a permis un sondage en galerie dans des chambres de l'âge de bronze, entre 5 m. et 6 m. 30 de profondeur (fig. 1).

L'étude de la partie basse du tell a été faite de la façon suivante : les habitants de Khan Sheikhoun ont creusé, à une époque sans doute assez récente, des cavernes ou galeries dans le talus, soit pour y loger, soit pour y renfermer leurs animaux et leurs provisions (pl. XXXIV, 1-2, et XXXV, 1-2). Les grottes du Nord-Est pénètrent jusqu'à 20 m. sous le tell. Dans le sol de la galerie 3 et en avant, nous avons ouvert une tranchée. Nous y avons trouvé le rocher à 8 m. 65 sous la surface de la voie, et à 23 m. 10 sous l'ensemble du tell (pl. XXXII et pl. XXXV, 2).

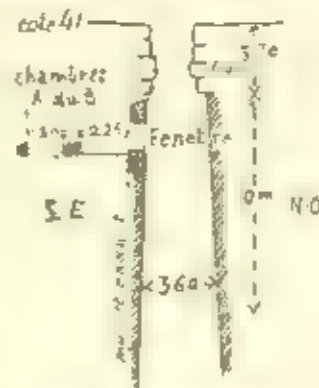


Fig. 1. — Puits près de la porte du Sud.

1. — Les culles de l'âge du bronze.

Les excavations de la tranchée 1 et des sondages permettent de se faire une idée l'ensemble de la constitution du tell (coupe fig. 2).

En commençant par la base, une première zone A de 3 m. de épaisseur depuis le rocher est formée d'une terre rapportée d'ailleurs, de stratification peu nette. On y trouve jusqu'au rocher des fragments de céramique et quelques silex taillés. Des poches de cendres et de charbons paraissent d'origine menagère. A diverses hauteurs, on rencontre des petits massifs de cailloux mêlés de fragments céramiques, peut-être des vestiges de murs de maçonnerie très médiocre.

A la surface, la cette première zone A déborde l'orifice d'un puits et descendant une galerie pénétrant dans le rocher (profondeur 10 m. fig. 2).

La zone B recouvrant la zone A et mesurant 5 m. d'épaisseur, est de composition analogue à la zone A. Les fragments de céramique y abondent. En

semble, la coupe dans les zones A et B révèle une composition très analogue à ces énormes tas de terre et de débris de toute sorte qui se forment de nos jours à l'entour des villages syriens. L'aspect en coupe est le même. La céramique nous montre que ces décombres appartiennent à une ville, ou plutôt à un village agricole qui s'est développé dans les premiers siècles du II^e millénaire. Le puits-citerne appartient à cet établissement.

La troisième zone C, qui mesure 9 m d'épaisseur sous la tranchée 2, mais qui paraît n'en avoir qu'un tiers sous la tranchée 1, a le moins complètement

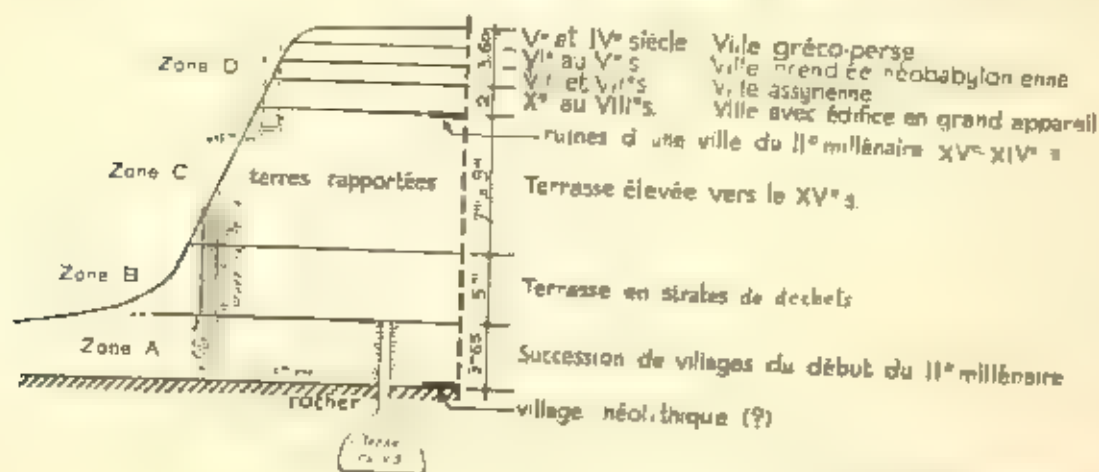


Fig. 1. — Coupe schématisique du tell de Khan Sheikhoun.

dressé par J. L. Fougerousse
architecte diplômé par le Gouvernement

explorée parce qu'elle nous a paru stérile. Autre fait que nous avons pu en juger, c'est une terrasse faite d'argile tassée et de pierres alignées en rangées régulières, élevée pour servir de fondations à une cité. Les fragments indiquent le milieu du II^e millénaire (2).

Au pied de ce talus au Nord (3), un mur de soutènement en briques crues est établi sur des fondations d'un gros blocage de pierre atteignant 1 m 30 d'épaisseur. Quoique le pied de ce mur soit à la limite des zones A et B, les fragments recueillis dans les fondations accusent bien le milieu du II^e millé-

(2) Cf. LACHASSE, *Études sur les relations assyriennes*, 2^e éd., p. 36-46. Ce serait de ces talus que parle Job. 18-12 (cf. Job. 18). Dans les grands déblais, on se convaincra vite de cette terre et de cette cendre ménagère provenant

des incendies par suite.

(3) Cf. Job. 18, 19 et 20 (cf. XXXI, 1).

La pl. V, 2 montre nettement ce mur percé par les galeries souterraines (cf. aussi pl. XXXII).

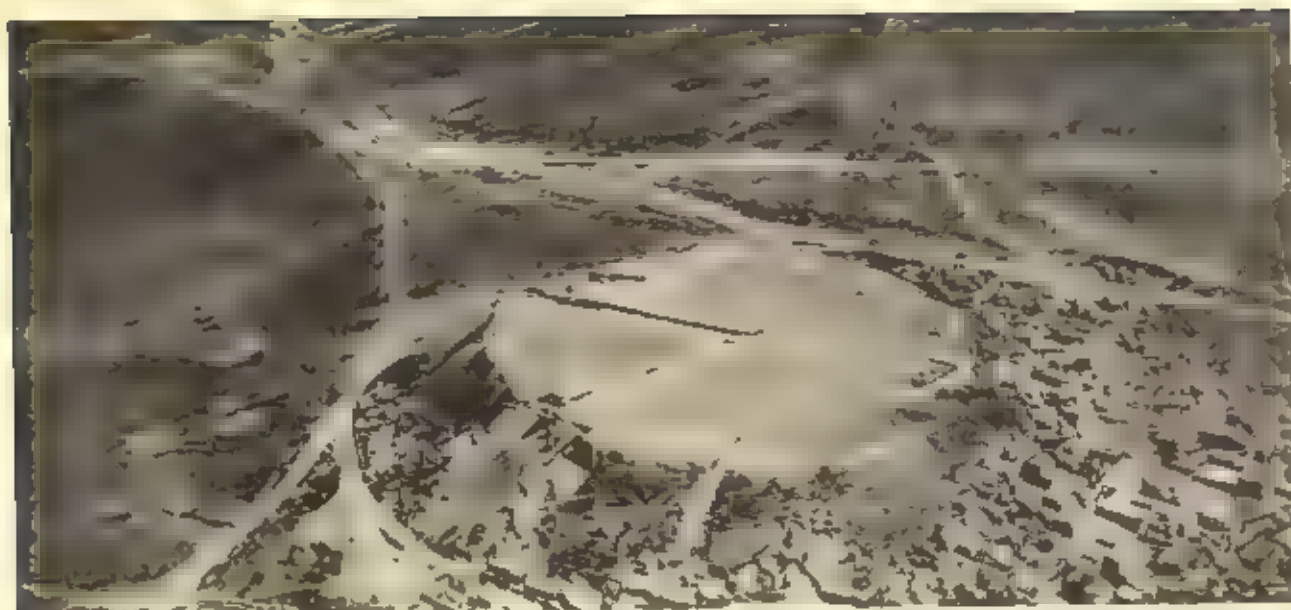


Fig. 1. — Tranchée 1.

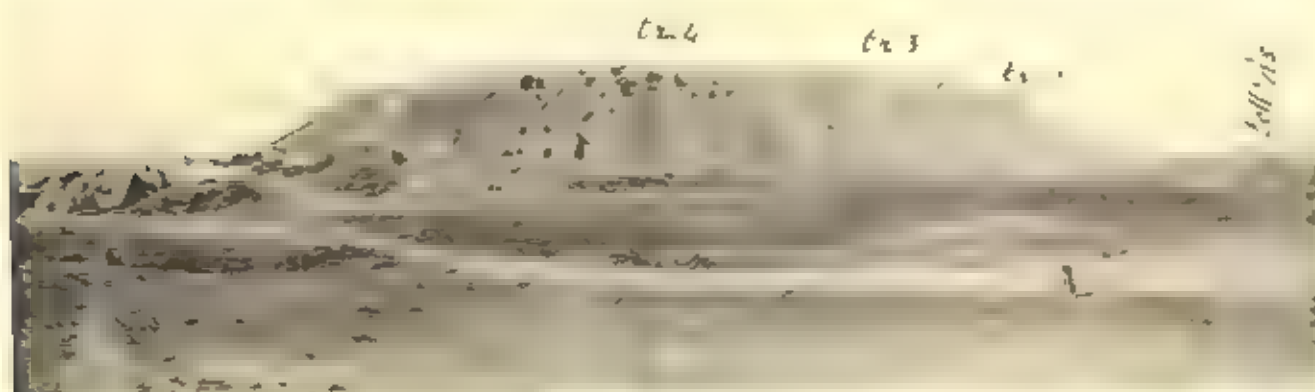


Fig. 2. — Tranchée 2.

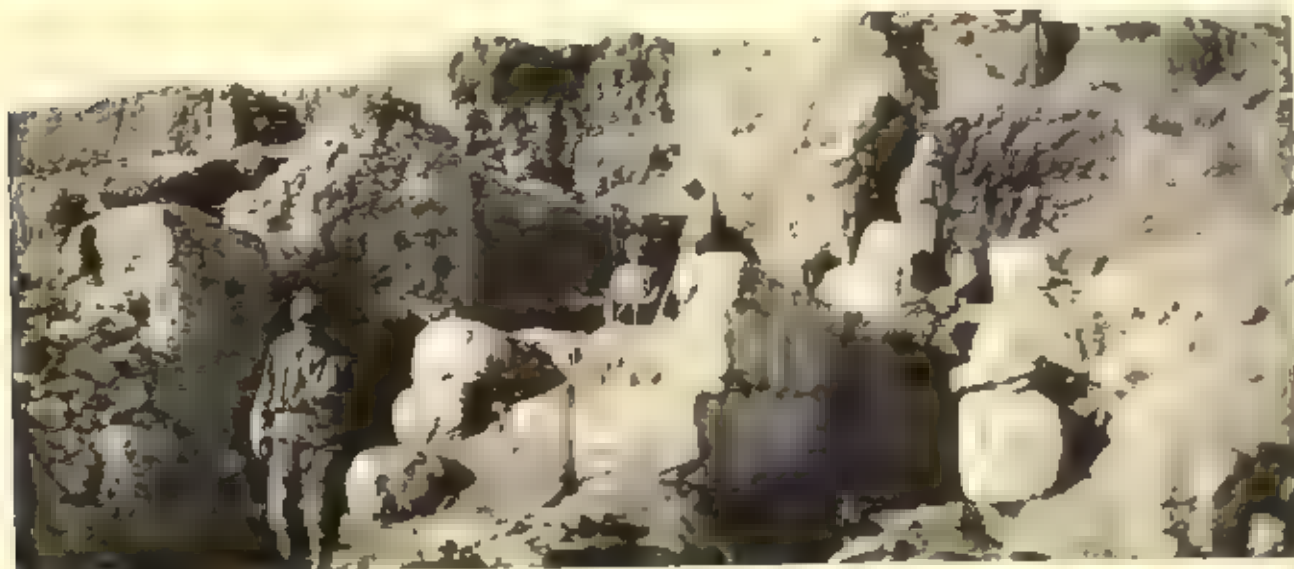


Fig. 3. — Les ruines superposées des quatre villes de l'âge du fer. Tranchée 4.

naire. La ville couronnant la zone C possédait donc un mur l'enceinte au pied du talus et sans doute un autre au rebord supérieur. L'aspect devait être absolument celui du *magdol* si souvent figuré¹.

Les ruines de cette ville de l'âge du bronze élevée sur la terrasse C nous ont paru avoir été rasées au moment de la construction de la première ville de

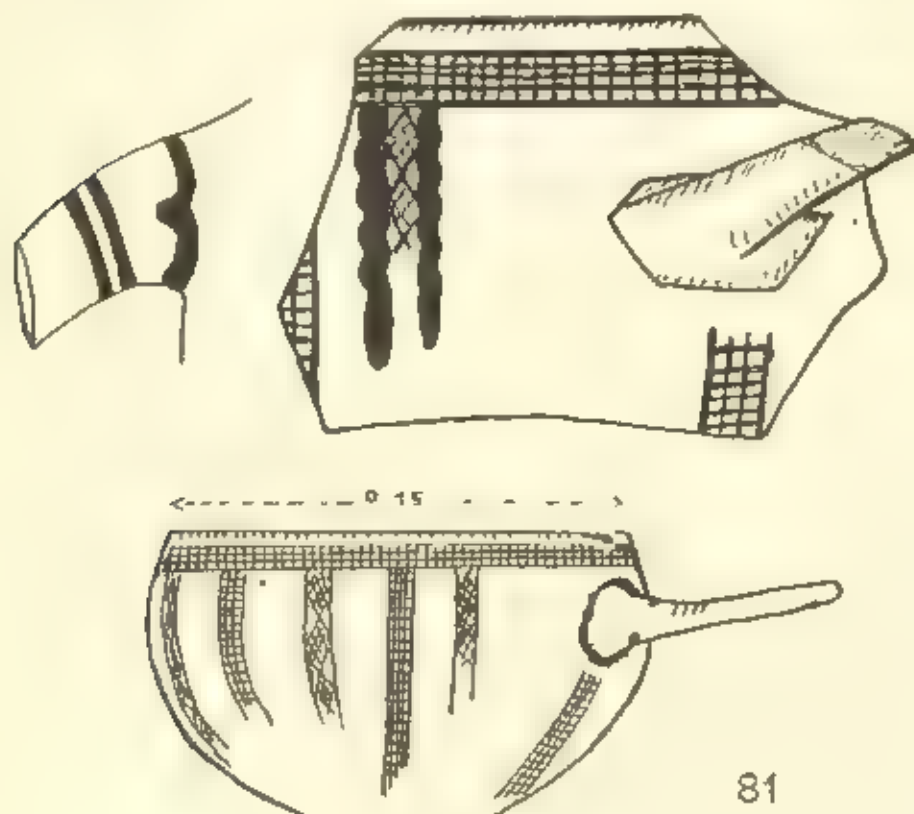


Fig. 81. — Bol égyptien trouvé dans les ruines de la ville du milieu du II^e millénaire

l'âge du fer. L'existence d'un édifice considérable, l'ouvrage II. S., à l'extrémité de la tranchée I, ne nous est révélé que par ses soubassements. Encore les assises des murs de l'âge du fer pénétraient-elles dans ces fondations (fig. 4 et pl. XXXII). Par nos plans et nos coupes, on se rend compte de la complexité de l'ensemble. Les murs de briques crues étaient revêtus des chapes ou couloirs

¹ Maspero, *Histoire des peuples de l'Orient*, t. II, p. 127, Vincent, *Canaan*, p. 84-85.

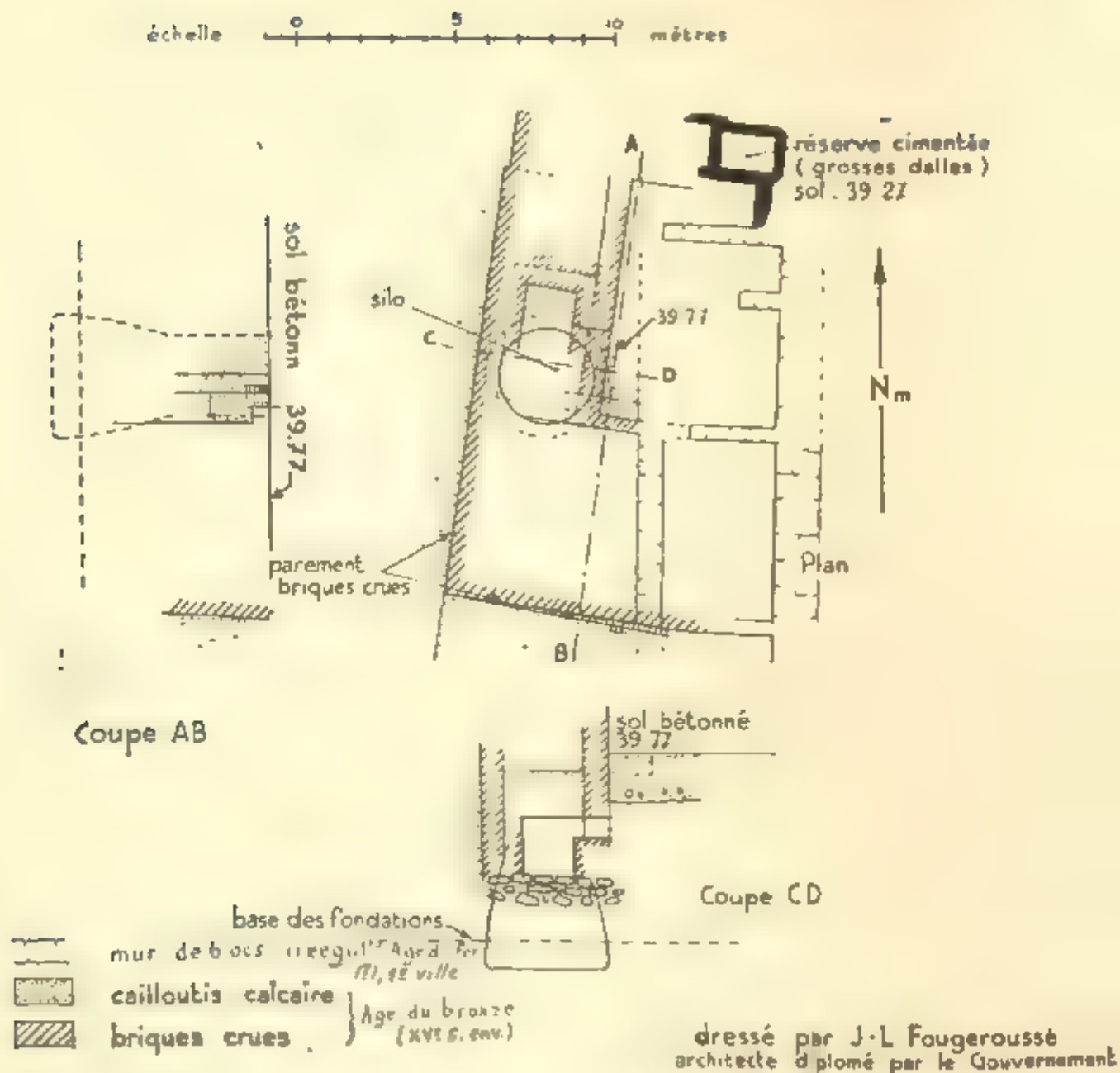
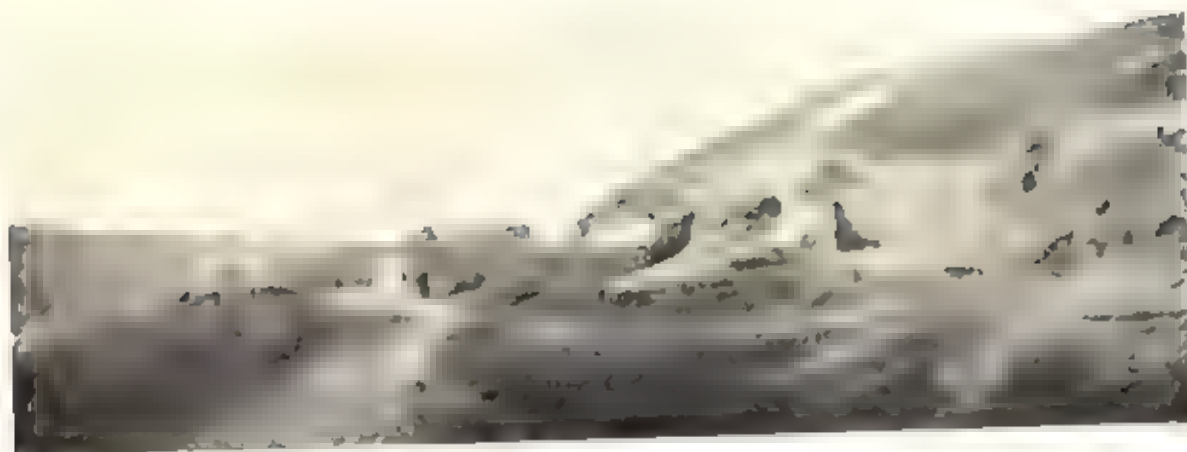


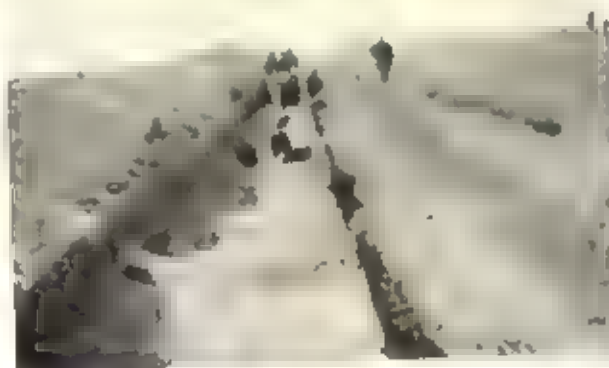
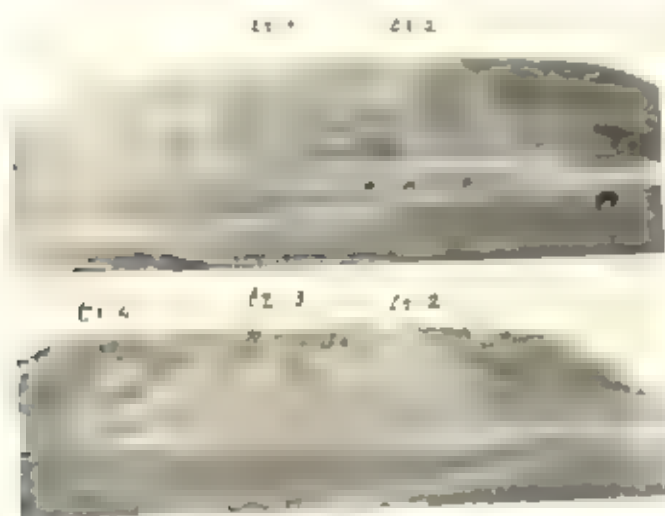
FIG. 6. — Plan et coupes de Fougeron II. B. (milieu du II^e millénaire) et d'un édifice de l'âge du fer
situé sur son site.



CAV. 2. 1. II. 10. 10. 10. 10.



2. Vue du tell faisant suite à la précédente. Tranchée 4 et caves 1 et 3.



3. Le tell vu du Nord, vers le nord et vers le Sud.

de cailloux raiés et avec des massifs de terre. L'ensemble des fondations mesure au environ le hautier et s'apose sur un litage de grosses pierres. C'est la technique rencontrée à Mishrife-Qajna dans la butte de l'Eglise¹¹. Un debris des murs de superstructure en briques crues porte un enduit à la chaux aussi analogue à ceux de Mishrife.

Peut-on préciser l'âge de cette ville? L'époque de la XVIII^e dynastie conviendrait parfaitement, d'autant plus que nous avons trouvé dans les ruines de la ville d'époque néo-babylonienne construite par-dessus, un beau scarabée de faïence blentée égyptienne au nom de Toutchmosis III. Ce précieux monument aurait été retrouvé à l'âge du fer et calciné dans l'incendie de la ville néo-babylonienne. Le sceau de 29 mm. porte dans son cartouche le nom *Ma-hp-H*. Mais il est pas impossible aussi qu'il ait la simple convenue et que le cachet se remonte quand VI^e siècle avant J.-C.¹².

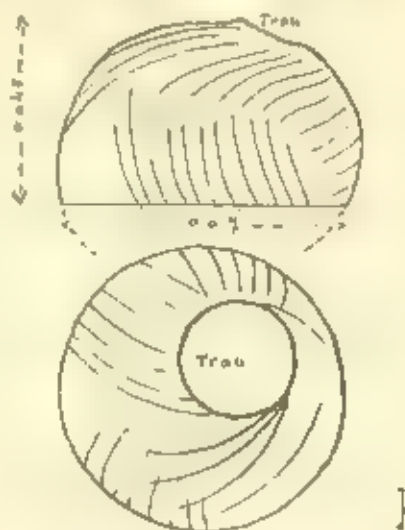


FIG. 5. — Tête de mascare en pierre, 10 mm. diamètre, strates de l'âge du fer.

ANNEXE I

CÉRAMIQUE DE L'ÂGE DU BRONZE A KHAN SULEIMAN (pl. XXXVI)

1^{re} Zone A, puits-étierne, n° 1-14

Unq gras pots presque sphériques, ligne peinte en rouge ou froilla, pâte assez dure

Autre fragment, marque incisée sur l'épaule (n° 6)

Gobelets à pied, terre blanchâtre.

Terrines rappelant celles de Sh alrat (Syria, 1930, pl. XXXIV, 4).

¹¹ Syria, 1926, p. 312-322. Les ruines d'El-Mishrife. p. 26-32. Le travail est bien plus parlant à Qajna.

¹² Cf. les scarabées des strates néo-babyloniennes de Nalrah où les noms de Toutchmosis III et de Setkha I paraissent, Syria 1927, p. 138.

fig. 6 et p. 141, et 1928, p. 172. M. P. Montet considère ces sceaux comme contemporains des rois dont ils portent les noms. Cf. cependant MACALISTER, Gezer, tome IV, pl. 24 (sceau de Toutchmosis III, avec un barillet chypriote).

Toute cette ceramique peut remonter aux premiers siècles du II^e millénaire.

2^e Zone A, strates, n^{os} 15 à 54. Fin du III^e millénaire, commencement du II^e

Pots, lignes rouges

Gobelets ornés de lignes, bandes, zigzags, pièces linéaires nombreuses. À rapprocher de la ceramique de Doura, Tombes I et 3 (Syria, pl. XXXIII, 7-8) et de T. L. Masin.

Terrines, aigues par simple appendice, n^{os} 49-51.

Pièce n^o 29 à rapprocher du n^o 1 du tombeau I de Tell 'As (pl. XXXIV).

3^e Zone B, n^{os} 60 à 80. Première moitié et milieu du II^e millénaire. Les n^{os} 55 à 59 présentent les fondations du pavé en briques crues coupant les galeries 1 à 3.

Vases caractéristiques à rebords fortement retournés et moulés, style des vases de Doura peigne, n^{os} 53, 57, 63, 71 et aussi 127.

N^o 59, table d'offrande (?), à comparer au n^o 98, zone B.

Vases en terre cuite du II^e millénaire (cf. Doura, tombeau I et coupole de Lotb), à pots.

4^e Zone C, tranchée 4, n^{os} 81 à 92. Ouvrage H. S., n^{os} 93 à 130.

Mêmes vases caractéristiques que dans la zone B.

Fragments d'un bel à décor en cercelles, n^o 81, grès dur, base en grès, n^o 81, importation de Chypre, XV^e-XIV^e siècle avant J.-C., fig. 3.

Beaucoup de fragments de vases, n^{os} 81, 87 et 108, par exemple, à décor en cercelles (cf. Doura, tombeau I et sous la coupole de Lotb).

Fragments de faïence égyptienne (n^o 92 et déesse nab.).

Fragment égéen peint, n^o 112 (XV^e-XIV^e siècle avant J.-C.).

5^e Zone C, sondage par le puits de la Porte au Sud du tell, n^{os} 134-142.

Pots à l'âge du fer, trouvés sous les couches de l'âge du fer, n^{os} 134-141.

2. — Les villes de l'âge du fer.

Le terrain qui constitue l'âge du bronze est aujourd'hui recouvert d'un amoncellement de débris de 6 m. environ d'épaisseur formant la zone D. On y reconnaît, parfois très nettement, quatre villes ou villages de l'âge du fer. Les strates des trois villes supérieures, 2, 3 et 4, mesurent chacune 4 m. 30 d'épaisseur, la plus basse, ville 1, est représentée par un étage de 2 m.

Quoique ces villes paraissent se être succédées à peu d'intervalle, elles sont bien différenciées les unes des autres.

La ville la plus ancienne, numérotée 1, n'est connue par les restes d'un édifice de bel aspect dans la tranchée IV (pl. XXXII). Les murs, comparant au Mucage antique, mesurent jusqu'à 2 m. 30 d'épaisseur. Dans la tranchée I, il faut sans doute attribuer à la ville 1, les ruines orientées

111



111



111

112



112



112

112

du Nord au Sud, s'étendant sur l'édifice H¹ (fig. 4). Le silo de maçonnerie situé à l'Ouest de ce mur paraît le être une époque II à l'être terminée au moment de la destruction de la ville 1, soit à l'époque de la ville 2, car les fragments et les bronzes qu'on y a trouvés appartiennent soit à ces établissements, comme les vases à fond elliptique¹, ou les grâbles de la (7) soit au milieu du II^e millénaire, comme la belle pointe de lance en bronze (fig. 6); cette pièce est nettement apparentée à la tête de lance F du tombeau 1 à Qalaa².

La ville 1 de l'âge du fer a fourni quelques figurines et pièces de céramique dont une grande coupe lustrée rouge (fig. 203, pl. XXXVII). Un versoir figurant une tête d'animal (201) est d'un type fréquent en Cappadoce. Chantre a publié de nombreuses têtes de mouton, de bœuf et de chèvre formant bec³.

La ville 2 est représentée par des murs d'assez grand appareil dans les tranchées du Sud du tell, tranchées II, III⁴ et IV. Les édifices paraissent de belle taille. Les matériaux sont calcinés par l'incendie.

Le straté a fourni plusieurs pointes de fleches en bronze et fer. Une longue allongée avec soie pointue (215, pl. XXXVIII) et un beau glaive du même métal avec manche en plaquette assujettie par tenons (fig. 7). Il devait mesurer de 0 m. 55 à 0 m. 40. Les pièces de céramique les plus remarquables con-

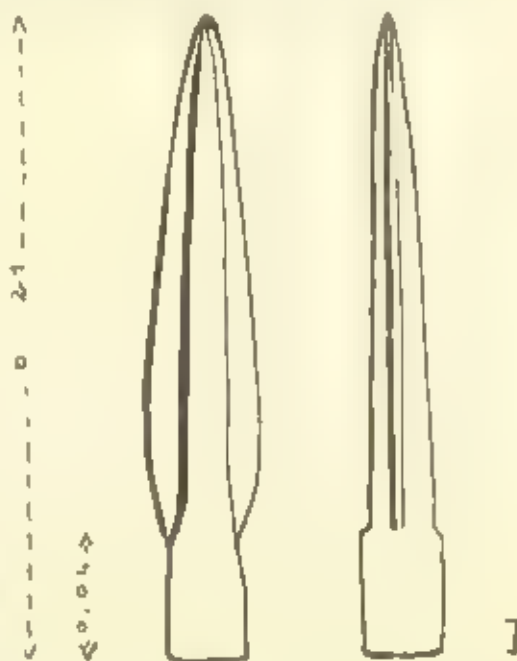


Fig. 6. — Lance en bronze, milieu du II^e millénaire.

Dans le genre du n^o 203, pl. XXXVII.

¹ Syria, n^o 1, pl. XIII.

² Monum. en Cappadoce, pl. XXV, fig. 1 et 2.

Kara Fayak (comparez sur ce point III, II).

(Boğraz-Keui) dans le même genre de vase.

Qalash, pl. XXV, n^o 1 et 2 et MACAL-STON.

The excavation of Gezer, III, pl. CXXIV.

³ Revue archéologique (syrienne), I, p. 14.

Les fouilles syriennes de type grec et de

de type grec (type grec) à Asie, p. 14.

Les fouilles de type grec (type grec) à Asie, p. 14.

Les fouilles de type grec (type grec) à Asie, p. 14.

Les fouilles de type grec (type grec) à Asie, p. 14.

sistent en grands bassins l'un de 1 mètre de diamètre et 0 m. 50 de hauteur, a renfort en sauplat sur le rebord et large calot au fond. La terre bricoutée est noire dans la masse, brun-rouge à la surface, elle est parfaitement lissée (pl. XXXVII et fig. 8). Dans un cas, des ornements sont formés d'hourrelets en relief imitant un cordon. Deux de ces bassins étaient en place et en relation avec les constructions I, IV, VII, 2, celui I, la tranchée III (212) contenait les fragments I, un barbotin hyproboréen, verres coniques rouges et noirs (278 et vase 279). La forme et la décoration sont d'après



Fig. 8. Bassin en terre bricoutée, trouvé à Hama.

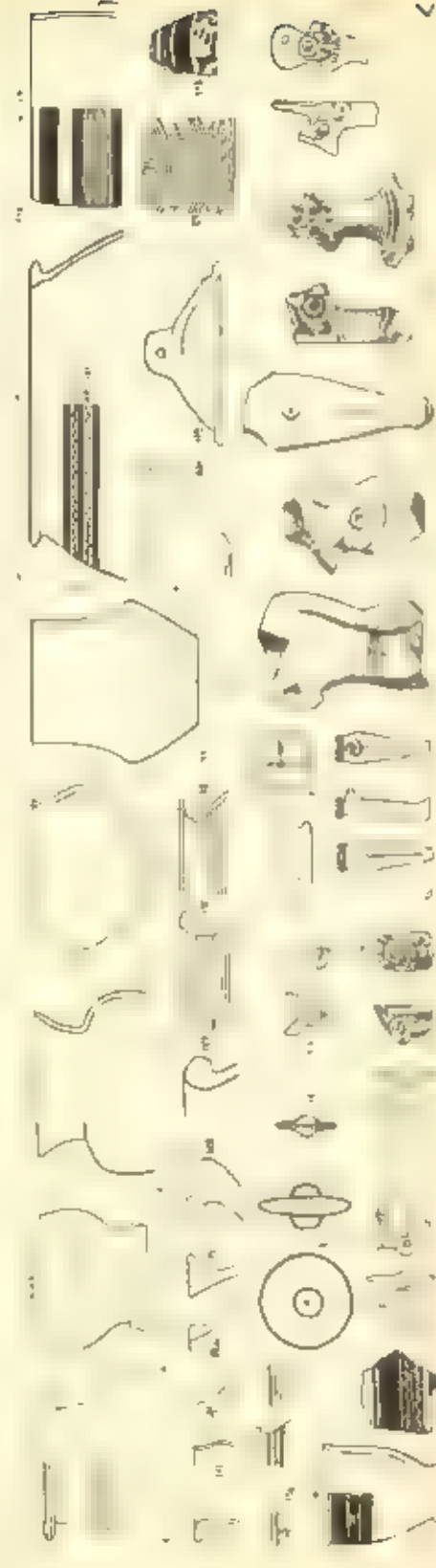
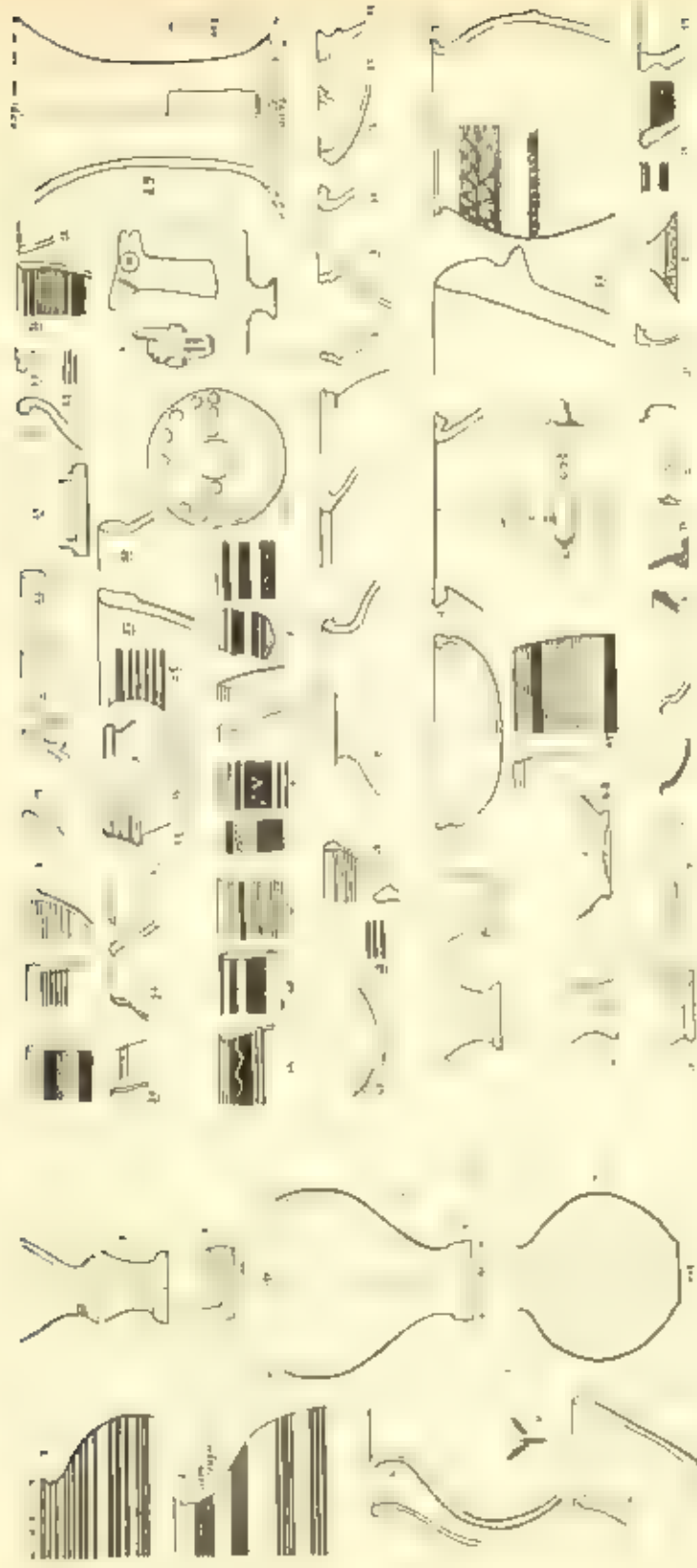
de la sur la provenance chypriote et séleucide et d'après les siècles du VII^e au VII^e avant Jésus-Christ.

À la même ville se rattachent deux figurines sans doute de déesse (274-275). La lourde robe tombant jusqu'aux pieds est nettement assyrienne. La position des seins dans l'une rappelle les figures assyriennes. Les ornements de la robe de l'autre avec sa large bande brodée sur le devant et sa lourde frange ne sont pas en usage en Mesopotamie, en Perse, et en Assyrie.

La ville 2 est donc en état d'habitation la ville peut être du VIII^e siècle. Sa fondation pourrait se placer sous Tiglathpaleser, vers 730 avant notre ère. Comme sans doute aussi la ville 1, c'est une cité assyrienne qui commande la route d'Alep à Hama.

La ville 3 se reconnaît par les traces d'un très violent incendie qui paraît avoir été général. Les maisons construites en briques de petit calibre sont remplies d'un monceau de cendre. Les briques primitivement crues, lorsqu'il s'en

¹⁾ À rapprocher aussi de certaines figures hittites, E. POTTEN, *l'Art hittite* (fasc. 1, p. 46, fig. 2.



trouvés, sont cuites par l'incendie : elles sont carrées, mesurant 0 m. 40 de côté et 0 m. 14 d'épaisseur. Ces briques sont piquées et poreuses, d'où on a retiré de nombreux débris d'antéfixes et de corniches. Dans une des maisons de la tranchée 1, nous avons trouvé une masse d'os calcinés.

Un seul mur d'appareil assez grand se trouve dans la tranchée 1, il paraît avoir appartenu à un rempart. Les joints sont faits d'un mortier épais et dur (pl. XXXV, 4). Auprès, on trouve la pointe de flèche 16 et plusieurs tibiales (*).

Dans la tranchée 2, vers le milieu, une inscription gravée (271) était placée dans sa position normale, entre 1 m. 50 et 2 m. 45 de profondeur.

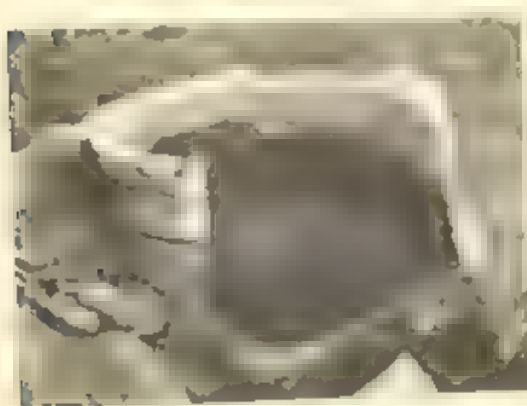


Fig. 8. — Khan Sieikhou. — Fragment d'un vase de l'époque du fer. Tranchée 2

recouvert de la cendre. Elle appartient donc à la ville 3, peut-être à sa dernière période. La forme du vase n'a pas été rencontrée ici, mais le colot peu développé accuse déjà une influence grecque (**). On lit : *ḫn* « est en caractères araméens du VI^e siècle ou du début du V^e ». *ḫn* pour *Ben-ḫn* ; *ḫn* est probablement un nom hébreu en abrégé, on pourrait songer à la racine *ḫn*, *aimer*, et traduire par « le fils de l'aimé ».

Les figurines de la déesse en terre cuite se rattachent à deux types : la déesse nue tenant ses seins (213) — un des exemplaires se ressent d'une influence numéenne, — la déesse vêtue portant sur sa poitrine une sorte de cor-

* B. GARRIGUES et A. HANNOU, *Syria*, 1927, p. 200, pl. LIIV (Néarab); K. MORTENSEN, *Das alte Mesopotamien*, p. 261.

** Plus comparable au pithos de Néarab J. 20, 11^e-12^e siècles, GARRIGUES et HANNOU, *Syria*, 1927, p. 128, fig. 1.

net 247 sans doute au II^e m. Sur les certains les étalissements 3 et 4, une de ces déesses révèle nettement le double chiton grec (246).

Tout semble ici à son principal presque exact dans les couches peu profondes des calcaires de Neirab¹⁾ de La Nua Mond²⁾ et de Dnab. En particulier, les longues parties de fillos, visées, les fibules triangulaires, les ligarnes de l'ass. A et B sont identiques. Ils nous paraissent des gner le VI^e siècle ou le début du V^e époque néobabylonienne et perse. A ce niveau se rattache la coupe peinte 230³⁾.

Les étalissements 1 et 2 se combinent vite à tous semble avoir été construit encore plus profondément que le 1^{er} et 2^e sans doute un village agricole plutôt qu'un village des arts seules le petit mœnisme ou de quelques crues sans fondations. Les étalissements 3 et 4 se combinent à les étages vides, les dernières ne s'enfonçant qu'à 0 m. 60 de profondeur.

Puis le tracé de ces étalissements plus des signes d'une mort brève par abandon du tell.

On les recueille cependant possédant les objets de fer ou de bronze et des glayes coupes à pied et petites cruches sphériques, coupes à pied (pl. XXXVII sous le n° 16) et nombreuses ligarnes. Une partie des étalissements, vides, les lampes des jarres, objets perses ou grecs⁴⁾.

Nous avons remarqué que la profondeur un dixième plus soignée comme la profondeur des étalissements. La figure sans doute une de ces pressions dans lesquelles la figure de la déesse était portée dans un pelerquin (213 fig. 9 et pl. XXXVII). Depuis le niveau 1 la découverte, le niveau 2 apparaît le plus profondément et au IV^e siècle qu'au V^e la décoration, assez soignée, est en rouge. La déesse est seule montrée. Le type de figure ne est celui

¹⁾ Syria, 1927, pl. L, 22-23 (déesses), pl. LIV, 92-94 (fibules), p. 202, fig. 16 (la moitié d'oe), et 1928, p. 311, fig. 14, c et 1 (déesses), p. 317, fig. 19 (fibules).

²⁾ PÉZARD, Qadesh, pl. XXI, fig. 3-4 (déesses) et XVIII, fig. 1, f., fibule.

³⁾ Céramique bien connue, (afina dans Syria, 1927, pl. LXXIX-LXXXII, 43-44, 70, 72, etc., Qadesh, pl. XXIV, fig. 1, d, f, et XXVI, fig. 2, 6, 9), crues ou cercles en rouge sur terre

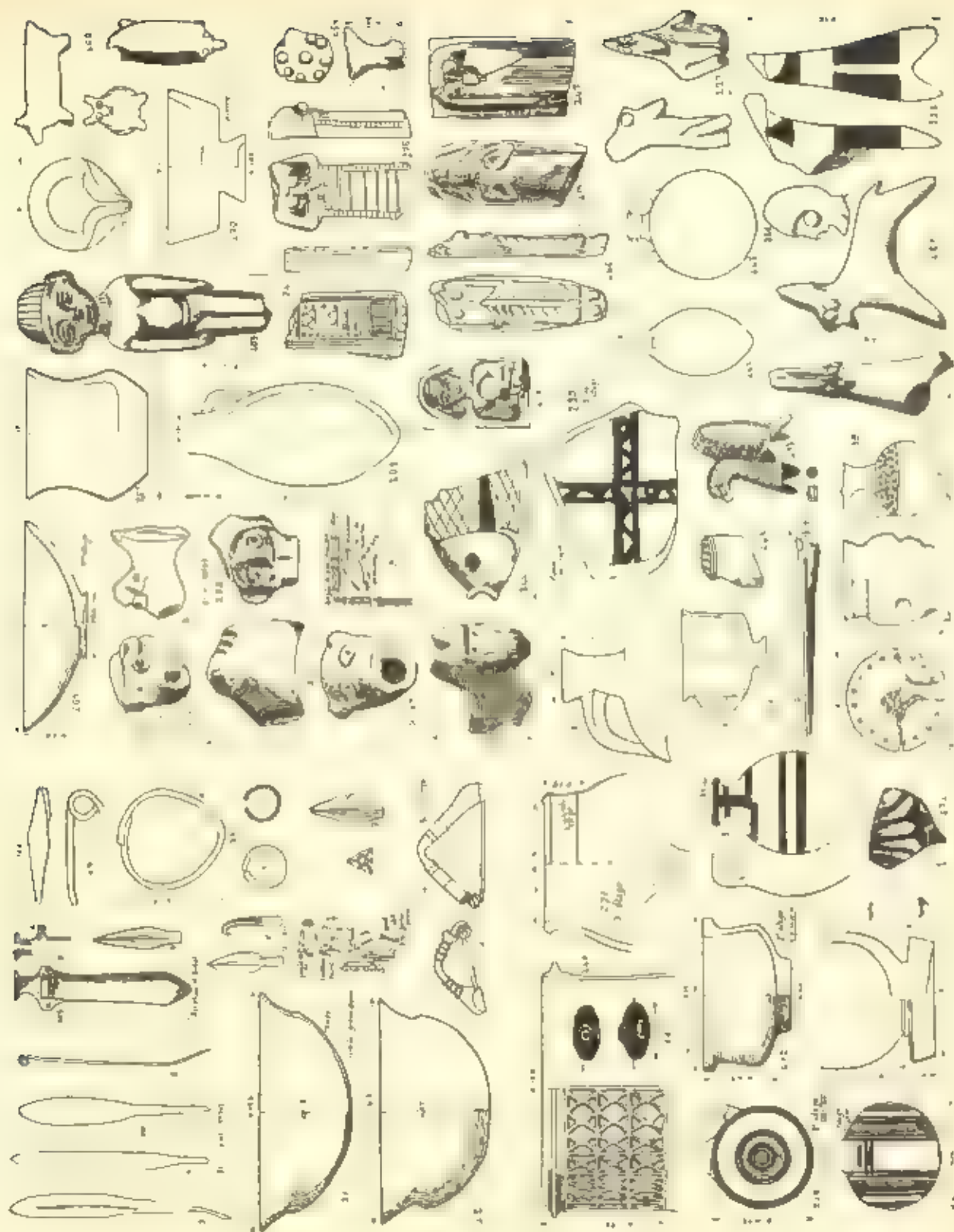
rose, coupes à pied et petites cruches sphériques, coupes à pied.

⁴⁾ N° 21 22, cf. Anat-Banous, Neirab, Syria, 1928, pl. LVI, b, et p. 302, époque perse, et sans doute.

⁵⁾ Pl. XXXVII et Revue archéologique [syrienne], 1931, p. 26-27.

⁶⁾ Tranchée 4, à 0 m. 70 en un point où le niveau 3 (cendres) ne commence qu'à 1 m. 70.

⁷⁾ KOLBEKOFF, Das wiedererstandene Baby-



En resume la chronologie des établissements le long du fer parall.
d'après les vestiges recueillis et l'épaisseur des strates, s'élève ainsi :

Ville 1 : x^e-viii^e siècle ;

Ville 2 : assyrienne, vii^e siècle ;

Ville 3 : néo-babylonienne et perse, vi^e, début du v^e ;

Ville 4 : perse, v^e-iv^e ;

La tell aurait été définitivement abandonné vers l'époque d'Alexandre⁴⁰

Les strates de l'âge du fer nous ont fourni encore plusieurs sceaux ou petits objets dont voici la liste :

1° Sceau rectangulaire en serpentine, plat avec bouton de suspension, tranchée II, à 4 m. de profondeur, vers la limite des niveaux 1 et 2, lignes gravées (fig. 10, 1) ;

2° Petit anchet en diorite en forme de semelle, même style : croisillons gravés ;

3° Grand sceau rond de calcaire, tranchée I, à 2 m. de profondeur, dans les cendres de la troisième installation. Bouton de suspension et prehe son figurant une tête de canard, type mésopotamien. Gravure indistincte très en creux ;

4° Scarabée de faïence verte égyptienne, tranchée I, paroi Est, à 3 m. 20



Fig. 9. — Sceau et pendentif. Terre cuite. v^e-viii^e sc.
av. 3 et

lon p. 229, *Die Tempel von Intylos* ; 2° fig. 85 ; 3° ROSENTHAL, *Mit. de la Fac. Orient.*, 1914, p. 173, pl. XVII, n° 1 bis. LAMBERT-BENON, *Négarh dans Syrie*, 1928, p. 409, fig. 12, et pl. LXI a 1, et p. 413. Origine perse probable, BASTOYANOFF, *Syria*, 1931, p. 32-33 (broches). Cf. du MESSIL du BEZON,

Ann. de l'École Sup. des Beaux-Arts, 1907, p. 140, et *Catalogue de l'Exposition d'Antiquités*, 1930, p. 58, n° 62.

4° LAMBERT-BENON, *Négarh dans Syrie*, 1928, p. 413 et 414, n° 1 bis. V. ST. CHANAN, p. 10.

de profondeur; la gravure figure un ois au accompagné de signes peu distincts, il faut lire sans doute *Mz? et R?*⁽¹⁾;

5° Scarabee de faïence verte, identique au n° 1 de Tell Cinosus III, tranchée I, partie

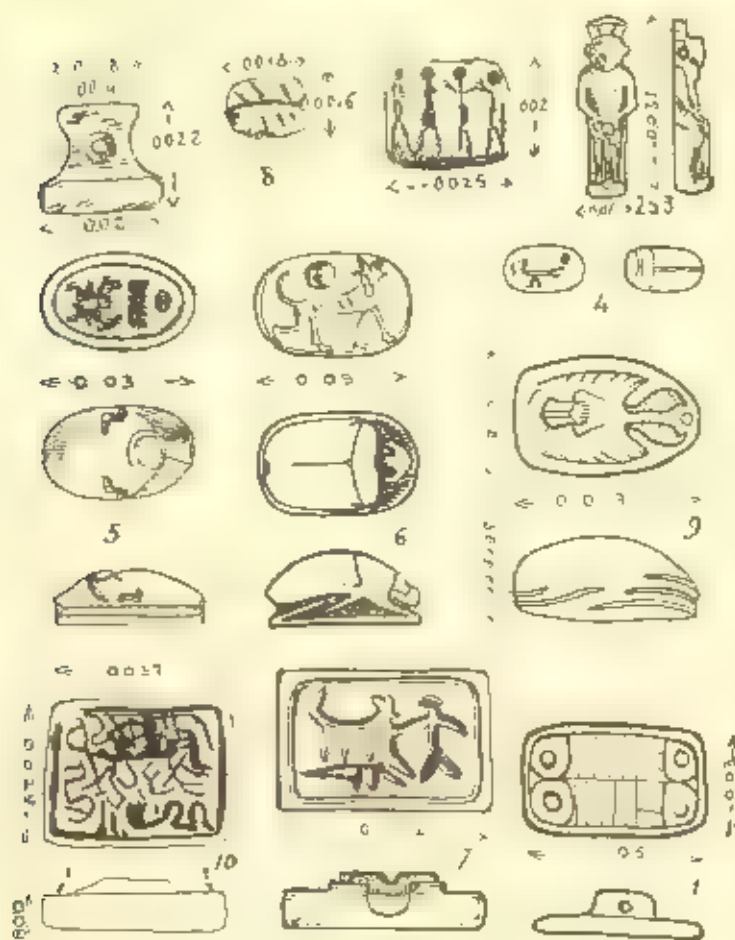


FIG. 10. — Sceaux et pendentifs dans le strata de l'âge du fer

et paraît figurer un homme luttant un quadrupède et un oiseau (fig. 10,5). Chantre a recueilli en Cappadoce un cylindre gravé d'une façon analogue et figurant une scène de chasse ou de sacrifice⁽²⁾;

⁽¹⁾ Cf. Petrie, *Hyksos and Israelite sites*, pl. XI, 923 (scarabée de Tell el-Yahoudiyeh).

⁽²⁾ L'abbé E. CHANTRE, *Revue de l'archéologie*, 1893, p. 139, fig. 130, cachet 5.

Ouest, vers 3 m. dans la cendre, forme particulière du scarabee déjà rencontré à Tell el-Yahoudiyeh⁽³⁾, cf. *supra*, p. 177 et fig. 10,5 :

6° Scarabée de faïence verte, tranchée III, vers 2 m. on y reconnaît un lion à visage humain de face : la barbe carrée et une sorte de mitre à cornes fait supposer une influence assyrienne. Au-dessus du disque et du croissant (fig. 10,6) :

7° Sceau rectangulaire, pierre calcaire, bouton et trou. La gravure est très fruste

diyé Tell el-Yahoudiyeh (cf. *Archéologie orientale*, I, XXIX, p. 172, fig. 27, et pl. VII, 4).

⁽³⁾ E. CHANTRE, *Mission en Cappadoce*, 1893-1894, p. 139, fig. 130, cachet 5.

8° L'achet rectangulaire en jaspe gris avec bouton de pression percé au centre. Gravure au trait et au boudoir. Sur la face postérieure, on voit quatre personnes debout, de face, paraissant se tenir par la main et danser. Sur le bouton, assemblage de traits horizontaux et obliques qui peuvent être pris pour une stylisation d'animal. Musée d'Alep (Description de M. Poux de Rotrou, fig. 10,8);

3^e tache et scarabée en serpentine le couvert par les jaisens le kaolin
soudouin dans la terre. Attraits solaires jusqu'à dix mètres d'effort s'il
un scarabée en terre aux palmiers. tour vers l'Est d'ég. 100°.

1^{re} Cachelot, culinaire, calcaire, bruyère et écuson plaqué sur un fond
une écriture (?) (fig. 10, 10).

SYNOPSIS II

CÉRAMIQUE ET BROCHES DE L'AGE DE FER A KHAN MURKHOLM (pl. XXXVII).

[illegible]

type à Qat'ann, néo-babylonien. Paroles 261 et sous 213.

3^e V. llo 3. Br. 21-25 dans la tombe du plan (v° s.); br. 10. 244 (frénce égyptienne,
267 (lampe), 254 (table d'offrande peut-être plus ancienne). - 271 (so 1^{er}) 272 (so 1^{er})
cavalier 227 Poignon en os, 3. Pendentif en frénce blar br. 10. fig. 10.

4^e Ville 4. C. 216, 239, 243 (statues égypt.), 213, 211, 210, 218 (grec); cavaliers. 2.1
---, 223. Plateau en os (omoplate, ville 3 ou 4.

A B L. Les dunes sont constituées par des sables fins et moyens sur-
tout, les coquilles valant 250, 375, mais aussi les très fines et à travers de la roche,
traces de rouge typiques de ces localités au sud du littoral ligé. La limite Coquilles
villes 2 et 3, quelques fragments jusqu'à la ville 2, la zone fléchée les recouvre,
surtout au niveau 3 et 6, mais aussi au-dessous (7, 8)

11. — TELL 'AS.

Tell As est située à 4 km 500 environ à l'ouest de Khan Sheikhoun dans une plaine inhabitée et sur la piste de Qal'at el-Moulaq. Apparaît comme suit :

(1) Type voisin : MATALISTEN, Græf, t. I, p. 42, n° 16

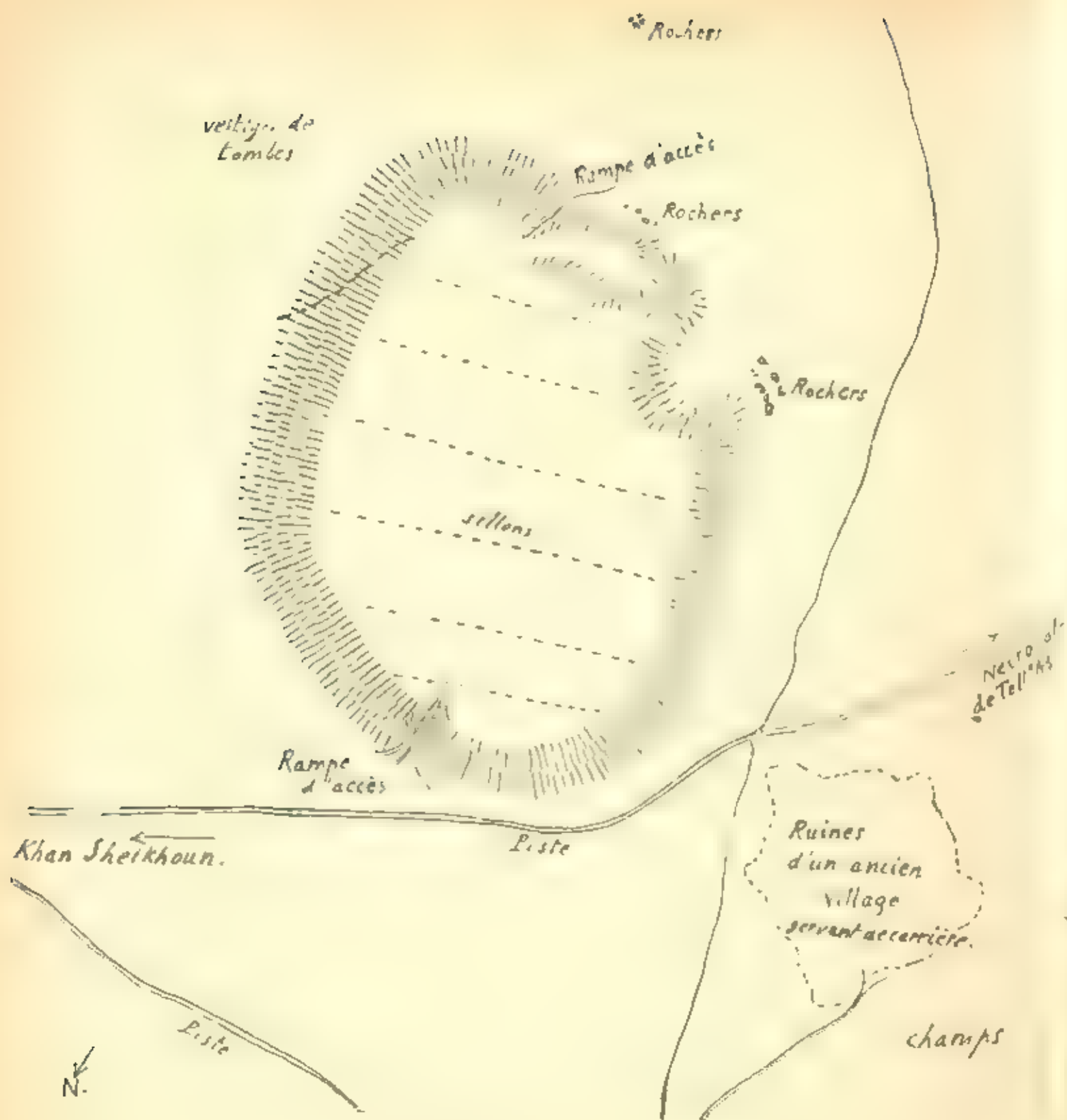


FIG. 11. — Plan de Tell 'As, d'après une photographie prise en avion.

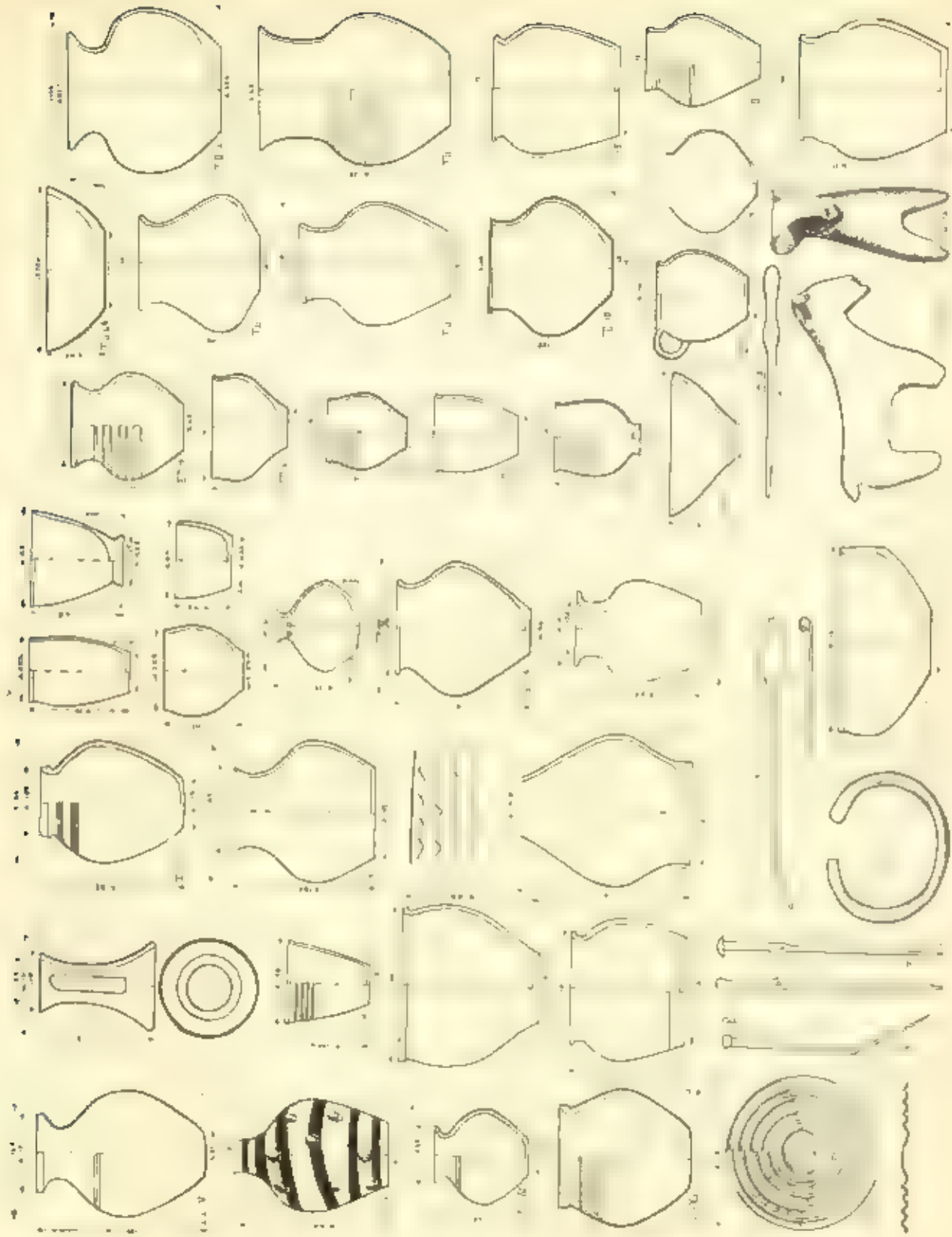


PLATE VI

PLATE VI

PLATE VI

PLATE VI

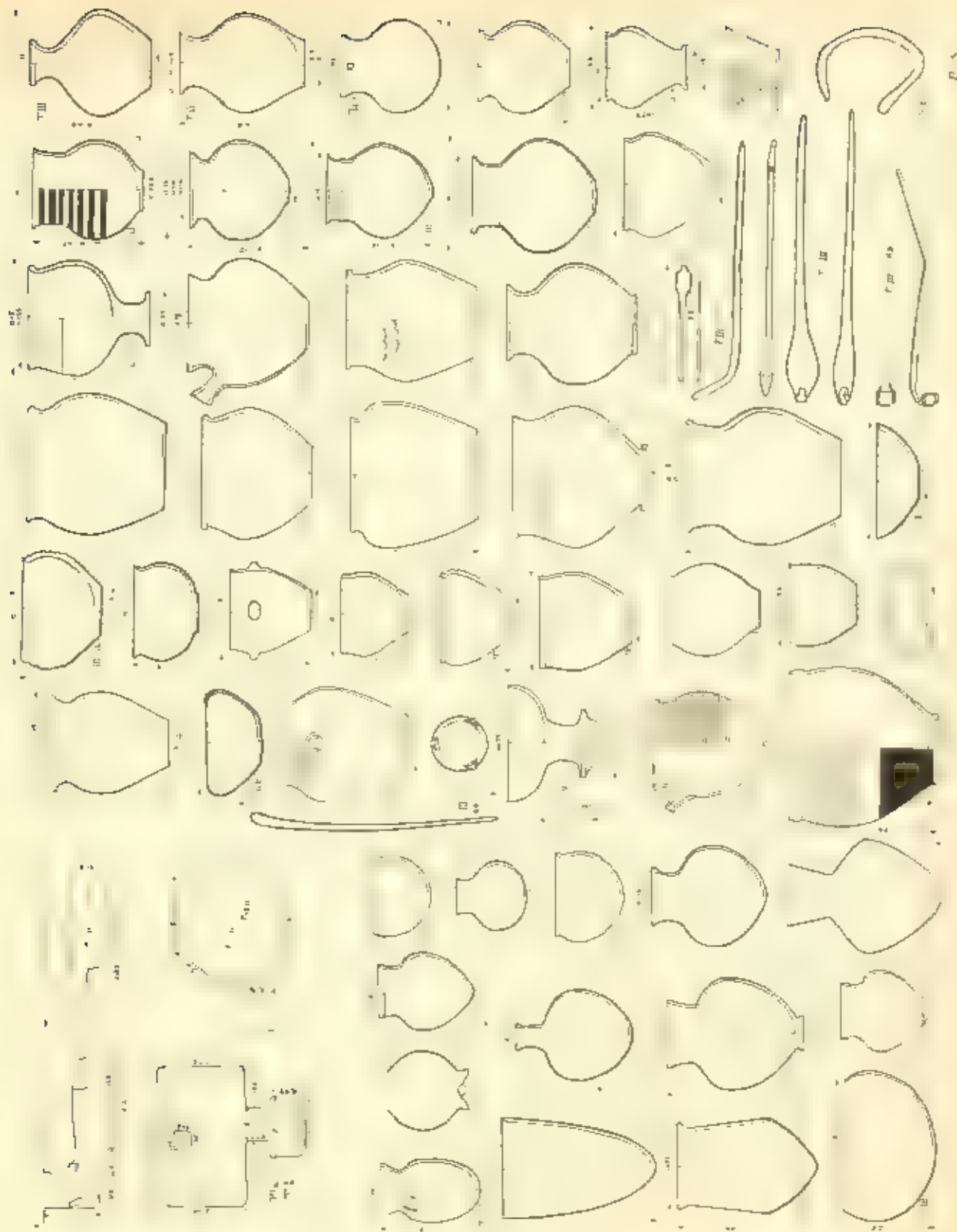


Fig. 1-100. Syrian pottery and metal objects.

l'El voisin d. Tell du Sheikh Sayyad, il se voit d' fort haut, son aspect régulier et imposant le fait remarquer¹¹. Son plan est à peu près ovale (fig. 11). Les rampes d'accès se trouvent au Nord et au Sud.

Une nécropole est située à 800 mètres au Sud-Ouest du tell (pl. XXXVIII). Nous avons pu visiter l'ut. et les formes des maîtres s'y observent¹².

Les ossements ont presque entièrement disparu; ce sont des exceptions seulement que nous avons pu, dans le tombeau I, mettre au jour une partie de boîte crânienne d'athocéphale.

Les tombeaux I, II, III et VI ont fourni d'abondantes séries de céramiques et de bronzes caractéristiques.

Les vases du tombeau I, une cinquantaine de pièces, sont apparentés à la grosse poterie du tombeau I de Qalua et aux gobelets des tombes archaïques de Darbi¹³; ils appartiennent donc à la première moitié du II^e millénaire. Les bronzes comprennent des épingles à perforation centrale et d'autres à enroulement terminal, comme on en a trouvé dans le Caucase et dans l'Europe centrale. Le disque mince en bronze nous paraît avoir orné aussi une épingle¹⁴ (pl. XXXIX et XL, 1).

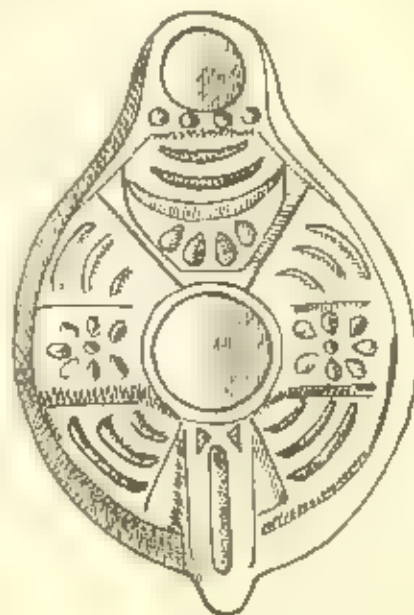


FIG. 12. — Une lampe du tombeau chrétien de Tell 'Asi.

Le tombeau II contient des vases d'origine d'anne et d'épingle à trou central et tête en forme de poire, ne présente d'analogie qu'avec les tombeaux I d'Hadra et IV d'Qalua, il serait la dernière du calennaire (ibid.).

Le mobilier du tombeau III forme d's vases et de bronzes est encore plus archaïque; on y trouve une « théière » se rapprochant des types de Cappa-

¹¹ R. M. A. n. s. y. z. c. o. n. p. l. e. En direction de l'Orouk, se dressent au nord, d'iques tell, Tell 'Asi ou Tell 'As, au sommet duquel sont, parait-il, creusées deux citernes.

¹² Aucun petit rond ne s'est trouvé comme

dans les nécropoles du tell Hanu à Darbi. Syria, 1930, p. 164-165.

¹³ Cf. Syria, 1930, pl. XXXI-XXXIV.

¹⁴ La lampe se voit avec les épingles du Louristan, Syria, 1930, pl. XIII, cinquante 5, a.

dont des galets hémisphériques dont les analogues se rencontrent dans les tombes les plus anciennes de Palestine (voir des vases à fond rond et des céphales à roulement. Ce tombeau serait le la fin du III^e millénaire (pl. XL et XLI, 2).

La céramique du tombeau VI qui comprend un peu plus d'une douzaine de pièces, est tout à fait remarquable par la petitesse des vases. La plupart ont en moyenne 0 m. 12. Quoique la terre soit crasseuse, les parois sont fines et les formes bien proportionnées. On a l'impression de produits funéraires de remplacement. Les profils de tous ces vases se ramènent à quelques types simples mais toujours remarquables. Si on excepte trois ou quatre pièces, les fonds sont tous sphériques ou elliptiques sans aucun saut d'équilibre (pl. XL et XLI, 2). Malgré la rareté des poids de comparaison, nous estimons que le tombeau VI de Tell As est au moins plus ancien que nous connaissons en Syrie.

Autour de ces sépultures, très incertaines, il s'en est trouvée une d'époque chrétienne (pl. XXXVIII). L'édifice qui a servi au travail et qui a laissé sa trace, était formé d'une haute plate-forme de 0 m. 30 de largeur, terminée par 12 petites dents régulières alignées comme dans un instrument moderne. Le mobilier consistait en lampes arrondies (fig. 12) de quelques-unes portant des croix.

En petites ou bûches de verre assez fin. Nous avons retrouvé non loin de ce bâtiment, au pied au Nord-Ouest, les vestiges de grandes constructions de l'époque romaine (pl. XXXVIII) en sautoir et en arcs. Les murs sont en bel appareil et nous avons découvert une mosaïque à dessin géométrique (mesure 1 m. 45 sur 2 m. 60, sur un petit monument, en forme carré) d'environ 5 m. 50 de côté correspond sans doute à une tour.

Dr. Maxm. de Buisson.



ANTIQUITÉS SYRIENNES

PAR

HENRI SEYRIG

5. — Poids royal cypriot.

C'est dans une collection privée de Larnaca que j'ai vu, il y a quelques années, le poids dont je publie la photographie (fig. 1). Je n'ai pu recueillir aucune précision sur son origine. Il s'agit d'un petit lingot de plomb dont la face supérieure a reçu l'empreinte assez profonde d'un poinçon rectangulaire. Cette empreinte porte l'inscription suivante : *ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΝΙΚΟΛΑΟΥ* (basilēus nikolaou) : « le roi Nikolaos ».

Σ ΒΒ

Les deux premières syllabes sont aisées à expliquer, grâce aux comparaisons que suggèrent les monnaies de Nikolaos, roi de Salamine, sur lesquelles se lit *ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΝΙΚΟΛΑΟΥ*. Mais Nikolaos n'est pas le seul tyran de Chypre à avoir porté au nom d'un monarque par ΒΑΣΙΛΕΥΣ ou ΒΑΣΙΛΕΥΣ. On trouve à Paphos un Nicetamos et un Nicetachos à Salamine, et je ne suis certain qu'une seule fois que l'on permette d'attribuer notre poids à l'un plutôt qu'à l'autre de ces monarques (1).

Quant au quatrième signe de l'inscription qui donne la syllabe indéchiffrée, je ne vois guère qu'une seule unité possible. Les grecs ils pourraient désigner si ce n'est le stèle. On lira donc *ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΝΙΚΟΛΑΟΥ* et l'ensemble se traduira *Poids du roi Nikolaos* par exemple : quatre stèles. Le signe du stèle ne paraît pas encore attesté à Chypre. Une conjecture de Benck l'avait introduit dans la table d'Ida-

(1) Je ne pense pas que la forme ou syllabe ΒΑΣΙΛΕΥΣ soit jadis peu l'expérience d'un monarque. On peut en conclure d'exclure Nicetachos de Salamine, dont les monnaies sont taillées sur l'échelle rhodien

M. Benck a proposé, pour ce monarque, un autre stèle par des raisons qui ne me paraissent pas décisives. Il a même proposé de le rattacher aux unités poudérales.

bon. Les types sont donc placés sur le revers de l'obverse du sicle de M. Viédébault⁽²⁾.

Le sicle de 11,2 gr. est le plus ancien connu de l'époque 11,2 gr., ce qu'on déduit d'un sicle de 11,65 gr. Ce poids est à peu de chose près celui des stalères. Les stalères par les dynasties de Chypre avant Achaéménide, sont fabriqués par l'induction sur le poids personnel de 11,2 gr. Le sicle de 11,2 gr. est donc le plus ancien connu de l'époque 11,2 gr.

On ne peut pas dire que l'on faisait usage dans le commerce cyprien d'un sicle de 11,2 gr., qui se rattacherait à la mine d'argent de 500 gr. à cinquante sicles, ou mine d'argent babylonien (120).

Je me borne à ces brèves remarques, pour livrer seulement aux commentateurs des métrologistes.



Fig. 1. — Sicle de 11,2 gr. (M. Viédébault).

6. — Hiérarchie des divinités de Palmyre

La connaissance exacte de la triade palmyrénienne est restée, fin 1922, l'œuvre d'un homme supposant encore que les dieux qui la constituaient s'appelaient Aglibol, Iarikhel et Malakbel⁽³⁾. Depuis lors, les travaux de M. Cumont sur Doura ont établi définitivement qu'elle se composait du dieu suprême El, du dieu solaire Baal, et du dieu Aglibol. Je voudrais présenter quelques observations sur l'ordre dans lequel sont placés ces dieux sur les monuments.

On possède, à ma connaissance, cinq représentations figurées de la triade palmyrénienne. Elles se trouvent aux environs de Palmyre (PLATE

⁽²⁾ *Revue numismatique*, 1922, p. 560.

⁽³⁾ *Revue numismatique*, 1922, p. 560. *Dialektischkeiten*, n° 60, ligne 10; *Vindobona* (Pauzy-Wisnowa).

⁽⁴⁾ *Babylon, Traktat des monum.*, 2, 2 p. 691 n.; *Hill, Brit. Mus. Catal., Cyprus*

p. 110. — Ces stalères sont des didrachmes, dont la valeur est de 1/200 de la mine, n'est en vérité qu'un demi-sicle.

⁽⁵⁾ *Revue numismatique* (Pauzy-Wisnowa, *Suppl.* 3, 595-602 n., 614).

⁽⁶⁾ *Revue numismatique*, *Syria*, 3, 1922 p. 11.



Bas-relief figurant quatre dieux palmyréniens

et fig. 2)⁽¹⁾, une tessère de Palmyre⁽²⁾, une monnaie de Palmyre⁽³⁾ et une fresque du temple palmyrénien de Doura⁽⁴⁾. Il est impossible de n'être pas frappé, à l'aspect de ces cinq images, par le fait que ce positionnement des trois divinités est constante. Bel occupe toujours le milieu du groupe, l'Arhobol toujours la droite de Bel (c'est-à-dire la gauche du spectateur); Aghbol, toujours la gauche de Bel. Comme la place d'honneur est à droite, on constatera que la même hiérarchie règne dans le seul texte épigraphique où la triade soit nommée au complet, une dédicace de Palmyre à [B]el, à l'arhobol et à Aghbol⁽⁵⁾. Et il faut certainement la restituer dans un texte mutilé, celui d'une dédicace romaine⁽⁶⁾, qui doit se lire : à Bel, à l'arhobol, et à Aghbol. Enfin l'arhobol et Aghbol sont encore placés dans le même ordre lorsqu'ils sont figurés ou nommés sans Bel. Sur une tessère, l'arhobol est placé à la droite d'Aghbol⁽⁷⁾, et l'inventaire du temple de Doura⁽⁸⁾ énumère le trésor de l'arhobol avant celui d'Aghbol.

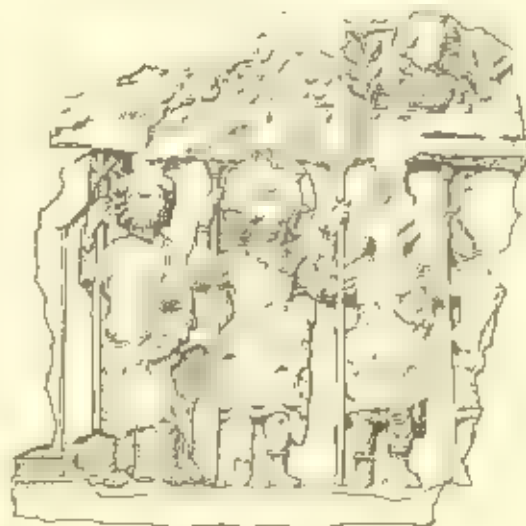


FIG. 2. Bas-relief de Palmyre, aujourd'hui perdu à Kanihe, son dessous n'a été identifié.

Cet ensemble de faits ne peut être le résultat du hasard⁽⁹⁾ et les prescriptions semblent avoir été strictement réglées à l'intérieur de la triade. Ce fait aide à l'intel-

(1) Bas-relief conservé à Palmyre : COMONT, *Fouilles de Doura*, p. 133, fig. 39. — Bas-relief vu à Palmyre en 1914, par le R. P. Savignac. GUAROT, *Choix d'inscriptions de Palmyre*, p. 2, n° 2 (d'où notre figure 2, dont nous avons le dessin à M. Amy). Je n'ai pas retrouvé ce monument en débarrassant le temple.

(2) GUAROT, *ibid.*, p. 132, n° 3.

(3) SAULNIER, *Nomismatique de la Terre Sainte*, pl. 24, n° 8.

(4) COMONT, *Fouilles de Doura*, p. 132 et pl. 10.

(5) Dédicace du bas-relief acheté à Hama (voir p. 54, note 6.) : [Be]l[us] 'Arhobol[us] 'Aghbol[us].

(6) *IN. VI. 10. 2. 118. 2. 1. 9104. 1005. 1. 1.*

(7) *IN. VI. 10. 2. 118. 2. 1. 9104. 1005. 1. 1.*

(8) GUAROT, *Choix d'inscriptions de Palmyre*, pl. 19, n° 1.

(9) COMONT, *Fouilles de Doura*, p. 132 et pl. 10.

(10) Des hiérarchies sont fréquentes dans d'autres cultes, comme celui de la triade capitoline, ou celui de la triade Sin, Shamash, Ishtar dans les textes babyloniens.

ligence, le certain bas-relief palmyrénien malade, en particulier le celui que possède le Louvre. L'œuvre les a été pu recréer, et l'objet d'étude de ces figures. Ce monument (pl. XVIII, 1), brisé à gauche, porte les restes de quatre effigies. La première à partir de la gauche, c'est-à-dire à partir de la cassure,

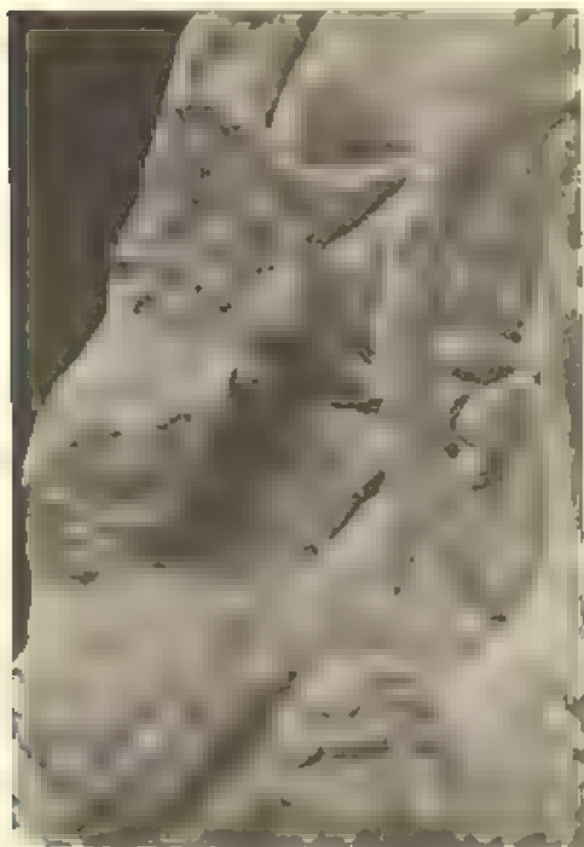


Fig. 3. — Le détail d'un fragment du bas-relief de la cassure, Aglibol, Aglibol avec le nimbe radié et le croissant.

n'est plus représentée que par son pied gauche. La seconde, la seule sur laquelle nous voulons insister pour le moment, est un dieu miblaré, vêtu de la *paludamentum* à lambrequins et du *nimbe radié*. Ce dernier détail a fait reconnaître en lui, jusqu'ici, Iarhibol, mais à tort. Un examen attentif des photographes prouve qu'il porte aux épaules le croissant lunaire d'Aglibol, et M. Mayencé, qui s'est obligeamment chargé de vérifier cette hypothèse sur l'original, a bien voulu m'envoyer de ce détail la photographie que je publie ici (fig. 3). Cet exemple de *nimbe radié* donné à Aglibol n'est d'ailleurs pas unique : un autre bas-relief (pl. XLII) et une monnaie de

Palmyre offrent le même aspect⁽²⁾. Or la figure où nous venons de reconnaître Aglibol se trouve sur une habitude de la cassure. Si jamais les deux autres membres de la triade, Bel et Iarhibol, accompagnaient Aglibol, ils devaient figurer, d'après ce que nous venons de dire sur la hiérarchie, à

⁽²⁾ Bas-relief achevé à Rome. CHABOT, *Choix d'inscriptions de Palmyre*, pl. 49 n° 3, et ses observations plus haut, p. 51 n., et pl. 48.

⁽³⁾ SABLON, *Numismatique de la Terre Sainte*, pl. 35, n° 47.



Trois — eux palmyrénien
Partie de la fresque de Doura dite le sacrifice du tribun

sa droite — ds — au — En du — le — par — re — l'as — d' — l' — m — d' — m — th — la — d' — que — es — just — ment — l' — l' — a — R' — et — l' — ab — ba — = — a — l' — q' — a — l' — Notre — st — tal — on — le — l' — ma — g — devient donc évidente.

•

Waddington a découvert jadis à Palmyre, au n° 10, une inscription en langue palmyrène, que l'on peut lire ainsi : *... p... ..,* (1). Nous ne sommes pas en mesure d'expliquer Aglibel, dieu laïque. Quant à Bel, que les Grecs, mais aussi ceux propres à ces contrées (Baalshamen, que les inscriptions grecques de Palmyre nomment Zeus Hypsistos) adoraient, que Bel est toujours appelé Zeus Belos (2). Enfin Malakbel est au lieu solaire, dont on possède plusieurs monuments d'origine arabe, et que les textes latins appellent Sol (3).

La triade à laquelle est dédié l'autel présente donc cette particularité que les deux dieux latins, le dieu suprême y sont réunis, mais en même temps, et ce fait que nous avons toujours observé dans la triade de Bel. Ce cas n'est pas isolé. On possède une autre belle collection de latins en terre cuite sur lesquelles sont inscrits les noms d'Aglibel et de Malakbel — or le nom d'Aglibel y est placé sans aucune exception. Le premier. Plusieurs autres inscriptions, n'ont pas de valeur, car elles ne mentionnent que les deux dieux (4). Enfin les inscriptions d'argent toujours à Aglibel — mais aussi, le plus souvent Malakbel. Telle est le cas d'une belle inscription faite par un barbare en l'an 34 de notre ère et publiée par l'illustre — de la dédicace faite à Rome en 210 par un Palmyrénien — et un d'une inscription palmyrène que M. J. G. B. a écrit prochainement publier. Ces exemples prouvent manifestement qu'à Palmyre, le Solaire le plus

(1) CHABOT, *Choix d'inscriptions de Palmyre*, p. 72 n., pl. 24, n° 1; C. I. Syr., 3981.

(2) LAGRANGE, *Palmyrenes* (Hastings' Encyclopedia), p. 599 b; FÉVRIER, *Religion des Palmyréniens*.

(3) Les monuments ont été tout récemment fournis par M. PRINZKE (dans son article *Malakbelas* (Pauly-Wissowa), Cf. CHABOT, *Syria*, 9, 1928, p. 101 s.

(4) CHABOT, *Choix d'inscriptions de Palmyre* p. 130.

(5) *Ibid.*, p. 132, n° 8 et 9; LUDWIG, *Ephemeris für semitische Epigraphik*, 3, p. 153-1.

(6) LITTMANN, *Semitic Inscriptions* (American Expedition to Syria), p. 66, n° 5; *Repertoire d'épigraphie sémitique*, 1, 204.

(7) IG X.V 971.

seule sur le Lion, quand il s'appelle Iarlabêl et qu'il n'est de ce pas quand il s'appelle Malakbêl.

M. Dussaud¹⁰ frappé de trouver le Soleil adoré à Palmyre sous deux noms à syllabes différentes, que ces deux noms lui étaient dévolus par deux des groupes ethniques différents qui avaient constitué Palmyre.¹¹ Les observations que nous venons de faire s'accordent fort bien avec une hypothèse de ce genre. Il se peut que le Soleil et le Lion nous aient pas le même rang aux yeux de toutes les tribus. Peut-être même faut-il admettre plus l'un, et penser que les adorateurs de Malakbêl avaient pour dieu suprême Baalsamân¹² et que les adorateurs de Iarlabêl étaient, au contraire, ceux de Bel.

Remarquons en passant que l'unique public par Waddington attesté à Palmyre l'aurait l'autre triade pour celle de Bel. Il sera donc plus sûr à l'avenir de les assigner la triade de Bel à celle du dieu anhémo, et peut-être l'autre encore.

..

Une célèbre fresque de Doura¹³ qui représente un sacrifice offert par une cohorte romaine à ses triades peut aussi les divinités auxquelles s'adresse cette offrande (pl. XLIII). Les soufflets dieux dressés sur de petites bases circulaires, en fait les commentateurs ont proposé de reconnaître la triade de Bel. Ici encore, un examen attentif des photographies incline au scepticisme. Je ne puis guère douter que la divinité placée à la droite du chef de la triade n'est à dire à gauche pour le spectateur, c'est-à-dire un dieu à deux bras, muni aux épaules d'un croissant dont les cornes embrassent le monde. Tout facile qu'il soit de supposer commenteur dans l'image d'une triade qu'une autre fresque de la même époque représente correctement, on s'y résoudrait peut-être si les deux autres dieux répondant parfaitement à ce qui sont les autres dieux de la triade de Bel. Mais il n'est rien. Le dieu placé au centre ne porte pas les anaxyrades, qui sont généralement caractéristiques de Bel.¹⁴ Quant au troisième dieu, il ne

¹⁰ Dussaud, *Notes de mythologie syrienne*, p. 3.

¹¹ Gignoux, *Fouilles de Doura*, 1904, et pl. 49. Cette fresque se trouve à présent dans le musée de l'Université de Yale, et je dois la photographie qui a servi à établir notre

pl. XLIII à la Yale Art Gallery par l'aimable entremise de M. BOUTANGER.

¹² Voir plus haut, p. 191, note 4.

¹³ Ce vêtement est très nettement indiqué sur toutes les effigies dont la dimension le permet (fig. 2; pl. XLII; et la fresque de

présente aucun rapport avec Iarlubol. C'est un casque à narthex et non le petit bouchier rond. Il se retrouve en même temps que Iarlubol sur divers autres monuments (par exemple pl. ALR et LV) — qui interviennent à identifier avec lui.

On se demandera naturellement si ce heu casque n'est pas Malakhe. Mais notre triade ne serait pas celle par laquelle l'auteur découvert par Waddington. C'est un point sur lequel il paraît difficile de rien affirmer pour l'instant. Il n'est pas prudent, jusqu'à nouvel ordre, de supposer que Iarlubol et Malakhe, qui représentent le Soleil tous les deux, puissent représenter en même temps la même représentation. Ils ne sont, en tout cas, nommés ensemble dans aucun texte.

HENRI SEYRIG.

Beyrouth, avril 1932.

Doura (Cumont, *Fouilles de Doura*, pl. 55.
Cf. HOPKINS, *Journal of the American Oriental Society*, t. 1931, p. 126.

¹⁰ En outre, la fresque de Doura citée à la page précédente.

L'EXPOSITION D'ART PERSAN A LONDRES

• 40

GASTON WIEP

Second article:

Verres. — Il n'y avait rien exposé pour ces deux verres enroulés et, à notre avis, c'était encore beaucoup trop ; car, il faut bien en convenir, nous ne pouvons pas les voir et enroulés qui sont déformés et personne et à ce point de vue les états de M. Pope ne pouvaient être fait complètement — l'america bien dirigé sur Saturne et les autres verres de l'italien nous en pouvons lire l'america pour qu'il soit fait de verre simple et provienne les faits de la France. La description a été faite par personne et même enroulé, quoiqu'il y ait eu des pages exposées, c'est vraiment pas suffisant pour indiquer un organe principal. En l'absence de sujets certains nous n'avons aucune raison de ne pas accepter la déclaration, en thèse. Le verre est le verre à ce point. Pensez-vous à pas 80 ans, par un Italien (10).

4

Tapis. — Sur l'immense tapis conservé pour l'usage des
les loquants lyriques par un bon tour, l'auteur se permet
de l'exposer ostensiblement. L'énorme fragment trouvé dans les fouilles
de l'Égypte prend tout son importance considérable par les caractères
coquilles, qui présente, en effet, des stèles, mais en un seul et même

C. K. 201 H (Pos), Introduction, fig. 100),
201 H (Pos), fig. 100; 201 H
(Apollo, Janv. 1937, p. 16; Pantheon, Janv.
1938, p. 40); 201 K (Apollo, déc. 1930, pl. 2
p. 304); 201 P (Apollo, Janv. 1931, p. 12)
Glasz, Apollo, déc. 1930, p. 304-305; More
about Perseus Glasz, Apollo, Janv. 1931, p. 10.

13.

W. C. TATURNALL, The ...
32 p., some 38 pl. TATURNALL, Corpiels, in
Pernambuco, p. 94-100. TATURNALL, Corpiels and
Janv. 1931, p.

(¹) Ho ~~_____~~ ~~_____~~ do Cairo, nº 2531, 01



Front of the book
Museum of the
University of Cambridge



Back of the book
Museum of the
University of Cambridge



Front of the book
Museum of the
University of Cambridge

Le Metropolitan Museum possède quatre autres morceaux de la même origine. L'un d'eux peut être certainement attribué au XV^e siècle. D'autre part, le fragment de la collection Myers semble bien appartenir au XVI^e siècle⁶⁷. Viennent ensuite les quatre tapis de la mosquée Al-e Akbar à Khomeh que l'on suppose être du VIII^e ou XV^e siècle, mais que certains historiens ont datés jusqu'au XV^e⁶⁸. Il se peut bien s'agir de tapis pour les miniatures des premières époques⁶⁹.

Le plus ancien tapis parti d'une fabrique est celui du Musée Poldi Pezzoli, qui avait été en vente à Londres. Les conversations ont repris sur place au sujet de sa date, que certains attribuent au 949. Il résulte des photographies de l'œuvre du tapis et de la reproduction que nous donnons ici qu'il s'agit bien d'un œuvre de la fabrication par M. Pique, vers 129-1323. Un autre tapis, appartenant à M. H. Ghan, n° 844, serait également à l'origine si l'on pouvait confirmer un renseignement donné par Callaghan d'après lequel il fut fabriqué par le sultan ottoman Selim lors de la prise de Corinthe en 1526. On croit le voir aussi, avec une grande illusion, un tapis « signé » de l'artiste Muzafar Kaskar et daté de 946 (1540) portant donc le nom d'un « Hamam » signataire, que l'on dit être tapis de Victoria et Albert Museum, avec la même décoration, mais des couleurs différents.

Un tapis signé de Mahammad Asad de Khorasan est daté de 1061 (1654). Une autre série de fins tapis de soie a été récemment décorée de fleurs et

KORUMLIN et MIRON, *Cent planches*, p. 17.
PARK, *Introduction*, p. 142.

⁶⁷ DIMAND, *Handbook*, p. 232-233 et fig. 143.

⁶⁸ KORUMLIN et MIRON, *Cent planches*, pl. LXXXI.

⁶⁹ SAKKA, *Seldsch. Kleinkunst*, p. 31 et seq., pl. XXII-XXIV; KORUMLIN et MIRON, *Cent planches*, p. 17; DIMAND, *Handbook*, p. 234; JACOB, *Sammlung orient. Teppiche*, fig. 1; KENDRICK, *Guide to the coll. of Carpets*, p. 2, 28; VON BOCK et KUNDEL, pl. 62.

⁷⁰ Cf. PRUD'HOMME, *Weltgeschichte, Orient*, p. 234; MEISLERWERKE, I, pl. 21; SCHULZ, *Islam Material, Or. Archiv*, I, pl. V; BLOCH, *Entomologia*, pl. XXXI, XXXIII, XXXV; САНДЖАН, *Miniature*, fig. 29, 42; GOTT-HASTENBERG, *Orientteppich*, I, fig. 60; HUANT, *Calligraphes*, pl. 4, p. 64.

⁷¹ APOLLO, févr. 1931, p. 82; *Legacy of Islam*, p. 139.—Cf. sur ces signatures: PARK, *Introduction*, p. 121, 123, 144.

⁷² N° 856 (PARK, *Early oriental Carpets*, n° 61).

⁷³ Cf. TATTERSALL, *Carpets*, pl. 1; KENDRICK, *Guide*, p. 3, 11, 12; НАУМАНОВА-ТОНОВА, *Handbuch Orient. Teppichkunde*, pl. 2; MIRON, *Manuel*, II, fig. 453; *Persian art*, p. 10; VON BOCK et KUNDEL, pl. 26-27; PARK, *Introduction*, p. 86; D. ROSS, *The Persians*, p. 77, 90, 110; GOTT-HASTENBERG, *Orientteppich*, I, fig. 10, 63.

⁷⁴ N° 517 (*Illustr. Lond. News*, janv. 1931, p. 88; APOLLO, févr. 1931, p. 85).

Carpets compris dans l'ensemble daté de 1682-1671 et signé de Nemat Allah de Djisr al-Jadid, ces tapis venant du sanctuaire de Kourmouk où le Gouverneur de Mossoul avait envoyé en splendeur tapis d'origine n° 140.

Presque toutes les formes de décoration étaient représentées avec les exemplaires d'une grande beauté et d'un parfait état de conservation. On avait les tapis d'une centaine de tapis des XVI^e et XVII^e siècles. On voyait des tapis à médaillons ⁽¹⁾ aux ⁽²⁾, tandis que d'autres offraient les parterres de fleurs ⁽³⁾, ou formant les compartiments fleuris évoquant des jardins traversés par des allées ⁽⁴⁾. D'autres figuraient des paysages avec de grands et élégants cyprès n° 136, 138, 173, 82 ⁽⁵⁾ servant, autres enfin l'on remarquait les grands rubans à larges fleurs ⁽⁶⁾. Bien entendu, les scènes animées ne manquaient pas : scènes de chasse n° 106, 137, voire même n° 131 le chasseur à l'arc, des félins prêts à l'attaque sur des bêtes aperçues n° 90, des groupes synthétiques de félins attaquant des cervidés ⁽⁷⁾, ou de phénix fondant sur des dragons n° 113, 173. Certains étaient les tapis dits à dragon, au décor de losanges étirés n° 112, au décor floral continu avec un ornemental et géométrique simple et varié ⁽⁸⁾ aux fleurs puissantes et symétriques et stylisées ⁽⁹⁾. Les tapis

⁽¹⁾ N° 334 (*Illustr. Souvenir*, p. 86, *Cannots*, janv. 1931, p. 4, *Asutor Textiles*, *Burl. Magazine*, janv. 1931, pl. III, *Pope, Introduction*, fig. 68). Cf. n° 325, 328, 331 (*Illustr. Lond. News*, janv. 1931, p. 88), 340, 343, 347 (voir *Apollo*, févr. 1931, p. 84).

⁽²⁾ N° 103, 116, 121 (*Illustr. Souvenir*, p. 89, *Kochlin et M. Neoh, Cent planches*, pl. XC, *Persian Art*, pl. à p. 37, *Islamische Kunstwerke*, fig. 128, *Von Bode et Kunkel*, pl. 13, *Meisterwerke*, I, pl. 45, *Islam* et *Dick*, p. 376, *Pope, Old or. Carpets*, *The Art Bulletin*, II, fig. 3); 150 (*Illustr. Souvenir*, p. 87, *Kaschnitz, Textiles*, *Burl. Magazine*, janv. 1931, pl. I; *Von Bode et Kunkel*, pl. 24; 158, 169, 179 (*Illustr. Souvenir*, p. 88, *Kochlin et M. Neoh, Cent planches*, pl. LXXXIII; *Von Bode et Kunkel*, pl. 23; *Pope, Introduction*, fig. 69, *Nemat Allah, Table, op. cit.*, pl. 7), 201, 217 (*Illustr. Souvenir*, p. 88), 230, 234, 259, 255, 320 (*Illustr. Souvenir*, p. 92), 334 (*Pope, Early orient.*

Carpets, n° 1), 350 (*Illustr. Souvenir*, p. 90; *Pantheon*, janv. 1931, p. 25-26, *Apollo*, janv. 1931, p. 3, et 856).

⁽³⁾ N° 115 (*Pope, Early orient. Carpets*, n° 19), 150, 179 et 856).

⁽⁴⁾ N° 148 (*D'Allemagne, Khorassan*, I, pl. à p. 90, *Gilbert et Dick*, p. 379, *Von Bode et Kunkel*, pl. 37, *Meisterwerke*, I, pl. 54).

⁽⁵⁾ N° 272 (*Illustr. Lond. News*, janv. 1931, p. 87, *Pope, Introduction*, fig. 64).

⁽⁶⁾ Cf. *Blochey, Entameures*, p. 119, 120, *Meisterwerke* IV, n° 655.

117, 121, 128, 163, 204, 217, 249 et 310 (*Von Bode et Kunkel*, pl. 40; *D'Allemagne, Khorassan*, I, pl. à p. 74; *Meisterwerke*, I, pl. 55).

⁽⁷⁾ N° 100 (*Apollo*, janv. 1931, p. 2) et 102.

⁽⁸⁾ N° 136 (*Kunkel, Islam. Kunst*, pl. XII); 290, 294, 297 (*Illustr. Souvenir*, p. 94, *Kaschnitz, Textiles*, *Burl. Magazine*, janv. 1931, pl. I); 300, 303 (*Wink, Album*, pl. 89) et 312.

d'un genre rappelant le dessin d'un minbar étaient très nombreux¹ et il se trait de même des tapis dits polonais².

Sur certains tapis, principalement dans les médaillons, on trouvait des genres rudes, aux faces parfois grimaçantes³ que les miniaturistes ont connus⁴. Les bordures offraient également les décorations les plus variées. Le syntole chorois (n° 130) et de grands médaillons peints (n° 521) des médaillons à inscriptions (n° 153, 158, 240, 250), des rinceaux d'arabes (n° 800) ou puissants (n° 270), pourvus de palmiers et de larges fleurs (n° 160, 162), des dragons combattant, entrelacés de manière à couvrir un rond sans fin (n° 125).

Le Musée des Arts décoratifs avait envoyé un curieux fragment d'orfèvrerie, sur lequel se détachant des rinceaux terminés à la fois par des fleurs rouges et par des têtes d'ours aux cornes fauves et plumes⁵. C'est à tort, selon nous, qu'on a voulu le rapprocher d'autres pièces qui ne semblent pas provenir de la même inspiration⁶. Je ne crois pas, d'ailleurs, qu'il faille voir là une œuvre de l'Islam la laisser au XVIII^e siècle. Peut-être même, par le tapis des Arts décoratifs, nous ne pensons pas qu'il s'agisse d'un thème de la fantaisie baroque d'un artiste comme on en voyait d'ailleurs des exemples en Occident, au Moyen Âge⁷. C'est tout simplement un motif emprunté aux miniaturistes qui représentant ainsi l'arabesque et attribué à l'Islam des Femmes. Tout est sorti des voix étrangères. Un fait important pour ces tapis, les peintures du XV^e siècle, enlève à ce thème arabe tout essaiment in-

¹ Nos 304, 518, 519, 521. *Illustr. Souvenir*, p. 93; 522, 523, 528, 530. — Cf. MIGNON, *Manuel*, II, fig. 454; DIMAND, *Handbook*, fig. 147; GHOTE-BASKHALL, *Orienteppich*, I, fig. 96.

⁽²⁾ Nos 245, 265 (*Apollo*, janv. 1931, pl. 4 p. 8), 379, 293, 396. POTT, *Early orient. Carpets*, n° 46), 323, 327, 333 (*Apollo*, févr. 1931, p. 86), 335, 337, 346, 341 (*Illustr. Souvenir*, p. 87), 342, 345, 346, 348, 352, 353.

⁽³⁾ Nos 416, 421. — Cf. MIGNON, *Les arts musulmans*, pl. LXXIV; *Apollo*, nov. 1930, p. 320, VAN BONE et KERNEL, fig. 1-2, 5; *Collections du Musée de l'Union Centrale*, sér. 19, pl. 2. KERNEL, *Islam. Kunst*, fig. 358; MIGNON, *Manuel*, II, fig. 443; GILLES et DIZET, p. 375.

KERNICKA, *Garde*, pl. III, DIZET, *Kunst*, fig. 23. TATTERSALL, *Carpets*, pl. II; KERNICKA-TROLL, pl. 5; COMA-WIEVER, *Kunstgewerbe*, fig. 129, GHOTE-BASKHALL, *Orienteppich*, I, fig. 1; *Meisterwerke*, I, pl. 43.

⁽⁴⁾ Cf. MARTIN, *Min. painting*, II, pl. 143.

⁽⁵⁾ Nos 99, 138, 153, WILK, *Album*, pl. 88; 850, 856.

⁽⁶⁾ N° 130. *Illustr. Souvenir*, p. 70, KERNICKA et MIGNON, *Cent planches*, pl. XCIX.

⁽⁷⁾ MIGNON, *Or. musulman, Armes*, pl. 38. MIGNON, *Manuel*, II, fig. 456, VAN BONE et KERNEL, pl. 49.

⁽⁸⁾ Cf. BATHIEZ, *L'Art en France des invasions barbares à l'époque romane*, p. 69-70.

⁽⁹⁾ Cf. COMABARWAMY, *Miniatures*, pl. XIII.

décoration tout à fait semblable à celle de notre tapis soit comme en-tête de chapitre soit comme élément décoratif d'une architecture (6).

II.

Miniatures. — La collection de miniatures⁷ (le dessin et la peinture) est d'autant plus respectable pour l'étude des documents célèbres qu'on s'attache à trouver les plus beaux et les plus anciens des miniatures et près de la moitié des manuscrits etient anciens et la plupart d'origine persane. Nous devons de en partie au Gouvernement persan, mais principalement à la persécution diligente de M. Chester Beatty qui s'est mis à dépouiller d'un centaine de miniatures et d'un quartant de manuscrits le Comité d'organisation à Paris prenant au hasard et l'importance de miniatures, a accompli un véritable tour de force puisque les deux principaux collectionneurs, la Bibliothèque Nationale de Paris et le British Museum n'avaient rien pu envoyer.

On a recueilli au cours de ces dernières années un certain nombre de renseignements sur les origines de la miniature orientale. On a signalé notamment ce détail fourni par la préface du *Livre des Rois* de Ferdousi sous le règne du prince seldjoukide Nasr ibn Ahmad (1013-1041-1043) : les Chinois illustrèrent la version persane des *Salles* de Bâby⁸. Plus tard vers 1020 le sultan gaznvide Mas'ud reproduire sur les murs de son palais les miniatures d'un manuscrit persan qu'il avait⁹. Enfin, un volume illustré par un certain Djinnid d'Ispahan, imprimé à Seljokide Toghoul II en 1181.

Nous disposons, heureusement, de faits plus concrets, et nous n'insisterons pas ici sur les fresques de Qasr Anrout de Samarra aux quelles se

Martin, *Min. painting*, I fig. 40; Anroth, *Painting*, pl. XXXVIII.

⁶ Cf. SAKIMAN, *Miniature*, fig. 87, 118; Anroth, *Shihad*, pl. II; GAMMAGAWANT, *Miniatures*, pl. I, XXVIII; MARTIN, *Min. painting*, pl. 340.

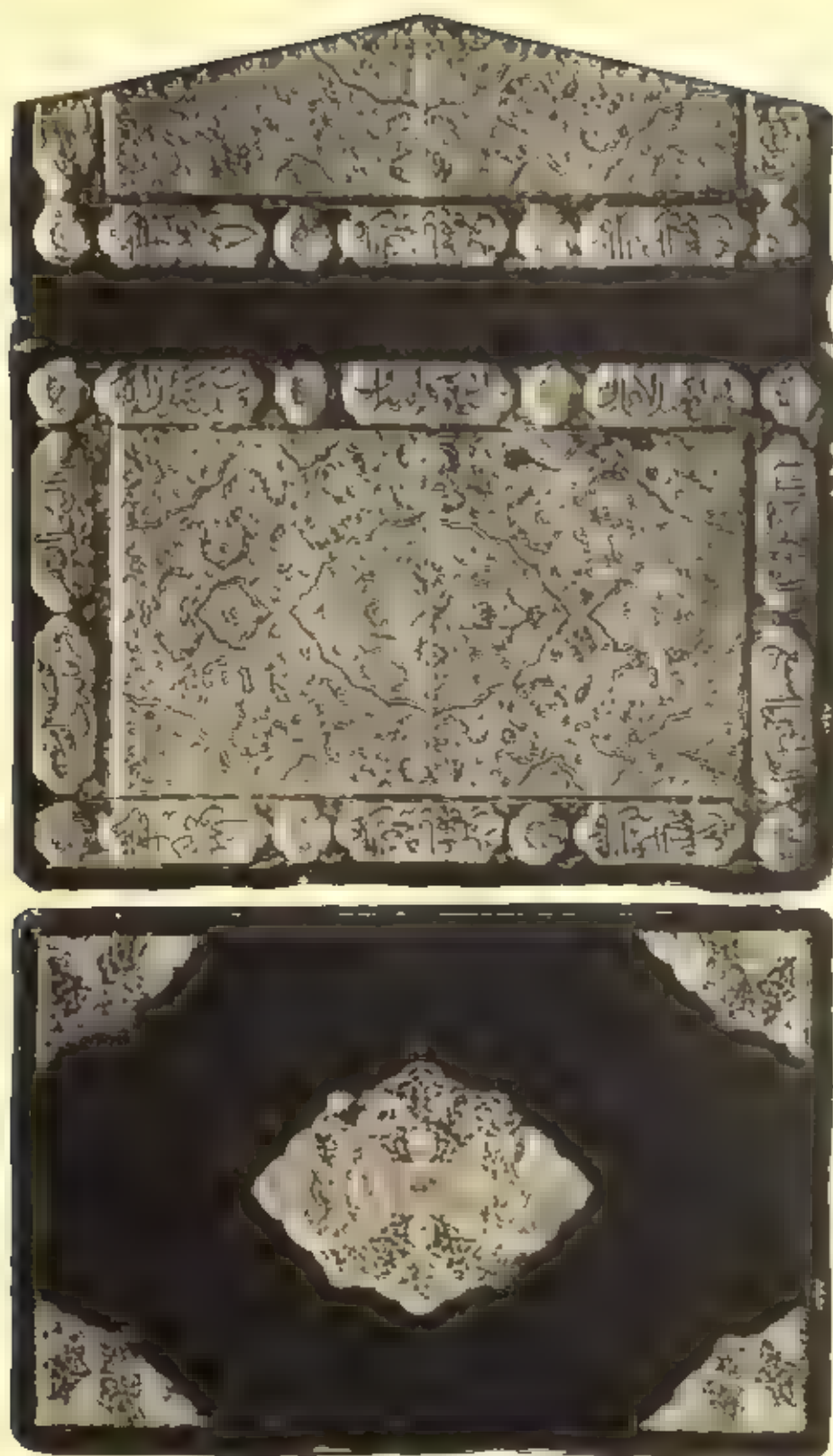
⁷ Cf. B. GHAZ, *Persian painting*, xiv-93 p., avec 46 pl. ; MEH HAI ANRUT, *Persian painting*, 40 p. avec 1 planche; BAYAN, *Painting*, in *Burl. Magazine*, janv. 1931, p. 9-15; KINSON, *Painting*, in *Persian Art*, p. 60-73; B. GHAZ

Persian miniatures, *Country Life*, janv. 1931, p. 83-86; WILKINSON, *Fresh Light on the Herat painters*, *Burl. Magazine*, fév. 1931, p. 61-67.

⁸ Cf. BLOCH, *Revue de l'Art*, 10 décembre, *Painting*, p. 45; SAKIMAN, *Miniature*, p. VI-14.

⁹ Cf. BLOCH, *Revue de l'Art*, p. 31.

¹⁰ Cf. B. GHAZ, *The Persians*, p. 118; MARTIN, *Min. painting*, I, p. 10; KINSON, *Miniature*, p. 40; BLOCH, *Calligraphie*, p. 12.



pour les deux capitales, et les avait fait peindre l'un et l'autre sur un mur et tout cela pour glorifier un maître qui n'était pas le maître du monde. Et c'est tout ce que nous pouvons dire de l'art d'Ibn 'Aziz, qui avait tant voulu de l'Irak; il l'avait mandé pour le mettre en concurrence avec Qusair, car celui-ci avait les connaissances artistiques et tout le matériel scientifique. Il avait le dessin, les sciences mathématiques, le portrait et tout le reste dont d'Hervey de Saint-Denis et de la Chapelle. Qusair pouvait bien être comparé à Ibn el Baywân. Tous ces renseignements sont tirés en partie d'un ouvrage consacré à cette matière, le Dictionnaire chronologique des peintres, intitulé : *Le chat de chaque ville raconte la belle histoire de son maître le peintre*.

« *Yazir recevait comme un prince, selon Qusair et Ibn 'Aziz* » Mu'alla Ibn 'Aziz, j'ai vu peindre à Qusair, pendant qu'il était en Irak, une figure en relief. « Et moi, répliqua Qusair, je veux peindre un portrait qui semblera être une figure en creux. » L'assistance convint que cette dernière préférence était la meilleure, et Yazir fut ordonné à Qusair de peindre ce qu'il voulait. Ils peignirent deux choses sur deux murailles opposées l'une à l'autre, qui se faisaient vis-à-vis. L'une des figures se peignit en creux, l'autre en relief. Qusair avait peint une danseuse avec des vêtements blancs, sur un fond noir, et la danseuse paraissait être en creux dans le mur; de son côté, Ibn 'Aziz avait peint le corps d'une danseuse sur un fond d'or et de la danseuse se détachait comme un relief. Yazir envoya les deux artistes d'une robe d'honneur et leur donna une somme considérable.

« Il y avait aussi à la Qarafa, dans la maison de Nu'aim, une œuvre le représentant Joseph nu, dans sa caverne. Celle-ci était peinte en noir, et le corps de Joseph apparaissait comme une lumière blanche dans le fond noir de la caverne. »

Ce texte est important à plus d'un titre. Il nous montre combien, en ce domaine, l'Égypte fut tributaire des traditions mésopotamiennes. Il est, en outre, très curieux, pour ce qu'il définit de la réaction d'un musulman instruit du x^e siècle en présence des œuvres d'art. Car, contrairement aux affirmations que certains orientalistes se sont passées les uns aux autres depuis

⁽¹⁾ صورة أو تزويق.

⁽²⁾ باب.

⁽³⁾ حسن مذهب منقش.

Ni M. Farmanfarmaï, ni pour Bahk'ân ne s'ont élevés avec et contre par les historiens, mais de ses apothéoses d'après un inventaire égyptien sous un Malik Sahly.

Parmi les autres manuscrits du XVI^e siècle commencent la censure sur cette histoire dans *History of Persia* de Rushd-e-shah, aux lesses conçues avec esprit et exactes avec finesse. Les autres manuscrits de ce ouvrage (nos 707-1306 et 711-1311) qui possèdent les Bibliothèques l'Edinbourg et de la Royal Asiatic Society. On peut rencontrer aussi le Bâgh-e-Jahân de l'Edinbourg de aussi le 707-1307, et quelques manuscrits de Qazwini⁽⁴⁾.

Il n'y avait pas moins l'Exposition manuscrits du *Farah-nah*, dont pas de la censure. L'Exposition par le gouvernement persan et ces quelques manuscrits particuliers. Les manuscrits entre les années 701-1301 (nos 132-1301-1301-1301). Nous devons ajouter que la Royal Asiatic Society avait la l'exposition de manuscrits d'après le manuscrit qui possède l'Edinbourg, au public par M. Farmanfarmaï, et l'objet d'un important de publication.

(4) Faute de mieux, je me réfère aux voyelles du manuscrit publié par M. ZETTERSTEN (Heft. 2. *Manuskriptstudien*, p. 180, 219-237, un autre *Tabak* dans Ibn Iyas (I, p. 244), ainsi dans le *Manhaj Saf*.

M. Mayer s'est occupé de cette question pendant l'impression de cet article, *Zum Titelblatt der Autumata*, OLG 1932, n° 3. Il préfère se référer à un certain *Tabak*. Peu importe, puisque l'intéressé n'est pas blâmé avec certitude.

(5) Nos 311, 319 (*Cat. of a Loan Exhibit*) *moq. decorat.* Arts, p. 50, n° 26).

(6) Nos 537 A et B (*Illustr. Souvenir*, p. 33; *ARABOL, Painting*, pl. XXIII, XXIV, XXXVI; *KHOSRA, Miniature* p. 20 et pl. 23-27, *ARABOL et GHOSMAKH, Islam. Book*, pl. 41; *Apollo*, nov. 1930, p. 317; *KHOSRA, Islam. Kleinmal*, fig. 10, *MICHAEL, Manuel*, I, fig. 1-10; *Islam. Painting*, pl. 3; *Persian Art*, p. 61; *MARTIN, Iran, Painting*, fig. 9, 19-20, p. 19-20; *M. K. R. ARABOL, Persian Painting*, p. 19-20, *KHOSRA, Islam. Kunst*, fig. 464; *PREUSS-BAUTZEN*,

Weltgeschichte, orient, p. 149, *Iran Art*, nom. spécial du *Studia*, 1931, p. 34, 30; *SARIGAB, La miniature à l'Expos. d'art persan* Syria, XII, pl. XXXI.

(7) Nos 532 (*Massachusetts, Islam*, pl. IX; *ARABOL et GHOSMAKH, Islam. Book*, pl. 30-39).

(8) Nos 41, 452, 453, 465. — Voir aussi les manuscrits nos 535 B (*ARABOL, Painting*, pl. XVI, *KHOSRA, Islam. Kleinmal*, fig. 15, *SARIGAB, Islam. Malerei, Or. Archiv*, I, pl. V) et 536 A.

(9) Nos 538 B, 539 G et 722 C. — Le premier a fait l'objet de deux études de M. MINONSKI (*Apollo*, fév. 1931, p. 71 et seq., fig. I-III) et de M. BRYAN, *Paintings*, in *Burl. Magazine*, janv. 1931, pl. III, cf. *Illustr. Souvenir*, pl. frontispice; *Country Life*, janv. 1931, p. 85; *Studia*, janv. 1931, p. 19.

(10) Nos 532 A, 533 A et 539 C.

(11) Nos 726 C. — Voir les nos 530 B, 538 A (*ARABOL, Painting*, pl. XXXVIII), 538 C, 722 A, 723 B, 727 à 729.

(12) *Burlington Magazine*, déc. 1930, p. 256 et planche, cf. *Quart, Painting*, p. 55.

de M. Wilkinson : celui-ci, dans un ouvrage luxueux, nous procure un substantiel résumé de ces légendes et de ces traditions si riches et si variées dont le *Libre des Rois* avait été enrichi. Les peintures du *Libre des Rois* ont cependant pu nous parvenir vous savez : M. Chester Beatty, collectionneur, était compris par les artistes de la fin du XVIII^e siècle (n^o 674) et notamment par Mahammad Zaman, qui était allé en Italie⁽⁴⁾.

Les œuvres des poètes Nizami, Sa'ûd et Hafez qui, avec le poète de Ferdusi, tentèrent le plus les miniaturistes ont été également bien représentées à l'Exposition, comme pages isolées, ou comme manuscrits⁽⁵⁾. Parmi les manuscrits le *Libre des Rois* nous a valu quelques-uns des plus beaux et plus riches pour sa traduction⁽⁶⁾.

Le principal caractère de la miniature persane, c'est la décoration et la recherche du sentiment. Elle est le résultat de la grande œuvre de la civilisation persane, la plus grande part de la culture. Les peintres persans furent avant tout les plus riches des manuscrits, et l'emploi constant de formules du même ordre épais à la langue d'inspiration et d'émotion. Les artistes persans ont été pour toujours les mêmes artistes, et ont, à l'époque, donné à la miniature un grand intérêt. Le savoir et la culture des artistes persans ont été riches du cœur et du général qui se reflète dans les œuvres persanes et dans les œuvres persanes. Le cœur et l'émotion ont été le grand secours. Les artistes persans ont été les mêmes artistes, et ont, à l'époque, donné à la miniature un grand intérêt. Le savoir et la culture des artistes persans ont été riches du cœur et du général qui se reflète dans les œuvres persanes et dans les œuvres persanes.

⁽⁴⁾ *The Book of the Persian Kings*, avec 24 planches dont 8 en couleurs.

⁽⁵⁾ On peut grouper les numéros 144 et 400 (*Illustr. Souvenir*, p. 34; BISTON, *Peinture*, *Art. Magazine*, janv. 1931, pl. 17; les numéros 44, 47, 423 et 474, — cf. n^o 429, 439.

⁽⁶⁾ Cf. BASTIAN, *Miniature*, p. 144-145.

⁽⁷⁾ Nizami, n^o 466, 470, 498, 539 A, D et E, 540 B et C, 541 E, 543 A, 544, Annotin, *Peinture*, pl. XXXVII, 54, D, 558-603-615, 716 A et 718 F.

Sa'ûd; n^o 427 T, 430 (*Illustr. Souvenir*, p. 35, n^o 506, 540 A et F, 543 B (MIRAN, *Manuel*, 1, fig. 36-37; MIRAN, *Les arts musulmans*,

pl. XXXI; WILKINSON, *Herat painters*, *Art. Magazine*, fév. 1931, pl. 11-14; *Miroir du Monde*, janv. 1931, p. 125), 545 G, 716 G, 718 F et 719 F.

Hafiz; n^o 420 AB, 540 D (*Paralun Art*, pl. 6 p. 63, *Park, Introduction*, fig. 49), 542 C et 725 G.

⁽⁸⁾ N^o 420 K (*Illustr. Lond. News*, janv. 1931, n^o 1).

⁽⁹⁾ Voir plus haut, p. 611 n^o 1.

⁽¹⁰⁾ Cf. HASTON, *Miniature*, *Art. Magazine*, p. 267; BISTON, *Art. Specimens*, *Metrop. Mus. Studies*, 1, p. 230; MARTIN, *Min. Painting*, II, pl. 138; MIRAN, *Manuel*,

une Leïshen. — En qui nous fait assister à l'evenement d'Azor. — Nous pouvons encore citer : les sujets suivants : Bahar dans la lecture d'un paysan (n^o 30 et 444) ; Bahar dans les sept pavillons ⁽⁸⁾ ; le combat de Rustan et d'un éléphant ; Rustan et Bihzan de sa femme ; les amours de Zal et de Rudâba ⁽⁹⁾ ; Djamsidj présidant à l'essor des métiers manuels ; les entretiens d'Anushirwan et de son vizir ; le chlof de cheyeh Rikhsch ; l'assaut de la place. — Nous pouvons aussi faire des comparaisons avec les scènes d'un autre et plus grand : les combats contre un dragon. Les combats des combats de cavalerie ⁽¹⁰⁾ ; un seigneur se gérant son trou-

fig. 30, MIGON, *Les arts musulmans*, pl. XXIX, SARISIAN, *Miniature*, fig. 87, 444, BLOCHET, *Painting*, pl. CXXIV, CXXVII ; ARNOLD et GOUMANN, *Islam. Book*, pl. 51 ; GROSSNET, *Enluminures*, I, fig. 230, 263, BLOCHET, *Enluminures*, pl. I.

⁽⁸⁾ N^o 436. — Cf. SARISIAN, *Miniature*, fig. 33, KUNKE, *Miniature*, pl. 36 ; SARISIAN, *École mongole*, Beitr. z. Kunst d. Islam, pl. 91.

⁽⁹⁾ N^o 438 (Illustr. Lond. News, 3 janv. 1931, pl. III) et 682. — Cf. SARISIAN, *Miniature*, fig. 80, 132, 137, 182, ARNOLD et GOUMANN, *Islam. Book*, pl. 55, DIMAND, *Del. Specimens. Metrop. Mus. Studies*, I, p. 223, BLOCHET, *Enluminures*, pl. LI, LXXXIX, MARTIN, *Min. Painting*, I, fig. 25.

⁽¹⁰⁾ N^o 674 a. — Cf. WILKINSON, *Persian Kings*, pl. IV.

⁽¹¹⁾ N^o 451-475 a (WILKINSON, *Persian Kings* pl. XI). — Cf. GROSSNET, *Enluminures*, I, fig. 239 ; DIMAND, *Del. Specimens. Metrop. Mus. Studies*, I, p. 219, BLOCHET, *Painting*, pl. LXXV.

⁽¹²⁾ N^o 71 (SARISIAN, *Miniature*, fig. 36. — Cf. SARISIAN, *op. cit.*, fig. 36 ; GOUMANN, *Miniatures*, pl. VIII).

⁽¹³⁾ N^o 476 a (Illustr. Sonvenir, p. 30) et 477 a (Illustr. Lond. News, 3 janv. 1931, pl. III) — Cf. GOUMANN, *Miniatures*, pl. IX.

⁽¹⁴⁾ N^o 599 et 603. — Cf. MARTIN, *Min. Painting*, II, pl. 121 ; BLOCHET, *Enluminures*, pl. LXXXVI.

⁽¹⁵⁾ N^o 674 h. — Cf. MARTIN, *Min. Painting*, I, fig. 23, II, pl. 122 ; KUNKE, *Islam. Klein-*

kunst, fig. 38 ; GLOCK et DIER, p. 307, *Melastomische*, I, pl. 22.

⁽¹⁶⁾ N^o 674 a et b. — Cf. WILKINSON, *Persian Kings*, p. III.

⁽¹⁷⁾ N^o 218 a, 439, 450, 713 Fa. — Cf. SARISIAN, *Miniature*, fig. 77, 80, 137, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 447, 448, 449, 450, 451, 452, 453, 454, 455, 456, 457, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 471, 472, 473, 474, 475, 476, 477, 478, 479, 480, 481, 482, 483, 484, 485, 486, 487, 488, 489, 490, 491, 492, 493, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 500, 501, 502, 503, 504, 505, 506, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 531, 532, 533, 534, 535, 536, 537, 538, 539, 540, 541, 542, 543, 544, 545, 546, 547, 548, 549, 550, 551, 552, 553, 554, 555, 556, 557, 558, 559, 560, 561, 562, 563, 564, 565, 566, 567, 568, 569, 570, 571, 572, 573, 574, 575, 576, 577, 578, 579, 580, 581, 582, 583, 584, 585, 586, 587, 588, 589, 590, 591, 592, 593, 594, 595, 596, 597, 598, 599, 600, 601, 602, 603, 604, 605, 606, 607, 608, 609, 610, 611, 612, 613, 614, 615, 616, 617, 618, 619, 620, 621, 622, 623, 624, 625, 626, 627, 628, 629, 630, 631, 632, 633, 634, 635, 636, 637, 638, 639, 640, 641, 642, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 652, 653, 654, 655, 656, 657, 658, 659, 660, 661, 662, 663, 664, 665, 666, 667, 668, 669, 670, 671, 672, 673, 674, 675, 676, 677, 678, 679, 680, 681, 682, 683, 684, 685, 686, 687, 688, 689, 690, 691, 692, 693, 694, 695, 696, 697, 698, 699, 700, 701, 702, 703, 704, 705, 706, 707, 708, 709, 710, 711, 712, 713, 714, 715, 716, 717, 718, 719, 720, 721, 722, 723, 724, 725, 726, 727, 728, 729, 730, 731, 732, 733, 734, 735, 736, 737, 738, 739, 740, 741, 742, 743, 744, 745, 746, 747, 748, 749, 750, 751, 752, 753, 754, 755, 756, 757, 758, 759, 760, 761, 762, 763, 764, 765, 766, 767, 768, 769, 770, 771, 772, 773, 774, 775, 776, 777, 778, 779, 780, 781, 782, 783, 784, 785, 786, 787, 788, 789, 790, 791, 792, 793, 794, 795, 796, 797, 798, 799, 800, 801, 802, 803, 804, 805, 806, 807, 808, 809, 810, 811, 812, 813, 814, 815, 816, 817, 818, 819, 820, 821, 822, 823, 824, 825, 826, 827, 828, 829, 830, 831, 832, 833, 834, 835, 836, 837, 838, 839, 840, 841, 842, 843, 844, 845, 846, 847, 848, 849, 850, 851, 852, 853, 854, 855, 856, 857, 858, 859, 860, 861, 862, 863, 864, 865, 866, 867, 868, 869, 870, 871, 872, 873, 874, 875, 876, 877, 878, 879, 880, 881, 882, 883, 884, 885, 886, 887, 888, 889, 890, 891, 892, 893, 894, 895, 896, 897, 898, 899, 900, 901, 902, 903, 904, 905, 906, 907, 908, 909, 910, 911, 912, 913, 914, 915, 916, 917, 918, 919, 920, 921, 922, 923, 924, 925, 926, 927, 928, 929, 930, 931, 932, 933, 934, 935, 936, 937, 938, 939, 940, 941, 942, 943, 944, 945, 946, 947, 948, 949, 950, 951, 952, 953, 954, 955, 956, 957, 958, 959, 960, 961, 962, 963, 964, 965, 966, 967, 968, 969, 970, 971, 972, 973, 974, 975, 976, 977, 978, 979, 980, 981, 982, 983, 984, 985, 986, 987, 988, 989, 990, 991, 992, 993, 994, 995, 996, 997, 998, 999, 1000.

⁽¹⁸⁾ N^o 44, 144 b, 437, 446 a. — Cf. SARISIAN, *Miniature*, fig. 38, 39 ; WILKINSON, *Persian Kings*, pl. XVI, XVII ; BLOCHET, *Painting*, pl. LXXXVI ; MARTIN, *Min. Painting*, II, pl. 55 ; KUNKE, *Miniature*, pl. 36, 37 ; GOUMANN, *Miniatures*, pl. V ; KUNKE, *Islam. Kunst*, fig. 406 et pl. X, GLOCK et DIER, p. 503 ; BLOCHET, *Enluminures*, pl. XXXI-XXXII ; MELASTOMISCHE I, pl. 14.

⁽¹⁹⁾ N^o 67, 424, 443, 475 d (WILKINSON, *Persian Kings*, pl. XXII), 310 a, 514, 633 a. — Cf. SARISIAN, *Miniature*, fig. 34, 78, 115 ; MIKOSKI, in *Apollo*, févr. 1931, fig. 111 ; MIKOSKI, *Or. musulman. Armes*, pl. 40, *Illustr. Lond. News*, janv. 1931, p. 45, *Illustr. Lond. News*, pl. XLIV, LVIII, CXXV, CXXVIII, CXXXI, MARTIN, *Min. Painting*, II, pl. 30 ; GOUMANN, *Miniatures*, pl. XXXVIII-XXXIX ; GROSSNET, *Enluminures*, I, fig. 234, 240, MIGON, *Manuel*, I, fig. 21, BLOCHET, *Enluminures*, pl. LXVII, LXXXVIII ; SARISIAN, *École mongole*, Beitr. z. Kunst d. Islam, pl. 94.

au milieu le sacre — les parbes — musique et le désert, les scènes de jeu de polo⁽³⁾; des scènes d'école⁽⁴⁾; et, à l'époque des dessins, des portraits de derviches — des arghes ou les perses — les prisonniers mongols.

Les parbes se sont également complu aux — des arghes. Au milieu

⁽¹⁾ Nos 218 b-c, 434, 671 r. — Cf. PRUDON-HARTUNG, *Weltgeschichte, Orient*, p. 234-235; *Expos. des arts musulmans de 1903*, pl. 67; MARTIN, *Min. Painting*, I, pl. C; II, pl. 13, 43, 65, 72, 97, 193; BLANCHET, *Calligraphes*, pl. A p. 46, 64; SAKIAN, *École mongole, Bril. Kunst d. Islam*, pl. 80; SAKIAN, *Miniature*, fig. 29, 37, 42, 67, 109, 119, 145, 146; GILBERTON, *Illustr. Cat. of Persian Works of Art*, pl. VII; *British Museum Reprod. from Illum. mss.*, n° 30; MASON, *Or. Musulman, Armes*, pl. 42, 47; BLANCHET, *Painting*, pl. X, XLV, XLVII, LX, LXI, LXIII, LXXVII, LXXXVIII, XLVI, XCIX-CI, CX, CXII, CXXII, CXXVIII, CXXXV; KUNZ, *Miniature*, pl. 17; GOUMARAWANT, *Miniatures*, pl. IV, XI; ARNOULT et CHENOUET, *Islam. Book*, pl. 43, 65; GROSSSET, *Civilisations*, I, fig. 183, 263-266, 269; MINONNET, *Manuel*, I, fig. 14, 41; D'ALLENMANN, *Ahorasnan*, pl. A p. 172; BLANCHET, *Enluminures*, pl. XIV, XVI, XXIII, XXVI, XXVIII, XII, XLIII-XLIV, LIII-LIV, LVI, LXII-LXVI, XC.

⁽²⁾ Nos 433 c, 463 (*Illustr. Souvenir*, p. 37) 510 a, 513 a b (WILKINSON, *Harat Painters, Harat, Magazine*, janv. 1934, pl. II; *Miroir du Monde*, janv. 1934, p. 125, 601 *The Graphic* déco. 1930, p. 459), 644, 648 et 701. — Cf. PRUDON-HARTUNG, *Weltgesch.*, *Orient*, p. 234; *Expos. des arts musulmans de 1903* pl. 67; *Persian art*, pl. A p. 68; SAKIAN, *Miniature* fig. 109, 136; SAKIAN, *Denkschrift*, fig. 74; MINONNET, *Unkown pers. mss.*, in *Apollo*, janv. 1934, fig. V; *Metrop. Museum Colorprints*, sér. VII, n° 2; DIMAND, *Isl. Specimens, Metrop. Mus. Studies*, I, p. 225, 247; DIMAND, *Handbook*, fig. 13; ARNOULT, *Painting*, pl. III; D'ALLENMANN, *Ahorasnan*, I, pl. I et pl. A p. 24; II, pl. A p. 92; BLANCHET, *Painting*,

pl. XCVI, CVIII, CLII, MARTIN, *Min. Painting*, I, pl. C; II, fig. 71, 109, 133, 147; GOUMARAWANT, *Miniatures* pl. V, XXIX, XXXII; ARNOULT et GOUMARAWANT, *Islam. Book*, pl. 88, 87; GROSSSET, *Civilisations*, I, fig. 192, 204, 206, 271, 272, 275; MASON, *Manuel*, I, fig. 40, 41; QUAY, *Painting*, fig. 10, 41; BLANCHET, *Enluminures*, pl. XLIV; BLANCHET, *Calligraphes*, pl. A p. 64.

⁽³⁾ Nos 477 b (*Illustr. Lond. News*, 3 janv. 1931, pl. II). — Cf. SAKIAN, *Miniature*, fig. 48; GILBERTON, *Illustr. Cat. of Persian Works of Art*, pl. VI; WILKINSON, *Persian Kings*, pl. XV; GROSSSET, *Civilisations*, I, fig. 212; D'ALLENMANN, *Ahorasnan*, I, pl. A p. 160.

⁽⁴⁾ Nos 603. — Cf. plus haut, p. 74, n. 6, et p. 83, n. 3; SAKIAN, *Miniature*, fig. 88; MARTIN, *Min. Painting*, II, p. 80; D'ALLENMANN, *Ahorasnan*, I, pl. A p. 122-14, pl. A p. 170; DIMAND, *Isl. Specimens, Metrop. Mus. Studies*, I, p. 241; BLANCHET, *Calligraphes*, pl. A p. 180.

⁽⁵⁾ Cf. BLANCHET, *Painting*, pl. CV, CVI, CXXXVIII, CLIX; MARTIN, *Min. Painting*, II, fig. 85, 87, 88, 91, 149, 154, 159, 162, 165, 166; GOUMARAWANT, *Miniatures*, pl. XXIX, XLIV, XLV, XLIX, LI; GROSSSET, *Civilisations*, I, fig. 201; BLANCHET, *Enluminures*, pl. LXIII, LXXXI, LXXXV.

⁽⁶⁾ Cf. SAKIAN, *Miniature*, fig. 101; BLANCHET, *Painting*, pl. CXLVII-CXLIX; MARTIN, *Min. Painting*, I, fig. II; II, pl. 407; GOUMARAWANT, *Miniatures*, pl. IV, IX, XIII-XXVII; BLANCHET, *Enluminures*, pl. XVIII-XIX; *Meisterwerke*, I, pl. 11-12.

⁽⁷⁾ Nos 356 (GROSSSET, *Civilisations*, I, fig. 200; *Illustr. Souvenir*, p. 42). — Cf. SAKIAN, *Miniature*, fig. 26; BLANCHET, *Painting*, pl. CXX, MARTIN, *Min. Painting* II, pl. 82, 84.

Eve¹ Jos ph et Zuzukin² Jours et sa nuit³ Ils ont également représenté d'effrayants épisodes de la vie d'Alim-nel⁴ et l'ultimatum de sa descente au Paradis⁵.

Voici enfin la liste des principaux artistes représentés à l'Exposition : Robert⁶ Qasim, Abou Shakh-Muhammad⁷ Mavk⁸ 624 et 645; Sultan Muhammad⁹; Mir Sayyid 'Ali (n° 631, 633 et 716 C); Abd el-Samad¹⁰ Muhammad¹¹; Aqâ Riza (n° 564, 622, 631, 657, 719 M et 721 G); Riza

KEISKI, *Miniature*, pl. 54, GOUMAHAWAMI, *Miniatures*, pl. XV; GHOUHAKT, *Collections*, I, fig. 199, *Meisterwerke*, I, pl. 28.

¹ N° 244 a. — Cf. ANKOW, *Painting*, pl. XXXV b. — Cf. WICKHAM, *Heret*

Burl. Magazine, fév. 1931, pl. IV), 544 B. — Cf. WICKHAM, *Heret*, alt., pl. I, M. KOSKAT, *In Apollo*, fév. 1931, fig. IV). — Cf. *British Museum*, *Reprod. from the East*, n° 20; ANKOW, *Painting*, pl. XXXII, GRAY, *Painting*, fig. 14. — Cf. KEISKI, *Enluminures*, pl. LXXVI.

² N° 202 a. — Cf. ANKOW, *Painting*, pl. XXXV b. — Cf. WICKHAM, *Heret*

Burl. Magazine, fév. 1931, pl. IV), 544 B. — Cf. WICKHAM, *Heret*, alt., pl. I, M. KOSKAT, *In Apollo*, fév. 1931, fig. IV). — Cf. *British Museum*, *Reprod. from the East*, n° 20; ANKOW, *Painting*, pl. XXXII, GRAY, *Painting*, fig. 14. — Cf. KEISKI, *Enluminures*, pl. LXXVI.

³ N° 244 a. — Cf. ANKOW, *Painting*, pl. XXXV b. — Cf. WICKHAM, *Heret*

Burl. Magazine, fév. 1931, pl. IV), 544 B. — Cf. WICKHAM, *Heret*

centr, p. 38. *Burl. Magazine*, janv. 1931, pl. I), 484, 486, 487 (*Illustr. Souvenir*, p. 43), KANAKAKA, *Mus. Studien*, He. 2, part. des Sitzungsberichte de l'Acad. de Vienne, 1913, p. 70 et seq. et pl. IX, GHOUHAKT, *Collections*, I, fig. 202, MARTIN, *Min. Painting*, II, pl. 325, SAKIBIAN, *Miniature*, fig. 98; 488 (*Illustr. Souvenir*, p. 43), 490 (BRYON, *Paintings* in *Burl. Magazine*, pl. IV), 502 d. *Meisterwerke*, I, pl. 26, 342 B, 543 A et B, 543 C. *Illustr. Souvenir*, p. 40, *Studio*, janv. 1931, p. 17; *Country Life*, janv. 1931, p. 84, 518 B. — Cf. ANKOW, *Reprod. and his paintings in the Zafar-Namah*, n° 1, SAKIBIAN, *Reprod.* fig. 201. MARTIN, *Min. Painting*, II, pl. 38; GRAY, *Painting*, p. 509. *Meisterwerke*, I, pl. 24 IV n° 626, KOSKAT, *Islam. Art Annual*, fig. 19. — Cf. ANKOW, *Miniature*, pl. 4831; *Apollo*, nov. 1930, p. 310, 340, 367, 372, 384 et 723 B.

Nous devons ajouter que dans la première édition du Catalogue les numéros 520 A et B faisaient partie de l'œuvre de Riza.

⁴ N° 542 A et 544 B. WICKHAM, *Heret*

Painters, *Burl. Magazine*, février 1931, pl. I).

⁵ N° 48. 504, 580 (*Illustr. Souvenir*, p. 40) et 719 L.

⁶ N° 544 B et 565. *Illustr. Souvenir*, p. 4. — Cf. WICKHAM, *Heret*, SAKIBIAN, *Miniature* in *British Museum*, *Miniature*, pl. 61, GHOUHAKT, *Collections*, I, fig. 224, KOSKAT, *Islam. Art Annual*, fig. 19.

⁷ N° 628. BRYON, *Paintings*, *Burl. Magazine*, janv. 1931, pl. IV, *Country Life*, janv. 1931, fig. VII, 630, 632, 638 et 640.

⁸ N° 618 (*Studio*, janv. 1931, p. 15, 716 B. — Cf. ANKOW, *Painting*, pl. LXXI b) et 719 B.

ne sont pas sans cause, une forte sensation pénible, lorsque le peintre veut nous donner l'expression d'un fait. L'étrange pour moi en ces choses, une sorte de lettre par laquelle les choses peuvent parler et nous suggèrent une vaste exposition. L'artiste convient au plus haut rend certaines scènes de la vie des hommes, mais il ne les expose pas au spectateur. Mais, exagérons pas ces défauts et bornons-nous à admirer des maîtres du coloris et de l'harmonie⁴.

Certains des manuscrits exposés possèdent des peintures magnifiques, qu'elles soient faites par une décoration spéciale, qui en certains suspendent souvent de l'air des tapis et du linge, et, au milieu, sont peintes et tapées, en produisant plus de beauté et de l'harmonie des miniaturistes.

⁴ Voici, pour compléter des renseignements, les autres miniatures dont les reproductions ne sont pas signalées dans le Catalogue

444 a. *Illustr. Souvenir*, p. 32.

449, 471 Goussier, *Continuation*, I, fig. 267-

268, MARTIN, *Min. Persing*, II, pl. 901-902.

289 Goussier, *op. cit.*, fig. 236

338. *Illustr. Souvenir*, p. 34; Goussier, fig. 177.

440. *Illustr. Lond. News*, janv. 1931, p. 91

449 *Apollon*, fév. 1931, pl. VI

457 a. *Illustr. Souvenir*, p.

460. KIKKEL, *Miniature*, pl. 38

473. *Illustr. Souvenir*, p. 40; Goussier, fig. 198.

476 c. *Illustr. Lond. News*, 3 janv. 1931, p. 1

469. *Illustr. Souvenir*, p. 39; Goussier, fig. 149; GLOCK et DIAZ, p. 508; MARTIN, *Min. Persing*, II, pl. 87

500, MARTIN, *op. cit.*, II, pl. 58; *Meltemische* I, pl. 24

611 c. *Illustr. Persing*, *Burl. Magazine*, janv. 1931, pl. IV.

512. *Illustr. Souvenir*, p. 46; POK, *Introduction*, fig. 50.

528 A. ANSARI, *Painting*, pl. XXXV et

535 B. *Illustr. Souvenir*, p. 47

546 B. KIKKEL, *Manuel*, I, fig. 35.

555. *Illustr. Souvenir*, p. 42; MARTIN, *Min. Persing*, II, pl. 400; KIKKEL, *Miniature*, pl. 57

560. *Illustr. Souvenir*, p. 42; DIAZ, *Kunst*, fig. 222

559. SANI, fig. 98.

563. *Illustr. Souvenir*, p. 44; KIKKEL, *Miniature*, pl. 69

566. Goussier, I, fig. 228; MARTIN, II, pl. 401

577. SAKHIA, fig. 143

581 SAKHIA, fig. 173.

582. *Continuation*, janv. 1931 (fig. V)

586. *Illustr. Souvenir*, II, p. 1

605. Goussier, I, fig. 219

610 Goussier, I, fig. 206

647. *Illustr. Lond. News*, 3 janv. 1931, pl. 1

648. *Illustr. Souvenir*, I, fig. 85

647. *Illustr. Souvenir*, I, fig. 85

658 Goussier, I, fig. 260

661 Goussier, I, fig. 284.

707 MARTIN, II, pl. 140

719 G. *Illustr. Souvenir*, p. 45; KIKKEL, *Miniature*, pl. 99

719 H. ANSARI, *Painting*, pl. LXII a.

724 E. MAMMOLO, *Painting*, pl. XXVIII, *Ansari*, pl. XLV, XLVI, XLVIII

726 P. *The Graphic*, janv. 1931, p. 86; *Mirror du Monde*, janv. 1931, p. 125.

BIBLIOGRAPHIE

M. DOUGLAS VAN BLANK. — *Foundation Figurines and Offerings*. Berlin, H. Schönte, 1931. Mk. 40

Cette monographie, consacrée aux seules figurines de fondation, étudie les règles qui présidaient à leur confection et à leur dépôt. La figurine type, en caillebotte pour l'époque archaïque, est un buste humain terminé par une pointe, en somme un clou; sa destination est de préserver la demeure des mauvaises influences; on n'a pas rencontré de ces figurines à l'époque de la I^{re} dynastie d'Ur; elles apparaissent avant Ur-Nina et sont souvent associées à des tablettes de fondation; les statuettes traversent obliquement un anneau de cuivre qui forme avec leur propre tête un support pour maintenir la tablette (cf. pl. II). Tantôt, sous Sargon et au temps de la III^e dynastie d'Ur, le buste est celui d'une femme, tantôt la statuette est celle d'un dieu agenouillé qui enfonce le clou en terre. Mais tandis qu'à l'origine les figurines étaient réellement piquées dans le sol, on les enferra alors dans une boîte de terre cuite, dans laquelle on répand du sable fin qu'on recouvre d'un morceau de toile. Ces images sont évidemment en rapport avec les rites de fondation, puisque les figurines féminines ont sou-

vent leurs deux bras levés pour soutenir sur leur tête la corbeille où se trouve la lingette de fondation. Le temps de Sargon et de la III^e dynastie d'Ur voit aussi apparaître le type du clou dont la tête est un taureau couché. L'auteur rapporte de nombreux exemples de ces offrandes écrites IIes en Sumer, en Assyrie, aussi bien qu'en Élam; il signale qu'on n'en a pas rencontré à l'époque perse. Les planches, au nombre de XX, reproduisant divers types de ces figurines, depuis les clous d'avant Ur-Nina, à grosse tête, yeux écarquillés, lourde perçure, jusqu'aux grossières statuettes de terre cuite qu'on recueille à l'époque néo-babylonienne, y compris les dieux agenouillés et les porteurs de corbeille des époques intermédiaires; nous remarquons que l'inscription gravée sur la robe des caryatides prend de plus en plus d'importance avec le temps. L'auteur a consacré quelques planches aux plaquettes assyriennes; il donne l'image des eteas d'argile trouvés à Kish aujourd'hui à l'Ashmolean Museum, comparables à ceux du Musée Britannique, qui sont, à basse époque, une nouvelle variété de gardiens du monument. Une planche représente une figurine telle qu'elle fut découverte dans sa boîte. Intéressante monographie d'une variété de

monuments très répandue; l'illustration fait surtout appel aux monuments des Musées de Berlin et de Londres; aucune figure du Musée du Louvre n'y est reproduite; il en possède pourtant de fort belles.

G. CONTREAU

WILLIAM FREDERIC BADE, — Some Tombs of Tell en-Nasbeh discovered in 1929. A special report. In-8° de 64 pages avec nombreuses planches. Berkeley (California), Palestine Institute, 1931

Ceci constitue le second rapport sur les fouilles pratiquées depuis 1926-27. Les tombes ouvertes en 1929 appartiennent toutes à l'âge du fer.

La disposition de la tombe 3 remonte assez haut dans l'âge du fer, mais elle a été remployée à l'époque hellénistique et on y trouve aussi un dépôt de ce temps. La tombe 3 est attribuée aux débuts de l'âge du fer (1200-900 av. J.-C.) ce qui nous paraît un peu trop ancien. Les ossements en escalier ainsi que la céramique ne semblent pas remonter si haut. Enfin la tombe 4 avec sa disposition en *gogin* est d'époque gréco-romaine.

H. D.

André GODARD. — Bronzes du Luristan (Ars Asiatica). En vol. gr. in-4° de 114 pages et 68 planches. Paris, Van Oest, 1931.

Dans ce volume aux belles reproductions, M. André Godard étudie un art original, révélé par la découverte d'objets en bronze dans les anciennes nécropoles kassites du Luristan. La préface de M. René Dussaud nous dit la valeur de

cet ouvrage fondé sur des renseignements que le distingué Directeur du Service des Antiquités en Perse a été seul à pouvoir recueillir sur place.

Cet art, d'un caractère si particulier, se développe chez les Kassites au contact de la brillante civilisation babylonienne. Pendant près de six siècles (1761-1185), les Kassites gouvernèrent la Babylonie, lui empruntant sa civilisation et son écriture. L'adoption de ces formules artistiques eut sa répercussion dans les montagnes du Luristan.

M. Godard nous fait connaître les sépultures en pierre, fort simples, et s'étend sur la description de leur mobilier funéraire. Poignards avec lame à nervure médiane, poignée à évidement renflée en son milieu, pommeau en forme de tête de clou, pointes de lances, pierres à aiguiser dont les manches de bronze sont ornés de belles têtes d'animaux, haches à douille parfois aussi décorées, torques et bracelets en bronze ciselé. Le décor animal se développe avec assurance, et les bracelets tout comme les longues épingles et les pendentifs s'ornent d'oiseaux, de bouquetins ou de lions. La fantaisie des artistes kassites s'est plu à orner d'animaux fantastiques les montants des mors de chevaux. Gilgamesh accosté de ses lions fut un sujet souvent employé. Il apparaît sur de curieux fétiches fixés sur un socle en forme de bouteille. Parmi les nombreux vases de bronze, on distingue des vases à libations munis d'un long bec mince et fragile et des vases en forme de silène où s'affirme l'influence assyrienne.

L'art kassite, nous dit M. Godard, atteignit sa perfection entre le ix^e et le vi^e siècle avant notre ère. Classés de la

plaine, les Kossites qui s'y étaient réfugiés dans leurs montagnes modifièrent peu à peu les formes mésopotamiennes et atteignirent une réelle originalité.

M. Godard émet l'hypothèse que la population kassite tire son origine des rives du lac Caspienne, d'où elle aurait émigré vers les montagnes du Laristan au III^e ou au II^e millénaire. L'auteur s'appuie sur des similitudes inadmissibles entre des armes rapportées du Tal che par de Morgan et les bronzes récemment découverts au Laristan.

Toutefois, il y a lieu de remarquer que la comparaison s'étend bien au delà du Tal che, jusque dans le Caucase, par exemple à Kasbeck dont le trésor a l'avantage sur les découvertes du Tal che d'avoir été bien étudié et daté par M. T. Ilgerson. De plus, les objets de comparaison du lac Caspienne étant tous de l'âge du fer ou tout au plus de la fin de l'âge du bronze, il ne paraît pas qu'on puisse en tirer argument pour une époque aussi haute que le III^e millénaire.

On voit que cet ouvrage fait non seulement connaître une série de pièces archéologiques très curieuses, mais qu'il soulève aussi des questions historiques d'un grand intérêt.

M. D. B.

LE CHEVAL DES NOÛTES. — Lattelage, le cheval de selle à travers les âges. Contribution à l'histoire de l'esclavage. Un vol. de texte in-8° de 312 pages et un vol. de planches. Paris, Éditions A. Picard, 1931.

L'étude du harnachement dans l'antiquité par un spécialiste comme le commandant Lefebvre des Noëttes, qui y a consacré de nombreuses années de re-

cherches minutieuses, est d'une grande importance pour l'archéologie. L'auteur a embrassé le monde entier, depuis les millénaires les plus reculés et jusqu'en Extrême-Orient. L'illustration, abondante et bien choisie, est des plus précieuses. Quand on a lu cette œuvre, on regarde avec un intérêt beaucoup plus vif les bas-reliefs ou statues antiques et du moyen âge, parce qu'on les comprend mieux.

Toutefois, le succès, auprès du grand public, de cet ouvrage qui constitue la seconde édition de la *Force animale à travers les âges* (1924), tient à une toute autre raison que l'explication rationnelle du harnachement antique. Le commandant Lefebvre des Noëttes s'est persuadé que l'esclavage est une conséquence du mauvais rendement de l'attelage antique et que c'est l'invention d'un appareil de traction perfectionné qui l'a fait disparaître : « Au Moyen Âge, l'esclavage s'éteint et meurt en Occident sans autre intervention ni légale, parce qu'il est désormais inutile. » C'est là une vue qui appelle de fortes réserves qu'examine d'abord M. Larcopino dans sa préface : « Non seulement, comme vous l'avez établi, l'insuffisance de la traction animale rend compte de la prédominance des convois maritimes et fluviaux sur le trafic routier de l'époque romaine; mais jusqu'au 2^e siècle de notre ère, où la ferrure et le collier furent presque simultanément inventés par d'humides gâules anonymes, elle a perpétué la détestable nécessité du portage humain. Elle s'avère ainsi une des causes latentes mais certaines, sinon la cause principale, de la persistance de l'esclavage ou de ses corvées dans le colonial et le servage qui l'ont remplacé sans l'abolir. »

Ayant lié trop étroitement la question de l'attelage à celle de l'esclavage, l'auteur a été entraîné à déprécier plus qu'il ne convient la valeur de l'attelage antique. Que le collier de gorge ait eu de graves inconvénients, c'est bien certain, mais le croquis par lequel l'auteur explique le mécanisme du collier de gorge ne vaut que pour les temps très anciens. De bonne heure on a cherché à prendre appui sur les épaules et, dès le VIII^e siècle avant notre ère, les Assyriens y avaient réussi. On voit très nettement, en effet, sur le bas-relief que reproduit la figure 21 de l'ouvrage, que le collier assyrien descend en plein sur les épaules. On aboutit ainsi, sauf les traits latéraux, au principe de la bricole et l'on ne peut plus dire que le rendement de l'appareil de traction est dérisoire. La vérité est que les anciens utilisaient surtout le cheval pour sa rapidité⁽¹⁾. Pour les lourdes charges on possédait le bœuf qui suffisait amplement aux besoins courants, car les anciens ne transportaient pas à tout bout de champ des colosses du type assyrien.

(1) R.

ALBERT GABRIEL. — *Monuments turcs d'Anatolie. I, Kayseri-Nigde*. Un vol. gr. in-4^e de vii et 170 pages avec 36 planches. Paris, E. de Boccard, 1931.

Ce beau volume, publié sous les auspices du Ministère turc de l'Instruction publique, nous livre les relevés dont M. A. Gabriel, professeur à l'Université de Strasbourg et directeur de l'Institut

français d'archéologie d'Istanbul, avait été chargé par le Gouvernement turc pour servir de base à une conservation méthodique des restes de l'ancienne architecture turque en Anatolie.

M. Gabriel a d'ailleurs exposé lui-même à nos lecteurs les conditions dans lesquelles ses recherches se sont poursuivies et Syrié a eu la primeur de ses précieux relevés⁽²⁾.

On trouve dans son nouvel ouvrage un inventaire précis et une description magistrale des monuments de Kayseri (Césarée de Cappadoce) et de Nigde ainsi que de leurs environs, avec plans, coupes, photographies et même d'habiles recon-

structions. On ne rencontre pas à Kayseri la décoration céramique ou sculptée qui fait le charme des monuments de Konya ou de Sivas. Les monuments soldjques des environs de Césarée avaient même fortement dégoûté Mordantini; mais celui-ci n'avait vu qu'un nombre restreint d'édifices et d'ont surtout par l'ensemble que les mosquées, médersas et turbeds de Kayseri offrent un réel intérêt historique et archéologique.

Nigde (Nigde, prononciation récente de Naki) est l'héritière de Tyana sur la route qui, partant de Kayseri, se dirige vers le Taurus, le franchit et débouche en Cilicie. Ici, nombre de monuments sont à citer en bonne place : la mosquée d'Aladdin, exactement datée de 1223 et en parfait état de conservation; celle de Snoghur Bey, fort originale dans sa disposition et ses détails. Datée des environs de 1333, cette mosquée renferme des élé-

⁽¹⁾ Voir ci-après le compte rendu sur la remarquable étude de M. Hrieny concernant l'entraînement des chevaux.

⁽²⁾ *Les Antiquités turques d'Anatolie dans Syrié*, X, p. 257.

ments gothiques, répartie d'ailleurs sur tout l'édifice, ce qui conduit M. Gabriel à la conclusion que : « Singhūr Agha fit appel, pour la construction de la mosquée, à des Musulmans et à des Chrétiens » Ces derniers seraient venus de Cilicie ou de Chypre. Citons encore le Medressé à deux étages dont « le plan est un modèle de clarté et d'équilibre » (1609), le tombeau, dit Turbè de Khudavand (1312), « le joyau de Nigdè » par la richesse avec laquelle sont décorés les encadrements des fenêtres.

II D

C. VILLOT MÜLLER. — *En Syrie avec les Bedouins. Les Tribus du désert*. Un vol. in-8° de xii et 347 pages avec 3 planches (cartes). Paris, Ernest Leroux, 1931.

Ch. F. de ces admirables musulmanes qui, en dépit de toutes les incursions politiques et de toutes les difficultés économiques à la vie du désert, ont tenu en respect les Arabes de grande tente et les semi-nomades, soit 300 000 ind. et les dont 50 000 familles, le commandant Victor Müller nous apporte aujourd'hui le fruit d'une expérience de six années passées en contact continu avec ce monde mouvant. Nous ne pensons pas qu'aucun explorateur, même parmi les plus réputés, ait vécu d'un manière aussi prolongée avec les nomades et n'ait eu à connaître d'une manière aussi directe toutes les questions qui agitent ce milieu très particulier.

action permanente, conduite de la façon la plus judicieuse selon la formule sympathique qu'a si bien caractérisée le commandant Laperrière, « non seulement préservé les sédentaires des incursions des

nomades, elle a fait cesser les razzias des tribus entre elles. Une conséquence immédiate a été le développement de l'élevage du mouton au détriment de celui du chameau⁽¹⁾. Or, une tribu chamélière qui devient moutonnière passe de l'état de grand nomadisme à celui de semi-nomade. Les observations du commandant Müller vérifient le processus que nous avons exposé dans nos *Arabes en Syrie avant l'Islam*, lorsque les tribus trouvant, en pays sédentaires, un pouvoir fortement établi qui agit comme centre d'attraction, perdent les centres qui maintiennent l'ouvrage dont nous rendons compte, une des plus suggestives est celle qui fixe la zone gagnée par les sédentaires sur les nomades depuis 1850.

On trouve dans cet ouvrage des indications détaillées sur les diverses tribus, leurs relations entre elles, les caractères généraux du bédouin, l'organisation politique et sociale, les moeurs et coutumes. On notera nombre de détails typiques. Ainsi le désert, au nord de l'Arabie, entre la Syrie et l'Euphrate, est divisé par les Nomades en deux régions distinctes : au nord de la ligne Damas-Arabh, le territoire dit *Bahet ash-Sham* ou *Shamiyé*, au sud de cette ligne, le véritable désert dit *Hamad*. Le premier vocable correspond à la Palmyrène des anciens.

On s'accorde à reconnaître que, dans l'antiquité, la Palmyrène était aménagée au point de vue de l'irrigation. Le commandant Müller apporte des précisions à ce sujet et signale notamment les sortes de cuvettes dites *ghabra*, à l'est de Damas.

(1) Le développement remarquable de l'automobilisme jusqu'aux tribus nomades nomades en Syrie et en Arabie.

dont l'étanchéité était assurée. Il en résultait un tout autre aspect de la végétation en ce pays de steppe, d'autant plus que si le chameau était utilisé dans les transports, il est vraisemblable que les tribus chamélières ne s'y répandaient pas comme en pays connus, sans quoi les cultures n'auraient joui d'aucune sécurité.

H. D.

PINAR MAR. — L'Alaouite. Ses croyances, ses mœurs, les Chikhs, les lois de la tribu et les chefs, U. vol. in-8° de 70 pages.

Huit ans de séjour au milieu de la population alaouite autorisent le capitaine Pierre May à en parler avec la sympathie qu'éprouvent tous ceux qui ont été en contact avec ce peuple laborieux, dont le développement en ces dernières années a été remarquable.

H. D.

PERIODIQUES

EDUARD MEYER. — Untersuchungen zur phönizischen Religion. Die Inschriften von Ma'ad, und Linn el 'Awamid und die Inschrift des Bodester von Sidon, dans *Zeitschrift für d. alttest. Wiss.*, t. XLIX, 1931, p. 1-15.

Ce court, mais substantiel article posthume du savant historien mort le 16 août 1930 traite de plusieurs questions importantes.

L'interprétation de l'inscription phénicienne de M'isoub, dont Clermont-Ganneau a été le premier éditeur⁽¹⁾, soulève

(1) *Comptes rendus Acad. des Inscriptions*,

indirectement la question de l'identification de Laodicée de Phénicie (Laodikea *est* *be-Kena'an*). On a depuis longtemps renoncé au rapprochement avec Laodicée sur-mer (Latakieh); on y reconnaît généralement, sous l'influence des numismates, un autre nom de Beryte¹. Edvard Meyer reprend l'opinion de Renan qui place cette Laodicée à Qinnat el-'Awamid, dans le voisinage et au sud de Tyr. Si l'on écarte les arguments numismatiques, à savoir que les monnaies de Laodicée de Phénicie rappellent les types de Beryte et sont généralement trouvées dans cette ville ou aux environs immédiats, ce n'est que parce qu'en avant Edvard Meyer ne sont pas très convaincants. Car il est tout à fait étrange que, dans une inscription d'Qinnat el-'Awamid⁽²⁾, le dédicant désigne sa ville comme « située dans le district de Laodicée » et non simplement « dans Laodicée ». Mais faut-il traduire ainsi? D'autre part, Qinnat el-'Awamid a été une bien petite bourgade pour avoir répandu tant de textes par le monde, notamment à Délos. Enfin si elle se dresse en vue de la mer, elle n'a pas à vrai dire de port, sa population devait surtout s'occuper aux champs et cela laisse perplexe sur la quantité ou du moins sur la qualité des produits que s'attribuent ses habitants dans un texte de Délos. La question reste

Mais, contrairement à ce que pensait Edvard Meyer, il n'est guère de doute que Qinnat soit le nom ancien d'Qinnat el-'Awamid et qu'il faille retrouver ce to-

ponyme du 15 mai 1885 et *Recueil d'archéol. orient.*, 1, p. 81.

(1) En dernier lieu P. BOUSSAÏG, *Bullet. de Corresp. hellén.*, 1914, p. 1.

(2) *ibid.*, p. 7.

ponyme dans l'inscription de Ma'soub, car le nom ancien se conserve dans le nom de la vallée, la Wadi Hamoul, avec alternance régulière de *a* en *l*. C'est d'ailleurs, la place qui convient, à la localité Hamoul de la tribu d'Asner (*Josué*, xix 28).

La lecture « dieu du puits de pierre dit hamman », pour *el hamman* (au lieu de *el hamon*) n'est pas nouvelle; Ed. Meyer l'avait déjà proposée, mais elle n'a pas rencontré grande faveur. Le passage qu'il emprunte à Clermont-Ganneau : « qu'on construisit les *elim*, envoyés de Milk'ashtart et de son serviteur Be'al-hamman », paraît également difficile à recevoir. Le ou les serviteurs, ou adorateurs, doivent être des mortels, les *ba'ale-Hamon* ou citoyens de Hamon (Qum el-Awamid). Or, précisément, plusieurs textes pluriels (ce de cette dernière localité y a) estent la culte de Milk'ashtart, qualifié de *el Hamon*. Il semble donc qu'il faille comprendre : « qu'on construisit les *elim*, messagers de Milk'ashtart, et ses adorateurs les citoyens de Hamon (en l'honneur) d'Ashtart dans l'enceinte du dieu de Hamon... »

La dévotion d'Ashtart par enceinte sacrée (en dehors de la déesse Ashtart) est assurée par les textes de Ras-Shamra. Ces deux-ci abessent encore, contrairement à ce qu'affirme Ed. Meyer (p. 7), que El et Be'al ont parfois désigné des divinités déterminées, comme cela étant déjà apparu à Zenjirli.

En somme, nous comprenons qu'à Ma'soub, on dédie à la déesse Ashtart une partie des bâtiments qui constituaient le sanctuaire du Milk'ashtart, entité divine dont au des contrées est la ville voisine de Hamon.

On éprouve une grande difficulté à

expliquer le complexe Milk'ashtart. Ed. Meyer suppose que les deux termes sont liés par l'état construit et comprennent « le Milk d'Ashtart », c'est-à-dire le dieu qui est roi et paterne d'Ashtart. Cela soulève toute la question des complexes similaires et il serait trop long d'en reprendre la discussion ici. Contentons-nous de dire que c'est une question d'espèce : parfois, comme nous l'avons noté au sujet de Ba'al-šan, les deux termes sont simplement liés par une copule latente; d'autres fois, au lieu de la copule, il faut suppléer « fils de », ou encore « du sanctuaire de ».

II D

Bernard HUGOT — L'entraînement des chevaux chez les anciens Indo-Européens d'après un texte Mitannien-Hittite provenant du 14^e siècle avant J.-C., dans *Archiv Orientalis*, III, n° 3, décembre 1931, p. 431-441.

Le savant professeur à l'Institut orien-tal de Prague publie sous ce titre un texte des plus curieux provenant des archives de Boghaz-Koi, dont il avait donné communication en octobre 1930 à l'Académie des Inscriptions. Il s'agit d'un véritable manuel d'hippologie plus ancien d'un millénaire que le fameux traité de Xenophon. Mais tandis que celui-ci s'attache à l'art de monter à cheval, Kikkulû, un Aryen du Mitanni, enseignait aux Hittites (indo-européens du 14^e siècle avant J.-C.) comment ils devaient entraîner les chevaux attelés aux chars de guerre et de course.

Tout d'abord, ce traité vient à l'appui de l'opinion que l'apparition des Indo-Européens (Hittites indo-européens que

M. Hrozný appelle Néstas et Aryens Mitanniens) en Asie antérieure coïncide avec l'apparition du cheval dans ces contrées, vers la fin du troisième millénaire av. J.-C. En d'autres termes, le cheval, peu connu en cette région, y fut introduit en tant qu'animal domestique par des Indo-Européens et Aryens. Cela renforce l'hypothèse de Hommel et de Laguard, à savoir que l'hébreu *sôs* et le babylonien *asûd*, qui désignent cet animal, dérivent du sanscrit *dévas*.

Les trouvailles de Tell Halaf viennent contredire la conclusion de M. Hrozný : celui-ci n'écartait la limite antérieure attribuée aux reliefs découverts par le baron von Oppenheim (voir *Archiv Orient*, III, p. 522; aussi *Syria*, XII (1931) p. 90). L'opinion de l'heureux explorateur était que le cheval avait été utilisé en Mésopotamie dès les temps primitifs.

D'après M. Hrozný, *kikkulû* définit deux allures pour le cheval attelé : le galop, qui n'est jamais soutenu longtemps, et l'amble. Par ce dernier terme il faut comprendre aussi bien l'amble accéléré, qui correspond au trot, que le pas où la position relative des jambes est la même.

Les distances parcourues sont généralement considérables et on comprend qu'elles n'aient pu être couvertes qu'à la suite d'un entraînement sévère. Actuellement les nomades de l'Asie centrale se livrent encore à des *raids* qui nous surprennent par leur amplitude.

Le système d'entraînement de *kikkulû*, dont M. Hrozný a très heureusement reconstitué le détail, ne le cède en rien aux pratiques actuelles dont l'analogie est frappante : « Pour une période d'environ sept mois, écrit le savant orientaliste, chaque pas, chaque repos, chaque

repas, chaque abreuvement et chaque bain du cheval entraîné est ici prescrit avec une exactitude surprenante, unique à l'égard de ce sujet, non seulement dans ces temps lointains, mais dans tous les temps ». Grâce à cet excellent manuel d'équitation, nous pouvons constater que tant les connaissances et pratiques, si habituelles de nos jours, étaient déjà en usage parmi les plus anciens Aryens et Indo-Européens. »

Il est frappant aussi de constater que ces prescriptions ne supposent en aucun cas l'intervention de la divinité et qu'elles sont même dépourvues de toute pratique magique.

La perfection du système signale une longue expérience; ses principes au futur probablement arrêtés dès le temps où « les Indo-Européens étaient encore dans leur patrie originelle, dans les steppes au nord de la mer Noire et de la mer Caspienne ».

Ce beau travail, où se marque la maîtrise de M. Hrozný, doit être repris par lui dans le détail et développé en un volume.

R. D.

1931 (P. 100). — La collection Lycklama au Musée de Caunes dans *Gazette des Beaux-Arts*, 1931, II.

D'un long voyage en Orient (1850-58), le baron Lycklama rapporta des objets antiques qui furent donnés par lui à la ville de Caunes. Après la mort du donateur et avec le temps, le désordre s'est mis dans la collection et on devra à l'heureuse intervention de M. Joseph Bihet, à ses soins éclairés de conservateur, d'avoir sauvé ces monuments en les

reclassant et en les publiant. On trouvera dans la *Gazette des Beaux-Arts* un aperçu de la variété des pièces du Musée Lykian.

La section des antiquités orientales est peut-être la plus riche; elle renferme une collection intéressante de cylindres et cachets depuis le sumérien présargonique (1). A signaler un beau bronze syrien au type de Reshef ou de Hadad, des cachets sassanides, des cippes funéraires et trois sarcophages en plâtre provenant des environs de Salon.

On voit que cette classe de sarcophages en Phénicien est décorée, d'abord de symboles dionymiques, parmi lesquels se glissent peu à peu les symboles chrétiens. Les deux grands sarcophages Lykian mettent le mieux en fait en évidence parce qu'aux paupres et aux représentations figurées — devenues plus discrètes — se superposent le christe et la formule *Ichthys*.

(1) D

The British Museum Quarterly, vol. VI, 1, Londres, Humphrey Milford, 1911.
Prix du fasc. : 2 s. 6 d.

La planche VIII reproduit une pyxis en ivoire Manda et deux Éros vers 200 ap. J.-C. et un os gravé (Apollon et Artémis), des III-IV^e siècles, provenant probablement d'Alexandrie. La planche X offre un choix de bronzes des rois de Syrie choisis entre 626 pièces de la collection Rogers, entrées récemment au British Museum.

(1) Voir JOSEPH BELL ET, *Cachets et cylindres-sumériens de style sumérien archaïque*, extra des *Annales de la Société asiatique de France et de Grande Paris*, Gauthier, 1931.

Le trésor, découvert sur la rive de l'Orontes à environ 280 miles S.-E. de Baskara, en 1877, est passé en différentes mains. Deux pièces en or avaient été prises par le premier Comte de Lytton, alors vice-roi des Indes. L'une est le monétaire d'un chakravart persan semblable à celui du British Museum (1), l'autre est une statuelle de cavalier (pl. VII, a), acquise récemment. Elle se détache du cheval sans doute perché. Dans la main gauche, sont des restes de rênes, dans la droite une alvéole devait recevoir un fœnet ou une arme. La tunique est gravée pour rendre une broderie, le pratelon est collant; le capuchon est dressé sur la tête et une bande passe sur la barbe en forme de mentonnière (2). Cette pièce rare est certainement achéménide 350-331 av. J.-C., et, d'après les monnaies associées au trésor, des environs de 400 av. J.-C.

— *Id.*, vol. VI, 2, 1831.

La planche XIII donne deux vues de la partie supérieure d'une statue de Gudea sortie, il y a sept ans, du sol de Tello (Lagash), donc avant la récente reprise des fouilles régulières. L'acquisition a été faite au prix de 900.000 francs par le British Museum où ce buste représentera, avec une tête de femme *Art. Mus. Quar.*, 1, pl. XX, d, de la III^e dynastie d'Our. L'art sumérien est en son apogée.

La planche XV a reproduit un passe-garde du Louristan dont nous reparlerons plus loin.

Le plat reproduit pl. XVIII a figure un archer monté. Le décor incisé avec des tons verts, jaune-brun et rouge magenta.

(1) DARTON, *Treasure of the Gods*, 2^e édit., pl. IV.

(2) M^{me} COCCO, *Ibid.*, n° 2.

nèse, le toit sous une couverture transuicide d'un ton crème, évoque les bols persans du XI^e siècle. Toutefois, M. R. L. Hall pense que certains détails du costume témoignent d'une époque plus récente, probablement le XIII^e ou le XIV^e siècle. Et, des lors, le rapprochement est possible avec la céramique byzantine de Chypre de basse époque. Si ce plat provient réellement d'Alep, comme on l'affirme, on aurait là un intermédiaire intéressant entre la céramique persane incluse et la céramique byzantine tardive de Chypre.

— *Id.*, vol. VI, 2, 1931.

Ce fascicule enregistre l'entrée de 8 monnaies persanes et un arabe (pl. XVIII), d'un lot de bronzes du Loueston (pl. XXIX-XXX venant s'ajouter à ceux publiés dans le *Quarterly*, V, p. 109, et VI, p. 32, et de plusieurs pièces provenant des fouilles de Ouz, parmi lesquelles un cachet hébraïque du V^e ou IV^e siècle av. J.-C.

Orientalistische Literaturzeitung, février 1932 : F. Bork, *Das Zahlensystem nach dem Fünf im Mittel*, Comptes rendus : *Comy*, La catégorie du duel dans les langues indo-européennes et chamito-sémitiques (C. Brockelmann); F. W. König, *Der Burghau zu Susa*, reprend le texte publié par V. Scheil dans le tome XVI des Mémoires de la Mission de Susa (F. W. von Bissing; H. Koldewey, *Die Königsburgen von Babylon*, I. Teil: Die Südburg (Th. Dombart; *Palästina Jahrbuch* des D. ev. Instituts, 1930 (J. Herrmann; Georges Margais, *Manuel d'art musulman*, L'Architecture, Tunisie, Algérie, Maroc, Espagne, Sicile, I et II (E. D. ex. Cleveland Alois Musil, *The Northern Hegaz et Arabia Deserta* (E. Littmann,

Idem, mars 1922 : San Nicolò discute certains points de droit néobabylonien; F. Bork propose de retrouver dans II *Rois*, xiii, 14-19, l'*aberek* ou *abrek* de *Genèse*, xii, 13; remarque de E. A. Mayer sur la lecture du titre du traité à miniatures des Antiques.

Comptes rendus de Lamm, *Mittelalterliche Gläser* (voir Syria, VI, p. 107 et 385), par J. Heinrich Schmidt; de K. Unger, *Babylon, die Ardege Stadt*, par Th. Dombart; de G. Heintzsch, *Das Buch Genesis*, par A. Alquier.

NOUVELLES ARCHEOLOGIQUES

Les silex dentés pour faucilles de Ras-Shamra. — La distinction des deux niveaux reconnus par MM. Schaeffer et Chénat à Ras-Shamra (1^{er} niveau correspondant aux XIV^e-XII^e siècles; 2^e niveau aux XX^e-XV^e siècles) est confirmée par tous les éléments découverts.

Ainsi, à côté des faucilles en bronze, la population de Ras-Shamra a continué à se servir pendant tout l'âge du bronze de faucilles constituées par des éléments de silex taillés qu'étudie M. G. Chénat dans le *Bulletin de la Société préhistorique française*, 1931, p. 469-475. Ces silex taillés diffèrent notablement d'un niveau à l'autre.

En effet, les lames du second niveau, nous dit M. Chénat, sont de taille à grands éclats, à biseau mince et aussi à dentelure très fine, presque toujours sans arcs de retouche. Au premier niveau, les éléments en silex sont de plus petite taille. Au second niveau, au lieu de silex brun foncé plus ou moins translucides, nous avons une matière opaque assez

grenue, blanchâtre, grise, charnue claire ou jaunâtre.

En même temps, M. Caenot donne le résultat de l'analyse, effectuée par M. L. Brun, directeur des Forges et Acieries de la Marne à Illecourt, d'un fragment de saucille en bronze du 1^{er} millénaire. On y trouve, en dehors de quelques impuretés, une forte proportion d'étain : 11,76 p. 100.

Découvertes à Doura-Europos. — Nous devons à M. Seyrig quelques renseignements sur les récentes découvertes faites à Doura-Europos par M. Hopkins et ses adjoints :

1^{re} D'une importance exceptionnelle est la mise au jour d'une chapelle chrétienne de la première moitié du 3^e siècle, avec fresques figurant David et Goliath; Hérode; le bon Pasteur; Jésus guérissant le paralytique; Jésus marchant sur l'eau; les saintes femmes au tombeau. Ces fresques sont d'un art médiocre mais très singulières.

2^o Un sanctuaire d'Arémis Aramaïque avec salle aux gradins contenant une quarantaine d'inscriptions et un bas-relief où un personnage se rend à déesse qui ressemble à Atargatis.

3^o Un prêtre magicien avec deux terribles :

4^o Dans une tour de l'enceinte le sanctuaire du dieu Aphod, dieu du Vent, et un bas-relief figurant un prêtre qui offre l'encens devant le dieu. Ce dieu est barbu, coiffe du casque, vêtu d'une tunique ouverte d'étoiles et monte sur deux griffins; il tient un stylet et un sceptre;

5^o Un bas-relief d'un dieu assis sur deux lions, tenant la bipenne et accompagné, dans le champ, d'un foudre;

6^o Une liasse de papyrus bien conservés parmi lesquels M. Seyrig a reconnu un calendrier des sacrifices offerts pendant 4 mois par la garnison de Doura, sous Antiochus V.

Culte funéraire et culte chthonien à Chypre à l'âge du bronze. — Les scènes de genre en terre cuite qu'on a livrées les tombes chypriotes, ont été particulièrement étudiées par MM. Heuzey (1) et Potier (2). On déposait aussi auprès du mort les représentations bien connues de la déesse mère, d'abord, au Bronze Ancien, sous forme de simples plaquettes en décor incisé, puis au Moyen Bronze en plaquettes qui se dégagent à peine de la galette plate, enfin au Récent Bronze ou époque mycénienne, ce que Léon Heuzey a caractérisé comme une « horrible figure de femme nue, au profil courbé en forme de bec, aux larges flancs... les énormes oreilles sont perforées de deux trous pour des anneaux mobiles de terre ou de métal; les bras sont ramolés vers la poitrine et portent les un enfant, aussi rudement chaque que son étrange nourrice (3) ».

En 1934, M. Dikaios, conservateur du Musée de Nicosie, a fouillé la nécropole de Vounos, près de Kerynia, sur la côte nord de Chypre. Les tombes semblent appartenir à la fin du l'Ancien Bronze et même, car la poterie commence à apparaître au début du Moyen Bronze, mettons 2.000 ans avant notre ère comme limite basse.

Au milieu de la vaisselle funéraire et

(1) L. Heuzey, *Catalogue des figurines de terre cuite*, I, p. 142.

(2) Edm. Potier, *Bulletin de correspondance hellénique*, 1900, p. 316.

(3) L. Heuzey, *op. cit.*, p. 146.

placé une sorte de grand plat circulaire en terre vernissée rouge, dont le bord atteignait presque 9 cm de haut. On a ainsi figuré une enceinte percée d'une large porte et remplie de personnages occupés à une cérémonie religieuse ⁽¹⁾. Nous sommes donc en présence d'un témoin, enclos par un péribole

chthoniennes figurées par des idoles. S'il s'agissait d'une danse, les personnages ne seraient pas placés contre le mur. D'autre part, il ne faut pas abuser du « culte du serpent ». En réalité, tout au plus au stade développé où nous nous trouvons, le serpent n'est qu'un animal attirant, naturellement en relation avec

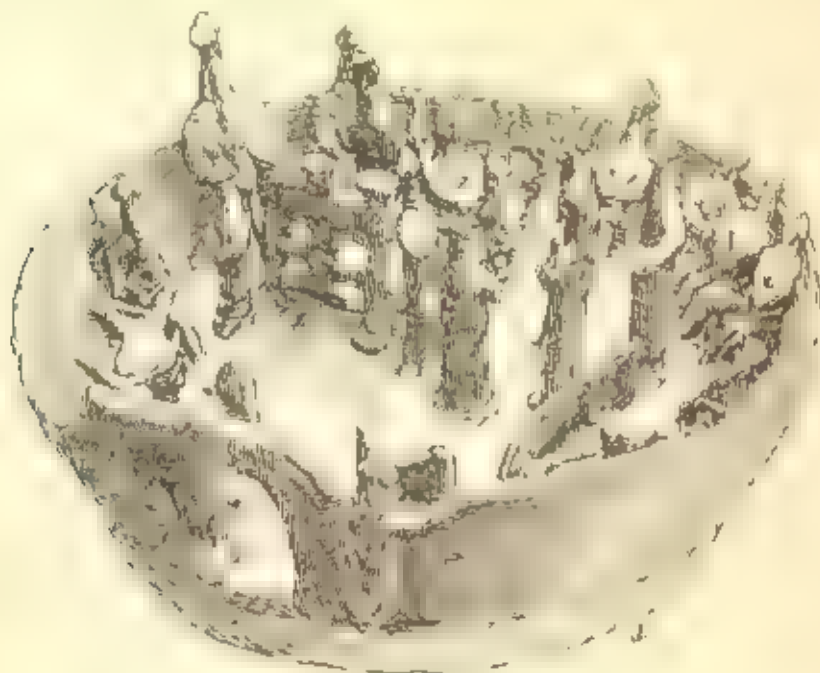


Fig. 1. — Groupe en terre cuite de Yacouf (2.500 ans).

à la porte, contre le mur. Ici, nous se dressent trois personnages dont lesquels on aperçoit des serpents qu'ils paraissent tenir en main. M. Dikatos suggère une danse rituelle en l'honneur du dieu serpent. Nous supposerions plutôt que le culte s'adresse à des divinités

des divinités chthoniennes. Les nombreux vases décorés avec le serpent et trouvés dans les tombes, sont le culte chthonien, peut-être même sont-ce des vases spécialement destinés à la tombe. Le rhyton découvert par MM. Schaeffer et Chenebault, et décoré, semble-t-il, de nombreux serpents ⁽²⁾, doit, à notre avis, rentrer d'autant plus aisément dans cette

(1) Nous empruntons nos deux figures et leur description à l'article de M. Dikatos, *The Illustrated London News*, 5 décembre 1931, p. 891.

(2) *Syria*, XIII, p. 4 et pl. IV, 1-2.

catégorie qu'il provient vraisemblablement du Chypre.

Devant les idoles à xerpepts, un personnage se tient debout, à gauche, détaché des personnages assis à droite, car une place reste vide parmi eux. Sur

groupe de six personnes placées en cercle. L'une de danse serait ici plus en situation; mais il manque les musiciens. Une, d'ailleurs, dans le premier cas, contre la paroi, de part et d'autre des flûtes, sont disposés des bancs sur les-

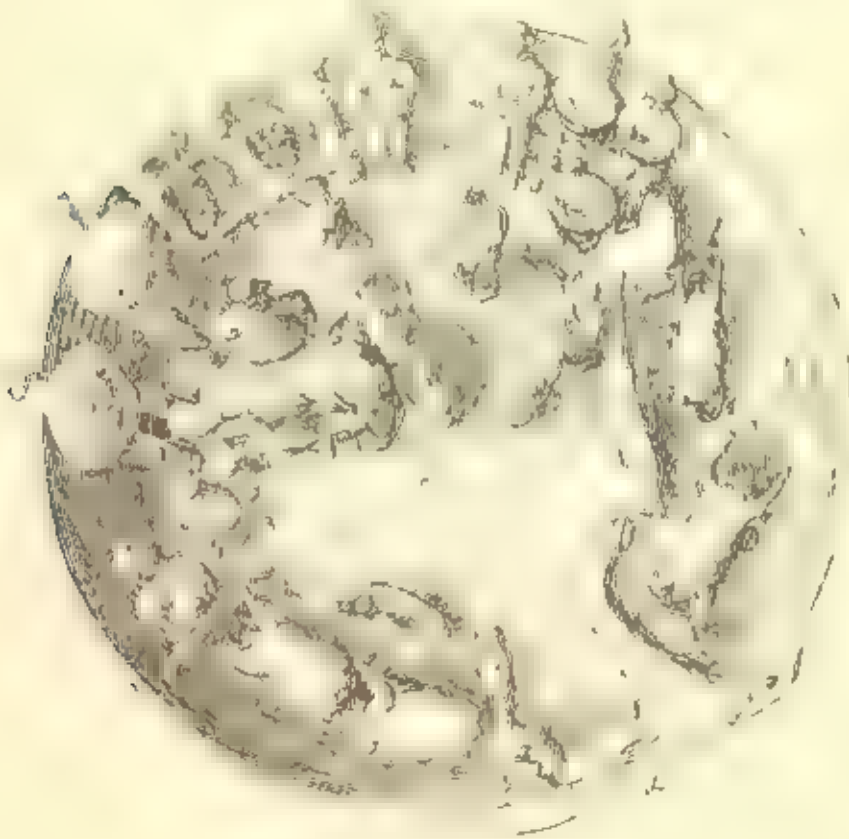


FIG. 12. — Autre vue du même (12110).

le côté, légèrement en retrait, un important personnage de plus grande taille est assis sur un trône. C'est évidemment en l'honneur de qui se pratique la cérémonie, peut-être le mort lui-même. M. Dekanios pense qu'il s'agit du grand prêtre.

À la droite du trône on remarque un

quelques quelques personnes sont assises. On peut songer à des officiants, si vraiment l'un d'eux s'est agenouillé.

À gauche et en arrière du trône, deux personnages debout : une femme tenant un enfant dans les bras et un homme. De part et d'autre de la porte du téménos, dans de véritables box, sont parqués des

taureaux, évidemment des bêtes destinées à être sacrifiées. M. D. Karos ne signale pas d'autel; mais un croix est marqué devant les idoles. Dans les cultes chthoniens, l'autel pouvait être réduit à sa plus simple expression, un simple trou par où le sang du sacrifice ou toute autre offrande liquide étaient versés en terre. Sur le fameux sarcophage de Haghiu Frada en Crète, on voit verser directement en terre le sang du sacrifice (*).

Pour achever la description de ce téménos, signalons, de chaque côté de l'entrée, un personnage dont l'un paraît surveiller le bétail, et l'autre la porte. Précisément, à l'extérieur, un fûtiscret se dressait pour regarder par-dessus le mur.

Pour ces diverses observations et, naturellement, à titre d'hypothèse, on peut penser que cette représentation complexe répète au bénéfice du mort un sacrifice aux divinités chthoniennes qu'il avait pratiqué de son vivant.

Le plan circulaire du téménos n'a rien qui doive surprendre, il rappelle le véritable téménos délimité par un cercle de d'Illes de l'acropole de Myènes.

R. D.

Deux inscriptions grecques du Djebel Druze — Le P. Montandon communiqué à l'Académie des Inscriptions (*Comptes rendus*, 1931, p. 141) deux textes grecs. Le premier provenant de Souweida est une dédicace à « Zeus sauveur et libérateur » pour avoir en la vie sauve à l'issue d'une tempête

(*) Le sang est versé, croyez-vous, est-il aux deux chthoniens? — *Revue archéologique*, 2^e éd., p. 107.

Le second texte provient d'Ahiré : *A la Bonne Fortune! Quand la foudre est venue à Ahiré a été dévasté le 120.*

Bostra. Le P. Montandon se demande si le même accident n'explique pas la fameuse inscription de Neteiros (*). Celui-ci aurait été dévasté parce que la foudre l'aurait frappé. Cette hypothèse est fort vraisemblable et nous paraît éclairer le texte. On peut, si nous semble, faire un pas de plus, si on ne met pas en doute que Neteiros fut enseveli dans un grand vase comme c'était souvent le cas pour les enfants. Le terme de *lêbês* employé ici a d'ailleurs une acception funéraire connue. Dans cette conjoncture, le sens du texte est, comme toute, assez simple. En fait, dans sa dédicace à la déesse Leucothéa de Ségéra, Mounéas, fils de Boethios, se présente

1^{er} De ce que son père Boethios a eu un fils, Neteiros, divinité (probablement frappé par la foudre, comme le pense le P. Montandon, et tué dans un récipient dit *lêbês*,

2^e De ce que le même Boethios (dit on ne peut se rapporter au *lêbês*, ni à Neteiros qui est mort, mais forcément à Boethios, toujours vivant) célèbre les fêtes, très probablement celles en l'honneur de la déesse Leucothéa.

R. D.

La date du sarcophage d'Ahiram — On sait quelle résistance a rencontrée chez

(*) Fournier, *Bull. de corresp. hell.*, 1895, I, 303; CLERMONT-GANNAZ, *Rec. d'archéol. orient.*, II, p. 91 et 92, IV, p. 250, VIII, p. 293; en dernier lieu, F. COMONT, *Catal. des sculptures du Musée du Cinquante-neuf*, 2^e éd., 1914, p. 166.

certains la date du XIII^e siècle qui fut du premier coup écartée par M. Montet à sa découverte. Une observation émise en passant par Spiegelberg éveilla un doute chez Ldzbarski et ce doute devint une certitude chez Edvard Meyer qui réduisit le sarcophage et son inscription au V^e siècle avant notre ère. Nous avons insisté à plusieurs reprises (*) sur l'impossibilité d'une lecture aussi basse, puisque nous avons des textes du V^e siècle, de Byblos même, qui nous ont l'emploi d'une écriture plus évoluée. Également, du point de vue archéologique. Nous ne sommes donc pas surpris qu'un archéologue aussi averti que M. Valentin Mallet affirme (*Archiv für Orientforschung*, VII, 1931, p. 30) que les doutes qui ont été exprimés sur la haute antiquité du sarcophage d'Akrum ne sont pas justifiés. Comme le matériel archéologique accompagnant ce monument, le style du sarcophage a *welst für die frühe Zeit*. En résumé que cette opinion autorisée sera entendue des derniers récalcitrants.

* D

Passes-guides du Louristan. — Cette province occupe l'extrémité de la Péninsule Iranique que des bronzes des époques assyrienne et achéménide (*); l'âge du bronze y est aussi représenté et parmi les pièces les plus anciennes on doit classer de ces passes-guides en bronze dont l'analogie avec les passes-guides découverts à Our (*British Mus Quart.*, II, pl. LXXI d) et à Kish est vraiment remarquable. Nous reproduisons ici (fig. 1) le passe-guide

en argent trouvé à Our dans la tombe de l'homme Shabud. L'extrémité inférieure notable avec les passages du Louristan est, en ces derniers, la tige centrale qui supporte les deux anneaux jumelés et renforcée par deux tiges latérales, ce qui a pour but de donner plus de latitude à l'instrument sans risquer de le voir



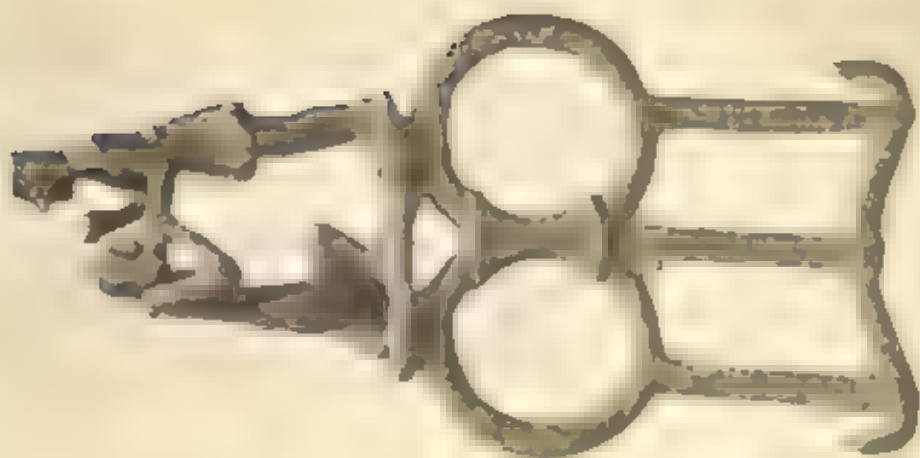
Fig. 1. — Passes-guides de Our.

D'après Charles F. Johnson, la photographie.

briser. Il y a là une évolution notable qui tient, peut-être, à ce que le passe-guide sous son aspect imaginaire pour un attelage d'ânes ou de mulets, tandis qu'au Louristan on attelait des chevaux et, par conséquent, utilisant des attelles plus vives. D'autre part, le peu de hauteur du passe-guide sumérien apparaît non seulement sur le *standard* de Our, mais aussi sur un des fragments de la stèle des Vainqueurs, celui que conserve le British Museum.

(*) En dernier lieu Syria, XII, 1931, p. 101, note I.

(*) Voir Syria, XI, 1930, p. 101.



Le passe-guides du Louristan acquis par le British Museum (*Br. Mus. Quart.*, VI, pl. XV a, porte deux bouquets affrontés de part et d'autre de l'arbre sacré (fig. 4). M. Sudaey Smith, qui l'a publié, ne se prononce pas sur sa provenance sur la date, mais il est évident

qu'il est beaucoup plus tardif non seulement que les passe-guides d'Irak et de Kish, mais même que ceux de Boghaz-Kouï dont M. Hrosvitzell a diligemment étudié l'origine dans *Syria*, XII (1931), p. 48. C'est possible, mais il ne paraît pas qu'on puisse descendre plus bas que les premiers siècles du II^e millénaire.

Il faut considérer, en effet, que parmi les bronzes provenant du Louristan il est quelques pièces plus anciennes que l'âge du fer, auquel appartient la masse des bronzes, et même au début du bronze (?) C'est très certainement le cas des passe-guides, entré récemment au musée du Louvre (fig. 2 et 3), qui, plus étroitement encore que l'exemplaire du British Museum, se rattache aux prototypes d'Our et de Kish en ce qu'il conserve la forme d'un *longue-sabot* qui le posait les pieds l'un sur l'autre.

La scène (fig. 1b) représente un vaincu, dépouillé de ses vêtements, agenouillé devant le vainqueur qui se tient par les cheveux et s'apprête à le mettre à mort.

La technique est excellente, notamment par les yeux incrustés. Le costume du personnage debout est assez particulier et montre que ce passe-guides n'est pas une copie de Mésopotamie mais qu'il est

Un passage en bronze et en argent en l'an I d'Aurélien (129), *Les Bronzes du Louristan* (*Art. Anatol.*, XVII) dont on trouvera ci-dessus un exemple rendu

en subissant l'art de cette région. Il a été fabriqué dans le Louristan. Le personnage agenouillé est d'un type étalé et d'une souplesse de mouvement qui ne permettent pas de remonter au-delà du deuxième millénaire. Les bronzes du Louristan ne montrent plus aucun type de



FIG. 4. — Louristan (British Museum).

passe-guides de Boghaz-Kouï et, en les comparant, on se rend compte de la supériorité des bronzes du Louristan. Pour fixer les idées, nous placerons le passe-guide du Louristan conservé au Louvre dans la première moitié du II^e millénaire, les passe-guides de Boghaz-Kouï peu après (1500) et le passe-guide de Persépolis dans le dernier quart du même millénaire.

R. D.

Les Musées en Syrie. — Un arrêté de l'État de Syrie décide que les antiquités antérieures à l'époque grecque seront déposées au Musée d'Alep, celles de cette époque et postérieures seront conservées au Musée de Damas. Jusqu'ici la division opérée géographiquement.

L'échange a été assuré par les soins des deux conservateurs, l'Émir Djafar Abd-el-Kader à Damas, M. Ploix de Ratrou à Alep. La collection des objets de Qatna, la stèle égyptienne de Seti I^{er} de Qadesh, sont actuellement à Alep, tandis que le produit des fouilles de Meskené (caramanque arabe), les stèles funéraires de Hierapolis, les fresques de Doura-Europos sont à Damas.

L'organisation du Musée d'Alep est maintenant achevée par les soins de M. Ploix de Ratrou et de l'architecte, M. Cayro. De l'avis de tous les visiteurs, les pièces exposées, notamment les belles pièces de la mission Thureau-Dangin et les reliefs et statues de la mission von Oppenheim, y sont très bien présentées.

Un musée, à la tête duquel a été mis M. Prost, a été constitué à Antioche pour le Sandjak d'Alexandrette. De nombreux fragments épars y ont été rassemblés et les fouilles qui viennent de commencer à Antioche ne manqueront pas de l'enrichir.

Congrès international des Sciences préhistoriques et protohistoriques. — Ce congrès doit tenir session à Londres le 1^{er} août 1932 (Burlington House, Piccadilly, Londres, W. 1). Le Comité d'organisation a fait savoir qu'on y désire tout particulièrement la présence des archéologues qui s'intéressent aux recherches en Égypte et dans le Proche-Orient.

Stéphane Gsell — Né à Paris en 1844, élève de l'École normale supérieure, puis membre de l'École de Rome, il consacra son activité à l'Afrique du Nord et plus spécialement à l'Algérie : *Les Monuments antiques de l'Algérie* (1901), et *Atlas archéologique de l'Algérie* (1902-1911).

Son œuvre capitale est l'*Histoire ancienne de l'Afrique du Nord* qui offre le meilleur répertoire pour l'étude des antiquités, de la religion et, en général, de la civilisation punique. Après les premières tomes concernant l'état physique de la région et sa préhistoire, le tome I étudie la colonisation phénicienne et jette un coup d'œil d'ensemble sur l'empire de Carthage. Le tome II définit l'état carthaginois et le tome III relate l'histoire militaire des Carthaginois. Le tome IV est consacré à la civilisation carthaginoise : agriculture, industrie, commerce, mœurs, dieux, culte, pratiques funéraires. Les tomes V et VI sont consacrés aux royaumes indigènes et les tomes VII et VIII aux luttes avec Rome jusqu'à la fin du royaume de Maurétanie (40 de notre ère). Dans cet ouvrage tout est utilisé, auteurs anciens, inscriptions, découvertes archéologiques, tout est posé par un historien qui ne se pare pas de mots et qui mesure les limites de notre connaissance. Mais que nous le disions en rendant hommage à ce VII (Syria, X, p. 70). L'*Histoire ancienne de l'Afrique du Nord* (1913-1929) constitue le plus beau monument qu'on ait élevé pour commémorer le centenaire de 1830.

Professeur au Collège de France, élu en 1923 à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Stéphane Gsell est décédé le 1^{er} janvier 1932.

R. D.

La Céramique musulmane de l'Égypte.

— Nous recevons la lettre suivante.

Monsieur DEBELLE

Je viens vous prier d'être assez aimable pour m'ouvrir les colonnes de votre *Revue* afin que je puisse répondre aux critiques de M. Flury que je ne crois pas justifiées (*).

Je savais qu'en soutenant la thèse égyptienne, à propos du problème de l'origine de la céramique à reflets métalliques, contre la thèse persane (1), j'allais délibérément à la bataille. J'ai, en effet, trouvé à Fostat des débris de fabrication d'une céramique à reflets métalliques olivâtres attribués jusque-là à ReL. D'autre part, en signifiant que cette céramique, dite de ReL, ne comportait jamais le décor classique de la Perse qui est la chasse, je crois avoir démontré que ces faïences à reflets métalliques étaient d'origine égyptienne et non persane (2).

M. Flury trouve étrange que nous nous soyons servis de planches nouvelles quand la C. E. en comportait dont on aurait pu se contenter (3).

Un exemple suffira pour montrer jusqu'à quel point cet ouvrage reste incomplet comme documentation scientifique. Un

des grands artistes de l'époque fatimide, Sa'd, n'y est représenté (pl. XXIII) que par deux minuscules tessons, et ces tessons ne sont vus que du côté de la signature, le côté opposé comportant le décor n'ayant pas été photographié. Quant aux groupements par ateliers, on les chercherait en vain.

M. Flury prétend que la céramique à émail stannifère qui est représentée dans la C. E., pl. XLVIII, est d'origine persane et antérieure à l'an mille (4). Des tessons semblables auraient été trouvés à Samarra par Sarra. À ce sujet, il est bon de rappeler que tout ce que l'on a mis au jour à Samarra n'est pas nécessairement fort ancien, quoi qu'on ait dit. M. Viollet, dans son rapport sur les fouilles qu'il fit sur cet emplacement, en 1910, ne constate-t-il pas, avec Doulaïef, qu'il a trouvé à Samarra un tesson qui est du xvi^e siècle (5)? Or, les tessons qui nous occupent ont été recueillis par Aly bey Bahgat au même niveau que ceux du xviii^e siècle, en haut des collines de décombres de Fostat, tandis qu'au contraire la céramique du ix^e siècle fut trouvée sur le sol même de cette ville. Il est essentiel de tenir compte de ce fait.

M. Flury signale, en outre, dans notre livre, de nombreuses erreurs au point de vue épigraphique. Je dois, à ce sujet, prendre la défense d'Aly Bey Bahgat, en rappelant ici quelques souvenirs. Il s'étonnait de voir avec quelle facilité les Européens traduisaient l'arabe ancien. Sa'd, de son côté, malgré les fortes têtes qui l'entouraient, hésitait sou-

(*) S. FLURY, *Syria*, t. XIII, Bibliographie, p. 98.

(1) M. Flury écrit à ce sujet : « Encore restait-il à prouver que les nombreux objets à reflets olivâtres trouvés à Hi auès et ailleurs sont d'origine égyptienne. Les arguments en faveur de l'Égypte sont bien faibles », p. 100.

(2) F. SARRA, *l'Art de la Perse antique*, p. 1. « Quant à ces faïences d'origine égyptienne, les coupes à figures et particulièrement à scènes de chasse donnaient (pl. 135, 136 à 138, 142 à 145) ».

(3) S. FLURY, *op. cit.*, p. 100.

(4) S. FLURY, *op. cit.*, p. 100.

(5) H. VIOLET, *Un palais musulman du ix^e siècle*, p. 28.

vant, préférant même ne donner aucune traduction, plutôt que de faire un travail incorrect ou douteux. Il disait en maigres occasions : « Cela est intraduisible. »

Car, d'après lui, ceux qui avaient écrit étaient des ouvriers illettrés qui, eux-mêmes, n'auraient pas pu lire l'arabe littéraire. Néanmoins, le regretté conservateur du Musée du Caire n'a jamais omis de me signaler à quelles dates il pensait attribuer ces documents en observant la forme des lettres et le caractère de l'écriture. C'est ainsi qu'il me permit de placer dans la série prétoulouide deux tessons dont l'écriture lui paraissait fort ancienne, mais qu'il ne réussissait pas à déchiffrer (*).

De plus, l'auteur du compte rendu me renvoie à une étude sur la façon de faire des reflets métalliques (*). J'ai fait mieux que de lire des livres à ce sujet.

la vieille tradition et de nombreuses pièces à reflets métalliques sont sorties de mon four depuis plus de trente ans.

Enfin, M. Flury ne veut pas admettre que la céramique toutoulouide comporte des marques de fabrique. Il ne voit là que de simples ornements (*). Mais, comme ces ornements sont toujours les mêmes quand il s'agit de certains ateliers qui se reconnaissent à leur style et à leur technique, il faut bien convenir qu'ils prennent l'importance de marques. D'autre part, a-t-on jamais prouvé que des milliers d'étrangers, grands seigneurs,

artisans et autres, aient apporté à l'époque toutoulouide leur vaisselle avec eux pour se fixer à Foustat (*)? Ajoutons de plus que, d'après Aly Bey Bahgat, les noms des céramistes de cette époque, qui ont signé leurs œuvres, n'ont rien de persan.

F. MAISON.

S. F.
O. p.
... ..

S. F.
... ..

Le Gérant : PAUL GUTHNER.

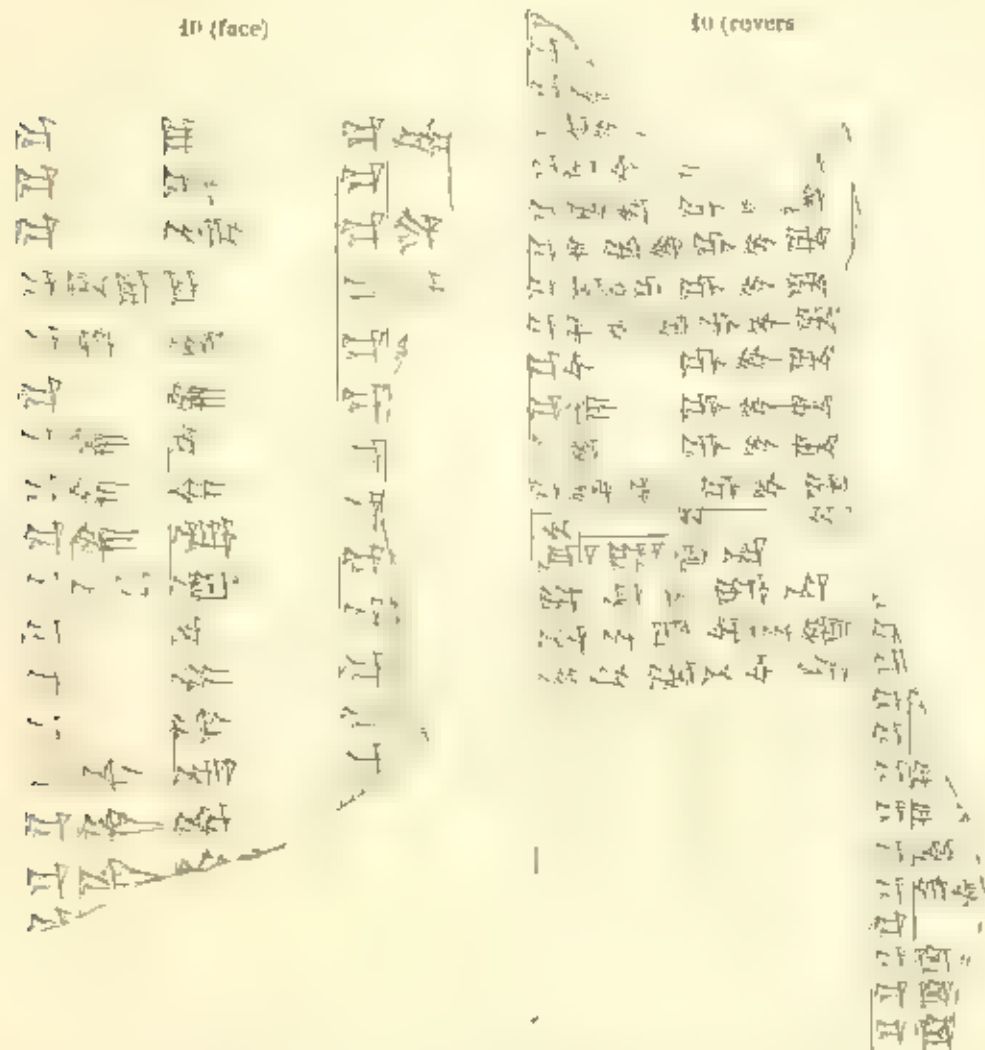
775-32. — Tours, Imprimerie ARNAULT et C^e.

DE BAS-SHAMBA

F. L. ALDRIDGE

A la fin de la colonne II du recto on lit : II (= *dob-sar*) *ME-SU-ra*, au lieu de *to-sa* ; *ME-SU-ra* est la transcription de *su-ra* (le variant *to-sa* est le nom d'un lieu que l'on trouve dans les *Sumeru* ; voir *KE*, I, 100, n° 100, pour *ke-sa* ; n° 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 447, 448, 449, 450, 451, 452, 453, 454, 455, 456, 457, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 471, 472, 473, 474, 475, 476, 477, 478, 479, 480, 481, 482, 483, 484, 485, 486, 487, 488, 489, 490, 491, 492, 493, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 500, 501, 502, 503, 504, 505, 506, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 531, 532, 533, 534, 535, 536, 537, 538, 539, 540, 541, 542, 543, 544, 545, 546, 547, 548, 549, 550, 551, 552, 553, 554, 555, 556, 557, 558, 559, 560, 561, 562, 563, 564, 565, 566, 567, 568, 569, 570, 571, 572, 573, 574, 575, 576, 577, 578, 579, 580, 581, 582, 583, 584, 585, 586, 587, 588, 589, 590, 591, 592, 593, 594, 595, 596, 597, 598, 599, 600, 601, 602, 603, 604, 605, 606, 607, 608, 609, 610, 611, 612, 613, 614, 615, 616, 617, 618, 619, 620, 621, 622, 623, 624, 625, 626, 627, 628, 629, 630, 631, 632, 633, 634, 635, 636, 637, 638, 639, 640, 641, 642, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 652, 653, 654, 655, 656, 657, 658, 659, 660, 661, 662, 663, 664, 665, 666, 667, 668, 669, 670, 671, 672, 673, 674, 675, 676, 677, 678, 679, 680, 681, 682, 683, 684, 685, 686, 687, 688, 689, 690, 691, 692, 693, 694, 695, 696, 697, 698, 699, 700, 701, 702, 703, 704, 705, 706, 707, 708, 709, 710, 711, 712, 713, 714, 715, 716, 717, 718, 719, 720, 721, 722, 723, 724, 725, 726, 727, 728, 729, 730, 731, 732, 733, 734, 735, 736, 737, 738, 739, 740, 741, 742, 743, 744, 745, 746, 747, 748, 749, 750, 751, 752, 753, 754, 755, 756, 757, 758, 759, 760, 761, 762, 763, 764, 765, 766, 767, 768, 769, 770, 771, 772, 773, 774, 775, 776, 777, 778, 779, 780, 781, 782, 783, 784, 785, 786, 787, 788, 789, 790, 791, 792, 793, 794, 795, 796, 797, 798, 799, 800, 801, 802, 803, 804, 805, 806, 807, 808, 809, 810, 811, 812, 813, 814, 815, 816, 817, 818, 819, 820, 821, 822, 823, 824, 825, 826, 827, 828, 829, 830, 831, 832, 833, 834, 835, 836, 837, 838, 839, 840, 841, 842, 843, 844, 845, 846, 847, 848, 849, 850, 851, 852, 853, 854, 855, 856, 857, 858, 859, 860, 861, 862, 863, 864, 865, 866, 867, 868, 869, 870, 871, 872, 873, 874, 875, 876, 877, 878, 879, 880, 881, 882, 883, 884, 885, 886, 887, 888, 889, 890, 891, 892, 89

N° 10. — Ce fragment a la mesure 0 m. 097 de hauteur sur 0 m. 073 de largeur, est l'angle supérieur gauche d'une grande tablette qui, comme celle



à laquelle appartient le n° 1 et 3, porte ces signes *Sumer. VII. 226 ss.* correspondant au texte sur la recto de la troisième, et la quatrième et l'une partie de la cinquième tablette de la série *harra : hubullu*.

La face comme le début de la troisième tablette. Le texte ne diffère pas sensiblement en plusieurs endroits, de celui que nous connaissons par les

exemplaires assyriens. Il n'est même pas entièrement certain qu'il s'agit de l'autre exemplaire provenant de Ras-Shamra.

La ligne 3 résulte probablement de l'addition de deux lignes initiales. Le texte primitif peut être réconstitué comme il suit :

gis-kin gán-a (= *kiskunû burrum*)

gis-maš-kin (= *māpu*)

De ces deux lignes le scribe syrien a fait *gis-maš-gis gán-a*. (Il est probable que le n° 3 avait la même leçon.)

Le verso comme au verso de l'autre fragment (cf. *šumardun* et *vāhēdun* au parties de *vāhēdun*).

Le colophon tout à fait différent de celui de l'autre fragment est complet :

qdt 'Ru-ba-na

Main de Ru-ba-na,

mār Šu-me-la-na

fils de Šu-me-la-na,

warad 'Nabû à 'Nisaba

serviteur de Nabû et Nisaba,

ma-ba ul-ti bara

Le nombre des lignes est complet. Revu.

Nul doute que ce soit l'écriture de la classe Nisaba et il y a également une certaine probabilité que les signes *maš* spécifiquement *maš* appartiennent à la seconde des manières (voir RV VII, 11). Le texte mathémagique AO 8802, qui provient de Suse, et qui remonte au temps de la première dynastie achéménienne, porte sur l'écriture de petits caractères le mot *maš* de la classe Nisaba. En la forme mathémagique, BM 82210 (cf. IX, pl. I col. 16) qui semble être d'une même époque, est précédé de la préfixion de Nabû et Nisaba dont les noms sont inscrits sur la tablette. On trouve également *maš* seule sur une tablette mathémagique de Nippur (BE, XX, 4, n° 7). Voir encore l'observation de Falkenstein dans OZ, 1931, p. 104.

V. 11. — Le fragment qui mesure 0 m. 10 c. de hauteur sur 0 m. 0.8 c. de largeur appartient à la même tablette que le n° 8. Les deux fragments se rejoignent. Le premier signe du colophon ne le début de la ligne 6 du n° 8, colonne I. Le caractère horizontal du bas du verso est la partie du signe qui de la dernière ligne du n° 8, col. VI,

tu *guu* « il n'est pas chargé », de *guu* « chargé » est la charge que l'on porte sur la tête « *guu* » « charge » se lit *guu* « *guu* » est apporté » par exemple en trait en relexique « *guu* » ne se lit pas, d'autre part, l'unité pondérale équivalant à une charge d'homme, c'est-à-dire le « talent » En accédien, *guu* est traduit par « *guu* » « mot » « apportée ».

Voici tout le paragraphe relatif à *guu* dans le texte sumérien est comparé à la tablette de Ras-Samra et le texte accédien et l'accédien de ces mêmes ligures sont données ou rectifiées par P. H. L. M. V, n° 132 : les variantes sont données en note

| | | |
|---|---|-------------------------------------|
| <i>guu</i> | <i>bi-lu-mu</i> | « la charge » |
| <i>guu-bi-šê</i> ⁽¹⁾ | [<i>ana bi-lu</i>] | « à pour sa charge » |
| <i>guu-bi-šê-e-ne-ne</i> ⁽²⁾ | [<i>ana bi-lu-šê-ne-ne</i>] | « à pour leur charge » |
| <i>guu a-šê-ga</i> | <i>bi-lu eq-lu</i> ⁽³⁾ | « la charge (apportée) du champ » |
| <i>guu qū-šu</i> | <i>H (= bi-lu) lu-ru</i> ⁽⁴⁾ | « la charge (apportée) du verger » |
| <i>guu šê</i> | <i>H šê-mu</i> | « la charge de grain » |
| <i>guu šê-šê-qū</i> ⁽⁵⁾ | <i>H šê-šê-šê-mu</i> | « la charge de sésame » |
| <i>guu š[er]...-ma</i> ⁽⁶⁾ | <i>H šu-lu-ru-pu</i> | « la charge de dalles » |
| <i>guu [ur-mu]</i> | <i>H ur-ru</i> | « la charge (le talent) de cuivre » |
| <i>guu [zabur]</i> | <i>H zu-pur-ru</i> | « la charge (le talent) de bronze » |
| <i>guu [kū-bubbar]</i> | <i>H kū-bu</i> | « la charge (le talent) d'argent » |
| <i>guu [guškur]</i> | <i>H gu-ru-ru</i> ⁽⁷⁾ | « la charge (le talent) d'or » |
| <i>guu qū</i> ⁽⁸⁾ | [<i>H qū</i>] | « la charge de bois » |
| <i>guu šig</i> | <i>H šu-pu-ru-lu</i> ⁽⁹⁾ | « la charge de laine » |
| <i>guu šig šê</i> ⁽¹⁰⁾ | <i>H šur-lu en-zi</i> | « la charge de poil de chèvre » |

(1) L. M. V, n° 132 et K. 4342 : *guu-bi bi-lu-mu* « sa charge ». (De même L. M. XII, I, n° 15, en ce qui concerne le texte sumérien.)

(2) L. M. V, n° 132 : *guu-bi-e-ne-ne* = « *guu-bi-e-ne-ne* » leurs charges » : K. 4342 *guu-bi-e-ne-ne* = *bi-lu-šê-ne-ne* « leur charge » (De *guu* pour le texte sumérien, L. M. XII, I, n° 15.)

(3) K. 4342 II.

(4) K. 4342 II.

(5) L. M. V, n° 132 *guu-šê-šê*.

(6) Texte probablement *guu-š[er]...-ma* : L. M. V, I, n° 15 *guu-š[er]...-ma*, L. M. XII, I, n° 15.

(7) K. 4342.

(8) Cette ligure ne figure que dans le fragment de Ras-Samra.

(9) K. 4342.

(10) C'est la ligure du fragment de Ras-Samra.

| | | |
|---------------------------------------|------------------------------|---|
| <i>gun gula</i> | <i>II ta-ti</i> ¹ | « la charge de lin » |
| <i>gun ta-ti</i> ² | <i>II sa-ti</i> | « la charge apportée de la montagne » |
| <i>gun a-ab</i> ³ | <i>II tam-ti</i> | « la charge (apportée) de la mer » |
| <i>gun id</i> ⁴ | <i>II na-a-ri</i> | « la charge (apportée) du fleuve » |
| <i>gun ma-da</i> | <i>II ma-a-tum</i> | « la charge (apportée) du pays » |
| <i>gun ma-da a-pe-um</i> | <i>III = det qe-ti-ta-ta</i> | « la charge apportée de haut pays » |
| <i>gun ma-da a-pe-sa</i> ⁵ | <i>III ša-pi-ta-ta</i> | « le chargement apporté de l'Asyrie » |
| <i>gun ma-da a-pe-sa</i> ⁶ | <i>III ta-ke-ta-ta</i> | « la charge apportée des pays d'Assad » |
| <i>gun da-gul</i> | <i>bi-tum ka-bi-tum</i> | « la charge lourde » |
| <i>gun hi-a</i> | <i>bi-ta-a-ti</i> | « les charges » |

La « charge de lin » porte le signe 60. C'est la première ligne de la troisième table de cunéiformes *hanna hebraea*. On a pu y reconnaître la section plus complète de la thèse de Landsberger, exposée Syria, XII, 26.

De cunéiformes il ne reste plus que *Ugarit* « ville d'Ugarit ». Ce nom de ville est écrit en travers.

La ville d'Ugarit nous est connue par les tablettes d'El-Amarna et de Boghaz-keuī, ainsi que par les textes égyptiens. Elle était située dans la Syrie du Nord, près de la mer, à la limite des zones d'influence égyptienne et hittite : voir Weber VAR. II, 1010 s. et Meyer *Forsch. u. Agyptens* 2^e ed. II, 443.

Virolleaud l'a tout récemment *Syria*, XII, p. 101 s. signale la mention « *ap-pet mih-eg-ri* » le Sqnd r et l'Égr. Dans l'écriture cunéiforme, malheureusement incomplète de l'accolade des tablettes alphabétiques de Ras-Shamra et d'un autre argument en faveur d'Ugarit, il donne le *Ras-Shamra* avec la ville d'Ugarit. Allright a suggéré la même identification dans *Afo*, VII, p. 100, et id. 9. Le signe que Virolleaud lit est \sqrt{W} . Pour le valant il mieux voir un *thph* pur et simple sans vocalisation comme *th*. Et la présence de ce signe au début du nom d'Ugarit montre, il me semble, que la lecture ne peut en être *é*.

fer a-a-ni « fer »

¹ Écrit fautivement : *a-da*.

² Écrit fautivement : *ta*.

³ UML, V, n° 132 *gun ma-da, hi-in-gi*
Urit = l'Ugarit « charge (apportée) du pays de Sumer et de

pays d'Assad » « charge (apportée) du pays d'Assad »

Le texte de Boghaz-keuī en cunéiforme d'Assad est maintenant publié dans KBo, I, 1, 1, 1, 1, 1, 1.

Si Ras Shamra = Ugarit, il est, comme on le fut remarquer Dussaud, assez singulier que la tablette alphabétique n° 2 mentionne *Ypat* et *pat* et un milieu d'étrangers, dans un contexte à ailleurs encore obscur (voir Dhorme RB, 1931, p. 37). En ce qui concerne *Spu*, il est très d'ailleurs que ce nom se voit sur les tablettes de Ras-Shamra ou Ugarit. Sur les tablettes n° 3, lignes 34 et 42 (Dhorme, RB, 1931, p. 40) et, 9 lignes 4 et 7 *det* p. 40. *Spu* est un équivalent de *Bt-spu* « Ba'al du Nord » « Saphir », comme « non divin », est attesté, voir Zimmern KAT, 3^e éd., p. 479.

La dernière ligne du colophon de notre tablette est sans doute à restituer [*smet* = *sm* = *Ugarit* = « telle année l'un tel roi l'Ugarit »] et peut être certain qu'en tout et d'ensemble Ras-Shamra est située dans l'actuel pays d'Ugarit.

Post-scriptum. — M. Schaeffer vient de donner, à la suite de son rapport sur la campagne de 1934, une note sur le nom ancien de Ras Shamra, voir *Syria*, XIII, p. 24 ss. Il indique à l'endroit de Ras Shamra avec Ugarit, c'est probablement la solution que nous pouvons proposer. À l'exception de la tablette alphabétique n° 2, voir maintenant Hezy, *Arch. Orient.*, IV, p. 169 ss.

F. THUREAU-DANGIN.

TELL HALAF

LA PLUS ANCIENNE CAPITALE SOUBAREENNE DE MÉSOPOTAMIE

PAR

LE BARON MAX VON OPPENHEIM

Je ne puis commencer ce bref exposé sur Tell Halaf⁽¹⁾, sans exprimer tout d'abord mes sentiments de reconnaissance au Gouvernement franco-syrien qui m'a autorisé à continuer mes fouilles à Tell Halaf durant les années 1927 et 1929, et sans remercier particulièrement les autorités civiles et militaires qui m'ont, sous tous les rapports, facilité le travail scientifique. Je renouvèle aussi mes remerciements pour la part le travailles de Tell Halaf qui m'a été accordée.

J'avais découvert Tell Halaf en 1899, lors d'un de ces voyages d'études qui m'ont conduit peu à peu à travers toute la Mésopotamie, mais ce n'est qu'en 1911-1914, qu'avec neuf collaborateurs allemands et cinq cent cinquante ouvriers indigènes, j'ai entrepris des fouilles systématiques dans cette colline.

A cette époque, Tell Halaf était en territoire turc. Il est situé en Haute-Mésopotamie, dans la région de la source du Khabour, le seul affluent de l'Euphrate qui traque sans interruption l'arcature du bassin de la Mésopotamie. Des centaines de sources y jaillissent. Des les temps les plus reculés sans doute, comme de nos jours, par sa fertilité et par sa situation géographique extraordinairement favorable, ce territoire était appelé à servir de nœud de routes pour les caravanes allant de l'est vers l'ouest et du sud au nord.

Il était destiné à devenir une résidence importante et à constituer le centre d'un Etat considérable ou d'un vaste district. La plus ancienne capitale de la

⁽¹⁾ Dans cet article, je suis malheureusement obligé de me borner à de brèves indications et je me permets de renvoyer, pour de plus amples détails, à mon ouvrage récem-

ment paru chez F. A. Brockhaus, à Leipzig, *Der Tell Halaf, eine neue Kultur im alten Mesopotamien*, 1931.

région des sources du Khabour fut à Tell Halaf. Elle remonte à l'époque de la céramique polychrome, du Néolithique avec outils en silex et en obsidienne, d'abord sans cuivre, puis avec cuivre. C'est à cette époque qu'ont été exécutées les nombreuses sculptures sur pierre que, je le dis des maintenant, le roi Kapara a réemployées. Vers 2000 avant J.-C. la ville de la céramique polychrome aurait été détruite. Ce serait alors qu'une localité, qui se trouve à quelques kilomètres seulement, auprès d'une autre source du Khabour, près de Ras el Ain actuel, et dont les ruines partent actuellement du nom de Fekheria, serait devenue la capitale du district. Ici, probablement, se trouvait Washoukani, la capitale du royaume de Mitanni. Lorsque cette dernière fut prise, les Araméens, envahissant le territoire de la source du Khabour, s'emparèrent du pouvoir sous la conduite de leur chef. Toutefois, ils n'ont pas établi une résidence à Fekheria-Washoukani, mais à Tell Halaf. Leur roi Kapara (ou plutôt tout d'abord son père) a rayé de la colline après une longue domination et vécu. Les conditions des travaux ont établi, avec certitude, qu'on avait regretté des masses de terres dans toutes les directions. C'est en cette circonstance qu'on a retrouvé les sculptures de pierre qui avaient jadis orné les antiques palais — on a pu recueillir les restes de grands murs de ces derniers — appartenant à l'époque de la céramique polychrome. Pour les réemployer, Kapara a retiré de l'ancienne couche, non seulement ces sculptures de pierre, mais encore, infortunément, les vases de pierre et les plus grands instruments ou objets en cuivre pouvant être encore utilisés.

Dans la couche de la céramique polychrome nous avons trouvé de nombreux restes de vases de pierre, mais ils étaient inutilisables, et seulement les petits fragments de cuivre isolés.

Mais Kapara a retiré de la couche de la céramique polychrome beaucoup plus de sculptures de pierre qu'il n'en a effectivement réutilisées. On a découvert dans la couche de Kapara d'innombrables restes, brisés en morceaux, de toute une quantité d'autres sculptures qui provenaient des pièces dont Kapara ne s'était pas servi. Il est certain que ces sculptures étaient déjà sculptées, qu'elles n'ont pu servir. Après les avoir dépolies de leur surface sculptée, Kapara les a certainement transformées en pierres de construction ou en astensiles de pierre, loupes, mortiers, masses d'armes, massues, etc.

Cependant, même une grande partie des sculptures en pierre, employées

par Kapara portent des traces manifestes l'anciennes détériorations. C'est particulièrement le cas pour la série des petits orthostates, et aussi pour les statues en ronde bosse. La tête de lion, par exemple, est reconstituée avec les fragments. Nous avons encore retrouvé les trous des goujons de métal dans la queue.

Sur une série de portes où il y avait jadis la place, Kapara a gravé une inscription établissant l'appartenance de la sculpture à son palais. D'après l'examen du professeur B. Meissner, les inscriptions de Kapara remontent au VI^e siècle avant J.-C. Je crois que la ville de Kapara a été victime du raid de Tiglat-Pileasar I^{er} vers 740 avant J.-C. La ville a été incendiée et c'est là la cause les nombreuses détériorations qu'ont subies les sculptures qui sont presque toutes en basalte extrait d'un volcan éteint tout près de Tell Halaf. Le basalte est particulièrement sensible aux effets du feu. Tout récemment le professeur Meissner a relevé dans nos inscriptions que le nom du roi vainqueur de Kapara était « Pa-li-é ».

La couleur des trous des sommets, indiqués, ne laisse aucune place au doute. Elles n'admettent pas d'autre explication que celle selon laquelle ces sculptures de pierre n'ont pas été exécutées par Kapara et ne sont pas de l'époque de Kapara. Elles ne peuvent pas non plus appartenir à l'époque assyrienne, car elles n'auraient dû être roules de Fekheria-Washouka par le zue du khulur. Il n'y a nulle part, dans la région d'alentour, d'autres monolithes de dimensions suffisamment importants. De plus, les pierres, à force d'être roules, auraient été dans un état plus dégradé que celui dans lequel nous les avons trouvées. Les pierres ont dû être dressées à Tell Halaf même par les contemporains de la couche immédiatement en dessous de celle de Kapara. Ce sont les gens de la céramique polychrome. Il n'y a rien entre la couche de la céramique polychrome et celle de Kapara.

De même, d'après le style et les sujets traités les sculptures de pierre de Tell Halaf appartiennent au III^e millénaire, période la plus récente de notre céramique polychrome, et non pas au II^e millénaire lors de la domination assyrienne. Sous ce rapport, je suis d'accord avec de nombreux savants, ainsi qu'avec O. Weber, l'inspecteur et par le Département de l'Asie intérieure des Musées nationaux de Berlin et avec le professeur Herzfeld.

1. Herzfeld, *Herat* et dans *Archaeologische Mitteilungen aus Iran*, t. II, p. 132 et suiv.

Le style et la conception des motifs des sculptures de pierre de Tell Halaf sont tout à fait archaïques. Les statues en terre cuite sont traitées d'une façon cubique ou cylindrique comme des colonnes.

Kapara a destiné presque toutes les sculptures de pierre, trouvées antérieurement, au grand temple-palais (Tempelpalast) dans l'enceinte de la citadelle. Tout d'abord, à l'entrée de l'ensemble des bâtiments, deux grands « lamassou » ayant la forme d'homme à queue-scorpion. De cette porte aux serpents on se dirige vers le nord puis à gauche en obliquant vers l'est on arrive, après avoir traversé un petit parvis à un perron disposé du nord

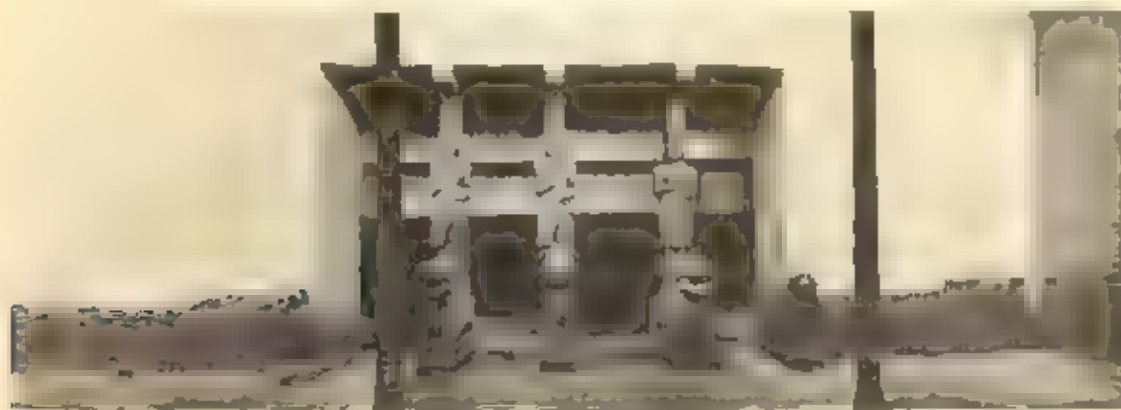


FIG. 1. — Tell Halaf Museum. Reconstitution de la façade du grand Temple-palais.

au sud donnant enfin accès sur une grande terrasse, et on se trouve alors devant la grande façade principale ornée de magnifiques sculptures de pierre. Quant au temple-palais, il est construit à l'imitation des anciens « hitani » ou « baréens »⁽¹⁾.

La façade comprend une entrée dont le passage est interrompu par trois animaux colossaux en basalte portant des divinités debout (fig. 1). Les deux soutiennent l'entablement du passage à la manière de cariatides. Dans l'épaisseur du passage, l'ouverture est flanquée de deux sphinx coiffés d'un voile. À gauche et à droite du spectateur, donc à l'est et à l'ouest, font suite

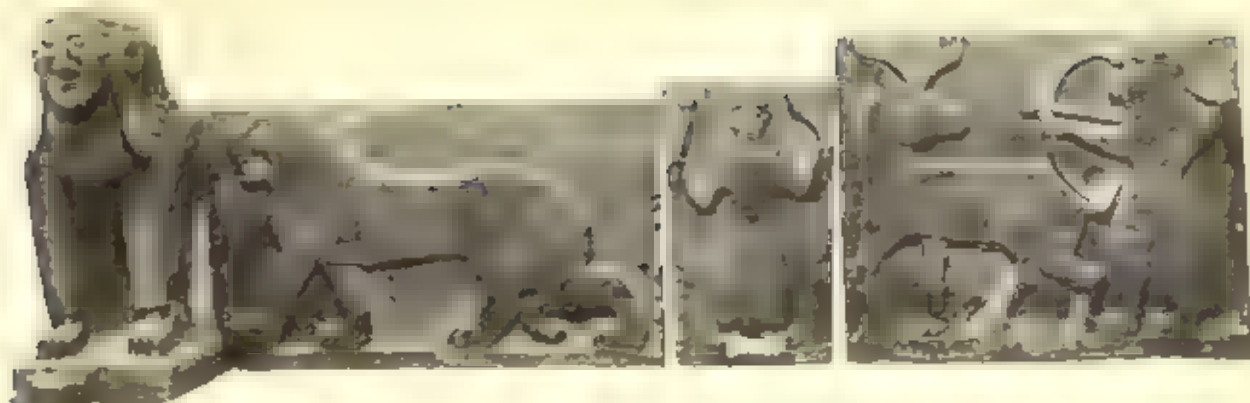
(1) F. WACHSMUTH, *Heitafische Baugeschichte*, dans *Reallexikon der Baukunst*, t. 3, p. 95 et suiv., qui indique, à bon droit, le temple

archaïque d'Hitani à l'échelle 1/1000000 et 1/1000000 comme un « hitani ».

trois grands orthostates. A l'ouest, au milieu du panneau, on reconnaît la figure de Testoup (pl. XLVI, 1) portant le caducée à cornes divines et tenant d'une main la masse d'armes et de la main de la hache qu'on voit le plus fréquemment, et dans l'autre main le boomerang, arme en bois courbe, au lieu du fouet, soit attribut habituel qu'on retrouve d'ailleurs à Tell Halaf associé à Testoup. Ce dieu est accosté, du côté du passage, par un lion se dirigeant vers l'entrée et, de l'autre côté, par une chasse au cerf. Sur la paroi orientale, on remarque l'emblème solaire, communément en usage dans le milieu de culture sumérienne. Le disque solaire *alb* porte ici par deux hommes-tauraux qui sont aidés par une figure à demi agenouillée. L'emblème solaire est accolé, d'une part, par un lion et, vers l'extérieur, par une chasse au laureau.

Des tours qui flanquaient la façade de notre bâtiment en *bitum*, il ne restait plus qu'un bas-relief conservé à l'ouest, à côté de la chasse au cerf. Ce bas-relief représentait un lion ailé à tête humaine barbu, vue de face, avec deux fortes cornes de taureau. Devant Testoup, ainsi que devant les deux sphinx portant les vases et devant l'orthostate représentant le disque solaire *alb*, nous avons trouvé les autels *in situ*. Nous avons donc, sur la façade principale du temple-palais, les trois hypostyles principales de Tell Halaf représentées de deux manières différentes : aux parois latérales avec les autels placés devant elles et, d'autre part, dans le passage de la porte où elles se dressent sur leur animal sacré, à la manière sumérienne communément en usage. Le dieu du milieu est Testoup mortel sur son taureau, à droite la spectateur se trouve la déesse Hepet Shams-bka (fig. 1 et pl. XLVII) appelée plus tard Ishtar, sur la droite reconnaissable par l'horceau qui tombe, placé sous son ventre ; à gauche est le dieu du soleil sur son lion sacré. Nous dirons, dès à présent, que nous avons trouvé la même triade divine à Tell Halaf, dans un petit lieu de culte parfaitement conservé que nous avons exhumé des débris de la ville. Nous y avons découvert le groupe Testoup et Hepet réunis et une belle statue en terre cuite représentant leur fils le dieu du soleil, sur un socle de briques crûes. Dans ce lieu de culte, devant les trois hypostyles, on a trouvé aussi l'autel commun à constater également en briques avec crûes.

Sur cet autel devaient être immolés les animaux du sacrifice, car, devant,



1. Reliefs de la partie ouest de la grande façade.



2. Sphinx voilé



TELL HALAF
Grande statue de déesse debout



PLATE VIII
The seated figure of the deity or royal figure, wearing a tall, pleated crown and a long, flowing robe. The hands are positioned in front of the chest. To the left of the figure is a large, circular object, possibly a wheel or a mirror, with radiating lines. The background is decorated with stylized, wavy patterns. The entire relief is set within a rectangular frame.

sur le sol se trouvait une grande pierre, également en basalte, servant d'autel et dans laquelle coulait le sang.

Devant la façade du temple-palais que nous venons de décrire, se trouvait un aigle géant solaire, qui devait se dresser sur une colonne. C'est au caractère animal. Les yeux sont braqués en avant comme les pharaes.

De plus, sur la terrasse devant la façade, il y avait un grand autel, dont les quatre faces latérales étaient composées de bandes parallèles, plusieurs bandes parallèles au sol formaient des dessins géométriques on l'on trouvait entre autres la tresse luttile, le double croissant, etc. On doit remarquer que les dessins ont été traités comme des masques avec des brisques émanant de la forme appropriée et non pas peints sur de grandes plaques.

Le passage qui relie la première salle large et peu profonde ou l'on pénètre après avoir franchi l'entrée principale et la vaste salle intérieure du temple, était également dépourvu de sculptures. Les premiers deux griffons géants dont les têtes d'oiseaux étaient semblables à celle de l'aigle solaire et qui faisaient fortement saillie dans la première salle d'entrée. Cela serait encore, à l'œil nu, l'indice d'un emploi tardif.

De chaque côté, les griffons géants étaient accompagnés de grands orthostates avec des sphinx ailes et dans la jonction de la porte chaque côté était accosté d'un homme en babouche. Il ne restait plus de ces derniers que la partie inférieure. Il n'est pas impossible que de cette époque les kaparaïs n'aient été constitués qu'avec ces fragments.

La partie postérieure du temple-palais était renforcée par cinq bastions de même époque que le haut massif en briques sur lequel l'édifice fut érigé. La partie inférieure de l'extérieur du mur était levée par de nombreux petits orthostates. Ils étaient déposés à l'aplomb sur un socle bas en briques. La hauteur moyenne était de 0 m. 60 à 0 m. 80, la largeur de 0 m. 40 à 0 m. 55. Un orthostate en basalte noir alternait toujours avec un autre en pierre calcaire peinte en rouge.

Chaque orthostate représentait non seulement un trait en lui-même, mais aussi

Cela représentait et rappelle les dieux aux perches sur des colonnes de toute une série de monuments assyriens. Il n'y a point lieu de s'en étonner puisque, avant de pénétrer en

Babylone, les Assyriens avaient avec eux les longes et les crochets, dans la Mésopotamie centrale.

et comme « l'art habituel » des animaux, des combats d'animaux (fig. 2 et pl. XLIV) des guerres et les rois, les êtres composites animaux et hommes (monstres), des cavaliers, des combats en char contre des animaux et des hommes, des scènes culturelles, des scènes de la vie journalière, les deux arbres sacrés : le palmier-dattier et le térébinthe. Ici aussi, nous retrouvons

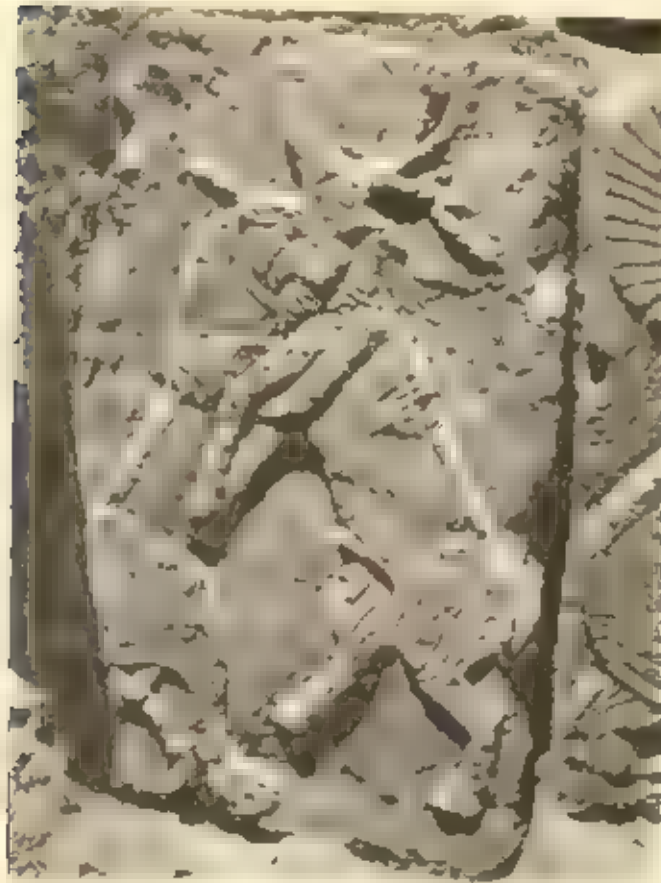


Fig. 2. — Sphinx combattant.

passé le lion, le lion aile et le lion aile sur le tel

les trois divinités principales dans toute une série de représentations : Tes-houp avec la masse d'armes et le boomerang ou le foudre, le dieu du soleil sous la forme du disque solaire ailé ou sous la forme de l'aigle solaire qui s'élève dans le firmament comme le soleil levant au-dessus d'une montagne en pain de sucre, ou protégeant les combattants en char, tantôt plantant, tantôt accroupi⁽¹⁾.

Ici la divinité féminine est de nouveau rendue par des sphinx et il est à noter que nous trouvons à Tell Halaf toutes les phases du développement par lequel le sphinx a duquel se dresse une tête

(1) Nous trouvons également l'aigle solaire associé dans des scènes de chars sur des cylindres de la terre cypariotique appartenant à la fin du III^e millénaire. L'uniformité de la représentation de l'aigle solaire est in-

teressante ; sur un petit collier d'ivoire très finement gravé provenant de Chypre, conservé au British Museum on le voit, comme à Tell Halaf, volant dans la direction du chasseur,



III

de femme et enfin, avec la disparition complète de la tête de lion, le sphinx achève de s'apposer que la forme d'un sphinx, évoluant de la façon suivante : la livante a été tout d'abord représentée sous la forme humaine debout sur le lion aile, comme c'était l'usage commun dans les nations de culture soubaréenne. Puis la forme humaine a été supprimée et on a placé une tête de femme sur le lion aile (à Zondjirli et à Karkemish la tête de femme est placée sur les épaules de l'animal qui conserve la tête du lion) et enfin on a ajusté la tête de femme à la place de celle du lion. On remarquera que les sphinx, les petits orthostates ont toujours la tête de femme couflée de la tiare à cornes divines.

À Tell Halaf, le sphinx mâle est une exception, le sphinx femelle se rencontre fréquemment. Le sphinx grec est le sphinx féminin, il est emprunté à la civilisation soubaréenne. Le sphinx égyptien est plus récent que celui d'Asie Antérieure. Du reste, dès le IV^e millénaire il y a eu des rapports entre l'Égypte et la région soubaréenne. Déjà en 3200 avant J.-C., le clouneau d'Asie fut introduit dans le delta du Nil.

Parmi les petits orthostates de Tell Halaf ceux de deux groupes d'animaux mystérieux (pl. ALA) sont particulièrement significatifs. Le sujet est, sous bien des rapports, identique à celui qui a été représenté sous la tête de la cruche de la harpe d'Our.

Les orchestres d'animaux de Tell Halaf paraissent plus archaïques et plus anciens que les représentations similaires d'Our. Là, les animaux sont disposés à partir du sol sur trois registres. À Tell Halaf ils sont librement éparpillés dans l'espace.

Il y a encore parmi d'autres petits orthostates des assemblages jusque dans les plus petits détails avec les sujets similaires les plus anciens, tels que le combat entre le lion et le léopard disposés — (A pl. 4, 1), d'une façon tout à fait remarquable. L'animal vaincu qui perd la tête en bas que (A, 2) le lion gorgonnant (A, 2). Les orthostates de Tell Halaf présentent aussi les analogies avec les plus anciennes représentations de l'Élam. Je ne signale que les figures à l'arc à deux arêtes et à des queues tout petits à côté d'animaux proportionnellement gigantesques.

Ce sont précisément ces analogies qui sont de la plus haute importance pour fixer la date des sculptures de Tell Halaf. Il y a les motifs tout à fait

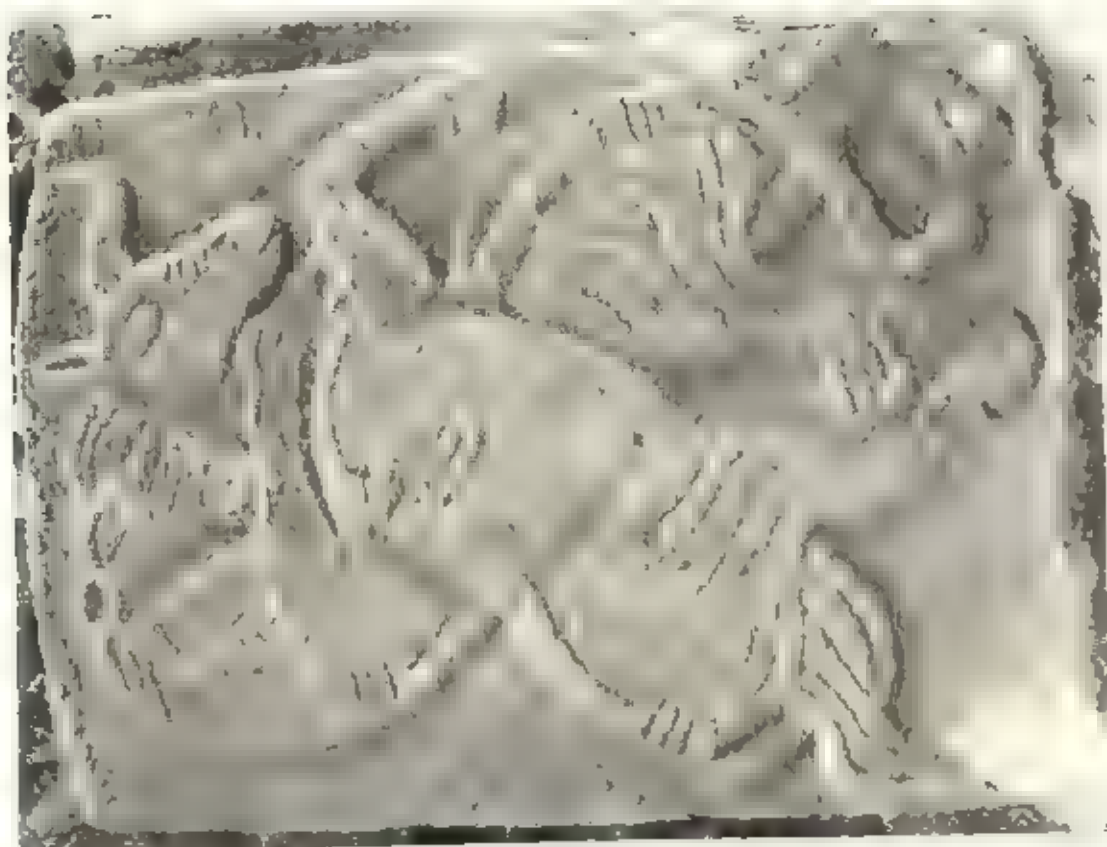
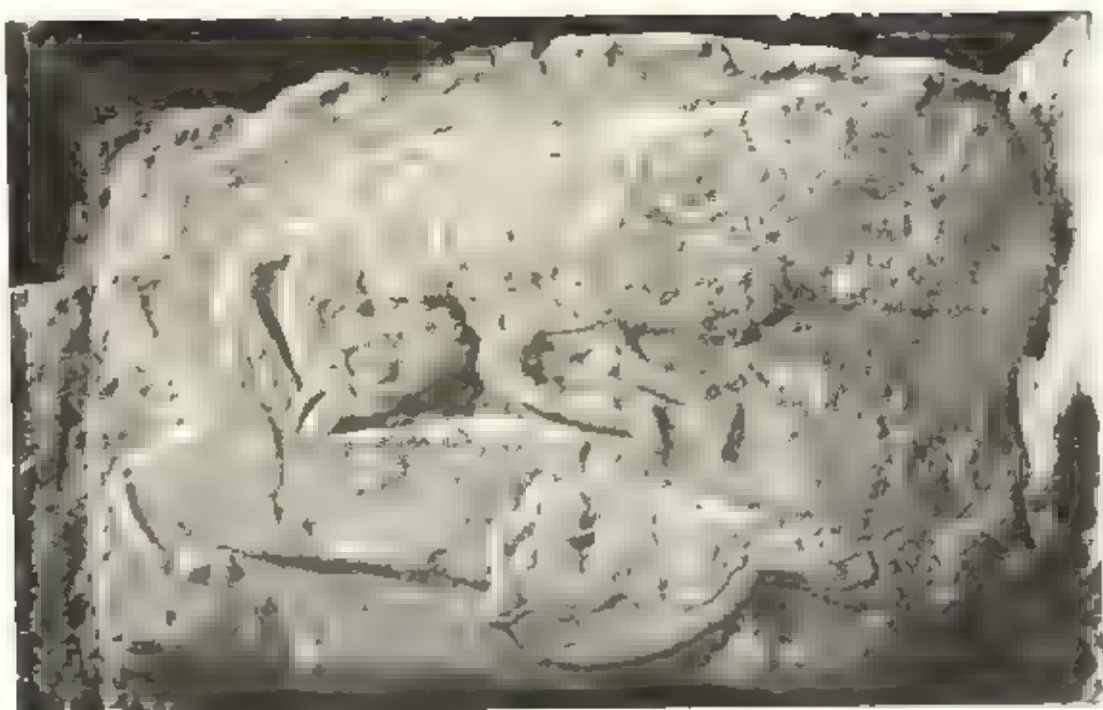
ment par les arts ont dû un art naissant sortant de la règle habituelle. Ce n'est pas dû au hasard. Il y a une constellation particulière qui concerne les représentations, la faculté créatrice a déjà disparu ou s'annule dans la première moitié du III^e millénaire.

C'est est que dans l'ancien Sumer que l'on trouve des motifs comme ceux que nous venons de signaler. Ils réapparaissent plus tard dans l'art assyrien et, sous l'influence de celui-ci, dans l'art neo-babylonien. L'art assyrien n'est pas indépendant. Il a eu, en partie, pour base l'art et l'ancienne civilisation soubaréenne — l'Assyrie appartient à l'ancien pays de Sumer — ou bien l'art et la civilisation suméro-babylonienne.

Il est difficile de terminer ce qui est le pays ancien, les orthostates de Tell Halaf ou les plaquettes en terre des harpes d'Our, etc., sur les quelles apparaissent les combats amoréens d'artu aux représentés comme ceux que nous avons mentionnés précédemment. La majorité de mes amis savants est d'avis qu'— dans le cas actuel — une plaque de pierre assez grande doit être plus ancienne que de petits objets de même genre artistique.

Et alors la question se pose : est-ce l'ancienne civilisation soubaréenne de Tell Halaf qui a emprunté ses motifs et son style à la civilisation sumérienne — ou vice versa ? Ou bien ont-ils tous les deux un ancêtre commun ? Pour pousser plus loin l'étude de cette question, il faut examiner les plus anciennes couches de la Babylonie méroïdale et celles de Tell Halaf.

Ces couches sont caractérisées dans ces deux régions par une céramique peinte accompagnée d'objets d'os, de silex et d'obsidienne. La céramique polychrome qu'on trouve à Kish, à Our, et sur d'autres sites de la basse Mésopotamie, sous le cône de Sumer — mais qui, pourtant, se conserve encore très nettement pendant un certain temps dans la plus ancienne période sumérienne — cette céramique a de grandes analogies avec celle que l'on rencontre à Tell Halaf, à Samarra, Nozde, Tepe Gaura, Tell Billa et avec celle des couches les plus profondes de Nive et d'Assur. Je tiens encore trouvée dans plusieurs endroits en Haute Mésopotamie. Elle est aussi apparentée à la céramique polychrome du I^{er} millénaire de Mishme. De même, les figurines féminines en terre cuite aux seins développés, qui proviennent d'Our sont très analogues à celles qui appartiennent à la couche de la céramique polychrome de Tell Halaf et qui ont elles aussi de larges dentelles des sortes de verrues sur le haut du bras.





Statue velue, vue de profil



Statue velue, vue de face

À mon avis, les hommes de la céramique polychrome sont les créateurs des motifs et du style que nous trouvons sur les plaquettes d'os et d'ivoire dont il reste question précédemment et sur les petits orthostates de Tell Halaf.

Comment peut-on se représenter les gens de cette couche de la céramique polychrome ? Ce problème a été résolu par mes fouilles de Tell Halaf et des environs. À 70 km. de Tell Halaf, au milieu du désert, sur une petite éminence du nom de Djebel el Beda, j'ai découvert d'énormes statues en basalte très remarquables, qui appartiennent certainement au IV^e millénaire av. J.-C.

La pièce la plus importante était une stèle à double face avec un dieu monté sur deux hommes, tout à fait comme la représentation du dieu du Soleil dans la procession de Yasilî-Kaïa, près de Boghaz-keni, datant du xvi^e siècle avant J.-C., une autre stèle à double face représente Teshoup sur un taureau; les restes d'une troisième stèle double sont certainement ceux d'une divinité féminine.



FIG. 3. — Une face de la stèle double de Djebel el Beda.

D'autre part, on a trouvé un adorant. À l'origine les sculptures étaient dressées sur un espace libre consacré au culte, dans les cavités créées dans le roc. Cette installation correspond au tumulus funéraire d'Artachas mort en 18 avant J.-C. du Némouâ Dagh non loin au nord d'Omfa. Dans ce dernier, les trois divinités principales Zeus, la déesse tarabugane et Helas, placées sur le tumulus funéraire, divisé en deux terrasses, regardant exactement comme celles de Djebel el Beda, d'un côté vers l'est, de l'autre côté vers l'ouest. Les visages des divinités des deux faces de la stèle sont très bien conservés. Ils ont le même nez et bec d'oiseau très prononcé, le front et le menton obliques, et malgré le profil du relief la barbe de face (fig. 4). Les têtes de cette stèle colossale de Djebel el Beda, haute de 4 m. environ, ont les mêmes caractéristiques que les petits objets artistiques de Sumér archaïque : nos figures à nez et bec d'oiseau.

par exemple sur des vases, comme sur la face sur les figures de profil dans les fragments ayant servi d'incrustations à Kish etc.

Les grandes statues de Djebel el Bada sont de plus, très apparentées à celles de Tell Halaf.

Deux représentent l'effigie de la grande déesse sur son trône (pl. LII), et des sphinx en face la voie (pl. XLVI, 1 et 2) ont des profils identiques à ceux en bas-relief sur le front et front-avants. Un des monstres l'homme-oiseau scorpion a les mêmes formes hippées. Le nez large et épais (pl. I) on trouve sur les bas-reliefs de Tell Halaf dans le reste du pays de Samartia, en Haute-Syrie, en Asie Mineure, appartient à la même race que celui du l'oiseau de la stèle à l'effigie de Djebel el Bada. La musculature, la position des mains, d'autres détails des lieux saints montés sur des animaux colossaux de la façade du temple-palais de Tell Halaf (fig. 1) sont analogues à ce que nous trouvons à Djebel el Bada. Il n'y a qu'une seule différence entre ces deux localités: à Djebel el Bada le vêtement est le kirtakes (pl. LI, 1), à Tell Halaf le dieu géant (pl. LI, 2) porte le costume cappadocien comme celui que l'on voit sur les empreintes de cylindres d'Asie Mineure du III^e millénaire.

Djebel el Bada appartient à l'époque de la céramique polychrome la plus ancienne de Tell Halaf.

À Tell Halaf les rois de la période de la céramique peinte ont dû être des monarques puissants et riches: la céramique polychrome se trouve en très grande quantité et le nombre des sculptures de cette époque que, comme nous l'avons dit plus haut, le roi n'a dû employer à plus tard l'employées pour son palais, est remarquablement élevé.

Mentionnons encore un autre bien important de trouvailles à l'extérieur de la ville et de la citadelle de Tell Halaf: deux tombes creusées dans le roc sur lesquelles étaient érigées deux déesses assises sur leur trône et tenant une coupe à la main. Un massif de briques construit sur les tombes et les statues les avait protégées. La plus grande d'entre elles, déesse à nez en bec d'oiseau assise sur son trône (pl. LII), a déjà été mentionnée. La tête seule est exécutée avec finesse: par ailleurs elle est complètement cubique. L'autre déesse sur son trône (pl. LII) tout est plus réaliste: elle est extraordinairement réaliste.



TELL HALAF
Grande statue de déesse assise



Fig. 100

Petite statue de dieu assis

LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GLUTHNER, S. A.
13, RUE JACOB, PARIS - VI^e,

VIENT DE PARAÎTRE :

Internationale Woche für Religions-Ethnologie
Semaine Internationale d'Ethnologie Religieuse
Settimana Internazionale di Etnologia Religiosa

V Tagung — V^e Session — V^a Sessione
Luxembourg, 16-22 Sept. 1929

Un volume in-8. 144 — 234 — 366 pages

57 fr. 50 français, port en sus

Les comptes rendus des sessions antérieures peuvent être obtenus à la même librairie

Outre diverses études relatives aux questions d'introduction et de méthode, chaque volume aborde quelques questions spéciales, à savoir :

| | |
|--|-------|
| 1 ^{re} session (1927) — 1 ^{er} volume — <i>La religion et la magie en Afrique</i> et <i>les religions de l'Afrique</i> , 346 pages..... | 25 fr |
| 2 ^e session (Louvain, 1928) — 2 ^e volume — <i>La mythologie astrale, l'islam, les peuples</i> | 30 fr |
| 3 ^e session (Louvain, 1928) — 3 ^e volume — <i>Le sacrifice; les sacrifices tribaux et autres secrets</i> et <i>les sacrifices des peuples indigènes</i> , 320 pages, 6 pl. | 30 fr |
| 4 ^e session (Munich, 1929) — 4 ^e volume — <i>Le sacré et le sacrilège</i> , 366 pages, 6 pl. | 35 fr |

Partie spéciale

L'organisation de la famille dans les diverses civilisations

[illegible]

Les faits les plus importants qui ont été établis par mes fouilles sont les suivants :

D'après mes découvertes à Tell Halaf et dans les environs, on doit faire remonter très haut, dans le quatrième millénaire, la civilisation soubaréenne. Les pierres de Djebel et Beda sont les plus anciennes statues monumentales du monde. Cette civilisation indépendante est née en Asie Antérieure ; elle est certainement tout aussi originale et tout aussi ancienne que les civilisations égyptienne et suméro-babylonienne.

Vers 2000 avant J.-C., les Hittites venant du Nord-Ouest et les Mitanniens arrivant du Nord-Est, à peu près à la même époque, pénétrèrent en Asie Mineure et en Mésopotamie où ils adoptèrent la civilisation soubaréenne, son art, son panthéon avec sa façon de représenter les dieux sur leurs animaux sacrés, etc. Il en fut de même pour les Araméens qui sont des Semites venus du Sud, et alors plus ou moins nomades. Il faut renoncer à donner le nom de « hittite » à un art que nous connaissons par Zendjirli et Karkemish et que l'on trouve dans nombre de localités de Syrie et d'Asie Mineure. Je le nommerai soubaréen à cause de son origine géographique. On pourrait aussi l'appeler hourrien en raison de ses origines linguistiques.

Les sculptures de pierre de Tell Halaf proprement dit doivent être regardées comme appartenant au III^e millénaire. On n'a trouvé qu'un seul spécimen de style plutôt assyrien et appartenant certainement à l'époque de Kapara. Si les statues des divinités avaient été exécutées par Kapara elles auraient eu ce style. En ce qui concerne son art, la Grèce a été, sous bien des rapports, influencée par l'Asie Antérieure, et particulièrement par la civilisation soubaréenne avec laquelle elle a été en rapports de très bonne heure. Je ne citerai que les cariatides, les colonnes ioniques, etc.

La race à laquelle appartiennent les habitants de Soubarton et des couches pré-sumériennes de la Basse-Mésopotamie ainsi que du plus ancien Élam a les affinités avec la race indarique dont on trouve encore des restes en Suisse et au Sud-Est de l'Europe. Certaines analogies entre la céramique polychrome d'Europe et celle d'Asie Antérieure pourraient remonter à ces primitives relations, si tant est que la céramique égéenne et grecque n'a pas puisé ses motifs et ses formes dans les anciens éléments du pays de Soubarton.

Les travaux ne sont pas encore terminés à Tell Halaf et aux environs

Mes fouilles prochaines feront porter les recherches dans les couches tout à fait profondes de la céramique polychrome de Tel Halaf et dans la colline de Fecheria-Ris el-Amou. Je le répète, on suppose que se trouve la capitale du Mitanni, Waschoukani.

N. B. — J'espère apporter ainsi la solution de quelques-uns des nombreux problèmes soulevés par les travaux que nous avons exécutés jusqu'ici.

Baron Max von Oppenheim.

ANTIQUITÉS SYRIENNES

PAR

HENRI SEYRIG

7 — Decret de Séleucie et ordonnance de Séleucus IV

Nous devons à l'amabilité de M. Prost, conservateur du Musée d'Antioche, le privilège de publier ici la belle stèle de marbre blanc que figure notre planche. M. Prost a recueilli ce précieux document dans la région la plus basse de l'acropole de Séleucie, près du lieu où le scal chement que longe directement la ville basse à l'acropole débouche dans l'Elleser¹. Des paysans qui travaillaient la chaux sur le bloc, dont M. Prost aperçut aussitôt l'intérêt. Peu de jours après, M. Prost le faisait porter à Antioche et voulait bien en réserver la primauté aux lecteurs de *Syria* — nous tenons à lui en remercier nos plus vifs remerciements.

La stèle est de forme légèrement trapézoïdale². Un fronton la couronne, dont le synaphe est orné d'une rose en relief. Aux trois angles de ce fronton sont encore attachées des acroteres, qui ne semblent pas avoir été sculptés. Au cours des temps, la stèle a été brisée en trois morceaux, dont nous possédons les deux premiers. Le troisième, qui portait la fin de l'inscription, fait malheureusement défaut, et les recherches entreprises sur le terrain pour le retrouver sont restées vaines. Tel qu'il se présente aujourd'hui, le monument donne un texte de 30 lignes, sans lacune importante. La surface inscrite est assez usée, et couverte par endroits de saletés, mais qu'il est enlaid de nettoyer la lecture n'en est pas toujours facile, et les estampages les meilleurs ne sont que d'un meagre secours pour le déchiffrement. D'excellentes photographies,

¹ Presque exactement au-dessus de la lettre S, telle qu'elle est portée sur le plan donné par Latacz, *Seleneia et Ptoleis* (Mémoires

de la Société des Antiquaires de France, 1907).

² Hauteur actuelle de la stèle : 0 m. 98 ; largeur en bas : 0 m. 35.



Inscription grecque de Séleucie de Piérie.

Motion de l'épistate Théophilos et des archontes.

En qu'il (nous) a été remis de la part du roi une ordonnance relative à Aristobachos, l'un des amis honorés qui entourent sa personne, ordonnance dont copie est donnée ci-dessous ; ou également qu'il est bon,

étant donné l'inclination de ce personnage pour notre cité et son zèle de s'établir

étant donné aussi qu'en toute circonstance intéressant la cité, il est intervenu spontanément en faveur de l'ensemble des citoyens et aussi de chacun en particulier de telle sorte que les ambassadeurs envoyés auprès du roi, Lamon, Zethos Androchos, Artobachos, viennent encore de nous annoncer à leur retour quel zèle il a déployé auprès du roi pour la cause qui les avait fait députer ;

cro, lions-nous, qu'il est bon) que la ville soit connue pour reconnaître chaleureusement l'empressement et les services des hommes de cette sorte, afin que les autres, tenant quant comment elle répond à ceux qui s'efforcent de faire le bien et enflammez de se pour aider à servir les citoyens, aient en haute estime notre droit de cité,

Phrase au peuple :

honorer Aristobachos pour ce qu'il est digne de telles dispositions,

et qu'il ait chez nous droit de cité ;

et que l'épistate et les archontes désignent un lieu dans l'hôtel des archontes pour (y faire ériger) la statue que lui décerne l'ordonnance ;

et qu'il soit inscrit par le secrétaire comme fils d'Aristobachos, dans le deme olympien et dans la tribu Laodikia.

Année 126, au mois de Daumon, 30^e (jour).

Le roi Séleucus à Théophilos, ainsi qu'aux archontes et à la ville de Séleucie en Piérie : Salut.

Aristobachos l'un des amis honorés, ayant prouvé ses services avec tout le dévouement possible à notre père, à notre frère et à nous mêmes, et ayant donné dans les circonstances les plus graves les preuves étendues de sa sollicitude pour les affaires publiques, nous pourrions par ailleurs à ce qu'il soit traité d'une façon digne du dévouement

ment dépassé à droite par sa barre, et ses lattes sont à peu près inégales. Les brancards du sigilo sont horizontales. La haste a ph, ne dépasse la ligne qu'en haut. On notera l'ab-

Stela. — XIII.

seigne ligne 37 de l'original se lit dans le manuscrit.

Enfin la date est inscrite, seigne sur sa ligne et de manière à confiner au bord droit de la stèle, en dessous de la phrase, celle late

23

pu et beaucoup et nous t'aurons tous nous-mêmes et une statue de bronze... que nous voulons voir dresser dans votre ville — — — — —.

8 — Trois bas-reliefs religieux de type palmyrénien

Les trois bas-reliefs que nous palmyrénisons sortent les par une analogie de style et de sujet qui amène à voir en eux les produits d'une même contrée et l'expression de croyances voisines.

L'un provient d'un poste militaire situé entre Palmyre et l'Euphrate : les deux autres, dont la provenance est inconnue, portent certainement la marque de l'influence palmyrénienne ou d'une influence, en tout cas, dont Palmyre a fourni jusqu'à les exemples les plus notables. Il paraît raisonnable de croire que tous trois ont été sculptés dans le désert de Syrie, entre la ligne de l'Euphrate et celle de l'Oronte.

Le premier bas-relief — qui appartient au Louvre, représente six divinités allégoriques sans fantaisie, de la manière qui caractérise le genre hiéroglyphique des artistes palmyréniens (pl. LV). Aucune inscription n'explique la scène, et celle-ci la seule est éphémère, car l'identification des figures se trouve être dans l'état présent de nos connaissances, malaisée. Deux déesses flanquant un groupe de quatre dieux : Minerve se tient à la gauche du groupe, coiffée du casque corinthien et protégée par le gide dont les épaules sont indiquées sur sa poitrine ; elle s'appuie de la main droite sur sa lance, de la gauche sur son bouclier. On sait que Minerve à Palmyre comme dans le reste de la Syrie arabe, représente la guerrière Allath dont le culte est abondamment attesté⁷. La déesse qui figure à la droite du groupe n'est distinguée par aucun attribut : elle tient dans sa main gauche un pain, le son morceau et ce geste est représenté avec une grande simplicité. Rien n'indique quelle personnalité se cache sous cette figure peu caractéristique. Ce que nous avons dit⁽⁸⁾ de la stricte hiérarchie qui régle la composition de ces tableaux devrait faire supposer peut-être que la place de cette déesse est plus distinguée que celle d'Allath placée seulement à la gauche du groupe et que la

⁷ Longueur 0 m 84, hauteur 0 m 30.

note 1

⁸ Sur Allath-Albana, voir plus haut, p. 52.

⁹ Voir plus haut, p. 190 n.



Fig. 1. P. H. 1955. 40
Mines du Centre



Rus enet palmynmer. Fouse au Wadiy Alisab

dedicace a été faite par les gens qui ne voyaient pas en Allathil un dieu suprême. On pourrait songer alors à Alargalis.

Le groupe des quatre dieux se compose d'une triade de dieux militaires en cuirasse et paludamentum, flanquée à sa gauche d'un dieu en costume civil. Cette composition rappelle celle d'un bas-relief connu (pl. XLII) où la triade de Bel, Iarbul et Agathel est flanquée à sa gauche d'un patriarcal dieu, d'ailleurs très différent du notre, et tout aussi incertain. Il paraît probable, au premier abord, de reconnaître dans nos trois dieux militaires la triade que nous venons de nommer. Le dieu qui figure au milieu et qui constitue le centre de tout le bas-relief, car il est seul à regarder droit devant lui, tandis que les autres divinités sont tournées vers lui, serait Bel, qui est souvent coiffé du *calathos*¹. Le dieu qui occupe sa droite, qui tient un glaive court et dont le manbe cache à l'épée un dieu-solaire, serait Iarbul. Le dieu au milieu, qui occupe la gauche de Bel et tient un globe à la main, serait Agathel. Mais il faut ajouter que Bel, sur tous les monuments connus, porte des maxillaires, absentes ici et qu'Agathel, dont l'insigne est le *deperya* du rousant qui ne lui fait défaut nulle autre part. Aussi l'identification de la triade est-elle, somme toute, très incertaine. L'incertitude est bien plus grande encore pour le quatrième dieu, dont la figure semble entièrement nouvelle. L'attribut qu'il tenait dans sa main droite est si triste que je n'ose me livrer à aucune conjecture. Le dieu est vêtu d'une tunique courte et d'auxillaires sur ses épaules est jeté un manteau analogue à celui des trois dieux militaires. Sa tête est coiffée d'un *calathos* gaulois.

..

Le second de nos bas-reliefs (pl. LVI) appartient au musée de Damas², qui l'a acquis d'un marchand d'Alep, mais les renseignements très dignes de foi nous ont fait connaître qu'il provenait du désert à l'Est de Palmyre, au lieu dit Oum es-Salabikh, dans le Wadi Maya. Une inscription malheureusement incomplète, et qui ne nous éclaire pas sur le sujet du relief, est gravée sur la plinthe. Elle sera publiée d'autre part par M. L. Andrieu³ et montre que le monument

¹ Voir plus haut, p. 110, fig. 2. Cf. aussi *Choix d'inscriptions de Palmyre*, p. 43, n.

² Hauteur 0 m. 22, largeur 0 m. 77.
Dans S. 11, 11, 11, 11.

a été dédié en juin 225 par un stratège de Ana et Gamala. La première de ces localités est bien connue pour avoir été le siège d'une garnison palmyrénienne, attestée par une inscription de 132⁹¹ : la seconde est identifiée par M. Lantineau avec Gmeyla, village situé à 4 km. en aval de Ana.

L'inscription gravée sur la plinthe du bas-relief est mutilée à droite, et M. Lantineau juge qu'il en manque un grand morceau. C'est aussi l'impression que donne l'étude du bas-relief lui-même, étant donné que son extrémité gauche n'est pas brisée, mais présente une surface d'attente devant s'étendre sur deux blocs. Ce qui subsiste représente un mortel, de petite taille, sacrifiant l'encens devant cinq dieux. Un seul de ceux-ci peut être identifié avec certitude : c'est celui qui occupe actuellement l'extrémité gauche du groupe, et qui est certainement Iarhibôl, en cuirasse et paludamentum avec le nimbe radie, et le glaive attaché à un baudrier. Sous sa cuirasse, il porte une tunique à manches longues. Étant donné les raisons que l'on a de restituer encore un certain nombre de dieux dans la partie perdue du tableau, il ne me paraît pas douteux que Iarhibôl ne fût accompagné, comme presque toujours⁹², de Bel et d'Azhibôl, à la droite desquels il devait se trouver en effet d'après ce que nous avons dit plus haut. Nous aurions donc un bas-relief de la triade.

À la droite de Iarhibôl figure une déesse sans autre attribut que le nimbe et le sceptre. Je ne vois pas le moyen de l'identifier, mais sa position, à la droite de la triade, montre certainement qu'il s'agit d'une déesse de rang très élevé. — À sa droite est un dieu militaire armé du boucher rond, et coiffé d'un casque aux bords évasés. On reconnaît sans peine le dieu qui accompagne la triade sur un autre relief de Palmyre (pl. XLII), mais dont nous ignorons la nature et le nom. Sa tête se détache ici sur un nimbe lisse qui semble indiquer un dieu céleste. Les deux dieux en habit palmyrénien qui se trouvent à sa droite et dont le premier porte le petit boucher rond des meharistes et des cavaliers de Palmyre, ne peuvent pas non plus être identifiés avec certitude aujourd'hui⁹³.

⁹¹ LITTMANN (*American Expedition to Syria*), *Semitic Inscriptions*, p. 70 ss. — Cf. COMONT, *Fouilles de Doura*, p. 27, note 1, et p. 59. — Sur Ana ou Anath, aujourd'hui Anah, voir Gertrude Bell, *Amurath to Amurath*, p. 24 s.

⁹² Voir plus haut, p. 190 s. — Iarhibôl est seul sur le bas-relief de la collection Poche Comont, *Fouilles de Doura*, p. 104.

⁹³ Il serait tentant de reconnaître dans le dieu casqué et dans son voisin immédiat Ar-



Bas-relief de la reine et de ses deux filles



Le troisième bas-relief (pl. LVII) est exposé dans l'*Antiquarium* de Berlin, et M. Zahn a bien voulu me donner, en même temps que la permission de le publier, les précieux détails que l'on va lire sur son origine et sur sa technique.

Le monument a été acquis l'an marchand de Berlin, lequel le tenait d'une personne qui assurait qu'il avait été découvert au voisinage du lac de Constance. Il faudra sans doute renoncer à faire jamais la lumière sur ce point. La pierre, dans la mesure où il m'est permis l'en juger, rappelle la qualité la plus fine du calcaire que travaillaient les sculpteurs palmyréniens, c'est le mortier qui avait été découvert à Palmyre : la matière dont il est fait n'aurait donc lieu, je crois, à aucune remarque. Les caractères généraux de la facture sont également ceux qui font reconnaître d'habitude une œuvre palmyrénienne, et ce sont eux qui attirent mon attention sur le monument lorsque je l'ai aperçu dans les galeries de l'*Antiquarium*. Cette dernière impression, cependant, n'a qu'une valeur générale, car M. Ingholt, qui connaît mieux que personne la technique des sculpteurs palmyréniens, croit qu'il perçoit, dans le bas-relief de Berlin, un certain goût étranger, qui le fait douter s'il est originaire de la métropole même, ou s'il n'a pas été taillé plutôt dans un lieu dont les traditions artistiques étaient voisines, mais distinctes de celles de Palmyre. Les cheveux des personnages, ne fait remarquer notamment M. Ingholt, forment une masse compacte, l'iris se détachant par des stries rares et sinuées dont on ne saurait citer d'exemple dans le répertoire pourtant si vaste de la sculpture palmyrénienne. Il en est de même pour le traitement des yeux : ou le cercle de l'iris est beaucoup plus marqué qu'il ne l'est jamais à Palmyre, et le globe de l'œil plus saillant, plus sphérique. Ces détails constituent une « manière » distincte de celle des sculpteurs palmyréniens et caractérisent probablement un atelier indépendant. En outre, sur le relief de Berlin, la femme n'est pas voilée : fait rarissime à Palmyre. M. Ingholt est également d'avis que les critères observés par lui dans le développement de l'art palmyrénien¹,

son et Azizeh, qui sont figurés dans une tenue très analogue sur un bas-relief célèbre. Cassor, *Choix d'inscriptions de Palmyre*, pl. 22, n° 4, Ingholt, *Studier over Palmyrensk Skulptur*,

pl. 7, n° 2.

¹ Ingholt, *Studier over Palmyrensk Skulptur*, Copenhague 1928.

ne sauraient être appliquées au bas-relief de Berlin pour en fixer la date, sur laquelle il serait imprudent de se prononcer. L'on peut estimer seulement en gros, qu'il appartient au *ii^e* ou au *iii^e* siècle de notre ère.

Avant d'étudier le sujet même du bas-relief, il reste un mot à dire d'un curieux détail technique. M. Zahn veut bien me écrire qu'ayant fait laver le bas-relief, il eut la surprise de constater que la tête du lancier qui occupe la partie droite du tableau était faite de stuc, et appliquée sur une surface soigneusement polie que l'on avait ménagée au-dessus de l'encadrement. Sa première pensée fut de croire à une restitution moderne, mais aussitôt s'élevèrent de sérieuses objections. La tête est modelée d'une main sûre et habile, et le réparateur attaché au musée de Berlin reconnut que le stuc ne présentait pas la ressemblance avec les stucs récents, alors qu'il en présentait une très étroite avec certains fragments de stuc antique. M. Zahn en eut alors l'idée qu'il s'agissait d'un procédé particulier de finissage, ou l'on aurait traité dans le stuc certains détails comme il est arrivé jadis le fit parfois à Alexandrie pour la tête. Peut-être même faut-il se figurer que des bas-reliefs étaient préparés pour la vente, où une place était laissée libre afin que l'acheteur y pût faire poser son effigie. Cette hypothèse paraît bien plausible, et si j'me suis permis d'ajouter un mot à l'avis autorisé de M. Zahn, je dirai que la tête du lancier, comparée à celle de sa compagne, révèle une dissimilitude dans les traits, et une ressemblance dans le style dont la combinaison peut à peine être attribuée à un faussaire moderne. Je ne connais malheureusement ni, en Syrie, aucun exemple d'un emploi semblable du stuc. Cette circonstance m'inclinait peut-être à croire que la tête du lancier primitivement taillée dans la pierre, fut perdue par un défaut de celle-ci ou par un accident de la hache qui induisit le sculpteur à lui substituer une effigie modelée.

Seule la partie supérieure du bas-relief est conservée. On y distingue trois personnages : celui du milieu étant caractérisé par une stature qui le met fort au-dessus des deux autres — est une divinité entre deux mortels.

Cette divinité a la figure anthropomorphe, elle porte une tunique à manches et une cuirasse qui moule son torse ⁽¹⁾ sur la cuirasse est jeté un manteau muni

(1) Cette cuirasse, au premier abord, rappelle la cuirasse que portait l'infanterie romaine au *ii^e* siècle après J.-C., une cuirasse

faite de lames métalliques souples, qui recouvraient le buste et dont l'imbrication procurait une certaine aisance (Voyez, par ex., les bas-

laire, retenu sur l'épaule droite par une agrafe discorde. Un pan de ce manteau reparaît sous l'aisselle gauche pour s'enrouler autour du bras et retomber sur l'avant bras. La main droite s'appuie sur un sceptre long, la gauche serre la poignée d'un glaive. On peut se demander, au premier abord, s'il s'agit d'un dieu ou d'une déesse. Je croirais que c'est une déesse, qui épouse les formes du corps, ne convient guère qu'à un dieu. Il existe à vrai dire, sur certaines monnaies d'Alexandrie¹, une image le flanc en cuirasse. L'une cuirasse, mais le cas semble exceptionnel, et la chose difficile à traduire à plus grande échelle. En général, les déesses militaires portent un turban coiffé, qui voile leur poitrine ou ne laisse voir qu'un sein seul nu, à la manière des améziennes². Un bas-relief encore inédit du temple de Bel représente une assemblée de dieux militaires, vêtus de cuirasses courtes à long requin, mais parmi eux se trouve une figure dont le torse est voilé par une espèce de manteau, bien que les lambrequins fassent supposer la présence d'une cuirasse sous le manteau. J'inclinerais à voir en elle une déesse, et dans son vêtement le compromis d'un artiste que gênait la nécessité de donner à une cuirasse collante les formes d'un corps féminin. Je me parais à peu près sûr que le bas-relief de Berlin représente un dieu.

La coiffure de ce dieu est très ligne de remarque. Sur le sommet de la tête est posé un petit *calathus* à godrons, dont l'exemple n'est pas unique à Palmyre ². Mais en outre, sur la chevelure même, est posé un ruban dont les extrémités rondes, après avoir été nouées sans doute sur la nuque, encadrent la tête du dieu. Le ruban devait être fait d'une étoffe en pesée, ou, plus proba-

reliefs des lettres de Trochu et ce M^r Auzelle a eux mêmes comparé en lignes l'or
Wesley *Jahrbuch der Antiquarischen Instituts*, 48, 1934, p. 116 et 117, un coin de
l'aile du Septime-Sévère : S. HERNANDEZ. *Reper-
toire des reliefs*, I, p. 460 n. s. Mais cette analogie n'est pas complète. Sur notre relief, les zones horizontales de la cuirasse sont mar-
quées de bandes, qui paraissent indiquer de
petites plaques métalliques, elles-mêmes im-
briquées, lesquelles auraient donné à chaque
zone une grande souplesse. Entre ces zones
les entailles figurent de minces bandes unies.

qui sont véritablement les les de tout qu'as-
sument le lien entre les autres d'ordres
et sous-jacents et l'ensemble de la vie
[1961]

British Museum Catal., Alexandria, pl.

¹⁴ En Syrie voir, par exemple, les monnaies de Tyr à l'époque romaine (Bazzon, *Persees Acheménides*, pl 38, n° 20), et la laraine de bronze de la collection de Clercq (du Rivouin *Collection de Clercq*, 3, pl 52).

¹² Voir p. 459 et pl. LV.

blement, d'un métal précieux qui rehaussait l'aspect de l'idole. Beaucoup d'images orientales donnent aux monarques ou aux dieux une double coiffure analogue à celle que nous voyons ici. M. Zahn rappelle¹ que la statue d'Astargatis, à Bamnec, portait autour de son *calathos* un diadème ou *ceste*, que représentent également les portraits de la reine Musa, assimilée à Venus Laniée. Sur les monuments du Nimroud Dagh, un diadème ceint le front des dieux et celle du roi² et l'on pourrait citer aussi les monnaies des dynastes de Bactriane³ ou le band au royal accompagné le casque ou la *causa*.



FIG. 1. — Médallion de terre cuite
Palmirène.

Je ne saurais citer, parmi les objets recueillis à Palmyre, qu'un médaillon de terre-cuite, malheureusement très abîmé, et dont je reproduis ici l'aspect (fig. 1). L'on y voit un dieu imberbe, cuirassé, avec le paludamentum; sa tête est coiffée d'un *calathos* à godrons, et sur ses cheveux est posé un diadème dont les extrémités flottent de part et d'autre du buste. Cette figure ressemble, jusque dans les moindres détails de son accoutrement, à celle du bas-relief de Berlin.

D'autre part un bas-relief découvert récemment à Doura donne à un dieu de Ana sur l'Euphrate une coiffure tout à fait identique⁴. Cette mode se semble donc avoir été assez répandue en Palmyrène.

De part et d'autre il s'agit de se tenir un homme et une femme. L'homme, tête nue, est vêtu d'une tunique à manches, sur laquelle est jeté un manteau semblable à celui du dieu; il s'appare de la main droite sur une lance plus haute que lui, et tient de la main gauche un fer formidable. La femme, dont presque tout le corps a disparu, élève de la main droite une palme, ou plutôt un ou deux rameaux, et tient de la main gauche un pan de son vêtement. Elle aussi se pre-

¹ ZAHN, *Antiquarian Studies presented to Sir William Ramsay* p. 1316 notamment p. 1322 (note 3).

² HOMANN und PUCHSTEIN, *Reisen in Mesopotamien und Nordsyrien*, pl. 29 et 30.

³ *British Museum Catalogue, Coins of the Greek Kings of Bactria*, pl. 5 n° 13 (Antiochus); 7-41 (Eucratide).

⁴ HORN, *ss, Illustrated London News*, August 12, 1931, p. 240, fig. 7.

sont l'air et le simple contour du nez et de la bouche, par exemple. Mais le plus frappant est ces deux personnages à un physionomie. Alors que les traits du dieu — à la réserve des particularités que nous avons notées — reprennent par leur plate régularité à ceux de la plupart des *glaucocéphales*, ceux des deux hommes et des deux femmes, très accusés chez l'homme, mais que je crois percevoir aussi chez la femme, dont le visage ferme et la bouche expressive ne semblent pas tout à fait un modèle convenu comme celui qu'imite le visage du dieu. Or, ces deux physionomies sont assyriennes. À s'appuyer sur l'onde d'argile qui sépare l'homme du monstre, avec son menton glabre et sa forte moustache, avec ses sourcils dont le médian s'est attaché à marquer la broussaille, avec son nez droit, ses lèvres, ses cheveux plats venant s'arrêter en un pinceau sur la tête, les traits caractéristiques d'un barbare du Nord. Il ne semble pas douteux que ce soldat ne participe à un des nombreux types mixtes et métis que nous avons rencontrés dans les sculptures assyriennes, une partie au moins de sa souche est le Syrien. À part l'onde d'argile et le nez, il ne présente rien de particulier. On dispose maintenant sur la face de la statue les moyens par lesquels on peut passer plus ou moins facilement d'un type à l'autre.

La figure par elle-même ne paraît pas être sensée dire autre chose que l'air du dieu. Le caractère de son expression est la même que celui des autres statues assyriennes. Le véritable geste et les expressions des visages sont assez peu accusés, avec clarté, et c'est peut-être ce qui explique que les statues de la figure sont si communes. Les visages sont tous d'un type, les visages tels que l'on en trouve dans les statues assyriennes, mais ils ne paraissent pas offrir et paraître à l'œil un grand intérêt. Les visages sont tous d'un type, les visages tels que l'on en trouve dans les statues assyriennes, mais ils ne paraissent pas offrir et paraître à l'œil un grand intérêt. Les visages sont tous d'un type, les visages tels que l'on en trouve dans les statues assyriennes, mais ils ne paraissent pas offrir et paraître à l'œil un grand intérêt.

¹ CUMONT, *Familles de Douce*, p. 67 pl. 32.

² *Ibid.*, p. 72 pl. 33, et, PETERSEN, *Le dieu*, p. 1.

Palmyre, aux mains d'un mortel, dans aucune scène rituelle. En revanche, il est figuré dans la main d'Agabôl sur le bas-relief palmyrénien de Bruxelles (pl. VIII) comme dans la main d'un autre dieu syrien sur un autel du musée de Damas ¹ et il est l'un probable que tous deux ont emprunté l'attribut de leurs fidèles. Enfin, le rameau est très fréquent à Palmyre dans la sculpture funéraire soit qu'il accompagne le *darsabum* ², soit qu'il figure dans la main des défunts ³. Je croisais que dans l'un et l'autre cas, le rameau est destiné à écarter du mort toute influence maligne, comme il écarter toute impureté de celui qui visite le temple des dieux.

9 — L'incorporation de Palmyre à l'empire romain ⁽⁴⁾.

L'éditement du sanctuaire de Bel vient de rendre à la lumière deux textes qui fournissent — si l'on excepte la razzia qu'Ardur opérera sur la ville en 12 avant J.-C. — les plus anciens témoignages que l'on ait sur les rapports de Palmyre avec les Romains. L'un et l'autre de ces documents sont relatifs aux premières années du règne de Tibère.

M. Carcopino vient de publier le premier — un texte honorifique rédigé en arabe — pour un certain Alexandros, ce personnage, expressément qualifié de Palmyrénien, avait été envoyé comme ambassadeur par Germanicus en Mésopotamie. La Mésopotamie est regardée par certains comme n'étant distincte en

¹ Le rameau tenu par Agabôl est tout petit, moins gros que — Bas-relief du musée de Damas : Balthusis, Adonis und Ennan, pl. 9, n° 2. — Sur une série de dieux syriens tenant des palmiers, voir ROZENVALLER, *Helioserosiana Arethusa*, 1920. Mais le sens de *et mellema* n'est pas sûr. CLEMENT GANTHEAU, *Revue d'archéologie orientale*, 7, 1931, interprète certaines palmiers, figurées sur des tessères palmyrénienes, comme les symboles de la charge du symposiarque des prêtres de Bel.

² Voir par exemple CUNEO, *Choix d'inscriptions palmyrénienes*, pl. 28, n° 3, 4 ; 12, 16. LAMBERT, *Studien über Palmyrenische Skulptur*, pl. 1, n° 3 ; 4, n° 3, etc.

⁽⁴⁾ CUNEO, *Choix d'inscriptions palmyrénienes*, pl. 27, n° 10, 11 ; 12, etc.

⁽⁵⁾ Cette notice a été communiquée par M. Carcopino à l'Académie des Inscriptions dans sa séance du 22 avril 1932. M. Carcopino a bien voulu, à cette occasion, m'envoyer de précieuses remarques, dont je tiens à le remercier ici très vivement, et dont le lecteur trouvera la trace dans les lignes qui suivent.

⁽⁶⁾ GANTHEAU, *Syria*, 12, 1934, p. 139, n° 18, qui est surnommé Alexandros Palmyrénien, parce qu'il a fait (?), auparavant (?) et Germanicus l'a envoyé de Mésopotamie et chez Orontès Samuigeram roi d'Émèse, roi suprême,

rien de la Characène, par d'autres comme étant sa voisine immédiate¹. L'une et l'autre explication nous ramènent au fond du golfe Persique où florissaient les comptoirs palmyréniens de Spasinus barax² et de Forit³. On conçoit que Germanicus n'ait pu trouver meilleur ambassadeur à députer la bas qu'un marchand palmyrénien. Alexandros était chargé en outre d'une mission auprès d'un certain Orabzès, sans doute un dynaste local de la même région. D'autres circonstances, que la mutilation du texte empêche de préciser, avaient mis Alexandros en relation avec Sampsigeram II, roi d'Émèse, ce qui semble indiquer une activité diplomatique étendue.

Le second témoin du règne de Tibère à Palmyre est un ex-voto monumental dont la dédicace vient d'être trouvée dans la *cella* d'un temple de Bel (fig. 2 et 3).⁴ L'ex-voto consistait en un groupe de trois statues. Tibère y était placé au centre, ayant à sa gauche — à la place d'honneur suivant l'usage romain⁵ — son fils adoptif Germanicus, à sa droite son fils Drusus, qui était cadet de Germanicus. Sur l'entablement qui couronnait le podium de ce groupe, et qui seul nous est conservé, était gravée une dédicace aux trois princes, faite par un certain Minneus Rufus, légat de la légion I^{re} Fréventensis. Cette inscription est postérieure à l'avènement de Tibère en 14, antérieure à la mort de Germanicus, en 19. Elle ne figurait donc pas dans la *cella* où elle a été trouvée, puisque celle-ci n'a été inaugurée qu'en 32. Mais le bloc est si lourd, que l'on n'a guère dû l'apporter le long d'un chemin, être exposé dans la grande cour du sanctuaire.

Rien ne permet d'affirmer que la dédicace de Minneus Rufus remonte exactement à la même époque que l'ambassade d'Alexandros en Mésopotamie, mais elle ne peut lui être antérieure que de si peu, que l'on est certainement justifié à considérer l'une et l'autre dans le cadre de la politique suivie par Germanicus lors de son voyage en Syrie⁶. Toiles deux prennent alors une

¹ WEISSBACH, *Charakene* (Pauli-Wissowa),

² FÉVALEN, *Essai sur l'histoire de Palmyre*, p. 53 s.

³ Voir ce texte à l'appendice, p. 274.

⁴ Un exemple tout à fait clair de cet usage est donné par les représentations de la triade capitoline, où Junon est toujours figurée à la gauche, et Minerve à la droite de Jupiter, bien que Junon soit toujours nommée dans

les textes au second lieu, et Minerve au troisième lieu. FAUTHIEN, *Ameritena Journal of Archaeology*, 21, 1917, p. 313 s. Cf. *Revue archéologique*, 1929, p. 90.

⁵ *Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions*, 1932, p. 98. Ce texte sera publié prochainement dans *Syria* par M. GASTRICH.

⁶ Il est possible, bien que cela ne soit nullement assuré, que Germanicus soit venu

hypothèse établie par Mommsen¹ qui a eu tant que la ville de Palmyre de l'époque romaine l'équivalent de ce que nous appelons aujourd'hui la commune. Mais il fut dissoute, avec raison, par le fisc de cet empire, sous le règne d'Hadrien, et fut érigée en ville romaine sous le règne d'Antonin. Les questions qui se posaient en cette question étaient adressés à la ville, il reste possible que celle-ci les ait invoquées comme une jurisprudence commune à la province. On ne saurait donc rien conclure de leur mention.

Le *Forum aedilicium* de Palmyre² ne nous fournit aucune base plus sûre pour argumenter que cette ville n'avait un *forum aedilicium* après Darius. Les plaques de Palmyre ne nous fournissent aucune base plus sûre que celle-ci, car Darius a frappé des monnaies à l'effigie de Néron en 62-63, et celle de Domitien comme César en 75-76.

Il n'y a aucune autre structure en place, en observant que les *curiae* palmyréniennes ne furent ni érigées simultanément, ni le conseil et le peuple pour le 121, que ce ne soit un nouveau *forum aedilicium* qui fut la constitution de la ville; et que ce changement devait être lié avec l'annexion de Palmyre à la province de Syrie. Mais on ne peut pas conclure de ce conseil et du peuple sont toujours ensemble dans les décrets, et l'on ne voit au reste aucune nécessité d'admettre le côté théorique de cet argument, selon lequel les Palmyréniens auraient attendu leur annexion à l'empire pour donner à leurs *curiae* et à leur *forum aedilicium* une nouvelle constitution.

L'annexion d'Hadrien nous renseigne sur le fait que la ville de Palmyre n'avait pas de *forum aedilicium* sous son régime séleucide, et par conséquent on peut conclure de celle que nous allons tenter de fixer pour Palmyre.

¹ Mommsen, *Römische Geschichte*, 5, p. 423; cf. Courant, *Textbook of North-Semitic Inscriptions*, p. 263.

² FÉVRIER, *Essai sur l'histoire de Palmyre*, p. 4.

³ *Ibid.* p. 20.

⁴ SAILLY, *Numismatique de la Terre Sainte*, p. 365. Je ne sais si ce relevé est complet. Il vaut davantage que la récente étude de M. SINGH (The Coinage of Nera, Londres 1906).

FÉVRIER, *Essai sur l'histoire de Palmyre*, p. 21.

⁵ Le texte sera publié prochainement dans *Syria*, par M. Caillieux.

⁶ Ce raisonnement serait valide si l'on pouvait croire que Palmyre, jusqu'à son annexion, avait été gouvernée par un prince. Les Romains auraient remplacé celui-ci par une constitution démocratique, et la mention du conseil et du peuple pourrait alors constituer un *in hoc*. Mais on ne sait rien de pareil.

⁷ Le nom veut bien me l'écrire M. Cornu. Il s'agit le ressortir de l'épigramme de C. Julius Sampsigeramus Silas, gravée à Éphèse en 78, que le frère de Silius.

..

Le R. P. Poudehard, dont on connaît les recherches fécondes sur les vestiges de la frontière romaine de Syrie, a découvert récemment au voisinage d'Erek, à 10 milles romains de Palmyre sur la route de l'Euphrate, un milliaire que le R. P. Mouterde a tenu à publier aussitôt d'après un estampage⁽¹⁾. Les circonstances favorables d'un séjour à Palmyre m'ont permis depuis lors une étude plus approfondie de la pierre, dont la surface est très fruste, et d'y lire quelques signes nouveaux, qui en précisent exactement la date. La borne, qui porte les noms de Vespasien et de Titus, et celui du légat propréteur M. Ulpius Traianus, a été élevée dans la première semestre de 75. Posé à l'Est de Palmyre, ce précieux monument prouve donc que la ville appartenait à l'empire, en fait, dès cette date.

Cet important renseignement n'est pas le seul que l'on soit en droit de demander au nouveau milliaire. Une borne posée à Erek ne peut appartenir — tout au moins lorsqu'elle remonte à une date antérieure à la campagne par laquelle Lucius Verus acquit à l'empire le cours du moyen Euphrate — qu'à la route aujourd'hui bien connue qui joignait Palmyre à Sura en passant par Erek (Aracha), Soukline, Tavrîb (Oriza), Khoulle (Cholle), et Resapha⁽²⁾. Un coup d'œil sur la carte permet de conclure que la route de Sura à Palmyre devait nécessairement être prolongée vers le Sud-Ouest par une autre route qui devint plus tard la *Strata Diocletiana* et qui joignait Palmyre à la Damascène. Voilà donc fixée toute la frontière orientale de la Syrie moyenne, et l'on voit maintenant que son tracé, destiné à n'être porté en avant qu'un siècle plus tard lors de la guerre parthique de Lucius Verus, avait été établi dès le règne de Vespasien. Venant après l'annexion de la Cappadoce, de la Commagène, et de la Judée, cette organisation de la frontière syrienne complète le tableau des mesures par lesquelles ce prince renouvela entièrement le front que l'empire romain présentait aux Parthes⁽³⁾.

lors vide DITTENBERGER, *Oriens graeci inscript selectae*, 604.

⁽¹⁾ MOUTERDE, *Mélanges de l'Université St Joseph*, t. 5, 1930, p. 332 s. Voir le texte à l'appendice, p. 276, n° 2.

⁽²⁾ Voir, en dernier lieu, DUSSEAU, *Topogra-*

phie historique de la Syrie, p. 254 s., l'ouvrage de SYRIA, 12, 1931, p. 276; HOSCHKISS, *Klio*, 23, 1931, p. 146, in., *Syria Pauly-Wissowa*, p. 1666.

⁽³⁾ Voir COMONT, *L'annexion du Pont polémonique et de la Petite Arménie (Anatolien*

Vespasien porta-t-il le premier la frontière à l'Est de Palmyre, ou trouvait-elle cette ville déjà garnie de troupes romaines et se borna-t-il à organiser la frontière ? Il paraît difficile de rien affirmer sur ce point. Des indices légers sans doute, mais que l'on ne peut ignorer, montrent que Palmyre était liée à Rome depuis quelque temps par un lien de clientèle assez étroit. Il ne faut pas tirer d'argument, je pense, le l'épithaphe trilingue de Lucius Septimius Chrysanthus¹⁾ gravée sous le règne de Claude et dont la rédaction latine s'explique peut-être par le simple fait que le titulaire était citoyen romain. Mais M. Cantinneau a déchiffré récemment un texte bien plus explicite, une dédicace trilingue faite au mois d'avril 74 par le conseil et le peuple de Palmyre en l'honneur d'un de leurs compatriotes, Hairan fils de Bonos, artiste décorateur²⁾. Au une particularité de ce personnage ne semble expliquer l'emploi de la langue latine à côté des deux langues officielles ordinaires, et cet emploi, dans un document administratif, un an avant la pose du milliaire à Erck, paraît bien indiquer que Palmyre se trouvait dès lors dans la situation dépendante où nous l'a montrée le document. Un autre indice, moins précis à vrai dire, est fourni par une inscription d'époque flavienne qui atteste l'existence à Palmyre d'une tribu *Chontas*³⁾. La coutume des cités grecques, de donner le nom des empereurs aux tribus dont elles étaient constituées est liée de près au culte impérial et l'on peut douter si le culte de Claude était encore assez vivace sous les Flaviens pour provoquer un hommage de cette importance. La tribu *Chontas* doit remonter au moins au règne de Neron, et si sa fondation ne prouve pas formellement que Palmyre fut alors autre chose qu'une ville cliente de Rome, elle nous montre du moins que Rome exerçait à Palmyre une influence prépondérante.

La question du statut des Palmyréniens vis-à-vis de l'empire reste d'ailleurs obscure. Marquardt⁴⁾ pensait que les principautés syriennes, malgré leur indépendance formelle, étaient incorporées à la province, et l'on pourrait faire la même hypothèse pour Palmyre. M. Rostovtzeff⁵⁾ assure au contraire

Studies presented to Sir William Hamdy, p. 119.

¹⁾ Répertoire d'épigraphie sémitique, n° 2139.

²⁾ CANTINNEAU, Syria, 14, 1933.

³⁾ CANTINNEAU, Inventaire des inscriptions de Palmyre, 1, n° 6 ; cf. FÉVRIER, Essai sur l'histoire de Palmyre, p. 17.

⁴⁾ MARQUARDT, Römische Staatsverwaltung, p. 398.

⁵⁾ ROSTOVETZKEFF, Social and Economic history of the Roman Empire, p. 332, Seleucid Babylon, p. 75. Dans ce dernier ouvrage, M. Rostovtzeff argue d'une phrase du traité de Pal-

à Titus en 77 ¹, alors que depuis deux ans une route militaire romaine s'allongeait à l'est de la ville. Le conflit qui apparaît ainsi entre le texte de Plin^e et celui du milliaire d'Erek, peut donner lieu, semble-t-il, à trois conjectures différentes :

1^o Ou bien Plin^e ignorait vraiment que Palmyre appartenait aux Romains et sa notice est fondée sur quelque autorité perdue. Cette hypothèse suppose une ignorance complète de faits contemporains importants, sur lesquels il ne semble pourtant pas qu'il fut étranger à un homme comme Plin^e de se renseigner auprès des soldats et des fonctionnaires qui residaient à l'écart. Si l'on consulte toutefois l'adiactre ², il en est de toute valeur au texte de Plin^e, et laisse une autorité absolue à celui du milliaire.

2^o Ou bien Plin^e écrivait en connaissance de cause, mais le passage relatif à Palmyre a été rédigé avant 71 ou 72, c'est-à-dire un temps où l'un ou l'autre, en effet, que Palmyre fut encore libre. Si l'on admet cette hypothèse — la seconde, comme la précédente, l'autorité du milliaire ;

3^o Ou bien Plin^e écrit en connaissance de cause, et les circonstances qui rapporte sont, en effet, contemporaines de la déduction de son livre en 77. Dans ce cas, on devra croire que les Romains avaient laissé à Palmyre l'honneur que la ville fût comprise à l'intérieur des frontières, une ombre de liberté dont l'histoire de la Syrie romaine offre quelques exemples, et dont Palmyre aurait fait usage pour donner ses complaisances aux Parthes. Une telle hypothèse n'est pas absolument incompatible avec le peu que nous savons des événements qui marquaient, entre 70 et 79, la longue ligation de l'armée en Syrie ³. D'après les indications dispersées et succinctes des auteurs, le légat aurait remporté sur les Parthes une victoire ⁴ assez importante sur Me-

¹ *Ibid.*, *proef.* 1 s.

² M. Carcopino me fait observer avec raison que cette hypothèse est moins vraisemblable qu'il ne m'a paru, étant donné les retards de l'information de Plin^e, vérifiés pour la Gaule et l'Afrique; étant donné *Naturalist.*, 6, 137-143, où ses sources les plus récentes sont AGRIPPA, DEXTER (Isidore?), ou CHARAL, JONA II, antérieures de soixante-quinze ans au moins à la dédicace de l'Adiactre naturelle; étant donné au surplus l'ana-

logie entre le passage de Plin^e et la phrase d'ARRIEN sur la situation en 81 av. J. C. (*Bellic.*, 1, 35) : « Περσῶν καὶ Ἰνδοῦ βασιλέως ἱπποὶ καὶ ἐκείνου ἐκείνη ἡ γῆ ».

³ Waddington, *Fastes des provinces asiatiques de l'empire*, n° 490, BARNETT, *Studies in the History of the Roman Province of Syria*, p. 12 s.

⁴ PLIN., *Panegy.* 14, non incunabula hocce ubi, Caesar, et rudimenta, cum prae admodum Parthica lauro quiritum patris augeres. Cf. PA-



Fig. 1. — Polymère, Dédicace à
Thère & Acemideus et A. Iren-
ne. — Dédicace de M. A. 17.



Fig. 2. — Polymère, Dédicace à Thère & Acemideus et A. Irenne. — Dédicace de M. A. 17.

0.30 m.

personnages appartenant à la tribu Horatiae qui rendrait la restitution tout à fait certaine.

Il est fort probable que la ligne 1 appartient seule à l'édit premier de l'inscription.

Les lignes 2 et 3 sont gravées avec beaucoup de légèreté et semblent postérieures. Je serais porté à croire que l'inscription n'est primitivement toute entière sur le bandeau supérieur de la corniche, et que le monument a subi de nombreuses circonstances que nous ne connaissons pas, et qui peuvent avoir quelque relation avec les vicissitudes de la politique, l'édit brisé à ses deux extrémités, de sorte qu'il a dû être gravé une partie du texte sur la gorge mutilée pour la rendre sous ses complètes. Les additions à la ligne 2, mentionnées plus haut, seraient encore postérieures.

2

M. la mare située à 27 km. de Palmyre sur la piste chamelière du pays d'Arak (cette piste quitte la piste araméenne de Der ez-Zor à 20 km. de Palmyre, près des ruines d'un petit édifice de briques crues). Le *malnare* a été découvert par le R. P. Poidebard grâce aux copies et aux estampages duquel le R. P. Munterde en a donné une publication dans l'op. cit. p. 270, que j'ai pu lire sur l'original quelques lettres de plus, notamment la fin des lignes 2 à 9. La restitution suivante est naturellement conjecturale dans ses détails, et notamment pour ce qui est de la longueur des abréviations; l'on pourrait introduire aussi les titres de censeur et de père de la patrie.

[IMPPVESPASIA]
[NVS CAESARAV]C
[PONTIF MAX]
[TRIBVN POT]ESTVI
5 [IMPERAT.]COSVI
[DE]SIGVI
[ET]CAESARAVGE
[VESPASIAN P]ON
[TR]IBVNIMP[RO]SIII
10 [SVB]
[NVI]PIO[TR]AIANO
LEGAVGPRO
PR
XVI

[Impp. Vespasianus Caesar Aug. | Pontif. max., | tribun. pot.]est VI | [impe-
rat.]cos VI de qua III, et T. Caesar Aug. | [Vespasianus, pater, | tr. p. II
imp., ..., co]s, III, | [sub | M. Ul]pio [Tr]aiano, leg. Aug. pro | pr., | XVI.

L. 14. Les lettres XVI se trouvent fort aux 27 km. qui séparent Palmyre de la borne.

Le 6^e consulat de Vespasien et sa 6^e puissance tribunitie chevauchent entre le 1^{er} janvier et le 1^{er} juillet de 75, ce qui date la borne.

M. Ulpius Trajanus, père de l'empereur Trajan, gouvernait encore la Syrie comme légat à la mort de Vespasien, en juin 79, et fut nommé proconsul d'Asie peu après. Les plus anciens témoignages de sa légation ne remontent pas, jusqu'à nous, au delà d'octobre 76 (voir p. 273, note 3). Notre milliaire prouve qu'il est resté en Syrie quatre ans au moins.

HENRI SÉVRIER

Bejrout, juillet 1932

DEUX INSCRIPTIONS BILINGUES DE PALMYRE

PAR

HARALD INGHOLT

I

Le savoir-on de la Fondation danoise de Hask Oersted et le concours bienveillant du service des Antiquités du Haut-Commissariat français à Beyrouth m'ont permis d'accomplir une mission archéologique à Palmyre au mois de novembre 1928 ¹⁾.

Parmi les inscriptions découvertes, les plus intéressantes sont certainement deux bilingues grecques et palmyréniennes ²⁾.

L'une d'elles a été trouvée tout à fait par hasard. J'ai pu, une après-midi, examiner de plus près les pierres employées dans les fortifications byzantines, derrière le grand temple, le Bel, pour essayer de retrouver le bas-relief représentant le dieu Agapet Varod sacrifiant à son dieu, découvert en 1925 ³⁾. Sur un fragment de colonne, j'aperçus alors des caractères grecs; je fis déloger la pierre, qui constituait la moitié inférieure du fût. Seize lignes de grec et au-dessous six lignes en caractères palmyréniens furent mises au jour.

La largeur de la pierre est de 92 cm., la hauteur le 75 cm., et la hauteur des lettres grecques et palmyréniennes d'environ 2 cm. et demi. Malheureusement l'inscription grecque est incomplète. La hauteur de deux ou trois lignes font vraisemblablement défaut. Mais le reste de la dédicace est très bien conservé et la lecture et la traduction ne présentent de difficulté ⁴⁾.

¹⁾ Cf. *Syria*, X, 1929, pp. 479-80.

²⁾ Cette pierre a été communiquée sous une photographie à l'Académie des Inscriptions le 18 octobre 1929.

³⁾ Cf. *Actes du 5^e Congrès international d'histoire des religions à Lund*, 27-29 août

1929, Lund 1930, p. 174.

⁴⁾ Les dessins des figures 1 et 2 ont été faits d'après les photographes par l'architecte Charles Christensen, qui m'accompagna à Palmyre en 1928.

6. 10
 εὐκλυνε, καὶ ἀσπάζεσθαι αὐτὸν
 Μικροῦ Φυλακίου καὶ Οὐενδίου
 Ῥούρου ὑπαγεῶν καὶ ἀπὸ τῆς πα-
 τρίδος καὶ τῆς στρατῶν καὶ ἀνδρεί-
 7. 15
 αὐτοῦ ἀνδρείου καὶ τῆς στρατῶν
 πλειστάτης καὶ τὴν αὐτὴν ἀνδρείαν
 καὶ ἀρετὴν σώσαντα καὶ ἀπ' αὐτοῖς (sic) μαρ-
 τυρηθέντα ὑπὸ τοῦ Ἰαριδίου τοῦ πατ-
 ρου ἡμεῶν καὶ τῶν στρατῶν καὶ αὐ-
 10. 20
 τῆς πατρίδος ψηφίσμασι, ὅφ' οἷς ἀμειβομέ-
 νη αὐτὸν οὐ παύσεται καὶ τοῦ αὐτοῦ καὶ αὐ-
 τῶν καὶ ὅφ' οὐδὲν ἐπὶ τῶν ἀνδρείων καὶ
 αὐτῶν καὶ τῶν αὐτοῦ καὶ τῶν αὐτοῦ καὶ
 αὐτῶν καὶ τῶν αὐτοῦ καὶ τῶν αὐτοῦ
 15. 25
 τῶν φυλῶν ἀρετῆς καὶ ἀνδρείου καὶ αὐτοῦ
 καὶ ΘΦ Πατριῶν ΚΕ.

TRADUCTION

paix, assisté par ses gouverneurs Mikros Phasens et Owendios Rufus et par sa patrie, et ayant manifesté beaucoup de zèle et de courage et ayant été stratège à plusieurs reprises et ayant consacré le même courage et la même vertu et en ayant reçu témoignage et du dieu et de son arbitraire et les gouverneurs et de sa patrie par les lettres en grec ou par le grec sa patrie lui a fait les honneurs appropriés, une statuequestive, et les pères et les frères ont érigé dans tous les temps à leurs frons quatre statues arabees tant en latin et en grec.

La date de notre inscription est, comme ordinairement à Palmyre, comptée d'après l'ère des Sévères et correspond par conséquent au 25 février de l'année 198 de notre ère.

Par une heureuse chance l'inscription palmyrénienne est complète et elle est beaucoup plus brève que l'inscription grecque, elle nous l'enlève par

ΕΙΡΗΝΗΣ ΚΑΤΑΣΤΑΘΕΝΤΑΤ ΠΟΤΕ
ΜΑΝΕΙΛΙΟΥ ΦΟΥΚΟΥ ΚΑΙ ΟΥΤΕΝΙΔΙΟΥ
ΡΟΥΦΟΥ ΤΤ ΠΑΤΡΙΚΩΝ ΚΑΙ ΤΤ ΠΟΤΗΣ ΠΑ
ΤΡΙΔΟΣ ΚΑΙ ΠΟΛΛΗΝ ΣΤΟΤΔΗΝ ΚΑΙ ΑΝΔΡΕΙ
ΑΝΕΝΔΕΙΞΑΜΕΝΟΝ ΚΑΙ ΣΤΡΑΤΗΓΗΣΑΝΤΑ
ΤΤ ΠΛΕΙΣΤΑΚΙΣ ΚΑΙ ΤΗΝ ΑΤΤΗΝ ΑΝΔΡΕΙΑΝ
ΚΑΙ ΑΡΕΤΗΝ ΣΩΣΑΝΤΑ ΚΑΙ ΕΠΟΤΤΟΙΣ ΜΑΡ
ΤΥΡΗΣΘΕΝΤΑΤ ΠΟΤΕ ΙΑΡΙΒΩΛΟΤΤΟΤ ΠΑΤ
ΡΙΟΥ ΘΕΟΥ ΚΑΙ ΤΩΝ ΗΓΗΣΑΜΕΝΩΝ ΚΑΙ ΤΤΟ
ΤΗΣ ΠΑΤΡΙΔΟΣ ΤΗ ΦΙΣΜΑΣΙ ΕΦΟΙΣΑΜΕΙΒΟΜΕ
ΝΗ ΑΤΤΟΝ Η ΠΑΤΡΙΣΤΑΣΤΡΕΠΟΥΣΑ ΑΤΤΩ
ΤΕΙΜΑΣΕ ΤΗ ΦΙΣΑΤΟ ΕΦΙΠΠΟΝ ΑΝΔΡΙΑΝΤΑ ΚΑΙ
ΑΙΤΕΣ ΣΑΡΕΣ ΦΤΛΑΙΕΝΙΔΙΟΙΣ ΕΡΟΙΣ ΕΞΙΔΩΝ
ΑΝΔΡΙΑΝΤΑΣ ΤΕΣ ΣΑΡΕΣ ΩΝΤΟΤΤΟΝ ΧΩΝΕΙ
ΤΩΝ ΦΤΛΗ ΑΡΕΤΗΣ ΚΑΙ ΑΝΔΡΕΙΑΣ ΕΝΕΚΕΝ ΕΤ
ΟΥΣ ΘΕΡΕΙΤΙΟΥΣ Ε

contre le nom du personnage par la ville et les quatre tribus ont l'honneur d'une facie si extraordinaire. Sur l'ordre du Sénat et du Peuple, cette statue est élevée d'Adous Bôra, père de Todus Adous. On peut, en se représentant, que se trouve dans les limites de la ville, etc. 3).

A en juger par l'inscriptio palmyrène, le commencement de notre inscription grecque a pu être :

[Προπορευόμενος Βούρης καὶ θυγατρὸς
 Αἰλίου Βόρα, Πάτερ Αἰλίου Βόρα, ὁ
 τῶν στρατηγῶν τῆς πόλεως
 ἀρχὸν, ἀνέστη καὶ ἐποίησεν τὴν

Le nom de Bôra est nouveau dans l'onomastique palmyrénienne et son titre [στρατηγὸς τῆς πόλεως] ἀρχὸν, tel que nous le restituons d'après l'inscription palmyrénienne, ne s'est pas rencontré non plus. Palmyrène en effet n'a pas travaillé autrefois plus d'une fois. L'inscriptio grecque de Smyrne, qui malheureusement est très fragmentaire et ne donne pas de renseignements sur le caractère de cette charge 4).

Le titre de στρατηγὸς tout court équivaut à Palmyre à celui de *procurator*, le pouvoir exercé par la ville entre les mains de deux architectes ou stratèges, élus tous les ans 5).

Dérivée de cette fonction qu'Aelius Bôra a remplie plusieurs fois, comme le dit plus haut notre inscription, est la charge de [στρατηγὸς τῆς πόλεως] ἀρχὸν « stratège pour la paix ».

On pourrait supposer que ce titre n'est qu'une autre expression pour le bien connu de ἀρχαγορεύς, titre que nous rencontrons souvent en Egypte et en Asie Mineure à l'époque romaine. L'archaγός était chargé de la police d'une ville ou d'une région et sa tâche consistait à pourchasser les criminels et l'aide de gendarmes ou de soldats à les interroger et ensuite à les livrer à la justice municipale qui prenait son interrogatoire comme l'ase, faisant une

³ J'ai une réserve de commenter dans un autre ouvrage les deux inscriptions palmyrénienes.

⁴ CIG, 3164. Maintenant à l'Ashmolean Museum, Oxford.

⁵ CIG, 3164. *Texte Recueil de l'Institut de l'Université d'Oxford* (Oxford 1910), p. 206. (CIG, 3164). *Texte Recueil de l'Institut de l'Université d'Oxford* (Oxford 1910), p. 206-207.

enquête indépendante et rendait le jugement. L'érenarque n'était ainsi qu'un officier de police, au service de la municipalité et sans pouvoir militaire. Il était élu pour un an par le gouverneur qui le choisissait entre les candidats désignés par la ville ⁽¹⁾.

Notre stratège semble avoir été élu d'une façon semblable (1-1-1-4), mais l'identification des deux titres se heurte cependant à des difficultés considérables.

Première difficulté, il aurait été plus naturel d'employer ici le terme *στρατηγος*, au lieu de la périphrase : *τῆς πόλεως ἀρχὴν ἔχων*, *ἀντιστράτηγος*, ces mots dont use l'inscription palmyrénienne après le titre d'Achab Baran *אכאב בר אבנא* « le stratège qui rétablit la paix dans les limites de la cité », et qui peut plus facilement avoir une fonction policière qu'une fonction militaire.

Il semble aussi que ce serait un témoignage de reconnaissance assez exagéré de la part de la ville — des quatre tribus, que d'ériger une statue équivalente à quatre autres statues en l'honneur d'un homme qui, pendant un an seulement, aurait exercé une fonction municipale subordonnée, la *νεμεσιστασία* ayant été très méritoire.

Quelle a été des lors la charge d'Achab Baran ? Les mots palmyréniens « rétablit la paix dans les limites de la cité », s'entendent le plus naturellement des luttes contre les nomades, les ennemis héréditaires des caravanes, soit dans le désert autour de Palmyre, soit dans les bédouins de l'Etat palmyrénien, le mot désignant « le » le « dans l'inscription mentionnée au-dessus pouvant être pris dans un sens étroit ou au sens large ⁽²⁾. Ce dernier sens ne semble le plus probable ici, car Achab Baran a donc sa autre interprétation est correcte, en comme celui qui veille sur les caravanes dans les frontières de l'Etat de Palmyre fonction qui était naturellement d'une importance extrême pour le commerce et la prospérité de celle-ci. Il a probablement été élu pour un certain nombre d'années, non comme l'érenarque pour un an seulement, et il a sans doute eu sous ses ordres un grand nombre d'archers palmyréniens, les seuls soldats capables de contrôler efficacement les pillards nomades.

LI 13 *אכאב בר אבנא שטו* = *Μαχιστὸς Φρουρὰ καὶ Οὐκιστὸς* 'Προφύλας ἀντιστράτηγος. Le

⁽¹⁾ Cf. PARRY W. SWEET, *Revue archéologique*, 1916, 2, 7, Erenarch.

⁽²⁾ Cf. CHANANIS-GASSER, *Revue archéologique* 1920, p. 308, n. 4.

⁽³⁾ Cf. *infra*.

titre le *Manilius Fuscus* et de *Venidius Rufus* (ϩϩϩϩϩϩ) veut dire *consulairs*, une abréviation de ϩϩϩϩϩ ϩϩϩϩϩϩϩϩ « gouverneur consulaire ». À l'origine ϩϩϩϩϩϩϩϩ était employé uniquement pour les gouverneurs de rang consulaire pour les distinguer des gouverneurs de rang prétorien⁽¹⁾, mais plus tard il devint le titre ordinaire d'un gouverneur, qu'il eût été *consul* ou non⁽²⁾.

Dès l'année 27 de notre ère, la province de Syrie fut déclarée *provincia imperialis* et comme telle eut à sa tête un gouverneur de rang consulaire. Mais sous Septime Sévère, probablement en l'année 194, cette grande province fut divisée en deux, la Syrie Créuse, *Kouze Syria* au Nord, et au Sud la Syrie Phénicienne, *Syria Phoenice*, à laquelle appartenait Palmyre. La Syrie Créuse continua d'être gouvernée par un gouverneur de rang consulaire ayant deux légions à sa disposition, tandis que le gouverneur de la Syrie Phénicienne était de rang prétorien et ne commandait qu'une seule légion.

Comme votre inscription date de l'année 198, j'avais cru d'abord que les deux gouverneurs étaient ceux de la Syrie Créuse et de la Syrie Phénicienne. Conformément à l'usage, ils firent tous les deux appeler ϩϩϩϩϩϩ, malgré la différence de leur rang, et il fallait s'attendre aussi à ce que le premier nom, *Manilius Fuscus*, fut celui du gouverneur de la Syrie Créuse, le plus important des deux, d'autant plus que le second, *Venidius Rufus*, est connu par des inscriptions de l'année 198 comme gouverneur de la Syrie Phénicienne⁽³⁾.

Mais des *passages* nouveaux sur les *Manilius Fuscus*, fournis par des inscriptions latines, trouvées récemment en Syrie, nous forcent cependant à abandonner cette hypothèse.

Nous savons que *Manilius Fuscus* (c'est-à-dire l'année 191), *Procurator Augusti*⁽⁴⁾, une charge occupée après le consulat, de la Syrie fut probablement son poste avant. Sur les *monnaies romaines*, trouvées en 1927 par M. Dorn et dans le *Lugdunum* de la *rota de M. Serv. A. Aure.* on lit le nom de *Manilius Fuscus* comme gouverneur (non de la Syrie Créuse mais de la Syrie Phénicienne). Sur le *calbare VIII* de *noan* est donné en toutes lettres

(1) Kuhn, *Die städtische und bürgerliche Verfassung des römischen Reichs*, II, Leipzig, 1865, p. 164.

(2) LIEBENOW, *Forschungen*, I, Leipzig, 1883, p. 4-5. MORTIER, *Mémoires de la Société*

Oriental, III, 1909, p. 554, n° 3.

(3) Cf. *infra*.

(4) *Prosopographia Imperii Romani*, II, p. 328.

DUNAN, *L'année romaine au Lugdunum*

[illegible]

Cette inscription est le la fin de l'année 194 ou le commencement de l'année 133, pour ces mêmes raisons que les autres trouvées par Demandé, mais la lecture proposée pour ce nom de gouverneur présente des difficultés multiples.

Le titre donné à Venetius Rufus, *typanus pr*, est le même que sur les deux monnaies de la route du Palmyre, Hamat et Lankar (98), tandis que les bulles des de Saula, datées aussi de 98, portent le titre patris typanus de *typanus pr*. Les preuves pour une Syro-Palmyrène. Cette bulle de 98 est revêtue par les PP. Theobald et Marcellin d'occidentale Venetius Rufus, aut gouverné, au moins à partir de l'année 98, la Syrie non encore divisée, et qu'il seules premières et dans le calendrier, année 98, au sein, etc. maintenant à la tête de la Syrie phénicienne (6).

Cela hypothèse est généralement acceptée par plusieurs auteurs¹⁰ et Pierre Monteil la plus tardive lui attribue en conséquence à la fin de la division des deux Syres au IV^e supposant que Marcus II les avait l'attribués gouverner l'un Syrie toute entière au IV^e et par conséquent, en partie exception d'une *choregometes*, puis les deux autres, au IV^e après Manlius Fuscus, gouverneur de la seule *Syria Phoenice*¹¹.

M. Danciel suit le Père Mabile et ne peut savoir que c'est seulement en la suite des circonstances exceptionnelles dans lesquelles Ranc se trouvait alors.

FAHRENT of MONTANA, *Monograph of the*
Faculté orientale, IV. Bayreuth, 1910, p. 215.
221. THOMAS, *Die römischen Medaillone der*
Provinzen Syria, Arabia und Palästina,
Leipzig, 1917, nr 29.

(*) *Op. cit.*, p. 216.

(*) JALANOT et MOUTENOT, *op. cit.*, p. 47
Si l'on lit III au lieu de IIII pour le chiffre des
proclamations impériales, l'inscription
serait à dater dans la première moitié de
l'année 194 et deviendrait ainsi le témoignage

le plus ancien sur la Syrie, l'exemple d'un auteur
qu'il fallait autrement partager avec les ins-
criptions romaines de Leda, mentionnées plus
tard.

¹⁴ *Ibid.*, p. 218-19.

¹ Cf. Mahan, *op. cit.*, p. 87; Hasekura, *Untersuchungen zur Geschichte des Kalvars Septimilia Severus*, Hildesheim 1924, p. 69.

(b) *Mélanges de l'Université St-Joseph*, VIII, 1922, p. 441-43.

L. 7-9. ~~ⲁⲩⲉⲗⲓⲱⲥ ⲙⲁⲩⲉⲗⲓⲱⲥ~~] Un témoignage divin similaire est mentionné dans une autre inscription bilingue de Palmyre, datée de l'an 212-3. Il y est dit que Julius Aurelius Zabdilah a reçu un témoignage du dieu Jachibol et aussi de Julius [Priscus], très honorable préfet du préfeture¹, et la comme tel le témoignage divin est satisfaisant et sans défaut et donne au citoyen l'un oracle.

Tandis que c'est le préfet de préfeture Julius Priscus qu'on trouve dans l'inscription de Julius Aurelius Zabdilah est associé au témoignage du dieu Jachibol, ce sont, dans notre texte, les « ⲣⲉⲧⲓⲛⲁⲩⲱⲥ » et la ville elle-même. Le terme ~~ⲣⲉⲧⲓⲛⲁⲩⲱⲥ~~ est habituellement par « général » ou « préfet » mais, au lieu d'introduire dans notre texte des « gouverneurs » ou « rois » par ailleurs, comme avant l'omission en faveur l'Aulus B... le texte semble plutôt être en faveur du sens de « gouverneur ». Comme les deux gouverneurs avec la ville avait été Aulus Bori...]... comme la ville avait accordé leur témoignage avec Jachibol et la ville.

Mais comment se prononce-t-elle exactement? ~~ⲣⲉⲧⲓⲛⲁⲩⲱⲥ~~ peut même avoir le sens de « gouverneur »?

Le mot se retrouve dans l'inscription mentionnée plus haut de Julius Aurelius Zabdilah, s'écrit les de la ville... camp pour Alexandre et avant cela Rutilius Crispus. Le ~~ⲣⲉⲧⲓⲛⲁⲩⲱⲥ~~ lors de son séjour à Palmyre². Harmer s'est déjà demandé si Crispus était général extraordinaire pendant la guerre d'Alexandre Sévère contre les Parthes (211-13), ou qu'il était de la Syrie Phoenicienne³. En faveur de la traduction « gouverneur » on peut alléguer la parole palmyrène de l'inscription en question, ~~ⲉⲩⲉⲣⲣⲁⲩⲱⲥ~~ est rendue par le mot ~~ⲙⲓⲛⲱⲥ~~, transcription de ~~ⲣⲉⲧⲓⲛⲁⲩⲱⲥ~~ qui s'écrit autre d'allouer comme fils du gouverneur⁴. Un argument décisif l'a cependant été fourni, que par une inscription latine trouvée récemment dans les fouilles du forum de Tréjan à Rome et publiée d'abord par Pichon⁵. Pichon y a reconnu le nom de Rutilius Crispus, le ~~ⲣⲉⲧⲓⲛⲁⲩⲱⲥ~~ le texte de Julius Aurelius Zabdilah et nous voyons qu'après avoir le gouverneur de la Thrace... nous savons par ailleurs

¹ GANTINKAU, *Inventaire des inscriptions de Palmyre*, Beyrouth, 1930, I, n. 21, pp. 23-24. Cf. aussi l'inscription publiée *Revue d'épigraphie Semitique* IV (Paris, 1911), n. 2122.

² Cf. GANTINKAU, *loc. cit.*

³ HARMER, *op. cit.*, p. 85.

⁴ LIEBESAU, *op. cit.*, p. 485.

⁵ *Actes des sciences*, I-28, p. 160.

dans la nomenclature des tribus palmyreniennes ¹. Ils se retrouvent cependant dans une inscription grecque inédite, trouvée près de l'inscription d'Abus Bôrâ, le même jour, et qui relate l'érection par αἱ αὐτοὶ φυλῆς Χωνεῖων, d'une statue d'un certain Themallachos qui avait donné la somme de 2520 deniers pour la construction d'un bain dans le temple des dieux Aglibol et Malachbel.

L. 12-14. L'érection de statues multiples semble être devenue assez habituelle à Palmyre. La bilingue nouvelle dont nous venons de citer un extrait, se rapproche ici encore de notre texte, L. 12: ἀνδράσι τιμωμένοι, L. 17-19: ἀνδράσι τῶν ἐν τῷ ἱερῷ παλαιῷ καὶ καινῷ θεμελίω, ἀνακτισθέντι καὶ ἀνακατασκευασθέντι ἐν τῷ ἱερῷ.

⋮

L'autre inscription bilingue fut trouvée pendant l'automne 1928 au cours des travaux de déblaiement exécutés d'après les instructions de M. Gabriel, alors directeur de la mission archéologique à Palmyre.

Elle est gravée sur la face antérieure d'un socle, de 2 m. 57 de longueur et de 0,45 m. de hauteur, et gisant autrefois en dehors du mur septentrional du bâtiment dit l'*Agora* ². L'inscription palmyrenienne est à crosse et compte huit lignes, l'inscription grecque à gauche en a sept, mais est néanmoins de beaucoup la plus longue, ayant au plus grand nombre de mots chaque ligne.

1. Προτάγματι βουλῆς καὶ δημοῦ.
2. Αἱ τέσσαρες φυλαὶ Ὀγγίλου Μακκαίου τοῦ Ὀγγιλοῦ τοῦ Ἀγροῦ.
3. τοῦ Κοσμάρι δι' ἀρετὴν πάσαν καὶ ἀνδρείαν καὶ διὰ τὰς συνεχεῖς καὶ
4. κατὰ τὸν νομαδίων στρατηγίας συναράμνον καὶ τοῖς ἐν-
5. τέρει, καὶ τὰς φυλῆσιν καὶ τὴν πόλιν καὶ τὰς χεῖρας ἐν πόλει.
6. συνοδικαίως καὶ πολλὰ καὶ διὰ πάντα εἰς θεῶν ἀναλήψαντα καὶ πᾶ-
7. σαν τιμωμένοι λαοῦ τῶν καὶ ἐνδοκίμων ἐκ[τείνον] τεινῶν, ἡσυχίαν ἐποιον, [καὶ]

1900-05 nr 451. — CANTIERI, *Annuaire des Inscriptions de Palmyre* IV, Beyrouth 1930, nr 7 pp. 11-15. — CANTIERI, *Syria* XI 1931, pp. 122-25, n° 4 et 5.

¹ Il semble tentant de mettre ܚܚܒܐ en relation avec le mot palmyrénien ܚܚܒ « prêtre » et les ܚܚܒܐ « prêtres » avec ܚܚܒ, qui a le même sens et se trouve en araméen en phénicien et en hébreu. Mais c'est assez étrange.

SYRIA. — XLII.

les problèmes philologiques à part, que l'auteur de notre inscription, pour traduire le mot palmyrénien ܚܚܒ, eût choisi ܚܚܒ ou mot de vieille racine sémitique, qui serait incompréhensible pour un Grec.

² Cf. CANTIERI, *Syria* VII 1926 pl. XI n° 18 et MOUTERDE, *Syria* XII 4 31 pp. 109-10.

L. 1 lig. 2. Le τὸ devant Ἀγροῦ dans la ligne 2 manque malheureusement dans la

ΠΡΟΣΤΑΓΜΑΤΙΒΟΥΛΗΣΚΑΙΔΗΜΟΥ

ΑΙΤΕΣΣΑΡΕΣΦΥΛΑΙΟΓΗΛΟΙΝΩΑΡΚΑΙΟΥΤΟΥΟΓΗΛΟΥΑΓΕΓΟΥ
ΤΟΥΣΕΟΥΗΡΑΔΙΑΡΕΤΗΗΝΠΑΣΑΝΚΑΙΔΑΝΖΡΟΙΑΝΚΑΙΔΙΕΤΑССΥΝΕΧΕΙΣΤΑΣ
ΚΑΤΑΤΩΝΝΟΩΔΩΝΣΤΡΑΤΗΓΙΑССΥΝΑΡΑΜΕΗΟΝΚΑΙΤΟΙΣΕΝΤΟ
ΡΟΙΣΚΑΙΤΑΙССΥΝΟΣΙΑΙΣΑΕΙΤΗΝΑΟΦΑΝΤΑΠΑΡΑΧΟΝΤΑΕΝΠΑΣΑΙΣ
СΥΝΟΔΙΑΡΧΙΑΙΣΚΑΙΠΟΛΛΑΚΑΙΔΙΑΥΤΑΕΞΙΔΙΩΝΑΝΑΩΣΑΝΤΑΚΑΙΠΑ

СΑΝΤΟΛΕΙΤΙΑΝΑΛΗΠΤΩΣ ΚΑΙΕΝΔΟΞΩСΕΚ

ΤΕΙΩΗCΧΑΡΙΝCΤΟΥC

vaient les dangers du désert et luttaien^t contre les nomades, ennemis de ce commerce de caravanes qui é^tait la source de ses richesses. Ces textes viennent enrichir heureusement la s^érie des inscriptions qui nous éclairent sur ce trafic, si important pour l'histoire économique de la Syrie et de tout l'Empire Romain.

HARALD INGHOTT

LA PROTECTION DES MONUMENTS HISTORIQUES EN SYRIE ET AU LIBAN ⁽¹⁾

PAR

F. ANUS

Le sédentaire a une invincible tendance (fig. 1) à accélérer la destruction des ruines. Il faut donc prendre soin de ces dernières. La protection des Monuments historiques est subordonnée dans les pays du Levant sous mandat français, à la solution de plusieurs problèmes dont les principaux sont :

L'organisation d'un service d'études;

L'étude de l'état des Monuments;

L'obtention de crédits;

*La création d'un fonds de matériel
d'entreprise, de levage, de transport;*

*Le recrutement et l'instruction d'un
personnel d'exécution.*

Nombre de ces problèmes sont rendus difficiles du fait de l'absence, en Orient, d'organisations professionnelles correspondantes.

..

Le chantier le plus important et le plus urgent paraissait être, à priori, celui de Baalbeck. La position centrale de ce site et sa proximité relative de



Fig. 1. — Modjefoun.

⁽¹⁾ Nous avons, à plusieurs reprises, signalé avec quelle activité le directeur du Service

des Antiquités en Syrie et au Liban, M. Henri Seyrig, poursuivait une des tâches les plus

Reynaud et le Baron Lant font choix comme centre d'installation du Service d'études. Celles-ci ont porté notamment sur :

- 1° *L'Acropole de Bouthbeck et le monument d'Hermel,*
- 2° *Le Cruc des Chivaliers;*
- 3° *La Salle d'entrée de la citadelle d'Alep,*
- 4° *Le Qal'at Sem'an (Saint Simeon).*

A Palmyre, l'interdépendance des fouilles et des travaux de consolidation a nécessité, de la part de M. Amy, une recherche d'organisation toute



FIG. 2. — La façade d'El-Faraj à Qunawat (Djebel Druze) après sa reconstruction.

particulière, qu'il exposera lui-même prochainement dans cette *Revue*.

A ces travaux viennent s'adjoindre les *Inventaires de Monuments*. En 1931, M. J. Sauvaget, secrétaire général de l'Institut français de Damas, a achevé l'Inventaire des Monuments des villes d'Alep et de Damas, travail fort inévi-

urgentes du mandat français, la conservation des Monuments historiques. M. Lant, l'actuel Commissaire, a autorisé M. Seyrig à val-

loir, à cet effet, plusieurs architectes : MM. A. Les, chef du bureau d'études, Amy, Coupel et, récemment, M. Eschard. R. D.

toire et le longue bal me¹. Le Bureau d'Etudes de Baalbeck en collaboration avec lui, a poursuivi l'étude de l'état des monuments les plus menacés. Ce travail a consisté en relevés de plans et croquis des lieux, avec proposition de classements à faire et de servitudes à instituer.



Fig. 1. — L'arche de Baalbeck.
Région de Baalbeck.



Fig. 2. — La tour de Baalbeck.
Région de Baalbeck.

Les premières études se sont traduites par d'importantes demandes de crédit. Pour Baalbeck, il leur a été répondu qu'il n'y avait rien à faire, qu'il ne lussent que pour des plans, le pourvoir les seuls sachant les réaliser, et d'être par conséquent le goffeur qui ne savait rien faire. Les plans furent pour Qal'at Sem'an dont l'état est fort inquiétant.

Les crédits de Baalbeck ont permis d'acheter en Europe les premiers instruments de levage indispensables à l'ouverture des chantiers. L'absence de bras d'œuvre a conduit à chômer les arches par suite de l'impossibilité

¹ Voir en notes le chapitre rendu à la lecture des *Monuments historiques de la Syrie* par M. Sauvage.

Roumanie ou l'Italie. Ces opérations se sont développées pendant la période de construction des magasins et des ateliers qui permettent le travail du fer et du bois. Ces installations ont été montées, grâce à l'arrivée de France de M. Quetard, maître appareilleur, et de M. Gaultier, maître charpentier. Ces deux techniciens doivent, en même temps, préparer et instruire les ouvriers recrutés sur place. La présence à Zuhlé d'un centre de construction a permis



FIG. 5. — Baalbeck. Mise en mouvement d'un fût de colonne en granit.



FIG. 6. — Baalbeck. Remise en place d'un tambour de colonne.

d'engager quelques bons éléments; mais l'absence d'ouvriers en bois soulève une grave difficulté de recrutement.

Cependant un certain nombre de travaux ont pu être entrepris et menés à bien.

En 1940 : reprise de la base de la grande colonne de Ycal⁽¹⁾. Réédification d'une courtine ébranlée au Crac des Chevaliers. Reprise d'un angle éboulé au Monument d'Hornel⁽²⁾. Consolidation à la cour hexagone du grand temple de Baalbeck. Sondage et reprise de maçonnerie à l'Église Saint-Jean de Beyrouth, actuellement la grande mosquée.

⁽¹⁾ A peu de distance de Baalbeck. Hauteur totale de cette colonne commémorative, environ 43 mètres.

⁽²⁾ Qumou'at el-Hermel, dans la haute vallée de l'Oronte.

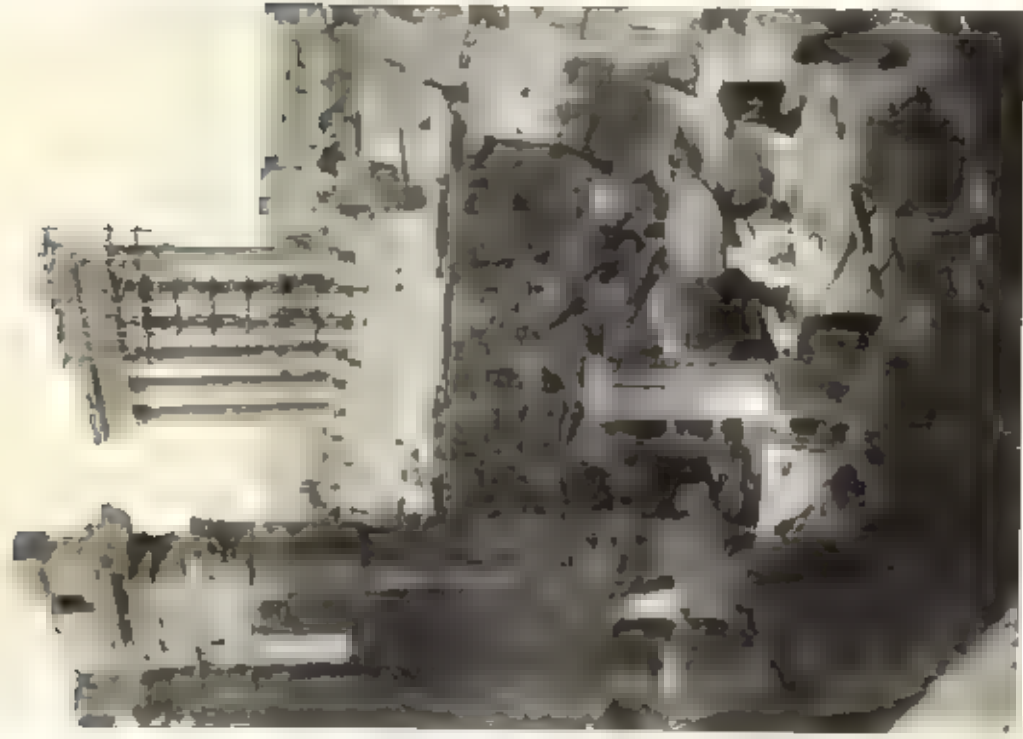
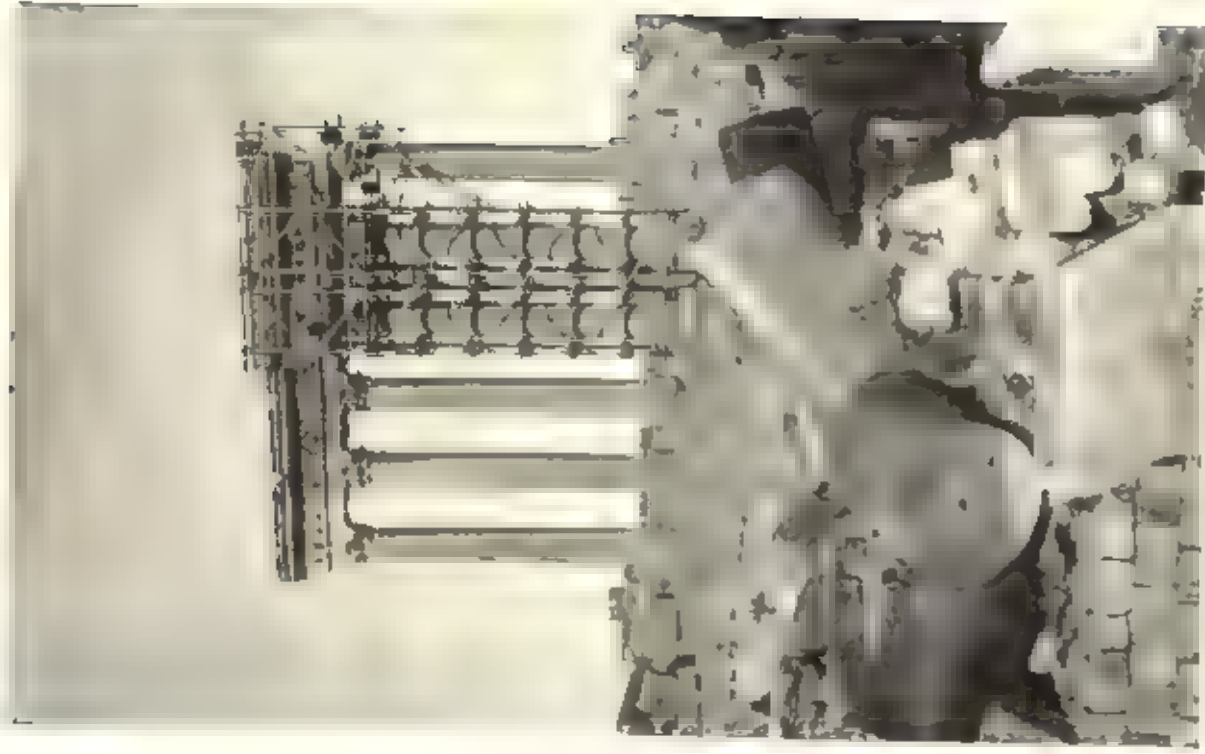


PLATE 13

PLATE 14: The temple of the goddess of the sun



1° On a entrepris, en 1931, le démontage et le remontage du mur de face d'Es-Seraï à Qanawat (fig. 2) (Djebel Druse) où M. Schlumberger, Inspecteur du Service des Antiquités, assure la conduite du chantier.

2° Déblaiement et rectoivoie au Cruc des Lévithes. Le gouvernement de l'État de Lattaquié, ayant pu profiter et obtenir, près de la chaudière de revêtement, et de la circulation, les salles basses au sud de la deuxième enceinte. L'absence de relief a empêché tous travaux de consolidation.

3° Remise en place de la clef surmontant la porte d'arc de l'Arc du Nord syrien de Damas. Cette clef, effondrée en 1930, a été reposée par les soins des Travaux Publics de l'État de Damas.

4° Remontée de la double clef de l'Arc triomphal de Palmyre⁽¹⁾. Ce travail difficile a été heureusement exécuté par M. Amy, qui a paré à l'absence de moyens de transport, ainsi qu'aux risques d'exécution et de lavage d'une maçonnerie de grand appareil. Le travail a été terminé fin juillet 1931.

5° A Hermel, la réédification de l'angle sud-ouest (fig. 3) du monument a pu

être poussée en fin de saison. L'arrivée de M. Langelier permit de terminer les études de restitution, les fascicules et leur pose (fig. 4). Voir pl. LVIII bis.

Ce chantier situé à 40 kilomètres de Baalbeck a nécessité : l'ouverture de 2 kilomètres de piste en terrain rocailleux et mouvementé, l'ouverture de deux carrières, l'achat de pierre basaltique, l'autre de pierre calcaire, la construction de baraques pour le logement des ouvriers, l'achat de Baalbeck, le transport de tout le matériel et des matériaux. Il faut noter que l'eau, ainsi que le sable, se trouvent à 2 km. de la carrière à 1 800 mètres du monument. MM. Langelier et Quelard ont organisé et fait fonctionner cette entreprise.

A Baalbeck, le bureau d'études a assuré la reconstruction de baraques provisoires à l'entrée et à la sortie des ruines, la formation des équipes, le fon-



fig. 7. — Baalbeck.
Fragment de la balustrade du Bassin Nord en
cours d'assemblage.

(1) Voir *Syria*, XII (1932), p. 192.

(2) *Ibid.*, p. 193.

ceinte, la protection, le nettoyage, contre les visites appropriées d'un public insuffisamment instruit de la valeur des ruines.

Après un nettoyage général à l'intérieur de l'enceinte du grand temple des voies de circulation pour les transports de charge ont été aménagées, des magasins et des hangars ont été construits.

Les travaux de consolidation et de reprise ont porté sur les exèdres de la cour rectangulaire. A cette occasion et grâce à M. Quatard, les ouvriers se



Pl. 8. — Baalbek.

Aménagement aux pieds des six colonnes qu'on aperçoit sur la gauche.

sont familiarisés avec le travail de la pierre, le transport du gros appareil et sa pose.

L'arrivée du matériel de levage a permis, après un travail de refectio des bases, le transport et l'érection de fragments de colonnes de granit (fig. 5 et 6), qui jonchaient la cour rectangulaire.

Le nettoyage des ruines a fait retrouver un certain nombre d'éléments de la balustrade du bassin nord. Ce bassin a été nettoyé, les pièces consolidées ont été reposées (fig. 7).

Le travail de déboulement autour des six colonnes du grand temple a permis de préparer l'emplacement des schéaudges. Ces travaux ont nécessité le déblaiement de plusieurs milliers de mètres cubes de terre, le trans-



VIEW OF THE BUILDING

part d'abais de 10 à 15 tonnes, la construction de murs de soutènement (fig. 8).

Le premier échafaudage de visite (fig. 9 et pl. LXIII) de 30 mètres de hauteur a été dressé par M. Gaudet. Il a permis de se rendre compte des dégâts de toute nature subis par le monument.



FIG. 10. — Bialbeck.

Travaux de consolidation des grandes colonnes.

Il est possible d'envisager pour l'année prochaine la fin des travaux de consolidation des six colonnes. Le bureau de Bialbeck travaillera ensuite au Temple rond et aux Propylées. Ce programme permettra de parer aux dangers les plus pressants que présente l'état actuel des ruines.

F. ANOS

BIBLIOGRAPHIE

SERGEUS HERBERT LANGDON. — *Semitic Mythology*. Un vol. in-8° de xx et 454 pages. Boston, Marshall Jones Company et Londres, Humphrey Milford, 1931.

L'œuvre nouvelle du savant assyriologue est principalement consacrée à la mythologie suméro-accadienne dont on ne saurait nier la place éminente dans la littérature de l'Asie antérieure. Cependant, un résumé précis est donné des mythologies des Sémites de l'Ouest qu'il faudra compléter par ce que nous apprennent les tablettes de Ras Shamra. L'auteur n'a pu, en effet, utiliser ces nouveaux textes.

M. Langdon est assez incliné à retrouver en Babylone l'origine des mythes en honneur chez les Sémites de l'Ouest. Les textes de Ras Shamra témoignent cependant d'une grande originalité et déjà on savait que la plupart des légendes d'origine babylonienne conservées par l'A. T. constituent généralement, comme le Code sacerdotal, une documentation assez récente.

L'ouvrage vaut par une connaissance intime des textes sumériens et accadiens. Si l'on trouve un peu trop marquée la tendance panbabylonienne, il faut reconnaître que cet artifice a permis à l'auteur d'ordonner son sujet d'une manière lo-

gique. Une illustration bien choisie donne une idée très nette des représentations divines.

R. D.

A. T. OLMEAD. — *History of Palestine and Syria to the Macedonian conquest*. Un vol. in-8° de xxxiii et 837 pages, un frontispice en couleur, 187 fig., 18 plans et une carte, New-York et Londres, Charles Scribner's Sons, 1931. Prix : 30 Sh.

Le renouvellement rapide de nos connaissances donne au nouvel ouvrage de M. Olmead un intérêt particulier. Bien connu par son *Histoire d'Assyrie*, l'auteur est aussi un archéologue averti. Premièrement, la caractéristique de cette histoire est d'utiliser largement la documentation archéologique, notamment les découvertes de Byblos, de Qatna et de Ras Shamra. On s'aperçoit devant cette abondante illustration comment les conclusions nouvelles modifient l'opinion qu'on pouvait avoir de la civilisation syrienne. M. Olmead n'hésite pas à écrire que, dans le deuxième millénaire avant notre ère, la Syrie possédait une remarquable civilisation mêlée, certes, d'éléments étrangers, mais cependant personnelle. Avant la conquête hébraïque, préexis-

1-11, la civilisation cananéenne peut être comparée sans désavantage à celle des grands empires. » Les populations syriennes ont disposé de moins de moyens, leur territoire étant plus morcelé; mais une civilisation ne se mesure pas uniquement aux dimensions des édifices construits. D'autres éléments interviennent et les textes de Ras Shamra, qui commencent à paraître, mais que l'auteur n'a pu utiliser, révèlent une littérature religieuse singulièrement développée et très originale.

À leur entrée en Canaan, les Israélites étaient de simples nomades qui eurent à s'adapter à des formes culturelles supérieures. Nous relevons avec une satisfaction particulière l'opinion de M. Olmstead au sujet de la religion où, d'après lui, l'assimilation *is particularly evident*. La religion très simple des nomades se compliqua quand ils devinrent sédentaires et qu'ils s'adonnèrent à l'agriculture. La religion décrite dans les plus anciens morceaux de l'Ancien Testament *is essentially Canaanite*. C'est ce que nous nous sommes efforcé de montrer dans nos *Origines cananéennes du sacrifice israélite* et ce que les découvertes de Ras Shamra mettent en pleine lumière.¹

On sait combien est discutée, et même incertaine, la date de l'entrée des Israélites en Canaan. Les opinions diffèrent sur la date de l'Exode, sur l'identification des Habbiru des tablettes d'el-Amarna avec les Hébreux, sur la date de la chute de Jéricho d'après les fouilles sur ce site. D'un mot voici la position de M. Olmstead : Pour lui les Habbiru sont les Hébreux et les ta-

blettes d'el-Amarna mentionnent leur pénétration en Canaan. A son avis, les fouilles de Jéricho, de Ai et de Bethel témoignent que ces villes cananéennes tombèrent à cette époque. Des lors, la mention d'Israël dans la stèle de Merneptah est toute naturelle.

Nous ferons une réserve sur l'utilisation de l'alphabet de Sinaï. Les traductions qu'accepte M. Olmstead, pour prudentes et limitées qu'elles soient, ne préviennent encore aucune certitude.

R. D.

J. GERRARD DUNNAN. — *Corpus of dated Palestinian Pottery, including Pottery of Gagar and Beth-Pelet, dated and arranged by sir Flinders Petrie and Heads of Beth-Pelet, dated and arranged by J. L. Starkey*. Un vol. in-4° de 24 pages et nombreuses planches au trait. Londres, British School of Archaeology in Egypt, 1930.

Depuis les premières recherches de sir Flinders Petrie à Lakish, le matériel céramique s'est considérablement accru en Palestine et une classification a pu être fixée. Il était donc fort désirable de publier, sinon un *Corpus* qui implique l'idée d'un catalogue complet, du moins un échantillonnage donnant la suite de tous les types connus. C'est, en somme, ce que nous a proposé M. J. G. Dunnan.

Cet album a été établi en partant des exemplaires découverts à Gagar et à Tell Fara (Beth-Pelet) par sir Flinders Petrie, ce qui est un hommage mérité à l'activité de ce grand explorateur dont la belle ardeur ne se dément pas, mais ce qui n'est pas d'une bonne méthode. Il fallait partir de la seule découverte qui ait fourni des dates absolues, celle des

¹ Voir *Revue de l'Hist. des Religions*, 1931, II, p. 301 et 353.

tombe royales de Byblos. Ainsi M. Duncan est immédiatement reconnu que la chronologie absolue qu'il maintient n'est pas acceptable. Le groupement des tombes royales de Hyblos et leur similitude depuis Amenemhat III jusqu'à Ramsès II ne permet pas l'écart de date de plus

Enon F. Schmidt. — *Anatolia through the ages. Discoveries at the Alshar mound 1927-1929.* (Oriental Institute of the University of Chicago.) Un vol. in-8° de 163 pages et 213 fig. Chicago, University of Chicago Press, 1931



FIG. 1. — Alshar.



FIG. 2. — Alshar, strata I.

d'un millénaire que supposent MM. Flinders Petrie et Duncan.

Mais, pour s'en tenir à la chronologie relative, nombre d'estimations étonnent. Ainsi 2. Y (*Gézer*, pl. 28, 1b) est attribué au Moyen bronze, ce qui paraît trop ancien. La datation de la céramique chypriote démontre complètement : le bol chypriote à décor peint en échelle est rapporté invariablement à la XVI^e dynastie. Pourquoi des jarres de Tell Fara, identiques aux jarres de la XII^e dynastie à Byblos, sont-elles attribuées aux époques des XV^e et XVI^e dynasties ?

R. D.

M. Erich Schmidt a été le collaborateur de M. von der Osten, sur le site d'Alshar avant de se rendre en Perse pour fouiller les ruines de Darius. Son exposé résume le résultat des campagnes de 1927 à 1929. Le mérite des explorateurs d'Alshar est grand d'avoir, les premiers en Cappadoce, décelé les strates successives depuis la fin du néolithique jusqu'à l'époque moderne. On peut discuter sur le détail, mais les résultats d'ensemble sont assurés.

On peut déduire des renseignements fournis par MM. von der Osten et Erich Schmidt, ce fait important qu'aux temps

anciens, jusque vers une époque critique qui paraît marquée par l'hégémonie hittite, la céramique anatolienne offre une certaine unité d'un bout à l'autre de la péninsule.

En effet, M. von der Osten signale la récente découverte d'un strate très profond — à partir de 10 mètres au-dessous de la surface — qu'il qualifie de néolithique. On y trouve la céramique noire

néolithique vient le strate I d Alishar qui nous paraît correspondre à Troie II, c'est-à-dire environ la seconde moitié du troisième millénaire. On y trouve la céramique lustrée rouge caractéristique, le calice à deux anses, encore assez bas (notre fig. 1, a), qu'on denomme à tort, semble-t-il, *dépas amphikypellon*. A la fin de cette époque, tout comme à Chypre, apparaît le décor géométrique peint



FIG. 3. — Alishar, strate II

qui marque le début de la céramique anatolienne, déjà bien cuite et d'un beau poli. A Has-Euyuk, M. Delaporte a fait la même constatation. De même dans Troie I, ce qui fournirait une datation approximative antérieure au milieu du III^e millénaire; mais nullement néolithique, car Troie I représente l'Ancien Bronze. La céramique noire primitive n'a jamais été signalée à Chypre; nous n'en voyons pas tirer d'autre conclusion que celle-ci: les tombes les plus anciennes fouillées jusqu'ici dans la grande Ile ne remontent pas à une époque aussi reculée.

Au-dessus de la couche qualifiée de

(fig. 1, c). C'est le signe que nous quittons l'Ancien Bronze pour entrer dans le Moyen Bronze. Le strate I a fourni des vases du type trouvé à Troie, à Yortan et dans les îles grecques (fig. 2, d). Les épingles sont très simples, souvent à gros sautoir (fig. 4, b).

Dans une note complémentaire, M. von der Osten déclare qu'il faut inverser les strates suivantes et placer le strate II avant le strate I, mais que les époques de ces deux couches se recouvrent en partie. Si l'on s'en tient au graphique de la figure 74 établi par M. Erich Schmidt, on constate que ces strates II et III ont

été reconnus en des points différents du site,⁽¹⁾ et que l'un et l'autre sont compris entre les strates I et IV. On en conclura qu'ils sont synchrones et c'est bien ce que vérifie l'examen des objets.

Les dates que propose M. Erich Schmidt nous paraissent un peu hautes, comme nous avons eu l'occasion de le signaler dans *Syria*, XI, p. 293 et suiv. Les docu-

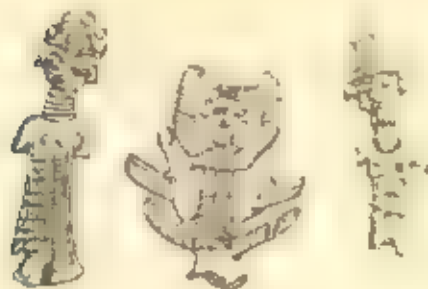


FIG. 4 — Alishar. Plomb. Strate II.

ments nouveaux publiés le confirment. Ainsi la strate IV où abondent les pointes de lances et de flèches en fer ne peut remonter à 1400-1200 : il est certainement postérieur à 1200.

Les strates II et III qui, nous l'avons dit, sont très sensiblement synchrones, recouvrent la majeure partie du II^e millénaire. On a trouvé dans la strate II, qui paraît correspondre au quartier commercial, des tablettes cappadociennes dont on sait que la date a généralement été estimée trop haute. Ce même strate a fourni de belles pièces céramiques comparables à celles que M. Hrozný a découvertes à Kul-tépé (fig. 3). C'est l'époque où les petites idoles en plomb connaissent une

(1) La strate II s'est rencontrée dans la plaine à l'est et au sud de la colline, et la strate III, sur cette dernière.

favorable particulière. On les rencontre, ainsi que les moules qui ont permis de les établir, sur une ligne allant de la Mésopotamie, passant dans le nord de la Syrie, le sud de l'Anatolie et aboutissant à Thyatire et à Troie. Les figurines de plomb découvertes à Alishar (fig. 4), dans la strate II où se rencontrent tant de pièces importées venant du sud, étendent leur champ de diffusion.

Si les conditions de la tri-vaille n'y contredisent pas, on pourrait concevoir que les trois figurines de plomb d'Alishar

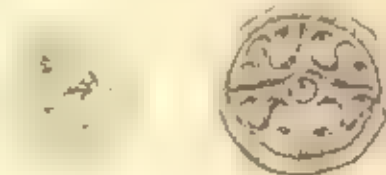


FIG. 5 — Alishar. Strate II.

faisaient partie d'un même ensemble constituant une de ces triades divines dont on a plusieurs exemples⁽²⁾.

Dans le même strate on a découvert des cachets ornés du griffon (fig. 5, a), et ce que M. Schmidt appelle le *Cappadocian symbol* (fig. 5, b), probablement une image du foudre entouré d'étoiles. Le même symbole s'est rencontré à Ras Shamra dans une couche qui ne peut guère être antérieure à 1400⁽³⁾. Par contre, tel vase à

(1) H. DE GENOUILLE, *Idole en plomb d'une triade cappadocienne*, dans *Syria*, X, p. 1. B. DUBOIS, *La Lydie et ses voisins*, p. 71-75. P. FROST, *Syria*, XII, p. 289 et pl. LIV, 3 et 4 ; Musée de Copenhague : Ch. BERNARDINI, *Lindos, I. Les Petits objets*, col. 166 fig. 90.

(2) Cf. SCHMIDT, *Syria*, XII, pl. XIII, 4. Nous ne voulons pas dire que ce motif ne

deux anses Schmidt, p. 78, fig. 103. A, notre figure 3, en haut à gauche) appartient à la première moitié du II^e millénaire et on le compare à des similaires occidentaux, notamment à des pièces crétoises du Minoen moyen.

Le strate III, de même époque, a fourni des vases comparables à la céramique de Boghaz-Keni. Ainsi le vase de figure 149 (notre figure 6, en bas) est de même forme et de décor comparable à un pot à deux anses, provenant de Boghaz-Keni et ac-



Fig. 6. — Alcor, strate III

tuellement au Louvre (¹). La céramique de la capitale hittite est cependant d'une qualité supérieure et plus variée. Ainsi, les tasses à anses verticales d'Alisar (fig. 6, en haut) ont moins d'éclat.

On voit l'atout de ces découvertes. Depuis la publication que nous analysons,

pas été utilisé plus tôt, et notre *Lyde et ses voisins aux hautes époques*, p. 61.

nos strates I, II, III, IV, V, VI, VII, VIII, IX, X, XI, nos 10 et 11, à notre avis datés (trop haut) plutôt, peu avant 1400; et notre *Lyde et ses voisins*, p. 62 et fig. 7.

Strate — X, 11

les recherches ont pris une ampleur nouvelle et les fouilles d'Alisar promettent d'éclaircir encore beaucoup nos connaissances sur la civilisation de l'ancienne Cappadoce.

R. D.

BAUM, ROSTOVITZOFF, BELLISGÖR. — **The excavations at Dura-Europos. Preliminary report of third season of work, 1929-1930, 168 p. in 8° et XX pl.** New Haven, Yale University Press, 1932.

Avec une ponctualité exemplaire, les fouilleurs de Dura nous informent chaque année des résultats obtenus dans une de leurs campagnes : celle de 1929-1930 fait l'objet de ce troisième rapport. M. Maurice Pillet y donne d'abord un aperçu général des travaux qu'a dirigés sa vieille expérience. Il a terminé le déblaiement des temples d'Artémis et d'Atargatis, qui sont contigus mais distincts, et y a fait une abondante récolte d'inscriptions et de sculptures; il a entamé l'exploration, achevée depuis, du bastion sud-ouest des fortifications et mis au jour, près de la porte de Palmyre, des thermes et un édifice — domus ou, selon M. Rostovitzoff, *Touza* de la cité — où fut exhumé un trésor de monnaies et de bijoux, enfin en dehors de l'enceinte, il a commencé l'étude des ruines d'un arc de triomphe, que nous savons aujourd'hui avoir été élevé par Trajan.

Le plan des deux temples jumeaux d'Artémis et d'Atargatis, avec leurs multiples altars, disposés autour d'une vaste cour rectangulaire, a été rapproché par M. Bellisgor de celui des sanctuaires de Babylone et de Warka et d'autres édifices consacrés aux dieux syriens. Un précieux fragment d'inscription et d'autres mon-

vailles indiquent que le premier des deux temples remonte à l'époque des Séleucides : on y adorait Artémis et Apollon, dieux ἑσπέρων de la dynastie macédonienne. Mais aucune partie de la construction encore visible n'est vraisemblablement antérieure au commencement de notre ère, comme le montre M. Rowell. Une modeste bâtisse de l'époque parthe aurait été agrandie après l'occupation romaine de 105 puis une seconde fois sous Caracalla⁽¹⁾. Quant au temple d'Atargatis, il aurait été élevé en trois campagnes des années 31, 61 et 92 après J.-C. Près de ces deux lieux de culte, une vaste demeure rectangulaire, qu'a étudiée M. Naudy servait probablement d'habitation aux prêtres.

Vingt-trois inscriptions grecques et deux inscriptions sémitiques, l'une safatitique et l'autre proto-syrienne, ont été bien commentées les premières par MM. Rowell et Bellinger, les secondes par M. Torrey. La plus remarquable est une dédicace à Julia Domna qui prouve que la colonie d'Europos portait les titres d'*Aurelia Antoninia* qu'elle devait presque certainement à Caracalla⁽²⁾.

(1) Il me semble que le graffiti Ζευλίας Βουλίου Δρόπος tracé sur un des sièges de l'Odeon, ne fournit pas un indice que ce petit théâtre ait servi de local à la Boule, mais crée plutôt une présupposition contraire. Si l'on mettait les noms des membres de la Chambre sur leurs fauteuils, on ne jugerait pas à propos d'y ajouter « député » (c'est le fait du sol). Par ce titre de Βουλευτής Ζεύς s'est distingué d'autres spectateurs qui ne l'étaient pas. Cf. notre livrer 9 et (bouleute dans le temple poluxyrénien).

(2) Le n° 146 me paraît être, non une dédicace, mais une signature d'artiste analogue à celle d'Ιλασσας (n° 61) et indiquant, comme celle-ci, qu'il était le sujet des peintures.

Des indications précises sur les monnaies, objets, céramique, verrerie, débris d'armes, sont fournies par M. Hopkins ; on notera le reste d'une cotte de mailles, le plus ancien exemple connu de ce genre d'armure, probablement d'origine sassanide. Des figurines de terre cuite nous montrent comment s'équipaient les soldats parthes, et un curieux ailet, décoré de reliefs, porte sur sa face antérieure une représentation d'un dieu ou héros combattant un lion dans l'attitude du Gilgamesh assyrien, que l'art perse a repris. Mais parmi les morceaux de sculpture les plus remarquables sont une image d'Atargatis et d'Hadad, siégeant sur des trônes avec un étendard entre eux, et une stèle sémitique où se voit, dans un édicule, un simple pilier surmonté d'un croissant et d'un disque. M. Baer a interprété ces deux monuments avec une grande érudition⁽³⁾. Parmi les monnaies dont un inventaire succinct est donné par M. Bellinger, on notera l'abondance des pièces séleucides, indice de la prospérité de la cité dès la première période de son histoire. Selon toute probabilité sa destruction se place en 256, au cours de la

Je lisais. Ζευλίας Βουλίου Δρόπος. voir. | Αδού-
150 152 154 156 158 160 162 164 166 168 170 172 174 176 178 180 182 184 186 188 190 192 194 196 198 200 202 204 206 208 210 212 214 216 218 220 222 224 226 228 230 232 234 236 238 240 242 244 246 248 250 252 254 256 258 260 262 264 266 268 270 272 274 276 278 280 282 284 286 288 290 292 294 296 298 300 302 304 306 308 310 312 314 316 318 320 322 324 326 328 330 332 334 336 338 340 342 344 346 348 350 352 354 356 358 360 362 364 366 368 370 372 374 376 378 380 382 384 386 388 390 392 394 396 398 400 402 404 406 408 410 412 414 416 418 420 422 424 426 428 430 432 434 436 438 440 442 444 446 448 450 452 454 456 458 460 462 464 466 468 470 472 474 476 478 480 482 484 486 488 490 492 494 496 498 500 502 504 506 508 510 512 514 516 518 520 522 524 526 528 530 532 534 536 538 540 542 544 546 548 550 552 554 556 558 560 562 564 566 568 570 572 574 576 578 580 582 584 586 588 590 592 594 596 598 600 602 604 606 608 610 612 614 616 618 620 622 624 626 628 630 632 634 636 638 640 642 644 646 648 650 652 654 656 658 660 662 664 666 668 670 672 674 676 678 680 682 684 686 688 690 692 694 696 698 700 702 704 706 708 710 712 714 716 718 720 722 724 726 728 730 732 734 736 738 740 742 744 746 748 750 752 754 756 758 760 762 764 766 768 770 772 774 776 778 780 782 784 786 788 790 792 794 796 798 800 802 804 806 808 810 812 814 816 818 820 822 824 826 828 830 832 834 836 838 840 842 844 846 848 850 852 854 856 858 860 862 864 866 868 870 872 874 876 878 880 882 884 886 888 890 892 894 896 898 900 902 904 906 908 910 912 914 916 918 920 922 924 926 928 930 932 934 936 938 940 942 944 946 948 950 952 954 956 958 960 962 964 966 968 970 972 974 976 978 980 982 984 986 988 990 992 994 996 998 1000

Adonia est en fait à Atargatis comme si l'est ailleurs à Belimbo ou Vénus. Pour Saddou-
dan, cf. n° 188 — n° 189. Le temple a été
représenté avec raison comme un tronc des-
tiné à recevoir les offrandes. Nous avons pu-
blié le couvercle en bronze, percé d'une fente,
d'un tronc consacré précisément à Atargatis
dans *Archéologie*, 1930, p. 41; cf. Perdrizet-
Syria, XI, 1931 p. 387 ss.

³ Toutefois il n'a pas réussi à me persuader
que les disques fixés sur la hampe de l'étan-
dard sacré figuraient les planètes et ne sont pas
les phalères habituelles des signes romains.

campagne qui conduisit les armées de Sapor jusqu'à Antioche.

Cette sèche énumération de faits suffira, nous l'espérons, à montrer combien fut fructueuse cette troisième année des fouilles américaines à Doura (*). Il est permis d'annoncer, sans commettre d'indiscrétion, que les suivantes le furent davantage encore et nous attendrons avec impatience la publication des quatrième et cinquième *Reports* des vaillants explorateurs.

FRANZ COMONT.

GEORGES DUTHUIT. — La sculpture copte. Statues, bas-reliefs, masques. Un vol. gr. in-4° de 63 pages et 72 planches. Paris, Van Oest, 1931.

L'auteur approuve favorablement l'adaptation que l'art copte fait subir aux motifs chrétiens ou aux survivances hellénistiques. Le fond très creusé autour des motifs de la composition permet des effets nouveaux de l'obscur et du clair.

L'art copte est en contact étroit avec l'art chrétien de la Syrie. Dans les constructions chrétiennes de la vallée du Nil, on retrouve le style syrien du couvent de Saint-Siméon ou du martyrium de Rusanfall ; mais la sculpture copte de Baouit et de Sakkara est plus fruste que celle des basiliques syriennes.

Les reproductions de sculptures coptes groupées dans cet ouvrage et soigneusement encadrées entre des produits de la basse époque romaine et de pures déco-

ration muséennes, constituent une documentation typique. Elles nous permettent de nous rendre compte de l'influence de la Syrie sur l'Égypte à l'époque chrétienne. L'ornement végétal est traité avec une grande liberté, pampres et acanthes s'enroulent de façon originale, les animaux sont saisis dans la vivacité du mouvement ; mais les représentations humaines sont généralement très lourdes.

M. Duthuit estime que M. Monroet de Villard, dans son ouvrage sur la sculpture d'Akhmès, est d'une sévérité exagérée pour l'art copte auquel il ne reconnaît aucune valeur personnelle. Il lui oppose que certains ensembles de l'art chrétien d'Égypte sont doués d'une vie assez intense.

Le distingué attaché au Musée du Louvre, qui a pris l'an dernier une part si active à l'organisation et à l'installation de l'exposition byzantine aux Arts décoratifs, nous invite à nous reporter aux monuments que décorent les fragments d'art copte de nos musées et à tenir compte de la lumière qui met tout en valeur cette sculpture polychromée pleine de vigueur et d'originalité. D'ailleurs, la salle copte du Louvre, grâce à un choix judicieux et à un arrangement habile, ne laisse-t-elle pas le visiteur sous une impression fort agréable ?

M. H. B.

ÉR. COMTE, J. SAGVANT et G. WIST.

Répertoire chronologique d'épigraphie arabe. Tome I. Un vol. in-4° de xii et 312 pages. Le Caire. Imprimerie de l'Institut français d'archéologie orientale. 1931.

Il fallait toute l'activité savante et méthodique de M. G. Wist, aidée des excel-

* Une description plus complète des deux trésors découverts au cours des fouilles a été publiée par M. Ballinger dans une brochure publiée par la Société Numismatique américaine, *Two Roman hoards from Dura-Europos*, 1931.

lents et dévoués collaborateurs que sont MM. Combe et Sauvaget, pour affronter un pareil labeur. Seize volumes semblables à celui-ci sont prévus, plus de six mille textes sont déjà réunis et classés.

Dans le tome I, on trouvera les textes les plus anciens dont trois préislamiques : Namara, Zohed, Harran, et tous les textes arabes, y compris un choix d'épigraphes, jusqu'en l'année 243 de l'hégire. La disposition est fort claire et la bibliographie complète (*). Voilà un instrument de travail bien compris et qui rendra de grands services.

II D

Catalogue général du Musée arabe du Caire. Les bois à épigraphes jusqu'à l'époque mamlouke, par M. J. David-Weill. Le Caire, 1931. — Les bois sculptés jusqu'à l'époque ayyoubide, par M. Emory Pauty. Le Caire, 1931.

Repondant au désir formulé par Sa Majesté le roi Fouad I^{er} de publier les trésors du Musée arabe, M. G. Wiet a fait paraître, en 1929, le premier volume du catalogue général sur les lampes et bouteilles en verre émaillé. Ce travail modèle vient d'être suivi par deux autres volumes qui seront assurés d'un accueil non moins chaleureux que celui suscité par la publication du premier volume. Les bois à épigraphes sont particulièrement précieux parce qu'ils offrent les documents les plus sûrs pour établir la chronologie du décor en bois, surtout ce, en

le l'époque fatimide, apogée de l'art musulman en Égypte.

Pour l'étude de la paléographie arabe, ce volume est absolument indispensable. Jusqu'à présent il était presque impossible d'obtenir une idée précise de l'évolution de l'écriture arabe des premiers siècles sans avoir fait un séjour prolongé en Égypte, car la plupart des inscriptions sont reproduites à une échelle trop petite ou imprimées peu distinctement. Sous ce rapport les planches des bois à épigraphes marquent un grand progrès qui facilitera les recherches paléographiques. On saura en outre à M. David-Weill de ne pas avoir négligé les inscriptions « banales » qui n'offrent que peu d'intérêt à l'épigraphiste, elles renferment des données paléographiques très précieuses. Un bon exemple de ce genre se trouve au n° 3498 de la planche III. Tout en reconnaissant le soin méticuleux apporté au choix du détail, on aimerait changer une ou deux planches. On aurait pu facilement se passer de la planche XXX dont le décor épigraphique a presque entièrement disparu, la planche XXI donnant une idée assez nette de l'ensemble du décor ayyoubide. Le fameux mihrāb de Sayyidu Nafisa, par contre, aurait mérité deux planches dont l'une aurait renfermé une partie des bandeaux à inscriptions. La reproduction du mihrāb sur la planche XIV ne se prête ni à l'analyse des arabesques ni à celle du décor épigraphique. Heureusement, le mihrāb figure au catalogue de M. E. Pauty avec de meilleures reproductions.

Le volume consacré à l'ensemble des bois sculptés est une surprise même pour ceux qui ont vu le musée arabe. C'est un plaisir exquis de voir réunis sur 105 planches « les pièces célèbres aussi bien que

(*) Le milliaire n° 45 a encore été enregistré et reproduit dans notre catalogue de la salle judaïque au Louvre, intitulé *Les Monuments palestiniens et judaïques* (Leroux, 1942), p. 82.

les menus fragments » et de les passer en revue par ordre chronologique. Bien qu'il y ait beaucoup de bois datés fournissant des points de repère chronologiques, on trouvera parmi les centaines de pièces, solées un bon nombre dont on acceptera la date sous certaines réserves. M. E. Pauty le sait du reste et ne demandera pas mieux que l'on tâche de préciser les dates proposées. Ainsi la première planche renferme un de ces fragments dont la date semble douteuse. La stylisation particulière des feuilles de vigne à trois lobes ainsi que celle des demi-palmettes du n° 4737 ne se trouvent guère sur un monument daté antérieur au III^e II. IX^e siècle.

On félicitera M. G. Wiet d'avoir trouvé des collaborateurs aussi compétents que MM. J. David-Weill et E. Pauty ; le catalogue général du musée arabe du Caire présente un instrument de travail des plus précieux pour l'étude de l'art et de l'archéologie arabes.

S. FLURY

A. VAYSON DE PRADENNE. — *Les Fraudes en Archéologie préhistorique* avec quelques exemples de comparaison en archéologie générale et sciences naturelles. Un vol. in-8° de 676 pages avec 46 planches et 40 fig. Paris, Emile Nourry, 1932.

Ce volume intéresse les archéologues non seulement parce qu'il y est souvent question d'inscriptions, mais aussi parce que, d'une remarquable information critique, il sera surtout utile aux savants et spécialement à ceux qui ont la garde d'une collection publique. L'auteur n'a réuni que les faux les plus caractéristiques, ceux qui sont admis sous ce titre

par tout le monde et remontent au moins à vingt-cinq ans en arrière. Le lecteur qui y chercherait l'écho de polémiques récentes serait déçu.

La voûte de pudeur, qu'on est enclin à jeter sur les faux, a un inconvénient majeur, celui de laisser les nouvelles générations sans défense. C'est ainsi qu'un ouvrage de forte érudition, faisait état, il y a peu d'années, de la présence de silex égyptiens dans l'île de Riou, et qu'un plus récent, mais non moins savant travail, utilisait les inscriptions de la chapelle de Saint-Eloi. Les érudits sauront maintenant où s'informer sur les faux unanimement reconnus comme tels.

Ils y trouveront non seulement la documentation préhistorique, mais le récit détaillé des exploits de Vrain-Lucas et l'histoire des Mouhittes.

Ernest Renan eût applaudi à cette publication, lui qui professait dès 1874 : « Les faussaires menacent de causer bientôt tant d'embarras aux études d'épigraphie et d'archéologie orientales, qu'il faut placer au nombre des plus signalés services celui de démasquer ces sortes de fabrications. »

Fort important est l'examen des raisons qui sont d'usage pour soutenir, de la meilleure foi du monde, l'authenticité des pièces fausses. On verra dans l'ouvrage de M. Vayson de Pradenne que ces arguments sont toujours les mêmes et prennent la même forme ; on est donc en droit de conclure qu'ils sont inopérants et ne doivent plus être pris en considération. Cette conclusion, si on veut bien s'y tenir, sera la meilleure défense contre l'audace grandissante des faussaires.

R. D.

PÉRIODIQUES

JOHN GARSTANG. — *Jericho : city and necropolis* (extr. de *Annals of Archaeology and Anthropology*, de Liverpool, t. XIX, n° 1-2). In-8° de 22 pages avec 23 planches.

L'auteur résume, dans cet article abondamment illustré, les résultats qu'il a obtenus dans les fouilles de Jéricho en 1930-31. Des vestiges de la fin de l'époque de la pierre ont été découverts qui attestent que l'homme a très anciennement occupé ce site favorisé d'une belle source.

Quatre états successifs des murailles sont distingués dessinant quatre villes : la ville A antérieure à 2.000 av. J.-C., la ville B (2.000-1.800), la ville C (1.800-1.600), la ville D (1.600-1.400). Cette dernière date fixe approximativement la prise de Jéricho par les Israélites.

Le mur de la ville A offre la particularité d'être établi en briques crues sur mortier très épais. C'est principalement dans le quartier de la source qu'on a trouvé de la céramique caractéristique de cette époque, souvent d'un rouge vif avec peinture constituée par des traits qui se recoupent. On continue à cette époque à user d'outils et d'armes en pierre.

M. Garstang a eu la bonne fortune de découvrir, à environ 250 mètres à l'ouest du tell de Jéricho, une nécropole importante. Il fournit ici des explications, appuyées de nombreuses reproductions, sur les couches successives de la tombe A. Cette grotte a servi à ensevelir au moins 300 cadavres ; elle appartient aux premiers temps du Moyen Bronze. Les planches II-VIII reproduisent les formes de vases les

plus caractéristiques. Les cruches se terminent soit par une pointe souvent très allongée soit par un fond plat. Les formes offrent une grande variété ; parfois se conserve l'anse pleine ondulée. Le tour est en usage pour terminer le col, mais souvent le travail est entièrement établi à la main. Les vases sont généralement recouverts d'un engobe rouge auquel on fait donner un beau poli.

R. D.

PANOS MONTEY. — *L'art syrien vu par les Égyptiens du Nouvel Empire* (extr. du *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale*, t. XXX, p. 763-785). Le Caire, imprimerie de l'Institut français, 1930.

Dans ces quelques pages, le savant égyptologue nous donne un aperçu de l'inventaire qu'il prépare des objets d'art syriens figurés dans les peintures de tombeaux thébains. Il constate que si les porteurs d'affreuses keffiou ont rapidement conquis la célébrité, on a quelque peu négligé les représentations de Syriens porteurs de présents, bien que les représentations en soient plus nombreuses.

Dans ce court, mais substantiel, article on trouvera une liste des tombeaux figurant des Syro-phéniciens, puis une liste d'objets divers, armes, bijoux, vases dûment attribués par des inscriptions. Comme le dit M. Montet, l'hésitation à utiliser cette documentation tient à ce que le sol syrien n'avait rien révélé de comparable. Il n'en est plus de même aujourd'hui, grâce aux belles découvertes de Byblos que viennent d'étendre celles de Ras Shamra. M. Montet trouvera dans le matériel des dernières campagnes de MM. Schaeffer et Cheneb de nombreux

exemples venant illustrer sa thèse, notamment le beau vase d'Alabastro (Syria, VIII, pl. V, 4) que les égyptologues ne reconnaissent pas pour égyptien.

R. D.

G. A. WAINWRIGHT. — Keftiu (extr. du *Journal of Egyptian Archaeology*, XVII, 11 (1931), p. 26-33).

— Keftiu, Crete or Cilicia (extr. du *Journal of Hellenic Studies*, vol. LI (1931), 36 p.).

— Caphtor, Keftiu and Cappadocia (extr. de *Palentine Exploration Fund. Quart. Stat.*, 1931, p. 203-210).

— Iron in Egypt (extr. de *Journ. of Egypt. Arch.*, XVIII, 1-2, 1932).

M. Wainwright qui avait déjà étudié les Keftiu dans les *Annals of Arch. and Anthropol.* de Liverpool, en 1913, a repris vivement l'offensive contre l'identification de Keftiu-Caphtor avec la Crète, et cela intéresse particulièrement les Philistins, puisque ceux-ci sont signalés comme venant de Caphtor.

A vrai dire les arguments en faveur de la Crète ne sont pas décisifs : le texte hébreu peut aussi bien viser un rivage qu'une île et quant au vêtement porté par les Keftiu sur les fresques égyptiennes, il est revendiqué par les partisans des deux thèses⁽¹⁾. M. Wainwright a l'appui des Septante qui traduisent Caphtor et Caphtorim par Cappadocia et Cappadociens; enfin il tire avantage de ce que les trois termes Caphtor, Keftiu et Cappadocia ne diffèrent que par la terminai-

(1) Ainsi PERROT, *Egypt and the Aegean in the Late Bronze Age*, dans *Journ. of Egypt. Arch.*, XVI (1930), p. 75-92, retrouve, comme la plupart des archéologues, le costume minoen chez les Keftiu.

son; l'élément essentiel est le même : k, f (p), t (d).

Toutefois, il surgit une difficulté grave : c'est que la Cappadoce est séparée de la Méditerranée orientale par toute la chaîne du Taurus. Aussi M. Wainwright, rompant avec son argumentation, adopte la Cilicie Trachée pour le pays de Keftiu. Cette conclusion est un peu inattendue et embarrassante pour le lecteur qui voit substituer à la thèse « Cappadoce », celle de « Cilicie », qui n'a aucun appui dans les textes. Ni le nom de Keftiu ni celui des Philistins n'apparaissent dans les documents hittites qui traitent de cette région.

La notice que M. Wainwright consacre au fer, antérieurement à l'âge du fer, est fort importante. Il établit qu'il s'agit, sauf à la fin de l'âge du bronze où se placent les premiers essais d'établissement d'armes ou d'objets en fer⁽²⁾, de fer météorique, reconnaissable au nickel qu'il contient. Ainsi les fragments de fer découverts dans les tombes royales d'Ouïr proviennent d'un météore, car ils renferment 10,9 p. 100 de nickel.

R. D.

J. SAVAGEY. — Inventaire des monuments musulmans de la ville d'Alep (extr. de *Revue des Études Islamiques*, 1931, p. 59-114) Paris, Paul Geuthner, 1931.

« Il est peu de villes du proche Orient qui offrent le même intérêt qu'Alep pour l'histoire de l'architecture musulmane : on peut, à cet égard, la placer immédiatement après le Caire. » Il faut ajouter à

(2) Sur le fer considéré d'abord comme un métal précieux et la substitution du fer au bronze par suite de l'épuisement des mines de cuivre, cf. notre *Lydie et ses voisins*, p. 82-84.

cette appréciation du savant auteur que souvent les monuments du Caire ont été trop complètement restaurés.

Depuis la fin du ^xe siècle jusqu'à nos jours, Alep offre « une série ininterrompue de constructions civiles, religieuses et militaires, relevant des styles les plus divers et témoignant d'une profonde originalité ».

M. Sauvaget observe que le groupe homogène des édifices musulmans d'Alep participe « des mêmes disciplines artistiques que les églises de la région d'Antioche, ils témoignent de la persistance au sein de l'Islam de la tradition architecturale syrienne, modifiée et appauvrie sans doute, mais toujours vivante ». Cette constatation est fort importante ; elle corrobore ce qui avait été déjà constaté à Jérusalem pour la Qoubbet es-Sakhra. Grâce à la supériorité de ses constructeurs, l'influence de l'école artistique d'Alep « est fait sentir sur toute l'architecture musulmane de Syrie ».

A noter aussi cette très judicieuse remarque que la valeur esthétique des monuments musulmans de Syrie, et particulièrement de ceux d'Alep, échappe généralement au plus grand nombre parce qu'ils ont été « élevés sous l'inspiration d'un idéal quelque peu ascétique. L'absence de mesure, de discrétion ; nul goût pour le colossal ou pour l'étrange, rien qu'un souci d'harmonie et de sobriété, une recherche de la ligne plutôt que de la couleur, de la logique plutôt que du pittoresque, de la clarté plutôt que du brillant ».

L'initiation nécessaire pour saisir pleinement la beauté des monuments d'Alep est précisément fournie par cet ouvrage du meilleur connaisseur de cette archi-

teature. Grâce à des indications sobres, mais précises, accompagnées d'une illustration choisie, ce travail dépasse le cadre d'un simple inventaire et, pour beaucoup de lecteurs, il sera une révélation.

R. D.

V. KRATCHKOVSKAIA. — *Notices sur les inscriptions de la Mosquée Djoum'a à Véramine*, extr. de la *Revue des Études Islamiques*, 1931, p. 23-38. Paris, Paul Geuthner, 1931.

S'engageant dans le chemin frayé par M. Flury, l'auteur étudie méthodiquement les bandeaux ornements à inscriptions arabes de la célèbre mosquée de Véramine. Si des questions de détail sont ainsi précisées, il ne semble pas qu'on puisse distinguer, par les seuls moyens de l'épigraphie, les additions de Chah Roukh à la construction d'Abou Sa'ïd, car la coupole, tout au moins dans son état actuel, ne porte pas d'inscription.

R. D.

HENRI DANÉRAIE. — *La diplomatie française et les études archéologiques et historiques dans le Levant, dans Affaires Étrangères*, I, 25 oct. 1931, p. 497.

Le savant conservateur de la Bibliothèque de l'Institut rappelle rapidement les noms des agents français qui ne se contentèrent pas d'exercer leurs fonctions officielles, mais eurent la curiosité de l'histoire du pays où se développait leur carrière. N'est-ce pas leur zèle archéologique qui rend encore aujourd'hui populaires les noms du marquis de Noimel et du comte de Choiseul-Gouffier ? Les noms

de Botta, de Place et de Surzet ne sont-ils pas illustres par leurs découvertes à Khorsabad et à Tello? Pour être plus modestes, le nom de Pérrot ne doit pas être oublié, ni celui de Pacifique Delapierre.

R. D.

NOUVEAUX ARCHÉOLOGISTES

Le temple de Bel à Palmyre. — Nous avons signalé à plusieurs reprises l'important dégagement entrepris sous la grande voûte du temple de Bel par le directeur du Service des Antiquités en Syrie, M. Henri Seyrig, qui a confié un travail parallèle de consolidation à M. l'architecte Amy.

La découverte, en février 1932, à l'intérieur du naos, d'une inscription palmyrénienne vient projeter une vive lumière sur les origines de ce temple. Le texte, la traduction et le commentaire en ont été

imprimés à l'Académie des Inscriptions par M. Jean Gauthier, dans la séance du 4 mars 1932. Voici sa traduction :

En mois de Tishri, l'an 358 (ou 357). Cette statue est celle de Lishamish, fils de Tachbôl, fils de Shokhaybôl, de [la tribu] des Béné Amard, qui a dédié le temple des dieux Bel, Yachbôl et 'Aytibôl, avec ses sanctuaires, le 6 Nisan 343 (ou 342, ou 341); ses fils [la] lui ont élevée pour l'honneur.

Nous nous plâtons : « qui a consacré le temple » au moyen de ses offrandes sacrées « voir l'hébreu *qadashim* », c'est-à-dire par des sacrifices. La comparaison avec I Rois, viii, 63 est assez probante.

Comme l'a indiqué M. Gauthier, ce texte est important d'abord parce qu'il

fournit la date de consécration du naos du temple de Bel, soit 32 de notre ère, et nous fixe ainsi sur la date terminale de la construction. Cela ne contredit nullement les textes plus anciens (C / S, II, 3924 et 3925) qui prouvent que la construction du portique était déjà en train en 17 et 19 de notre ère.

Nous apprenons aussi à quels dieux le grand temple était consacré et par qui. Nous inclinons à penser que la date du 6 Nisan est en relation avec la fête de l'*akita*, à Babylone, en l'honneur de Bel-Mardouk.

De plus, M. Seyrig signale qu'il vient d'être trouvé à Palmyre au bas-tronc monumental figurant cinq prêtres qui brûlent de l'encens devant un palmier. Le savant directeur du Service des Antiquités donne d'ailleurs à Syria des études sur Palmyre qui présentent heureusement certains points d'histoire tant religieuse que profane.

R. D.

Un sanctuaire d'Atargatis dans les montagnes de l'Étolie. — Ceux qui ne croient pas les cultes syriens éteints ont profité l'édition *minor* des *Inscriptiones graecae* de l'Étolie, que vient de donner M. Kl. Hentrich. Ce volume contient, entre autres, une série de textes, presque tous inédits, qui ont été recueillis jadis par MM. Rhomanos et Scitriadis dans un sanctuaire de la bourgade de Phostyon, voisins de Thermos et d'Agrestion. Ce sont des actes d'affranchissement rédigés sous forme de vente à une divinité. Dans trois textes, que M. Klaffenbach attribue respectivement au début du II^e siècle avant J.-C., à son deuxième quart, et au I^{er} siècle, la vente est faite à un couple que

sauque au décor géométrique avec inscription grecque. Au nord de la basilique se développait une nécropole byzantine.

Fabriques de papier. — Originaire de Chine, le papier possède de grands marchés aux VIII^e et IX^e siècles à Samarkande, Bagdad, Tripoli de Syrie, Damas, la Caire et Alexandrie. M. André Blum a étudié sa propagation en Occident (*Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1932, p. 102, et il a mis en évidence que les premières fabriques de papier, en Occident, ont fonctionné en Espagne, à Xativa ou Jativa, près de Valence, dès le XI^e siècle. Cette ville de Xativa étoit célèbre par son lin, ce qui explique que les oulises de l'ancien royaume de Valence y aient installé des moulins à papier. Les rois d'Aragon confirment la protection accordée à cette industrie qui se trouve entre les mains des Juifs. Le papier se répandit de Xativa à Gironne, passa de là en France, en Allemagne et en Italie où les fabriques de Fabriano et de Gênes perfectionnèrent le procédé judéo-arabe.

H. D.

Note sur un voyage en Haute-Mésopotamie par MM. A. Gabriel et Sauvaget. — L'objet de ce voyage étoit l'exploration archéologique des vilayets de Mardin, Diyarbekir et Urfa.

La ville de Mardin possède un groupe important de constructions ortokides qui ne sont pas fort anciennes, mais qui donnent des plans et des détails intéressants. Elles remontent pour la plupart au XIV^e siècle. J'ai relevé notamment 4 mosquées et 2 medressés. Celles-ci, très importantes et fort bien conservées, renferment deux étages de bâtiments avec

cours, mosquées, tombeaux, portiques et dépendances diverses. Le château de Mardin contient encore quelques éléments de constructions civiles que j'ai également relevés. Bref, je possède aujourd'hui tous les documents nécessaires pour établir une monographie de Mardin. M. Jean Sauvaget, qui m'accompagnait dans ce voyage, a relevé toutes les inscriptions arabes, dont certaines vakufiye sont d'un grand intérêt historique.

Nous avons visité, en outre, les différents centres ortokides de la région :

1^o A Kotschisar, qui dut être une ville très importante, j'ai relevé le plan d'une très belle mosquée du XII^e-XIII^e siècle avec de nombreux détails de sculpture ornementale qui rappellent la Syrie du Nord, tandis que les procédés techniques sont nettement mésopotamiens. Une tour de gât, des turbes, un pont donnent une idée de l'ancienne importance de l'agglomération qui n'est plus aujourd'hui qu'une pauvre bourgade ;

2^o A Kharram, voisin de Kotschisar, j'ai relevé le plan d'une mosquée et d'un convent ;

3^o Par une route extrêmement difficile nous avons atteint Hassankif défœmation turque de Hian al Kaifa, sur le Tigre, où nous avons eu la surprise de trouver les ruines d'une ville avec 4 mosquées, les restes d'un beau pont sur le Tigre et de nombreuses inscriptions. J'espère pouvoir revenir à Hassankif par le nord à l'automne prochain. Le site mérite une étude plus poussée que celle qu'il nous fut donné d'accomplir.

Diyarbekir. — Voici les premières conclusions d'une étude d'une semaine, qui n'est que l'amorce d'un travail plus étendu. Mais, dès maintenant, je suis en

possession d'un plan complet de l'ensemble et des détails des principaux ouvrages.

L'enceinte est entièrement byzantine. Seules, deux madresses lourdes ont été transformées par les Ortokides. Encore n'a-t-on pu retrouver, sous les adjonctions islamiques, le noyau byzantin. M. Sauvaget a vérifié sur place les lectures que Van Berchem n'avait établies qu'à partir de photographies. Il a pu corriger et surtout compléter divers passages. Il a recueilli, en outre, de nombreux textes inédits.

Quant à la grande mosquée, il ne me paraît pas douteux qu'elle soit entièrement de construction islamique : les éléments byzantins qu'elle renferme et qui furent si souvent reproduits et commentés ne sont que des remplois. Le soi-disant clocher est un minaret turc, dont les étages supérieurs sont de construction récente. Dans le voisinage de la mosquée, il existe deux madresses anciennes dont l'ornementation trahit l'influence de la Syrie du Nord.

Urfa. — Nous avons gagné Urfa par Harran, publié par Prousser de manière insuffisante. À Urfa même, peu de choses à signaler. J'ai relevé la grande mosquée dont le minaret est un ancien clocher et la mosquée-madresse du vivier aux carpes.

Urfa a fourni à M. Sauvaget quelques inscriptions arabes.

ALEXANDRE GABRIEL

Céramique et chronologie. — Dans la *Revue Biblique*, 1932, p. 284 et suiv., le P. Vincent discute les résultats des fouilles conduites à Jéricho par le Prof. Garstang, dont celui-ci a notamment

rendu compte devant l'Académie des Inscriptions. La position du prof. Garstang que nous connaissons par des conversations particulières, est beaucoup plus nette que ce l'indique le R. P. et nous étions en droit d'en faire état¹.

Nous n'en dirons pas davantage, car nous ne voulons pas relever les termes qui ont échappé à la plume du savant archéologue. Nous laissons au prof. Garstang le soin de présenter les documents fournis par les dernières fouilles qu'il a conduites, selon son habitude, avec précision et méthode.

Il est, toutefois, assez plaisant de se voir interdire, avec quelque hauteur, de recourir à la chronologie du livre des Rois (I Rois, VI, 1) parce qu'il a plu à certains *syro-archéologues* (p. 275) de la jeter par dessus bord. L'équation qu'on invoque pour la repasser et que répètent, en effet, tous les commentateurs en guise d'argument : $42 \times 60 = 480$, peut frapper un esprit géométrique : elle ne prouve rien, d'autant qu'elle est en défaut avec le texte grec de I Rois, VI, 1. Si nous avons parlé d'un « ordre de grandeur », c'est qu'il paraît inutile de se lier étroitement à une datation qui, comme celle des Juges, n'était que traditionnelle et non appuyée sur un compte précis à quelques années près. D'autant plus que cette date ne commande qu'approximativement la prise de Jéricho, les quarante ans au désert étant un chiffre arbitraire. La question est fort complexe ; nous avons simplement voulu indiquer que la chronologie des Rois devait entrer en considération pour écarter la

1. *Syria*, XI, p. 390, et ci-dessus le compte rendu de la dernière publication du prof. Garstang.

date basse préconisée pour la chute de Jéricho, puisque aussi bien cette dernière a contre elle d'autres arguments.

Profitions de l'occasion pour signaler que la dernière campagne (1931-32) du prof. Garstang à Jéricho a été fructueuse et qu'elle vaudra au musée du Louvre — qui a pris une participation — une collection, qui lui manquait, de céramique palestinienne de l'âge du bronze.

Une seconde note de P. Vincent discute la « date de violation du tombeau d'Aharab ». Avec un luxe inutile d'érudition, elle tend à maintenir une erreur manifeste dont peuvent juger tous les visiteurs du Louvre. Certes, les cercles concentriques ne sont pas un argument décisif pour écarter de l'âge du bronze certains tessons chypriotes trouvés dans les terres du puits conduisant à la tombe royale d'Aharab. Ainsi M. Schnoeller a trouvé des vases chypriotes à cercles concentriques dans une couche du x^e siècle avant notre ère. Mais il suffit de les comparer pour les distinguer. À Byblos (n o 7, 8 et 9 de la planche VIII de *Revue Biblique*, 1932) le trait extérieur prend une largeur qu'il n'a jamais à l'âge du bronze; de plus le céramiste emploie un rouge « lie de vin », qui à notre connaissance, ne se rencontre qu'à l'âge du fer et pas à la plus haute époque. De la même planche la n o 6, peinture noire sur fond rouge avec son ansé collée au vase, n'est pas non plus de la plus haute époque du fer⁽¹⁾.

¹ Le P. Vincent greffe sur cette note une observation contre laquelle il nous permettra de protester (*R. B.*, 1932, p. 280 note 2). Nous n'avons ni écrit ni pensé que le dessin qu'il a donné *R. B.*, 1925, p. 173 et pl. V, de la fameuse jarre de Byblos ait été intentionnelle-

ment déformé pour appuyer à une démonstration tendancieuse. Le R. P. nous a mal lu et mal compris. Un simple mot nous avons mis en garde nos lecteurs contre le rapprochement qu'évoquait l'appage de *R. B.*, 1925 p. 173 et pl. V, entre la jarre de Byblos et un vase de Suse II. Reconnaisant que son dessin n'était pas très exact (nous en donnons un davantage dans *Syria*, XI, p. 171 note 5) le P. Vincent se défend d'avoir établi « aucune comparaison de ce vase (la jarre de Byblos, avec quoi que ce soit », ni formulé « la molinère allusion à une jarre suseenne ». Cependant sa comparaison graphique a été prise pour bonne par H. Gressmann, *Altorientalische Bilder zum A. T.*, 2 e éd., fig. 67a et p. 109, qui fonde son commentaire sur les deux jarres « zusammenge stellt von Vincent ». Puisque Gressmann s'y est trompé comme nous, et plus gravement encore puisqu'il acceptait le rapprochement, nous ne pouvons que nous féliciter d'avoir provoqué une mise au point aussi nette, ce qui nous met à l'aise pour observer que ce ne sont pas seulement les vases mais aussi les couvercles qui diffèrent. Dans le cas du vase de Suse, on a retourné accidentellement sur l'ordure au vase quelconque — précaution banale qu'on rencontre partout, notamment à Megiddo, tandis qu'à Byblos on a pris soin d'établir un véritable couvercle, fabriqué *ad hoc* et muni d'une ansé.

² *Syria*, XII, 1931, p. 345-346.

les longs murs de Kasr el-Hoir, non point comme je croyais l'avoir établi ⁽¹⁾, une digue de retenue des eaux, mais simplement une clôture destinée à protéger les terres cultivées contre les razzias des nomades. Ce que j'avais identifié à des vannes de réglage n'aurait servi qu'à éviter l'inondation, lors des pluies torrentielles, en donnant aux eaux, retenues par les murs, un exutoire immédiat vers le désert. À l'appui de cette hypothèse, M. Seyrig invoque une pratique actuelle des jardiniers de Palmyre: ils ménagent, à la base des murs qui limitent leurs terrasses, les bords occupés d'une maçonnerie grossière que quelques coups de pioche, en cas d'inondation, suffisent à abattre.

Le rapprochement ingénieux ne m'a point convaincu, et ce qui se passe dans les jardins exigus de Palmyre, sur un terrain riche en eaux souterraines, me semble sans rapport avec le rôle des murs de Kasr el-Hoir, répartis sur près de 10 km. de développement dans une zone désertique. Tout d'abord, si l'on veut bien se reporter au plan des constructions, on constatera qu'aux murs de maçonnerie succèdent de simples remblais de sable, disposition parfaitement judicieuse s'il s'agit d'une retenue d'eau sur un plan légèrement incliné, inexplicable si l'intention fut de barrer le chemin à des pillards. Les murs eux-mêmes ne dépassaient guère, semble-t-il, 1 m. 50 de hauteur et les remblais qui leur font suite étaient encore moins élevés. En outre, toute trace de clôture disparaît, non point dans le voisinage des châteaux, mais à 2 km. des ouvrages. Un tel sys-

tème de protection, s'il eût été destiné à intimider les nomades, se fût révélé, je crois, assez peu efficace.

Aussi bien, pourquoi eût-on donné à un simple mur de clôture, avec une hauteur aussi faible, une épaisseur de 1 m. 12, et surtout pourquoi l'eût-on flanqué de ces contreforts demi-circulaires de 1 m. 84 de diamètre alternant sur les deux faces du mur? Je n'avais point manqué de noter la similitude de ce dispositif avec certains murs de réservoirs du Maghreb. Ce rapprochement, bien qu'il n'ait point retenu l'attention de M. Seyrig, me semble conserver quelque valeur.

Il est vrai que M. Seyrig a cru comprendre que, dans ma pensée, les vannes avaient à distribuer l'eau à l'extérieur des murs, sur un périmètre de 10 km., et il a cherché vainement à se représenter comment le dispositif du saillant sud aurait pu s'adapter à un tel rôle. Je m'associe d'autant plus volontiers à ses réserves que je n'ai jamais exprimé les idées qui me sont prêtées. J'ai dit que *les vannes servaient à régler le cours de l'inondation* ⁽²⁾, mais j'ai toujours supposé que les cultures étaient réparties dans le voisinage des châteaux, c'est-à-dire à l'intérieur des longs murs et des remblais. Le nom d'Al-Basatin s'appliquerait, d'après la tradition que j'ai recueillie sur place, à la région contiguë aux châteaux, où, comme je l'ai signalé, subsistent des traces nombreuses de clôtures, et non point au saillant du vantage, comme le rapporte M. Seyrig. En tout cas, si j'ai été très affirmatif quant au rôle des murs que je persiste à con-

⁽¹⁾ Syria, VIII, 1927, p. 302-329.

⁽²⁾ Syria, VIII, p. 309.

siderer comme des barrages, je me suis bien gardé d'entrer dans le détail du système d'irrigation et de la manœuvre des vannes. Peut-être l'inondation n'était-elle que temporaire et ne servait-elle qu'à préparer le terrain pour les semences. Peut-être, aussi, asséchait-on complètement le bassin à certaines époques alors qu'à d'autres on se bornait à diminuer l'étendue de la partie couverte par les eaux. Il se peut également qu'on ait été amené, en cas de pluie torrentielle, à ouvrir toutes les vannes, pour éviter l'inondation de certaines parties déjà emblavées. Mais, en tout cas, la présence de ces murs puissants de maçonnerie, épaulés de contreforts, ne peut correspondre qu'à un programme de travaux hydrauliques. Et dans un pays où non seulement la richesse de la récolte, mais son existence même dépendent de l'abondance de l'eau, il serait tout à fait invraisemblable qu'on ait délibérément répandu sur le sable du désert, sans profit pour quiconque, cet élément indispensable de fertilité.

Je ne crois pas que la proposition de M. Seyrig ait entraîné de nombreuses adhésions, et je n'aurais pas jugé nécessaire de résumer ses arguments si ce n'était pour moi l'occasion d'apporter à mon article, au sujet de la date des édifices, une importante correction.

J'ai admis que l'inscription recueillie par Rousseau appartenait au grand Ksar, comme le relate le voyageur, et qu'elle avait été trouvée *in situ*. En conséquence, j'ai été conduit à dater le grand Ksar du règne de Hishâm et à faire du petit Ksar et des murs de retenue des travaux anté-islamiques.

Cependant, divers indices, entre autres

le revêtement céramique des tympans des portails dans le grand château, laissent penser qu'il est d'une date postérieure au ^{ix} siècle de l'Hégire. Il faut donc admettre que l'inscription de Hishâm s'applique à d'autres travaux et que, si les indications fournies par Rousseau sont rigoureusement exactes, la pierre sur laquelle elle était gravée fut réemployée dans des constructions postérieures.

Hishâm, laborieux et cupide, fut un grand bâtisseur. Il restaura l'ancienne Sergiopolis au nord de la Palmyrène, et y établit sa capitale qui devint la *Hanfê* de Hishâm. Il multiplia les colonies agricoles qui étaient pour lui une source importante de revenus et par des travaux hydrauliques, augmenta l'étendue des terres arables. La chronique de Tell Manra nous fournit, sur l'activité du calife, des données précises, etc. Hishâm canalisa le Zetton, bâtit sur ses rives des villes, des châteaux forts, de nombreux villages qu'il embellit par de nombreuses plantations de toute sorte. Il canalisa aussi la rivière de Brît Balash sur laquelle il fit construire un château fort et il y fit planter des plantations de tout genre. Il canalisa encore le Hanî sur lequel il fit construire des forteresses et des jardins de toute espèce⁽¹⁾.

Historiquement, il est donc parfaitement plausible d'attribuer à Hishâm, sinon les fondations de la colonie agricole de Ksar el-Hair, qui peut-être existait avant lui, tout au moins sa mise en valeur sur une vaste échelle et la construction du petit château et des murs de retenue. Du point de vue archéologique,

(1) *Chronique de Denys de Tell Manra*, éd. Cheacot, de Bih. Ec. H. Et. fasc. 112, Paris, 1895, p. 28-26.

on ne saurait alléguer contre la date proposée des objections motivées : on sait combien la persistance des procédés techniques et des formes, structurales et décoratives, est caractéristique et habituelle, des dates, souvent flottantes, dans les périodes voisines de l'Hégire.

ALBERT GARNIER

P. S. — Cet article était déjà composé et corrigé quand j'ai pu prendre connaissance de la récente publication de M. Groswell, *Early Muslim Architecture*, Oxford, 1932. L'auteur attribue à Hisham la mise de l'entretien et les deux châteaux. Pour ces deux derniers, M. Groswell avance un passage d'un *Sûlûk* voir l'édition de Beyrouth, p. 160 qui ne comporte pas la conclusion qu'il en tire. Il me paraît difficile d'attribuer à la même époque le grand et le petit château.

British Museum. — Le Conservateur des Antiquités égyptiennes et assyriennes

nous fait tenir l'avis suivant, à la date du 7 septembre 1932.

« In consequence of structural alterations the Trustees of the British Museum have ordered that the Fourth, Fifth and Sixth Egyptian Rooms and the Babylonian Room be closed for a period. The objects from these rooms are now for the most part packed away and are not available for inspection until further notice. An exhibition of Egyptian papyri, paintings, cloth stuffs and painted wooden objects is being arranged in the Third Egyptian room and will shortly be available to the public. To prevent disappointment, scholars are asked to take note of these arrangements and are warned that they should enquire whether any object or class of objects described in the guide to these galleries is available before visiting the British Museum to prosecute special studies. »

Le Gerant : PAUL GUYOT

1311-32 — Tours, Imprimerie Arnauld et C.

NOTES D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

PAGE

M. ROSTOVTZKEFF

I. — Les passe-guides

Les passe-guides orientaux dont j'ai parlé dans mon article « Dieux et chevaux » de *l'Hist. Revue* (12, 1911, p. 48 et suiv.) ont en une filiation bien longue¹⁾. Avec le char syrien ils sont venus en Grèce et s'y sont maintenus autant que les chars eux-mêmes. Les représentations des chars de guerre et de course sur les monuments de l'épique mycénienne et sur ceux des périodes archaïque et classique grecques les reproduisent bien souvent. Le nom des passe-guides en grec est *παρονομα*, ou *παρονομα*, comme nous le savons par l'Iliade et ses commentateurs. On trouve les passe-guides en terre cuite aussi bien à l'époque mycénienne qu'àux époques archaïque et classique grecques²⁾ : tantôt aux deux bouts du joug, tantôt près le bout du tronc, au-dessus des manilards qui lui servent d'appui, tantôt à un point intermédiaire entre le manilard et les extrémités. Sur un vase de Vase les bandes ou des anneaux sont placés au sommet des tiges qui se dressent au-dessus d'une sorte de bourrelet, comme dans nos attelages les anneaux des guides surmontant le collier rembourré des chevaux³⁾.

¹⁾ Ajoutez aux références que j'ai données dans l'article cité O. NUORREN, *Der Harnungen im Altertum*, 1904, p. 25 (Égypte), p. 40, 45 et 46 (Assyrie), p. 71 et 72 (Perse). Il est intéressant de noter que le petit modèle en or d'un char perse qui appartient au trésor de Darius à l'Alte date à peu près du VI^e siècle av. J.-C., est muni comme les chars grecs à deux roues et les chars à quatre roues de passe-guides en terre cuite, un par chaque cheval. Les anneaux passe-guides sont

fixés sur le joug, voyez O. NUORREN, l. l., O. M. DALTON, *The Treasury of the Oxus*, 2^e éd., 1926, n° 7, p. 3 et suiv., pl. IV.

²⁾ Voir l'excellent article de E. SCHWAB, *Die Ant.*, 1, 2, p. 1630, fig. 2210.

³⁾ Les chars muni de passe-guides sont représentés dans cet article fig. 2210, 2211, 2214, 2215, 2217. Sur l'époque mycénienne et post-mycénienne voir E. SCHWAB, *Die Harnungen in Griechenland*, 1909, p. 1.

Ces faits sont connus. Bien que les passe-guides aient été fort souvent représentés sur les monuments grecs, on ne les a jamais identifiés avec les objets trouvés en Grèce et ailleurs, et conservés dans nos Musées de sans convention qu'une recherche d'originaux serait possible et fournirait plusieurs exemplaires de passe-guides grecs. Mais même, sans faire de recherches systématiques, j'ai trouvé un objet en bronze bien grec par son type probable, a servi de passe-guides. Cet objet se trouve au Musée du Louvre et a été décrit et reproduit par C. C. Edgar (*Greek bronzes*, Catalogue d'Antiquités Fig. du Musée du Louvre, n° 27907). Je cite la description de M. Edgar: « *Long animental ring. Bronze, 0.25 x 0.18. Vertical ring with a socket below in which the top of a stem has been fixed. The upper half of the ring is composed of two groups of men fighting with animals (panthers). In the left hand group the man, who is naked and beardless and has long hair hanging over his shoulders, advances to the animal's mouth with his left hand and plunging his sword into its head with his right, the animal is bounding to the right with legs extended. The companion group has probably been similar but the figure of the man is lost. The lower half of the ring is covered by corroded remains of bands which have apparently been suspended from it. Early Greek work. »*

Je n'ai rien à ajouter à la description de M. Edgar. Le bronze ayant été détruit après avoir été reproduit par M. Edgar, je le reproduis d'un nouveau (p. LIX et LX). Il me paraît bien probable que l'anneau du Musée du Louvre est un passe-guides et que les charmes appartenant autrefois aux guides et servant de trait d'union entre les guides et les brides. On trouvera les reproductions d'anneaux tout à fait semblables sur plusieurs vases grecs à figures noires et rouges.

Ce qui est intéressant dans l'anneau du Louvre, c'est sa décoration par ce personnage, dont on rapproche de monuments orientaux. Il existe, certes, une similitude frappante entre le groupe du dieu, d'ampleur des anneaux de notre antique grec et celui du dieu, d'ampleur du cheval des passe-guides hittites dont j'ai parlé dans mon article sus-cité. On chercherait en vain le nom du dieu. On penserait volontiers à un Héraclès semi-oriental. Mais aucun attribut du dieu ne rend cette identification certaine.

Il n'y a pas de fait que l'anneau est un travail grec, technique proba-



FIG. 1. 182.



Arctostaphylos (Pursh) Nutt.

Arctostaphylos

blement la V^e ou VI^e siècle avant J.-C. Je penserais volontiers à Chypre comme leur origine. Comment est-il venu échouer en Egypte, nous ne le savons pas. Le char auquel il appartenait a pu avoir été importé de l'île de Chypre. On pourrait aussi penser qu'un artisan grec-chypriote a fait l'anneau pour un char ou paraître d'un roi ou d'un noble égyptien, ou plutôt d'un satrape perse.

En tout cas, le passe-guides a probablement à faire avec le char de guerre ou de chars. Mais il s'est rencontré autre part. Nous ne savons pas au juste si l'Italie villanovienne et étrusque a employé des passe-guides. On n'apparaît pas, et tant que je sache, sur les bas-reliefs et peintures de cette époque qui représentent des chars, et je ne me souviens pas l'avoir vu dans les Musées. Parmi les bronzes villanoviens et étrusques des objets qu'on pourrait parler de passe-guides. Mais leur existence en Italie est probable, car c'est de là sans doute qu'ils ont pénétré en Europe Centrale où on les trouve parfois parmi les particularités des chars de culte ou funéraires ensevelis dans des tombeaux de l'époque de Hallstatt². Et ces objets ont formés des Hallstattiens, il est bien probable que les anneaux à broche verticaux, sont des bases de même métal et ont été dans des tombeaux celtiques de l'époque de la Ferme II et III. Ce ne sont pas les ornements purs et simples comme le veut Dechelette, mais de vrais passe-guides. Ils étaient choisis au long d'une sautoire. Chaque passe-guides consistait de trois pièces soudées les unes aux autres : la base en forme de selle, l'anneau vertical et une petite tige à profil de balustre⁽¹⁾.

Ces passe-guides celtiques ont une vie assez longue. Ils ont subsisté sur le Rhin et peut-être aussi autre part jusqu'à la basse époque romaine. On en trouve plusieurs dans les mines romaines de la région rhénane et dans les mines cimbriques et chars celtiques romains. Ces passe-guides celtiques nous ont

⁽¹⁾ J'ai vainement cherché les données sur le matériel qui m'intéresse dans le livre utile, quoique très confus et sans index, de H. NACHREICH, *Der Reithwagen bei den Italikern*, 1919.

⁽²⁾ A. MISTO, *Populonia. La Necropoli Archaica*, 1922, p. 131 et suiv. (reconstruction de deux chars de la période orientalisante), et H. KERNER-MAC LEAN, *Villanovians and early Etruscans*, 1924 (Index n. v. Chariot), et *The*

Iron Age in Italy, 1927, p. 70 et 73 (Sest. C. C. London), et p. 124 Belmonte), et p. 131 et 132 (Faleriano).

⁽³⁾ J. DÉCHELETTE, *Manuel*, III, I, p. 233 et suiv., IV, p. et 586 et suiv.; R. FRANK, *Un char de culte à quatre roues et tréne d'ivoire*, à Ohnenheim en Alsace, 1921, p. 13, note 2.

⁽⁴⁾ DÉCHELETTE, *Manuel*, IV, p. 702 et fig. 510.

jamais et n'a rien de distinctif. Ceux qui ont été publiés peuvent être divisés en deux classes. Ils dérivent directement des passe-guides de l'époque de la Tène d'ocrits et dessus : leur base en forme de selle et clouée au joug, même anneau vertical, même tige centrale, même ornementation purement celtique⁽¹⁾. L'autre classe est représentée par les anneaux passe-guides trouvés dans la sépulture à char celtico-romain de Frenz récemment découverte et publiée par Lehnert. Les passe-guides de cette sépulture ont la forme d'un grand clou surmonté de deux anneaux dont l'anneau supérieur est traité exactement de la même manière que les anneaux de la première classe. Il est évident que le bout inférieur du clou était enfoncé dans le bois du joug.⁽²⁾

A cette dernière classe, les passe-guides celtico-romains se rattachent les passe-guides des chars trouvés dans les sépultures lamanaïres de la région thrace. Malheureusement les restes métalliques de ces chars n'ont jamais été publiés entièrement. Le travail n'a été commencé par M. G. Seane, mais n'a pas été terminé. Les deux chars traités par M. Seane étaient ornés tous les deux de passe-guides. Les passe-guides ont la même structure que ceux de Frenz. Les anneaux (et aussi) sont terminés par des clous qui, cerclés, étaient enfoncés autrefois dans le bois du joug. Mais il y a des différences entre les passe-guides thraces et ceux de Frenz. Les anneaux des passe-guides thraces sont simples, sans ornements, et leurs tiges-clous sont recouvertes de cônes en bronze qui servaient de bases aux anneaux⁽³⁾.

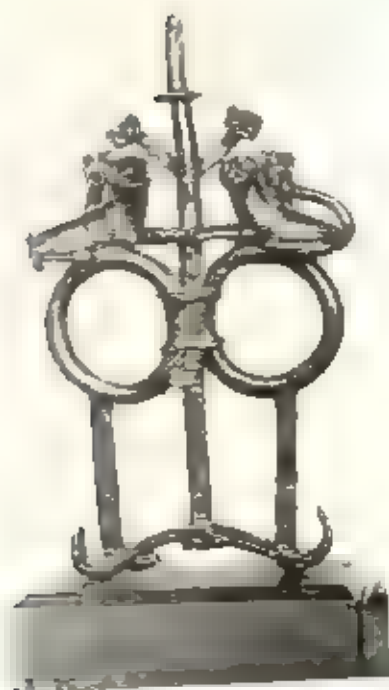
Peut-on dériver les passe-guides de la seconde classe de ceux de la première? J'en doute. On pourrait aussi bien voir dans le type II une influence

⁽¹⁾ Voir par exemple, DANNEBERG et SALZHO, *Dieb. d. Ant.*, 1. 2, p. 1040, fig. 2213; LIESENOWSKI, *Altpr. aus. heidn. Vorzeit*, 1. 2, pl. V.

⁽²⁾ H. LEHNERT, *Ein gallo-römischer Wagen aus Frenz an der Inde im Kreise Düren*, Bonn. Jahrb., 128 (1923), p. 28 et suiv., op. la même, *Provinzialmuseum in Bonn. Führer durch die Antike Abl.*, 2^e éd., 1924, p. 101. On trouve une reproduction des passe-guides sur la planche II, 3, et sur la planche IV, 2, de l'article de Lehnert. A la page 53 et suiv., Lehnert donne une énumération des tombeaux à chars

trouvés dans les pays celtiques, sur le Danube et dans la péninsule balcanique, op. l'article de G. Seane, *B. C. H.*, 1925, cité dans la note suivante.

⁽³⁾ G. SEANE, *Chars thraces*, *B. C. H.*, 1901, p. 184 et suiv., 1904, p. 310 et suiv., 1925, p. 347 et suiv.; *R. A.*, 31 (1926), p. 3 et suiv.; M. ROSTOVTSKY, *Gesellschaft und Wirtschaft im röm. Kaiserreich*, I, p. 345, note 20. Les passe-guides des chars thraces sont reproduits *B. C. H.*, 1901, p. 198 et p. 199, fig. 23, et *B. C. H.*, 1925, p. 407 fig. 200.



1. Kaiser August. Musée de Zeyt.



2. Kaiser August. Musée de Zeyt.



3. Kaiser August. Musée de Zeyt.

littaire sur le régime celtoroman du Rhin et dériver le type II l'originaux orientaux en passant par les Thraces aux Scythes.¹ Cette hypothèse, que je présente d'ailleurs sous toute réserve, expliquerait peut-être une coïncidence curieuse que je ne puis passer sous silence, bien étrange qu'elle soit. Les passe-guides, qui se terminent en tous des chars thraces et celtoromains, présentent les mêmes traits particuliers que ceux qu'on a trouvés récemment en grandes masses dans les tombeaux de Laressian, en Perse. Les uns et les autres consistent en plusieurs pièces, la pièce principale étant un clou enfoncé dans un morceau de bois. Les uns comme les autres sont surmontés d'un anneau ajouré. Ils présentent les mêmes anneaux latéraux, ils ont les mêmes viscosités. Pouvons-nous penser à une coïncidence fortuite purement simple?

Volons pour finir une autre coïncidence encore plus curieuse entre les passe-guides de l'époque romaine et ceux de l'époque archaïque en Orient. A Zurich dans le « Schweizerisches Landesmuseum » se trouve un passe-guide de forme particulière qui n'a jamais été publié. L'étiquette indiquant comme lieu de provenance Kaiser Augst ou Suisse Augusta Raurica. Je le reproduis (cf. pl. LXI, 1; hauteur 0,292 largeur des deux anneaux 0,196). On voit tout de suite que le passe-guide de Zurich n'a rien de commun avec les passe-guides celtoromains, je viens le mentionner. Il consiste en deux anneaux, attachés à un lig. centrale par le moyen d'un biseau, qui d'ailleurs n'est qu'une survivance, car l'objet certainement a été exécuté tout entier d'une seule pièce. Les anneaux sont supportés en même temps par deux autres tiges. Les bouts de ces trois tiges sont fixés sur une base en forme de joug, qui elle, certainement, était clouée au lion d'un char ou d'un chariot. Seule la tige centrale s'élève au-dessus des deux anneaux. Dans sa partie supérieure elle est traitée comme un arbre à deux branches se terminant chacune par une rosette à quatre pétales, les pétales étant creusés (peut-être autrefois remplis d'email). L'arbre était terminé en haut par un objet indéterminé qui n'a pas été trouvé. Cet objet était fixé à la tige par un pivot qui

¹ Sur les entonnoirs scythes voir M. ROYER, *Peinture ancienne décorative en usage méridionale*, p. 47 et suiv. *Entonnoirs scythes*, p. 221. L'auteur *Stichien aus der Bosphorus*, Index n. v. Wagon Gesellschaft

aus der Zeit 0-1-1 sur les entonnoirs des lieux des Jazyges en Hongrie).

² Sur les bronzes de Laressian voir plan article *Stichien aus der Bosphorus* dans *IPK*, 1931, p. 45 et suiv.

II. — Les agrafes de ceintures

On connaît bien les types de ceintures qui étaient en usage en Italie à l'époque de fer, c'est-à-dire à l'époque villanovienne et à l'époque proto-samnite. Le type le plus courant est une ceinture ou une ceinture en l'ouze couverts d'ornements géométriques et ornés de forme ovale à l'extrémité antérieure et de forme quadrangulaire plus tard. Un crochet termine une des extrémités de la ceinture ovale, qui d'ailleurs n'est généralement que la partie centrale de la ceinture, le reste de la ceinture entière dont le reste était en cuir. Ce crochet entre dans un bouchon en forme de croc ou d'une autre qui ou un anneau dans ou sur l'autre bout de la ceinture. La ceinture quadrangulaire se ferme à la même manière : un des bouts se termine en crochet et ce crochet sert de fermoir à la ceinture ⁽¹⁾.

On a beaucoup discuté l'origine de ces ceintures. Les hypothèses avancées à ce sujet de nous intéressent pas ici. D'origine orientale ou européenne la ceinture villanovienne a duré fort longtemps. De l'Italie du Nord il est passé en Italie Centrale par la région Avestine, où il a été très en vogue, et de là dans la région des Samnites, où il s'est développé et a pris la forme de la ceinture métallique fort connue qui devient si caractéristique de l'armement des Samnites, ceinture qui s'est répandue par toute l'Italie ⁽²⁾. Ce ceinture quoique

⁽¹⁾ Sur ces ceintures voir l'article de M. P. Uss, *Cinturoni Italiani della 1^a età del Ferro*, *Atti e Memorie della R. Deputazione di Storia Patria per le Province di Romagna*, III, 3 (1883), p. 1 et suiv. (la suite promise de cet article n'a jamais paru). Cf. RANDALL Mc IVER, *Villanovians and Early Etruscans*, 1924, p. 16, pl. 2, n° 14 et p. 19, pl. 4, n° 4-6.

⁽²⁾ Sur les ceintures attestées voir RANDALL Mc IVER, *The Iron Age in Italy*, 1927, p. 43 et suiv., cf. p. 33, sur l'exportation des ceintures en Illyrie. Sur les ceintures samnites à agrafes, trouvées à Alfedena, L. MARIANI, *Mon. Ant. d. Acc. dei Lincei*, I (1911), p. 314 et suiv., fig. 71-74, *op. Ant. d. Sc.*, 1904, p. 442 et suiv., 1903, p. 316 et suiv., F. von

DIEB, *Italische Gräberkunde*, I (1924), p. 363.

⁽³⁾ MONTAUDO, *La civiltà prim. in Italia*, pl. 374, n° 3 et 6; M. HOSSEVANSKY, *The Animal Style in Russia and China*, pl. XII, 3, et p. 35, note 1; LANCIONE (FRONTANI), *von Dieb*, o. c., p. 604; CUMBO, *Mon. Ant. dei Lincei*, XVII (1913); ALFARO, *von Dieb*, o. c., p. 612; CALABRIA, TRIOLI, PENNA, *Not. d. Sc.*, 1926, p. 329 et suiv.; 1927, p. 44 et 274 et suiv., pl. XXVb; GALLI, *Atti e Mem. d. Società Magna Grecia*, 1929, *Techinav, Arch. Anz.*, 1930, p. 109, fig. 44. Une énumération complète des exemplaires conservés dans nos Musées, est donnée par A. DE RIENZI, *Catal. d. bronzes da Musee du Louvre*, II, p. 6 et suiv. n° 1145-1153, *op. 1154 et Siculo, Diet. d.*

dérive du ceinturon villanovien présente un développement original. L'agrafe se sépare du ceinturon et dans les mains des artistes grecs se transforme en un objet d'art parfois charmant. Le crochet d'une agrafe reçoit généralement la forme d'une tête de griffon-aigle dont le bec s'enfonce dans le trou ou l'anneau correspondant de l'autre bout de la ceinture tandis que la base de l'agrafe prend la forme d'une belle palmette grecque, souvent même d'un groupe de deux ou d'un animal. Nous pouvons suivre par exemple à Altedena le développement de cette agrafe depuis le *v*^e siècle avant Jésus-Christ.

Comme je viens de le dire ces agrafes étaient fort en vogue. On les trouve partout en Italie et hors de l'Italie. Il n'est pas impossible que pour une certaine période, la ceinture samnite ait été adoptée par l'armée romaine. La ceinture samnite disparaît graduellement avec la suppression de l'indépendance samnite et ne subsiste que comme survivance dans l'uniforme des gladiateurs samnites jusqu'au Bas Empire romain¹³.

Les agrafes samnites qu'on trouve parfois en grandes quantités presque dans tous les Musées archéologiques du monde ancien et nouveau n'ont jamais été ni recueillies, ni étudiées quoiqu'elles présentent un certain intérêt lu-

(alt.), s. v. *Clagatum*. Il est probable que certaines pièces agrafes ont subi l'influence de l'art gréco-persan, voir l'agrafe d'Altedena reproduite ici (pl. LXII, 1) (notre exemplaire à Altedena, un à Munich et un troisième au Musée de Catanzaro, voir la publication de Ferri sus-citée). Toutes les autres agrafes se terminent en bas par deux têtes de bœufs, sur lesquelles se tiennent debout les deux bouts de montagne de style persan, la nôtre présente à droite une tête de bœuf, à gauche une tête d'aigle. On remarquera que la tête d'aigle est un motif cardinal du style animal scythe.

(1) Sur l'expansion de la ceinture samnite en Gaule et en Germanie voir P. Courtois, *Rev. Arch.*, 23 (1926), p. 278 et suiv., fig. 1 et 2. Le même savant dans un article de la même *Revue* (32 (1930), p. 234 et suiv.), *Guerriers et gladiateurs Samnites*, a discuté le problème de l'origine d'un type de gladiateurs et de

guerriers de l'art romain qu'il croit représenter des Samnites. Malheureusement il n'a pas utilisé les figures de gladiateurs Samnites de la grande mosaïque du Musée de la Villa Borghèse à Rome, qui reproduisent tous les détails de leurs costumes et armement, y inclus un des traits les plus caractéristiques, le ceinturon en métal avec l'agrafe que je viens de décrire. Le costume et l'armement des Samnites de la mosaïque Borghèse sont différents de ceux des gladiateurs et guerriers des monuments reproduits et analysés par M. Courtois. Il est possible que ce costume ait été modifié à l'époque de l'Empire romain, tandis que les monuments cités par M. Courtois reproduisent des originaux du *iv*^e siècle av. J.-Ch. Mais il est étrange de ne pas trouver sur les figures de ces monuments, qui sont très réalistes, l'agrafe si typique des ceinturons samnites.



1. A. fed. 100.



2. H. 100. - Myson V. H. 100. 100.



3. A. 100.



4. H. 100. - Myson V. H. 100. 100.

point de vue de l'histoire de l'art en Italie Méridionale et du point de vue de l'histoire des religions. J'en donne ici sur pl. LXII, 1-3, un exemple qui ne prétend pas représenter tous les types connus.

Pour l'archéologie orientale l'évolution de l'agrafe sautoire présente aussi un certain intérêt. J'ai noté autre part qu'à l'époque où l'agrafe villon ou celtique se hellénise en Italie, une agrafe presque identique, avec un crachet et en forme de tête de griffon et une base ajourée avec représentation d'animaux apparaît en Russie Méridionale dans les sépultures scythes et sarmates (cf. la fin du IV^e siècle av. J.-C.). Cette agrafe, assez grossière au début, se développe à l'époque sarmate d'une manière originale et donne naissance à des symphores animales de toute beauté. Plus tard l'agrafe sautoire influence la Chute d'Anatolie, l'Europe de l'époque des migrations d'Autre. J'ai tracé l'histoire de cette agrafe à crachet orientale autre part et je prie le lecteur de s'en exposer⁽¹⁾.

La ceinture villonienne, dont j'ai parlé au début de cette note, n'appartient pas exclusivement à l'Italie. Elle est la ceinture typique de l'époque hallstattienne en général, dont elle fut héritée par la civilisation celtique de la Tène. On notera que, d'autre part, la même civilisation de la Tène, à la fin de la première période et durant la deuxième, imite les agrafes sautoires⁽²⁾.

(1) M. ROSTOVZEV, *The Animal Style in S. Russia and China*, p. 41 et suiv., pl. XII et XIII; *Le Centre de l'Asie, la Russie, la Chine et le Style Animal*, *Exodus*, I, 1929, pl. VI et mon article *Bronzschalen in Sudrussland* dans *Prähist. Zeitschr.*, 29, 1931, p. 44 et suiv.

(2) RALLSTAHL, DÉCHELETTE, *Manuel*, III, p. 344 et suiv., fig. 335 et 339, op. p. 110, pl. VII, 6 et 7; La Tène, DÉCHELETTE, *ibid.*, IV, p. 741 et suiv. On notera que le celaturn de l'époque de la Tène a deux types d'agrafe, une, qui se développe sous l'influence grecque (DÉCHELETTE, *Manuel*, IV, p. 741, fig. 524, 4, et 524, 5-7), l'autre qui subit l'influence du style animal scythe (*ibid.*, p. 524, 1-2 deux griffons en position héraldique, comp. J. M. DE NAVARRO, *Combr. Anc. Hist.*, VIII 1929), p. 43). Comme en Russie on dernier

type a tendance à transformer les animaux héraldiques en une sorte de palmette animale (DÉCHELETTE, *ibid.*, fig. 524, 3, on a trouvé des agrafes semblables dans les sépultures de la nécropole de Gloubatze; le contenu de ces tombeaux se trouve actuellement au Musée de Zurich). J'ai observé la même influence scythe dans plusieurs objets de la bijouterie et la reutique celtique de la Tène I, par exemple la fibule de Parsberg (DÉCHELETTE, *ibid.*, p. 754, fig. 533, 1), le bracelet de Rodenbach (*ibid.*, p. 841, fig. 538, 1, et 2), l'agrafe de Weiskirchen (*ibid.*, p. 763, fig. 513, 4, et pl. X), la « Schnabelknaue » de Bozanville (près de Metz, *Combr. Anc. Hist.*, volume of Plates, III, p. 24, REGINALD A. SMITH, *Celtic Bronzes from Lorraine, Archaeologia*, 79 (1929), p. 44 et suiv., comp. M. ROSTOVZEV, *Scythien und der Rosporus*, p. 487, note 1. Dans la

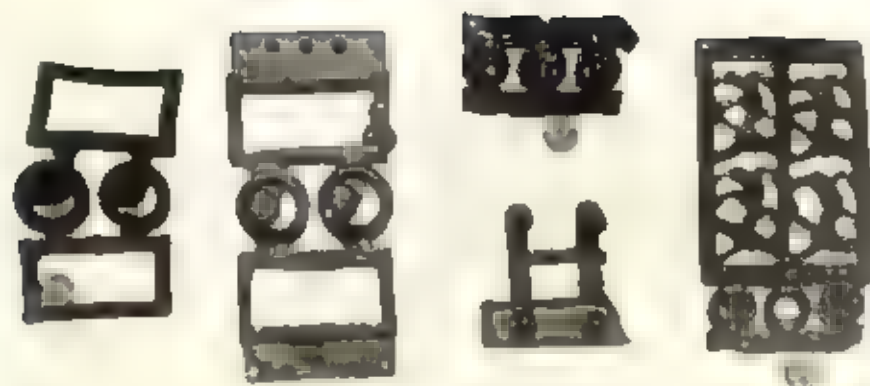
Mais à côté de la ceinture à valat on en trouve une appartenant à l'Italie — à Bologne à l'époque Arnouldi — Elzevir — à l'époque protoétrusque — un autre type de ceinture. De ces ceintures nous ne connaissons que les agrafes. Les agrafes consistent en deux parties : la partie mâle avec deux ou trois crochets qui se dressent sur une base en se recourbant vers l'intérieur, et la partie femelle avec un nombre correspondant d'anneaux. Ces agrafes sont massives et lourdes. Les crochets sont souvent profonds en acies, parfois en l'absence d'anneaux. Les parties plates de l'agrafe présentent parfois la forme de gorges qu'on se sert pour graver ou creuser, sur la partie plate de la moitié mâle, la repère d'un anneau, sur la même partie de la moitié femelle celle d'un homme. L'une et l'autre sont travaillées à jour.

Ces agrafes sont très communes dans tous les grands centres de la civilisation étrusque à chaque époque. Elles sont venues à Bologne à l'époque Arnouldi avec l'influence étrusque, elles sont familières à Veitulum à Marsiliana, à Volterra, à Falerii, etc. Elles ne durent pas longtemps, mais aux VII^e et VI^e siècles elles sont prédominantes. C'est pourquoi on les trouve presque dans tous les grands Musées archéologiques. La moitié entière (pl. LXIII, 2-4)

description du vase de Bouzoville les éditeurs du volume III de la *C. A. H.*, MM. Sellmann et Navarro expriment des doutes sur la présence d'influences scythiques dans la décoration du vase de Bouzoville. Ils se demandent comment cette influence aurait pénétré dans les pays celtiques. Ils oublient que les Scythes étaient dès le VI^e siècle av. J.-C. (peut-être même dès le VII^e) les maîtres de la plaine hongroise et des pays adjacents, c'est-à-dire voisins des Celtes qui avaient commencé déjà à cette époque leur mouvement vers l'Orient de même que leur occupation des pays rhodaniens et français. On ne s'étonnera donc pas d'y trouver des influences du style animal scythe sur des objets qui étaient l'œuvre des artisans et artistes celtes du VI^e siècle av. J.-C. On sent que l'avant-garde celtique est fixée dès la Tène I dans les régions qui maintenaient formellement le noyau de la Tchécoslovaquie. On n'oubliera pas d'autre part l'importance pour le commerce de cette période de la grande

route commerciale du Danube. A propos de l'influence scythe sur la formation du style animal de la Tène I, voir SCHNEIDER, dans le *Beitrag d. Vorgeschichte* de M. ZIEGLER, III, p. 161, et dans son livre *Vorgeschichte von Deutschland* 1928, p. 211. Plus tard (La Tène II et III) l'agrafe celtique imite l'agrafe samnite.

Les agrafes en question n'ont jamais été étudiées dans un travail spécial. On les trouvera reproduites dans MONTAUDO, *Op. pr.*, pl. 82, 13-15 (Bologne, Arnouldi), pl. 171, 19 (Volterra), pl. 190, 7 (Veitulum), pl. 309, 23 (Falerii). L'agrafe à figure d'homme et d'animal a été trouvée à Sovana, PALLERINI, *Not. d. Sc.*, 1902, p. 505, fig. 8, ap. MARI, *Studi e Materiali*, II, p. 311, fig. 310 (coll. Chigi à Siena) et une agrafe semblable au Musée de Bologne, que je reproduis ici (pl. LXIII, 4). Voir aussi l'agrafe de Navilera, B. BARRIO, *Mon. Ant. d. Lincei*, V (1895), p. 227 et suiv., figures 57 et 58.



1-4. Bologna. Museo Civico.



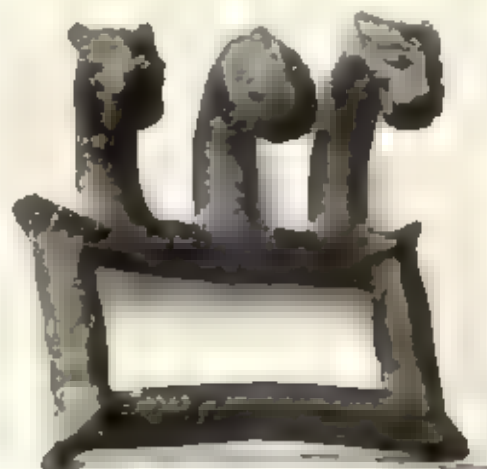
1. Musée de Florence.



2. Musée de Florence.



7. Syrie. British Museum.



8. Syrie. British Museum.

Une des agrafes de ce type est exceptionnellement intéressante. Elle a été trouvée à Marsiliana d'Albegna dans les fosses funéraires n° XLIV et a été décrite et reproduite par M. A. Minto (*Marsiliana d'Albegna*, Firenze 1921, p. 94 et p. 214, pl. XXIV, 9 et 10; dessins p. XV, et fig. 22, p. 216). Je reproduis ici une photographie qui m'a été fournie par M. A. Minto (pl. LXIII, 5-6) et je résume sa description de l'objet. « L'agrafe est un objet en bronze duquel se conserve solo il maschio à tre gangliori conformati a testa di felino (leone e pantera) ai lati e quello centrale a testa di alce (cervetto) rivolta verso il lato interno in direzione opposta alle due peduncoli felini. Les capelli sont lents et ripiegati a spirale nelle parti terminali e sommità delle testate laterali. Le un prodotto della fusione e un tirage spassato con un rotolo che riducono la base e costituisce la una robusta ombrina di un'ansa con nodi geometrici a meandri. La rottura della parte terminale impedisce di poter rilevare come fosse conformato l'attacco alla stoffa od al cuoio ».

Il n'est guère que ces éphémères se terminant en têtes d'animaux ne sont pas rares à Marsiliana d'Albegna, les sépultures séculaires et cf. p. 134 et pl. XXIV, 3, 4, 5. Sur un fût de céramique trouvée également à Marsiliana, c'est la base qui est ornée de « peduncoli sommità ». Mais la combinaison de deux têtes d'animaux et d'une tête humaine est unique. Ce que l'artiste a voulu représenter, c'est la déesse des animaux, la *Dea Lupa* qu'on rencontre si souvent dans l'art étrusque du VII^e siècle. L'agrafe de Marsiliana ne présente rien d'original. Il suffit de voir de l'histoire de l'art étrusque. La tête humaine se rencontre des dizaines de fois sur les objets trouvés dans les sépultures contemporaines de l'Italie et on connaît la vogue d'un motif décoratif qui consiste à orner les objets avec des manches reproduisant la tête et le cou d'un animal ¹⁰.

Si je parle ici de l'agrafe étrusque de Marsiliana, c'est pour noter une coïncidence tout à fait curieuse. Le British Museum a acquis en 1928 une agrafe tout à fait semblable que feu M. H. R. H. Hall a publiée peu avant sa mort dans *Br. Mus. Quarterly* IV (1929), p. 137, n° 80, pl. LX. L'agrafe

¹⁰ Têtes humaines. 1. Tombes de Licetum à Vetulonia. RANDALL M. CRAWFORD, *op. cit.* p. 98 et 100. 2. La base d'une des deux animaux. La Pietrara, ib., *ibid.*, p. 99.

les manches de ces deux animaux. La *Dea Lupa*, p. 87-89. Regolini Galassi. D'autres exemples pourraient être accumulés à l'usage.

consiste en une base quadrangulaire pour attacher la ceinture en cuir sans ornements et de trois crochets dont les deux extérieurs se terminent par des têtes femelles (non et paillette) qui regardent en bas et celui du centre par une tête humaine, tournée dans le sens inverse — est-à-dire regardant en haut. Cette tête a été décrite par M. Hall comme tête barbare d'un captif, travaillée dans le style égyptien, semblable par exemple aux têtes de captifs qui surmontent les cannes de Tutankhamon. Je n'ai pu voir aucune trace de barbe. M. Gadd a réexaminé à ma prière la tête et n'en a trouvé non plus aucune trace. La tête est certainement mal faite et probablement une tête de femme, comme celle de Mursiliana. Sur la tête on voit un diadème, mais les boucles hathoriques manquent. Les lignes parallèles sur le cou (à droite gauche, que je croyais devoir représenter une mèche de cheveux, ne se retrouvent pas de l'autre côté, comme me le dit M. Gadd) et n'ont probablement aucune signification. Je crois que l'agrafe du British Museum est une version simplifiée — moins artistique, de celle de Mursiliana et représente, elle aussi, la déesse, dominatrice des animaux (Pl. LXIII, 7-8).

Un trait particulier de cette agrafe consiste en ce qu'elle a été certainement trouvée en Syrie et non en Italie. L'explication naturelle de ce fait — celle qui a été donnée par M. Hall — est que l'agrafe a été importée en Syrie de l'Italie — apportée probablement par un esclave ou l'associé étrusque d'un marchand phénicien. Il n'y a pas le doute que les agrafes des tombeaux étrusques ont été fabriquées en Italie et non apportées du dehors. Hall cite un autre cas d'une agrafe du même genre trouvée hors de l'Italie. Elle est conservée au British Museum et provient de Cyrène.

Sans vouloir contredire l'opinion de M. Hall, je tiens à attirer l'attention de mes lecteurs sur les faits suivants. Il n'y a pas de doute que ces agrafes massives à crochets tournés en haut n'aient pas été inventées en Italie. Les premières ont été probablement importées par les Etrusques de leur patrie — quelle qu'elle ait été. Les originaux importés ont été reproduits par les artisans locaux en Italie. Il est bien possible que ce soient ces artisans qui ont introduit les variantes compliquées des agrafes — par exemple les têtes d'animaux qui terminent les crochets. Mais il est également probable que ce sont les artisans phéniciens, auxquels cette forme était familière — qui les ont exécutés chez eux et ont importé les premières agrafes figurées en Italie.

Une autre hypothèse, qu'on pourrait suggérer à la rigueur, c'est que les agrafes en question ont existé en même temps en Orient dans les royaumes post-hittites, d'où les Étrusques les ont importées, et en Italie et que ces agrafes figurées ont été créées non pour les Étrusques mais pour les Syriens. Toutefois cette explication serait beaucoup plus hasardée. On devrait posséder plus de preuves pour pouvoir la défendre. Mais telle qu'elle est, la trouvaille de Syrie est intéressante et stimule l'imagination.

M. ROSTOVZEFF.

LA CIVILISATION DU III^e MILLENAIRE DANS LA VALLÉE DU JORDAIN

LES FOUILLES DE TELELAT GHASSUL

PAGE

LE R. P. ALEXIS MALLON

La ruine de *Telelat Ghassul*¹ est située en Transjordanie, à 6 km. environ au nord de la Mer Morte, à 5 km. à l'est du Jourdain et 4 km. à l'ouest des Monts de Moab (carte fig. 1). C'est à peu près le centre de la plaine que la Bible appelle les *'Arboth Moab* (*Nombr.*, 33-49), où les Hébreux campèrent avant de franchir le Jourdain. Les nombreux tessons qu'on y voit prouvent que cette région fut à trois fois beau coup plus habitée qu'aujourd'hui. *Telelat Ghassul* est un des plus anciens.

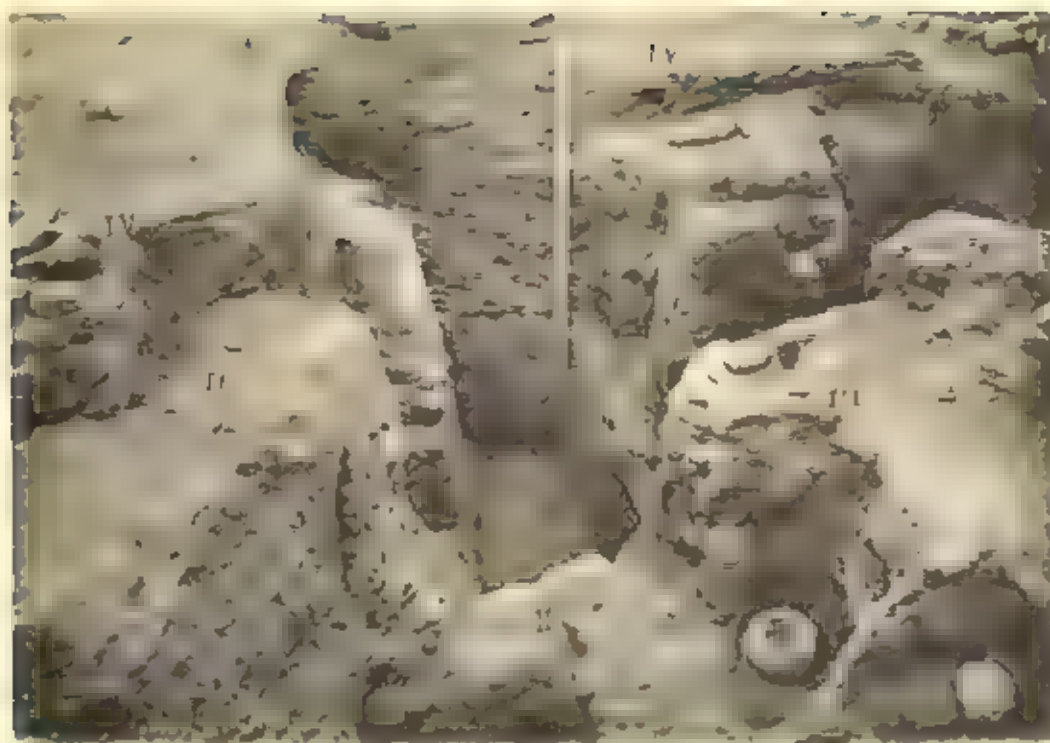
I — La fouille.

Les ruines furent reconnues en janvier 1929, au cours d'une visite aux sites bibliques de la plaine. Nous étant arrêtés au bord du norant de la clôture que forme l'enceinte oblongue au centre du paysage, notre attention fut aussitôt attirée par les nombreux tessons, les fragments de mortiers et de moulins, les silex taillés qui jonchaient le sol dans toutes les directions. Manifestement, il y avait là les traces d'une occupation humaine. Par ailleurs, les débris de surface annonçaient la civilisation la plus ancienne alors connue en Palestine. Le site demandait une exploration méthodique. Les fouilles furent entreprises par l'Institut biblique pontifical sous la direction de lauteur de ces lignes.

Deux campagnes ont été faites jusqu'à ce jour, le trois mois chacune.

¹ *Telelat*, pluriel de *Tela* (= *Tuleit*)
« petite colline » *Ghassul*, de *ghasala* « la-

ver » nom arabe de la *Salinia*, la sève ou
pente à lessive qui croît sur les ruines



Les quatre niveaux au sommet de la mur



2. Les quatre niveaux au sommet de la ruine

l'hiver 1929-1930 avec la collaboration de M. Neuville, Chancelier du Consulat de France à Jérusalem, et l'hiver 1930-1931 avec celle de P. Robert Koepfel, docteur ès sciences naturelles de Tubingue. Une aire de 2.500 mètres carrés environ a été explorée dans la partie sud du tell, et des sondages ont été accomplis en des endroits éloignés en vue de déterminer la nature et l'extension de la ruine.

L'ensemble mesure environ 800 mètres du Nord au Sud et 400 d'Est en Ouest et comprend deux collines principales séparées par une large dépression, qui correspondent apparemment à deux villes anciennes.

L'épaisseur moyenne de la ruine, au centre, est de 6 mètres. Nous y avons reconnu en plusieurs endroits quatre niveaux d'occupation correspondant normalement à quatre villes successives construites l'une sur l'autre (pl. I-IV, 1 et 2). Nous les numérotons de bas en haut (I, II, III, IV).

La plus ancienne I repose sur la couche de silt qui dans toute la plaine du Jourdain, représente le fond de la mer et qui a été accumulée du xvi^e au xv^e avant au moins en son centre. Un pavé en briques, les autres s'alignent au-dessus, marqués par des ouvrages divers en pierres et en briques à environ 1 mètre l'une de l'autre. Les ruines de la IV^e et dernière mesurent vers le centre 3 m. 50 d'épaisseur et moyennement sur les pentes, elles ont été fortement érodées et parfois complètement emportées.

Les quatre niveaux existent dans la partie centrale de la ruine, mais à partir du milieu de la pente l'épaisseur diminuant on ne reconnaît plus que deux

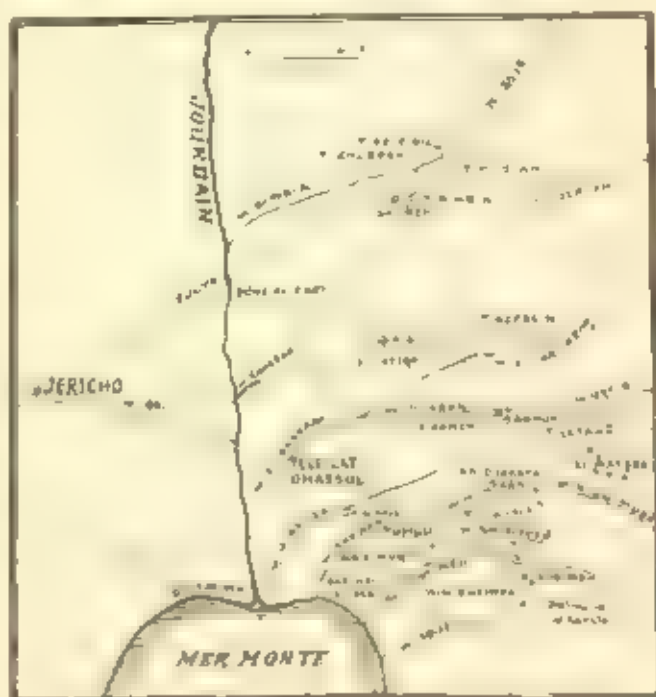


Fig. 1. — Le schéma oriental.

etiges. Le plus ancien correspond peut-être en partie (au moins a I et II), le plus récent (IV) s'enrichit de faubourgs.

Les maisons exhumées sont du type rectangulaire. Dans l'une d'elles, à la base (à l'ouest) du tell, on discerne clairement de 2 modes de constructions. La maison inférieure possédait des murs en briques reposant directement sur le

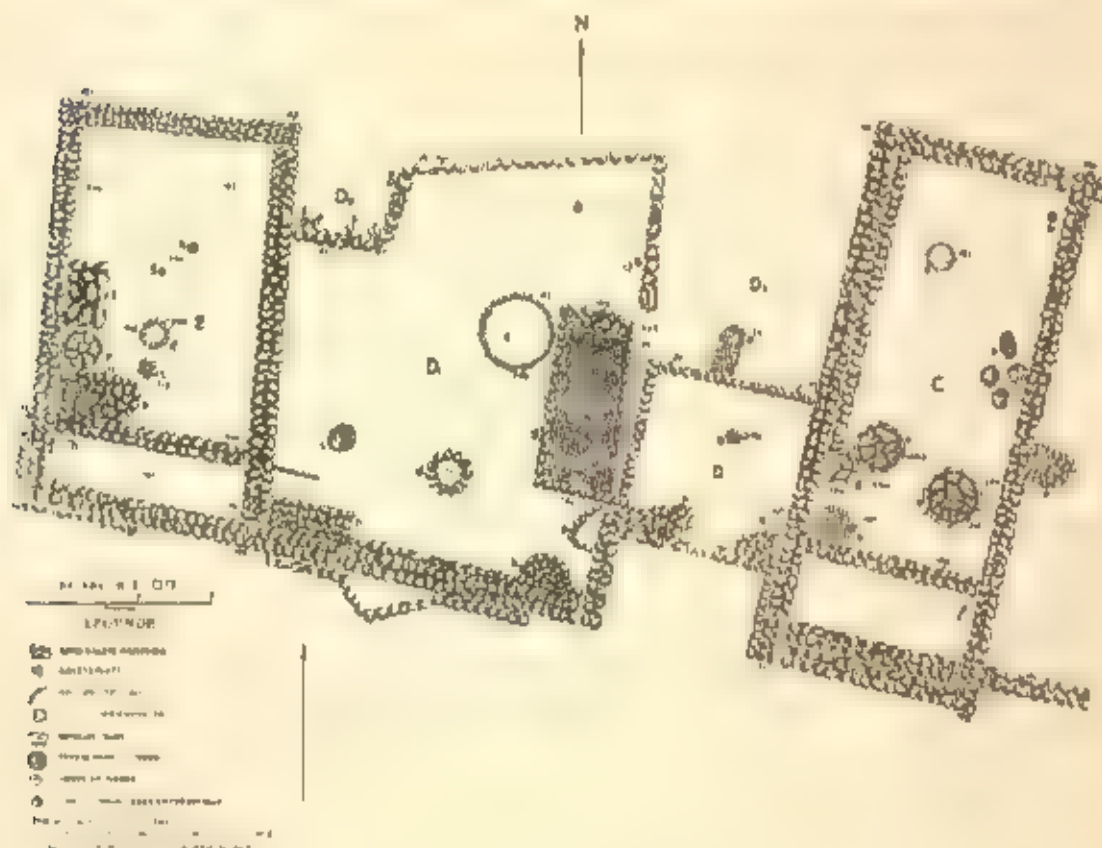
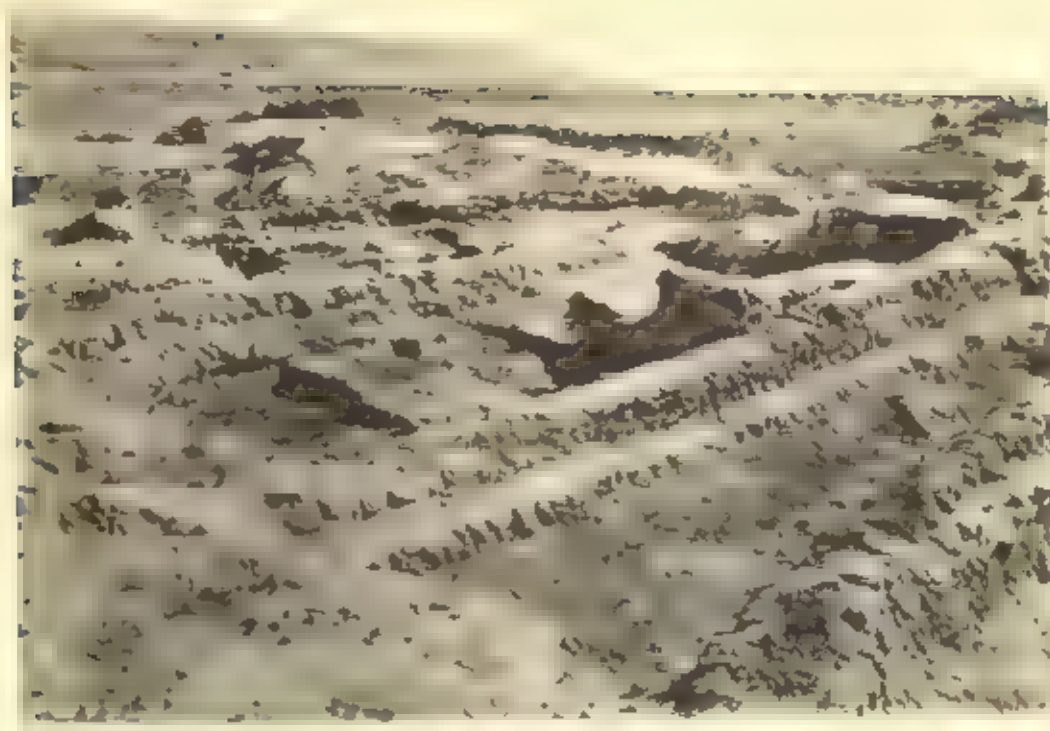


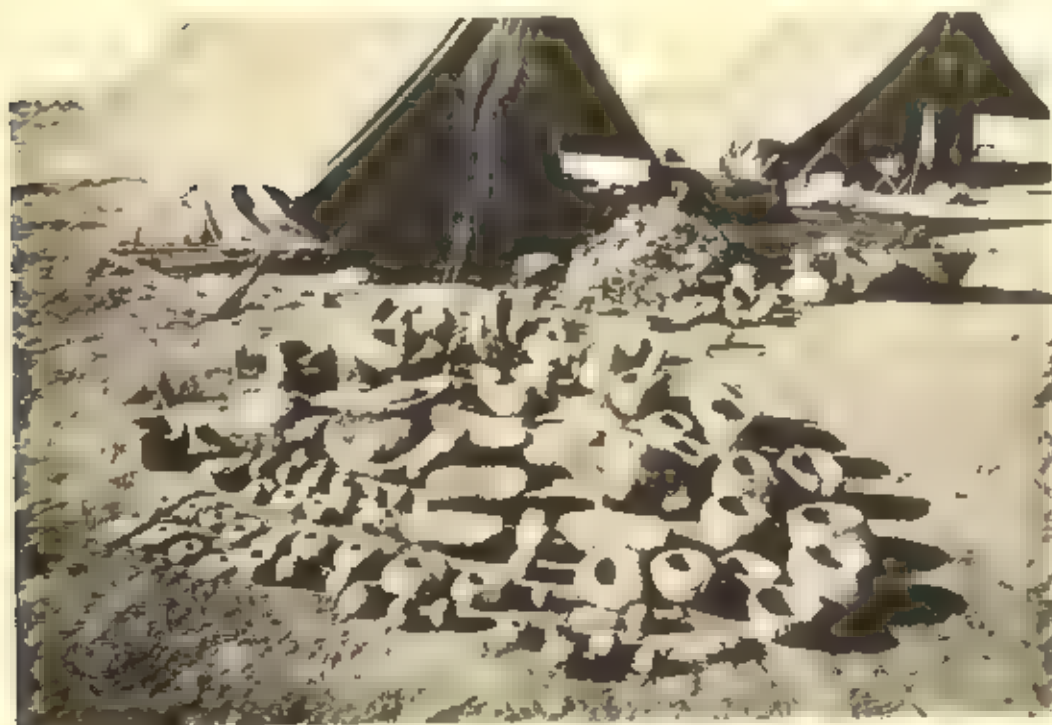
FIG. 2. — Plan d'un groupe d'édifices.

sable. La maison supérieure (IV) garde le même plan, mais cette fois avec des fondations en pierre (pl. LXV, 4).

Cette dernière manière de construire est caractéristique de la ville IV. Au sommet nous avons ramené au jour plusieurs de ces fondations en pierres dont quelques sections portaient encore des pans de la partie supérieure qui était en briques. La figure 2 donne le plan de deux maisons semblables C, E, laissant entre elles un intervalle avec des pièces D-D² qui en formaient peut-être les



1. Vue sur le désert de Ghassul.



2. Le gros amoncellement de pierres.

TELEILAT GHASSUL

annexes. On distingue : 1° tous les éléments d'une installation de cuisine : une petite pierre triangulaire au sud, un grand sili circulaire au fond d'elle ; 1 m. en pierres ; deux autres sîlos plus petits ; 2° un fût ovale fait de galets plats pour la cuisson du pain ; 3° foyer dans la terre avec un petit four à côté ; 4° et 5° moellins à main en place, les fragments de trois grands jarres ; 6° le support en briques d'un pillos, une sorte de four ; 7° les pierres le long d'un mur occidental. En D se voit un joli parqet divisé en deux compartiments et entouré de pierres lissées, le champ, une sorte de grenier appur une t.

Les pierres de la maçonnerie sont toutes roulées et ne portent aucune trace de trille ; elles furent utilisées telles qu'on les ramassa dans les vallées voisines. Vaguement rectangulaires, cylindriques, hémisphériques, les briques sont faites à la main et sans moule. Plusieurs cependant, possèdent deux ou trois faces régulières qui semblent avoir été aplaniées à l'aide de quelque instrument. Beaucoup portent encore l'empreinte d'un fût de couvrir. Elles sont très solides et d'une densité supérieure à celles de Jéricho.

Les fondations en pierres mesurent en moyenne 0 m. 70 d'épaisseur. Les murs en briques sont un peu plus épais : 0 m. 80 à 1 m. À l'intérieur des maisons le long des murs ou dans les cours, nous avons rencontré plusieurs sépultures de petits enfants sous des fragments de jarres.

II. — La civilisation

La même civilisation se révèle à tous les niveaux au fond comme au sommet, avec une certaine évolution cependant, sensible de l'âge III et s'accroissant en IV. Cette constatation est du plus haut intérêt, car nous avons ici dans le même site la transition d'un âge de la pierre (I et II) à l'âge du bronze (III et IV). Les deux phases s'affirment principalement dans la céramique qui reste toujours la même : la faïence palestinienne, mais nous voyons qu'elles se reconnaissent aussi dans l'outillage lithique.

Cette ville, si elle fut, qui florissait dans la première partie du troisième millénaire subsista jusque dans les débuts du deuxième âge du bronze (vers 1900), époque où elle fut détruite et abandonnée. Prise dans ses lignes générales, c'est l'histoire qu'a été proposée par tous les auteurs qui

nous ont honorés de leur visite : sir Flinders Petrie, Dr. Clarence S. Fisher, le P. Vincent, le professeur Garstang.

L'attribution de la seconde phase à l'âge du bronze par ces maîtres a été magnifiquement confirmée par la découverte de plusieurs objets en bronze au niveau IV : une hache du type archaïque, un fragment d'une autre hache, sept pointes fragmentaires, quelques menus morceaux indécidables¹.

1. L'outillage lithique est extrêmement abondant et suffit à lui seul à prouver

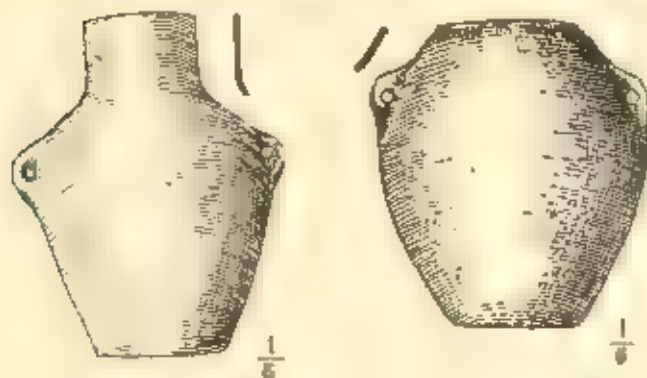


FIG. 3. — Jarre du niveau III et vase sans col

que la fondation remonte à l'âge de la pierre (pl. LXVI). Il comprend quatre catégories principales d'instruments : le type hache, gouge et ciseau (près d'un millier déjà, pl. LXVI, *i, k, l*), le petit couteau à dos rabattu (pl. LXVI, *a, b*) ou parfois en forme de pointe (*c*), la perçoir généralement simple (*e*) mais aussi double (*d*), triple (*f*), le grattoir sur bout de lame (*g*) ou en éventail (*g, h*). Ce dernier instrument est caractéristique de l'industrie lithique de *Telikht Ghassul*. Le tallant à arc de cercle est poli. Sur la demande de M. René Neuville, l'abbé Breuil en avait examiné quelques échantillons et a reconnu le poli de la palette et d'en conclure qu'ils avaient servi de faulx. D'autres ont dû être utilisés comme grattoirs ou couperets. Ces lames sont fines et parfois très larges. Nous en possédons une qui mesure 18 centimètres d'ouverture.

Les outils en silex sont communs à tous les niveaux. Mais en IV commence à apparaître un type différent : la lame à arêtes parallèles et dos enlevé qui annonce la transition au deuxième âge du bronze.

2. Le gros outillage en pierre (pl. LXV, 2), comprend des moulins en basalte

¹ Une des pointes a été analysée à Paris, École des Mines, sur la demande de M. René Neuville. Le résultat a donné 7 p. 100 d'étain. Le métal était donc du bronze. Une baguette de

la grotte d'*Umm-Qatifa*, dont la couche supérieure contenait la même civilisation que *Telikht Ghassul*, avait la même composition chimique.



Obj. de la Syrie

PL. LXVI. PASSI

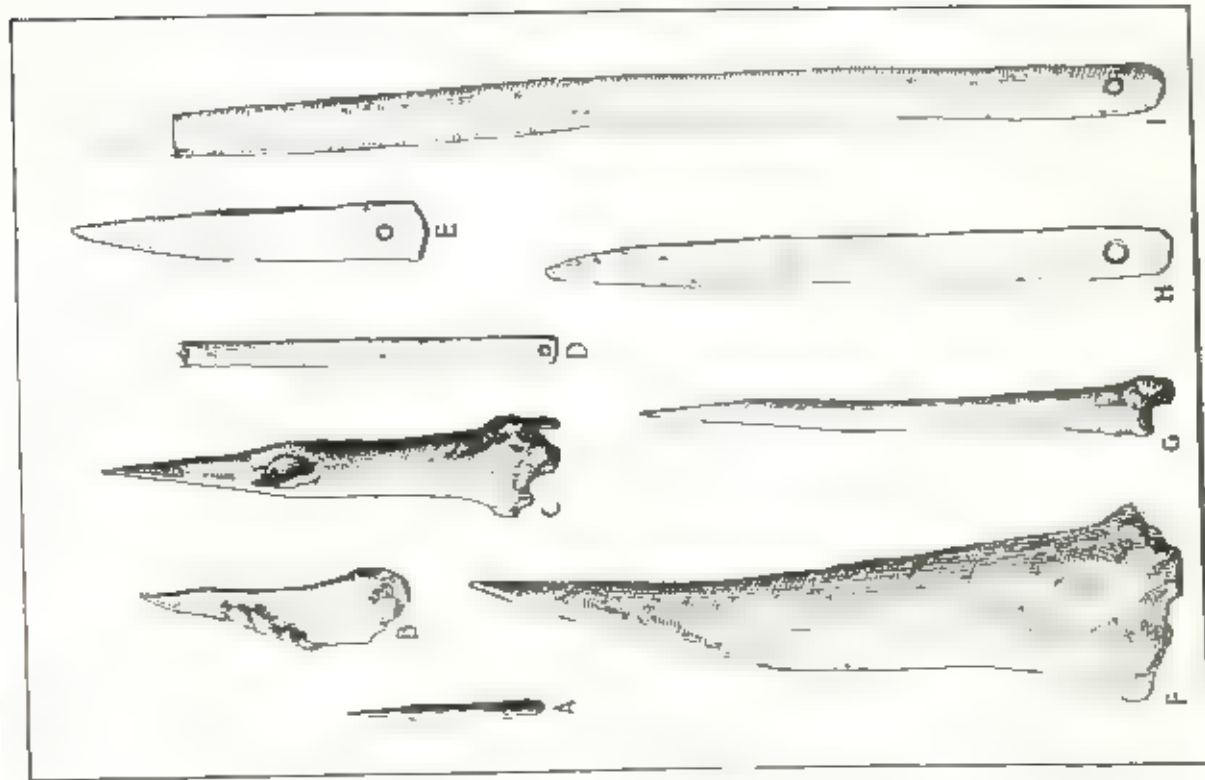


PLATE I. ARTIFACTS

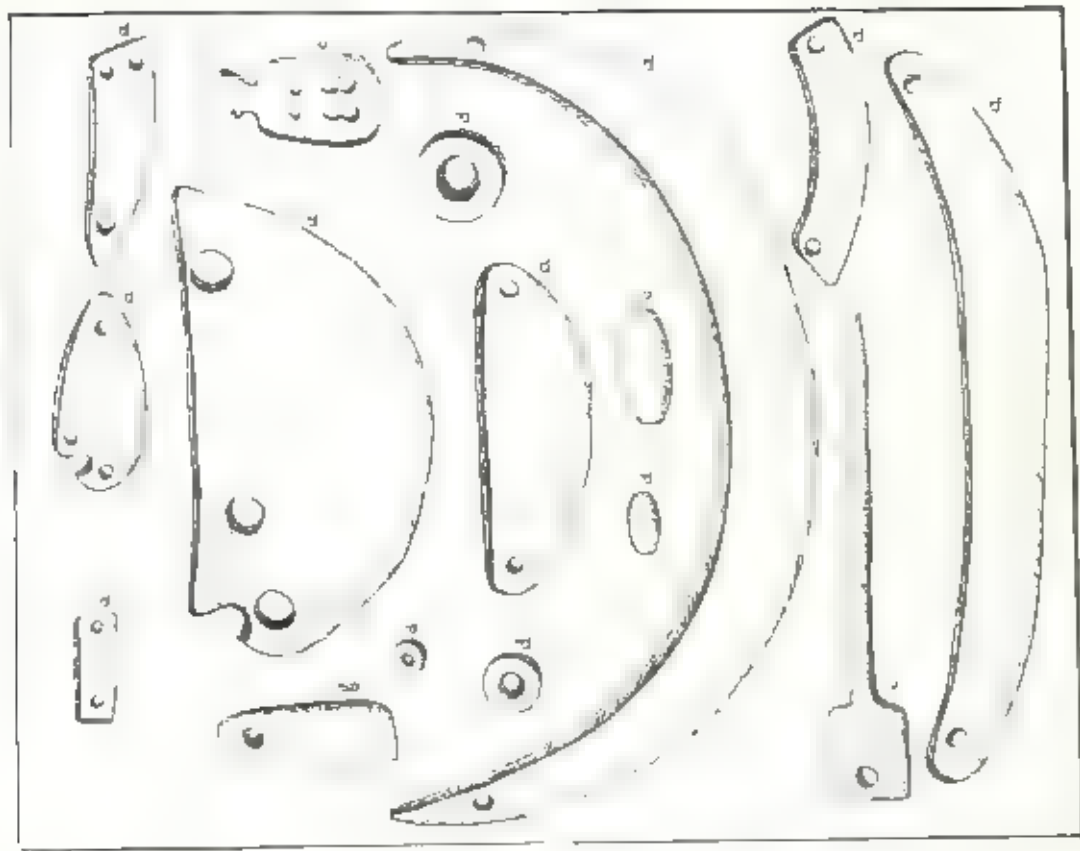


PLATE II. ARTIFACTS

du type est néolithique, avec pierre dormante et meulette, des mortiers avec les pilons correspondants, des massues en calcaire ou en basalte, des perceurs, des polissoirs, des poids, et une sorte d'instrument allongé avec le trou de l'emmanchement qui levait être la houe des agriculteurs.

3. L'outillage en os est des plus remarquables (pl. LXVII) :

A. Petite pointe d'os soigneusement travaillée, pied arrondi, sommet effilé, montée peut-être dans un emmanchement.

B, C, E. Ce instrument est apporté à une extrémité, finis de l'autre.

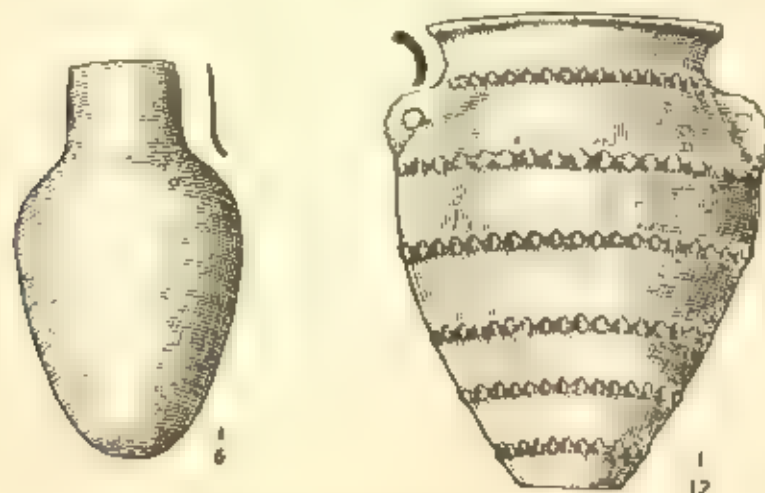


FIG. 11. Jarre de type archaïque et plus fin niveau IV.

Les os sont rarement défilés de cubitus de bœuf. Les petits et les moyens varient entre 6 et 12 centimètres de long, abondent. Ils servaient apparemment de poinçons ou perceurs. Les grands et forts, beaucoup plus rares, pouvaient servir de poignards.

E, H, I. Os plat, dit « coupe-papier », percé d'un trou à une extrémité, légèrement appointé à l'autre. Tous ces instruments présentent sur leurs deux faces un poli brillant extrêmement fin. Fixés droits les uns près des autres, les petits pouvaient former des peignes à carder la laine. Mais les grands sont trop longs pour fournir ce genre de travail. Des échantillons complets mesurent 18 à 21 centimètres, d'autres cassés dépassent ce chiffre même dans leur état actuel fragmentaire. Une pièce (pl. LXVII, I) mesure 38 centimètres sans sa

point. Une autre atteint 10 centimètres. Il semble hors de doute que ces outils servaient aussi au tissage, mais on ne saurait spécifier le service précis qu'ils rendaient.

Deux plus étroits, percés au travers et dont les extrémités présentent sur les deux faces le même poli brillant que les « coupe-papier », usage incertain, peut-être parure.

En Europe, on n'a guère trouvés dans la plupart des régions les poignards et les poignons ou perçoirs appartenant tous l'ensemble à l'âge de la pierre ou à celui du cuivre la cui existait¹. Ils se maintiennent jusqu'à la prépondérance des instruments en bronze. En Palestine, ils ont été signalés dans la couche supérieure d'Umm-Qatuf et dans la « grappe des pigeons » où ils étaient mêlés à des tessons de l'âge du bronze².

4. La parure se compose de petits objets en matières diverses : pierre et autres équivalents, hémalite, corail, coralline, pierres d'embout, pour la plupart des perles de colliers, des pendentifs, des pectoraux (pl. LXVII 2).

5. Les unions brables tessonnes de ces ruines abondent une céramique riche et développée. Pour en donner une idée, nous ne pouvons mieux faire que de reproduire quelques-unes des pièces les plus caractéristiques trouvées complètes ou qu'il a été possible de reconstituer.

Fig. 3, 1. Jarre à fond plat, col droit et haut, sans rebord. Cette forme appartient aux niveaux II-III. L'ans est frêle et possède un trou annulaire fait au moyen d'une lige. C'est la règle pour la poterie de tous les niveaux, même pour les pithoi de l'étage IV.

2. Jarre de type ovoïde à fond plat, sans col, commune dans les étages.

Fig. 4, 1. Jarre à fond largement arrondi, sans anses, à col haut, droit et aminci au sommet. Ce type est archaïque;

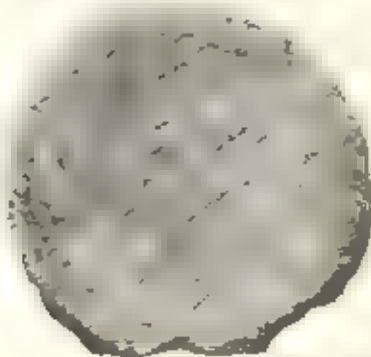
2. Pithos mesurant 0 m. 80 de hauteur, 0 m. 60 de diamètre à la panse, 1 m. 50 à l'embouchure, fond plat mais étroit, 0 m. 42, six cordons marqués d'empreintes digitales, fortes anses à petit trou annulaire ornées d'empreintes digitales, col légèrement évasé et muni d'un fort bourrelet.

Les pithoi appartiennent exclusivement au niveau IV. Le plus grand que nous avons pu mesurer a 0 m. 67 de diamètre d'embouchure et 1 m. 12 à la panse.

¹ *Préhistoria de Montserrat*, 1925, p. 36.

² R. NEUVILLE, *Notes de préhistoire pale-*

stienne, I. La grotte d'et Taouamin. *Journal of the Palestine Oriental Society*, 1930, p. 69.



Pl. LXXXI, 1. Vase de forme oblongue à cols dissymétriques, à suspension, représentant vaguement un oiseau et construit avec galets sur le dos, niveau IV. Le type est analogue aux vases à la forme d'oiseaux et d'autres animaux trouvés à Suse (deuxième période)⁽¹⁾.

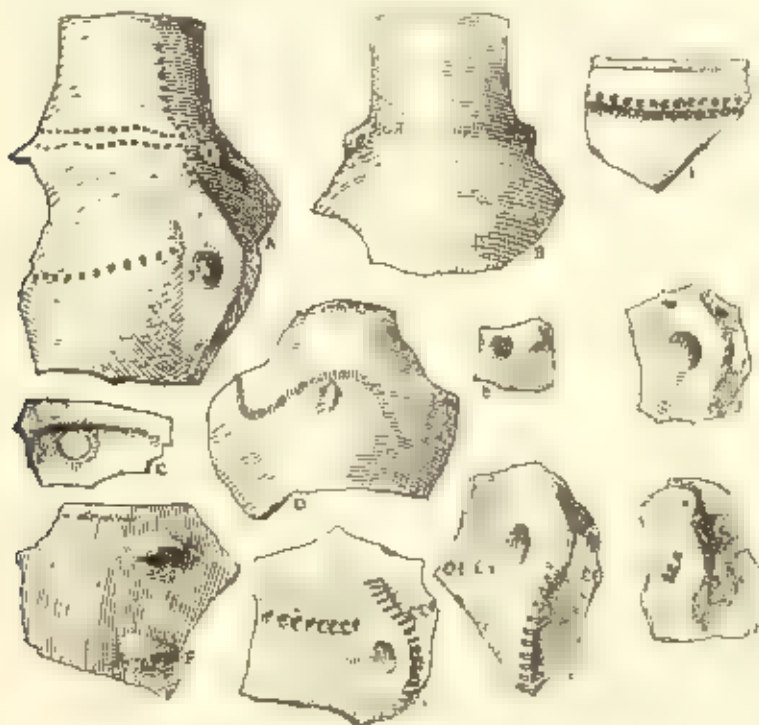


Fig. 5. Fragments céramiques divers.

2. Vase à petit pied et haute coupe : hauteur, 41 centimètres; diamètre de la coupe, 9 centimètres.

3. Autre vase en forme d'oiseau à goulot plus élevé.

4. Brasero en basalte : hauteur, 0 m. 15; hauteur extérieure à la base et de la coupe, 0 m. 12; fait d'une seule pièce en forme de tripied avec base circulaire, objet de luxe apparemment destiné au culte. Nous avons recueilli des fragments d'une quinzaine d'échantillons. L'un d'eux mesure 0 m. 40 de diamètre; si les proportions correspondent, il était donc haut de 0 m. 24.

(1) *Délégation en Perse. Mémoires*, XIII, pl. XXXVII, XXXVIII.

5. Petit caniveau à pied et oreillettes perforées de haut en bas. L'épaisseur de la paroi est en moyenne de 2 millimètres et à certains points, elle se réduit à 1 millimètre. Hauteur totale, 9 cm. ; diamètre de l'ouverture, 5 centimètres ; couleur unique, rose.

6. Vase au type ovale à fond plat et collages horizontales genrées et perforées de haut en bas : hauteur, 16 centimètres ; diamètre de l'ouverture, 16 centimètres ; diamètre du fond, 8 centimètres.

Ce récipient pouvait servir de marmite. Nous avons remarqué nombre de fragments de pièces analogues couverts de suie. La prehension est le plus souvent formée par l'oreillette horizontale non perforée.

7. Fond portant l'empreinte d'une tresse en quadrille. Hauteur, 1 centimètres. Ces fonds sont assez abondants aux niveaux inférieurs, ils laissent voir les parois du IV. Le motif dominant sur la tresse en quadrille n'est pas une tresse, le plus souvent les tresses sont spirales ou losangées. Il semble que ces petits supports aient été destinés à la cuisson des aliments pour l'usage des potiers avant l'invention du tour. Les fonds vase ronde et sèche ou supports sont à la hauteur de la main. Ils sont souvent en prise sur le fond.

8. Tesson portant un serpent enroulé deux fois le corps, appliqué sur la paroi extérieure. Voir le plan III. Nous avons au moins dix autres semblables ; le serpent était également incisé sur la poterie.

Pl. LXIV. 1. Vase au type cornet d'évent. Il est entièrement lisse à la main et sans tout l'épaisseur de la paroi angulaire sans fond. Hauteur, 19 centimètres ; diamètre de l'ouverture, 9 centimètres.

2. Vase au type cornet d'évent. IV. Fond plus pointu, épaisseur de la paroi régulière, bord étale et légèrement exilé. Bord de bandes parallèles lamellaires et rose fauve. Hauteur, 17 centimètres ; diamètre de l'ouverture, 7 centimètres ;

3. Jarre du niveau IV. Hauteur, 40 centimètres ; diamètre de la base, 12 centimètres ; diamètre de l'ouverture, 10 centimètres ; grand diamètre, 12 cm. ; fond plat. Lignes verticales oues à la pause, perforées avant la cuisson à moyen d'une tige arrondie dont la pression a produit un relief dans

Un type analogue a été trouvé dans la nécropole de Saqqara à Saï. Monod, *La préhistoire orientale*, III, 57, 58. *Delegation en*

Perse. Mémoires, XIII, pl. XXIII. En Palestine on a été signalé à Gezer. Max von Oppenheim, *Excavation of Gezer*, III, pl. CXLII, 1, 2.



1. Vase en cornet du niveau II



2. Vase en cornet du niveau IV



3. Jarre du niveau IV.



4. Calice à oreillettes

la pale, col droit, court d'un rebord plat au sommet. Ce genre de col assez fréquent, caractérise la dernière phase de la céramique; il est généralement lustré à la grille et peint de bandes parallèles blanches et rose-terre.

4. Calice à pied : hauteur, 13 centimètres ; diamètre du pied, 5 centimètres ; diamètre de l'ouverture, 8 centimètres ; profondeur de la coupe, 8 cm. 6 ; épaisseur moyenne de la paroi, 3 millimètres ; pied évidé jusqu'à 4 cm. 7 ; pourvu de quatre minuscules oreillettes disposées par paires de chaque côté et perforées de haut en bas, point à la moitié supérieure de la coupe d'une large bande rouge foncée.

Fig. 5. Fragments céramiques divers : A. Fragment de grande jarre décorée de lignes de points imprimés, pourvue de la grande anse ordinaire et d'une minuscule oreillette perforée. Niveau IV ; B. Fragment de jarre analogue à la précédente, avec deux minuscules oreillettes ; C. Fragment du bord d'un vaseau à bec et à large ouverture. Pour faciliter l'opération du déversement et prévenir la perte du liquide, le potier a fixé au-dessus du bec un fort becarrlet qui se dépasse de 6 centimètres à droite et à gauche. Ce genre de récipient qui est assez fréquent et n'est pas destiné, semble-t-il, au lait ou à l'huile ; D. Grand fragment de jarre à col légèrement évasé, à pareille bande rouge-terre qui s'accrochait à six minuscules oreillettes ; E. Tesson portant deux faux bords dont le trou n'arrive pas à l'intérieur. Le P. Vincent m'a suggéré que nous avions le primitivement un sorte de vase-femme. La lèvre d'autant plus de vase oblique que nous avons trouvé un autre tesson portant les deux bords ordinaires de cette sorte de vase ; F. Fragment de grand récipient avec deux oreillettes horizontales l'une au-dessus de l'autre ; G, H. Grandes anses ornées d'empreintes ; J. Anse perforée à sa partie supérieure ; K. Anse pourvue d'une petite oreillette à sa partie supérieure ; L. but de cette oreillette comme du trou de J, reste un étranglement ; une autre anse a le trou fait avec l'évasement des deux côtés.



Fig. 5. — point rouge-terre.

Fig. 6 Calice perle peut reconstituer d'après le calice à oreillettes gemmées : hauteur approximative, 10 cm., diamètre de l'ouverture, 10 centimètres plus grand diamètre, 8 centimètres ; profondeur de la coupe, 8 centimètres ; épaisseur moyenne de la paroi, 2 millimètres. Pâte épaisse et lisse, peinte, pâle et pulvérisée et pulvérisée rouge-brun à la partie supérieure de la coupe, large bande de couleur de rose-orcé d'un filot régulier et d'une couronne de triangles quadrilles rose-foncé. Œuvre l'art aux proportions harmonieuses. Trouve dans un mur du versant sud du tell, en niveau inférieur, sur le sol. Des fragments céramiques de même style et à décor analogues ont été recueillis à l'extérieur de la partie orientale des ruines. Le calice appartient donc, semble-t-il, à la phase la plus ancienne de cette civilisation.

Les fouilles et le cours de l'œuvre ont réservé à des questions importantes, comme celle des origines de la civilisation et de la date de la formation qui remonte peut-être jusqu'à quatre ou cinq millénaires. Le résumé n'a d'autre but que de présenter aux lecteurs le *Syria* une première esquisse de cette ruine.

ALEXIS MAILLON.

LES CULTES PREHISTORIQUES DANS L'ÎLE DE CHYPRE

PAR

P. DUKAKIS

Nos connaissances sur le culte qui existait dans l'île de Chypre, dès le début du premier âge du Bronze, étaient, jusqu'aux découvertes que j'ai faites l'année dernière et cette année-ci dans la nécropole de « Vounoi », très sommaires. Des éléments épars, à travers lesquels on entrevoyait la notion de la Terre-Mère et du Dieu-serpent, représentés sur les vases rouges lustrés du premier âge du Bronze, ne manquaient pas. Ne manquaient pas non plus les indices permettant de deviner le caractère sacré du taureau. Mais c'est surtout sur les trouvailles appartenant au dernier âge du Bronze qu'on se fonde pour émettre des hypothèses concernant les cultes dominant dans l'île de Chypre aux périodes antérieures.

Aujourd'hui nous apportons les documents archéologiques, datant du premier âge du Bronze, qui sont apparus au cours des fouilles que j'ai dirigées dans la nécropole de « Vounoi », près du village de Bellapais, au voisinage de la côte nord de Chypre. D'après ces trouvailles on pratiquait à Chypre, dès le premier âge du Bronze, le culte de la Terre-Mère. Celle-ci revêtait la forme de la Déesse tenant l'enfant dans ses bras. Elle était associée au Dieu Taureau, qui doit se rapprocher du culte de la Terre-Mère, et au Serpent dieu

* Le caractère agreste du Dieu-Taureau se rend très probable par le fait que les Chypriotes du premier âge du Bronze, lui saient le taureau pour le labourage. La preuve nous est fournie par la représentation d'un ceramique rouge lustré, figurant une scène de labourage (pl. LXXX). Ce objet, encore non recouvert par la fouille, est une table sur laquelle on voit deux paires de taureaux traîner des charrues accompagnées chacune par un homme. À gauche apparaissent deux

gures occupées à balancer un enfant dans un berceau. Derrière on voit une oide de comme sur le dos de laquelle se distinguent les traces d'un bissac, suivie d'une petite figure. On conçoit l'association sur le même objet des taureaux et de la mère à l'enfant. Je ne crois pas que celle-ci représente la Terre-Mère car la scène me paraît d'un caractère très à fait agreste, mais la coïncidence n'est pas moins intéressante à souligner.

En ce qui concerne le caractère du Taureau, on voit qu'il se peut que plus tard les Chypriotes

chthonien. Ces deux dernières divinités paraissent être associées intimement l'une à l'autre. Nous possédons les témoignages sur les sanctuaires et la forme rituelle que révélait ce culte à Chypre.

LES FOUILLES. — L'a publié l'an passé dans le journal *Illustrated London News* du 31 octobre et du 7 décembre 1931, un exposé sommaire sur les fouilles entreprises dans la nécropole de « Voutou ». Celle-ci occupe la pente d'une colline d'une hauteur peu élevée et la culture richienne à deux kilomètres environ à l'est le village de Bellapais dans le district de Kyrenia (Cote Nord). Les fouilles furent commencées au printemps de l'an passé et l'on a pu entreprendre une deuxième campagne cette année-ci. Le nombre des tombes fouillées pendant les deux campagnes est de quarante huit. La forme des tombes est celle d'un caveau précédé d'un puits rectangulaire. Le trou, de 1 à 3 mètres de profondeur. Les morts sont enterrés d'habitude dans la partie droite de la tombe, tandis que les présents qui consistent en vases, boucliers, en ornements et en armes, sont déposés dans la partie gauche. On rencontre les exceptions à cette règle, on trouve les tombes où les morts occupent aussi bien la partie droite et la partie gauche ou la partie gauche seulement. La position du corps est généralement étendue, plus rarement recroquevillée. En dehors des vases et des ornements qu'on déposait avec le mort, on lui offrait des viandes d'origine sacrées, ces barreaux. Les cas où l'on a trouvé des fardeaux entiers immolés et déposés dans la tombe, ne manquent pas¹⁵.

LES VASES QUI SE RAPPORTENT À CE CULT. — De toutes les pièces qui ont une valeur culturelle la plus importante est celle qui représente le « Dieu du culte chthonien » pl. LXX et LXXb. Il s'agit d'un temple à ciel ouvert où se déroule une cérémonie et où les trois personnages qui sont l'objet du culte sont représentés : a) La Terre-Mère sous les traits d'une femme tenant un enfant dans ses bras, b) le serpent, dieu chthonien et c) le Taureau divin.

¹⁵ On ne les confondait avec la vache Hathor que l'on voit représentée sur des vases chypriotes d'époque mycénienne (voyez R. Dussaud, *Les civilisations préhelléniques*,

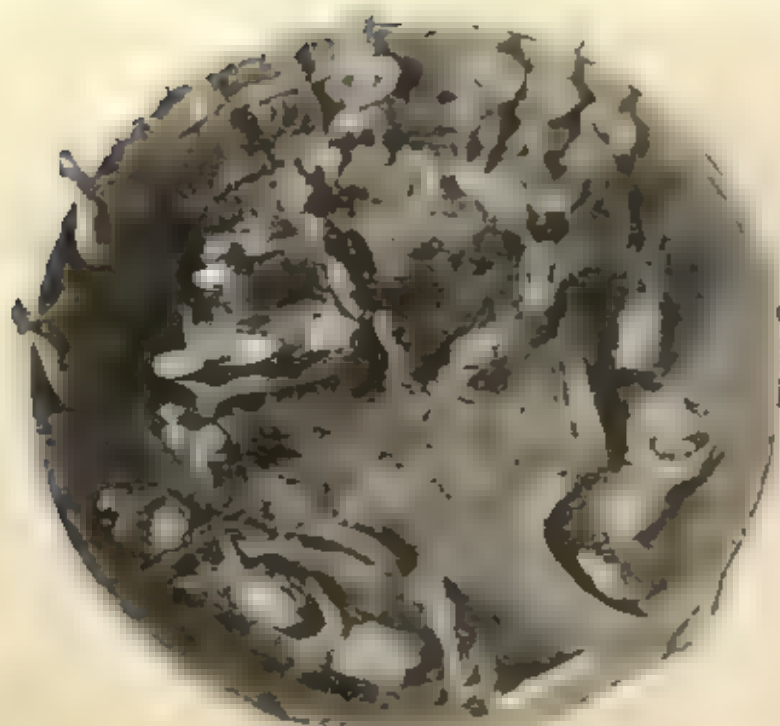
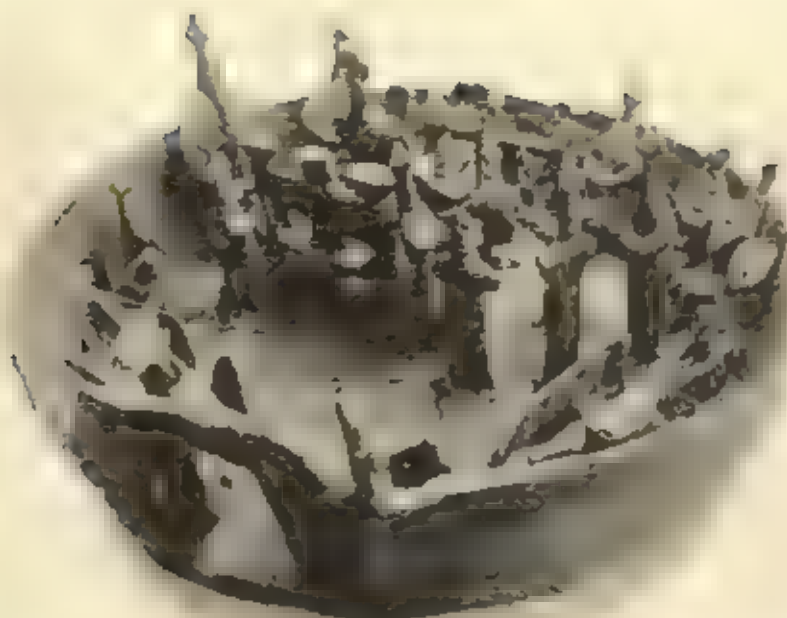
Paris, 1914, p. 395.

¹⁶ Ce culte est décrit dans *Revue de la Syrie*, XLII, p. 223.

¹⁷ Voir ci-après, p. 250.



PLATE 1. A large, dark, irregularly shaped object, possibly a fossil or a piece of ancient pottery, mounted on a light-colored background. The object has a complex, textured surface with many small, dark, branching or pitted features, suggesting a biological or geological origin. It is oriented vertically, with the top of the object towards the left side of the page.



Oronotus (Oronotus) oronotus

Voici la description de ce document important, regardé d'un autre angle. Le plan de plat au circulaire, il mesure 38 m. de diamètre et est entouré d'un rebord d'une hauteur de 1 cm., formant mur d'enceinte dans lequel est ménagé une ouverture haute de 9 et large de 6 cm. c'est l'entrée surmontée d'une sorte d'arc. L'endroit le plus sacré du lieu de culte se trouve vers la partie opposée à l'entrée. — Un front contre le mur de l'enceinte sont représentées en relief trois figures se donnant la main et dansant. Du point où leurs mains se joignent, pendent des serpents. De ces trois figures, celles des côtés paraissent portées sur des cornes, mais les détails de la face ne sont pas très distincts. La figure du milieu est grasse et ses cornes, mais celles-ci manquent en partie. Des pieds des deux figures latérales partent une arche circulaire sur laquelle s'agenouille un personnage.

De part et d'autre des trois figures qui dansent sont disposés les bancs contre le mur de l'enceinte sur lesquels s'assoient des personnages, quatre à gauche et deux à droite, croisant les mains en avant, probablement des personnages de haut rang ou des prêtres. Aissés vis-à-vis le groupe dansant se dresse un trône sur lequel est assise une figure beaucoup plus grande que les autres et portant une sorte de bandelette autour de la tête. Cette figure croise également les mains, un peu plus bas que la poitrine, et représente vraisemblablement le Grand Prêtre. A droite du trône se tiennent debout six autres figures aux mains croisées. Il faut remarquer que le Grand Prêtre n'est que trois des figures assises et deux de celles qui se tiennent debout à droite du trône et les paroles sexuelles indiquées. Du côté gauche du trône se dresse une personne qui tient un enfant dans les bras, et, tout près d'elle, une autre qui la regarde. La figure de l'enfant représente la Terre-Mère. Auprès du mur de l'enceinte, du chapitre central de l'entrée, deux taureaux sont sculptés. Ils ont le front sacré par des murs bas. Pres de l'entrée et à l'intérieur, à droite, une figure est placée derrière les taureaux et, à gauche, une autre est assise sur un mur bas qui fait suite à l'entrée. À droite de cette dernière un personnage essaye d'escalader la face extérieure du mur afin l'apercevoir ce qui se passe à l'intérieur. Remarquons que toutes ces figures ne sont pas du type des plaquettes-idoles créées à la première période du Bronze, elles sont modelées plus fidèlement d'après nature et dans un style assez développé.

Après la description de ce document, il nous reste à interpréter la scène

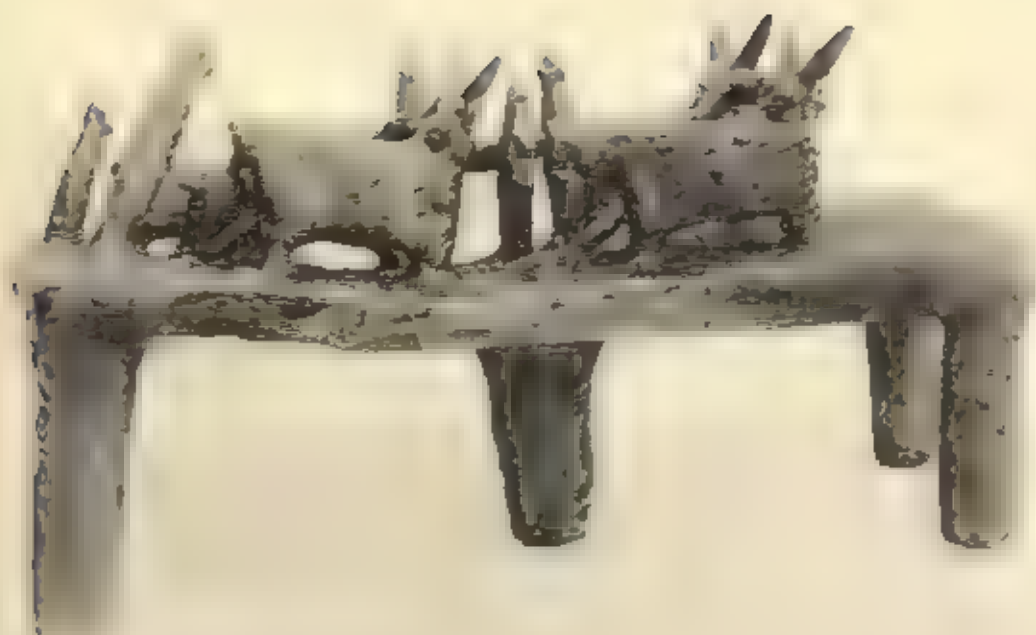
figurée à l'intérieur. Cette terre crue a été trouvée dans une tombe, et il n'y a aucun doute qu'elle ait servi d'offrande au mort qui a été enterré dans cette tombe. Or, la cérémonie représentée se déroule en l'honneur du dieu-Serpent, dieu chthonien. Mais, étant donné que ce dieu est intimement associé à la Terre-Mère et au dieu-Taureau, les deux divinités assistent à la cérémonie suivies de personnages d'honneur, mais elles jouent un rôle secondaire. Les trois figures qui dansent portent des cornes qui rappellent le dieu Taureau. Ici par là, comme le prouvent encore d'autres trouvailles¹, semble être associée très étroitement, plus même que la Terre-Mère au dieu Serpent. Un autre élément d'importance, est le phallus qui, très probablement, suggère l'idée de fécondation. Peut-être l'épisode de l'individu qui escalade le mur veut-il montrer que la cérémonie est du type « mystères » et que les non-initiés en sont exclus. Le personnage assis à l'entrée serait alors le gardien veillant à ce que les non-initiés n'entrent pas dans le lieu de culte.

AUTRES DOCUMENTS. — Les trois personnages divins, la Terre-Mère, le dieu-Serpent et le dieu Taureau, réunis dans la représentation du lieu de culte, se retrouvent ailleurs, soit individuellement soit par groupe de deux. Ainsi la Terre-Mère figure sur une « pyxide » (pl. LXXII, 1) en poterie rouge lustrée. Elle est représentée de la même manière que dans le *temenos* décrit ci-dessus et devant elle se dresse une figure masculine dans la pose d'adoration, tout comme le personnage qui sert la représentation de la Terre-Mère dans le monument précédent.

Sur le haut de l'anse d'un vase rituel (pl. LXXII, 3) on voit la Déesse-Mère tenant l'enfant avec sa main gauche. Le cou de la déesse est très long et ses seins sont marqués. Mais, détail très curieux, les deux jambes sont en ronde-bosse et même avec les détails anatomiques très marqués. Les jambes sont nues, mais le haut du corps et le cou sont décorés d'incisions, ce qui indique peut-être un voile.

Sur un certain nombre de bols de grandes dimensions on voit représenté un symbole (pl. LXXIII, 4) qui a une ressemblance frappante avec les « cornes de consécration » de Knossos (datant du Minoen Récent I). Ce symbole apparaît

¹ Voir ci-après, p. 349, 350.



Représentation d'une scène de mariage en céramique rouge lustrée. Long. 0m45



2. La même scène vue d'en haut



1. Pyxide en céramique rouge lustrée,
avec la Terre-Mère et une figure masculine
vis-à-vis d'elle. Long. : 0^m23

2. Anse de cruche décorée
de la tête de Taureau
et du Serpent. Haut. : 0^m14



3. Vase rituel en céramique
rouge lustrée avec la Terre-Mère
sur le haut de l'anse. Haut. : 0^m51



4. Bol en céramique rouge lustrée
décoré des "cornes de consécration". Diam. : 0^m21

soit seul, soit avec le serpent en son centre, comme en carte avec la bapenne ou l'arbre sacré. La ressemblance est telle qu'elle ne paraît laisser aucun doute sur l'identité des deux symboles.

J'ai dit plus haut que le dieu Serpent se nolo être associé intimement au dieu-Taureau. Cette association est encore prouvée par une trouvaille faite dans la tombe 36, fouillée cette année-ci. Il s'agit d'un bol en poterie rouge lustrée, mesurant 30 cm. de diamètre; sur la partie supérieure sont représentées, de chaque côté, en haut relief, deux têtes de taureaux et de leur dépendent des serpents dont la tête paraît se diriger vers le bas. L'intérêt capital de cet objet est évident : le dieu-Taureau est associé au dieu chthonien, le dieu des morts, qui se dirige vers la Terre (pl. LXXIV, 1).



Fig. 1. — Étiquette d'un vase de poterie rouge lustrée.

La tombe 36, dans laquelle a été trouvée cette pièce, présente d'autres éléments qui complètent ce que nous apprend la représentation du lieu de culte circulaire.

Ainsi, dans la partie droite de cette tombe, j'ai trouvé une paire de cornes de taureaux (pl. LXXIV, 3) en poterie noire et rouge vers les pointes lustrée et incisée, grandeur nature. Sur la base d'une de ces cornes posait un crâne tandis que l'autre, plus longue et un peu plus large, est donc très probable que ces deux cornes étaient les simulacres que les *metrosdaces* se attachaient sur leur tête au cours de danses rituelles en souvenir du dieu Taureau. D'ailleurs, ces cornes sont percées de petits trous près de leur base, qui permettaient de les attacher. Il est aussi très probable que dans la tombe 36 il y avait encore des *protres-danceurs* comme ceux qui sont représentés contre la mur d'enceinte du lieu de culte. De même qu'on a déposé dans une autre tombe (tombe 45) un simulacre de couteau en terre cuite avec son fourreau (pl. LXXIV, 4), de même qu'on a mis dans la tombe du prêtre danseur deux cornes en terre cuite, souvenir des vraies cornes qu'il utilisait sa vie durant.

Lorsqu'on nous envoie enlevé le vase, le posé dans la partie gauche de la tombe 36, on découvre jusqu'à l'entier le taureau sacrifié dans la tombe. Parmi les ossements gisant le coupe en forme de cornes vers le bord de laquelle se dressent deux colonnes sur lesquelles je reviendrai plus tard.



Fig. 2.

Le taureau sacrifié n'est pas sans relation avec les cérémonies rituelles en l'honneur du dieu-Serpent associé au dieu-Taureau.

On rencontre l'association du dieu-Taureau au dieu-Serpent sur d'autres vases. Ainsi sur un bol (pl. LXXIV, 2), on voit une figure dont la tête paraît être coiffée de cornes sacrées et qui tient des serpents avec les deux mains; celles-ci se confondent avec les serpents. Dans la même tombe où l'on a trouvé cette pièce, il faut signaler une petite corne en poterie peinte (fig. 2). Sur une anse de cruche sont représentés la tête du taureau et le serpent (pl. LXXIII, 2). Une autre paire de cornes a été trouvée dans la tombe 9, qui a fourni une coupe en terre rouge lustrée où sont représentées en relief deux paires de cornes. On a encore sorti de cette même tombe d'autres vases à usage rituel, par exemple une table à libation (pl. LXXIV, 5). Mais les cornes se rencontrent partout sur des anses de cruches ou sur des bords de bols (fig. 4).

La colonne. — Le nombre vraiment étonnant de vases portant des colonnes nous suggère que cet oiseau sacré jouait un rôle dans le symbolisme religieux de la Chypre préhistorique. On trouve dans les tombes de « Voynia » des bols de dimensions larges, les coupes, des gobelets, les cruches, les cornes d'oiseaux (pl. LXXV, 4). Sur un des deux goulots d'une cruche trouvée dans la tombe 19 sont représentés deux figures humaines, un homme et une femme; l'homme passe le bras gauche par dessus la nuque de la femme qui croise les mains un peu plus bas que le ventre. L'homme touche avec la main droite le corps de la femme un peu plus bas que l'endroit où se croisent les

1000



1001



1002



1003



1004



1005





manus de celle-ci, je pense qu'il touche ses parties sexuelles (pl. LXXV, 3). Sur l'autre face de ce même goullet apparaît en relief une tête de taureau au lieu que l'autre goullet est décoré d'un animal à quatre cornes et d'une tête à cornes, l'hier ou taureau. Dans l'espace entre les goullets, une colombe boit ou boit dans une petite coupe mise sur l'anse de la cruche. La présence du taureau indique le caractère sacré de la représentation du couple humain qui doit figurer un mariage sacré ou *hieros gamos*. Ainsi, la colombe qui occupe une place d'honneur sur la cruche, semble être dans une certaine relation avec l'idée exprimée par le couple humain.

La représentation d'un *hieros gamos* ou mariage sacré, avec la colombe comme symbole, apparaît aussi sur un vase en forme de « pyxide » (pl. LXXV, 4). Sur chaque côté de l'ouverture posent deux couples de colombes et, sur le fond, se tournant le dos, tandis que sur le couvercle on voit représentées en relief deux figures humaines, une femme et un homme, indiquant par ses parties sexuelles, dont les mains se joignent.

Dans la tombe 8 on a trouvé une cruche d'une forme très élégante (pl. LXXV, 2), sur chaque côté de la panse on remarque une protubérance ronde de même forme que les seins de la Deesse-Mère représentés sur le vase de la planche LXXIII, 1. La même tombe a fourni une très belle coupe remplie d'un pied élevé. Elle est décorée de colombes et de petites coupes posées sur le bord (pl. LXXV, 1). Donc l'idée de fécondité ne doit pas être étrangère à la colombe qui paraît associée à la Terre-Mère.

En dehors du taureau et de la colombe qui sont les animaux sacrés, d'autres animaux sont dédiés à la Terre-Mère. Ainsi nous avons trouvé à « Vounoi » un grand nombre de vases, cruches, bols et autres portant d'autres animaux : biches, antilopes, chèvres. Ces animaux sont très souvent associés au serpent. Et très souvent, on voit représentés tour à tour un serpent et une biche ou un autre animal sur une cruche (pl. LXXV, 5) une biche en relief allaitant son petit, détail qui doit être rapproché de l'idée de la Terre-Mère, protectrice et nourricière des animaux.

SYMBOLES SACRÉS — J'ai parcouru récemment plus haut du plateau en terre cuite et le son fort et rauque (pl. LXXIV, 4) trouvés dans la tombe 15. Il se trouve que le manche du conteneur est identique à l'anse d'un grand nombre de bols

fig. 4) d'aise dont la forme était jusqu'à présent inconnue. Or, dans la plupart de ces bols on a trouvé gravés les taureaux sacrifiés. Donc l'aise en forme de manche de couteau ne doit pas être étrangère à l'idée du sacrifice. On peut remarquer encore que ce manche de couteau ressemble beaucoup à la hache en pierre polie de l'époque néolithique : par là se perpétue peut-être la notion sacrée de la hache.

L'arbre sacré ne manque pas dans la série des symboles sacrés. Sur un

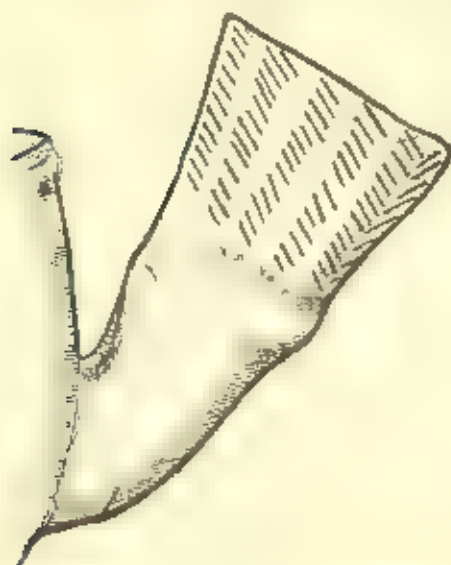


Fig. 4. Aise de bol à forme de manche de couteau.

bol (fig. 4) on voit représenté, à côté du serpent, un ornement qui suggère l'arbre sacré. Pareil ornement figure sur un autre bol.

Nous venons de décrire nombre de documents révélés au cours des fouilles de « Vounoi », et reflétant le culte chypriote au premier âge du Bronze. Nous avons vu que, dans la représentation du Lieu de Culte circulaire, se sont réunies les trois plus grandes divinités : la déesse-Mère, le dieu-Serpent et le dieu-Taureau.

Nous avons constaté que le lieu de culte est un temple circulaire, à ciel ouvert et entouré d'un mur d'enceinte percé d'une porte. Dans l'intérieur on

distingue des bancs réservés à des personnages de haut rang et un trône dévolu au Grand Prêtre. L'endroit le plus sacré paraît être marqué par une marche circulaire tandis que des espaces séparés et tout réservés aux taureaux divins. Nous voyons les trois personnages divins assister à une cérémonie religieuse qui comporte des danses magiques, des legssements et très probablement des sacrifices de taureaux. Des prêtres montrent leurs parties sexuelles ce qui constitue un élément dionysiaque marqué. Aussi doit-on reconnaître à cette cérémonie le caractère de mystères qui est indiqué par le geste de la figurine escaladant le mur l'enceinte. La représentation du lieu de culte paraît familière aux céramistes. Et si, sur nombre de grands bols on voit représentée l'entrée du lieu de culte avec le serpent au milieu. Nous avons aussi,



Vase en forme de kernos
Diam. : 0m30.



2. Vase cultuel en céramique rouge lustrée
Haut. : 0m83



1. Deux vues de cruche décorée de strombes en relief.

que les symboles des divinités soit représentés sur les vases soit à l'état isolé soit en groupe. Nous avons signalé qu'en dehors des trois grands personnages, la colombe et d'autres animaux ont un caractère sacré qui doit se rattacher à la Terre-Mère, protectrice des hommes et des animaux. Nous avons mentionné l'arse en forme de manche de cout à l'apogée la hache en pierre et l'arc sacré qui figurent à quelques doigt l'un de l'autre, nous avons vu l'arc sur la cruche à deux goulots et sur le sellet au même sorte de *hachepièces*, ce la figure



Fig. 4. — Bol en céramique rouge cuite avec l'arc sacré à côté du serpent ou raie.
Diam. 0 m. 49.

sacré dont la relation avec le culte est évidente d'après les symboles divins qui l'accompagnent.

Les fouilles de « Vounoi » ont mis au jour un grand nombre de vases rituels comme, par exemple, des vases du type kernos. Nous devons mentionner spécialement le vase de la planche LXXVI 1, dont les quatre pieds sont percés pour permettre au liquide versé dans les coupes d'écouler dans la couronne constituant le support, puis d'écouler vers le bas. Signalons que ce vase a été découvert avec une très belle coupe à colombe, dans la tombe qui a fourni la représentation la plus complète du culte circulaire. Il faut encore mentionner la table à libation pl. LXXIV, et un très grand nombre d'autres vases à usage rituel (pl. LXXVI, 2).

L'intérêt de ces documents importants est d'attester l'existence d'un culte de

la Terre-Mère et Chypre dès le début de l'âge du Bronze, fait d'autant plus net et de plus évidence de Chypre tel qu'est l'ère par les auteurs comme le lieu de l'île d'Aphrodisie par excellence. Nous avons l'avant nous la preuve de l'existence de ce île longtemps avant qu'elle se relie au rapport avec l'Égée et la Phénicie.

La similitude des cartes chypriotes avec ceux qui ont été révélés en Grèce est frappante. En fait, il y a une grande ressemblance de l'influence exercée par les îles sur l'archaïsme. Un fait est acquis, c'est l'existence d'un tel île à Chypre dès le premier âge du Bronze.

P. D. KAYE

Nicosie, juillet 1932

ANTIQUITÉS SYRIENNES

LXX

HENRI SEYRIG

1^{re} — Note sur le culte de Déméter en Palestine

La pièce qui reproduit notre figure 1 est un tétradrachme de potin à l'effigie de Caracalla. Elle a pour type, pour profil à gauche, le capitule de la monnaie syrienne. Les inscriptions grecques des syriennes, en exemple, est gravée sur une torche, au bout de laquelle se trouve un serpent — est l'unique marque l'attribuant à aucun d'eux, qui apparaissent sur ces monnaies provinciales entre le pontifex de 210 et le début de la venue de Caracalla en Syrie, et entre le 218, date de la mort de Macrin. Les monnaies des sévères ont efforcées depuis longtemps l'attribution des symboles à l'Asie et les syriennes et sont parvenues à des plus ou moins ras à la rectitude, dans d'autres, une grande probabilité. Ces uns symboles d'ordre à leur leur d'ordre. C'est ainsi que M. Dieudonné a pu en conclure à l'Asie la torche et le serpent à Antioche. M. Newell songe à Ptolémaïs, pour les raisons qui ne semblent pas décisives. Je serais porté, pour ma part, à les attribuer à Césarée de Palestine.

Outre les pièces courantes au type de l'aigle, en effet, le monnayage pro-

⁽¹⁾ Cf. IMHOOF-BLUMEN, *Griechische Münzen*, p. 242, n° 12; *British Museum Catalogue, Orientalia*, etc., p. 197, n° 378; BELLINGER, *Two Roman Hoards*, p. 17, n° 17; 18, n° 19. DIEUDONNÉ, *Revue numismatique*, 32, (1929), p. 130. — M. BELLINGER décrit la symbole comme s'il s'agissait d'un thyrsos, mais il s'agit bien en réalité d'une torche, dont la flamme est très distincte sur les exemplaires mieux conservés.

⁽²⁾ Sur le monnayage provincial syrien de Caracalla et de Macrin, voir notamment :

IMHOOF-BLUMEN, *Griechische Münzen*, p. 239, 243; DIEUDONNÉ, *Revue numismatique*, 1900, p. 132 a.; 1909, p. 338 a.; 1920, p. 3 a.; 1927, p. 154 a.; 1929, p. 10 a.; 131 a.; HILL, *Catalogue of Greek Coins in the British Museum-Phoenicia*, p. 203 a.; BELLINGER, *Two Roman Hoards from Dura-Europos*, New-York, 1931, *Numismatic Notes and Monographs*, n° 49. — Un article d'IMHOOF-BLUMEN, dans la *Revue suisse de numismatique* (1898) ne m'est pas accessible à Beyrouth.

⁽³⁾ Cf. BELLINGER, *loc. cit.*, p. 17 b.

Attribué à Caracalla comme à quelques tétradrachmes dont les types sont pareils d'ors aux viles qui les ont émises. L'une de ces pièces (fig. 16) pour laquelle on a pu proposer d'attribution porte précisément en exergue la torche et le serpent, et a pour type un aigle éployé dont les ailes, au lieu d'être simplement ouvertes comme dans la série ordinaire, s'arrondissent en dessous de sa tête pour former une sorte de manteau dans lequel se détachent les quatre lettres SPQR. Or ce type apparaît dans les émissions municipales d'une ville syrienne, d'une seule, Césarée de Palestine (fig. 26)² ; cela coïncide avec ce qu'il y a de mieux connu particulièrement la ville. Je crois donc que

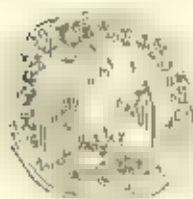


Fig. 16. Tétradrachme de la province de Caracalla, émises à Césarée de Palestine.



le tétradrachme en question peut être donné avec toute la sécurité possible à Césarée et en même temps que lui, tous les autres tétradrachmes du type ordinaire qui sont distingués par la torche et le serpent.

La présence de ce dernier symbole sur les monnaies provinciales de Césarée s'accorde avec ce que l'on connaît

des cultes de cette ville. Certaines pièces frappées par elle sous Trébonien Galle (fig. 26) contiennent dans leur exergue la croix mystique, d'un sort en serpent, qui semble être la torche et le serpent. On apprend aussi que la torche symbolise les mystères d'Éleusis, le caducée de laquelle s'enroule également le serpent, sur la façade de Torre Novet et sur les travaux analogues³, le serpent le Denier, c'est-à-dire la purification des mystes par le feu⁴ ; elle aussi qui est le symbole de la purification, de la lumière, de la vie, de la pureté. Il faut que ces mystères aient une grande importance à Césarée pour que leur symbole ait été choisi pour devenir celui de la ville.

Pour interpréter avec une certitude le mot de Césarée, il est nécessaire de se représenter le plan de la ville. De ces descriptions, des textes plus

¹ *Mon. num. imp. rom. p. 477* ; 1929, pl. 5, n° 2.

² *British Museum Catalogue, Palestine*, p. 27 s., n° 118 s.

³ *Ibid.*, p. 39, n° 203.

⁴ *Rizzo, Römische Mitteilungen*, 25, 1910,

1. *Die Münzen der jordanischen Länder des Orients*, n° 186 s. ; A. B. Cook, *Zeits.*, 1, p. 125 s.

² *Erasm. Reliquiae orientales*, p. 340, note 41 ; et les documents figurés, cités à la note précédente.

rares, mais des monnaies nombreuses prouvent que les déesses d'Eleusis étaient vénérées dans un grand nombre de villes syriennes. A Gaza, un temple de Kore est mentionné par Marc le Diacre ¹, et Libanius ² et Julien ³ célèbrent celui de Déméter à Antioche. Des monnaies à types éleusiens sont frappées, en dehors de Césarée, à Apamée de l'Oronte ⁴, à Damas ⁵, à Hirsopolis-Lydla ⁶, à Neapolis-Sidon ⁷, à Philodolphe de la Decapole ⁸, à Ptolemais-Akko ⁹, à Scythopolis-Aysa ¹⁰, à Sébastes-Samarie ¹¹, à Selon ¹². Depuis que la Palestine est ouverte à l'exploration scientifique, ces renseignements ont été confirmés par les travaux épigraphiques sur deux points : une deduace à Perséphone a été découverte à Néapolis ¹³; et à Sébastie son sanctuaire lui-même ¹⁴, ainsi qu'un autel qui lui avait été dressé sur l'hippodrome ¹⁵. Enfin, Byblos a fourni jadis une image en bas-relief de Triptolème ¹⁶, qu'il est logique de joindre au même ensemble.

Les villes que nous venons de mentionner sont presque toutes groupées dans la Syrie du Sud. En dehors d'Antioche — cette cosmopolite où la présence d'un temple n'indiquait pas nécessairement un culte fortement enraciné au sol — et de la seule Apamée, toutes appartiennent en effet à la Phénicie méridionale, à la Palestine, ou à la Nabatéenne. Cette répartition ne peut guère être fortuite, et lorsque l'on cherche



FIG. 3. — Monnaies coloniales de Césarée de Palestine (brunet).

¹ Marc le Diacre, *Acta Perpetua*, 84.

² Libanius, *Antiochia*, p. 111. MULLER (p. 28 s.) rapporte un mythe de Triptolème à Antioche; cf. O. MULLER, *Antiquitates Antiochenae* (*Kunstarchaeologische Werke*, 5, p. 19 s.).

³ JULIAN, *Misopog.*, p. 216.

⁴ *British Museum Catalogue, Galatia, etc.*, p. 233, n° 4.

⁵ *Ibid.*, p. 282, n° 1.

⁶ *Ibid.*, *Palestine*, p. 1210.

⁷ *Ibid.*, pl. 39, n° 14.

⁸ *Ibid.*, *Arabia, etc.*, p. 37, n° 2 s., cf. p. 12, note.

⁹ HAMILTON, *Perses Achemenides*, n° 1534, 1539.

¹⁰ *Brit. Mus. Catalogue, Palestine*, pl. 40, n° 5.

¹¹ *Ibid.*, p. 79, n° 82.; BOUTON, *Numismatique de Terre Sainte*, p. 270, n° 3.

¹² ROUVIN, *Numismatique des villes de la Phénicie*, n° 1535, *British Museum Catalogue, Phoenicia*, p. 67, n° 140 s. (où la ciste, à vrai dire, pourrait bien être dionysiaque).

¹³ THOMAS, *Journal of the American Oriental Society*, XLVI, p. 244 s. Cf. BENJAMIN, C. r. de l'Acad. des Inscriptions, 1898, p. 50. S. A. COON, *Religion of Ancient Palestine*, p. 188, note 1.

¹⁴ CHAMBERLAIN, *Pal. Expl. Fund.*, 1932, p. 22 s.

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ HAMILTON, *Musées de Phénicie*, p. 229.

à en discerner les causes, il apparaît d'abord que l'aire de diffusion du culte éleusmien dans ces régions recouvre exactement l'aire de diffusion du culte de Sérapis et d'Isis¹. Et comme le territoire ainsi défini se trouve dans le voisinage immédiat de l'Égypte — comme il en est resté soumis à l'influence d'Alexandrie depuis le troisième siècle avant J.-C. jusqu'à la fin du monde antique, il est probable de regarder cette métropole comme la source de tous les cultes éleusiens que nous venons de signaler. On sait qu'Alexandrie célébrait depuis sa fondation des mystères — à la fois éleusiens, et que ces mystères y sont restés extraordinairement vivaces pendant toute la durée de l'empire². On sait d'autre part qu'Isis était déjà assimilée à Déméter par Hérodote, ce qui est le résultat d'un adre et le misse autant que le paganisme. Les relations de ce culte avec le culte éleusmien dans l'Égypte gréco-romaine sont donc assez étendues pour que l'on puisse considérer à tort avec beaucoup de probabilité que l'un et l'autres sont répandus concurremment en dehors d'Alexandrie.

On peut conjecturer que les agents grâce auxquels Isis et Déméter — ou plutôt Isis-Déméter — et Sérapis ont conquis le Syria mer, le couchant, comme de coutume, les commerçants et des radeaux. La date à laquelle cette pieuse propagande a débuté ne peut être fixée avec certitude. Mais deux documents parmi ceux que nous avons cités — l'image de Triptolème découverte à Byblos et mentionnant le Dénos — son auers au début de notre ère, et d'autre part, la région où nous venons de découvrir les vestiges des cultes alexandrins correspond en gros à celle qui est restée au pouvoir des Lagides pendant une partie notable de l'époque hellénistique. Il est donc fort

(1) Des monuments du culte de Sérapis et d'Isis se trouvent à Ascalon, Bosra, Byblon, Césarée de Palestine, Diospolis, Eleutheropolis, Hérasa, Jérusalem, Laodécée de Phénicie (Oun el Awamid), Laodicée de Syrie, Neopolis, Phasos de Trachostide, Ptolémaïs, Samarie, Tibériade.

(2) Tacit., *Hist.* 4, 88, sur l'Émulpide Timotheos et la fondation des mystères à Alexandrie sous Ptolémée Sôter, cf. ZIEGLER, *Revue de l'histoire des religions*, 1933, p. 7 du tirage à part. — Quel que l'on pense

des idées de M. ZIEGLER sur une palitique du sanctuaire d'Eleusis, il me paraît inutile de réduire, voire nier, la portée du texte de Tacite. Cf. WERNER, *Die griech. Tempel der Terrakotten*, p. 117 s.; ROUSSET, *Cultes égyptiens à Delos*, p. 200. — Sur la persistance du culte mystique de Déméter en Égypte, on trouvera de nombreux monuments dans les recueils WERNER, *op. cit.*; PACHAULT, *Bronzes de la collection Fouquet, Terres cuites de la collection Fouquet*; VOÛT, *Alexandrinische Kaisermoneten*.

probable que seule la destruction presque totale des monuments de cette époque en Syrie nous empêche dans la majorité des cas de remonter plus haut que ces siècles de l'Empire et que le culte de Déméter y remonte en général à la domination des Ptolémées.

Quoi qu'il en soit, il paraît difficile de croire que des vestiges aussi nombreux que ceux que nous avons relevés puissent appartenir à un culte entièrement inconnu, entièrement étranger à la terre ou à la prospérité d'un territoire touchant à leurs frontières. C'est pourquoi les plus grands cultes syriens, ceux de Baalbek, se laissent contaminer par le culte d'Horvysaque au fur et à mesure que ses cliques réclament pour la vie présente au confort sentimental et pour la vie future des assurances que la théologie syrienne n'était point à même de leur donner. Comme le culte de Baalbek s'adressait à un dieu enfant dont la croissance était perpétuellement célébrée, et peut-être aussi à cause du rôle que jouait le vin dans le culte local, il paraît plausible de reconnaître en ce dieu un équivalent de Bacchus. Je ne serais pas surpris que le culte de Baalbek se soit introduit en arrivant en Palestine, certaines de votants dont les formes particulières pouvaient lui servir de support, et lui fournir d'emblée une clientèle.

Les images du culte de Déméter en Palestine donnaient en général une place importante au serpent. Celles du temple d'Isis, en Egypte, en font autant et il est probable que ce reptile, commun à la déesse d'Eleasis et à celle d'Alexandrie¹, a fourni aux Egyptes un des arguments qui leur permirent d'approcher les deux cultes. Or la notion d'une déesse mère ayant pour attribut principal le serpent, paraît avoir été de très ancienne date et plus répandue dans les anciens cultes égyptiens. La grande divinité égyptienne que les monuments de l'Égypte nomment Kadech, la Sainte, tient en effet dans ses mains les gerbes de fleurs et les serpents², et le même type, avec de légères variantes, caractérise les déesses de Bêth-Schemsh³, le Gezer⁴ et d'Elgarit⁵. Le dernier site vient

¹ *Syria*, 10, 1929, La *trouée hellénistique*.

² Voir les recueils cités plus haut, p. 358, note 2.

³ Sur Ka'esh, la Sainte, voir S. Cook, *Religion of Ancient Palestine*, p. 136. — Voir les images de la déesse, par exemple, dans GASS-

MAN, *Orientalische Altertümer zum alten Testament*, n° 270. — 2, 276.

⁴ VINCENT, *Revue biblique*, 38, 1929, p. 412.

⁵ GIESSEN, *op. cit.* n° 281, 291.

⁶ SCHAKYREN, *Syria*, 12, 1931, p. 8, et pl. 9, n° 1; *Archäologischer Anzeiger*, 1931, p. 382, fig. 1.

encore de livrer un très curieux monument, dont M. Schaeffer veut bien me permettre de dire un mot : c'est le bas d'une statue qui représente un personnage vêtu d'une tunique longue, et enroulé dans les plis volumineux d'un serpent. Le même sujet, malheureusement mutilé de la même façon, est représenté sur une stèle cananéenne trouvée à Beir-Mirsou par M. Albright¹. Je serais porté à croire, sans pouvoir l'affirmer, que la tunique longue permet de reconnaître en ces personnages des déesses plutôt que des dieux : les jacks, en Canaan, sont presque toujours nus ou très court-vêtus. De Beïsar enfin, on le niveau cananéen a livré tant de vestiges de l'ophiodotrie, prévalant une figure d'un serpent pourvue de seins féminins² — un véritable prototype des taogés serpentineuses d'Isis à Alexandrie. La déesse aux serpents est donc l'une des plus fréquentes et des mieux caractérisées du panthéon cananéen. Un curieux bas-relief du Hauran³, où elle est ligurée sous des traits identiques à ceux que représentent, plus d'un millénaire auparavant, les caponnements de Gezer et d'Elgarit, montre que son culte s'était conservé jusqu'à l'époque romaine, et j'en viens à me demander si la Déméter des montants de Scythopolis-Besoun n'est pas un aspect tardif, hellénisé, de ce serpent-miquel les anciens Cananéens avaient donné les attributs de la maternité. Il est possible qu'Isis-Déméter, à la fois déesse-mère et déesse au serpent, se soit glissée dans les temples de cette autre déesse-mère, de cette autre déesse aux serpents qu'adorait Canaan depuis un temps immémorial.

11 — Sur certains tetradrachmes provinciaux de Syrie

Nous venons d'attribuer à Césarée de Palestine les tetradrachmes qui ont pour symbole la Urche et le serpent. Sans reprendre ici dans son ensemble la question des ateliers provinciaux syriens, je voudrais présenter quelques remarques détachées sur l'attribution de certaines pièces.

¹ VINCENT, *Recueil*, pl. 3, 1929, p. 10, et pl. 3.

² VINCENT, *ibid.*, 1928, p. 13ⁿ et pl. n° 4 (qu'il faut regarder à l'envers), 3, A.

³ *Coin Collection of the American Museum of Natural History*, p. 9.

⁴ DUNAN, *Syria*, 7, 1928, pl. 61, n° 2. Il faut ajouter que cette figure est celle d'une déesse.

7.

Une série de ces monnaies a pour légende (y luen) l'indication de Blamer. Les rapprochements de certaines émissions municipales de Hiérapolis, etc. (fig. 2) en exercent un bon semblable, et les attribuent à cette ville sans doute la tyrienne. En soi, cette attribution est aussi plausible qu'il se peut. L'honorable l'abbé Margolis, qui avait cherché à Hiérapolis sans succès les fameux sanctuaires d'Hadad-Blamer signalait pour cet historien certains exemplaires où le buste de Caracalla est armé d'un bouchier sur lequel on distingue, selon lui, une divinité de forme conique, vue de face, sur une large base. J'avoue que l'image de cette divinité (fig. 3), examinée de près, me fait douter si l'attribution à Hiérapolis est correcte.

La divinité en question est plus ou moins conique en effet. C'est une de ces divinités engainées que la Syrie — surtout la Syrie libanaise et le Haut-



FIG. 3. — Tétradrachme provincial de Caracalla portant une frappe municipale.

Libanais. Le bouchier a donc le graveur a taillé sur elle même la forme de l'idole. Mais certains détails de cette idole sont importants. Elle est coiffée d'un haut *calathos*, elle tient dans sa main droite un fût dont la manche s'enroule au manche, elle tient de sa main gauche une gerbe. Il est impossible de ne pas reconnaître là les attributs principaux du dieu de Baalbek, le *temet* et la gerbe d'épis. Les divinités de Hiérapolis nous sont aujourd'hui connues à merveille — des siècles de l'été par Microlé. Elles sont gravées sur les médailles de la ville et sur un bas-relief de Douai² et au dire d'entre elles ne ressemble d'aucun à celle-ci. C'est donc le bouchier impérial. Tant il est vrai que la ville de Hiérapolis, ou plutôt son temple lui-même, dont le

¹ H. DE BLAMER, *Geographische Mittheilungen*, n° 170-72. BELLINGER, *Die Hellenische Kunst*, p. 19, n° 20.

² BAUD, ROZDOVITSKY, BELLINGER, *Exposition*.

SYRIE — XIII

³ BAUD, *La Syrie antique, Thèse*, p. 14. DESSAULT, *Descriptions de la Syrie antique et médiévale*, pl. 38.

charge avec la frappe des monnaies — a eu l'idée baroque de lancer à l'empereur, ou au divinite impérial le dieu du sanctuaire rival? Je préférerais croire, si rien n'est opposé, que les pièces en question appartiennent au monnayage de Baalbek.

L'opinion jadis que Baalbek avait émis des tétradrachmes provinciaux dont le symbole est un buste d'Hélios — mais M. Dandoyne a indiqué de bonnes raisons pour attribuer plutôt ces espèces à Héraclius — est la seule qui paraît encore fortifiée par le fait que seuls des tétradrachmes provinciales systématiquement portent quelquefois l'effigie de l'empereur romain, dont l'origine antérieure est incertaine. Il paraît donc très difficile d'attribuer des tétradrachmes au lieu de Baalbek, où l'effigie d'Hélios en caractériserait si l'on pouvait doter de la préminence de ces symboles dans la ville du Soleil. Mais j'ai tenu de montrer ailleurs¹ que la suprématie capitale de Hélios avait pris dans le symbolisme et dans le culte de l'épiphane, ou il représentait le héros-Hélios-Mercure. Je serais donc porté à croire que les pièces en question, loyenn tétradrachmes d'Héraclius et d'émises à Baalbek.

Le graveur heliopolite n'a pas le seul moyen d'évoquer l'image de son dieu, comme elle a une puissance tutélaire sur les dieux de son souverain. On se rappelle que les légionnaires de Carnation en ont fait autant sur la base d'une statue impériale, ou Stucanaka² proposant pas sans vraisemblance de reconnaître un prince de la dynastie syrienne³.

J'indiquerai, en terminant, que certains tétradrachmes au lion portent comme symbole supplémentaire un crocodile. Ces pièces paraissent autant que je puisse voir d'une série tellement dérivée de celles des tétradrachmes. Il se peut qu'elles constituent le monnayage de Héracléopolis.

Une assez abondante série de tétradrachmes se distingue par un épi de blé, gravé en exergue (fig. 4 b)⁴. Seul, M. Newell, autant que je sache, a pro-

¹ C'est ce que prouve la légende *Ἡλίου*.

² *Revue numismatique*, 1901, p. 140.

³ *Revue numismatique*, 1901, p. 140.

⁴ *Revue numismatique*, 1901, p. 140.

Revue numismatique, 1901, p. 140.

Revue numismatique, 1901, p. 140.

Revue numismatique, 1901, p. 140.

Revue numismatique, 1901, p. 140.

posé pour eux une attribution, il serait en faveur l'Apamee sur l'Océante¹ parmi les types à laquelle a parois figure l'ap. J'avoue que je n'en rais plutôt pour ma part, à retirer ces pièces à la Syrie pour les attribuer à Salamine de Chypre.

Sous le règne de Vespasien et plus exactement dans la 8^e année de son principat (76 de notre ère), à des raisons qu'on s'explique à peine, l'atelier monétaire provincial d'Antioche vint à l'île de Chypre, sans qu'on l'ait pu voir pendant trois ans à l'émission de tétradrachmes dont la légende avait pas varié, mais sur lesquelles le type syrien était remplacé tout de suite par l'image du fameux sanctuaire d'Aphrodite à Paphos, tantôt par celle d'un dieu d'aspect partien, en qui M. Hill a probablement eu raison de reconnaître Zeus Salaminien². Ces dernières espèces (fig. 4 a) portent souvent en exergue un épi tellement identique à celui des tétradrachmes de Caracalla³, que la tentation nait spontanément d'attribuer l'une et l'autre série au même atelier. L'épi de l'île rappelle le grain de blé qui figure d'ordinaire sur les monnaies d'Evagoras I, et dont est un symbole ces cercles de C. Chypre faisait une culture particulièrement active⁴.



FIG. 4. — Tétradrachmes provinciaux de Vespasien (a) frappé dans l'île de Chypre, et tétradrachme provincial de Caracalla (b) probablement du même atelier.

On ne s'explique pas de voir attribuer ces tétradrachmes provinciaux à des ateliers situés hors de la province de Syrie. M. Bédag vient d'en citer quelques-uns avec une quasi-certitude l'Épse⁵ et à Mops⁶. La propriété commune de toutes ces pièces est à la fois leur qualité et leur exécution dans un large rayon pour leur taille et leur type, et le fait d'être

p. 242, n° 46, BELLINGER, *Two Roman Hoards*, p. 181.

¹ NEWELL, cité par BELLINGER, *ibid.*

² HILL, *British Museum Catalogue, Cyprus*, p. CXXIII.

³ L'exemplaire le plus typique, à cet égard, est reproduit par WILCK, *Sylloge Numm. Graec. I, 1, 1*, p. 100, et par WILCK, *Provinzialprägung von Augustus bis Trajan*,

pl. 4, n° 91, où son origine chypriote est d'ailleurs mentionnée.

⁴ OBERHOLZER, *Die Insel Cypern*, p. 274 s.; *Kypros* (Pauly-Wissowa), p. 73, III, 1, *British Museum Catalogue, Cyprus*, p. C3, note 2.

⁵ BELLINGER, *Two Roman Hoards*, p. 46.

⁶ *Ibid.*, p. 45.

frappés sous le contrôle de l'autorité romaine. Cela fit rien ne s'opposait à ce qu'elles fussent émises sur le territoire de provinces différentes.

...

Une autre série de pièces (fig. 5) porte l'image d'une idole engainée coiffée d'un haut *catathos* tenant de la main droite une enroulée *harpe*, et flanquée à



FIG. 5. — Tétradrachmes provinciaux de Caracalla, frappés peut-être à Orthosie.

la mode phénicienne de deux animaux que l'exiguïté de leur dessin ne permet guère de déterminer. De la main gauche, le haut tient un objet peu distinct, une sorte de broche verticale. Je ne vois en Syrie et dans les régions avoisinantes qu'une seule divinité dont l'aspect rappelle cette image, mais à vrai dire elle la rappelle de près : c'est au bas d'Orthosie, ourgade phénicienne établie sur la côte à faible distance au Nord de Tripoli¹. Ce dieu, qui est figuré sur quelques monnaies de l'époque hellénistique², ne se distingue

¹ Sur Orthosie, voir HANSEN, *Historische Topographie von Nordsyrien*, p. 68, n° 347 n; DUSMAY, *Topographie historique de la Syrie*, p. 78 s. Le R. P. ROBERTS vient de publier de très près une triade, fort intéressante, à Baalbek qui paraît être

celle à Orthosie sous l'empire: *Mélanges de l'Université Saint-Joseph* 15, 1930, p. 150 s. Cette triade ne comprend pas le haut dont

le meilleur exemplaire: *Baselons Papyrus* 1, 1931, p. 38, nos 10 et 19; également

du nôtre que par l'absence de tout attribut dans sa main gauche, qui paraît tenir en avant le les *corues* qui *man* tiennent ses an *man*ix, deux bons *ad*es et *corous*. La différence est médiocre; elle peut tenir seulement au fait que les monnaies hellénistiques figurent le dieu de profil à droite, ce qui dis-simule la gauche, et vu la rareté des dynastes de ce type nous proposons, en gardant quel que doute, d'attribuer les tétradrachmes en question à Orthosie. De toute manière, l'aspect général du lieu est évidemment phénicien.

·

Une étude attentive de la technique des tétradrachmes à l'aigle ne man-querait pas de donner quelques renseignements. Je me bornerai, à cet égard, aux remarques suivantes :

1° Certains tétradrachmes de Caracalla ont pour symbole une étoile et une *missae*. D'autres ont pour symbole une étoile et un croissant. Il est aisé de voir que ces deux *ad* *corous* ont pour artisan le même graveur de coins, tant pour l'avvers que pour le revers. Il est donc extrêmement probable qu'elles proviennent de la même ville, qui avait deux *ad* *ch*ers d'frappe. Je ne sais d'ailleurs quelle est cette ville; peut-être Antioche, dont les *ad* *ch*ers ont dû être nombreux.

2° L'on peut attribuer avec certitude à Antioche les pièces bien connues sur lesquelles l'aigle tient entre ses serres un cuissot de bœuf, allusion transparente à la légende de la tentation de la ville. Or, il n'est aucunement douteux que le graveur auquel est dû l'avvers de ces tétradrachmes sous Caracalla, ne soit celui qui a gravé aussi le portrait de ce prince sur une autre série, dont le revers est distingué par le symbole d'une corne d'abondance accompagnée d'une étoile. Il est donc plus que probable que ce symbole appartient, lui aussi, à Antioche.

3° M. Bellinger a attribué récemment à Carrhes en Oschoene les tétradrachmes qui ont pour symbole un croissant, et cette attribution n'est pas sans vraisemblance. Carrhes possédait un fameux temple de la Lune, ou Caracalla,

British Museum Catalogue, Phoenix, pl. 16, n° 1. Cf. Durrand, *Notes de Numismatique syrienne*, p. 10.

²¹ Voir aux notes suivantes les références des pièces citées ici.

justement se rendait lorsqu'il périt assassiné. Mais un examen des pièces au croissant révèle deux catégories extrêmement dissimilables, dont chacune a certainement son graveur distinct. Or, il est remarquable que la première catégorie, dont le style est le plus mauvais, est gravée par le même artisan que les tétradrachmes ayant pour symbole une tête de bœuf vue de trois quarts (fig. 6 *c, b*), tandis que la seconde catégorie, dont le style est très soigné, et où une étoile figure dans le champ, est gravée par l'artisan qui a gravé aussi les pièces ayant pour symbole la tête de bœuf vue de face (fig. 6 *c, d*). Il faut



FIG. 6. Tétradrachmes provinciaux de Maeris, probablement frappés à Carrhes en Galilée.

doit très probablement se garder d'attribuer toutes ces espèces à des villes différentes.

Je voudrais indiquer, en terminant, un fait très simple, qui peut aider à l'attribution des monnaies provinciales, et qui paraît avoir échappé jusqu'ici à ceux qui les ont étudiées.

Sous le 3^e consulat de Caracalla, les monnaies provinciales sont frappées dans deux ateliers, ceux de Tyr et d'Antioche. Tyr nous rit le nom de l'empereur de la façon suivante : ΑΥ ΚΑΙ ΑΥΓΟΥΣΤΟΥ ΣΕΒΑΣΤΟΥ, et Antioche, ΑΥ ΚΑΙ ΑΥΓΟΥΣΤΟΥ ΣΕΒΑΣΤΟΥ. Sous le 4^e consulat, Tyr conserve sa tradition, mais Antioche modifie sa formule, qui sera désormais ΑΥ Κ Μ Α ΑΥΓΟΥΣΤΟΥ ΣΕΒΑΣΤΟΥ. Sous le 5^e consulat également, entrent en action les ateliers des autres villes syriennes, dont il a été question. Il n'est pas sans intérêt de voir lesquels

* Voir les monnaies au catalogue de M. de Sion, où elles figurent à Antioche et à Tyr.

sauvent l'exemple de Tyr, lesquels celui d'Antioche. Or, on constate la répartition suivante :

Formule de Tyr

Gaza (*signe de Mars*)⁽¹⁾.
 Ascalon (*trois têtes de lion*)⁽²⁾.
 Césarée (*torche et serpent*)⁽³⁾.
 Tyr (*masque et murex*)⁽⁴⁾.
 Sidon (*char processionnel, ou Europe*)⁽⁵⁾.
 Beryte (*trident et dauphin*)⁽⁶⁾.
 Tarse (*les trois Grâces*)⁽⁷⁾.
 Mopsus (*autel*)⁽⁸⁾.
 Salamine (*épi de blé*)⁽⁹⁾.
crabe et croissant; dans le champ, palmier⁽¹⁰⁾.
proue⁽¹¹⁾.
thyrses avec vase, ou avec feuille d'ache, ou avec branche⁽¹²⁾.
tête de bœuf⁽¹³⁾.

Formule d'Antioche

Zeugma (Z6V)⁽¹⁴⁾.
 Berrhès (BE et griffon ou de face)⁽¹⁵⁾.
 Antioche (*étoile, ou caisse de bœuf, ou corne d'abondance, ou étoile et croissant, ou étoile et massue*)⁽¹⁶⁾.
 Emèse (*buste d'Hélios*)⁽¹⁷⁾.
 Héliopolis (*lion*)⁽¹⁸⁾.
tête de bœuf, de profil⁽¹⁹⁾.
bonnets des Dioscures⁽²⁰⁾.
 Carrhes (*croissant, ou tête de bœuf à longues cornes, de face, ou tête de bœuf vue de trois quarts*)⁽²¹⁾.
foudre⁽²²⁾.
thyrses seuls⁽²³⁾.

(1) IMHOOF-BLUMER, *Griechische Münzen*, n° 704.

(2) *Ibid.*, n° 771.

(3) Plus haut, p. 355 s.

(4) *British Museum Catalogue, Phœnicia*, p. 304, n° 38 s.

(5) *Ibid.*, p. 303, n° 33, pl. 43, n° 6.

(6) *Ibid.*, p. 305, n° 43, MACDONALD, *Hunterian Collection*, 3, p. 339, n° 18; pour le symbole, cf. FENICIA, *Griechische Gewichte*, p. 73, n° 715.

(7) BELLINGER, *Two Roman Hoards*, p. 46.

(8) *Ibid.*, p. 45.

(9) Plus haut, p. 362 s.

(10) *British Museum Catalogue, Phœnicia*, pl. 43, n° 6.

(11) *Ibid.*, p. 303, n° 31 s., MACDONALD, *Hunterian Collection*, 3, p. 223, n° 1.

(12) *Ibid.*, *Goldmünzen*, etc., p. 197, n° 377. IMHOOF-BLUMER, *Griechische Münzen*, p. 342, n° 15.

(13) BELLINGER, *Two Roman Hoards*, p. 1.

l'attribution de ces pièces à Darnas est très possible.

(14) IMHOOF-BLUMER, *Griechische Münzen*, n° 785.

(15) *Ibid.*, n° 783.

(16) *British Museum Catalogue, Galatia*, etc., p. 105 s., n° 364 s.; 373; DIKHOFFSKY, *Revue numismatique*, 1929, pl. 3, n° 1-2.

(17) DIKHOFFSKY, *Revue numismatique*, 1906, p. 147 s.

(18) Plus haut, p. 361.

(19) BELLINGER, *Two Roman Hoards*, p. 9, n° 4.

(20) IMHOOF-BLUMER, *Griechische Münzen*, n° 787. — Peut-être frappées à Tripolis.

(21) BELLINGER, *Two Roman Hoards*, p. 13; IMHOOF-BLUMER, *Griechische Münzen*, p. 342, n° 12; *British Museum Catalogue, Galatia*, etc., p. 105, n° 367.

(22) IMHOOF-BLUMER, *Griechische Münzen*, p. 241, n° 7. — Peut-être frappé à Cyrène ou à Stencio de Pifris.

(23) *Ibid.*, 242, n° 14.

Deux ateliers suivent tantôt l'une, tantôt l'autre formule : celui d'Orthosie et celui qui a pour symbole une spirale ou un carré.¹⁷ Mais dans l'ensemble, il suffit aux yeux que le groupe de Tyr renferme les villes maritimes et celles qui ont les symboles marins, tandis que celui d'Antioche renferme les villes de l'intérieur. Les unes ont copie la monnaie de Tyr, les autres celle d'Antioche. Et cette impression se confirme encore lorsque l'on regarde les caractères de la graphie et le ligamographe.¹⁸ Il est naturellement bien possible que cette règle souffre des exceptions, puisque l'on dit très-vulgairement, elle est le fruit des circonstances, auxquelles se sera mêlé parfois le hasard. On se peut notamment que les pièces marquées des deux bouquets les plus obscures soient originaires de Tripolis. Elle mérite en tout cas d'être considérée.

HENRI SEYDIE.

Beyrouth, octobre 1932.

DESSIN. *Revue numismatique*, 1909, p. 478, n° 1.

¹⁷ Les pièces du groupe de Tyr laissent presque toujours à l'ombrage la forme d'un W. La couronne de l'empereur y est presque

toujours finie par le groupe des deux feuilles de laurier, tandis que dans la série d'Antioche les groupes de deux feuilles alternent avec une feuille simple, etc.

LES ENTRÉES DES CHÂTEAUX DES CROISÉS EN SYRIE ET LEURS DÉFENSES

PAR

PAUL DESCHAMPS

Dans la construction de leurs châteaux d'Orient, les Francs se sont efforcés de s'enfermer le mieux possible. Plusieurs de leurs constructions importantes n'ont qu'une entrée. Les vastes enceintes de Saone et de Crac des Chevaliers en ont, il est vrai, plusieurs. Mais les Francs ont fait leurs portes étroites et ils les ont munies de défenses parfois très importantes. Les dispositions prises pour protéger ces issues sont diverses. Nous allons les examiner.

Lorsque le terrain avoisinant l'entrée était défendue par un fossé, soit naturel, soit creusé de main d'homme, et l'on accédait à l'entrée par un pont, ainsi en était-il au château d'Armenie-Arenne et au donjon de Montfort des Léontiniques. À l'entrée des châteaux de Gubbet, le Kerak de Margat, à une des entrées des châteaux d'Edesse et de Saone. La largeur du fossé étant trop grande à Saone (200 mètres), les Francs, creusant le fossé dans le roc vif pour isoler du plateau, ont érigé une aiguille de pierre haute de 28 mètres pour servir de pile au pont lancé par-dessus le fossé (Pl. LXXVII, 1).

On trouve encore le semblable, mais beaucoup moins haut, à Edesse (Pl. LXXVII, 2). Rey signale un autre exemple de ce pont menagé dans le rocher dans un autre château de Comté l'Edesse de Gargar². À Neophon-Ekky, château, la Comte de Tripoli s'étant tué près d'un pont entre Gubbet, Djaul et Tripoli, la pile qu'on voit encore au milieu d'un fossé³ avait la même destination (fig. 1). Il en est même aussi à l'unique entrée du château frain-

Rey, *Études sur les monuments de l'archéologie militaire des Croisés* (1871), p. 150.

² Rey, *Les Colonies françaises en Syrie*, 1883, p. 314.

³ Ce fossé long de 80 mètres à une large-

SYRIE. — VIII.

ur de 80 mètres. On y a surélevé la pile qui a 3 m. 60 de hauteur. Nous devons ces renseignements à M. D. Schlumberger, directeur adjoint du Service des Antiquités de Syrie, à qui l'on remercie vivement.

d'Ouairatig 200 p. m. de l'extrémité du R. P. Savignac, identifié avec le château de li Vaux Moise¹. Un gros rocher, avançant dans le fossé a été complètement évidé en forme de porte rectangulaire; cet évidement constituant un petit réduit où pouvaient se tenir quelques hommes d'élite. De ce réduit partait le pont qui donnait accès au château.

L'entrée qui s'ouvre à Saone en face du pont. Pl. LXXVIII. 1-2-3-4.

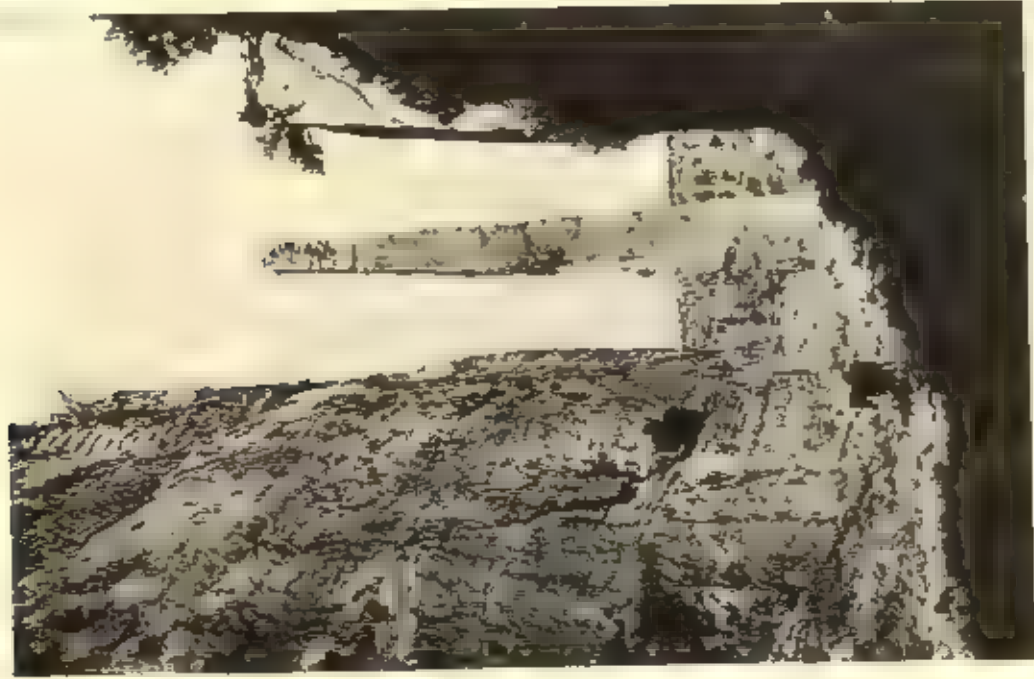


1. 001. Schwanberger

Fig. 1. Nâphin Enfé. La porte vue du Nord

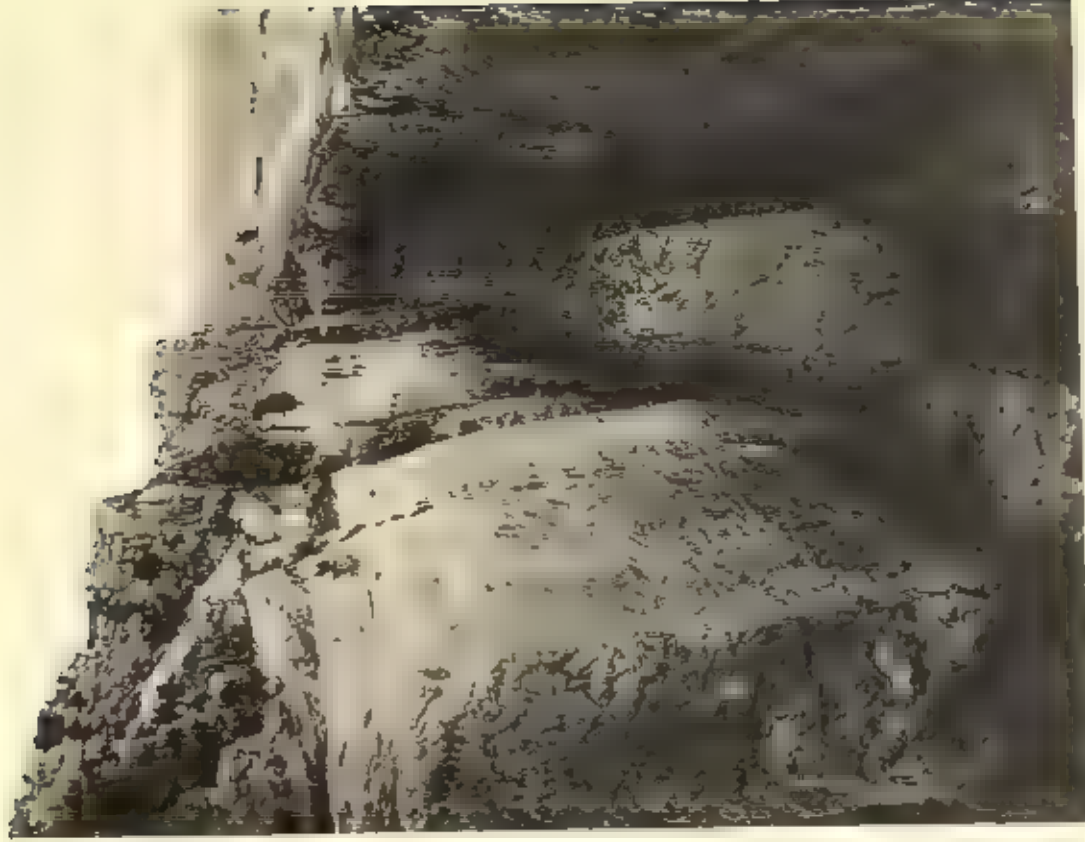
dessus du fossé, est une petite poterne large de 1 m. 50 et haute de 2 m. 50 environ. A la vérité, cette entrée du château qui se présente face au plateau paraît mal défendue mais ce n'est là qu'une apparence. A la tête du pont se trouvait peut-être un petit ouvrage avancé quelques marches taillées dans le roc aboutissant à une plate-forme rocheuse nous le fait supposer. La passerelle franchissant le fossé pouvait, une fois les défenseurs le cet ouvrage avancé rentrés dans le château, être abattue. Deux tourelles rondes flanquent la poterne et leurs archères croisent leur tir en avant de cette poterne que le donjon tout voisin l'un des plus gros ouvrages qu'aient edifiés les Francs domine de sa masse puissante. Une petite bretèche joint les deux corbeaux de

¹ *Revue biblique*, 13^e année, n° 1 (1^{er} janvier 1903), p. 114 et ss.



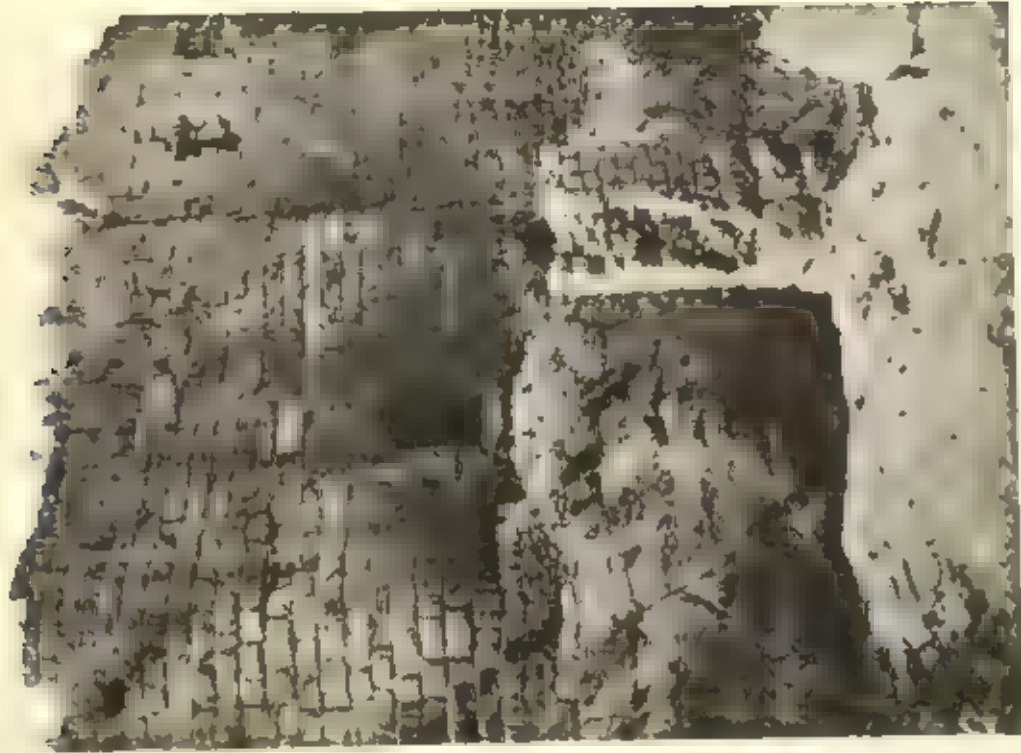
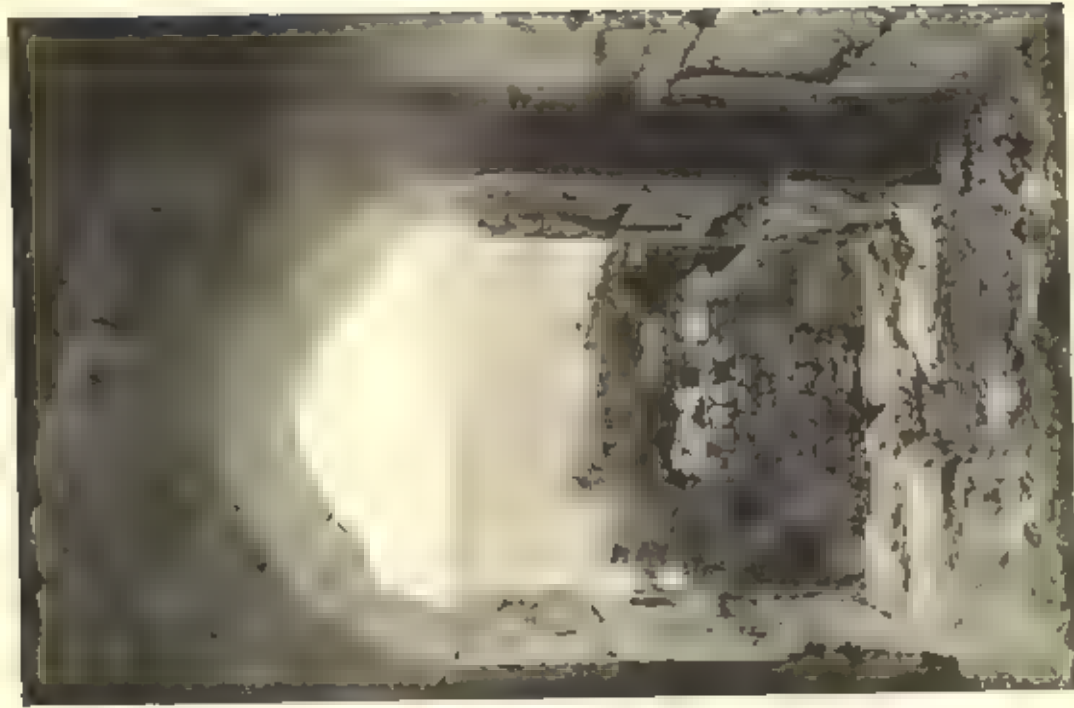
Phedra L. epistomus Lumbini

August 1932



Phedra L. epistomus

August 1932


$$S^2(\mathbb{R}^n) = \{f \in L^2(\mathbb{R}^n) : \int_{\mathbb{R}^n} |\nabla f|^2 dx < \infty\}$$


Philip Eugene Campbell, Jr.

base subsistent dominant l'entrée. C'est assurément une des premières breches de pierre construites par les Francs, puisque Sione paraît bien avoir été élevée avant 1108, date de la prise de La Liche (Latakîé) par Tan-crède.

Deux portes successives fermaient l'entrée et chacune était renforcée en arrière par une barre. La première barre entraît dans une rainure mena-

ger dans le jambage de la porte, la seconde barre passait à travers le mur et était manœuvrée de la tourelle flataquant la poterne au sud. Les assaillants qui auraient franchi ces deux portes se fussent trouvés dans un étroit couloir aux prises avec les défenseurs des salles des tours; ils auraient rencontré d'autres salles placées en travers, et si enfin ils avaient pénétré dans la cour, ils auraient été sous la menace du donjon.



Fig. 3. — Château de Lakkîl (Hyblon).
Plan de R. Jansard.

système au château de Lakkîl (Hyblon) plan fig. 3, au château d'Arma plan fig. 4, et au château de Bourzey plan fig. 5, où l'on remarquera que le

À cette époque, en Occident, on ignorait les breches de pierre. On ne faisait en effet ballamment au sommet des murailles que des

bourds de bois. Ces breches de pierre n'ont été usées en Syrie depuis plusieurs siècles quand les Croisés arrivèrent.



Phot. R.-P. Sévignac.

Fig. 2. — Château de Li Vanz Mohe (Oultra).

defense est meilleure que dans les deux autres cas, car elle n'est pas presque l'entree, au lieu d'être en ligne droite, forme un crochet.

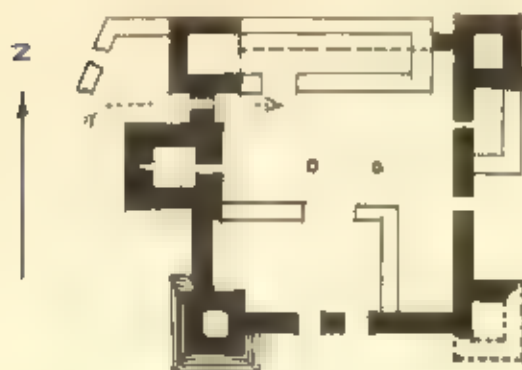


FIG. 4. — Réduit du château d'Aramis.
(Plan par Dr. Anon.)

Le second système consistait à percer la porte dans le flanc de la tour. Après avoir traversé la salle de la tour, on en ressortait par une seconde porte qui se trouvait non pas dans l'axe de la première, mais dans un mur for-

mant un angle droit avec celui où était percée la première porte. C'était la n

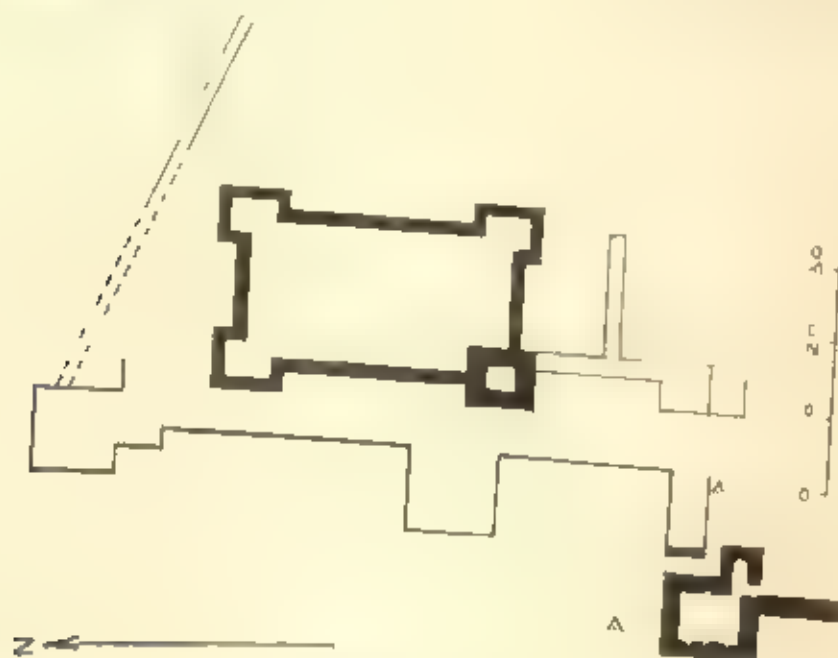


FIG. 5. — Tour d'habitation du château
(Plan par Dr. Anon.)

proche comptable. Les constructions militaires syriennes qui en présentent de nombreux exemples. Citoient d'abord les portes, les forteresses de Ksar-Bellezma

(plan, fig. 6) et d'Aïn Tounga⁽¹⁾, en Syrie celle de Salamayé⁽²⁾ (plan, fig. 7) et en Turquie celle d'Angora (plan, fig. 8)⁽³⁾. Nous voyons ce système pratiqué pour deux entrées de Saone (plan, fig. 12, 13, 14, tours 6 et 8) et pour l'entrée du château de Su-beibe (plan, fig. 15).

A l'entrée du château de Kerak, les dispositions sont un peu plus compliquées. L'entrée communiquant avec un pont qui franchissait le fossé s'ouvre dans un saillant et elle est complètement masquée par une sorte de contrefort. Au lieu de traverser la salle d'une tour pour déboucher dans la cour, on se trouve dans une petite salle et après avoir franchi deux autres portes on se trouve dans une



Fig. 7. — Salamayé.

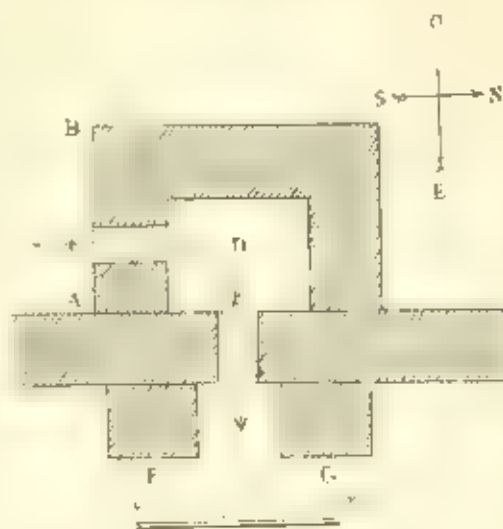


Fig. 6. — Ker Belhanna.

longue salle voûtée qui occupe tout le front de l'enceinte du côté du fossé (plan, fig. 10, Pl. LXXIX, 1). Les assiégeants resserrés dans ces espaces étroits ne pouvaient donc faire irruption dans la place.

On trouve à peu près la même chose à un ouvrage de la 2^e enceinte, au nord du Crac des Chevaliers (plan, fig. 11 et Pl. LXXIX, 2). Ce château n'avait dans les premiers temps de l'occupation des Francs qu'une enceinte, l'enceinte extérieure appelée la 1^{re} enceinte n'ayant

été construite qu'assez tard. Cet ouvrage défendait donc une entrée de

(1) DIXIE, *L'Afrique byzantine*, 1890, p. 158-160, fig. 11 et 12.

(2) VAN HEECKHE, *Voyage en Syrie*, p. 168 fig. 93.

(3) Cf. « JERUSALEM », Porte principale de la

citadelle d'Angora, dans *Mélanges d'archéologie anatolienne*, 2^e volume (Planches pl. LXXXI et restitution, pl. XCII) publiés dans *Mélanges de l'Université Saint-Joseph*, Beyrouth, 1928, t. XIII.

extérieur, mais le passage peut être même primitivement sa seule entrée.



Fig. 8. — Porte principale
de la châtellenie d'Angora.
Échelle à 1 = 20 par mètre.

La porte ouvrant dans le flanc de l'ouvrage est masquée par un épais contrefort; une seconde porte placée à l'angle droit de la première débouche dans une longue salle longeant tout le front ouest.

Les dispositions des entrées de Saone, particulièrement bien conçues, méritent qu'on s'y arrête.

Nous avons déjà parlé de la petite porte qui s'ouvre au-dessus du fossé. L'entrée principale du château se trouve au front sud. Elle est percée dans le flanc d'un des saillants carrés de ce front (n° 6 du plan, fig. 12 et 13). Elle se trouve à un endroit particulièrement resserré où la courtine forme avec ce saillant un angle aigu (Pl. LXXX, 1). Nous avons donc là l'application de la recommandation de Végèce de tracer les remparts en ligne sinueuse, *sinuosa anfractibus*⁽¹⁾.

Les projectiles lancés de la colline au delà du ravin ne pouvaient pas atteindre cette entrée et elle ne nous fut étreinte que par une poignée d'hommes. Ceux-ci auraient été repoussés à la fois par les défenseurs de la courtine et par ceux de la tour. On ne peut guère concevoir une entrée mieux protégée.

Lorsqu'on a pénétré dans la salle basse de la tour il faut, pour en sortir et pénétrer dans la cour intérieure de la forteresse, franchir une autre porte



Fig. 9. — Subota.
D'après le plan de K. Inghart.

qui se trouve à angle droit de la première. C'est là, nous le rappelons, un procédé emprunté aux méthodes byzantines.

⁽¹⁾ De re militari, IV, 13, 60. Lang.



Temple of Baal. Tell Baal. The principal entrance.

Photo Paul Deshayes



2. The Temple of Baal. Tell Baal. The principal entrance.

Photo Paul Deshayes

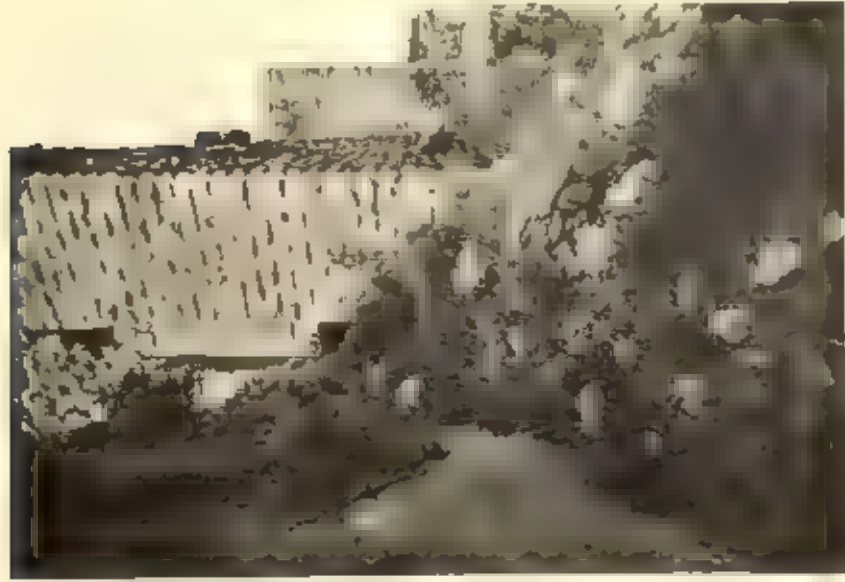


Photo Pam. Deschamps

Surface très piquetée
et de l'adhésif



Photo Clémence Tournier

Sous l'effet de la base de
mortier à l'adhésif



Photo Clémence Tournier

Surface très piquetée et
de l'adhésif

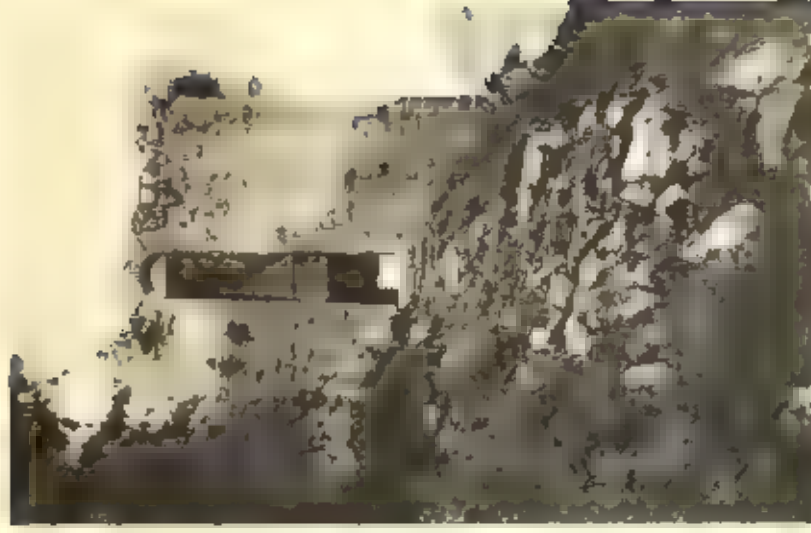


Photo Pam. Deschamps

Surface de base de
mortier à l'adhésif

Mais on trouve à la première porte un système de défense fort curieux et qui paraît être une invention des Francs : cette porte s'ouvre et se retire dans la muraille et au sommet de la muraille, au niveau de la terrasse, c'est-à-dire à une hauteur de 10 mètres environ, on voit un arc plein cintre peu épais qui laisse un vide entre lui et le sommet du mur en retrait qui surmonte la porte (Pl. LXXXI, 1). Le retrait de la porte dans la muraille est de 1 mètre. L'arc a une épaisseur de 0 m. 35, le vide est donc de 0 m. 65.

Malheureusement cet arc est en grande partie brisé. Mais on trouve le



Fig. 10. — Krak des Moabites. Entrée principale du château.
Plan par Fr. Anou.

même aux deux entrées (tours 8 et 10, Pl. LXXXI, 2, 3, 4 et LXXXII, 1) de la basse-cour qui ouvrent sur les ravins du nord et du sud et dans l'une d'elles, l'appareil est intact.

Le type de machicoulis reposant sur une sautoie de muraille paraît être l'origine des machicoulis en série reposant sur des piliers et défendant toute une muraille. Ainsi voyons-nous trois machicoulis défendant le front d'une tour carrée de la seconde enceinte du Krak des Chevaliers¹ ; un système analogue se retrouve au château de Mont-Jafet le 1100 environ² ; au château de Lachéux qui appartient aussi au xii^e siècle et au château de Chateaufort

¹ R. DUBOIS, P. DESCHAMPS, H. SÉJOURNÉ, *Le Syriaque, l'Égypte et le Liban*. Paris, Hachette, 1934, pl. 143, fig. 2. — Cf. C. BALLET, *Manuel d'archéologie française*, t. II,

4^e partie, *Architecture militaire et navale*, 2^e éd., revu et corrigé par Jean Vernet, 1932, p. 651, fig. 303.

² Cf. C. BALLET, *ibid.*, p. 781, fig. 255.

Gaillard — construit par Richard Cœur de Lion, en 1190, au retour de la Croisade. On voit encore le plan original et dans d'autres châteaux en France au cours des siècles suivants.

Mais le système d'un macaroutis unique défendant non la base d'un mur plein, mais une entrée, n'existe à notre connaissance qu'à Saone.

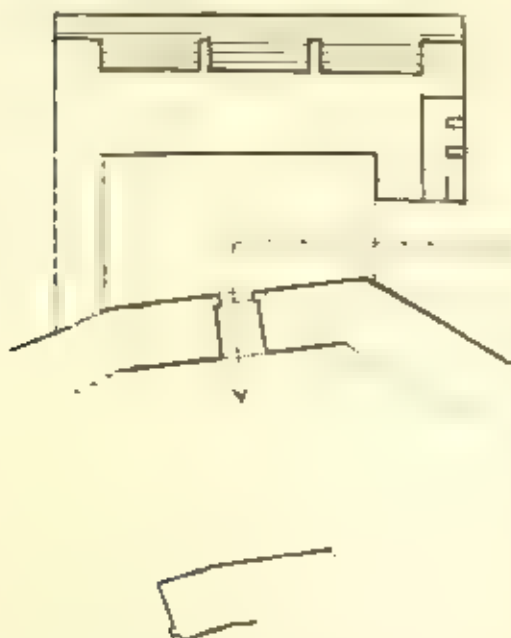


Fig. 11 — Grand des Chevalliers. Entrée au nord de la 2^e enceinte.

Plan au 1/1000 — coupe au 1/2000

Dans le château de Saone dont le plan forme un triangle, la basse-cour se trouve placée au sommet du triangle. Ses deux entrées sont en face l'une de l'autre, de chaque côté de l'enceinte. Celle qui donne le ravin du sud (tour 8, plan fig. 14) a des dispositions analogues à celles de l'entrée principale de la forteresse (tour 6, plan fig. 13) placées sur le même ravin. Elle est percée dans le flanc de l'ouvrage et s'ouvre sur un cul-de-sac constitué par la tour, par un pan de courtine perpendiculaire et par un redan de cette courtine faisant face à la porte (Pl. LXXX, 2). Des archères défendant l'entrée sont percées dans ces deux pans de la courtine. La seconde

porte par où l'on va de l'ouvrage dans la basse-cour est à angle droit de la première.

Vitruve eût approuvé le plan de cette entrée. Il recommande, en effet, que les entrées soient percées à gauche²¹ : ainsi l'assiégeant qui porte son bouclier au bras gauche présente le flanc droit découvert aux défenseurs placés dans l'ouvrage faisant face à l'entrée.

Ce cul-de-sac est favorable à la défense. L'une des entrées soustraites ainsi, l'une

²¹ Cf. C. Kienast, *ibid.* p. 571, fig. 262.

²² *Exeogitandum ut portarum clivum non sit directus sed obliquus, De Archit.*, l. 1, c. 2.



Photo Paul Deschamps

1. Saone la Basse-Cour. A l'extrémité droite, l'entrée d'un souterrain.
 À droite de l'arc surmontant cette dernière on distingue deux beaux niches de la période.

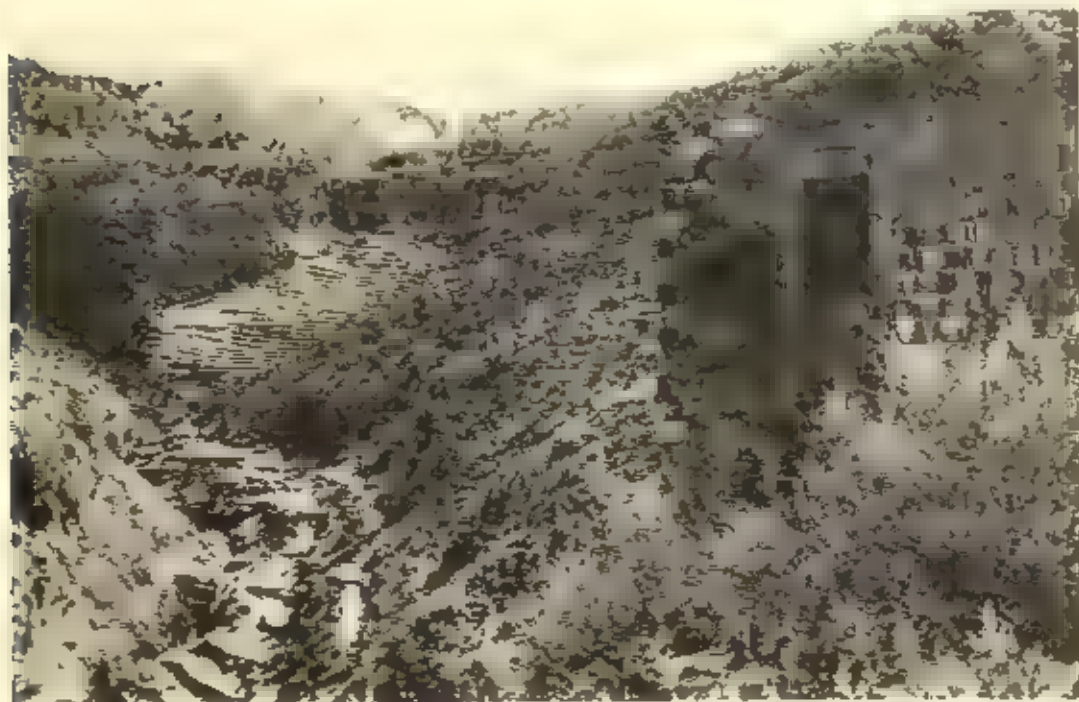


Photo Paul Deschamps

2. Fort d'Akkur. Entrée de la tour principale à trois mètres du sol.

part, à l'attente des projectiles de mangoneries éloignées. L'autre part, ne laissant le passage qu'à un très petit nombre d'adversaires menacés la face, de côté et de dos, se retrouve exactement semblable à l'entrée principale de la



FIG. 12. — Saône.
Plan par Fr. Anou.

citadelle byzantine d'Angora (fig. 15 et plan fig. 8). Le P^e de Jerphanion attribue cette citadelle aux environs de l'année 637 et la porte en question aux restaurations de Michel II le Bègue (820-829), faites après les dégâts causés par les attaques d'Haroun-al-Raschid⁽¹⁾. C'est là un exemple nouveau des nombreux emprunts que les Croisés ont faits aux fortifications byzantines qu'ils occupèrent tout d'abord à leur arrivée en Orient.

L'arc dominant l'entrée de la tour 8 est conservé, mais le machicoulis est bouché.

La seconde entrée de la basse-cour de Saône (tour 10, Pl. LXXXII, 1) est au-dessus du ravin du nord au fond duquel coule un torrent rapide.

Un pont franchissant jadis ce torrent l'entraine extrêmement rapidement et se jette dans cette entrée. Elle est pourvue de deux défenses extérieures : une brèche et un machicoulis



FIG. 13. — Saône. Entrée principale au sud.
(Échelle 1 mm. par mètre)

⁽¹⁾ G. DE JERPHANION, *Mémoires d'archéologie syrienne* (Mémoires de l'Université Saint-Joseph, t. XIII), Beyrouth, 1928, 1 volume de 320 p.

Textes et 1 volume de planches. 1^{er} volume p. 1-5-178 et 208-214, et 2^e volume p. LXXXI et XCII.

De la breteche il ne reste que les deux mâchicoulis de l'axe. Nous avons déjà vu des traces d'une breteche au-dessus de la poterne qui domine le grand fossé creusé par les Franks à l'est. Ici la breteche ne se trouve pas juste au-dessus de la porte, mais à droite. Celle-ci n'était donc une première défense qui permettant de faire tomber des projectiles sur l'ennemi au moment où il débou-



FIG. 14. — Saone. Les deux entrées de la Bassin au
échelle 1 mm. par mètre.

chait du sentier et venant de tourner l'angle de la tour. Une breteche au-dessus de la porte eût été inutile puisque le mâchicoulis constituait une défense semblable.

Le mâchicoulis est le mieux conservé des trois que nous avons vus. Les photographies prises récemment à notre demande par le comte de Clermont-Tonnerre, élève de l'Ecole des Chartes, montrent sa disposition de façon très claire (Pl. LXXI, 3 et 4).

Mais il y a un défaut dans les défenses de la tour 10 : est que sa seconde porte qui ouvre dans la basse-cour est dans l'axe de la première (plan, fig. 14), aussi a-t-on pourvu cette seconde porte d'une herse. Tant les murailles sont encore visibles.

Une autre herse existe au château le Saoune : elle se trouve à une porte du donjon qui ouvre, non pas vers l'extérieur de la place, mais sur la cour. Outre la herse, la porte ouverte dans un mur de 4 m. 40 d'épaisseur était encore défendue par un petit mur extérieur crénelé, parallèle à la muraille dans laquelle elle s'ouvrait et qui formait avec cette muraille un couloir dont l'accès était fermé par une porte munie d'une barre. Ce donjon n'avait pas d'autre communication avec l'intérieur de la place. Les Byzantins appelaient un ouvrage de cette sorte un *supper-vallidion*. C'était un ouvrage qui pouvait se défendre indépendamment du reste de la forteresse.

Ainsi le donjon le Saoune était prévu pour servir de dernier refuge aux défenseurs. C'est très probablement le jour eut lieu en 1188 quand Saladin s'empara de cette place⁽¹⁾.

Puisque nous parlons des issues de ce château, signalons une petite porte dissimulée derrière la roc dans le flanc d'un ouvrage du front sud (plan, fig. 12).



Fig. 15. — Entrée principale de la Citadelle d'Angora.

⁽¹⁾ Cf. PAUL DESCHAMPS, *Le château de Saoune et son principal fortin*, in *Revue des Beaux-Arts*, décembre 1930, p. 339-384.

saillant carré n° 1. Elle devait permettre en cas de siège à un messager de sortir le nuit de la place en descendant à l'aide d'une corde le long du rocher à pic en cet endroit.

Le donjon n'avait pour les gardes que quelques hommes. Aussi pour que la petite garnison fût à l'abri d'une surprise la porte était-elle à plusieurs mètres au-dessus du sol.

L'écrivain arabe le dit lui-même à propos du petit château du Sûr, situé non loin de la puissante forteresse musulmane de Hama sur l'Oronte. Ousama nous apprend que les Francs avaient occupé cette position pour épier la garnison de Hama et en cas d'insuccès venant tenter une incursion sur la grande ville et le château de Font-Aymon. « Le fort était inaccessible, juché sur un rocher et vu de tous côtés on n'y arrivait que par une échelle de lins qui était et levée après que l'ennemi avait servi un chien ne restant plus à parvenir. »

Nous avons trouvé une porte de ce genre à la tour principale du petit château d'Akkar, situé au sommet. On eût pu en faire des arrens rapides en venant de sa base. La porte se trouve au nord du faîte. Le Djebel Akkar de la crête offre une vue très étendue sur la grande vallée qui constitue la « Terre de Homs ». Il surveillait au sud ce large passage et se trouvait en face du Crac des Chevaliers qui le gardait au nord. Les deux châteaux pouvaient communiquer par des feux (Pl. LXXXII, 2).

La porte située à plus de 3 mètres du sol se trouve sur la face arrière de la tour vers l'intérieur de l'enceinte. Ce fort fut pris en 1271, quelques jours après la prise du Crac des Chevaliers.

Les forteresses situées au bord de la mer avaient des sorties sur le rivage. Ainsi voit-on dans les murailles de Tortose une petite porte soigneusement dissimulée dans un angle de construction. M. de Clermont-Tonnerre l'a photographiée au cours d'un récent voyage en Syrie.

..

Les châteaux des Croisés que nous avons mentionnés sont du xiii^e siècle : les uns ont été pris par Saladin en 1188, les autres n'ont pas subi d'importantes

* Ousama, *Autobiographie*, trad. H. Derenbourg, p. 48 et 79, et *Rev. de l'Orient latin*, t. II

1893, p. 131-137. — J. L. DESSAUX, *Topographie historique de la Syrie* (1927), p. 143-147.



remaniements au xiii^e siècle. Le Crac des Chevaliers, au contraire, qui fut occupé de 1110 à 1271, — c'est-à-dire pendant presque toute la durée de l'occupation franque, et dont les Hospitaliers eurent la garde depuis 1142 — fut de la part de ceux-ci l'objet, à plus d'une reprise, de travaux considérables.

On y voit donc réaliser des progrès dans l'art de la fortification et les architectes qui y travaillèrent y firent de nombreuses améliorations destinées à rendre sa défense plus efficace en temps de siège. On lisait que ce vaste château ne

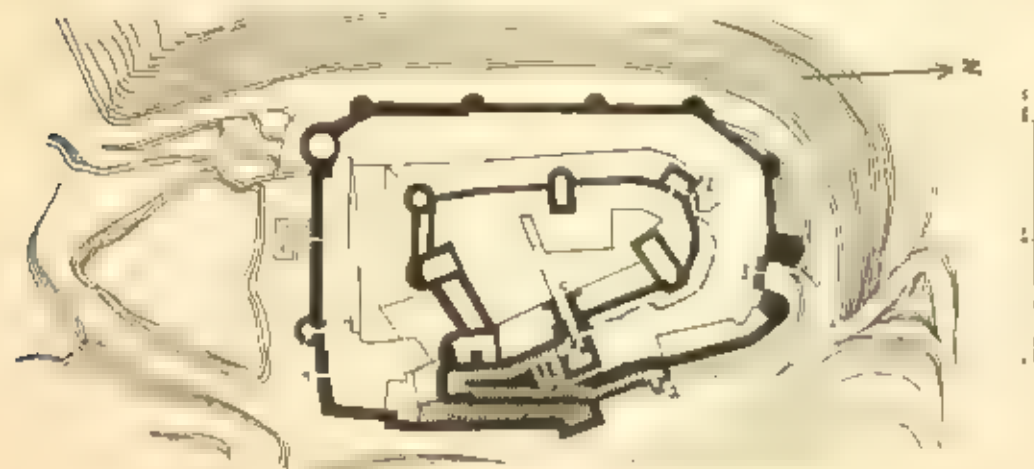


Fig. 1. — Krak des Chevaliers.
Plan par Fr. Anou.

possédait qu'une seule entrée, située au front est (n° 2 du plan, fig. 16). C'est une erreur. MM. François Anou et le capitaine Labrousse, nos compagnons de mission et nous-mêmes en avons découvert d'autres dans l'hiver 1927-1928 et, particulièrement à l'ouest de la première enceinte, une poterne (n° 3 du plan, fig. 16) dont il est dit (fig. 17; Pl. LXXXIII et LXXXIV, 1) que cachait un amas d'ordures jetées des remparts par les indigènes logés dans le château. Cette poterne n'a que 4 m. 80 environ de large. Elle se trouve entre deux tours rondes très saillantes. Au-dessus de la poterne se trouvent trois archères et encore au-dessus trois bretèches. Lors du siège de 1271, cette poterne dut être mutilée et le parement de la muraille remonté.

Les tours elles-mêmes eurent une transformation. Du temps des Francs, elles étaient surmontées d'un toit en arc avant sans doute été détruit par

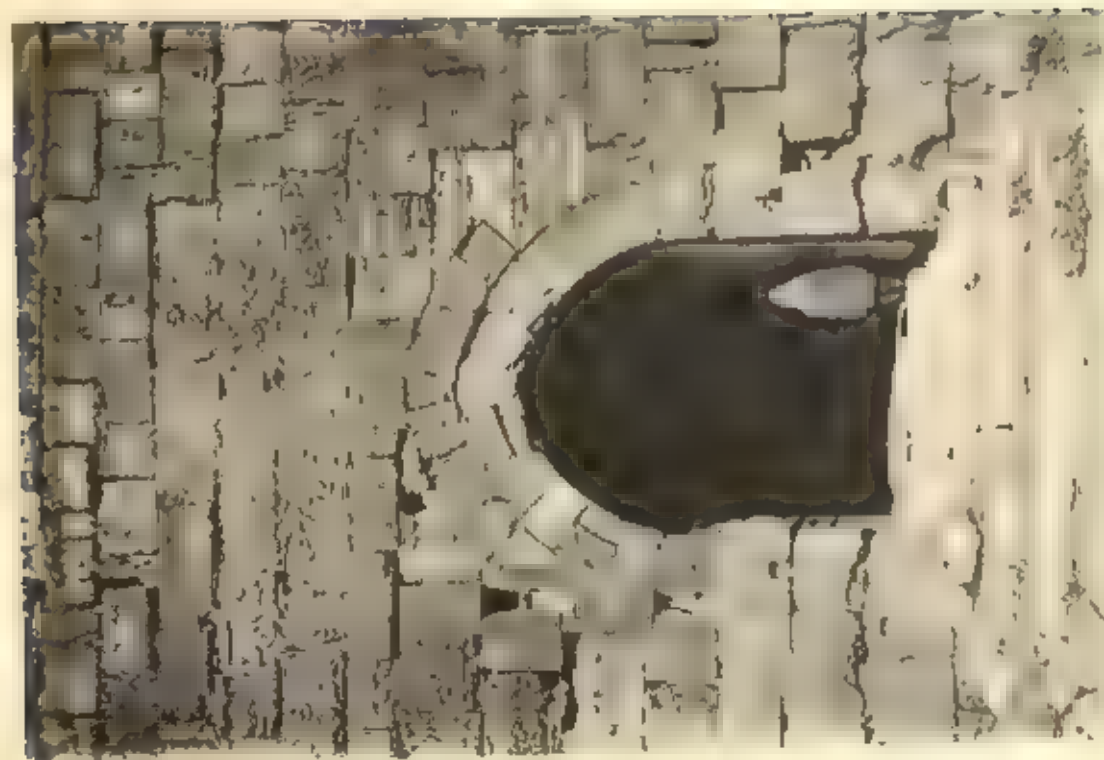


Photo Paul Deschamps

2 1/2 des 1/2 des
 1/2 des 1/2 des
 1/2 des 1/2 des
 1/2 des 1/2 des

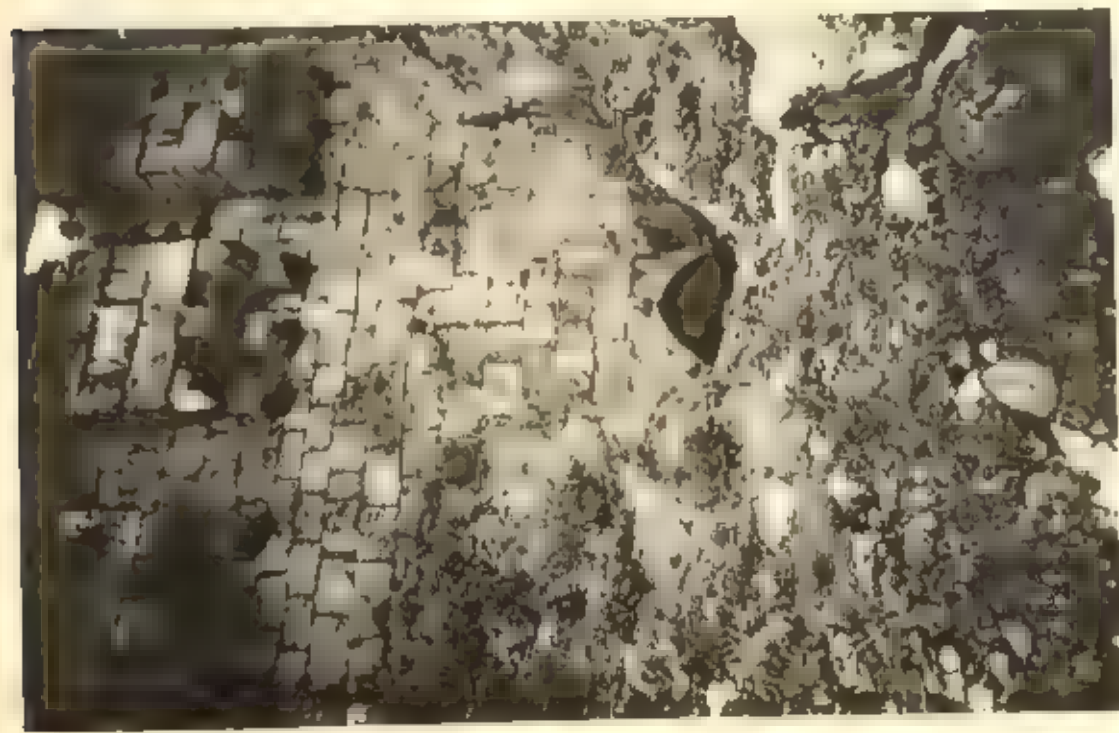


Photo Paul Deschamps

2 1/2 des 1/2 des
 1/2 des 1/2 des
 1/2 des 1/2 des
 1/2 des 1/2 des

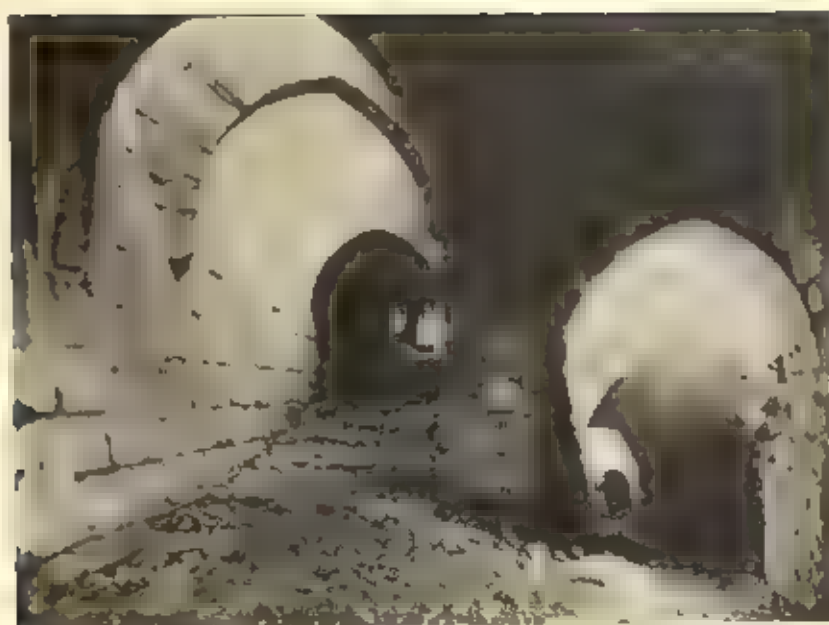


Photo Paul Narthamps

2. Coude de la rampe.

A droite la fin du premier élément, à gauche le début du second élément,



Photo Capitaine Lambin

1. Départ de la rampe voûtée.



Photo Capitaine Lambin

3. La fin de la rampe voûtée.
Vue prise de la cour intérieure

cher dans la cour intérieure et la pièce aïrés avoir passés sous la 2^e enceinte¹⁰. Sur tout son parcours, des défenses variées, portes, herses, barres de fer, chandres, le garbe, l'argas machucous, avaient pour but de servir d'obstacles à la progression de l'ennemi, qui aurait forcé la première porte¹¹.

Elle est couverte de voûtes, le blindage en lercem pris, coupés par des intervalles à ciel ouvert, qui mettent des taches de lumière et laide dans ce



Fig. 18. — Crac des Chevaliers. Rampe voûtée partant de l'entrée principale à l'Est.
Plan par Fr. Auda. — Echelle de 1 mm. 35 par mètre.

long chemin sombre. La Rampe monte en pente très douce, elle est munie de marches larges et basses permettant d'y circuler facilement à cheval.

Son premier élément (Pl. LXXXV, 1) longe intérieurement certains ouvrages de la 1^{re} enceinte à l'est¹². Un peu avant le premier contrefort de la Rampe, une archère perce dans une salle, de la première enceinte, prend d'entaille la

¹⁰ Le 1^{er} élément a environ 83 mètres de long, le 2^e élément environ 50 mètres, le 3^e environ 30 mètres.

¹¹ La porte d'entrée n'est pas pourvue de herses, le pavement ou sidewalk sous lequel s'ouvrait cette porte a été remonté par les Arabes. On ne peut donc savoir s'il y eut

primitivement une herses.

¹² Ces ouvrages sont situés sur la Rampe, sont une addition de l'époque franque, mais sont tardivement et primitivement, la Rampe commença après laquelle elle fut ajoutée, c'est-à-dire au départ de son 2^e élément.

montre. Le cordon de la Rampe (Pl. LXXXV, 2) est constitué par un angle de construction formant un glacis en tres bel appareil que domine une échancrure aujourd'hui inutile.

L'entrée 1^{re} de l'est de la Rampe (le cordon de plan) est fortement défendue (Pl. LXXXV, 2). On se trouve là au pied d'un mur qui s'élève à l'angle sud-est du front de la 2^e enceinte, mûs par un aux ouvrages de la forteresse une puissante tour ronde. On voit les restes de son tour posant d'une part, sur la base de l'écluse de l'autre part, sur le talus de la tour. Les deux premiers supportent une passerelle allant de la braguette à une petite porte percée à la base de la tour. Sur la deuxième on est sur une mur et un large espace vide, sorte de grand machicoulis par lequel on pouvait jeter dans la Rampe des projectiles, son coin tour est encore de la terrasse dominant le troisième mur. Ce troisième se constitue la troisième cour voute par forme de 2^e étage de la Rampe. On trouve les supports d'une porte et, tout le reste à l'ouest, une grande niche ou levée se tient le gardien de la porte ¹⁾.

Le chemin que l'on suit longe à gauche le mur de la 2^e enceinte. On arrive dans un emplacement carré, l'entrée de la plan de la par 4 assise-mours percées dans les 4 angles du mur de la 2^e enceinte, on y voit d'abord un emplacement après lequel la Rampe forme un cordon angle d'entrée, c'est le 3^e élément de la Rampe allant de l'est à l'ouest (Pl. LXXXV, 3).

Nous rencontrons en les plus importantes défenses de la Rampe. Cette dernière entrée devant conduire au cœur de la Place, on a armé les artilleriers pour la défendre l'entrée et l'entrée. Deux clochers de garde poutres de deux archères sans parler le passage à droite et à gauche.

On passe sous un large espace vide, constitué par un grand machicoulis par lequel on pouvait de la suite le étage supérieur jeter des projectiles sur l'assaillant. Puis on voit successivement dans les murs :

1^{re} Les rainures du passage de la herse manœuvrée de l'étage supérieur ;
2^{re} les crapaudines de la porte ; 3^{re} les trous de la barre qu'on manœuvrait d'une

¹⁾ On trouve une niche semblable à côté de l'entrée du Château-Gallant, aux Andelys.

²⁾ Si l'on continue tout droit on franchit une porte qui mène sur le terre-plein entre

les deux enceintes, non loin de la poterne, (n° 1 du plan) au nord de la 1^{re} enceinte dont nous avons parlé plus haut.

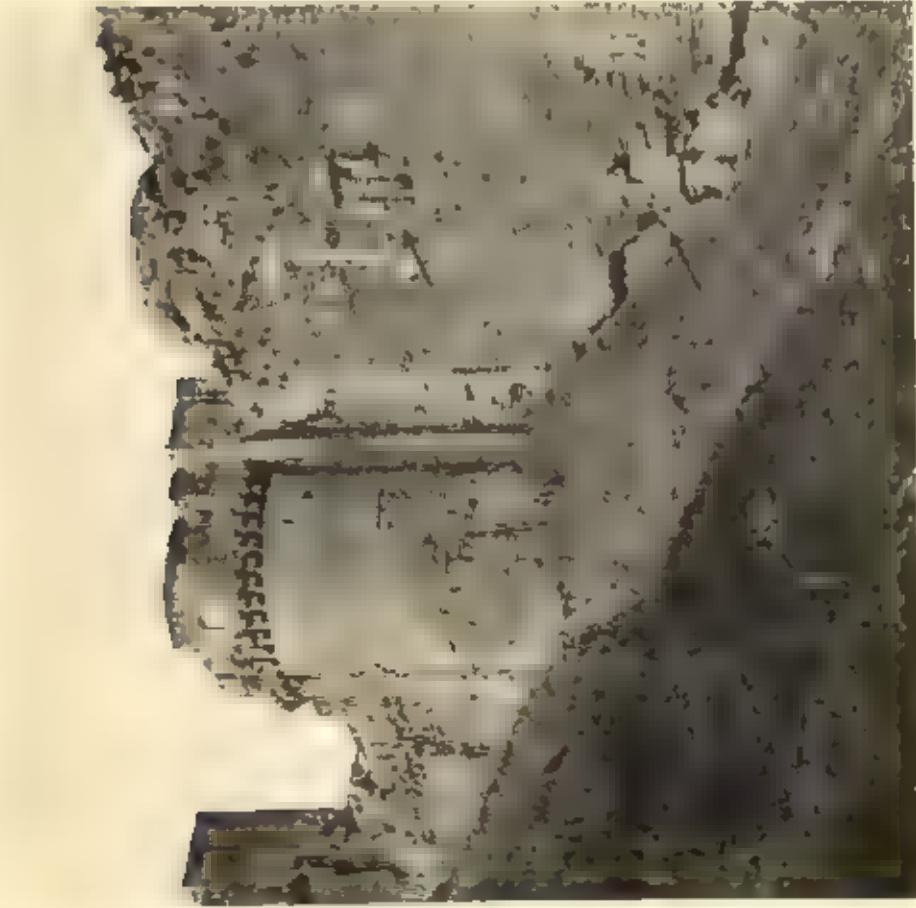


Photo Capitaneus Lamlou

1. L'axe des Ubiades. Première enceinte
 de terre poterie, près du passage au-dessus les ruelles
 par où se vaient les charrues au printemps

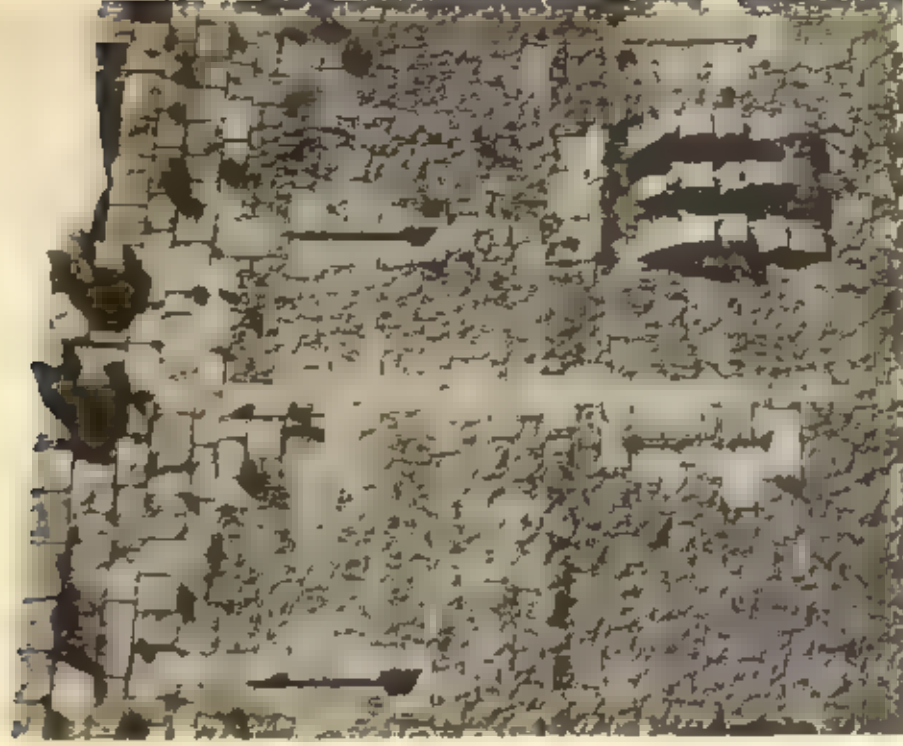


Photo Capitaneus Lamlou

2. L'axe des Ubiades
 Passage au-dessus du passage
 au-dessus d'une petite poterie

des chambres de garde. Ici, de la leçon de la forteresse, les portes des chambres de garde, dont les gardiens pouvaient, en les quittant, soit venir au secours de leurs compagnons défendant la porte et la muraille, soit se les assignant les ayant déjà forcés, attaquer ceux-ci par derrière. On l'a bien vu dans la cour du château (lettre *c* du plan).

À l'est la Rampe était défendue par trois portes et des barres de fer, deux larges mâchicoulis, une échanguette, une herse, les archères ouvrant sur trois chambres de garde, ainsi que par de nombreux assommoirs percés dans les voûtes.

On trouve, à Carcassonne, des entrées dont les dispositions peuvent être rapprochées de celles de l'entrée sud-ouest du Port-Saint-Nazaire qui fait partie de la 2^e enceinte. L'entrée est percée dans la muraille d'une tour carrée et se trouve masquée par un contre-fort. La porte est percée à angle droit. C'est comme ce que nous voyons à l'avantage d'une tour au nord de la 2^e enceinte.

Nous avons étudié les principaux types d'entrées des châteaux des Croisés en Orient et nous en avons vu qui étaient percées dans une tour carrée par-dessus un fossé.

Les Francs pratiquèrent-ils le système du pont-levis?

Nous avons fait au moins l'exemple d'un pont-levis dont la trace subsiste au-dessus d'une petite poterne n° 1 du plan (fig. 16, Pl. LXXXV). Il donne accès le fossé au sud de la 1^{re} enceinte. La trace des Chevaliers se voit dans la muraille, un ouvrage en encorbellement qui s'élève vers deux rampes verticales par lesquelles les chaînes qui soutenaient le pont-levis (pl. LXXXVI, 1 et 2). Cette poterne ne construisant qu'une entrée sous un portail, car on peut dire, après l'avoir franchie, dans un couloir très étroit.

Cette partie de la 1^{re} enceinte formant l'angle sud-est, appartient aux derniers travaux entrepris par les Hospitaliers peu de temps avant la prise du château par Benars, en 1271. La poterne est à plusieurs mètres au-dessus du sol et le fossé est très large en cet endroit. On peut donc se demander où aboutissait le pont-levis, mais une brève inspection nous apprend qu'après s'être emparé de la forteresse, Benars fit élargir le fossé.

J. VOY, J. POUR, *La cité de Carcassonne*, L. II (1931), pl. XXVIII, p. 418.



Les portes des grandes villes franques d'Orient étaient aussi soigneusement défendues.

Parfois, des ouvrages avancés, des *barbacanes*, les précédaient.

Grâce à Guillaume de Tyr nous avons quelques détails sur les fortifications d'Ascalon. Cette ville était si bien défendue que malgré de nombreux efforts, les Francs ne purent s'en emparer qu'en 1153. Elle était munie d'une enceinte à tours carrées qui précédait un avant-mur. Les Croisés durent apporter à ces défenses quelques restaurations et additions. Ils perdirent cette grande cité en 1192.

Guillaume de Tyr nous apprend que « le périmètre des retranchements était percé de quatre portes : la grande porte ou Porte de Jérusalem à l'est — la porte de la mer à l'ouest — la porte de Gaza au sud — et la porte de Joppé au nord ». À propos de la Porte de Jérusalem, son traducteur ajoute : « Il y a deux tours de chaque côté, la grosse et la petite, qui est la grande forteresse de la ville. En la barbacane, devant à trois issues qui mènent en divers lieux ».

Beaucoup plus considérables que ceux d'Ascalon devaient être les ouvrages avancés de Saint-Jean d'Acre, constants dans les dernières années de l'occupation. Cette opulente cité fut le dernier bastion de la chrétienté au Levant et succomba en 1291, après une résistance acharnée.

Sentant venir le danger, les princes résidant à Acre firent de grands efforts pour améliorer les fortifications de la ville. Ralph de Sudheim, voyageur allemand, qui visita les ruines de Saint-Jean d'Acre en 1430, écrit : « Cette célèbre cité s'étend sur le rivage de la mer, si construite de blocs de pierre d'une grosseur extraordinaire avec des tours hautes et très fortes à peine distantes d'un pied de pierre les unes des autres. Chaque porte est flanquée de deux tours. Les murailles étaient, comme elles le sont encore aujourd'hui, d'une épaisseur telle que deux chariots courant en sens contraire pouvaient s'y croiser très facilement. De cet état de terre aussi elles étaient très puissantes,

¹⁰ GUILL. DE TYR, I, XVII, c. 21. Hist. Occ. des Croisés, t. I, p. 196.

¹¹ Cf. REY, *Étude sur les monuments de*

l'architecture milit. des Croisés en Syrie, 1874, p. 205-210, plan p. 208, fig. 52 et pl. XIX.

avec des fosses très profondes, protégées encore par une foule de bastions et d'ouvrages de toute espèce¹⁰. »

Certains de ces ouvrages extérieurs qui avaient surtout pour but de défendre les principales issues de la ville étaient considérables. Rev, qui a retrouvé les restes d'une partie de ces ouvrages, compare avec vraisemblance les grandes barbacanes d'Acre à la barbicanne de la « Porte de la Lion », au château de Gouzy¹¹. Il faut observer aussi qu'à la fin du règne de saint Louis on entreprit les grandes barbacanes de Carcassonne.

Martin Sabulo et Amadi nous apprennent que les barbacanes d'Acre étaient bordées de fosses et qu'on y accédait par des ponts, les uns de bois, les autres de pierre. Les noms des principales tours, les deux extrémités qui défendaient la ville sont connus : parmi elles il faut citer *la tour noire*, *la tour Bleue*, qui se trouvait à l'angle nord-est de la ville. Elle fut rassemblée par les soins de Henri II le Chypre, qui vint voir le Jérusalem à Tyr, le 4 août 1286.

Les ouvrages avancés dont les noms nous sont parvenus sont : *la barbicanne du roi Édouard d'Angleterre* qui, peu avant son couronnement, avait combattu en Terre Sainte (1271-1272), *la barbicanne du roi Hugues* c'est-à-dire Hugues de Lusignan, roi le Chypre, Hugues III et de Jérusalem, mort en 1283, et *la tour de la comtesse de Blois* Jeanne d'Alençon, morte à Acre le 2 août 1287, tour que cette princesse avait fait ajouter à la barbicanne placée en avant de la porte de la tour Saint-Nicolas.

PAUL DESCHAMPS.

¹⁰ LOMOLE DE BOUQUIN, *De itinere Terre Sancte*, t. II, dans *Archives de l'Orient latin*, t. II, 1884, p. 330.

¹¹ REV, *Étude sur la topographie de la ville d'Acre au XIII^e siècle*, dans *Mém. de la Soc.*

nat. des Antiquaires de France, t. XXXIX, 878, p. 115-145 et surtout p. 137-138. Voy aussi du même auteur *Supplément à l'étude sur la topographie de la ville d'Acre*, *ibid.*, t. XLIX, 1888, p. 418 et pl. 1.

BIBLIOGRAPHIE

F. THUREAU-DANGIN, A. BARROIS, G. DOSSIN et MAURICE DUNAND. — **Arslan-Tash** (*Bibliothèque archéolog. et histor.* du Service des Antiquités en Syrie et au Liban, t. XVI). Un vol. in-6° de texte de 147 pages avec 2 plans hors texte, et un album de 48 planches. Paris, Paul Geuthner, 1931.

Handy Bay a, le premier, attiré l'attention sur Arslan-Tash, ou Haute-Hjé-iréhi, dans la plaine de Secour). Il y entreprit des recherches en 1886 et 1889, qui enrichirent le musée de Stamboul. Depuis, ce site n'a cessé d'être visité, notamment par MM. Perdrizet, Seyrig et Schlumberger (1). Les reliefs du musée de Stamboul ont été publiés par M. Eckhardt Unger, qui vient de reprendre sa place de conservateur à ce musée, sous le titre *Die Reliefs Tiglatpileser III aus Arslan Tash*.

A la suite d'une première visite, en mai 1927, M. Thureau-Dangin décida d'y mener, en 1928, deux campagnes de fouilles, l'une en compagnie du R. P. Barrois et de M. Dossin, l'autre en

association avec M. Dunand. M. Trolin, détaché par l'autorité militaire, a levé les plans des bâtiments mis au jour.

Hadatu, nom ancien d'Arslan-Tash, ne semble avoir pris une réelle importance que sous la domination assyrienne, et plus particulièrement au temps de Tiglatphalasar III, qui en fit un gîte d'étape pour ses armées et y édifica de remarquables constructions. On sait que ce roi, par le morcellement des anciennes provinces et la création de résidences royales, rétablit l'autorité qui s'était relâchée sous ses prédécesseurs.

Le palais construit par Tiglatphalasar III comporte une série de bâtiments autour d'une avant-cour et d'une cour. Les appartements royaux qui donnent sur cette dernière se divisent en deux parties. L'appartement du roi comprend une vaste salle de réception qui devait servir aussi de salle à manger, une chambre à coucher, une pièce longue en forme de couloir et la salle de bains. L'appartement des femmes se compose de trois pièces en enfilade : un salon, une chambre à coucher et une salle de bains. On n'y accède que par la grande salle de l'appartement du roi.

Au sud-est ont été dégagés les vestiges d'un palais très analogue qu'on propose de dater du règne de Salmanasar III. C'est

(1) Voir *Syria*, VI, p. 293. La statue donnée par le colonel Normond au Louvre et publiée par M. Porcu, *Syria*, II, p. 293 provient de Arslan-Tash, comme la mission Thureau-Dangin l'a définitivement établi.

là qu'ont été trouvés les ivoires dont les planches rendent bien l'élégante facture et aussi l'inscription araméenne sur ivoire, au nom du roi Hazael, qui permet de reconnaître dans cet ensemble la réaction qu'Adadnirari III exigea pour lever le siège de Damas. Ces plaquettes sont, en effet, de travail syrien ou phénicien, car nombre d'entre elles portent au revers des lettres phéniciennes. D'après l'archaïsme de certains caractères, il semble que les plaquettes ne remontent pas toutes à la même date. Ainsi, le *ka'* du n° 32 est antérieur à l'époque d'Hazael, de même le *lev* en forme de croix à branches égales.

On trouvera dans cet ouvrage une étude précise de ces différents ivoires d'une si grande importance pour l'histoire de l'art phénicien. Les scènes représentées sont la naissance d'Horus, l'arbre sacré ou palmier stylisé, le papyrus lié par deux génies, déformation du symbole égyptien marquant l'union des deux Egyptes, les sphinx cricocephales affrontés de part et d'autre du palmier sacré stylisé, qui constitue une des pièces les plus importantes, le même motif avec des sphinx androcephales. On compare les sphinx ailés affrontés de part et d'autre de l'arbre sacré sur une coupelle à l'est de Medinet Gaurah (XVIII^e dynastie), motif considéré comme d'inspiration asiatique.

Citons encore les orants qui se tiennent devant l'Arabah allé et portent un sceptre, probablement asiatique, à tête de bétier, pièce unique constituée par un personnage de face, les mains croisées contre la poitrine, d'allure complètement orientale, un personnage de profil, drapé à l'assyrienne, le motif souvent répété de la tête de femme apparaissant de face

dans une fenêtre au-dessus de quatre balustres, le cerf paissant, fréquent dans l'art oriental, mais qu'on ne trouve « ni dans l'art hittite, ni même dans l'art assyrien », avec cette variété et ce naturel ». La vache qui allaite et qui se retourne pour lécher son veau est représentée par 21 numéros.

Sans méconnaître la tradition égyptienne et l'étrusque, que ces reliefs combinent, les auteurs les rangent sous l'étiquette phénico-chypriote et y joignent la patère de Curium où l'on relève des motifs semblables, et divers motifs phéniciens. Cet art est caractérisé souvent par un mouvement plus libre que l'art égyptien, auquel il emprunte cependant nombre de motifs.

D'un style « purement oriental et spécialement assyrien » sont de belles têtes de lion en ronde bosse, représentées la gueule grande ouverte. Au moment où nous écrivons, on annonce la découverte de plaquettes d'ivoire semblables, tout en offrant souvent des motifs différents ainsi le lion qui attaque le taureau remontant au *ix^e* siècle, dans le palais de Samarie qu'on qualifie de « palais d'ivoire ».

Léglatphalasar III avait édifié dans Hadatu un temple consacré à Ishtar. La mission Thureau-Dangla y a découvert nombre de sculptures, notamment deux taureaux couverts d'un long texte cunéiforme, deux lions, un relief figurant Adad monté sur un taureau lancé au galop, un dieu porteur d'un coffret⁽¹⁾.

Les deux campagnes d'Aralan-Tash ont donc été singulièrement fructueuses. L'ouvrage qui leur est consacré, est exposé

(1) Réplique de la statue mentionnée dans la note 1 de la page ci-dessus.

les résultats avec une remarquable méthode et une clarté parfaite.

R. D.

E. HONIGMANN. — Syria, dans Pauly-Wissowa (Pauly-Kroll-Mittelhaus, IV, A), col 1549-1727

M. E. Honigmann, dont on connaît la compétence pour tout ce qui touche à la topographie et à l'histoire de la Syrie, a résumé, dans une excellente notice, les conditions physiques de l'ancienne Syrie et son développement historique d'après les sources littéraires. Son objet est surtout de donner un appui topographique à l'histoire des régions syriennes, ce terme étant, à l'exclusion de la côte, entendu de l'intérieur du pays. Celui-ci a été connu assez tardivement par les auteurs classiques : le silence d'Hérodote à ce sujet est assez surprenant, alors qu'il s'occupait tant de la Perse.

Même les données que nous possédons contiennent certainement des méprises. Ainsi, l'itinéraire de Xénophon s'explique mal. M. Honigmann propose de corriger, dans Diodore, Libanos en *Pagrida* (Baghras) qui est, en effet, plus en situation. Il écarte justement l'hypothèse du colonel Marmier qui supposait que la route du col de Baïlan ne fut en usage que bien après Alexandre. La correction, très paléographique de Ephèse en Emèse, fait venir Pompée en cette dernière ville, en 64 avant J.-C., où il dut recevoir l'hommage de Sampsiceramus. Si la difficile question de la défaite des troupes de Zénobie, à Daphné ou à Emma, n'est pas tranchée, du moins l'hypothèse présentée est-elle ingénieuse et vraisemblable.

Les œuvres des principaux géographes,

Strabon, Pline et Ptolémée, sont bien caractérisées. Les données, fournies par ce dernier, sont reportées sur une carte. Le Géographe de Ravenne est mis en bonne place : si la graphie des toponymes est généralement déficiente, cela tient non seulement aux copistes, mais surtout à ce que les termes latins ont été transcrits d'une version grecque. Parfois, cependant, on y trouve une leçon meilleure que dans la table de Peutinger ou même des étapes plus nombreuses.

L'*Itinerarium Antonini* complète heureusement la Table de Peutinger. Enfin, les miliaires — qui, généralement, ne sont venus jusqu'à nous que dans les régions désertiques ou peu habitées — apportent des données authentiques. Témoin, la *Strata Diocletiana*, où la lecture de M. Honigmann, & Vahle, *Alba Anabatha* (Onavatha de la *Notitia Dignitatum*), règle la question de l'identification avec Khan 'Ansibé.

Dans bien des cas litigieux, ainsi pour *Thilauri*, nous nous rallions volontiers aux solutions du savant auteur. Sur quelques points, cependant, nous maintenons notre position, tout au moins jusqu'à plus ample informé. Par exemple, il faut tenir compte que la ligne droite, par suite des difficultés du terrain, n'est pas toujours le chemin le plus court ou le plus confortable. L'empereur Julien l'éprouva lorsqu'il voulut prendre la route directe d'Antioche à Alep en évitant le détour par Chalcis. De même, s'expliquerait que la route Antioche-Héliopolis, par la vallée de l'Oronte, fit un crochet par el-Bara (el-Kafr), si cette dernière localité s'identifiait avec Kaperturi. Il existe, certes, une voie plus directe le long de l'Oronte, mais elle est infestée, l'été, par des insectes, sortes

de tons impropres, et, l'hiver, le terrain est tout détrempé.

Les principaux faits historiques et l'organisation administrative qui en découlent sont exposés avec précision. Ainsi est mise en valeur l'importance du voyage d'Hadrien en Orient. On observe que la destruction brutale de Palmyre, en 271, n'a pas eu des conséquences très heureuses, car elle amena un affaiblissement grave dans la défense du limes syrien. Dioclétien dut renforcer considérablement la défense sur cette frontière depuis le golfe d'Aqaba jusqu'à Sura sur l'Euphrate. Qu'à cette époque des réparations aient été entreprises à la digue qui constituait le lac de Hama, c'est fort probable et cela suffit à justifier les indications de Talmud ; mais il y a une raison sérieuse pour supposer que la constitution du lac est bien plus ancienne : les fouilles de J.-E. Gauthier dans l'île du lac ont montré que l'élévation du plan d'eau remonte à l'âge du bronze. Il est donc vraisemblable qu'il faut, sans même avoir recours à Strabon, attribuer la construction de la digue aux ingénieurs égyptiens dont on sait l'habileté dans les travaux d'irrigation.

M. Honigsmann a procédé à un important dépouillement de la littérature chrétienne, actes des martyrs, vies d'anachorètes, et y a relevé de nombreux toponymes. Le lieu dit *Roga*, près d'Apamée, n'est autre que le vocable *Roudj* qui, encore à l'époque arabe, s'étendait sur un territoire beaucoup plus étendu qu'aujourd'hui où il est limité à la large vallée qui s'ouvre à l'est de Dj. el esh-Shogr.

La notice de M. Honigsmann ne vaut pas seulement par la richesse et la précision de son information, mais aussi par

le soin critique de l'auteur qui, sur nombre de points, améliore les renseignements que les textes anciens nous ont conservés.

R. D.

W. Wrouck. — *Die Syrische Provinzialprägung, von Augustus bis Trajan*. Un vol., Stuttgart, Kohlhammer, 1931.

M. Wrouck étudie les monnaies provinciales syriennes, celles qui ont été frappées, non par les pouvoirs locaux ni par les succursales de la Monnaie de Rome, mais par des ateliers impériaux particuliers, dont les produits étaient adaptés par leur taille à l'usage de la province. Le premier tome, seul paru, va jusqu'à la mort de Trajan. Il comporte un catalogue fondé sur les principaux cabinets de l'Europe, et une série de planches excellentes. Les deux éléments resteront indispensables pour l'étude de la numismatique syrienne. On regrette seulement d'y trouver (n° 918, pl. 6) une monnaie cypréote des plus connues (Six, *Revue numismatique*, 3, 1883, p. 287 n. ; cf. H. II, *British Museum Catalogue, Cyprus*), que l'auteur croit unique et attribue sans raison à la Commagène. Cette erreur trahit d'ailleurs une ignorance plus grave, celle du transfert à Chypre, par Vespasien, de l'atelier monétaire syrien. Ce point était justement de ceux que l'on s'attendait à voir traiter par M. Wrouck, et il n'en est pas question. Il y aurait des réserves à faire aussi sur le commentaire explicatif des émissions, où l'on apprend avec surprise, par exemple (p. 163), que Trajan n'a pu battre monnaie à Antioche en 113 parce que la ville... était aux mains des Parthes. Il est impossible d'entreprendre ici une critique détaillée

des analyses de M. Wruck, je me bornerai à présenter quelques remarques sur la façon dont il interprète les types monétaires. Aucune série n'est plus monotone d'aspect que celle des émissions provinciales syriennes. M. Wruck cherche à montrer que le choix d'un type, fût-ce le plus banal, le plus constant, commémore chaque fois un événement ou une tendance de la politique impériale. C'est ainsi que les monnaies où l'on voit simplement les lettres SC au milieu d'une couronne sont expliquées sous Auguste comme commémorant le triomphe de l'empereur (p. 34); sous Tibère comme commémorant peut-être le meurtre de Séjan, ce qui ferait de la couronne une couronne *ob civis servatos* (p. 47); sous Claude comme célébrant le triomphe de *Britannia* (p. 61); sous Galba (p. 98) et sous Vespasien (p. 120) comme célébrant les salutations impériales. Le type de Zeus acéphore, que les Romains ont simplement emprunté aux Séleucides, commémorerait sous Auguste les succès remportés en 20/19 sur les Arméniens et les Parthes (p. 29); sous Tibère les victoires germaniques (p. 47); sous Claude les victoires en Germanie ou en Bretagne (p. 60). Il n'y a pas de limite à de telles exégèses. Ailleurs le même souci de trouver à chaque type une explication impériale porte M. Wruck à voir dans le trépied que figure une monnaie de Néron l'emblème des *quindécimviri sacris faciendis*, dont le jeune empereur faisait partie (p. 80). En réalité un serpent s'enroule au trépied, celui-ci est donc le trépied apollinien (cf. par ex. *British Museum Catalogue*, Palestine, pl. 3, n° 11, et doit avoir trait au culte de Daphné; l'allusion n'a rien d'impérial. Une mon-

naie de Vespasien — que je crois, pour ma part, avoir été frappée à Tyr — figure un aigle tenant dans ses serres un caducée: ce type ne fait nullement allusion à la faveur où Vespasien tenait le commerce (p. 118), mais à une conception religieuse syrienne très commune. Enfin M. Wruck n'apporte rien de nouveau à la question controversée du type de l'aigle, qui apparaît sous Néron. A cet égard son travail est réellement en retard sur l'article excellent de M. Dieudonné (*Revue numismatique*, 1900, p. 438), qu'il semble ignorer. Malgré ces lacunes l'ouvrage recueilli reste utile, et l'on doit souhaiter que M. Wruck ne tarde pas à donner, sous une forme aussi maniable, la suite des séries provinciales syriennes.

II. — SYRIE.

GAUDEROY-DEMOMBYNES et PLATONOV. —

Le monde musulman et byzantin jusqu'aux croisades (*Histoire du Monde*, t. VII; direction E. Cavaignac). Un vol. in-8° de 391 pages. Paris, F. de Boccard, 1931.

La plus grande partie du volume est consacrée par M. Gaudero-Demombynes à retracer l'histoire du monde musulman jusqu'à la fin de la dynastie abbasside. Ce résumé, écrit par un profond connaisseur de la civilisation arabe, qui unit une critique avertie à un jugement pondéré, sera lu avec profit.

Les détails précis abondent dans cet exposé général. Ainsi celui-ci qui ruine une légende fort répandue: le mot *oummi* appliqué au Prophète ne signifie pas « illettré », mais simplement « qui n'a reçu l'enseignement d'aucune religion

organisée ». La connaissance de l'écriture n'a pas cessé avant et après l'Islam, car l'écriture arabe est sortie d'une déformation de l'écriture nabatéenne. Il n'y a aucune raison pour que les Mekkois n'aient pas connu l'écriture puisqu'elle était pratiquée même chez les nomades.

M. Demombynes repousse nettement la théorie d'après laquelle le Coran ne ferait que répéter les pieuses formules de la doctrine *hanifi*, conservées dans les poésies d'Omeyya ben Ab. es-Salt. Il n'admet pas non plus que le Christianisme fût si répandu que les poètes les plus illustres s'y seraient convertis.

Reformateur et prophète, Mahamoud se recueille dans des retraites pieuses; « il est vraiment trop sommaire, remarque avec modération M. G.-D., d'expliquer les manifestations de son âme ardente par des causes pathologiques ».

Si nous avons choisi quelques exemples de la « manière » de l'auteur, dans les premiers temps de l'Islam, c'est que cette époque est la plus difficile à définir et à exposer. Mais tout au long de cette histoire, le lecteur trouvera dans cet ouvrage le meilleur des guides.

R. D.

Syrie-Palestine, Iraq-Transjordanie Guides Bleus, direct. Marcel Monnier, 1932.
Un vol. in-12 de cxi et 677 pages, avec 13 cartes et 55 plans. Paris, Hachette, 1932.

Le guide Joanne, paru chez Hachette dès 1861, sous le titre d'*Itinéraire descriptif, historique et archéologique de l'Orient*, avait pour auteur Émile Lambert : il correspondait à cette vogue de voyages qui fut couronnée, en 1860, par la

Mission de Phénicie, lors de l'expédition française dans le Liban. Ce guide fut réédité avec la collaboration d'Ad. Chauvet, qui s'aide notamment des conseils et de l'expérience d'Emmanuel Rey. La dernière réimpression date de 1883; c'est dire qu'il devait être entièrement récrit à nouveau. Il faut féliciter M. Marcel Monnier d'avoir mené à bien cette entreprise d'écrits qui fait honneur à la collection des Guides Bleus. La cartographie, entièrement nouvelle, se présente sous une forme très pratique.

Parmi les collaborateurs, il faut citer en premier le P. Abel, qui s'est chargé de décrire la Palestine et la Transjordanie et s'est magistralement acquitté de sa tâche. Le même savant a tracé un aperçu général, état physique, historique, religieux, artistique et littéraire, qui embrasse aussi la Syrie.

La description de cette dernière région, y compris le Liban, a été plus difficile à mettre au point, d'abord par suite de la multiplicité des collaborateurs, puis, parce que le pays a subi des changements considérables, et que la matière était moins élaborée. C'est ainsi que sont fournis des renseignements précis sur les diverses fouilles. Même, on ne trouve que dans ce guide des renseignements sur les fouilles effectuées en 1928 à Séfiré, près Alep.

Comme dans l'ancien guide Joanne, les monuments de l'époque des Croisés, aux restes encore si imposants, sont l'objet d'une attention particulière; plusieurs descriptions sont accompagnées de plans nouveaux dressés par M. l'architecte Anus.

L'Iraq est traité par M. Pillet. Puisque des fouilles françaises sont menées sur

le site de Senkêresh, l'ancienne Larsa, on retrouvera que Layard n'y a pas fouillé (1), mais que Loftus l'a reconnu.

Par l'étendue des territoires qu'il embrasse, par l'abondance, la variété et la précision des renseignements fournis, ce guide, tout à fait à jour, rendra les meilleurs services. Il sera utile aussi au travailleur dans son cabinet.

R. D.

PERIODIQUES

M. STERNIS. — *Prehistory in Palestine A Bibliography* (Extr. de *Kirjath Sepher*, VII IX). 42 pages, in-8°. Jérusalem, 1932.

L'auteur prépare une carte des sites préhistoriques palestiniens. En attendant, il publie la bibliographie qu'il a réunie à cet effet, en englobant dans sa recherche la Transjordanie, la Syrie et le Sinai, car ces régions lui apparaissent, à très haute époque, indissolublement liées à la Palestine.

L'auteur observe qu'on s'est trop contenté jusqu'ici de recherches en surface. Cela était vrai pour la Palestine jusqu'aux travaux de M. Turville-Petre, de Miss Garrod et de M. René Neuville; mais il y a longtemps qu'en Syrie on a fouillé la caverne d'Antelias.

Cette bibliographie est soigneusement établie et rendra service, car les publications signalées sont très dispersées. Le travail est beaucoup plus parlé à l'esprit si, au lieu d'être rangés par ordre

alphabétique d'auteur, les articles et ouvrages l'avaient été par ordre de date.

R. D.

A. DIRODONNÉ. — *Les monnaies grecques de Syrie au Cabinet des Médailles* (extrait de la *Revue numismatique*, 1926-1927-1928).

M. Dirodonné comble une lacune sensible en donnant le recueil des monnaies frappées à Antioche, que possède le Cabinet des Médailles. Le titre de son travail permet d'espérer que l'on verra publier de même la série des autres villes syriennes, de façon à compléter le Catalogue donné par Babelon des monnaies de la côte phénicienne. Dès maintenant, la contribution apportée par M. Dirodonné est importante et met à la disposition des archéologues plus d'un document rare ou même nouveau.

La numismatique d'Antioche, et sa division en espèces provinciales et municipales, posent encore de nombreuses questions. Je me bornerai à signaler ici un point sur lequel j'ai une très autre opinion que celle de M. Dirodonné. Il s'agit de l'aigle, tant controversé, qui orne les monnaies provinciales à partir du règne de Néron. Si, en regard de la série des pièces de ce type, antérieures à l'avènement de Trajan, il est impossible, surtout maintenant que le livre de M. Wrook en a rendu l'étude plus commode, de ne pas distinguer immédiatement deux catégories de style distinct : la première comprend toutes les pièces où l'aigle tient un foudre et se distingue par une effigie impériale conventionnelle et raide, par un aigle surchargé de détails qui nuisent à l'ensemble, par des lettres bou-

(1) Cette erreur est empruntée au guide de DONOFRIO MACRAÏ, *Ancient sites of Iraq*, p. 95.

letées, et par l'emploi du *sigma* de forme classique; la seconde comprend toutes les pièces où l'aigle tient une massue, une palme ou une guirlande, et se distingue par une effigie très personnelle par un aigle largement dessiné, par des lettres fines et élégantes, par l'emploi (sauf une seule exception du *sigma* lunaire. Cette division demanderait sans doute à être examinée de plus près : elle me paraît dès aujourd'hui bien probable. L'on peut admettre, sans doute, que ces deux ateliers fonctionnaient à Antioche, mais il est bien plus vraisemblable de croire que le premier seul y fonctionnait et avait choisi pour se distinguer le foudre de Zeus Keraunos, qui avait présidé à la fondation de la ville, tandis que le second fonctionnait à Tyr et avait choisi le symbole de la massue d'Héraclès Meikart, en le faisant alterner avec le symbole plus banal d'une palme ou d'une guirlande. Si le type antiochien paraît se mêler au tyrien sous Trajan, cela ne prouve rien pour la période antérieure : je suis convaincu, du reste, qu'une étude stylistique attentive des monnaies de ce prince et de celles d'Hadrien ferait la lumière sur ce point.

Si la distinction que je viens de faire est juste, l'on constatera que l'atelier de Tyr commence à battre monnaie dès 61 : qu'il est seul en activité sous Galba et Othon; qu'il travaille sous Vespasien jusqu'à la fermeture des ateliers syriens en 77 (alors qu'Antioche ferme dès 71); et qu'il reste fermé, au contraire, sous Domitien et Nerva, alors qu'Antioche a repris la frappe. Ce classement a pour résultat d'attribuer aussi à Tyr le très intéressant tétradrachme où l'aigle tient un caducée, type phénicien qui se retrouve au niveau

des temples de Baalbek et de Bétoucé.

J'ajoute une ou deux observations de détail. P. 5 : Pourquoi Raphanée est-elle placée au nord de Séleucie de Piérie sur la carte? — P. 14 : Zeus d'Antioche ne ressemble au Zeus Stratos des rois de Bithynie que par son type. — P. 19 : Ne faut-il pas lire, sur ce tétradrachme de Caligula : Ἀντιόχεια, Ἀντιόχων, ἀντιόχων, comme l'ind que M. Wruck (p. 52, note 228, que je ne puis vérifier)? — P. 61 : Ce tétradrachme est daté de la 3^e année de Vespasien, non de Titus; il n'existe pas de monnaies provinciales syriennes de Titus Auguste (sauf un bronze très douteux : Wruck, n° 103), puisque l'atelier était transféré à Chypre. — P. 63, n° 2 : Il paraît y avoir une erreur de description à propos de la massue, qui ne figure pas sur la monnaie reproduite en planche. Les planches exécutées qui accompagnent l'étude de M. Dieudonné peuvent être utilement complétées par celle qui illustre l'article du même savant sur l'aigle d'Antioche (*Revue numismatique*, 1909, p. 438 s.), article où le style des deux ateliers est délicatement analysé.

II. — SYRIE.

HANSEN JENSEN. — Quelques fresques récemment découvertes à Palmyre (Extrait des *Acta Archaeologica*, III). Copenhague, 1932, 20 p., in-4°, 9 figures et 4 planches.

Au cours des recherches archéologiques que M. Inghebt poursuivit à Palmyre, de 1924 à 1928, et qui lui valurent la découverte d'inscriptions importantes (*), il

* Cf. *Syria*, 1932, p. 278.

trouva aussi dans trois tombeaux de la nécropole du Sud-Ouest, des peintures, dont les unes datent du milieu du II^e siècle, d'autres de l'année 229, et une dernière enfin, d'une époque plus tardive. Il en publie aujourd'hui d'excellentes reproductions, accompagnées d'une description précise et d'un commentaire érudit, tel qu'on pouvait l'attendre d'un connaisseur émérite de l'art palmyrénien. La technique de ces peintures, comme le prouvent à la fois les particularités de leur exécution et des analyses chimiques dues à M. Gabriel Cheveau, est identique à celle des fresques de Doura, et elles ont certainement pour auteur un artiste indigène. Dans le premier des tombeaux, un sigle éployé plane au plafond, un défunt et une défunte sont figurés en pied dans un encadrement de pampres, et un buste masculin, qu'entoure une bordure circulaire, est accosté de génies ailés, coiffés d'un bonnet phrygien, qui lui tendent d'une main une couronne et portent de l'autre une palme. Le deuxième tombeau offre l'image d'une Victoire volant, un pied posé sur un globe, une palme dans la main droite tendue. Elle est analogue à celle qui a été récemment mise au jour à Doura⁽¹⁾. On y voit aussi une décoration de rinceaux, avec des animaux au centre des volutes, motif fréquent en Syrie. Dans le troisième sépulcre, Dionysos, la tête entourée d'un nimbe radié⁽²⁾, est couché sous un serment de vigne sortant d'un cratère, et

tient de la main droite une grande coupe. M. Ingholt a heureusement rapproché cette figure de celle qui orne la patère d'argent, dite de Badukshan (au Kensington) et de plusieurs tessères palmyréennes. L'aigle de l'apothéose, la vigne qui fournit le breuvage d'immortalité, la couronne et la palme emblèmes de la victoire sur la mort, le dieu du vin qui assure la beauté de ses sectateurs dans l'au-delà, tous ces motifs de décoration indiquent la puissance qu'avait pris à Palmyre la croyance à l'immortalité de l'âme et offrent de nouveaux exemples d'un symbolisme très répandu dans le paganisme syrien.

F. Cumont.

REXÉ MOUTERDE. — *Le Glaive de Dardanos. Objets et inscriptions magiques de Syrie* (extr. de *Mélanges de l'Université Saint-Joseph*, t. XV, p. 54-136, avec 35 fig. et 3 pl.). Beyrouth, 1931.

L'auteur nous présente une quarantaine de textes relatifs aux incantations magiques dans les premiers siècles de notre ère en Syrie. Le plus significatif a été gravé sur une pierre selon une « recette » qui nous est connue par un papyrus magique sous le nom de $\Xi \rho \alpha \varsigma \Delta \alpha \rho \delta \alpha \nu \omega$. Les noms gravés et prononcés sont, en effet, le plus souvent des armes redoutables destinées à faire triompher une passion ou une cause quelconque. Une *defixio* de Beyrouth montre leur emploi pour vaincre dans les courses de chevaux. Les formules prophylactiques, contre les maux d'estomac par exemple (p. 74), paraissent moins fréquentes.

Le travail du savant épigraphiste se recommande par ses index et par ses

⁽¹⁾ Cf. BAUM et BOKROVITZER, *Preliminary report*, 1931, p. 191-193.

⁽²⁾ Dionysos est donc assimilé à Hélios, comme dans l'hymne d'époque parthe découvert à Buse. Cf. mes *Relig. orientales*², p. 311 note 72.

reproductions qui en font un utile instrument de travail.

C. M.

INSTITUT FRANÇAIS DE DAMAS. — *Bulletin des Études Orientales*, t. I, 1931. In 8° de 223 pages. Paris, E. Leroux, 1931.

Sous l'active et énergique direction de M. R. Montagne, l'Institut français de Damas se propose de publier le périodique que nous annonçons, des fascicules séparés dans une collection dite *Documents d'études orientales*, visant plus spécialement l'inventaire scientifique de la Syrie et du Proche-Orient, enfin des travaux de synthèse, des publications de textes et traductions sous le nom de *Mémoires de l'Institut français de Damas*. Le noyau de jeunes savants que constituent les pensionnaires de l'Institut français de Damas, ayant son siège au palais Azem, est tout à fait qualifié pour mener à bien pareille tâche.

Le premier tome du *Bulletin des Études Orientales* débute par une étude de M. Massignon dont les précieux conseils n'ont jamais manqué aux pensionnaires du palais Azem. Son exposé de *l'influence de l'Islam au Moyen Âge sur la fondation et l'essor des banques juives* est d'une remarquable information et d'une pénétrante sagacité. Le savant arabisant montre lumineusement comment le khulifat a favorisé la banque juive. Il explique ainsi la mise au monde d'un système bancaire d'exploitation économique « que l'exploitation coloniale européenne s'est trop souvent appropriée depuis le xvi^e siècle et qui a soulevé petit à petit contre elle tant de ressentiments ; tandis qu'à son tour, l'Islam, dépossédé de cette méthode d'exploitation qu'il avait pour-

tant innovée, prend maintenant, surtout en Afrique, figure de défenseur des peuples opprimés par l'Europe ». La réponse à la réflexion finale est si facile que M. Massignon en a laissé le soin au lecteur. C'est qu'en effet l'action moderne du capital européen est toute différente de celle qu'il analyse et, en dépit des inévitables défaillances individuelles, son apport a modifié radicalement le mode d'exploitation des pays en même temps qu'il a singulièrement amélioré les conditions d'existence de l'indigène. Avec ses capitaux, l'Europe laborieuse moderne a introduit des méthodes de travail plus rationnelles et ses enfants n'ont pas craint de s'expatrier pour suppléer au manque de main-d'œuvre indigène.

M. Jean Lassus, ancien élève de l'École de Rome, venu en Syrie pour y étudier les monuments byzantins, a reconnu l'usage en Syrie du plan cruciforme à côté des églises à plan basilical central. Ses *Deux églises cruciformes du Hauran*, Saint-Elie de Karas et l'église de Shoqra (au nord de Karas), sont deux excellents modèles autour desquels il groupe nombre d'autres édifices.

« Un type d'églises, remarque M. Lassus, considéré jusqu'ici comme absent, ou presque, de la Syrie chrétienne, se trouve compter, du N.-E. jusqu'à l'extrême Sud, huit représentants. Chacun a son originalité, représente à lui seul un des aspects de l'église en croix inscrite : Saint-Elie marque l'évolution vers la croix libre, dont Saint-Siméon est une des plus grandioses réussites. Et tous ces édifices sont antérieurs au vi^e siècle, antérieurs par conséquent à la plupart des autres monuments de même espèce. Pour trouver un plan analogue à celui

des deux églises du Hauran, il faut attendre l'église de Dadachen, en Arménie, au x^e siècle. A Constantinople, le premier plan en croix inscrite, celui de l'église de la Vierge Diaconissa, est de 508. « Saint-Élie est de 342 de notre ère.

M. Jean Lassus décrit encore *Un Mansole à Saydnaya*, qui était inédit.

M. E. Saussey analyse avec finesse *Une adaptation arabe de « Paul et Virginie »*, due à Mustafa Lufti al-Manfaluti, mort en 1924.

M. Jean Cantinneau discute ingénieusement *De la place de l'accent de mot en hébreu et en araméen biblique*.

M. R. Thoumin présente une monographie sur *Deux quartiers de Damas*, le quartier chrétien de Bab Mualla et le quartier kurde. Le premier est fort pauvre ; le second, Harat el-Akrad, constitue la partie orientale du faubourg d'el-Salhiyé, le long du Nahr Yezid, dérivation du Barada. M. Thoumin étudie la maison et relève les coutumes religieuses qui n'ont de particulier que de s'être conservées chez ces Kurdes avec une force particulière.

M. J. Guilmier a recueilli d'intéressants renseignements qui signalent la vitalité des *Pèlerinages populaires à Hama*. Les manifestations populaires des environs de Hama s'opposent nettement à la dévotion musulmane très orthodoxe que les citoyens marquent pour les *mazarat* de Hama.

M. Jean Lecerf trace une esquisse fort poussée de la vie de *Sibli Sumayyil, métaphysicien et moraliste contemporain*.

Parmi les comptes rendus, nous signalerons particulièrement celui que M. Savagel a consacré au *Guide des collections du Musée National de Damas*, rédigé par

le conservateur, l'Emir Djafar al-Ba-
57 11

R D

Publications diverses. — Nous avons reçu bon nombre d'ouvrages dont l'intérêt est certain, mais dont le sujet s'écarte quelque peu de notre programme. Le manque de place ne nous permet que de les signaler à nos lecteurs.

M. Lucien-Louis BELLAY, *Chah Abbas I, sa vie, son histoire* (Paris, Gauthier, 1932) où le grand monarque safavi (mort en janvier 1629) est l'objet d'une étude très complète.

Le R. P. AZAIS et M. P. CHAMBERD, actuellement consul de France à Ankara, publient le fruit de *Cinq années de Recherches en Éthiopie* (province du Harrar et Éthiopie méridionale. Un vol. de texte et un vol. de planches. Paris, Gauthier, 1934). L'attention se portera sur les dolmens, dans le pays de Harar, sur les tumuli funéraires du pays de Gouragué, au sud de Addis-Ababa, sur ce qu'on peut appeler des statues-menhirs à cause de leur forme ou d'une plate surmontée d'une tête humaine et couverte d'ornements, sur d'autres dolles funéraires sculptées du côté du lac Margarita, sur les colonnes en pierre, d'aspect phallique dans le pays de Sidamo. On évalue à plusieurs milliers le nombre de ces colonnes dans la région voisine des Lacs Et, comme le dit M. Pottier dans sa préface, cette révélation assure à la mission du P. Azaïs une place à part dans les découvertes contemporaines. L'Atlas de 110 planches est un recueil documentaire important.

Nous avons déjà signalé le catalogue de la collection Lycklama à Cannes (Syria, XIII, p. 220) dressé par M. Joseph BILLIER. Il faut y ajouter du même auteur les Ca-

chels et cylindres-sceaux de style sumérien archaïque et de styles dérivés du Musée de Cannes et de la même collection. Par Paul Gauthier, 1931)

M. D. FOUSTIETZ reprend le *Problème des chronologies antiques. La Babylonie* (Paris, Paul Gauthier, 1931), en acceptant que les limites de l'existence humaine peuvent s'accorder avec les longueurs de règne tanais jusqu'ici pour fabuleuses.

M. Jacques ÉBÉ a donné une troisième édition (Beirut, Imprimerie catholique, 1931) de son précis de *Géographie de la Syrie et du Liban*, géographique physique, politique et économique, accompagné de croquis cartographiques très clairs.

NOUVELLES ARCHÉOLOGUES

Chronologie céramique de haute époque en Mésopotamie et en Iran. — En deux articles singulièrement suggestifs, M. le docteur Contenau, conservateur adjoint au Louvre, a étudié la *Chronologie en Asie occidentale ancienne* (*Revue d'Assyriologie*, XXX, 1 (1932), p. 31 et suiv.) et plus particulièrement la chronologie relative entre la Mésopotamie et Suse,

et d'autre part, il a résumé les résultats des fouilles qu'il a conduites à Nehavend (Perse), en 1931, avec le concours de MM. Ghirshman et Laval (L'Ancienne Civilisation de l'Iran, dans *Gazette des Beaux-Arts*, 1932).

M. Contenau exposera bientôt dans Syria les précieuses constatations qu'il a faites sur ce dernier site; nous n'en ferons état ici qu'à titre de comparaison en remarquant que Tépé Givan s'arrête à l'âge du fer et que parmi les niveaux I, II et III, compris en partant de la surface, donc de la fin de l'âge du bronze, le niveau III représente à lui seul les périodes élamites qu'on caractérise par les styles céramiques I et II à Suse. Nos lecteurs voudront bien se reporter au tableau donné dans Syria, XII, p. 210, qui résume les résultats des recherches de M. Jorda à Warka, dont la stratigraphie a été vérifiée à Tello par M. de Genouillac.

M. Contenau établit la correspondance des couches de Suse et de Mésopotamie en un tableau que nous résumons ci-après. On prendra garde que la numérotation de Suse part de la période la plus ancienne et que c'est l'inverse pour Warka.

ÉLAM.

Style I, Suse.

Style I bis, Tépé Moussian.

Couche de transition sans peinture.

Couche polychrome de Tépé

Ab Abad

Style II, Suse.

L'auteur suggère que la céramique de Djemdet Nasr doit être rapprochée de la céramique polychrome de Tépé Moussian

MÉSOPOTAMIE

Céramique d'el-Obaid

Couche archaïque V, Warka

V, Warka

Couches archaïques III et II de Warka

dites époques de Djemdet Nasr.

Couche archaïque I (1^{re} dynastie d'Ur et premières paléolites de Lagash).

plutôt que du style II de Suse. La rigueur de ce tableau doit être atteinte en considérant — et c'est bien l'opinion de

M. Contenau — que les styles I et I bis sont contemporains. Dès lors, il n'y a aucun retard chronologique dans le développement de la civilisation en Mésopotamie; nous y insistons parce qu'on a cru longtemps que la civilisation était apparue à Suse bien avant de se répandre en Chaldée. Les dernières fouilles témoignent de la priorité incontestable de cette dernière région, quels que soient d'ailleurs les protagonistes. À Tello, les dernières campagnes ont révélé, au-dessous de la couche dite d'el-Obaid, une couche de céramique grossière non peinte.

Pour en revenir au tableau ci-dessus, on remarquera que la « couche de transition sans peinture » n'est qu'un accident local dont, dans l'ensemble, il n'y a pas lieu de tenir compte, car M. Pottier a montré qu'il n'y avait pas de hiatus entre I et II à Suse. M. de Mecquenem est d'autant plus de cet avis qu'il vient de découvrir, dans sa dernière campagne, un vase de forme style II portant un décor peint du style I. De son côté M. Contenau, à Néhavend, a beaucoup de peine à établir, dans son niveau III, une séparation nette entre les styles I et II, qui ont dû coexister pendant un temps peut-être assez long. M. Pottier a signalé que le rouge vermillon, si particulier et si étonnant, se rencontre également dans les deux styles I et II.

Il y aurait peut-être intérêt, pour éviter les malentendus, à supprimer le I bis en l'englobant dans le style I. Ce dernier comporterait des variantes suivant les ateliers, mais ces différences ne sont pas assez grandes pour en rompre l'unité et justifier l'institution d'un style spécial. Même le style II n'est qu'une évolution de I, une décadence où la stylisation cu-

biste de I s'atténue. Cependant, il est commode de maintenir la distinction de ce second style, comme l'a proposé M. Pottier.

La céramique dite d'el-Obaid, mais qu'on trouve très profondément dans tous les sites sumériens, offre la même apparence matérielle et utilise tous les éléments géométriques du style I de Suse. À Tello, dans la couche correspondante, on trouve même le bouquetin caractéristique aux longues cornes enroulées. On en doit conclure qu'el-Obaid est contemporaine de Suse I, et cette conclusion est confirmée par la découverte, dans les plus anciennes couches de Suse, des mêmes produits usuels des plus hautes époques à el-Obaid. Warka et Tello, notamment les faucilles en terre cuite et les idoles au torse renversé en arrière.

Il apparaît nettement aujourd'hui que, dès une très haute antiquité, le plateau iranien a possédé une céramique peinte qui, en certains points, surtout à Suse, a atteint une rare perfection, puis a connu une longue décadence qui se prolonge jusqu'à l'âge du fer en conservant des symboles caractéristiques, notamment la croix cassée en usage dès le style I de Suse. Il est au moins curieux de constater que ces mêmes régions iraniennes verront fleurir la céramique munitane la plus fine et la plus éclatante.

Déjà, à Tépé Moussian, on avait pu juger que l'ancienne peinture sur vase n'était pas confinée à Suse; mais c'est M. Herzfeld qui a eu le mérite de montrer à quel point son champ était étendu et ce sera celui de MM. Contenau et Ghirshman de nous apporter, grâce à leurs fouilles de Néhavend, des précisions décisives.

Toutefois, et on ne saurait trop y insis-

ter, il faut éviter de confondre « céréalique » et « civilisation ». En effet, si Suse, de par ses attaches iraniennes, transmet aux Sumériens (ou Présumeriens) la technique de la céramique peinte, elle en reçoit, par contre, à peu près toute sa civilisation.

R. D.

Le couteau de silex de Gêbel el-Arak — Dans le même article de la *Revue d'assyriologie*, M. Contenau reprend le curieux problème posé par ce couteau où G. Bérédite, en le publiant après l'avoir fait entrer au Louvre, reconnaissait une influence mésopotamienne (¹). M. Contenau s'attaque à la difficulté que soulève le « groupe de l'homme entre les deux lions; ces derniers sont bien du style des tablettes proto-élamites — que le savant assyriologue place avant 3.000, — mais le personnage semble d'une tout autre époque ».

Le turban qu'il porte n'apparaît qu'au temps de Gouda et sa longue robe se distingue nettement du jupon de kaunakès des anciens Sumériens. Cependant, les découvertes récentes permettent de conclure à « la possibilité en Mésopotamie de modes voisines de celles adoptées par les personnages du couteau ». Le problème n'est donc pas encore entièrement élucidé. Pour mettre d'accord l'archéologie et la linguistique, il faudrait arriver à démontrer que l'influence mésopotamienne s'est fait sentir en Egypte par un intermédiaire sémitique.

R. D.

¹ *Monumenta Piot*, XXII, 1936, p. 1; cf. BOUQUET, *Antiquités Égyptiennes, Catalogue-Guide*, II, p. 618.

Inscriptions araméennes de Séfiré (Soudjin). — On doit au P. ROZENVALL *Mélanges de l'Université Saint-Joseph*, t. XV, fasc. 7, p. 235-200, pl. XXXIX-XLV.

Il a supervisé la publication établie avec grand soin, de l'inscription araméenne ou des inscriptions araméennes (car il y en a au moins deux, gravées sur chacune des faces d'une stèle haute de 1 m. 30). C'est le texte araméen du haut empire le plus long connu jusqu'ici. Il s'agit de traités à forme consécutoire du VIII^e siècle avant notre ère. Le lieu de la trouvaille, Soudjin, est à 1.300 mètres de Séfiré, important site antique non loin et au S.-S.-E. d'Alep.

Parmi les personnages mentionnés, il en est un déjà connu : Mattiel, roi d'Arpad, le Mattia dont on connaît un traité avec Assournitari, le prédécesseur de Tégouplassar I.

L'établissement du texte ne va pas sans difficulté, ce qui a provoqué trois publications qui s'accroissent au moins sur le fait que trois noms propres disparaissent dès les premières lignes. Nous les citons dans l'ordre d'apparition en remarquant qu'elles sont indépendantes l'une de l'autre.

R. DUBAIS, *Nouvelles Inscriptions araméennes de Séfiré, près Alep*, dans *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1931, p. 312, où est donnée une traduction des deux parties de la face A et de la partie supérieure de la face B.

J. CARTISSEAU, *Remarques sur la stèle araméenne de Séfiré-Soudjin*, dans *Revue d'assyriologie*, XXVIII (1931), p. 167-178, où l'auteur cherche à montrer que le texte cané forme, connu sous le nom de traité d'Assournitari avec Mattiel, et la nouvelle stèle araméenne sont à deux ré-

dactions indépendantes d'un seul et même serment.

HANS BAVER, *Ein aramäischer Staatsvertrag aus dem 8. Jahrhundert v. Chr.*, dans *Archiv für Orientforschung*, VIII, (1932), p. 1-16. Ce travail est le plus complet; il n'y manque qu'un commentaire historique.

Nous avons proposé de voir dans la face A le texte d'un traité sacramentaire entre Bar-Gayah, roi de Katak site non déterminé) et Mata'el, roi d'Arpad, à la fin du règne d'Assourrari. A la mort de ce dernier, Téglatphalasar III qui s'était emparé du pouvoir fit campagne (742-746) contre Arpad. Après la destruction de cette dernière cité, événement important dont le souvenir n'a été conservé par l'Ancien Testament, Mata'el et Bar-Gayah ayant disparu, le traité d'alliance est renouvelé entre leurs descendants et c'est le sujet de l'inscription B. Nous avons proposé de retrouver dans le PLMII de cette dernière, le roi connu Paganmoua.

En dehors de l'aventure dans laquelle son alliance avec le remuant Mata'el l'entraîne, Bar-Gayah, installé en territoire semi-désertique et se ménageant des relations jusqu'en Egypte et sur l'Euphrate, nous paraît avoir été surtout un prince caravanier. En un mot, sa tribu semble avoir, au VIII^e siècle, joué le rôle qui sera dévolu plus tard aux Palmyréniens.

R. D.

Traité assyriens. A propos des nouvelles inscriptions de Séfiré, M. Ernst F. Weidner réédite le texte du traité d'Assourrari avec Mali-ilu. Dans tout sacrifice, l'animal sacrifié représente le fleuve qui offre le sacrifice; généralement l'identification s'établit par l'imposition

des mains. La particularité du rite, qui paraît fort répandue à cette époque dans la région, puisqu'on en trouve une autre application dans les textes araméens de Séfiré, consiste dans sa forme imprécatoire.

M. Weidner y joint le traité de Samsi-Adad avec Marduk-zakir-sumi el, ce qui nous intéresse plus spécialement, le fameux traité d'Asarhaddon avec Hui'al de Tyr.

Le savant assyriologue rend justice à George Smith qui, dès 1875, publia partie du traité d'Asarhaddon sans que personne y prêtât attention. Il fallut un quart de siècle pour qu'on reprît l'étude de ce texte et pas toujours avec bonheur. La nouvelle étude de M. Weidner est donc fort importante.

On y lit que si un navire tyrien vient à s'échouer sur la côte philistine ou toute côte du pays assyrien, le navire sera saisi au profit du roi Asarhaddon, mais l'équipage sera libre.

Le traité délimite le territoire qu'Asarhaddon concède au roi de Tyr, Ba'al. Il s'étend au sud de Tyr jusqu'à Akko (Acre) et Dor, au nord il embrasse Byblos et le Liban.

Ce traité mentionne nombre de divinités, notamment Ba'at-ilani (Béthel), Qatiba, Ba'al-saméme (Ba'al-samim), Du'al-malagê, Ba'al-zapunu (Ba'al-Sapuna, à Ras Shamra, c'est-à-dire Hadad), Melqart, Isumunu (Eshmoun).

R. D.

Travaux archéologiques en Syrie, 1930-1931. — Sous ce titre, M. Seyrig, directeur du Service des Antiquités en Syrie et au Liban, a donné dans *Archäologischer Anzeiger*, 1931, col. 575-596, un résumé

des fouilles et découvertes en ces pays.

On y annonce les fouilles de l'Institut oriental de Chicago à Tell Djédeïd et à Tsbatal-Menyuk dans la plaine de l'Amq, les résultats de la première campagne de M. Ingboït à Hama, les recherches de M. Dunand à Byblos qui devaient prendre l'année suivante un si beau développement. À Tell Ahmar (Til Barsip), c'est le beau palais assyrien mis au jour par MM Thureau-Dangin et Dunand. À Ras Shamra et Minet el Beida, ce sont les découvertes de MM Schaeffer et Chonet que nos lecteurs connaissent bien.

Le déblaiement de Doura en 1930-1931 est l'objet d'une notice assez détaillée. C'est la dernière campagne qu'y a conduite M. Pillet, assisté de MM Welles, Little et Naudy.

Des indications sont fournies sur les mosaïques d'époque romaine découvertes sur le site d'Alexandria ad Issum et dégagées par le P. Chammas et M. Ploix de Rotrou, sur la première campagne de MM. Mayence et Lacoste à Apamée, sur le début des travaux de consolidation des temples de Baalbeck par M. Anus.

M. Seyrig donne les premiers renseignements sur les fouilles que le conservateur du Musée National Syrien de Damas, l'émir Djafar Abd al-Rader, a entreprises dans les nécropoles du Hauran, à Tsil (anc. Tharsila) et à Tell el Ash'ari (anc. Ashtarot-Qarzaïm). Il signale la remise en place de la façade du monument dit es-Seraï, à Canatha, par les soins de MM Anus et Schramberger.

La notice sur Palmyre est particulièrement importante. Les travaux que M. Seyrig a entrepris dans l'enceinte du temple de Bel compteront parmi les plus notables qu'un Service des Antiquités ait

mène à bien dans ces dernières années. Les découvertes épigraphiques et de motifs sculptés n'ont peut-être pas été très nombreuses, mais elles sont de qualité. Ces travaux ont été dirigés alternativement par MM Amy, Cantéau et Schlumberger. M. Amy a consolidé l'arc monumental de la grande colonnade.

M. Seyrig ajoute à ce tableau d'une remarquable activité les recherches du R. P. Poudebard sur le *limos* syrien, l'annonce des prochaines fouilles d'Antioche et de Daphné par l'Université de Princeton et le Musée du Louvre, les relevés de textes du P. Monterde dans la région d'al-Bara, enfin, les réparations effectuées au Crac des Chevaliers par M. Anus.

H. D.

Découverte de livres manichéens.

On sait à quelles difficultés se heurtaient les historiens pour reconstituer avec précision les doctrines du manichéisme, cette grande religion dont la propagande s'exerça depuis l'Espagne et la Gaule jusqu'en Chine, et qui, détruite dans l'Empire romain, devait revivre au moyen âge dans les hérésies des Pauliciens et des Cathares. Pour nous faire quelque idée de ses dogmes et de son culte sous les Césars, nous en étions réduits à disséquer la polémique de ses adversaires, en particulier celle de saint Augustin. Des découvertes de textes manichéens dans le Turkestan et en Chine, pour précieuses qu'elles fussent, ne nous avaient apporté de renseignements précis que sur une religion évoluée et toute pénétrée d'éléments hétérogènes. Telle était la situation lorsque, en 1931, se répandit la nouvelle que l'on avait examiné des sables du Fayoum toute une série d'ouvrages de

Mani lui-même, traduits en copte. Une communication que vient de faire à un journal berlinois (4) M. Hans Lietzmann confirme l'importance et précise la valeur de cette merveilleuse trouvaille. Des documents originaux d'une des grandes religions de l'histoire viennent de nous être rendus en grand nombre. Près de Médinet-Madi, dans le Fayoum, des fellahs tirèrent du sol une caisse vermoulue renfermant un certain nombre de livres de papyrus en langue copte. La plus grande partie en fut acquise pour les Musées de Berlin, le reste par un bibliophile anglais, Sir Chester Beatty. En les étudiant, M. Carl Schmidt constata que ces livres, copiés au IV^e siècle, avaient tous appartenu à la bibliothèque d'un manichéen composée de sept ouvrages :

1^o Les *Kephalaïa* ou « Chapitres ». C'est un livre de 320 pages, divisé en ou en 172 chapitres, qui sont autant de discours contenant les révélations faites par Mani à ses sectateurs. Chacun d'eux commence, en effet, par les mots « De nouveau l'Apôtre parla à ses disciples ».

2^o Un recueil de lettres de Mani, qui confirment le fait que celui-ci se donnait pour un apôtre chrétien. À l'imitation des épîtres de saint Paul, il commence, par exemple, une lettre adressée à Sisinnios par l'adresse : « Manichée, l'apôtre de Jésus-Christ, et Koussaios et tous les autres frères qui sont avec lui, à Sisinnios » :

3^o Un ouvrage historique, d'environ 300 pages, qui relate, entre autres faits, la captivité et la mort de Mani et les pre-

mières persécutions de ses sectateurs en Perse :

4^o Des discours des disciples de Mani, qui contiennent notamment le récit, fait par un témoin oculaire, des derniers jours de Mani :

5^o Des pages qui paraissent appartenir à un commentaire de « l'Évangile de vie » du Maître :

6^o Le livre des Psaumes manichéens, au nombre de 230, qui promettent de nous révéler ce que fut le culte et la piété de la secte. Ces hymnes s'adressent à Jésus, à Mani, à l'âme, à l'homme primitif, ou célèbrent la fête du Rema, etc. :

7^o Le septième livre n'a pas encore été examiné

« Avec cette découverte, écrit M. Lietzmann, commence une époque nouvelle pour l'histoire religieuse de l'Asie antérieure sous l'Empire romain. » En effet, elle nous permettra de comprendre ce qu'était antérieurement à Mani la gnose, dont on voit ici l'aboutissement ; et, pour les temps postérieurs, nous saisissons mieux, grâce à elle, comment fut préparé l'Islam. Le vieux problème des relations religieuses de l'Occident avec l'Inde reçoit aussi ici une solution précise. Mani ne nous apprend-il pas lui-même, qu'à la fin du règne du roi Ardashir, il s'embarqua pour l'Inde, afin d'y prêcher sa doctrine, et qu'il revint en Babylonie l'année même de la mort du roi (241) ? Enfin nous voyons que Mani eut vraiment la prétention de révéler une religion universelle et, complétant le christianisme, le mazdéisme et le bouddhisme qui régnaient chacun sur un domaine limité, de fonder une église qui aurait réuni dans son sein tous les peuples du monde.

F. COMONT.

(4) *Neu entdeckte Urkunden einer Weltreligion* dans la *Deutsche Allgemeine Zeitung*, du 6 novembre 1932.

SYRIA

REVUE D'ART ORIENTAL ET D'ARCHÉOLOGIE

SYRIA

REVUE D'ART ORIENTAL
ET D'ARCHÉOLOGIE

publiée sous le patronage
du Haut Commissaire de la République française en Syrie

TOME XIII

Avec de nombreuses figures et 87 planches hors texte



PARIS
LIBRAIRIE ORIENTALISTE PAUL GEUTHNER
13, RUE JACOB (VI)

1932

Le directeur, Revue *Société*, Monsieur MM. Edouard P. et A. G. de
l'Institut, conservateur honoraire des Musées Nationaux, et A. M. P. et A. G. de
l'Institut, conservateur des Musées Nationaux.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME TREIZIÈME

I. — ARTICLES.

| | Pages |
|--|-------------------|
| F. AVES, La production des Monnaies historiques en Syrie et au Liban | 293 |
| JEAN CASTIERAU, La langue de Ras Shamra | 164 |
| PAUL DE CHAMPS, Les cuirces des chameaux des Croisés en Syrie et leurs défenses | 36 |
| EL JEABO DHORME, Les peupliers égyptiens de Jaffa d'après le chapitre X de la Genèse | 5 |
| P. DIRAJOS, Les caillots préhistoriques dans l'île de Chypre | 345 |
| HARALD INGHOLT, Deux inscriptions bilingues de Palmyre | 278 |
| ALEXIS MALLOU, Le civilisation du III ^e millénaire dans la vallée du Jourdain. Les fouilles de Taleilat Ghassul | 334 |
| COMTE DE MENSI DE BUISSEN, La campagne de fouilles à Kaim Steinkopf | 171 |
| BARON MAX VON OLTENDEIM, El-Hadid. La plus ancienne capitale souzarienne de Mésopotamie | 242 |
| M. ROZENTZEL, NUS d'ARTES. I. — Le 1 ^{er} . Les passe-gaules 2. Les agrafes de ceintures | 321 |
| CLAUDE F. A. SCHAEFFER, Les fouilles de Minet-el-Beida et de Ras-Shamra. Troisième campagne printemps 1931) Rapport sommaire | 1 |
| HENRI SODIC, A propos de Syria. 3. Monnaies syriennes au coin de Némés. 5. Piles d'or et d'argent. 6. Hieroglyphes des divinités de Palmyre. 7. De cet le Séleucide et d'un autre Séleucide IV. 8. Trois bas-reliefs religieux. 9. Le type palmyrène. 9. La monnaie de Palmyre à l'empire romain. 10. Note sur le culte de Déméter en Palestine; 11. Sur certains tétradrachmes provinciaux de Syrie | 50, 169, 255, 353 |
| FRANÇOIS JOURDAIN-DANGLIS, Nouveaux fragments de vocabulaires de Ras Shamra | 233 |
| CHARLES VIBERT, Le nouveau char du prince d'Assur-Bad | 113 |
| GASTON WITT, L'exposition d'art persan à Londres | 65, 496 |

II. — COMPTES RENDUS.

| | |
|--|----|
| ALY BEY BAKAR et FÉLIX MASSOUL, La religion musulmane en Égypte (S. Flury) | 98 |
|--|----|

| | Pages. |
|---|--------|
| AZAIS et P. CHAMBRAND, Cinq années de recherches en Éthiopie . | 348 |
| WILLIAM FREDERICK BAILEY, Some further Hittite-Nasheh lists vend. 6019 (R. D.) | 214 |
| BAER, BENJAMIN et BRILLIGER, The excavations of Dura-Europos. Preliminary report of third season of work (Fr. Cumont) | 303 |
| BELLINGER, voir BAER. | |
| JOSEPH BILLIET, La collection Lycklama au musée de Cannes (R. D.) | 221 |
| — Cachets et cylindres-sceaux de style sumérien archaïque . | 398 |
| Brit. Mus. Quarterly, VI, 1-3 | 221 |
| CHAMBRAND, voir AZAIS. | |
| ET COMTE, J. S. et al., Die Welt der Hittiten. I. Die Hittiten in der Welt der Hittiten. I (R. D.) | 307 |
| J. DAVID WEILL, Les bronzes de la région de la capitale hittite (R. D.) | 308 |
| HENRI DUBOIS, Le droit français en Syrie. Les coutumes et les coutumes historiques dans le Levant (R. D.) . | 312 |
| — voir Histoire des Colonies françaises. | |
| A. DUPON, Les monuments grecs de Syrie. I. Les monuments grecs de la Syrie (Syrig) | 304 |
| DUBOIS, voir THOMAS-DARGIS. | |
| MAURICE DURAND, voir THOMAS-DARGIS. | |
| J. GARROW DUNN, Corpus of dated Palestinian Pottery (R. D.) | 301 |
| GEORGES DUTHUIT, La sculpture copte (M. D. B.) | 307 |
| JACQUES LUGAT, Géographie de la Syrie et du Liban | 309 |
| D. FOSTVINT, Le Problème des chronologies antiques . | 311 |
| ALBERT GABRIEL, Monuments turcs d'Anatolie, I (R. D.) | 216 |
| JOHN GARSTANG, Jericho, city and necropolis (R. D.) | 310 |
| GAZDAR, Y. et al., Les Hittites, Le monde hittite en Syrie (R. D.) | 302 |
| ANDRÉ GONARD, Bronzes du Kurdistan (M. D. B.) | 214 |
| HISTOIRE DES COLONIES FRANÇAISES ET DES ÉTATS DE LA FRANCE, t. III, 1905 | 105 |
| E. HONIGMANN, Syria (R. D.) | 300 |
| BENJAMIN BAER, Les documents hittites de la région de la capitale hittite (R. D.) | 307 |
| — Les documents hittites de la région de la capitale hittite (R. D.) | 307 |
| HAROLD HODGKIN, Quelques fresques hittites de la région de la capitale hittite (R. D.) | 305 |
| LESLIE HODGKIN, Les documents hittites de la région de la capitale hittite (R. D.) | 307 |
| CHARLES-F. JEAN, La religion sumérienne (R. D.) | 305 |
| Les Jésuites en Syrie, 1831-1834 (comte du Mesnil du Buisson) | 105 |
| A. KRATZ, Les documents hittites de la région de la capitale hittite (R. D.) | 312 |
| ST. H. LANGDON, Semitic Mythology (R. D.) | 300 |

III. — NOUVELLES ARCHÉOLOGIQUES.

Les fouilles et recherches archéologiques en 1934, au Liban et en Syrie (Maurice Dunand, à Byblos; Thureau-Dangin et Dunand, à Tell Ahmar; Schaeffer et Chenet, à Ras Shamra; Amy, à Palmyre; Poidebard, sur le limes; Cayro, à Meskené (Balis); H. Ingholt, à Hama; Mayence et Lacoste, à Apamée; Maurice Pillet, à Doura-Europos, p. 111. — Les silex dentés pour faucilles de Ras Shamra, p. 222. — Découvertes à Doura-Europos, par Hopkins, p. 223. — Culte funéraire et culte chthonien à Chypre à l'âge du bronze, d'après Dikaïos (*R. D.*), p. 223. — Deux inscriptions grecques du Djebel Druze, d'après Monterde (*R. D.*), p. 226. — La date du sarcophage d'Abiram (*R. D.*), p. 226. — Passe-guides du Louristan (*R. D.*), p. 227. — Les Musées en Syrie, p. 230. — Congrès international des Sciences préhistoriques et protohistoriques, p. 230. — La Céramique musulmane de l'Égypte; lettre de M. F. Massoul, p. 231. — Le temple de Bel à Palmyre (*R. D.*), p. 313. — Un sanctuaire d'Atargatis dans les montagnes de l'Étoile (*H. Seyrig*), p. 313. — Les grands champs de fouilles de l'Afrique du Nord (1913-1930), p. 314. — Basilique chrétienne à Homs, p. 314. — Fabriques de papier, p. 315. — Note sur un voyage en Haute-Mésopotamie, par MM. A. Gabriel et Sauvaget, p. 315. — Céramique et chronologie (*R. D.*), p. 316. — A propos de Kasr el-Heir, à l'est de Palmyre (*Albert Gabriel*), p. 317. — British Museum, p. 320. — Chronologie céramique de haute époque en Mésopotamie et en Iran (*R. D.*), p. 399. — Le couteau de silex de Gêbel el-Arak, p. 401. — Inscriptions araméennes de Séfiré (Soudjin), p. 401. — Traités assyriens, p. 402. — Découverte de livres manichéens (*Fr. Cumont*), p. 403.

Nécrologie : STÉPHANE GHELL, par R. D. 230

TABLE DES MATIÈRES 405

ERRATA

Dans l'article de M. J. Gauthieu : *La langue de Ras Shamra, Syria*, XIII, 2, il faut lire :

| | | |
|--------------------|-------------------|--|
| P. 403, l. 5 : | normales 'f et 'd | P. 406, en note : M. Virolleaud note ... par f. |
| — l. 13 : | la sonore 'd | P. 407, l. 2 : 'ar ¹ . |
| P. 408, l. 20-31 : | Cananéen | — l. 31 : signe à écrit ..., distinct de
à écrit... |
| | « | (Cette dernière correction a
été aimablement signalée
par M. Jirku). |
| — l. 29 : | l'ancien | |

Le Gérant : PAUL GRUNNER.

7534-38. — Tours, Imprimerie ARMAND et C^{ie}.

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY, NEW DELHI.

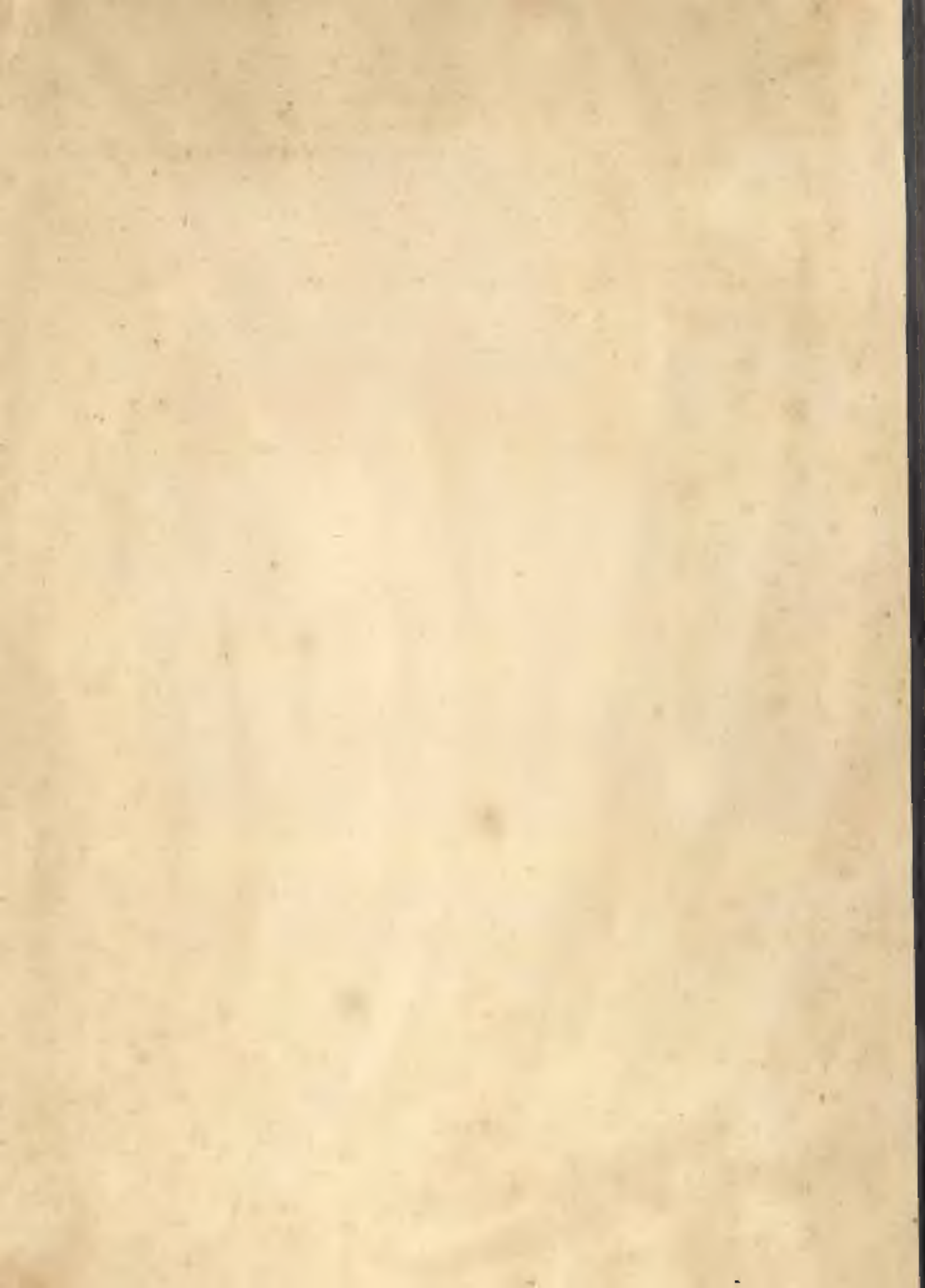
Acc. No.

Date

Vol. No.

(263) 25/1/39





Central Archaeological Library,
NEW DELHI.

34202

Call No. 705 / Syr.

Author—

Title— Syria

V. 13.

Borrower No.

Date of Issue

Date of Return

"A book that is shut is but a block"

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY
GOVT. OF INDIA
Department of Archaeology
NEW DELHI.

Please help us to keep the book
clean and moving.

S. B. 340. N. DELHI.